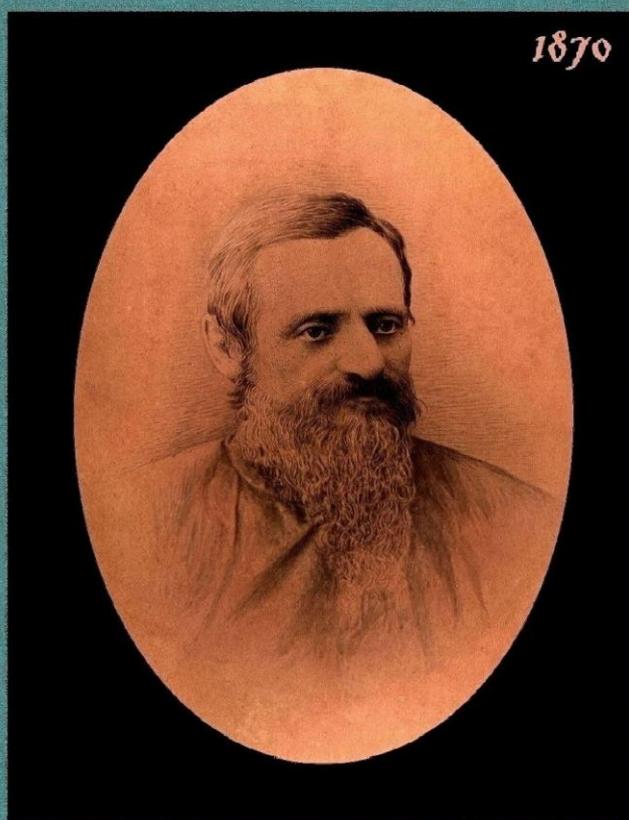


PIERRE DOURISBOURE

LES SAUVAGES BAINARS



Souvenirs d'un missionnaire

ETXEKO Z ETXEKO

Henri Duhau

La photo de la couverture doit être de 1870, date à laquelle le père Dourisboure écrivit “Les Sauvages Bahnars”, lors de son séjour à Paris pour reprendre des forces, avant de repartir chez les Bahnars.

Liburu azaleko Dourisbouren argazkia 1870ekoa dateke, Parisen egon zelarik indar berritzeko eta « Les Sauvages Bahnars » bere liburu famatua idazteko, berriz bahnartarren arterat itzuli aitzin.

Arg. : © Archives des Missions Étrangères.

Henri Duhau est né à Briscous, le 9 octobre 1942. Marié à Saint-Pée sur Nivelle en 1968. Comme tant d'autres militants basques de sa génération il s'est investi dans plusieurs associations et a écrit un certain nombre d'articles en euskara, dans **Herria, Enbata, Maiatz, Ekaina**, et exceptionnellement dans : **Otoizlari, Dantzariak, Denak Argian, Berria...** Son premier billet est de 1961, dans le mensuel chrétien **Gazte**, sous le titre "Maitatzen ikastea"! Puis il a glissé vers l'écriture de monographies et autres en restant toujours dans le même esprit. Académicien d'honneur de la langue basque.



Henri Duhau Beskoitzen sortua da 1942ko urriaren 9an. Senpererat ezkondurik 1968an, merkataritzan erretretarat heldu arte. Lehen artikulua euskaraz, 1961eko urtarrilean, '**Gazte**' kristau gazteen kazetan. Elkarte askotan parte hartu du, Euskaltzaleen Biltzarrean, bertzeak bertze.

Elkarteburu ere izana : Euskaldun Gazteria MRJC, Zirikolatza, Senpereko Gure Lurrak, Euskal Dantzarien Biltzarra...

Elkarte sortzaileetarik izana : Senperen Aro Berri, Senpereko ikastola, *Aide Familiale Rurale*, 'Izan' eta 'Gure Herria' talde politikoak, Elkarri, Egunkaria sortzen...

Liburugintzari lotu arte, aldizkarietan idazle : **Herria, Enbata, Maiatz, Ekaina**, eta noiztenka **Otoizlari, Dantzariak, Denak Argian, Berria**. Ohorezko Euskaltzaina.

*Pour consulter les autres
parutions du même auteur,
cliquez sur internet :*

**Idazlearen bertze lanak
ikusi nahi bazenitu, klikatu
interneten :**

[mintzoak.eus henri duhau](http://mintzoak.eus/henri-duhau)

LES SAUVAGES BAHNARS

Souvenirs d'un missionnaire

Bihotzetik milesker / Merci de tout cœur :

- Père Jean-Baptiste Etcharren**, *Iroulégu* / Irulegi,
Ancien Supérieur Général des Missions Étrangères /
Missions Étrangères delakoen elkarteburu ohia ;
- Père Bernard Jacquel** *des Missions Étrangères,*
Pour son autorisation de publier du 22 mai 2013 /
2013ko maiatzaren 22an publikatzeko baimena emanik ;
- Euskaltzaindia eta Andres Urrutia, Euskaltzainburua /**
L'Académie de la langue basque et Andres Urrutia son président ;
- Euskal Kultur Erakundea / l'Institut Culturel Basque ;**
- La famille Dourisboure, Saint-Pée sur Nivelle / Senpere :*
Pierrette, Jean, Bernadette et Arnaud ;
- Pello Fagoaga**, *Saint-Pée sur Nivelle / Senpere ;*
- Paxkal Duhau**, *Saint-Pée sur Nivelle / Senpere ;*
- Pierra Amestoy**, *Hasparren / Hazparne ;*
- Fabienne Ayensa**, *maire de Briscous / Beskoitze ;*
- Christine Cheverry-Paluat**, *adjointe au maire de Briscous / Beskoitze ;*
- Marie-Hélène Berhonde Michelena**, *Briscous / Beskoitze ;*
- Paulette Dantin Haran**, *Briscous / Beskoitze ;*
- Katixa Dubarbier-Borda**, *Briscous / Beskoitze ;*
- Beñat Eyhéribide**, *Briscous / Beskoitze ;*
- Alberte Irigoyen Duhau**, *Briscous / Beskoitze ;*
- Gérard Moustirats**, *Briscous / Beskoitze.*

P. DOURISBOURE



Les Sauvages Ba-Hnars

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE



VINGTIÈME MILLE

PIERRE TEQUI, EDITEUR
82, Rue Bonaparte, Paris.

MISSIONS ÉTRANGÈRES
128, Rue du Bac, Paris.

En 1870, le Père Dourisboure écrivait « BA-HNAR » avec un trait d'union. En 1889, dans son fameux dictionnaire, il était déjà passé à « BAHNAR » sans trait d'union. Il existe également une autre version : BA-NA.

Bref, dans ce livre, nous nous sommes alignés sur « BAHNAR » la graphie la plus courante. Pour les autres noms de lieux, si nombreux dans ce livre, nous avons conservé les formes du livre de 1870 (sauf erreur de notre part). Par exemple nous savons que désormais Saïgon s'appelle Hô-Chi-Minh-ville.

© Henri Duhau

« Mariatorenea » 48, Karrika 64310 Senpere / Saint-Pée sur Nivelles
22 Janvier 2021 / 2021eko urtarrilaren 22a

Couverture / Azala : Etxekoz etxeko.

Mise en page / Antolakuntza : Etxekoz etxeko.

*Réédition avec accord des Missions Étrangères /
Argitaratze berria Pariseko baimenarekin.*

*Les images sont de l'auteur sauf indication contraire /
Argazkiak egilearenak dira, bertzerik ez badiote.*

*Tous droits de reproduction réservés /
Kopiatzerik ez jabearen baimenik gabe.*

*Le livre est vendu à 20 euros (participation aux frais : encre, papier) /
Liburua salgai 20 eurotan (tinta eta paper gastuetan parte-hartze gisa.*

LES SAUVAGES BAHNARS

Souvenirs d'un missionnaire

Pierre Dourisboure (1870)



Le Père Pierre Dourisboure (1825-1890)

© Photo Société des Missions Étrangères
(Cliché de 1849 avant de partir en mission chez les Bahnars)

Tables des Matières / Aurkibidea
« LES SAUVAGES BAHNARS »
Pierre Dourisboure (1870)



Fabienne Ayensa

Christine Cheverry-Paluat

Préface / Aitzin solas 13

Henri Duhau :

« Les Sauvages Bahnars »,
un titre qui mérite quelques lignes 15

« Bahnar deitu Salbaiak »,
titulu horrek bi lerro merezi ditu 23

Aita Dourisbouren lekukotasun emankorra 27

Dourisboure deiturako anitz Beskoitzen 28

Aita Dominique Iribarne 29

Aita Théophile Bonnet 33

Euskaltzaindiak “Bahnar deitu Salbaiak” argitaratu,
Jean Elissalde “Zerbitzari” apezaren itzulpena (2014) 38

“Zerbitzari” biziki atxikia bide zen Beskoitzeri 40

Quelques photos / Argazki zenbait :

Le Père Pierre Dourisboure (1849) 08

“Estebetegia” Dourisbouren sortetxea 22

Beskoitzeko plaza (1947) 22

Xipri Arbelbidek Dourisboure goresten 42

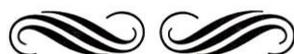
“Menta” Dourisbouren etxea, Aita Antoine Kien Nguyen-ekin	50
Dourisbourek ezagutu dukeen Bahnar jendea	52
San Frantses Jatsu eta Xabierkoa	64
Etienne Cuenot Jaun apezpikua	64
Dourisboure, Euskal Herriko katiximan izendatua	65
Dourisbouren hilobia Marseillan.....	66
Jean Etchepare :	
"Misionestaren ezteiak" (1906).....	43
François-René de Chateaubriand :	
"De quel nom appeler ce sacrifice ?" (1802).....	51
Pierre Tis :	
"Le P. Dourisboure, Missionnaire chez les Bahnars" (1988)	53
Adrien Launay :	
M. Pierre Dourisboure, missionnaire apostolique des Sauvages Bahnars (Cochinchine Orientale, 1929)	55

—II—

Pierre Dourisboure :	
“LES SAUVAGES BAHNARS” (1870).....	67
Préambule	69
I. Premières tentatives pour établir une mission chez les Sauvages — Voyage d’exploration du diacre Do.	71
II. MM. Combes et Fontaine.....	76

III.	Rencontre de Kiem — Le diacre Do et Kiem se jurent amitié	81
IV.	Voyage de MM. Desgouts et Dourisboure	87
V.	Séjour à Ko-Lang	96
VI.	Voyage d'exploration à Ko-Xam — Efforts du démon pour nuire aux missionnaires	100
VII.	Premiers rapports avec les Sauvages de Ko-Xam — Incendie — Conspiration contre la vie des missionnaires	106
VIII.	MM. Desgouts et Fontaine sauvés des eaux — Premières études de langue bahnar — Voyage de Ko-Xam à Ko-Lang par Mo-Tong	112
IX.	Le Ro-Ngao — Diverses destinations des missionnaires	119
X.	Première année de séjour à Kon-Trang	125
XI.	M. Combes à Ko-Xam — Une journée de bénédictions — Arrivée de M. Arnoux	132
XII.	M. Arnoux compagnon de M. Dourisboure à Kon-Trang — Son départ — MM. Fontaine et Desgouts sont envoyés dans le sud	139
XIII.	Ngui et Pat, premiers catéchumènes Se-Dang — Hémur, premier catéchumène Bahnar	145
XIV.	Baptême de Ngui et de Pat : 16 octobre 1853 — Baptême de Hémur : 28 décembre 1853	151
XV.	Le Père Do à Ro-Hai — Mort de mon serviteur Luk — Arrivée de M. Verdier	156
XVI.	Arrestation d'un de nos courriers — Kiem nous protège contre les autorités annamites	162
XVII.	Nouveaux chrétiens à Ko-Xam	167

XVIII.	Nouveaux chrétiens à Kon-Trang — Conspiration — Une terrible épreuve	173
XIX.	Maladie de Joseph Ngui. Sa mort	180
XX.	André Ngam. Tracasseries que le démon lui suscite.....	185
XXI.	Observation du dimanche — Influence des missionnaires	189
XXII.	Le « Bo-Jaou » démasqué	194
XXIII	Mort de M. Combes : 14 septembre 1857.....	199
XXIV	M. Dourisboure à Ko-Xam — Établissement de la mission de Po-Nang	203
XXV	Mort de M. Verdier — Voyage de M. Dourisboure à Saïgon — Arrivée de M. Besombes	209
XXVI	La petite vérole (variole) chez les Sauvages	215
XXVII	Une nuit d’aventures — La Providence nous sauve de l’attaque des Xo-Dang.....	220
XXVIII	Travaux de M. Besombes — Sa mort.....	227
XXIX	Fondation du village de Jo-Ri-Krong — Arrivée de M. Suchet. Sa mort — État de la chrétienté	234
Père Pierre Dourisboure :		
	Dictionnaire BANHAR-FRANÇAIS (1889).....	243
Mgr Paul Zeitz, évêque de Kontum		
	Quelques belles pages bahnars (1977).....	245



Mme Fabienne Ayensa
Mme Christine Cheverry-Paluat

Avec son courage lié intimement à sa foi, Pierre Dourisboure, ce natif de Briscous, nous raconte sa mission d'évangélisation, dans les années 1850, chez les peuples Bahnars de Cochinchine orientale.

Les écrits du missionnaire ont été numérisés par Monsieur Henri Duhau, natif lui-même de Briscous, passionné, témoin de l'histoire du Pays Basque et passeur de mémoires par ses livres.

À 25 ans, Pierre Dourisboure, accompagné par d'autres disciples, allait connaître la dure expérience de la découverte d'une contrée hostile (maladies, manque de nourriture, pillages entre villages, attaque d'animaux...).

Il lui a fallu se faire humble, cependant la foi le porte. « Nos misères étaient des misères bien aimées, car le Seigneur Jésus les parfumait d'une inappréciable douceur. »

Il rencontra aussi des « humains » pétris de bienveillance et capables de dépasser la peur de l'étranger.

Apprivoiser, se laisser découvrir et enfin évangéliser, baptiser. Pour prêcher la religion, un de ses devoirs le conduira à connaître la langue. Au fil des jours ce sera « la cueillette des mots », précieux trésors pour communiquer.

Cette mission lui permit, avec un travail colossal, de constituer un dictionnaire bahnar-français. Ses récits sont les traces d'un témoignage anthropologique. Chez ces peuples, de nombreuses coutumes païennes, superstitions et différents fétiches, laissèrent place à la grâce de Dieu.

Les enfants et jeunes gens, curieux de cette foi chrétienne furent parmi les premiers baptisés. Les mandarins, les 'sorcières' de village essayèrent de faire barrage mais « Après de longues fatigues, après des années d'attente, nous avons enfin vu se lever sur notre chère mission le grand jour de la foi de la conversion ».

Bok-An (nom du missionnaire Dourisboure parmi les sauvages), fera le bien d'une manière solide et sera souvent l'arbitre de rivalités entre villages.

Défricher, planter, fournir du matériel et des animaux pour la communauté chrétienne, racheter des jeunes esclaves pour leur rendre la liberté c'est ainsi qu'il installa la famille des élus dans un village créé et nommé « Jo-Ri-Krong ».

Ainsi la religion chrétienne lentement mais solidement prendra racines dans ces contrées.

Que cette lecture vous ouvre des voies de réflexions et vous offre la joie de vivre quelles que soient les situations rencontrées.

Mme Fabienne Ayensa
Conseillère départementale
Maire de Briscous

Mme Christine Cheverry-Paluat
Adjointe au maire de Briscous
En charge de la culture

Henri Duhau

« LES SAUVAGES BAHNARS » :
un titre qui mérite quelques lignes

Après avoir publié en 2014, avec Euskaltzaindia, la traduction en basque du livre de Dourisboure intitulé « Bahnar deitu Salbaiak », et pour répondre à une demande, il m'a semblé qu'il était indispensable de publier également la version originale qui est en français pour que tous les Beskoiztar puissent connaître l'œuvre de leur compatriote connu aux quatre coins du monde.

Chacun pourra donc désormais le lire dans sa langue de prédilection. Par ailleurs, l'existence des deux versions, nous promet de belles possibilités de recherches sur le développement de la langue basque dans le domaine des traductions.

Pourtant, à cause de ce titre, qu'il soit en français (*Sauvages...*) ou en basque (...*Salbaiak*), pendant des années je n'ai pas voulu voir ce livre ; ce titre choquait ma formation de jeune chrétien respectueuse de toute personne quelles que soient ses origines raciale, ethnique ou religieuse. Mais la culture la plus élémentaire m'a appris qu'il ne faut surtout pas juger les affaires d'hier avec la mentalité d'aujourd'hui.

En effet cette appellation de '*sauvage*' en 1870, n'avait pour le Père Pierre Dourisboure aucune connotation péjorative bien au contraire car cela faisait naître en lui un amour immodéré, dévorant, pour ces peuples loin de toutes civilisations, loin de notre foi en Dieu ; et il le montrera d'une manière telle qu'il nous est difficile, là aussi, de nous faire une idée correcte tant notre vie d'aujourd'hui diffère de celle connue déjà par nos ancêtres ici et à fortiori par les peuplades qui vivaient dans les Hauts-Plateaux du Vietnam de l'époque.

Aujourd'hui il nous aurait été facile de changer le titre en mettant '*Montagnards*' à la place de '*Sauvages*'. C'est ce que fait M. l'abbé Tis, prêtre bahnar, descendant direct des personnes christianisées par Dourisboure, à la page 53, tout comme le Père

Théophile Bonnet le fait à la page 33, ainsi que Mgr Zeitz à partir de la page 245.

Mais nous ne l'avons pas fait par respect de l'Histoire et pour ne rien trahir des magnifiques pages de Dourisboure qui ont fait le tour du monde avec une multitude de rééditions. Et je me suis permis de joindre également quelques lignes du célèbre Chateaubriand, qui sont un plaidoyer émouvant en faveur des missionnaires. Elles résument magistralement la situation générale et notre point de vue. Voir à la page 51.

Dans mon esprit il y avait aussi cette autre question, épineuse s'il en est, et si souvent débattue dans les milieux basques, à savoir la relation entre les missionnaires et la colonisation française. Le sujet étant trop vaste pour l'aborder ici, et hors d'atteinte pour ma part, je dirai simplement que les missionnaires ont été les premiers à aller dans des endroits où aucun occidental n'était allé auparavant. Il est tout aussi vrai que, dans ces contrées, le colonialisme est entré presque simultanément.

Mais les missionnaires continuent aujourd'hui encore leurs missions là où la colonisation française a disparu. Cela nous a été confirmé il y a dix ans encore par le Père Jean-Baptiste Etcharren en personne (Irouléguay, 1932) ancien supérieur des Missions Étrangères qui était toujours en activité au Vietnam.

Confirmé également par le Père Antoine Kien Nguyen, vietnamien, que nous retrouvons en photo en 2015 à Briscous, à la page 50. Et que dire de notre Senpertar, l'admirable Sœur Janine Sein (1940), toujours en activité au milieu de personnes handicapées en Côte d'Ivoire depuis bientôt un demi siècle.

Ceci prouverait, s'il le fallait, que le souci des missionnaires était bien naturellement et en tout premier lieu l'Évangélisation, source de tant de progrès spirituels et humains, et en corollaire, de développement économique, culturel, social et d'amélioration sanitaire. Et, d'ailleurs, tout chrétien n'est-il pas témoin du Christ et de ce fait 'missionnaire' quelque part ?

Nous retenons surtout les travaux d'alphabétisation pour lesquels Dourisboure finira d'écrire, en 1889, le magnifique dictionnaire BAHNAR-FRANÇAIS, fruit de 30 années de collectes et d'analyses et qui est aujourd'hui encore le meilleur document pour

connaître la langue originelle des Bahnars. Voir ma publication dans internet « Bahnar deitu Salbaiak » page 45 à 62 ; extraits.

Ajoutons que la manière d'annoncer l'Évangile par les missionnaires a beaucoup « évolué » depuis Dourisboure. Mais, à ce sujet, écoutons le Père Raymond Rossignol (1928-) ancien supérieur des Missions Étrangères :

« Il n'existe pas de méthode ou de formule qui soient valables pour tous les milieux et tous les temps. **Nous condamnons sans doute aujourd'hui certaines façons d'évangéliser adoptées par des anciens missionnaires. Et pourtant, elles portèrent des fruits !** Il se peut que nos successeurs récusent plus tard les méthodes que nous considérons aujourd'hui comme particulièrement 'bien pensées'. (...) Pour un Institut missionnaire, un retour aux sources n'est pas inutile. Il est important de retrouver le souffle qui avait animé les fondateurs et de s'en inspirer. Il est bon de prendre conscience des mérites de ceux qui nous ont précédés. »

(Les caractères gras sont de la rédaction)

Je me suis pris de sympathie pour la personne de Pierre Dourisboure. Mais ce livre se veut, avant tout, culturel et historique sans écarter le fond religieux. Ne devons-nous pas connaître notre histoire, savoir d'où nous venons pour appréhender mieux notre avenir ? « *L'avenir est une porte, le passé en est la clé* », disait Victor Hugo.

Oui, le livre du Père Dourisboure est pour le moins un véritable document historique et le personnage lui-même est un grand honneur pour Briscous.

Un passage de l'Histoire de Kontum —capitale du pays bahnar— vient corroborer magnifiquement notre propos (extraits) :

« Les missionnaires catholiques ont joué dans cette région [bahnar] un rôle plus important que nulle part ailleurs au Vietnam. À partir de 1851, un père dénommé Pierre Dourisboure, envoyé par Mgr Stéphane Cuenot, créa des écoles et composa des livres classiques bahnar-français. (...) Les maisons s'organisent, autour de l'église et de la maison *Rong* traditionnelle. Les Bahnars sont l'ethnie

majoritaire à Kontum. La ville est un lieu de cultures traditionnelles avec festivals de musique, gongs, etc.»

Certains disent que « l'homme de la Bible est un nomade ». Oui, sans doute, comme tant d'autres dans l'Antiquité. À chacun sa part de vérité, mais je préfère chanter « Vers toi terre promise... » ou encore me rappeler le vœu réitéré par des enfants d'Abraham durant deux mille ans : « L'année prochaine à Jérusalem ». Dans ce sens, j'ai bien apprécié les mots de frère Philippe Jaillot, o.p., directeur du « Jour du Seigneur » à la télévision jusqu'en 2018 :

« Pour ma part, je pense qu'il faut cultiver notre foi. Déjà retrouver notre terreau. Sans rejeter le progrès de la science et des techniques, nous sommes nombreux à penser que nous avons perdu les '**racines puissantes**' de nos anciens chez qui les élans de la foi étaient instinctifs.

Avons-nous bien transmis notre foi en l'appuyant sur la culture chrétienne ? N'avons-nous pas parfois pensé que les plantes poussent toutes seules et que la culture est secondaire ? » (Les caractères gras sont de la rédaction)

Les Archives Départementales nous indiquent l'acte de naissance de Pierre Dourisboure. Mais n'oublions pas que lorsqu'il était encore en bas-âge, la famille alla habiter à la maison "Menta" au bourg du village.

Acte de naissance : N°14 Dourisboure Pierre Janvier à Estébétéguy

L'an mil huit cent vingt cinq et le dix neuf septembre à six heures du relevé devant nous Jean-Baptiste Duhart maire et officier public de l'État civil de la commune de Briscous arrondissement de Bayonne Département des Basses Pyrénées soussigné, est comparu Bernard Dourisboure maître de la maison d'Estébétéguy de cette commune lequel assisté de Pierre Leissarrague forgeron âgé de trente quatre ans et Jean Errecart laboureur âgé de quarante trois ans témoins requis tout deux de la présente commune nous a déclaré que Jeanne Etcheverry son épouse en légitime mariage est accouché d'un enfant mâle aujourd'hui à deux heures du relevé dans la maison d'Estébétéguy auquel il a donné le prénom de Pierre-Janvier, après cette déclaration et sur la représentation qui nous a été faite de l'enfant dénommé avons rédigé le présent acte. Lecture faite le père et le premier témoin ont signé avec nous et le second a déclaré ne le savoir de se faire requis par nous.

Lissarrague

Dourisboure

Duhart

C'est Monsieur l'abbé Irigoïn, curé de Briscous, né à Çaro le 9 octobre 1790, qui découvrira et fera progresser la vocation religieuse chez le jeune Pierre Dourisboure. Puis, M. l'abbé Irigoïn entrera chez les missionnaires diocésains de Hasparren. Du séminaire de Larressore ou de celui des Missions Étrangères, Pierre Dourisboure lui exprimera, dans des lettres enflammées, son affection et sa gratitude. Lire quelques unes de ces lettres dans internet : « Bahnar deitu Salbaiak », pages 37 à 44.

Lisons maintenant, dans ce livre-ci, à la page 55, le Père Adrien Launay, historien des Missions Étrangères, qui nous résume cette vie extraordinaire, véritablement héroïque de notre missionnaire ! À la page 62, il n'hésite même pas à parler d'un certain martyr à son propos !

Il nous souligne également que « *Les Sauvages Bahnars* » ne retracent que la première partie de sa vie en Cochinchine orientale, la partie de loin la plus difficile, car après avoir écrit ce livre en 1870, il repartira chez les Bahnars. Avec courage, il y poursuivra son exemplaire activité qui sera couronnée de succès spirituels et matériels étonnants. Postérieurs de 60 ans à la sortie du livre, les écrits du Père Adrien Launay (1929) nous confirment cette moisson apostolique et cette organisation civile obtenues grâce à un souci permanent pour l'épanouissement de l'homme dans son intégralité.

Et les pages de Dourisboure seront lues au Pays Basque aussi ; elles auraient même suscité des vocations chez certains. Parmi ceux qui ont montré beaucoup de proximité avec Dourisboure :

- Le Père Dominique Iribarne (1859-1885) d'Ossès, massacré chez les Bahnars. Il avait rencontré Dourisboure ; voir à partir de la page 29 ;
- Le Père Jean Chabagno (1881-1975) des Aldudes (Japon) ;
- Mgr Jean Larregain (1888-1942) de Saint-Pée (Chine) ;
- Le Père Théophile Bonnet (1926-1961) de Saint Pée, tué par le Viêt-Cong, mort en martyr au milieu des Bahnars ; voir à partir de la page 33.

Et nous rappelons qu'en 1936, l'abbé Jean Elissalde « Zerbitzari », grand écrivain, en avait fait une traduction en basque et que, l'édition étant épuisée depuis longtemps, l'Académie de la langue

basque, Euskaltzaindia, l'a rééditée en 2014, en facsimilés. Voir un rappel à partir de la page 38)

D'autres prêtres du Pays Basque ont également passé un certain nombre d'années au service de l'Évangélisation. Parmi ceux que j'ai bien connus :

- M. l'abbé Jean Hiriart-Urruty (1927-1990) de Hasparren (Burundi) ;
- M. l'abbé Jean Baptiste Oxandabaratz (1929-1981) de Gamarthe (Côte d'Ivoire) ;
- M. l'abbé Pierre Dokhelar (1927-2013) de Saint-Pée-sur Nivelle (Madagascar).

Et ceux qui sont toujours parmi nous : M. l'abbé Martin Larran de Briscous (Tchad) en parenté avec Dourisboure (avec ma famille aussi, d'ailleurs) ; M. l'abbé Xipri Arbelbide de Hélette (Côte d'Ivoire), et il faut voir à la page 42, l'hommage qu'il rend à Dourisboure, hissant notre missionnaire au niveau du géant basque Joanes Leizarraga de Briscous connu de tout le Pays Basque.

Il faut ajouter M. l'abbé Jean-Michel Barnetche de Hasparren qui est resté à Madagascar et que l'on retrouve dans un article de Frédéric Mounier titré : « Les Basques naissent missionnaires » (La Croix 27-03-2015). Il nous suggère que l'élan missionnaire des Basques va de pair avec l'élan migratoire vers les Amériques !

Le Père Pierre Lhande (1877-1957) va exactement dans le même sens avec son chapitre 'L'inquiétude atavique' dans « L'Émigration basque, 1910 ». Et d'ailleurs, lui-même n'a-t-il pas été un des pionniers à prêcher 'l'Évangile par dessus les toits' (par les ondes) ?

Laïques, sans doute, le plus souvent, mais 'missionnaires' ils le sont, ceux et celles qui, à travers les 7 provinces basques, travaillent d'arrache-pied pour faire vivre notre pays, sa langue, sa culture, sa foi ! Domage que les liens entre eux ne soient pas toujours aussi fraternels et profonds que ceux des missionnaires qui étaient avec et autour de Dourisboure...

Le Père Thomas Dassance, né à Mouguerre mais ayant grandi à Briscous (1902-1986, il se disait toujours Beskoiztar, selon le père Marcel Etchehandy), souligne également l'attachement des Basques à

leurs missionnaires dans sa conférence aux jeunes étudiants basques réunis à St Palais en 1950 et intitulée « Enracinement et équilibre » :

« Le monde va à la dérive. Comme toujours, sans doute, quoique sous des modalités différentes.

(...) Les valeurs que vous avez trouvées dans votre berceau ? C'est le sens profond de l'ordre, en même temps qu'un besoin incoercible de liberté. Cela est très Basque. Le sérieux dans le commandement, et la dignité dans l'obéissance.

—Le réalisme du paysan, uni à l'idéalisme du marin ;

—Le culte du foyer, et l'amour de l'aventure ;

—Laboureur et paysan, berger et marin : le Basque !

—L'esprit paroissial et la flamme missionnaire ;

—Ignace au château-fort de Loyola et François-Xavier sur les rives du Gange.

C'est tout cela, le Basque et bien d'autres choses. Je ne prétends aucunement que ces vertus soient notre monopole ; je dis simplement qu'elles font partie du patrimoine spirituel basque le plus incontestable, et qu'un déracinement imprudent menace non seulement leur croissance mais leur existence même.

Telle est la raison qui explique ma seconde 'oscillation' pour l'enracinement. Est-ce assez pour nous y arrêter, sans plus ?

Il nous reste à le voir. »

(Lire absolument cette conférence en entier, numérisée, dans une de mes publications sur internet « Père Thomas Dassance »)

En fin de livre, des pages de Mgr Paul Zeitz des années 1975-1977, débordant d'amour pour ces Bahnars, minorité du Vietnam, dont il a été leur évêque, peuple cruellement malmené par les guerres, mais, selon lui, « **debout, magnifique, puisant sa survie et son renouveau dans ses racines millénaires.** »

Oui, cela aussi me dit quelque chose...

Le 22 janvier 2021 H.D.



Estebetegia "[ixtiteia] La maison natale de Dourisboure /
Estebetegia "[ixtiteia] Dourisbouren sortetxea.
Otenu par l'intermédiaire d'Aña et Gilbert Etcheverry (†)
© Jacques Delpy



1947. Beskoitzeko plaza. © Maryse Ospital (†)

Henri Duhau

« BAHNAR DEITU SALBAIAK »

Titulu horrek bi lerro merezi ditu

“Les Sauvages Bahnars”, aita Dourisbouren liburu nagusia, Jean Elissalde “Zerbitzari”-k euskararat itzuli zuen 1936an “Bahnar deithu Salbaiak” izendaturik. Baina argitalpen hau aspaldian agortua izanez, Euskaltzaindiak berriz plazaratu du lan hori, *facsimilés* gisarat 2014ean, nornahik gaur ere eskuratzeko eta gozatu ahal izaitzeko gisan. Ikus liburu horren aipamen bat 38. orrialdetik harat. Gainerat, jatorriziko bertsioarekin alderatuz ikerlariek ere izanen dute orain bazka ederrik, itzulpen alorrean, euskararen garapena aztertzeko.

Ordea, euskarazko bertsio hori argitaratu ondoan, galdatua izan zaigu frantsesezkoa ere publikatu behar zela, hots jatorrizkoa, den bezala, hura ere hemen gaindi nehun ez baita salgai. Uste dugu, beraz Beskoitzeko edozeinek atsegina izanen duela, hainbertze aipatua den gure misionest handiaren bizia eta obra ezagutzea.

Alta, titulu bortitz horiengatik, izan dadin frantsesezkoa (*Sauvages...*) ala euskarazkoa (*Salbaiak...*), denbora luze batez ez ditut ikusi ere nahi izan liburu horiek : ene kristau formakuntzak ez zezakeen onets holakorik. Erakutsia baitzaukuten eta zuzen baitzitzaigun, gizon-emazte ororen errespetua edozoin arrazako edo sinestekoa izan zedin. Baina kulturak irakasten dauku ez direla lehenagoko gertakari eta izendatzeak gaurko begiz, gehiago barnatu gabe, jujatu behar.

Ezen, badakigu orain izendatze hori ez zela nehola ere, aita Dourisbourentzat, mespretxuzkoa, alderantzizkoa baizik : bere baitan sorrarazten baitzizkion amodiozko sendimendurik bizienak jendaira gibelatu eta Jainkogabe horien alderat. Eta maitasun hori erakutsiko du sekulako lekukotasuna emanez. Kasik ezin sinetsia baita gizonaren engaiamendu mugagabe hori ; orduko hemengo bizi moldea gogorra zen, biziki gogorra, baina hangoa askoz ere gibebelatuagoa. Eta zer erran gaurko gure bizi molde hiritartuan gaudeneri konparatuz ?

Gaurko egunean, errexia izanen zitzaigun “*Salbaiak*” hitza “*Menditarrak*” hitzarekin ordezkatzeko, halaxe egiten du hango bereko apez batek, Dourisbourek kristautu eremuetarik Beskoitzen gaindi ibili zena duela zenbait urte artikulua eder bat hedatuz Herria astekaritik. Ikus Pierre Tis, bahnartar apezaren lekukotasun maitagarria, 53. orrialdean ; beretik doa Théophile Bonnet ere 33. orrialdean bai eta Paul Zeitz apezpikua 245.etik harat.

Mintzatzeko moldeen aldakuntza bat dugu hor bakarrik, ala nehork ez dezakeelakotz erran bere arbasoentzat ‘*salbaiak*’ zirela ? Bertzenaz ere, hain salbaiak ote ziren ? Ori, hango giristinoen erdian egon ondoan, ezkontza hausterik ez duela ikusi dio Dourisbourek... (ikus 236. orrialdean)

Dena den, ez dugu izendatzerik aldatu guk hemen : atxiki ditugu jatorrizkoak, Historiaren errespetuz, agian jendeak axalari baino gehiago mamiari behatuko diolakoan ; hala behar luke segurik.

Ausartzia izpi batekin Chateaubriand idazle guziz ospetsuaren lerro batzuk ere sartu ditugu, ikaragarri ederrak kausitu baititut eta gehienak biziki egokiak Dourisbouren kasuan. Ikus 51. orrialdean.

Bazen ere ene gogoan bertze arrangura bat, hau da misionesten eta kolonialismoaren arteko lokarriak gaur airez aire gaitzesten direnak barnago behatu gabe. Baina gai hau zabalegia da hemen aipatzeko eta gogoetatxo bat emanik geldituko naiz.

Lehen-lehenik, misionestak dira joan leku galdu, arriskutsu beldurgarrieneraraino, arraza zuriko bihibatek miatu gabeko lekuetan barna. Egia da ere denbora berean kolonialistak ere sartu direla, ez halere misionestak bezainbat hedatuz. Gainerat, hauek segitzen dute, egungo egunean ere, beren saila aspaldi deskolonisatu erresumetan.

Hori egiaztatu dauku duela hamar bat urte Jean-Baptiste Etcharren (Irulegi, 1932) *Missions Étrangères* horietako buru ohiak berak, beti Vietnamen baitzen, halaber aita Antoine Kien Nguyen-ek, duela bost urte ; ikus 50. orrialdean. Nehola ere ahantzi gabe, hain estimatua den Janine Sein senpertar serora, Boli Kostan sekulako saila deramana jende ahal guttikoan artatzen eta laguntzen, kasik mende erdi bat huntan.

Horrek frogatuko luke, beharrik balitz, misionesten lehen betebeharra zela Jesu Kristoren lekuko izaitea, haren Berri Ona zabalduz, bidenabar hainbertze berrikuntza izpiritual eta material

eragiten zituztela, ahanzi gabe osasunaren ingurukoak ez baita sail hura eraman dutenetan txarrena.

Azpimarratzen dugu ere alfabetatze sailean Dourisbourek burutu duen “Bahnar-Français” hiztegi miresgarria, 1889an publikatu zuena, zendu aitzineko urtean. 30 urtez ari izana zen bil eta bil, galda eta galda, emaitza balio handikoa metatuz gaur oraino guziz baliagarria gelditzen dena bahnartarren lehen mintzaira ezagutzeko. Ikus “Bahnar deitu Salbaia” interneten 45-62 orrialdeetan.

Aitortu behar dugu hemen Ebanjelioaren hedatzeko moldeak “birmoldatuak” izan direla Dourisbourez geroztik, betiko eztabaidak eraginez “kontserbadoreen” eta “berritzaileen” artean. Funtsean egundainoko auzia da hori eta ez da bihar gelditzekotan... Ezin badut gorde Pierre Dourisbouren pertsonaren alderat dutan atxikimendua, **garbiki diot liburu hau kultura eta historia alorretan kokatzen dela kristau funtsa baztertu gabe.**

Halere, pentsatzeko da liburu hunen pasarte batzuk doi bat zaharkituak kausituko dituztela batzuek. Beharrik usatua naizela gisa hortako oharrak entzuten, adibidez Gratien Adema Zaldubi, Dominique Dufau, edo Jean Barbier bezalakoek lanak aztertzen nituelarik. **Ordea, nola egon gaitezke gure iragana ontsa ezagutu gabe? Ikasiaren gainean, ez ote ditugu hobeki asmatuko eta irekiko gaurko aroak eskatzen dituen bideak?** Bertzenaz ere, edozein alorretan izan dadin —eta salbuespenak salbuespen— nork erran dezake bere “erro” guziak garbi-garbiak dituela, axalez ala funtsez, betitik eta betirako on, neholako egokitze beharrik gabe?

Ixtorio ttipi bat... egoera bortitz eta lazarri batzuetan sartu aintzin, zertako ez? Hainbertze estimatu eta hainbertze sustatu nauen Aita Piarres Lafitte zenarekin nintzen Beskoitzeko Euskara ginuela solasgai; 1982a zatekeen. Bat-batean erraiten daut:

—“ttenpan” hitza Beskoitzekoa dela iduritzen zaizu?

Nik baietz, berehala; erantsiz: Beharbada ez dut nehoiz erabili hitz hori baina Beskoitzekoa izan daitekeela errotik baieza diezazuket.

Hala da, erraiten daut Lafittek, Hazparneko misionest horietarik batek kondatua baitaut. Huna. Lehenago, parropietan egiten ziren misioneez irauten zuten zortzi egun edo gehiago, eta misione denborako azken eguna zen Beskoitzen. Meza nagusia ala bezperak

ziren, ezin dut segurtatu, baina bai jendea burrustan elizan sartzen ari zela eta Aita misionesta ere han deneri ongi etorritxo bat egiteko.

Bat-batean, aita familiako bat ikusten du heldu bere bortz-sei urteko muttikoarekin. Elizan sartzean erraten dio bere semettoari, ur benedikatu untzia erakutsiz :

—Harraxu ur benedikatuia, ‘Aitaren’ egiteko, Jesus hor baita.

Eta haur ttipiak, nigarra begian, aitari buruz :

—Jesus hor baita, ttenpan ? (=trenpan = osoki urean).

(Ikus, “Euskera”, 2012 – 46. Liburukia. Bilbo)

Ixtorio ttipi pollit horrek badu erakaspén bat baino gehiago. Lafitterentzat euskarazko hitz ttipiena ere garrantzitsua dela. Gero, ohartarazten du ez dela hain gauza errexa haur bati esplikatzea zer den “ur benedikatuia” eta zertako harekin behar den ‘Aitaren’ egin...

Niri, eta lehenagoko gehiegikeriak xuritu gabe, hauxe datorkit gogorat. Ez dakit aita horrek ‘Jainko beldurra’-z hitz egin dion nehoiz bere haurtxoari, baina hor agertzen dena da : “Jesus eta maitasuna” elkarki uztartzen jakin duela bederen bere semearen bihotzean. Ez da guti, guziz ohargarria baizik, hori diot denbora bateko hezkuntzak, osoki arbuatzen dituztenak gogoan.

Bego hortan auzia eta goazen bada barnago eta irakur Adrien Launay misionesten historialariak zer erraiten daukun Dourisbouren biziaz eta haren obraz. Ikusiko dugu hor zer bizimolde, kasik ezin sinetsia, amodioz gaindika, eraman duen gure beskoiztarrak ; historialariak berak dioenaz, martirioaren parekoa izan baita bahnartarren artean iragan duen lehen parte hura bederen. Ikus 55. orrialdetik goiti.

Ezen, Adrien Launay-k ohartarazten gaitu ere liburua idatzi ondoan berriz itzuli zelarik leku bererat, handik goiti bizia doi bat errexagoa eraman zuela, sekulako aitzinamenduak eraginez, fedegintza mailan baina ere bizimoldeak hobetuz, osasungintzaz arduratuz eta abar. Hori guzia zin-zinez goresgarrizat daukagu.

Euskal Herrian ere Dourisbouren lanak irakurri zituzten eta izan dute eraginik, batzuek aitortu dutenez, beren misionest bokazionean ere :

—Aita Dominique Iribarne (1859-1885) ortzaiztarra, sarraskitua bahnartarren artean. Dourisboure eta biek elkar ikusi zuten, 1883an, han bahnartarren erdian zeudelarik eta hori argitaratu daukute beneditarrek beren agerkari bikainean. Ikus, 29. orr.

—Aita Jean Chabagno (1881-1975) aldudarra (Japonia) ;

—Mgr Jean Larregain (1888-1942) senpertarra (Txina) ;

—Aita Théophile Bonnet (1926-1961) senpertarra, bahnartarren erdian ; ikus 33. orr.

Bertze apez batzuk ere joan dira zenbait urterentzat, bereziki Afrikarat. Huna ontsa ezagutu ditudan zenbait bederen :

—Jean Hiriart-Urruty (1927-1990) hazpandarra (Burundi) ;

—Jean-Baptiste Oxandabaratz (1929-1981) gamartarra (Boli Kosta) ;

— Pierre Dokhelar (1927-2013) senpertarra (Madagaskar).

Eta oraino gutartean ditugunak : Martin Larran beskoiztarra (Txad) hau Dourisbourekin ahaidekian, nire familiarekin ere bai, funtsean. Xipri Arbelbide heletarra (Boli Kosta), ikus idazle handi hunek nola gorensten duen Dourisboure, 42. orrialdean.

“La Croix” egunkari kristauak dio deplauki euskaldunak sortzetik direla misionest ! Eta Jean-Michel Barnetche hazpandarrak Madagaskarren apez ibilia denak baieztatzen du. Funtsean, laiko gisa bederen, ez ote dira hala, egiazki, zazpi lurraldeetan barna Euskal Herriaren eta euskaldungoaren alde, hortzez eta haginez, milaka eta milaka jokutzen diren gizon eta emazteak, fededunak barne ? Damurik ez baitute beti beren artean, Dourisboure eta haren inguruko misionestek elkarrentzat zuten anaitasun mirengarri hura !

Dourisbouren lekukotasun emankorra

Badakigu bazter guzietarat hedatu zela Dourisbouren fama. 1948ko euskarazko katiximan ere aipatzen dute eta ez nun-nahi, Santa Terexa Lisieux-koaren ondoan baizik ! Ikus 65. orrialdean. Pierre Dokhelar senpertar apez zenak ere ongi ezagutzen zukeen beskoiztarraren liburua :

“La tradition missionnaire et plus spécialement des Missions Étrangères était ancienne à Larressore. (...) Cette tradition fut ininterrompue. Quelques anciens se détachaient dans ce lot

important. Jean Larregain a lu le livre "Les Sauvages Bahnars" du Père Pierre Dourisboure."

Ikus, "*Jean Larregain, évêque*" liburuan.

Elkar argialetxeak publikatua 1980an, "Misionestaren ezteiak" artikulu jakingarria bezain hunkigarria ere ezarri dugu "Buruxkak" deitu liburuan harturik. Hor, Jean Etcheparek aipatzen daukun aita misionesta gorago izendatu Jean Chabagno aldudarra dukegu.

Misionest hau, Pariseko "*Missions Etrangères*" etxean sartu zen 1903an. Apeztu 1906an. Gero misionest egon zen Japonian baina Gerla Handia egin behar izan zuen. Gerlatik landa, Parisen atxiki zuten, eta kargu garrantzitsuetan ezarri, misionest gaien eskolatzaile eta sustatzaile bertzeak bertze. Baina ere anitz arta hartu zuen Pariserat lan bila zihoazen euskaldun gazteez. "Zerbitzari"-k Chabagnori zion galdatu 'aintzin solasa' egin ziezaion "Bahnar deitu Salbaiak" itzulpeneko liburuarentzat, baitzekien Dourisboure lekukotasunak eraginik hartua zuela misionest joiteko xedea.

Dourisboure deiturako anitz Beskoitzen

Dourisboure izeneko anitz bazen Beskoitzen, XIX. mendean : 17 etxetan deitura hori kausitu izan dut ! Senpereko Dourisboure tarrek ere han dute jatorria. Izen hori "urritz + buru"-tik dator eta etxondoa ere han berean dukegu, gaur laburturik, "Uzpurua" deitzen duguna baina 17. mendean "Urrizpuru" idatzirik dagoena. Dourisboure senpertarrak, gure misionestaren ahaide urrunak ditugu. Gainerat, Senpereko Dourisboure bat, Bernard izenekoa, misionest egon izan zen Korean, eritasunez etxerat itzuli artean (1903-1955).

Ez da erraiteko baizik : denbora batez, baziren hiru Bernard Dourisboure Beskoitzen ! Haietarik bat sortagerian berean duguna (18. orrialdean), gure misionestaren aita, Beskoitzeko auzapez ere egonen dena luzaz. Ikus ere xehetasun batzuk gizon hortaz Otxalderi egin omenaldiko dokumentuetan (1964).

Pierre Dourisboure, gure misionestaren ildorat itzultzeko, ez dute denek zorte bera izan... Harek hasi lana segitzerat joanak ziren Dominique Iribarne eta Théophile Bonnet, bahnartarren artean zirelarik, bata sarraskitu baitzuten (1885, 33. orrialdetik goiti), tirokatu bertzea (1961, 33. orrialdetik goiti).

Aita Dominique Iribarne

“Otoizlari”, beneditarren aldizkari bikainean aita D. Iribarne, ortzaiztarra, irakur daiteke Dourisbourez mintzo, hauxe idazten duela misione lekuetarik Ortzaizeko bere izeba bati :

(1883) « Hondarreko letran gaztigatzen nautzuen bezala, M. Dourisbourekin nago linguaia ikasi artino ; ez da errex. Hau den lekurat jin nintzalarik, biderat jina zitzautan zaldiz ; eta egiazki erraiteko, elgar atxeman dugularik ez dakit zoinek izan dugun plazerrik handiena. **Hunek plazer zuen ikusteaz euskaldun bat, herriko hiru mila leku urrun ; bainan nik plazerraz bertzalde, banuen zoriona besarkatzeko apostolu bat, zoinak bere bizia pasatu baitu salbaien erdian, hemendik mendiko alderat zortzi egunen bidean, erran ez daitezkeen penen artean.**

Egia zioen gure ama maiteak, erraiten zuenean kedarra bezala belztua dela, belaunetarainokoan ez du erhia pausa-lekurik kolpe pasatuez belztua ez duenik.

Pentsemazu badakienez egiazko berri xaharrik. Beraz pentsa zazu, izeba maitea, holako gizon baten (erran behar nuke : holako saildu baten) konpainian bizitzea, ez denetz Jainkoaren grazia berezi bat.» (Hizkien larritasuna, H.D.)

Bertze gutun batean, eta beti *Otoizlari* zenbaki berean gaudela, D. Iribarne aipatzen du berriz Dourisboure, haren aurpegiar eta osasun egoeraz xehetasun batzuk emanez :

(1885) « Bertze arrazoin bat badut kontent izaitzeko : bospasei egun huntan M. Dourisboure hemen dut ; bortz egunen bidean ikusterat jina ; eta pentsa zazue zorion xumea ote den enetzat. Ezen bi urte huntan, ez dut bi aldiz baizik ikusi ez eskualdunik baina ez eta europeanorik.

M. Dourisboure gaztetzen ari da : joan den urtean abantxu itsutua zen, ez zezakeen arras hurbildik eta arras guti baizik ikusi ; orai jin denean galdegin dakot haren bixta nola doan. Huna zer arrapostu eman dautan :

—Joan den urtean herriko medikuek erran zautaten, nahi banuen bixta kontserbatu, behar nuela pipa utzi. Bihotz minik handienarekin xedea hartu nuen, egunean bospasei pipa

baizik ez erretzeko ; baina pipa galdu eta bista ez dut harrapatu. Orduan bederen ez nituela oro galdu behar, berriz egundaino bezala pipatzen hasi niz eta ene begiak argitu dira. Orai arras ontsa ikusten dut.»

(Milesker handi bat gutun hauek erakutsi dizkigun Arrangoitzeko Txomin Heguy-ri eta ikus "Otoizlari" 122. zenbakia)

Dominique Iribarne dohakabeak ez zuen luzaz iraun ordea : bere kristau lagun batzuekin, sarraskitua izan baitzen urte bat et'erdi doi-doia lanean hasia zela. Huna haren biziko zenbait xehetasun, denak hunkigarriak eta batzuk bihotz erdiragarriak ere bai :

« Le Père Dominique Iribarne naquit le 8 juillet 1859, à Ossès.
—J'avais douze ans, disait-il, lorsqu'un prêtre habitué d'Ossès, M. Larre, vint me trouver ; j'étais aux champs, seul, la pioche à la main. Je me hâtais d'achever la tâche que m'avait marquée ma mère.

—Dominique, me dit M. Larre, tu ne voudrais pas être prêtre ?

Je me redressai comme sous l'action d'une pile électrique, je sentis mes cheveux se hérissier :

—Comment, Monsieur l'abbé, moi prêtre ? Quelle apparence ? Maman n'a que moi, et qui va lui faire les travaux des champs ?

Mais cette objection ne pouvait arrêter le saint prêtre, il gagna la mère, il gagna le fils plus facilement encore, le fit étudier quelque temps chez lui, et l'envoya ensuite au pensionnat des missionnaires de Hasparren. Dominique resta trois ans dans cet établissement.

Au Petit-Séminaire de Larressore, où il entra en quatrième, il donna la même satisfaction à ses professeurs. D'une franchise et d'une loyauté extrêmes, d'une droiture dans sa conduite et d'une pureté dans ses mœurs qui ne permit jamais l'ombre d'un soupçon, il garda en même temps l'âpre énergie d'un véritable Basque. Les difficultés ne l'effrayaient pas, mais il voulait les vaincre complètement et tout de suite. Il se désolait parfois de ses progrès trop lents dans l'étude de la langue française qu'il n'avait point apprise en son enfance.

Ces regrets ne se traduisaient pas par des larmes ou une vaine tristesse, mais par un redoublement d'énergie. Cependant, ce jeune séminariste qui nous semble si fort, si courageux, doute de sa force et de son courage. Lorsque la pensée d'être missionnaire se présente à son esprit, la première question qu'il se pose est celle-ci : Serai-je capable de supporter le martyre ?

Alors toutes les privations, toutes les fatigues qu'il peut imaginer, il s'y oblige afin d'endurcir son corps et de fortifier son âme. M. Iribarne tremblait à la pensée de déclarer ses projets à sa mère. Entré au Grand Séminaire, il chargea un ami de cette démarche.

M^{me} Iribarne n'eut pas plus tôt compris ce dont il s'agissait qu'elle partit pour Bayonne ; elle fit cinquante kilomètres [à pied] sans boire ni manger, traversa les rues de la ville sans parler à personne et alla droit au Séminaire :

— Mon fils, l'abbé Iribarne... demanda-t-elle.

L'abbé descendit. L'entrevue fut orageuse. La mère donna des ordres formels et absolus. Le fils pria, supplia, il parla de Dieu, du salut des âmes, de sa vocation ; la mère renouvela ses défenses, plus impérieuses. Alors le fils se mit à genoux :

— Mère, demanda-t-il d'une voix basse mais ferme, dites-moi, dites-moi que vous ne voulez pas que je parte, et je jette cette soutane à vos pieds, je vais avec vous et je prends la pioche.

La mère contempla son fils pendant quelques instants, ses traits crispés par l'indicible angoisse qui poignait son cœur se couvrirent d'une mortelle pâleur, et lentement comme si chaque mot lui coûtait la vie :

— Mon fils, prononça-t-elle, dès ce moment, tu es mort pour moi ; fais ce que Dieu veut.

Et Madame Iribarne repartit pour Ossès. Son sacrifice était fait, jamais une plainte, jamais un reproche ne sortira plus de ses lèvres.

M. Iribarne, après avoir passé trois ans au Séminaire des Missions Étrangères, fut destiné à la Cochinchine Orientale.

— Ici, je n'aurais pas fait un bien bon curé, j'espère que je ferai un bon missionnaire ; pas mal sauvage moi-même, je crois

que le bon Dieu m'a taillé pour les sauvages, à eux jusqu'à la mort.

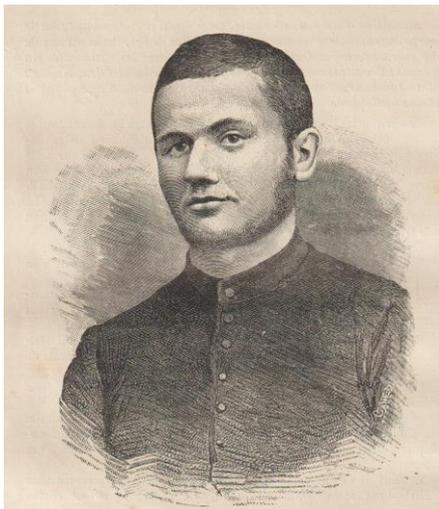
(...) Il y avait dix-huit mois à peine, que notre cher confrère travaillait avec la plus grande ardeur dans la portion de la vigne que Dieu lui avait donné à défricher, quand il eut le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ.

La nouvelle de la mort du cher Père Iribarne a été confirmée de manière à ne plus laisser de doute dans mon esprit. Il aurait été massacré le 19 août, non loin de sa chrétienté de Quan-Cau. Ne pouvant plus tenir au milieu des incendies de ce village, et se voyant cerné de près par une forte troupe de rebelles, il se décida à tenter la fuite avec toute la vitesse de son cheval. Il espérait trouver au port voisin une barque pour s'éloigner en mer.

Malheureusement il n'en trouva aucune et dut revenir vers son point de départ. L'ennemi l'attendait au retour. Il fut donc tout d'abord renversé de cheval et percé de deux coups de lance.

Là, le pauvre et cher Père fut décapité, en présence de la multitude ameutée. Le catéchiste qui l'accompagnait eut le même sort ainsi qu'une foule de chrétiens de l'endroit. »

© Archives des Missions Étrangères.



Aita Dominique Iribarne (1859-1885). Eskuinean : Ortzazeko oroitarrria, Arg. Ellande Duny-Pétre

Aita Théophile Bonnet

Huna xehetasun batzuk, etxekoek aise gehiago erraiten ahal luketelarik. Tirokatua izan zen bahnartarren erdian zelarik (1961).

Théophile Bonnet est né le 28 août 1926 à St. Pée-sur-Nivelle (Pyrénées-Atlantiques), dans le diocèse de Bayonne. Il entre le 1^{er} octobre 1945 aux Missions Étrangères, où il sera ordonné prêtre le 23 décembre 1950.

Agrégé le 1^{er} juin 1951, il reçoit sa destination pour Kontum le 17 juin et part le 25 septembre suivant pour le Vietnam.

Il étudie d'abord le vietnamien à Ruông-Lao, puis à la plantation de Biën-hô, près de Pleiku. En 1953 il fait un court séjour à An-khé pour s'occuper des fidèles, puis revint à Kontum, mais en 1954, devant la menace des communistes, il se réfugie à Saigon pour quelque temps. Revenu dans son diocèse, il est envoyé en 1956 à Kon Boban pour y apprendre la langue bahnar, mais la solitude lui pesant un peu, il demande, peu après, à venir cohabiter avec le P. Rannou à Kon Jodreh.

Il continue alors d'assurer le service du poste de Kon Boban, et prête main-forte en même temps à son confrère, en s'occupant notamment de la construction du presbytère, de l'église et de l'école du village.

En 1960-61, il dirige pendant quelques mois l'école des catéchistes à Kontum, puis prend un congé en France.⁽¹⁾

À son retour, il reçoit la lourde responsabilité du poste de Kon-Kola, où le P. Minh, prêtre vietnamien, a été tué à coups de gourdins par les Viêt-Congs. Il connaît le danger qu'il court, les communistes considérant comme gênante sa présence dans cette zone sensible, mais il accepte cette charge.

Le 12 décembre 1961, il fait la visite des villages de Wang Kleng et de Kon Jrau, et arrive à la nuit tombante à Ro-Nge.

Des chrétiens accourent alors à sa rencontre et le prient de rester hors du village, qui est occupé par des partisans communistes, mais il ne veut pas reculer, et vient passer la nuit dans la sacristie.

Le lendemain matin, il reçoit les confessions et célèbre la messe, puis s'empresse de partir, mais à 500 mètres du

village, alors qu'il traverse un gué, il est abattu d'une rafale de mitrailleuse.

Son corps sera d'abord transporté à Kon-Kola par de jeunes Bahnars qui l'accompagnaient, puis à Kontum, où il sera inhumé.

On donnera quelques années plus tard le nom de "Minh-Quy" au nouvel hôpital catholique de Kontum, en souvenir des deux prêtres martyrs de Ko-nge, les Pères Minh et Quy (nom vietnamien du Père Théophile Bonnet).

© *Archives des Missions Étrangères.*

⁽¹⁾ À cette occasion là, il avait organisé une réunion avec les jeunes de Saint-Pée comme nous le rappelle sœur Annie Balerdi (xorte). Il ne leur avait pas caché ses lugubres pressentiments. H.D.

Notes du Père Grison missionnaire au Vietnam :

« Le Père Théophile a été assassiné le 13 décembre 1961, ainsi que quelques prêtres vietnamiens, parce que leur action missionnaire en des points stratégiques gênait le déplacement des forces de la nuit. Il n'en reste pas moins vrai que certains parmi eux, dont Théophile Bonnet, sont d'authentiques martyrs. Mis en demeure d'avoir à cesser tout ministère auprès des Montagnards, ils n'en choisirent pas moins délibérément la fidélité à leur Foi et aux consignes de leur Évêque, plutôt qu'aux injonctions d'un militaire de quelque bord qu'il fut. »

Témoignage de l'abbé Joseph Camino (1927-2015) :

« En philo, en étude, Théophile et moi étions voisins, ordre alphabétique oblige ! J'en parle parce que c'est là qu'il me révéla, en confidence, sa décision, mûrie avec son Père Spirituel, d'aller faire son Grand Séminaire aux Missions Étrangères de Paris pour être missionnaire en Asie. Par amour de Jésus, Théophile a donc, très tôt, mis sa vie au service de la diffusion de l'Évangile. Nous sentions déjà en lui une âme missionnaire.

Après la philo, pour clôturer notre temps de Petit Séminaire, neuf d'entre nous avons décidé de nous rendre à pieds à Lourdes. Cela se passa en 1945, au début du mois de Juillet. L'Abbé L. Pochelu, prof de maths, nous avait accompagnés. Théophile faisait, évidemment, partie du groupe. Je le vois portant le sac d'un camarade empêtré avec ses ampoules au pied...

Bref, à la lumière des 4 années passées ensemble, comment percevions-nous Théo ? Comme un sportif doué et un bon camarade, mais aussi comme un bon élève et un séminariste pieux. Avant tout, nous admirions sa nature profondément généreuse et spontanée : il était toujours volontaire pour rendre service.

Quand j'appris qu'il avait donné sa vie par fidélité à sa foi, j'avoue que je n'en fus pas surpris !

Bihotzetik agur ! Joseph Camino apezka.»



« Ces jeunes Montagnardes viennent vendre leur bois dans Kontum. Elles ont fait plusieurs kilomètres. Le bois est dans la hotte, seul panier très pratique qu'ils font eux mêmes avec goût. Colliers (chapelets souvent) c'est leur coquetterie. Les pauvres, elles n'en ont pas beaucoup.»

Lettre du Père
Théophile Bonnet,
(année 1960 environ)

© Photo Pello Fagoaga



Aita Théophile Bonnet

« Zer nahi duzu egin
handitzean Theophile ?

—Nik, apez eta pilotari !»

*“Izena nun-nahikoa zuen,
baina euskalduna zen,
Dourisboure bezala”*

(Mgr Paul Zeitz, Kontum-
eko apezpikuak idatzia).



Aita Theophilen zeremoniak, bertzeak bertze, haur andana ikaragarriak bere ingururat bilduz, ehunka eta ehunka ! © Photos, Pello Fagoaga.

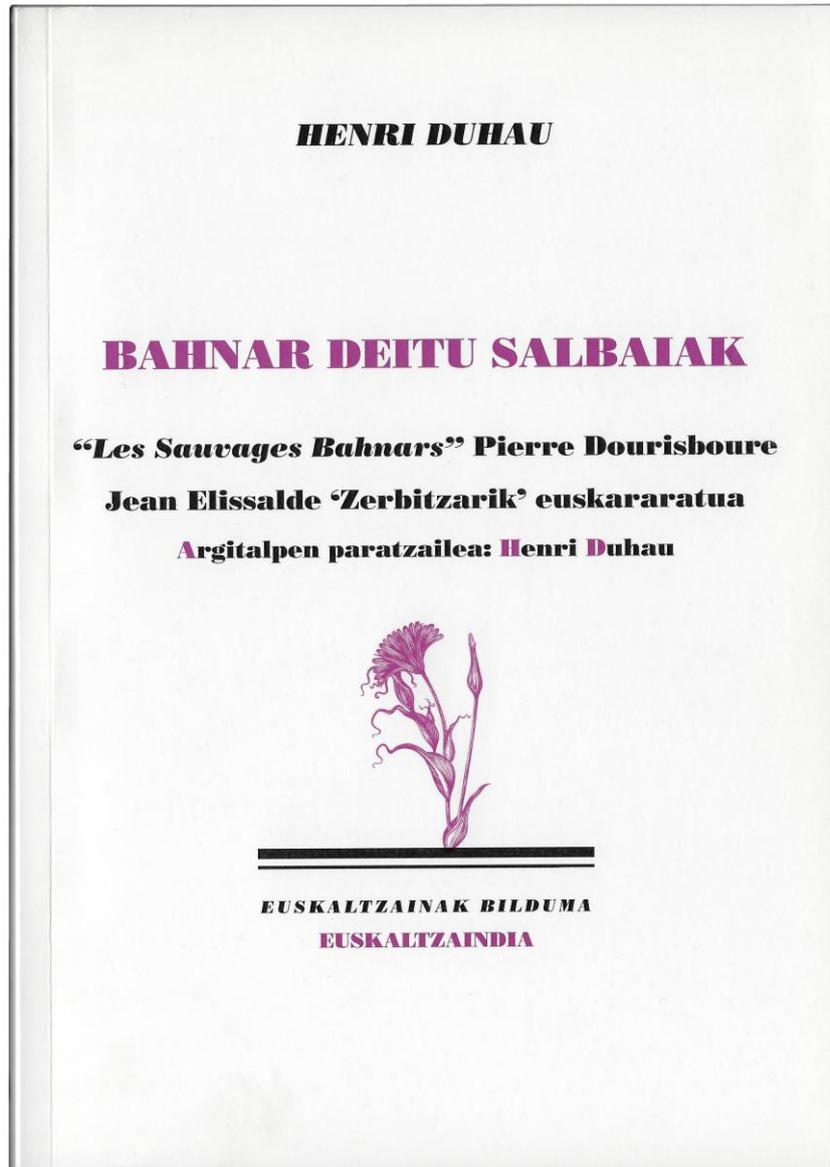


Théophile Bonnet apeztua (1950-12-23), aita-amen artean.
Arg. Beronika Barnetche (†), “Erebia”.



Aita Théophile Bonnet-en oroitarrria eliza apiriko azpian.
Sortua Senperen 1926-08-28 ; tirokatua Bahnar herrialdean, 1961-12-13.

Bertze hainbertzeren ondotik, bi martir gehiago deitoratzen ditugu hemen, biak Dourisbouren jarraitzaileak ; zorigaitzez, odol isurtzea ez da agortu : joan den urtean oraino (2020), hogei misionest hil edo desagertu dira munduan barna ; eta azken hogei urteetan 535 !!! (Aleteia, 2021-01-01)



EUSKALTZAINDIAk argitaratua (2014)

“Bahnar deitu Salbaiak” liburua, osoki euskarazkoa, eskura daiteke
ELKAR liburutegian, edo irakur interneten.



Jean Elissalde

azkaindar apeza

« Zerbitzari »

(1883-1961)

Euskal idazle guziz

emankorra

“Bahnar deitu Salbaiak”

itzulpenaren egilea.



Euskaltzaindia, Bilbon (1928-05-14) ; zutik, ezkerretik eskuinerat bigarrena :
« Zerbitzari ». Arg. Azkue Biblioteka

« **Zerbitzari** » **biziki atxikia bide zen Beskoitzeri**

Badirudi Zerbitzarik atxikimendu berezi bat atxiki zuela Beskoitzerentzat. Hori senditzen da Herria-ko zenbaki batzuetan, aipatzen dituelarik Eskualtzaleen Biltzarrak urtero banatzen zituen sariak. Beskoiztar bat hola miretsi ondoan (Dourisboure), nola ez zituen bada maitatuko haren herrikoak ?

Huna zer zioen Azkaine eta Beskoitzeren arteko lehunik eta gero, bigarren artikuluan batean (harena baldin bada bederen), nola deitoratzen dituen “beren euskara pollit eta berezia bazterrerat utzirik nunbaiteko euskara” erabiltzen dutenak...:

(HERRIA 1958-08 21) **Beskoitze**

« Urrundik bakarrik behatuz Azkaine eta Beskoitzek ez dute elgarren arteko handirik. Bai, aldiz, begiak ongi zabalduz !

1) Azkaineko jaun erretora Beskoitzen egona da.

2) Azkaindarra da P. Ibarburu, bikario bezala Beskoitzen, hala maitatu zuten apezka.

3) Azkaindarra, orobat, Dourisboure beskoiztar misionest famatuaren liburua eskuararat itzuli zuen idazlea.

4) Guziz azkaindarra Jean de Sossiondo, testamentez, Beskoitze ederki fagoratu zuen jaun apezpikua !

Beraz, huna zer gogoratu zaion hemen [Eskualtzaleen Biltzarraren] sariak partitzen dituen Zerbitzari xaharrari : azkaindarra delakotz, Beskoitzeko hurrek zor diotela... urtetik urterat atsegin egitea, gero eta eskual lan gehiago igortzea, gero eta hobeki eginik.»

Gero izendatzen ditu irabazleak, bata bertzearen ondotik, usaian egiten zuen bezala.

Beheraxago ezartzen dugu bertze artikuluan zatitxo bat jakin gabe xuxen nor idatzia den... Dirudienez, Zerbitzarik ? Dena den, doala guziz jakingarria baitzaigu eta gure herriari ontsa doakiona :

(HERRIA 1949-08 25) **Haurreri primak**

“Zorionezko herria, zorionezko herria ! Hiruretan zorionezko herria ! Beskoitzeko haur guziek erhien puntan badazkite eta katixima bezala erraiten Eskual Herriko zazpi zatiak : Araba, Bizkaia, Gipuzkoa, Naparra, Baxenabarre, Xubero eta Lapurdi !

Beskoitzeko haur guziek jakinki zer diren erdaraz *pagoa*, *xurtxuria*, eta *haritza* !! Han eta hemen zer izenak ez diozkate eman bereziki *pago* gaixo horri, Saratik Santagraziraino ! *haltza*, *buzuntza*, *gerezia*, *pikoa*, *platana*, eta azkenekotz *hetra* !

Gora beraz Beskoitzeko haurrak, bainan oxpine, beren eskuara pollit eta berezia bazterrerat utzirik zertako guri igor nunbeitoko eskuara ? Bakotxak mintza dezala bere eskualdekoa : Bardozen, ez ginuke *xapo* bat arno baizik nahi ; Haltsun, ez litake *karruñarik* aditu behar..."

Argi eta garbi ikusten da hor zer heinetaraino euskalduna zen gure herria... Eta gaurko egoera ikus baleza lerro horiek idatzi dituenak ? Zer gertatu da bada geroztik ? Baina ixo, gure sailetik baztertu gabe ! Ikus eta irakur orain Pierre Dourisboure, idazlearen lanak Beskoiztarrek, eta ez bakarrik haiek, ezagutu behar lituzketenak.

‘**Bahnar deitu Salbaiak**’ ere, osoki euskarazkoa dena, eskura daiteke ELKAR liburutegian, 6, rue des Gouverneurs (Katedraleari hurbil ; tel : 05 59 59 35 14).

Horrela, ikerlariak ere eskuan izanen dituzte bi bertsoak, jatorrizkoa eta itzulpena eta, horiek guziek, lan ederrik hitzemaiten daukute, itzulpen mailan, euskararen garapena aztertzerakoan.

2021eko urtarrilak 22.

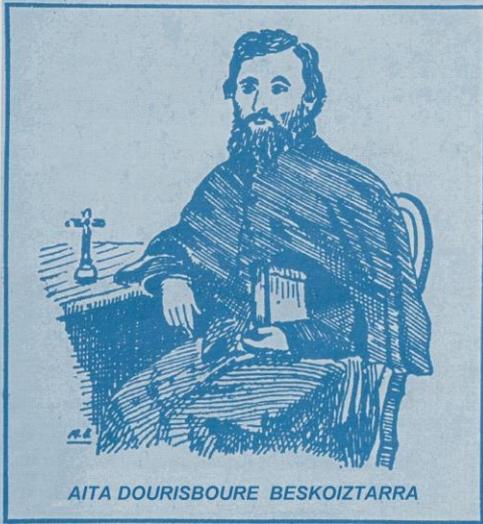
Jondoni Bixintxo.

H.D.



Eman ta zabal zazu

PIERRE DOURISBOURE
Beskoiztar misionesta



AITA DOURISBOURE BESKOIZTARRA

Beskoitzek eman ditu Euskaldun guziek ezagutu beharko gintuzkeen bi gizon. Aurten 500 urte sortu zen Joanes Leizarraga Testamentu Berria lehen aldikotz euskarara itzuli baitzuen : den mendreneko kultura duten euskaldun guziek ezagutzen dute eta jadanik aipatua dugu gure aldizkariaren 16. alean.

Bestea ez da hain ezaguna nahiz haren izena agertzen den gure literaturan. «*Bahnar deitu salbaiak*» Zerbitzari, Gerezietao errotoak euskarara itzuli haren liburuak hiru edizio izanak zituen frantsesez... 19. mendean, nihon ezin aurkituak gaur egun.

“FEDEDUNAK” aldizkaria (2006, 21.a)

Xipri Arbelbideren hitzak, labur biltzen ditugu hemen :

“Beskoitzek eman ditu euskaldun guziek ezagutu beharko gintuzkeen bi gizon...” (Joanes Leizarraga eta Pierre Dourisboure).

Goresmen handiagorik ez ziezaiokeen egin gure misionestari !

Jean Etchepare (1906)

Misionestaren ezteiak

Banakien ezteiliarretarik izanen nintzala, gura⁽¹⁾ nintzalakotz alde batetik, eta bertzetik misionestaren etxekoek nahi nindutela adiarazia baitzautaten. Ezteiak behar zirela, erran gabe zoan, apez gazte lehen meza berriki eman dutenen karietarat aspaldiko ohitza⁽²⁾ delakotz hori Eskual-herrian.

Misionesta Pariseko eskoletxetik atera, herrirat jin, eta ondoko astean bazkariteko hitzartuak izan ginen haren ahaide, adixkide, ezagun eta atze⁽³⁾ zenbeit ; hotarik⁽⁴⁾ ni. Orhoitzapen bat behar nakola eman berehala jin zitzaudan bururat, eztei guzietan aitzinerat zor den bezala alabainan. Asko gogoeta hortaz erabilirik ; ahal bezain ixilik — hitz-erdika eta ingururekin— jakin ondoan nere baitarik hautatua nuen emaitza onetsia izanen zela, manatu nakon Larresoroko *killori* makila bat mizpira ginarrizkoa, bere burdin gerrenarekin ; apez gaztearen izena hitzez hitz zangoan ezar zezon bietan erraiten nakolarik.

Manatu bezala lanturik *killok* igorri makila, banoa hau eskuan mendiari goiti, oraino ezagutzen ez nuen misionestarenganat, bi egun ezteien aitzinetik. Aurkitu nuen etxe aitzinean, xitxuketa⁽⁵⁾ ari. Ikusi nindueneko, hautemaitearekin nor nintaken, jin zitzaudan eskuak zabaldurik. Haren irri eztia ! Haren agur gozoak ! Jo ninduen zenbat xuri zen eta mehe, zer bizar beltz ederra jina zitzakon, nolako sotana laburra zerabilan batere lepo-aitzinekorik⁽⁶⁾ gabe, bainan guziz bitxikeria hunek : aztal beharriak agerian baitzabilan, espartin txar batzu erdi jauntzirik herrestatuz. Aitor dut etzautala berehala gogoak eman, hala balin bazabilan jadanik, ondoko egunetan ointutsik ibiltzeari zagola gizagaixoa...

Jarri ginen buruz buru, apezgorat heldua ikusiz zenbat atsegin nuen berehala adiarazten nakolarik. Erran zautan Txinarateko zela izendatua. Abiatzeko, manuaren beha omen zagon. Ordu berean eskaintzen dakot ene makila, astokeria hau mihitik erortzerat uzten nuelarik :

—Gizalde horiaren arterat bazoazi beraz ? Ah ! ez dakit bilduko duzunez han nehor... Ergela da jende horia, eta jite txarrekoa... Ori,

zure aholku⁽⁷⁾ eta otoitz guzietan baino sineste gehiago banuke nik, hartu nahi bazinaut zuhaurekin eremaiteko, mizpira adar huntan. Ahal duzun guziez emeezute⁽⁸⁾ hunekin burutik behera. Deusek ez dezokete guri bihotza nola buruan kaskako zenbaitek.

Makila eskuetan gelditu zuen, irriz, begiak handiturik behatzen zakola. Ihardetsi zautan noizbait, hil artio ahantziko ez dutan mintzo ezti sarkor batekin :

—Eskerrik aski, Jauna. Zer laguna emaiten dautazun ! Ba, gogotik erabiliko dut, hango bide gaixtoetan ez erortzeko. Ez dakit zuk nahi duzun xedetarat, joiteko, goitituko dutanez behinere ; baizik azkar atxikiko dautala barnea, zukanik eskualdun orhoitzapen karialat eskuetan ukaiteak.

Ahalgeturik egon nintzan hantxe nere elhe zoroetz, ikusiz zenbat urrun zagon ene bihotza misionestarenaren gizontasun saindutik. Biharamunagoan bazkariterat jitea baietz eta baietz hitzemanik, berehala utzi nuen.

Heldu nintzan tenoreko.

Deituak ginen gehienak etxe aitzinerat bildu bezain laster, sarrarazi gintuzten eta, goiti eremanik (hemen baitzen ezarria, bi gela⁽⁹⁾ lerro luzeen artean, mahaina) eman zaukuten bakotxari geure lekua.

Baginen lauretan hogoiaren ingurua. Gizonek buru batetik hartzen zuten mahainaren erdiaz harat, emaztekiek bertze buruaren muturra doi-doi zaukatelarik. Erdi-erdian, buruz buru, jarri ziren misionesta bere aitarekin ; hau, hiruretan hogoita bortzpasei urtetako gizon ginarrari xut, ile xuri bat. Ni, semearen lerro berean nintzan, ez bainezakeen ikus aitzinerat edo gibelerat uzkailez baizik. Bizpahiru auzo herrietako apezak han ziren, herrikoekin batean. Familiako notaria ere han, nausiaren ezkerretarik, begiak bipilik. Garaitikoak, oro etxeko-jaun azkar, amerikano, ofiziale gori. Laborari xume edo nekazalerik, nehor ez : sukaldean, beren oldez, laneko geldituak baitziren, gizon ala emazte.

Haste-hastetik, batere guhaurek ez ginakiela, halako latz batek hartu gintuen denak : barnea ilunxko zenetz, ala apez hek han, ala misionesta gutarik hainitzek azken aldikotz ikusten zutelako beldurra, ala ezkontzarik gabe halako eztei batzuen bitxikeria ; zernahi izanik, hits ginauden denak eta ixil. Emeki-emeki ginen hasi, eskuin eta ezker, bakotxa gure lagunekin elheketa, ahapetik.

Nausiari behatzen nakon artetan. Solas guti zuen, irririk batere ; begitartearen akitutik⁽¹⁰⁾ ageri zen etzela aitzineko gauetan lo handirik egina. Betespal hegiak gorri zituen.

Emazteki hartako ikasi batzuek zoin zoini jatekoak zerakarzkiguten sahetserat, untzi erabiliak⁽¹¹⁾ besoen artean metaturik zeramatzatela aldi bakotx, garbiez ordainkatzeko. Jan-edan hautak ginituen, eta nasaia; bainan jastatzeko doia baizik ez gintzeien lotzen. Ezkont ezteietan hain jostagailu baitira menditar batzu, jan eta jan, bi aztaparrak ahorat betan, ardura basoa huts, begietarik atseginarekin nigarra dariotela, noizteka irri gozo batez inarrosten dutelarik etxe guzia, halakorik etzen hainbertze gizonen artean bat bakarra ezagun.

Oro bat bertzearen haztatzen eta beldurrez, elgarren herabe ginauden. Mintzatu ziren nor laborantzaz, nor aroaz, bainan guti. Hau politikarat lerratu zen, harek eskual herrietako ondar bozkatzeak aipatzen zituela, bainan axal egon ziren biak eta laster ixildu. Bazterretako berriak iharduki zituzten zenbaitek, kabala ala jendeen arteko eritasun, ixtripu, heriotze, ezkontza, ordenu⁽¹²⁾, zor, etxe-saltze, bainan hitz-erdika, deus barna zilatzetik ahal bezenbatean begiratuz.

Jende ikasiak ardura mutiri⁽¹³⁾. Zerbait jakinak, ez dakit ohartua zirenez⁽¹⁴⁾, tinkatzen daizko ezpainak gizonari; lagunkina baitzen aitzinean, horra orai berekoi jarria; golkoan derabiltza bere arrangurak, nehoi erakutsi gabe; galdua du betierekotz gizontasun lañoari darraion idekia.

Bizkitartean arraitu ginen noizbait ezteiliarrak eta, buru eskuak harat-hunat ginerabiltzalarik, kasik oro betan mintzatzen hasi, burrunba puska bat baginatxikola. Apezetarik batek erran behar ukan bazuela, zenbait egun lehenago, norbait bere atetik *haizaturik*, notariak ihardetsi makur zerasala⁽¹⁵⁾: *haizatze*ko orde etzuenetz *haizkatu*?

—*Haizea* bezala igorri dut handik, zion gora-gora apez gaizoak.

—*Aizkatu* dukezu, *aitz* edo harri ukaldika zure agerretik irazi⁽¹⁶⁾. Hasteko, ez dut behinere aditu *haizatzen* dela, haizeaz bezala urruntzen gizonik.

Baditeke etzuen erretor puska onak nehor *haizatu*, are gutiago *aizkatu*, bainan hitzek baiterakartzate eskatimarik⁽¹⁷⁾ saminenak, bi

gizon hek hala eztabadan ikustearekin mahain guzia nahasi zen, batzu (alegiak bederen) apezaren alde, bertzeak notariaren, bakotxak bere hautua erasia zerbaitez finkatzen zuela, zozoenak kalapitan piztuenik. Jostatu ginen apur bat. Erdian, buruz buru, irriz zauden gogotik, beren lagunekin, aita semeak.

Hainbertzenarekin ekartzen daukute sehiek *champagne* derizan frantses arno xuri harro eskualduner ere laket zeiena; eta, tiroa tiroaren gainean, idekitzen zituztelarik untxiak baso luxeetarat husteko, ixildu ginen denak.

Gure alkiak utzirik trinkatu behar ginuen, bainan etzen higitu nehor. Apez gazte bat, xutiturik, ja zerbaiten erraiterat zoan.

Mintzatu zen erdaraz, heldu zitzakon bezala, bere lagunaren apezgorat heltzeaz, apeztasunaren handiaz, zenbat ederrago den oraino misionegorateko deia; zer bihotza duen behar, bere etxe, ait'ama, haurride, ahaide, adixkide, ezagun, sor-herri, orai eta geroko ontasunak oro utzirik, gizalde basa baten arterat betierekotz doanak, han, itxura guzien arabera, erlisionearen alde bere odolaren ixurtzerat.

Gelditu zeneko, eskaini zuen bere basoa misionestari, ziolarik berriz:

—Zure osagarriari, lagun maitea! Etzaitut gehiago ikusiko, bainan ene otoitzetan egun oroz aipatuko zaitut Jainkoari.

Eta biak jarri ziren, gozorekin behakoak distirutzen zeila.

Mokanesaz begiak kukuturik, misionestaren aita nigarrez, ixil ixila. Bigarren apez bat xutitu zen, elhe bertzen erraiteko erdaraz, hala-hulaxe.

Aita gaixoa, bi eskuen artean burua ahal bezain tinki zaukalarik bizkitartean, hipaka hasi zen, hasperen bakotxak gorputz guzia inarosten ziola.

Halako kexu ezin jasan batek hartu gintuen denak: zer erhokeria, kenka⁽¹⁸⁾ hartan hala mintzatzea, buraso gaixo heien aitzinean! zenbat zoroak giren, Frantsesek bezala egiteagatik, bazkal ondoetan geure buruaren erakusteko!

Ezteiak beren hatzerat ekarri nahiz, notaria hasi zen aho eta eskuara ederraren omena zuen gizon gazte bati, otoi zerbait goxorik eras zezan arbasoen mintzai zaharrean. Buruz keinu egin zuen hunek ezetz.

Lehia zadien eman ere zakon norbaitek sista bat gizon gazte hari berari : ea etzitzazkonez, bere mintzoaren adiarazteko, inguruan zituen entzule hek aski ? Ixilik gelditu ordean hura, nigarra begietarik zariola, nahirik ere ez baitzezaken kitzikatzale ausartari hobeki iharduk.

Azkenean lotu zen notaria bera, erdi eskuara, erdi frantses, gehienak oraiko egunean zorigaitzez mintzo giren bezala gogoan aitzinetik apaindu gabe badariogularik. Bihotzaren haustekorik etzitzakon bederen atera haren ondotik, hirugarren apez baten aldi. Eskuaraz arizan zitzaukun hau ere, ez biziki eskuara garbian, bai ordean hain eztiki, hain amultsuki, halako gauza xume beratzez, familiaren ospe⁽¹⁹⁾, herriaren atsegin, basen gizontasunerat heltzeko gozo, gizonen berenganik ikustate eta Jainkoaren aldetik sari betiereko, nun esku zartaka goretsi baiginuen denek, azken hitza erran zueneko.

Hala mintzo bide ziren lehenago, Galilean, Jesus eta haren arraintzari lagunak, jende xeheari lillurarekin lurreko nekeak ahantzarazten zituztela.

Begitartea arraiturik edaten ari ginelarik, horra nun xutitzen zaukun apez gazte misionesta. Hari buruz itzuli ginen denak, begiak landatuak, zer aterako zuen.

Frantsesez orduan erran zituen solas bakarrak hunelatsu litazke eskuaraz :

—«Eskerrak, bai zinez eskerrak, ene ezteietarat hoinbertze eta hoin bihotz onez etorri zireztener. Atsegin dut ikusten baitzaituztet ene inguruan, maite nauzuen bezenbat maite zaituztetalakotz.

Bizkitartean, nahiz galdegin dautazuen denek, eta guziz orai artean mintzatu direnek, zenbait urteren buruko itzul nadien hunat, zuekin zenbait orenez bederen berriz gozatzeko, ez dezakezuet holakorik onets.

Gibelerat ez jitekotan banoa. Pagano basen tokietan da, oraidanik, ene lur huntako egoitza. Agian lehen bai lehen ukanen dut, heien eskuz sarraskiturik, heientzat ene odolaren ixurtzeko zoriona !»

Hitz hok aditzearekin, ja mintzaldiaren erditsutako nigarrez hipaka hasia baitzen aita, marrumaz xutitu zen gizagaixoa, ezin egonez gehiago. Sahetsean zituen lagunak, beren lekutik ilkirik⁽²⁰⁾ hek

ere, lotu zitzaizkon beso azpietarik, eror etzadien, eta ttuku-ttuku ereman zuten, bihotza erdiraturik ginaudelarik oro heier beha, ondoko geletarik baten barnerat.

Ordu berean, nigar batzu aditu ginituen mahainaren harateko buruan, —emazteki nigar nasai, ahal bezain ixil eta gorde, bihotza joan nahi zuten batzu— amarenak.

Ukurtu nintzan mahainaren gainerat, itzultzen nuelarik burua misionestarenganat, zeharka bederen ikusi behar nuela, bekoz beko ez banezaken ere, semearen begitarte, kenka lazgarri hartan.

Irriz zagoen semea aita itzali zakon ateari so.

Ez ote zuen erhoek duten irri lele zozo hura, halako izialdura bat sarturik ihesari emaiten baitzaitu, gaixtakeria zerbaiten egiterat doazulako beldurrarekin. Behatu nakon berriz ere, gehixago ukurturik.

Ez : irri gozoa zen misionestaren irria, begitarte halako eztitasunaz arraitzen zakon, hain argi ziren eta samur⁽²¹⁾ haren begiak nun bainindagon ametsetarik ari ote nintzanetz ; ez ote nuenez han ikusten, nere aitzinean, zerua deitzen duten tokian badirela dioten saindu edo aingeru hetarik bat ?

Harriturik hartu ginuen kafea denek, gehiagoko solasik gabe. Xutitu ginen gero eta atera, zoin gure eskualde, emaztekiak ahapetik elheketa xoko batzuetan bazaudelarik, etxe barnean.

Aro goxoa zen, iguzkiaren azken inarrek⁽²²⁾ urre dirdira bat emaiten zakotelarik bazterrari. Etxerat joanen ginen oro, ezteiak gehiago luzatu gabe, ez balitzauku bat bederari besotik lotu misionesta, otoi pilota partida bat jostatzeko egin ginezan, goiz zela oraino eta plaza han berean, esku huskako hauta ; gurekin ariko zela hura ere.

Berehala bildu zituen lagunak : bizpahiru herritar eta notaria. Hok atorra hastu ziren, harek goititu zuen apur bat sotana, gerrian tinkatzeko ; eta hantxe, bi aldetarik lerroan, ikusi ginuen partida bat pollitenetarik.

Azkena zuen misionest maiteak, bainan hain gogotik lotzen zen pilotari, hain zalhu zabilan, halako elhe arraiak egiten zituen behari ala jokazaleekin, hain irabazi nahia zuen iduri, nun ahantzi baiginituen oro, bazkaritean ikusi eta adituak, amaren bihotz erdiratzea, aitaren marrumak, semearen sarraski gosea... Udako

igande arratsalde ederretan bezala, baginauden ukaldier beha loriatuak.

Gelditu zirenean, bihotza hersturik⁽²³⁾ eman ginakon bizkitartean esku, gehiago ikusi behar ez ginuen mutiko gaixoari.

«Bihar artio» erraiten ohi dugun bezala erran zaukun «adio».

Jean Etchepare

-
- (1) gogo, nahi nuelako
(2) ohitura, usaia
(3) ez herri berekoa
(4) hauetarik
(5) *petit bricolage*
(6) *rabat*
(7) kontseilu
(8) emaiezu (emozute, lapurtarrez)
(9) ganbera ? jangela ?^l
(10) nekaduratik
(11) azieta erabiliak
(12) testamendu
(13) solas guti
(14) zarenez
(15) makur dioela
(16) zure aitzinetik haizatu, igorri
(17) eztabaida
(18) memento, une
(19) fama
(20) jalgirik
(21) gozo
(22) *rayon de soleil*
(23) bihotza triste

“Menta”, Dourisbouren etxea

Dourisboure “Estebetegia”-n [ixtiteian] sortu bazen (ikus 18. orrialdean) laster karrika erdian dagoen “Menta”-rat, etorri zen familia guzia bizitzerat. “Menta” etxea, Aita Dourisbourena zela badakigu berak idatzirik baitago ; ikus “Bahnar deitu Salbaiak” liburuan, 42. orr. azken paragrafoa ; gainerat lehenago ere, eta duda izpirik gabe, Gilbert Etcheverry zenak segurtatua zaukun.

Argazkian Aita Antoine Kien Nguyen vietnamdarrarekin gaude, “*Missions Etrangères*” delakoetan zen Parisen ikasketa handietarako. Senpereko apezaren ordaintzerat etorria zen eta bazkalondoan proposatu nion itzuli bat egitea Beskoitzerat, gero segitzeko Bastida, Beloke eta abar.



Aita Antoine Kien Nguyen, “Bahnar deitu Salbaiak” liburua eskuetan.
(2015-07-23).

Chateaubriand (1802)

« De quel nom appeler ce sacrifice ? »

« Lorsque l'Europe christianisée n'offrit plus aux prédicateurs de la foi qu'une famille de frères, ils tournèrent les yeux vers les régions où des âmes languissaient encore dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils furent touchés de compassion en voyant cette dégradation de l'homme; ils se sentirent pressés du désir de verser leur sang pour le salut de ces étrangers.

Il fallait percer des forêts profondes, franchir des marais impraticables, traverser des fleuves dangereux, gravir des rochers inaccessibles; il fallait affronter des nations cruelles, superstitieuses et jalouses; il fallait surmonter dans les unes l'ignorance de la barbarie, dans les autres les préjugés de la civilisation: tant d'obstacles ne purent les arrêter.

Ceux qui ne croient plus à la religion de leurs pères conviendront du moins que si le missionnaire est fermement persuadé qu'il n'y a de salut que dans la religion chrétienne, l'acte par lequel il se condamne à des maux inouïs pour sauver un idolâtre est au dessus des plus grands dévouements.

Qu'un homme, à la vue de tout un peuple, sous les yeux des ses parents et de ses amis, s'expose à la mort pour sa patrie, il échange quelques jours de vie pour des siècles de gloire; il illustre sa famille, et l'élève aux richesses et aux honneurs.

Mais le missionnaire dont la vie se consume au fond des bois, qui meurt d'une mort affreuse, sans spectateurs, sans applaudissements, sans avantages pour les siens, obscur, méprisé, traité de fou, d'absurde, de fanatique, et tout cela pour donner un bonheur éternel à un Sauvage inconnu... de quel nom faut-il appeler cette mort, ce sacrifice ? »

François-René de Chateaubriand
« Génie du Christianisme »
Livre IV, chapitre I.



Dourisbourek ezagutu dukeen jendea.
Arg. © Archives des Missions Étrangères

Pierre Tis (1988)

Le Père Pierre Dourisboure, missionnaire chez les Bahnars

Le Père Pierre Dourisboure fut le pionnier de la mission chez les « Sauvages Bahnars ». Et moi, fils de ce peuple des Hauts Plateaux du Vietnam, je ne peux pas passer au Pays Basque sans que surgissent en mon cœur le souvenir de cet admirable missionnaire.

Nous sommes en 1850, époque de la persécution dans l'ensemble du Vietnam. Ils étaient quatre au départ, tous envoyés par Monseigneur Cuenot pour semer l'Évangile chez les Bahnars. Pierre Dourisboure fit figure de pionnier, celui qui a « tenu le coup » le plus longtemps et souvent seul sur cette terre au climat très dur. Ses compagnons seront rapidement terrassés par les maladies ou la mort. Dourisboure résistera longtemps. Il s'éteindra épuisé en 1890.

Nous le connaissons par son ouvrage « *Les Sauvages Bahnars, Souvenirs d'un missionnaire* », récit qu'il fit sur la demande expresse de ses supérieurs.

C'était un homme de constitution solide « Habitué à courir dans les Pyrénées à la suite des moutons et des chèvres. Homme d'une foi limpide, d'une confiance inébranlable en Dieu ». Son récit est imprégné de prière, d'action de grâce et de louange. C'est de cette foi qu'il puisera la force intérieure pour résister au découragement et à la lassitude lorsqu'il vit ses compagnons partir les uns après les autres.

Qu'était-il venu apporter ? Essentiellement la foi et le salut en Jésus-Christ. Les montagnards étaient animistes, adorateurs des différentes forces de la nature, divinités qui exerçaient sur eux une crainte servile et ruineuse. Tout était occasion de sacrifices, offrandes d'animaux ou de biens pour implorer la bienveillance des dieux ou détourner leur colère.

À la place de ces croyances, le Père Dourisboure et ses compagnons apportaient la vraie libération en Jésus-Christ qui révèle le visage du vrai Dieu qui est un Père aimant et qui fait de tous les hommes ses enfants et frères les uns des autres.

Il a fallu du temps pour que ces hommes, dont la seule vue des hommes à la peau blanche effrayait, s'habituent à leur présence et s'ouvrent au message dont ils sont porteurs. Le Père eut la joie de baptiser les deux premiers chrétiens. Lentement le grain se lève et mûrit. En 1890, date de la mort du Père Dourisboure, les chrétiens étaient au nombre de mille. Actuellement ils sont plus de trente mille.

Le message de l'Évangile touche l'homme dans son intégralité, corps et âme. L'annonce missionnaire s'accompagnait aussi du souci de la promotion humaine des Montagnards.

Les missionnaires commencèrent à transcrire la langue. De l'imprimerie de la mission sortiront les premiers ouvrages en langue Bahnar, catéchismes, Bible et dictionnaire. Ils apprendront aux montagnards à se soigner, il y aura même un recueil de plantes médicinales. Certains recueilleront les traditions et coutumes. On construira des écoles pour filles et garçons. L'hôpital de la mission sera construit...

Entrés en contact avec la civilisation moderne et les Vietnamiens, les Montagnards doivent évoluer sous peine de disparaître ou de devenir comme des indiens d'Amérique. Pour cette raison, en 1970, Monseigneur Zeitz, dernier évêque missionnaire du Vietnam, entreprit avec quelques missionnaires l'œuvre du parrainage : envoyer des jeunes Montagnards en France ou ailleurs pour qu'à leur retour au pays ils aident leurs compatriotes à évoluer tout en conservant les valeurs propres de leur race.

Une chape de plomb s'est abattue sur le pays avec l'invasion communiste. Un système totalitaire, athée et matérialiste régit le pays et la vie des gens jusqu'aux moindres détails.

Les chrétiens Montagnards connaissent des situations difficiles, comme tout chrétien vivant sous ce système. Privés de prêtres ils n'hésitent pas à venir à pied même de très loin pour se confesser, recevoir l'Eucharistie et en ramener pour les vieillards et les malades. Le fait d'être chrétien est un facteur de discrimination : le chrétien est un citoyen de seconde zone. Mais la « parole de Dieu ne peut pas être enchaînée ». La foi tient bon, des lettres nous témoignent de la ferveur et des conversions.

Avec le curé d'Iholdy nous nous sommes rendus à Briscous, village natal du Père Dourisboure. En parcourant sous un beau soleil ces routes de montagnes je ne peux m'empêcher de remercier Dieu pour le don de la Foi et pour ce Père Dourisboure si proche de nous et si admirable. Action de grâce et supplication pour la chrétienté dont il fut l'ardent missionnaire et aussi pour les gens de son Pays Basque.

Un souhait pour terminer : puissions-nous comme lui vivre pleinement de la Bonne Nouvelle de Jésus et devenir modestement des témoins de Jésus-Christ là où Dieu nous a placés.

Pierre Tis, prêtre Bahnar de Kontum (HERRIA, 1988-08-11)

Père Adrien Launay
Historien des Missions Étrangères (1929)

M. PIERRE DOURISBOURE
Missionnaire Apostolique des Sauvages Bahnars
(Cochinchine orientale)

La mission des Sauvages Bahnars qui ne comptait que 800 chrétiens à l'époque où se termine le merveilleux récit de sa fondation, en 1870, en compte aujourd'hui 17.700 et un nombre considérable de catéchumènes. Elle sera bientôt à même de devenir une Église autonome avec son évêque ; son personnel, ses œuvres.

Nous demandons à nos lecteurs, en retour de l'édification qu'ils trouveront dans ces pages, apostoliques entre toutes celles qu'il peut-être donné de lire, une prière pour hâter ce jour tant désiré.

Pâques, 31 mars 1929.

M. Pierre Dourisboure naquit à Briscous (Basses-Pyrénées) le 19 septembre 1825 d'un excellente et très chrétienne famille.

Il fit avec distinction ses études au petit séminaire de Larressore. Il avait un caractère ouvert, franc, et de beaucoup d'entrain. Dès cette époque, Dieu l'appela à lui.

« Je n'étais qu'un jeune élève de troisième, a-t-il écrit, mais lorsque pendant le dîner, on lisait au réfectoire les lettres de M. Miche, écrites dans la prison de Hué, oh ! alors, je n'avais plus faim et ne mangeais pas même le pain que je tenais à la main. Je n'avais des yeux, des oreilles que pour le lecteur, et au plus profond de mon âme, j'entendais avec délice une voix qui me disait : « Et toi aussi, tu seras missionnaire ! Il y a de cela

plus de vingt ans, et pourtant les larmes me viennent aux yeux à ce souvenir.»

Le jeune séminariste puisait à bonne source ces nobles ardeurs. Ceux qui l'ont connu à cette époque ont gardé le souvenir de sa dévotion particulièrement vive envers la sainte Eucharistie. Sa ferveur au pied des autels était visible ; et souvent il parlait à ses jeunes condisciples de l'amour de Jésus-Hostie en termes qui accusaient un cœur plein de ce qu'il disait. L'Eucharistie a été l'objet de la dévotion de toute sa vie ; là était le secret de sa force au milieu des plus dures épreuves ; là, le foyer de son zèle dévorant. Toutes les peines ne lui étaient rien quand, le matin, il pouvait monter au saint autel. Sur le point de mourir, il faisait cette confidence :

« Ce qui, dans ma maladie, m'a fait souffrir le plus, et ce qui a été pour moi l'occasion d'un véritable regret, c'est la privation que j'ai subie depuis longtemps de ne pouvoir célébrer le saint sacrifice de la messe.»

À cet amour de l'Eucharistie, il joignait, comme son naturel complément, une tendre et confiante dévotion en Marie, à laquelle il s'est toujours cru redevable de faveurs signalées qu'il se plaisait à proclamer.

Après un an de séjour au grand séminaire de Bayonne, il partit en 1846 pour le séminaire des Missions Étrangères. Il y demeura trois ans.

Envoyé en Cochinchine orientale, il fut destiné à la nouvelle mission que Mgr Cuenot voulait fondée chez les sauvages habitants des montagnes qui forment la ligne de partage des eaux entre le Mékong et la mer.

L'année précédente, deux prêtres, le P. Combes et le P. Fontaine, avaient déjà pénétré dans cette contrée inconnue.

Le P. Dourisboure alla les rejoindre.

Quinze ans plus tard, il reçut le conseil de raconter l'histoire de sa mission : il s'excusa d'abord ; qui se hasarderait à lire le livre d'un pauvre prêtre laissant glisser sous sa plume les formes de la langue sauvage au lieu du français correct ou délicat qu'on exigeait ?

Enfin il se rendit et composa un petit volume intitulé : « Les Sauvages Bahnars », mélange de drames émouvants, d'actes héroïques qu'un poète pourrait enchâsser dans l'or et le diamant.

Tous ceux qui ont eu l'occasion de le lire l'ont admiré, et j'en sais plus d'un qui a relu certaine page, à genoux, les larmes aux yeux, la terminant par la plus fervente prière.

Le 11 novembre 1850, à la nuit tombante, le P. Dourisboure se mit donc en route pour se rendre dans la tribu des Bahnars.

Il avait avec lui un vieux missionnaire, dont il a tracé le plus aimable portrait, une de ces natures exceptionnelles qui ont le privilège d'incarner, en quelque sorte, une vertu ou une qualité, le P. Desgouts, ce Père si bon, si bon pour tous et en tout, qu'on ne l'appelait que le bon Père Desgouts.

Le charme et la sécurité de la route qu'ils suivirent avaient été définis par le guide des premiers missionnaires :

« Je ne connais pas de route plus difficile, mais les tigres et les éléphants auront plus pitié de nous que nos frères les hommes. »

Après cinq semaines de voyage, ils arrivèrent chez les PP. Combes et Fontaine, et à leur vue, la première parole du P. Dourisboure étonné fut celle-ci :

« Comment ! c'est vous qui êtes le P. Combes, ce n'est pas possible. »

Hélas ! C'était bien lui, mais usé déjà par la fièvre des bois, cette reine impitoyable des pays sauvages, encore était-il debout ; le P. Fontaine était couché, sans forces, sur sa natte d'où il ne devait guère se relever que pour retourner en Cochinchine.

Ils n'avaient converti personne, ils n'étaient reçus dans aucun village, ils étaient traités comme des criminels, tout au moins comme des suspects.

Et depuis une année, ils étaient là, dans une petite hutte de feuilles qu'ils avaient construite eux-mêmes, grelottant de fièvre, n'ayant d'autre nourriture que du riz sec, des herbes et des racines trouvées à grand peine dans la forêt. Ils seraient fidèles au poste cependant, et Dieu finirait par exaucer leur persévérance ; d'ailleurs, il leur restait de pouvoir mourir.

Tout ému de ces récits, mais vigoureux et résistant, ayant au cœur ces belles envolées d'espoir si faciles à la jeunesse et à la force, le P. Dourisboure se jeta dans les bras de ses confrères, murmurant avec un sourire cette noble et touchante parole de poète :

« Nous souffrirons ensemble et nous souffrirons moins. »

Elles furent dures pourtant ces souffrances, quoique supportées ensemble, aux portes du petit village de Ko-lang, et aucun récit ne vaudrait celui-ci, bien doucement écrit.

« Nous étions d'ordinaire étendus, chacun sur sa natte, aux quatre coins d'un foyer creusé au milieu de la cabane. Ceux

que l'accès de fièvre avait saisis, se débattaient avec lui comme ils pouvaient ; les autres, qui avaient un moment de relâche, priaient, riaient, chantaient des cantiques, entretenaient conversation ou fumaient la pipe.

Pendant le jour, ceux que la fièvre laissait en repos, pour le moment, allaient chercher dans la forêt des pousses de bambou, de la fougère tendre ou d'autres herbes bonnes à manger ; rentrés au logis, ils les faisaient cuire dans une marmite de terre, pour servir d'assaisonnement au riz qui constituait notre seule nourriture.

Un jour, nous fîmes fête.

Un de nos Annamites avait pris dans le ruisseau un poisson gros comme une sardine ; ce fut un événement. M. Combes, en qualité de supérieur, le partagea en quatre portions égales, et chacun de nous plaça solennellement un pouce de poisson dans son écuellée de riz.

En revanche, il nous est arrivé de jeûner complètement, faute de quelqu'un pour cuire le riz ; tout le monde étant malade à la fois.»

Et le dernier mot de ce grand courage, de cette patience héroïque, le mot qui revient sans cesse, sous une forme ou sous une autre, comme le refrain chanté par chaque battement de cœur :

« Nos misères étaient des misères bien-aimées, car le Seigneur Jésus les parfumait d'une inappréciable douceur.»

Cependant, les semaines et les mois s'écoulaient et la situation ne changeait pas. Moins affaibli que ses compagnons, le P. Dourisboure partit avec M. Combes pour explorer le pays ; ils réussirent à obtenir un petit terrain à Kon-Koxam. À Bo-hai, ils achetèrent une maison qui leur coûte cinq francs, puis, ils trouvèrent un protecteur dans un chef sauvage, Hémur, qui, plus d'une fois, interposa son autorité pour empêcher leur expulsion ou sauver leur vie.

Ils commencèrent alors à défricher les forêts ; ensuite, sur l'ordre de Mgr Cuenot, le P. Dourisboure alla s'établir dans la tribu des Se-dang, à Kon-trang, centre du commerce entre les Ro-Ngao, les Se-dang et les Laotiens.

Sa première joie fut un baptême d'enfant : c'était le 1^{er} janvier 1852 ; il était triste, il sentait son âme s'affaïsser sous la croix plus lourde, lorsque voyant les sauvages se précipiter vers un même point, il demanda quel était l'objet de leur curiosité :

« Un enfant qui va mourir », lui répondit-on.

Rapide comme la pensée, il saisit une gourde pleine d'eau et court baptiser le petit moribond.

Et, tout de suite, son âme redevient chantante, son sort l'enthousiasme, il plaint ceux dont la vie ne ressemble pas à la sienne :

« Oh célestes allégresses, quelle suavité merveilleuse vous répandez dans le cœur de l'homme, de quelles chaudes et resplendissantes clartés vous l'illuminez et le fortifiez ! »

Pourtant ce ne fut pas et ce ne pouvait être le plus grand bonheur du missionnaire. Un baptême d'enfant ne fonde pas une chrétienté, les conversions d'hommes faits sont nécessaires, elles étaient le but ardemment poursuivi ; ce but fut atteint le 16 octobre 1853 ; en ce jour qui peut être regardé comme la date de la fondation de la mission des sauvages, le P. Dourisboure baptise ses deux premiers catéchumènes, deux jeunes gens, Joseph Ngui et Jean Pat.

Trois ans s'étaient écoulés depuis son arrivée au pays des sauvages ; en ces trois ans, il avait baptisé deux païens ; deux mois plus tard, le P. Combes en baptise un, Hémur, le chef de Kon-Ko-Xam. Telle est la naissance des Églises, dure et lente, subissant, comme tout changement, la loi de la préparation ; comme tout enfantement, celle de la douleur.

Je n'étonnerai aucun de ceux qui connaissent les labeurs de l'apostolat en disant que le plus difficile était fait. Trouver cent catéchumènes lorsqu'on en possède dix est une œuvre pénible, trouver le premier de tous est le labeur par excellence. C'est une sorte de création : le génie ne suffit pas, il y faut la sainteté, et la sainteté n'est le fruit que de grandes souffrances et de longs combats.

Est-ce à dire que tout allait devenir facile ? Assurément non ; et le P. Dourisboure dut traverser encore bien des heures sombres et supporter de rudes assauts.

La défiance des sauvages ne s'affaiblissait que lentement, les missionnaires se heurtaient presque partout à une hostilité aussi tenace qu'au début ; en vain s'étaient-ils montrés doux et résignés, en vain avaient-ils convaincu de calomnies leurs accusateurs et donné, au temps de la disette, leur riz et leur argent ; rien n'avait éclairé les esprits ni adouci les cœurs.

Dans ses courses à la recherche des âmes, le P. Dourisboure était exposé aux mêmes affronts.

Un jour, il avait entrepris une excursion lointaine, il marchait depuis le matin, dans les grandes herbes et la boue des marais, il était

cinq heures du soir, il avait faim, il avait soif, et sur sa route, il ne trouvait ni une source, ni un grain de riz ou de maïs ; enfin, il aperçut la hutte d'un sauvage, il s'approcha et demanda humblement un verre d'eau.

Une femme parut sur le seuil et refusa brusquement, le chassant avec un geste de menace. Le missionnaire courba la tête et continua sa route.

La fièvre le prit, ses jambes tremblèrent, refusant de le porter ; il s'égara, essaya de grimper sur un arbre afin de s'orienter, il n'en eut pas la force ; haletant, il s'arrêta pour écouter ; rien, aucun bruit humain ne lui indiquait vers quel point se diriger, partout le grand silence de la forêt, à peine troublé par la chute de quelques feuilles, et par les tourterelles qui roucoulaient leur prière du soir. La nuit vint, et, à cette date, son journal de souvenirs porte cette page, que l'âme pieuse et vibrante de l'apôtre semble avoir empruntée à saint François d'Assise :

« Il y avait à côté de moi un arbre déraciné et couché par terre, je m'assis tout auprès. Si j'avais au moins, pensai-je, un peu de feu pour sécher mes habits et empêcher mon corps en sueur de se glacer ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! Si j'avais un peu de feu ! »

Dans ma hotte se trouvaient mon bréviaire, ma pipe, mon briquet et un petit morceau d'amadou. Je ramassai avec soin quelques feuilles sèches, je les broyai bien menu, et tremblant de ne pas réussir, car j'étais encore novice dans le métier, je battis le briquet, l'amadou prit feu, mais il était en trop petite quantité et il se consume avant d'avoir pu communiquer le feu à mes feuilles.

Avec la dernière étincelle s'évanouit ma dernière espérance. Alors, en voyant que tout me faisait défaut, je ne sais quel transport de joie surnaturelle s'empara de tout mon être. Ne pouvant contenir mon bonheur, je me levai et me mis à chanter de toutes mes forces :

« Bénissons à jamais Le Seigneur dans ses bienfaits !

—et les échos répétèrent : « à jamais ses bienfaits ! »

J'invitai tous mes compagnons, de la forêt, les animaux sauvages à s'unir à moi pour louer Dieu, parce que sa miséricorde est éternelle. Oh ! mon Dieu ! répétai-je plusieurs fois, dans cet absolu dénuement, me reconnaissez-vous un peu pour votre missionnaire ? »

Au milieu de ces souffrances dont nous pouvons à peine ébaucher le tableau, les années passaient ; tous les compagnons de l'apôtre mouraient ou retournaient en Cochinchine pour ne plus revenir ; il n'avait plus avec lui qu'un prêtre annamite, n'importe, il ne se décourageait pas.

Il exécute alors sur une plus large échelle un plan d'évangélisation simple et pratique qu'avait déjà tenté M. Combes et qui n'eût pas été bon en Annam, mais qui était excellent chez les Bahnars.

Ce plan tient dans une ligne : fonder des villages exclusivement composés de chrétiens. Le P. Dourisboure commença à l'exécuter en 1865.

Groupant les fidèles éparpillés au milieu des hameaux païens, il les conduisit dans un terrain bien choisi, les installe, leur fournit des pioches, des charmes, des buffles, les semences, leur apprend à cultiver avec soin et méthode, les obligea à conserver des provisions pour les jours de disette, en un mot il les civilisa en les christianisant de plus en plus.

Le plan réussit ; depuis lors, il fait loi, il a valu au P. Dourisboure le titre de « Fondateur de la Mission des Bahnars ».

Mais pour connaître la valeur d'un homme, il ne suffit pas de savoir ce qu'il fait, il est nécessaire de savoir avec quoi il le fait.

Le P. Dourisboure évangélisait des sauvages, c'est-à-dire de grands enfants défiants, hostiles, légers, inconstants, orgueilleux, d'une ignorance absolue, d'une culture intellectuelle nulle.

Pour s'imposer à eux, les amener à croire en sa parole, il avait, avec la grâce de Dieu, le don rare et superbe d'une inébranlable volonté. L'arme est de bonne trempe, combien la possèdent ?

La volonté n'est cependant pas tout le secret de son succès final, il faut y ajouter sa robuste constitution capable de supporter les maladies qui tuaient les autres.

Cependant, si la souffrance ne le brisait pas, elle paralysait son action et aggravait les difficultés. Souvent la fièvre des bois le surprenait en plein voyage et le forçait d'attendre, loin de tout secours humain, la fin de la crise ou la mort ; d'autres fois, elle le clouait sur sa natte, dans sa cabane que partageait le P. Besombes nouvellement venu, et il arriva un jour que les deux missionnaires, après s'être confessés et s'être mutuellement administré l'extrême-onction, retombèrent l'un après l'autre sans connaissance.

N'est-ce point là, en vérité, le sommet de la souffrance et du délaissement ?

L'austère grandeur, de cette scène défie toute description, un peintre pourrait seul la représenter avec le double sentiment d'angoisse et d'admiration qu'elle provoque.

Deux Français, deux prêtres jeunes encore, hâves, décharnés, mourants, penchés l'un vers l'autre pour se donner une suprême absolution ; autour d'eux, des sauvages muets d'étonnement devant la mort des ces étrangers vénérés ou haïs, mais toujours redoutés, et appendu au treillis de la hutte de bambou, expliquant le tableau, l'éclairant plutôt, le crucifix des missionnaires.

Assurément, ce n'était pas ce martyr que les vingt ans du Pierre Dourisboure avaient rêvé, « **mais c'était bien le martyr sans éclat, sans cangue, sans rotin, sans tortures et sans effusion de sang, martyr non moins douloureux cependant et beaucoup plus prolongé.** »

À la fin, ce martyr usa son vigoureux tempérament de montagnard pyrénéen, et Mgr Charbonnier, successeur de Mgr Cuenot, lui ordonna de retourner en France pour reprendre de nouvelles forces.

Ceux qui eurent alors le bonheur de le rencontrer et de l'entretenir ont gardé vivant le souvenir du pieux et vaillant apôtre des Bahnars ; dont la souffrance n'avait ni altéré la gaieté, ni diminué l'énergie.

Avec quel intérêt on l'entendait raconter ses joies et ses périls, et de quel accent de tristesse affectueuse il redisait la mort de tous ses compagnons d'armes, car ils étaient tous morts ; Arnoux mort, Desgouts mort, Fontaine, Verdier, Suchet, Besombes morts, et le premier de tous, Combes, mort aussi.

On eût dit l'appel d'un bataillon d'élite, au soir d'une victoire meurtrière. Seul, le P. Dourisboure restait.

Dieu lui accordait une longue vie, un de ces longs règnes qui sont de grandes grâces, disait le cardinal Pie.

Il demeura environ une année en France et alla continuer son œuvre.

Quinze années s'écoulèrent, nous ne les raconterons pas, elles ressemblent, mais en mieux, aux premières, elles sont moins douloureuses et plus fécondes. Un millier de sauvages embrassèrent le christianisme ; leur vieux missionnaire devint leur grand chef, presque

leur roi, jugeant les procès, empêchant les guerres, fondant des villages, fixant les lois.

En 1885, il était complètement épuisé, sans forces pour voyager, évangéliser, supporter les multiples labeurs de la vie apostolique ; il fut rappelé en Cochinchine et nommé supérieur du grand séminaire. La besogne était encore au-dessus du peu de vigueur qui lui restait.

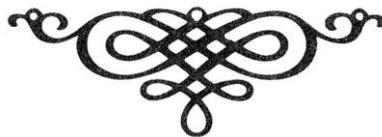
Il se rendit au Sanatorium de Hong-kong où il acheva de composer et fit imprimer un Dictionnaire de la langue Bahnar, travail de haute valeur.

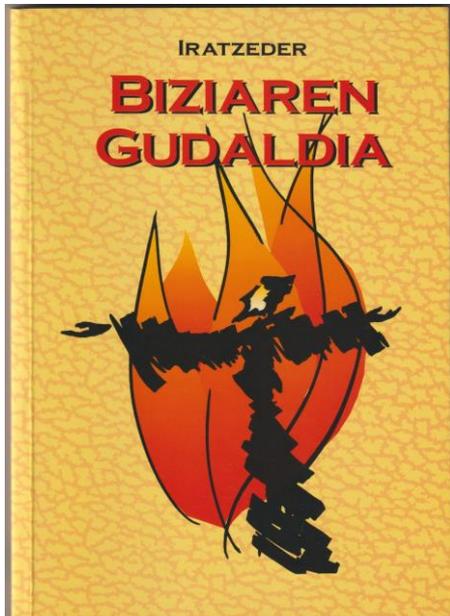
Toujours accablé par la maladie, il fut envoyé en France. Ce fut sa dernière étape. Il mourut presque en arrivant à Marseille. Il avait soixante cinq ans d'âge, quarante et un ans de sacerdoce et d'apostolat.

An point de vue humain, l'homme est grand dans la mesure où il crée ; lorsque son œuvre est divine, plus qu'humaine, sa grandeur croît de toute la hauteur qui sépare la terre du ciel. Le Père Dourisboure a fait, autant qu'il est permis à l'homme, une œuvre divine.

Adrien Launey,
de la Société des Missions Étrangères.

N.B. Les caractères gras sont de la rédaction.





**San Frantses
Jatsu eta Xabierkoa**
(1506-1552).

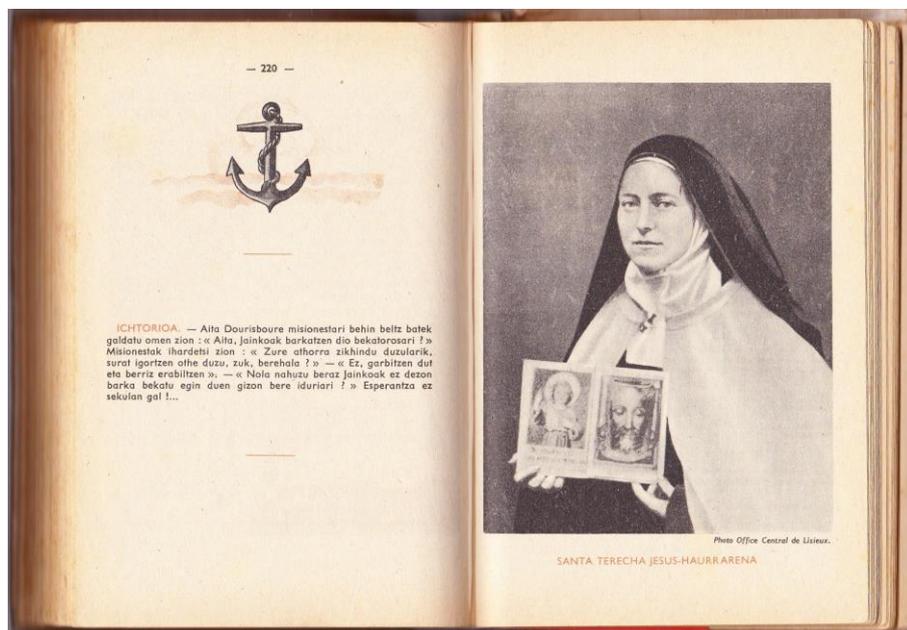
Hemen artista batek itxuratua,
euskalduna zen
eta Asiako bideak
handizki ireki zituen.
Misionest guzien patroina,
Santa Terexa Lisieux-
koarekin batera.
Euskararen patroina ere bai.
Ez ahantz Pierre Dourisbourek,
Bere azken lanak eta gutunak,
“Pierre **Xavier** Dourisboure”
izenpetzen zituela.
Ikus 243. orrialdean.



Étienne Cuenot, Jaun apezpikua (1802-1861), Bahnar eskualdeko misionesten burua, bere 32 lagunekin martirisatua, eta Joani-Paulo II.ak sailatu egina 1988an. Arg. © *Archives Missions Étrangères*.

Euskal Herriko katiximan ere Dourisboure aipu dute

1948ko Euskal Herriko katiximan ere aurkitzen dugu Pierre Dourisboure aipamen bat eta ez nornahiren ondoan, hain xuxen Santa Teresa Lisieux-koa baitu buruz buru ! Santa Terexa hau, misionesten patroina da San Frantses Jatsu eta Xabierkoarekin batera. Gauza arraroa katixima batean gisa hortako aipamena. Horra hor froga zer mailatan daukan Baionako diozesak gure Dourisboure... Ohar gaitezke xehetasun bati ere : “*beltz bat*” idazten dutela “*salbaia*” hitza ez erabiltzeko, bistan da...



Ixtorioa.

Aita Dourisboure misionestari behin beltz batek galdatu omen zion :

—“Aita, Jainkoak barkatzen dio bekatorosari ?”

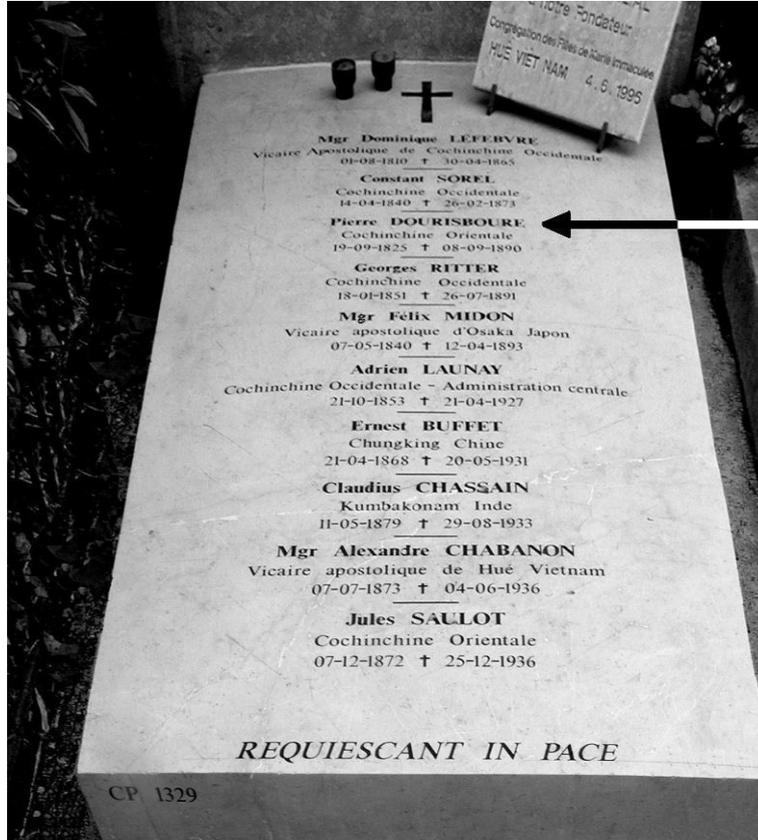
Misionestak ihardetsi zion :

—“Zure atorra zikindu duzularik, surat igortzen ote duzu, zuk berehala ?”

—“Ez, garbitzen dut eta berriz erabiltzen.”

—“Nola nahi duzu beraz Jainkoak ez diezon barka bekatu egin duen gizon bere iduriari ?”

Esperantza ez sekulan gal !...



Pierre Dourisbouren hilarria, Marseillan, apezpiku eta apez misionest andana baten ondoan. Arg. © Archives Missions Étrangères



Croquis :
L. Colas

—II—

LES SAUVAGES BAHNARS
SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE

1870

par le Père Pierre DOURISBOURE
de la Société des Missions Étrangères,
Provicaire apostolique de la Cochinchine orientale,
Fondateur de la Mission des Bahnars

Réédition 2021

Préparée par Henri Duhau

Les Sauvages Bahnars --- Pierre Dourisboure (1870)



© Photo Mgr Paul Zeitz de la Société des Missions Étrangères.

Pierre Dourisboure

Préambule

Quelques personnes, en jetant les yeux sur ces souvenirs, pourront être étonnées, peut-être même scandalisées, de voir que je me mêle mal à propos de faire une histoire fidèle de nos peines, privations, fatigues, travaux, enfin de toute notre vie pendant près de vingt ans, et cela, sans nécessité ou utilité apparentes, et avec un grand danger pour moi-même de mille pensées orgueilleuses. Je dois donc faire connaître comment j'ai été amené à les écrire.

En novembre 1865, je descendis des montagnes habitées par les sauvages Bahnars, et je gagnai le pays d'Annam pour saluer notre nouvel évêque, Mgr Charbonnier, et recevoir sa première bénédiction. Sa Grandeur m'ordonna de faire une relation exacte et consciencieuse de l'établissement de la religion chez ces sauvages, sans rien omettre de ce qui pourrait édifier les lecteurs chrétiens, et faire bénir la tendre sollicitude d'une Providence qui nous a toujours protégés, mes confrères et moi, d'une manière visible.

Je représentai que ce travail était au-dessus de mes forces, que je ne pourrais jamais le rédiger d'une manière passable, ni le mener à bonne fin, à cause de mon peu de talent.

J'opposai encore plusieurs autres raisons qui, selon moi, étaient convaincantes ; mais Sa Grandeur ne fut pas de mon avis, et crut devoir persister dans sa première décision.

C'est donc pour obéir à mon supérieur, et, en sa personne, au bon Dieu, que, mettant de côté mes répugnances, et fermant les yeux sur mon peu d'aptitude, j'entreprends ce travail. On s'apercevra que j'y parle plus souvent de moi que de mes confrères, que ce qui les regarde est rapporté en peu de mots, tandis que je m'étends davantage sur les événements où j'ai joué un rôle.

Ce n'est pas certes que mes confrères n'aient fait beaucoup plus de bien que moi ; mais ne m'étant jamais imaginé que j'aurais un jour à parler, et encore moins à écrire, sur cette matière, je n'ai pas eu les yeux assez ouverts sur leurs actions ; et puis, les fièvres et

autres maladies ont tellement affaibli mes facultés intellectuelles, surtout la mémoire, que bien des détails échappent maintenant à mon souvenir.

Mes confrères ont d'ailleurs fourni une courte carrière, et les maladies ou la mort les ont mis de bonne heure à la retraite ou dans la tombe.

Voilà ce que j'avais à dire tout d'abord. Je conjure les personnes qui liront ces pages de m'être indulgentes, et de prier pour moi.

Je commence au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit, et j'offre ce petit travail à l'Immaculée Conception mère de Dieu, refuge des pécheurs.

Pierre Dourisboure



Ci dessus, la statue de l'Immaculée Conception à la cathédrale de Kontum.

Et ci-dessous, la dite cathédrale, entièrement en bois, magnifique.



Pierre DOURISBOURE

LES SAUVAGES BAHNARS

SOUVENIRS D'UN MISSIONNAIRE

CHAPITRE —I—

Premières tentatives pour établir une mission chez les sauvages. — Voyage d'exploration du diacre Do.

Après Dieu, c'est à Mgr Cuenot, évêque de Métellopolis, vicaire apostolique de la Cochinchine orientale, que revient la première gloire de l'établissement de la mission des sauvages, dans les montagnes nord-ouest de la Cochinchine. Il ne m'appartient pas de faire ici l'éloge de cet homme apostolique, je n'en dirai que quelques mots nécessaires à l'intelligence des faits que je vais raconter. Il était doué d'un caractère énergique et persévérant, et quand il avait mûri un projet, les obstacles, loin de le décourager, ne faisaient qu'exciter son ardeur. Quatre ou cinq fois, il vit l'entreprise de la prédication de l'Évangile chez les sauvages arrêtée et rendue impossible, sans jamais pour cela songer à l'abandonner. Une route fermée, il en faisait ouvrir une autre : cette seconde reconnue impraticable, il cherchait ailleurs, jusqu'à ce qu'enfin le succès vienne couronner ses efforts.

Le principal obstacle à son plan d'évangélisation était la persécution violente qui désolait alors le royaume annamite, et plus particulièrement les provinces centrales. Les missionnaires,

continuellement cachés, ne pouvaient exercer leur ministère qu'à la faveur des ténèbres. Une fois découverts, ils étaient immédiatement saisis, livrés aux mandarins, et condamnés à mort. Or, tout le long du royaume annamite, les montagnes habitées par les sauvages sont constamment fréquentées, jusqu'à une distance de deux ou trois journées à l'ouest de la frontière, par des marchands cochinchinois qui vont trafiquer avec les indigènes. Ces montagnes sont, il est vrai, complètement indépendantes d'Annam, mais le danger y était tout aussi grand. Voici pourquoi.

Dans les pays civilisés, une fois hors d'un royaume, on n'est plus soumis à ses lois, on n'a plus à craindre ses tribunaux. Chez les peuples demi-barbares de l'Asie, au contraire, ce point fondamental du droit des gens est parfaitement ignoré, et on le viole chaque jour sans le moindre scrupule. Un missionnaire européen, arrêté dans le pays des sauvages par les premiers vagabonds venus, et reconduit par eux en Annam, devait être, malgré toutes les protestations possibles, aussi infailliblement jugé et exécuté, que si on l'eût pris en flagrant délit dans les rues mêmes de la capitale. Les premiers missionnaires des sauvages étaient donc forcés non seulement de se cacher à leur point de départ, mais encore de s'avancer secrètement dans les montagnes, jusqu'à des limites inconnues aux marchands cochinchinois ; c'est-à-dire qu'en dehors d'Annam, ils avaient à se cacher encore pendant quatre ou cinq jours de marche.

Ces difficultés n'arrêtèrent point Mgr Cuenot, et par ses ordres, MM. Miche et Duclos firent, au commencement de 1842, une première tentative. Ils traversèrent la frontière dans la province Phu-Yen, et ils étaient déjà parvenus assez loin au milieu des sauvages, lorsqu'ils furent reconnus et saisis par des marchands cochinchinois, qui les emmenèrent de force, et les livrèrent aux mandarins annamites. Si Dieu ne permit pas à ces deux missionnaires d'arriver au terme de leur voyage et de commencer la mission des Bahnars, ils eurent en échange la gloire de confesser la foi dans les fers et sous les coups des bourreaux. Conduits à Hué, traînés plusieurs fois devant les tribunaux, mis en cage, déchirés par le rotin et condamnés à mort, ils attendaient l'exécution de leur sentence, lorsque la corvette française l'Héroïne vint les délivrer en mars 1843.

Les années suivantes, deux ou trois autres tentatives, par les provinces de Quang-Ngai et de Quang-Nam, eurent moins de retentissement que celle-là, et ne réussirent pas mieux. Je ne les mentionne ici que pour montrer la constance invincible de

Mgr Cuenot, constance qui sera, j'en suis sûr, le plus beau fleuron de sa couronne dans le ciel.

En 1848 le prélat s'arrêta à l'idée de tenter un nouvel effort par la province de Binh-Dinh, où il se tenait lui-même caché à cause de la persécution. Sur les confins de cette province, à l'ouest, se trouve An-Son, grand centre de commerce entre les Annamites et les sauvages. C'est ce village qui a été, vers la fin du siècle dernier, le berceau de la révolte contre le roi Gia-Laong, lequel ne dut son salut et le recouvrement de sa couronne qu'au secours de la France, sollicité par l'évêque d'Adran. Depuis cette mémorable époque, An-Son (jadis Tay-Son) inspire toujours des craintes à la politique soupçonneuse des rois d'Annam ; aussi leurs lois défendent-elles, sous les peines les plus sévères, aux Annamites de s'établir sur les terres des sauvages, et à ceux-ci de dépasser An-Son, pour entrer en Annam. Les Annamites font, il est vrai, un commerce considérable chez les sauvages dont ils parcourent sans cesse les tribus, mais aucun d'eux ne peut songer à y fixer sa demeure. Les sauvages, de leur côté, descendent pour leurs ventes ou achats jusqu'à An-Son, sans jamais oser franchir cette limite.

Pendant la persécution, un missionnaire européen ne pouvait pas s'aventurer sur cette route d'An-Son sans s'exposer à un danger évident. Mgr Cuenot jugea qu'il fallait préparer la voie par quelque Annamite qui irait explorer les différents chemins, examiner les endroits fréquentés par les marchands cochinchinois, et prendre des informations sur les tribus sauvages plus éloignées, qui seules paraissaient pouvoir être évangélisées tout d'abord. Or la mission de Cochinchine orientale possédait en ce temps-là un jeune ecclésiastique du nom de Do, doué de grandes qualités, et qui semblait formé tout exprès par la Providence pour les entreprises périlleuses. Il venait d'arriver du séminaire général de Pulo-Pinang, après y être resté neuf ans, sept comme élève et deux comme assistant-professeur. Les directeurs du séminaire en avaient fait le plus grand éloge dans les notes adressées à son évêque. Sa vertu dominante était une confiance sans bornes en la divine Providence, et dans les événements les plus faits pour abattre un courage ordinaire, le sien ne faisait que grandir. Je l'ai vu souvent dans des positions bien critiques, aussi calme et aussi tranquille que s'il n'y avait eu rien à craindre.

Mgr Cuenot, qui le connaissait et l'appréciait, jeta les yeux sur lui pour l'entreprise qu'il avait en vue. Un jour donc il l'appela et sans autre préambule :

« Il faut, lui dit-il, que tu ouvres par An-Son une route pour évangéliser les sauvages ; comment t'y prendras-tu ?

— Je me ferai marchand, répondit-il ; et, tout en faisant semblant de commercer, je m'avancerai dans l'intérieur jusque par delà les limites que ne franchissent pas les autres marchands, et la reconnaissance du terrain une fois terminée, je reviendrai et conduirai un Père dans ces parages.

— C'est bien, ajouta Sa Grandeur, j'attends beaucoup de toi ; mais comme pour une œuvre de cette importance, il te faut du courage, je veux t'en donner par l'imposition des mains. Prépare-toi, dans la retraite et la prière, à la grâce que le bon Dieu va t'accorder.»

Huit jours après, revêtu du caractère des Etienne et des Laurent, le diacre Do se dirigea vers An-Son. Afin de n'attirer sur son départ l'attention de personne, il avait quitté ses habits ordinaires, et, couvert de haillons, il gravit les coteaux escarpés qui séparent le plateau d'An-Son des plaines du Binh-Dinh. Son projet était de se faire marchand, mais il n'avait pas pensé que, pour cela, il fallait avoir par écrit une de ces patentes officielles, que les autorités annamites vendent aux enchères, à certaines époques déterminées.

Ne pouvant espérer de l'obtenir sans s'exposer à être reconnu, il changea de plan ; et, au lieu d'aspirer désormais pour lui-même à la haute condition de marchand, il se contenta d'une modeste place de domestique, et entra au service d'un marchand annamite d'An-Son. Sa première fonction, chez son nouveau maître, fut celle-là même qui jadis fit regretter à l'Enfant prodigue la maison paternelle ; mais quelle différence ! Le pauvre Enfant prodigue versait des larmes amères, car il avait abandonné son père, et sa position de gardeur de pourceaux n'était qu'un châtement de sa faute. Notre diacre, au contraire, aimait son Père céleste, et ce Père, par une prédilection singulière, que le monde n'appréciera jamais, l'avait mis dans cette situation pour lui donner occasion de souffrir et de mériter. Aussi, loin de se plaindre, il se trouvait très heureux. Le marchand ne se doutait guère de la qualité de son serviteur ; il ignorait même qu'il fût chrétien. Après quelque temps, il fut si content de lui qu'il le fit monter en grade, et l'installa cuisinier de la maison. Quand vint le moment d'aller trafiquer chez les sauvages, Do, portant dans une hotte la marmite et les quelques écuelles dont se composait la batterie de cuisine, accompagna son maître de village en village.

Les occupations de son emploi n'absorbaient que son travail matériel ; son esprit était appliqué tout entier à la mission mystérieuse que lui seul connaissait. Il interrogeait constamment les sauvages sur leur langue, sur leurs mœurs et coutumes, sur la nature des pays de l'ouest et des tribus qui les habitent. Il tachait surtout de confier à sa mémoire quelques mots de cet idiome dans lequel il devait un jour prêcher Jésus-Christ à ces pauvres gens, qui étaient loin de se douter de son but.

Après six mois de cette vie errante, le diacre Do connaissait suffisamment la langue sauvage, pour oser s'aventurer seul. N'ayant aucune raison de rester plus longtemps au service de son maître, il le quitta un beau jour, et vint rendre compte à son évêque du commencement de succès qu'avait eu son entreprise. Il voulait essayer de se faire passer lui-même pour marchand et de pénétrer jusque chez les sauvages que les Annamites n'avaient jamais visités. Mgr Cuenot approuva son plan et lui adjoignit quelques compagnons, élèves du sanctuaire aussi, mais non encore dans les ordres sacrés. Ils étaient, je crois, au nombre de quatre.

Les premiers jours, ils furent obligés de voyager la nuit ; et, à force de précautions, ils arrivèrent sans accident jusqu'à la tribu des Ha-Drong. De cuisinier ambulant, Do était devenu gros négociant, avec bagages et associés. Mais, comme le dit le bon La Fontaine :

« Les petits en toute affaire
esquivent fort aisément ;
les grands ne le peuvent faire. »

Tant qu'il avait été marmiton, personne ne s'était occupé de lui ; quand on le crut riche, on conjura sa perte. Un jour, les sauvages résolurent de s'emparer de ses marchandises, qu'ils se figuraient devoir être très précieuses, et de le prendre, lui et ses gens, pour les vendre comme esclaves au Laos. Heureusement la divine Providence veillait sur lui ; elle lui fit connaître les mauvais desseins de ceux qui lui donnaient une hospitalité perfide. Au milieu de la nuit, il prit la fuite avec ses compagnons, abandonnant tous les bagages, et lorsqu'on vint cerner la maison, ils étaient déjà loin. C'était beaucoup d'avoir la vie sauve, mais combien ils eurent à souffrir pendant les trois ou quatre journées de chemin qu'il leur fallut faire pour rentrer en Annam ! Ils n'avaient ni vivres, ni argent, je veux dire ni objets pouvant servir à des échanges, car la monnaie est inconnue en ces pays-là. Ils arrivèrent enfin, grâce à la protection de leurs bons anges,

après de Mgr Cuenot, qui admira grandement leur courage, car ils s'offraient à repartir aussitôt.

En résumé, le diacre Do avait, à force de peines et de patience, obtenu des résultats importants. D'abord, il connaissait un peu la langue des sauvages, ce qui était un point capital ; ensuite et surtout, il avait découvert, en dehors de toutes les routes suivies par les marchands annamites, un chemin que personne ne fréquentait à cause des montagnes escarpées qu'il fallait traverser, mais par où pourtant des missionnaires pourraient, à la rigueur, passer et atteindre secrètement les contrées de l'ouest. Cette voie, extrêmement rude et pénible, était aussi plus longue, car il fallait faire un immense détour vers le nord avant de se diriger à l'ouest ; mais elle était sûre, parce qu'aucun marchand n'avait le courage de s'y engager. Tout bien considéré, Mgr Cuenot adopte cette route pour les missionnaires.

CHAPITRE —II—

MM. Combes et Fontaine.

MM. Combes et Fontaine sont les premiers missionnaires qui aient été envoyés évangéliser les Bahnars. M. Combes était du diocèse d'Albi. Ordonné prêtre au séminaire des Missions Étrangères de Paris, avec dispense d'âge, il avait été envoyé en Cochinchine orientale, en 1849, avec destination spéciale pour la mission qu'on tâchait d'établir chez les sauvages. Tout jeune qu'il était, il avait déjà la gravité de l'âge mûr. Plus solide que brillant, doué de jugement plutôt que d'imagination, il montrait en toutes choses un tact exquis, et l'on aurait cru facilement qu'il était de longue date exercé au maniement des affaires. De plus, comme il était très pieux, et que la piété est ordinairement douce et aimable, son imperturbable gaieté réjouissait tous ceux qui avaient le bonheur de vivre en sa compagnie. Dans les plus mauvais jours, dans les circonstances les plus difficiles, l'égalité d'âme ne l'abandonna jamais. Je me souviens que dans ces moments où l'abattement et la tristesse commençaient à trouver le chemin de notre cœur, il avait coutume de répéter en souriant :

« Vive la joie quand même ! »

Je ne m'étendrai pas davantage ici sur ce cher confrère ; ses actes, pendant les quelques années, trop courtes, hélas ! qu'il a passées chez les sauvages, feront son éloge mieux que mes paroles.

Le démon, prévoyant ce qu'il serait un jour, et redoutant les coups qu'il allait porter à son empire, jusque-là si tranquille, chez les sauvages, chercha à se débarrasser de lui avant même son arrivée en mission. M. Combes avait rencontré à Singapour M. Fontaine, qui, après quelques années passées en Cochinchine occidentale, venait, sur la proposition de Mgr Cuenot, de se dévouer à la mission des sauvages. Les deux confrères s'embarquèrent ensemble pour la Cochinchine. Mais, pendant la traversée, la jonque annamite qui les portait fut capturée par des pirates chinois. M. Combes étant blond, ces bandits le prirent pour un Anglais, et, comme tel, voulurent immédiatement le tuer. L'un d'entre eux lui asséna un coup de sabre qui heureusement ne l'atteignit qu'à l'épaule ; mais le coup fut si violent que M. Combes en conserva jusqu'à sa mort une large cicatrice. Il parvint cependant à faire comprendre qu'il était Français. Les pirates alors lui firent grâce de la vie, et se contentèrent de faire main basse sur les vêtements et sur tout ce qui se trouvait dans la jonque ; de sorte qu'en arrivant chez Mgr Cuenot, quelques jours après, les deux missionnaires furent obligés de se présenter devant Sa Grandeur dans un costume presque primitif. C'était bien se préparer à la mission des sauvages.

Il y avait à peine quelques mois que MM. Combes et Fontaine étaient entrés en Cochinchine, lorsque le diacre Do vint rendre compte de son voyage d'exploration. J'ai dit déjà que, sur son exposé, la route du nord avait paru préférable au vicaire apostolique, malgré ses rochers et ses précipices infestés de bêtes féroces, car, comme le disait Do dans la simplicité de sa foi :

« Les tigres et les éléphants auront plus pitié de nous que nos frères les hommes. »

Or, dans cette direction, le dernier village annamite près de la frontière est celui de Trâm-Go. Mgr Cuenot comprit qu'un petit établissement appartenant à la mission et occupé par des chrétiens, était indispensable dans ce village, ne fût-ce que pour s'y cacher quand on reviendrait du pays des sauvages ou qu'on voudrait y pénétrer. Il y fit donc construire une maison, et y plaça quelques personnes de confiance. Ce village étant tout entier païen, on ne pouvait compter sur le concours d'aucun de ses habitants ; on avait au contraire tout lieu de craindre une trahison. Mais, parmi ceux que l'évêque y envoya d'abord, se trouvait un médecin très instruit et de grande expérience. Les soins qu'il donna aux malades de l'endroit, joints à la conduite constamment édifiante de tous ses compagnons,

gagnèrent peu à peu les cœurs des habitants de la localité, et si, dans la suite, la persécution des mandarins du chef-lieu s'est étendue sur cet établissement, le village de Tram-Go n'y a été pour rien. En même temps que l'on construisait cette maison, le frère de Do, d'après les instructions de Mgr Cuenot, achetait la faculté de commercer dans les villages sauvages qui avoisinent, les villages d'Annam, sur le chemin qu'on devait suivre pour se rendre chez les Bahnars.

Les préparatifs ainsi terminés, Mgr Cuenot ordonna à M. Combes et au diacre Do de partir sans délai. M. Fontaine était, lui aussi, destiné à la mission des sauvages ; mais comme ce n'était encore qu'un coup d'essai, Monseigneur ne crut pas devoir exposer à la fois les deux missionnaires, et il garda provisoirement ce dernier auprès de lui. De Go-Thi, résidence de l'évêque, à Trâm Gô, le chemin est de trois journées ; deux journées en barque pour remonter le cours du fleuve, et une petite journée à pied, depuis l'endroit où l'on quitte la barque jusqu'au sommet du plateau de Trâm-Gô. Il fallait parcourir cette distance de nuit, et dans le plus strict incognito, car la vue d'une figure européenne aurait suffi à cette époque pour mettre le pays en émoi et tout compromettre. Je ne suis pas à même de donner beaucoup de détails sur cette première ascension chez les sauvages, parce qu'elle n'eut pas grands résultats, et que, par suite, on m'en a peu parlé. Plus tard, le bon Père Combes la nommait toujours : l'expédition des poltrons.

Tout ce que j'en puis dire, c'est que, voyageant de nuit, le missionnaire et ses compagnons ne purent apercevoir, assez tôt pour l'éviter, une troupe d'éléphants qui leur barraient le passage. Un de ces animaux foula aux pieds un des jeunes gens et lui brisa une côte. Quant à M. Combes, il n'eut aucun mal. Un éléphant sembla d'abord vouloir le poursuivre, mais en fuyant, le missionnaire laissa tomber son chapeau, et le terrible animal, s'arrêtant tout court, saisit ce chapeau et s'amusa à le broyer sous son énorme pied, donnant ainsi à notre confrère le temps de mettre sa vie en sûreté. Cette fâcheuse rencontre jeta la terreur dans le cœur des compagnons de M. Combes, et lui-même avouait depuis qu'il n'avait pas entièrement réussi à s'en défendre. De plus, le temps très beau à leur départ était devenu affreux. Tout le jour et toute la nuit, le ciel se fondait en eau. Les ruisseaux et les torrents, démesurément grossis par l'abondance des pluies, arrêtaient nos voyageurs à tout instant, car, en ce pays, l'usage des ponts est encore inconnu.

Bref, on se décida à rebrousser chemin, et nos expéditionnaires, un peu confus de leur mésaventure, vinrent raconter modestement à Mgr Cuenot pourquoi et comment leur entreprise était manquée ou plutôt ajournée. Mais là les attendait un orage plus redoutable. On répète souvent que le mot impossible n'est pas français : Mgr Cuenot prétendait que surtout il n'est pas apostolique. Il reçut mal les fuyards et leur dit :

« Puisque le mauvais temps dure encore, je vous accorde quinze jours pour vous reposer, après quoi vous repartirez. Et cette fois n'ayez pas le malheur de revenir. »

En même temps, pour assurer davantage le succès de cette nouvelle tentative, il ordonna à M. Fontaine de se tenir prêt à accompagner M. Combes.

Quand les quinze jours fixés par l'évêque furent expirés, les deux missionnaires, le diacre Do, et quelques jeunes gens de la communauté se remirent en route pour Trâm-Gô. Le diacre n'était plus d'avis de voyager la nuit. Seulement, pour dissimuler autant que possible la blancheur trop compromettante de leur peau européenne, MM. Combes et Fontaine reçurent préalablement un badigeon de couleur basanée. Leurs chefs respectifs furent couverts de chapeaux à forme d'éteignoir, et leurs habits remplacés par des haillons de mendiants. Grâce à ces précautions, ils traversèrent sans être reconnus toute la partie du Binh-Dinh qui les séparait du pays des sauvages. Les éléphants ne reparurent plus, de sorte que la première partie du voyage se fit sans accident. Je ne parle ni de la fatigue ni des mille autres petits inconvénients d'une route pénible à travers les forêts, sans chemin battu ; ce sont là des choses trop ordinaires pour mériter d'être racontées en détail.

Le premier endroit où nos confrères s'arrêtèrent fut le village d'un brigand nommé Ba-Ham. Ba-Ham veut dire : le père de Ham. D'après les usages de ces contrées, le sauvage qui a un fils abandonne quelquefois son ancien nom, pour en prendre un nouveau, formé du nom de son premier-né précédé du mot : père. Ce Ba-Ham était un sauvage redouté non-seulement de ses compatriotes, mais même des Annamites. Les notions du juste et de l'injuste que la main du Créateur a gravées dans le cœur de tout homme venant en ce monde, paraissaient presque effacées dans le sien. Violence et colère, d'une rapacité qui n'épargnait le bien d'autrui que lorsqu'il n'était pas à sa convenance, il était de plus dissolu dans ses mœurs, et entretenait deux ou trois concubines. Les missionnaires auraient bien voulu

pouvoir s'épargner la rencontre d'un pareil homme, mais cela fut impossible ; son village se trouvait sur leur chemin. D'ailleurs, la chose avait son avantage aussi bien que ses inconvénients, car l'influence et la rapacité de Ba-Ham s'étendant sur un rayon considérable, tous les villages environnants se trouvaient par le fait à l'abri des incursions des marchands annamites, et de ce côté on n'avait absolument rien à redouter.

Ne pouvant donc éviter ce brigand, MM. Combes et Fontaine tâchèrent de l'adoucir par tous les moyens possibles. Ils furent obligés de rester près d'un mois dans sa maison, et ce ne fut qu'après ce temps qu'il consentit à les laisser aller plus loin. Ce séjour forcé ne les ruina pas aussi complètement qu'on aurait pu le craindre, car le terrible Ba Ham, qui n'avait eu jusque-là affaire qu'aux Annamites, avait perdu beaucoup de son assurance devant ces figures et ces barbes européennes. En présence de ces deux missionnaires, son regard avait rabattu de sa fierté. En toute autre circonstance, lorsqu'il convoitait quelque chose, il s'en emparait sans dire ni pourquoi ni merci ; mais avec les Pères, il s'humiliait jusqu'à demander et, sur leur refus, il n'osait insister. Somme toute, pour cette première fois, on n'eut pas trop à se plaindre de ses procédés.

Pendant plusieurs années, jusqu'à ce que la Providence nous eût ouvert une autre route, on dut continuer à passer par le village de Ba-Ham, mais on ne fut pas toujours aussi heureux. Quelquefois on réussissait à satisfaire sa cupidité à bon marché ; d'autres fois le droit de passage s'achetait au prix de presque tout ce que l'on portait avec soi. En toute occurrence, les hottes étaient visitées jusqu'au fond, les paquets fouillés jusque dans leurs derniers replis, et quand il plaisait à Ba-Ham de laisser partir, on poursuivait son chemin avec les effets qu'il avait eu la générosité de ne pas prendre.

De chez Ba-Ham jusqu'au village de Bo-Lu il y a une grande journée de marche. Ce fut la seconde halte des missionnaires ; ils durent y rester plus d'un mois. Mais autant les habitants de l'autre village étaient, à l'imitation de leur chef, arrogants, violents et voleurs, autant ceux de Bo-Lu étaient doux, aimables et hospitaliers. Il y a déjà bien longtemps que nous ne fréquentons plus ces chemins, mais nous ne pouvons pas oublier la manière honnête, je dirais presque charitable, dont ces bons Boluyens nous ont toujours traités. Ils nous sont restés attachés, même à une époque où tous les villages de ces contrées conspiraient notre perte ! Oh ! que de fois nous avons conjuré

la divine miséricorde de vouloir bien récompenser ces pauvres sauvages pour tous les services qu'ils nous ont rendus !

Il ne se passa rien d'extraordinaire pendant le séjour à Bo-Lu, et n'étant pas alors moi-même du voyage, j'ignore les petites particularités de chaque jour, dont le récit pourrait être intéressant. La première étape que les missionnaires rencontrèrent ensuite fut Kon-Phar, à une distance de deux journées de marche. De Tram-Go à Kon-Phar, nos voyageurs avaient suivi la direction du nord, en appuyant un peu à l'ouest ; mais arrivés là, ils avaient dépassé la limite au-delà de laquelle ne s'avancent pas les marchands annamites, et ils pouvaient sans crainte prendre la direction du sud-ouest. Ils commençaient donc déjà à respirer un air plus libre : les fatigues et les autres accidents d'une route pénible allaient être bien vite oubliés. La pensée qu'ils étaient près d'arriver dans des contrées où ils pourraient prêcher l'Évangile, répandait déjà la joie dans tous les cœurs, lorsqu'un événement providentiel, mais qu'ils croyaient désastreux, les jeta dans une terrible anxiété.

CHAPITRE —III—

Rencontre de Kiem. — Le diacre Do et Kiem se jurent amitié.

Il était recommandé, dans les instructions de Mgr Cuenot aux missionnaires, d'éviter avec soin la rencontre d'un sauvage de renom appelé Kiem. C'était un Bahnar, dont l'influence s'étendait fort loin dans le pays. Partout où il allait, il était environné de respect et d'honneur. De plus, comme il parlait bien la langue d'Annam et faisait avec les marchands cochinchinois un grand commerce, ceux-ci le prenaient pour arbitre dans les différends qui s'élevaient entre eux et les sauvages. Sa supériorité était donc généralement reconnue, et les mandarins annamites, pour mieux le gagner et se servir de son ascendant, lui avaient procuré un diplôme par lequel le roi de Cochinchine le reconnaissait chef de tous les sauvages, et le nommait son représentant chez eux. Cette distinction, si flatteuse pour son amour-propre, en avait fait un agent dévoué du gouvernement annamite. Il est facile de comprendre après cela que les missionnaires montant chez les sauvages, à l'insu et contre la volonté du souverain d'Annam, persécuteur de la foi, n'avaient à redouter personne plus que Kiem. Aussi, quand Mgr Cuenot fit choix de la route du nord, l'un

des principaux motifs de sa décision avait été précisément le désir de passer aussi loin que possible du village de cet homme.

Mais la providence du bon Dieu qui ne voulait pas laisser aux calculs humains la gloire de fonder la mission des sauvages, fit réussir l'entreprise par le moyen même de l'individu qu'on cherchait le plus à éviter. Lorsque MM. Combes et Fontaine, accompagnés par les gens de Bo-Lu, arrivèrent au village de Phar, la première personne qu'ils y rencontrèrent fut le fameux Kiem.

Un de ses esclaves, fatigué de la servitude, avait pris la fuite, et était venu se réfugier en cet endroit, à trois journées de chemin de la maison de son maître, et Kiem avait été obligé de franchir cette distance pour venir le reprendre. Disons plutôt que celui qui, autrefois, conduisit devant son prophète le fils de Cis courant en vain à la recherche des ânesses de son père, avait aussi conduit Kiem à ses missionnaires, pour leur servir de guide et de soutien. Grande fut l'anxiété des deux Pères au moment de cette rencontre imprévue. Si au moins ils avaient pu savoir quelques heures plus tôt la présence de cet homme à Phar ! Mais non, ils ne l'apprirent qu'au moment même où ils se trouvèrent en face de lui.

Kiem, voyant arriver des hommes si extraordinaires, par une voie si peu fréquentée, se persuada qu'ils ne pouvaient être que de grands personnages fuyant leur pays à cause de quelque crime. L'aspect de ces Européens, à la peau blanche, à la barbe fournie, si différents des hommes qu'il avait vus jusqu'alors, le mettait dans l'embarras et lui faisait former les conjectures les plus bizarres. Après un moment de crainte involontaire, il reprit courage, et leur adressa coup sur coup, mais d'un ton respectueux, une foule de questions :

« Qui êtes vous ? D'où venez-vous ? Vous me faites l'effet d'être de hauts personnages ; quel motif a pu vous faire entreprendre un voyage aussi pénible ? Ces deux messieurs doivent être des Annamites d'une province très éloignée ! Je n'ai jamais vu d'hommes aussi blancs ! Vraiment ! Cela me fait de la peine de les rencontrer dans un pays aussi affreux ! Parlez-moi franchement. Je vous aime déjà ! Vous n'avez rien à craindre ici, chez les Bahnars, quelles que soient vos affaires en autre lieu. Moi, je suis comme roi dans ces contrées, et les Annamites eux-mêmes vous y chercheront en vain, si je vous protège. »

Les missionnaires virent de suite qu'il n'y avait plus moyen de reculer, et qu'il fallait bon gré mal gré se remettre entre les mains de

cet homme. Ils prièrent intérieurement le maître souverain des cœurs d'incliner vers eux celui de ce sauvage, et tirent un acte d'abandon entier à la volonté du bon Dieu :

« Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour éviter Kiem, écrivait M. Combes à Mgr Cuenot, et c'est en cherchant à l'éviter que nous sommes tombés entre ses mains. Qui sait ? C'est peut-être de lui que le bon Dieu veut se servir pour les intérêts de sa gloire. »

Cette lettre jeta Mgr Cuenot dans un grand trouble ; je me trouvais pour lors auprès de Sa Grandeur, et je me souviendrai toujours des paroles qui sortirent de sa bouche. En achevant la lecture de la lettre il se recueillit un moment, et puis il me dit :

« Après tout, c'est l'affaire du bon Dieu, il saura bien la faire tourner à sa gloire. Pour moi qui tiens du fond de mon âme à l'établissement de cette mission, je viens de me lier par un vœu qui m'obligera jusqu'à ma mort. »

Revenons à nos confrères. Kiem n'eut pas de peine à s'apercevoir de l'embarras où ils se trouvaient ; aussi s'empessa-t-il de les rassurer, en leur répétant à plusieurs reprises :

« Ne craignez rien, je suis à votre service, je ferai pour vous tout ce que vous voudrez ; et pour vous prouver que je n'ai pas l'intention de vous tromper, et que ma langue est vraiment l'interprète de mon cœur, je veux aujourd'hui même, si vous ne m'en croyez pas indigne, contracter amitié avec vous. »

Quoiqu'il n'entre pas dans mon plan d'expliquer au long les usages et les mœurs des sauvages, je dois dire ici quelques mots sur les amitiés qu'ils contractent entre eux. Faute de connaître ces détails, on ne se rendrait pas suffisamment raison de la confiance que les missionnaires ont pu légitimement, dans la suite, mettre en Kiem devenu leur ami. Les villages sauvages sont entièrement indépendants les uns des autres, et se font souvent la guerre pour les motifs les plus insignifiants. Mais la parenté est une chose tellement sacrée pour eux, que la cause de guerre la plus juste d'ailleurs ne peut jamais autoriser un sauvage à entreprendre contre une personne de sa famille. Ils sont retenus en pareil cas, moins encore par le sentiment de ce qu'il y a d'odieux dans une pareille lutte contre nature, que par la conviction invincible qu'elle leur porterait malheur, Or l'amitié officiellement jurée, comme celle dont je vais parler, ne diffère en rien, à leurs yeux, de la parenté naturelle et des liens du sang.

Ce contrat se fait, suivant les circonstances, avec plus ou moins de solennité. Voici la manière la plus simple et la plus ordinaire.

Deux ou trois sauvages qui connaissent les intentions des futurs amis se font leurs entremetteurs. Ils se présentent successivement chez les deux individus, et leur demandent à plusieurs reprises s'ils ont vraiment l'intention de se jurer mutuellement alliance ; sur leur réponse affirmative, ils se font livrer par chacun une jarre de vin de riz et une poule. Après avoir fait rôtir une de ces poules, les entremetteurs découpent, en deux parts égales, le cœur, le foie et chacune des cuisses, et les remettent respectivement entre les mains des amis. Deux tubes de bambou sont en même temps introduits dans une des jarres, et, avant que les amis commencent à boire, un des entremetteurs prend la parole et, d'une voix solennelle, dit à peu près ce qui suit :

« Souvenez-vous et n'oubliez jamais qu'aujourd'hui vous devenez frères ; les amis de l'un sont les amis de l'autre ; les parents de l'un sont les parents de l'autre. Si par malheur, l'un de vous venait à trahir son frère, que la foudre l'écrase ! Qu'il soit pris et réduit en esclavage ! Qu'il meure misérablement et que son corps, privé de sépulture, devienne la proie des poissons dans l'eau, ou des corbeaux dans la forêt... etc. »

Le choix des imprécations est facultatif, et leur nombre varie selon les circonstances. C'est alors que les amis commencent à boire et à manger. La jarre de vin et la poule qui restent sont la part des entremetteurs.

Lorsqu'on contracte amitié d'une manière plus solennelle, on plonge dans la jarre de vin des défenses de sanglier, des fers de lance, des flèches ; au-dessus, on suspend du poison, des cordes, des ceps, une tête de serpent, etc. ; et puis toute l'assemblée formule les plus terribles imprécations.

Parfois on pique avec la pointe d'un poignard les bras des amis, pour en tirer quelques gouttes de sang qu'on mêle avec le vin. Toutes ces cérémonies et d'autres encore servent à signifier que les deux amis deviennent aussi véritablement frères que s'ils l'étaient par nature, et que leur alliance est indissoluble.

Kiem, à qui la vue des prêtres européens inspirait un respect mêlé de crainte, n'osait pas prétendre à l'honneur de faire alliance avec eux, et demandait seulement à devenir l'ami et le frère du diacre Do.

« Ces deux grands-pères, disait-il en employant la plus respectueuse formule de la langue sauvage, je les appellerai mes pères, et nous deux nous serons frères. »

Si, à ce moment, les missionnaires avaient connu toutes les conséquences de cette alliance, ils n'auraient pas hésité une seule minute, et ce qu'ils firent par nécessité, ils l'auraient certainement fait de grand cœur. Le contrat d'amitié entre Kiem et le diacre fut célébré dans toutes les formes voulues.

Depuis lors, la fidélité de Kiem à notre égard ne s'est pas démentie une seule fois, et, à l'heure où j'écris ces lignes, il reste encore notre ami comme au premier jour. Dans les plus mauvais moments il nous a rendu, sans jamais hésiter, les services les plus périlleux. C'est grâce à lui que nous avons pu dans la suite abandonner la route pénible du nord, et envoyer un salut d'éternel adieu au rapace et exigeant Ba-Ham. C'est lui qui, au moyen de ses esclaves et de ses éléphants, se chargea de nous faire parvenir par la voie d'An-Son et des commerçants annamites tout ce qu'on nous envoyait de Cochinchine. Plus tard, les mandarins annamites, informés de notre présence chez les sauvages, s'adressèrent à lui pour nous prendre ; mais il sut parler et agir avec tant d'adresse qu'il réussit à les satisfaire, sans se compromettre lui-même ni manquer à l'amitié envers nous.

Vint ensuite un temps où il ne put plus nous servir, car la tribu des Ha-Drong lui ayant déclaré la guerre, il fut obligé de sortir de son pays pour aller s'établir près de Ba-Ham ; mais nous lui gardons toujours une sincère reconnaissance. Qui n'admirerait la divine Providence dans ses tendres soins envers les missionnaires ! Cet homme que nous voulions fuir, elle nous le donna pour appui quand nous en avions le plus grand besoin ; lorsqu'elle nous l'enleva, il ne nous était plus nécessaire, car la persécution avait cessé en Annam, et notre chemin était ouvert et libre.

La présence de Kiem à Phar était on ne peut plus opportune. Sans lui les missionnaires auraient été dans l'impossibilité de continuer leur route, car personne, parmi les habitants de ce village, n'eût osé les conduire plus loin. L'aspect des Annamites qui formaient la suite des Pères étonnait ces pauvres sauvages qui n'en avaient jamais vus, mais surtout les figures européennes leur causaient une indicible épouvante. On verra dans la suite combien le démon a exploité ce sentiment de frayeur, pour empêcher l'établissement de la religion. D'un autre côté on ne pouvait songer à se fixer à Phar,

village trop rapproché des lieux fréquentés par les marchands annamites. Les Pères prièrent donc leur nouveau fils, l'ami du diacre, de les faire conduire vers l'ouest. Kiem leur répondit qu'il pouvait leur servir de guide lui-même jusque chez l'un de ses amis, au village de Ko-Lang, à une journée de chemin ; que c'était pour lui le bout du monde, mais que son ami Bliou, les conduirait encore plus loin, s'ils le désiraient. Or, Ko-Lang est situé ; par rapport à Phar, non pas à l'ouest mais au sud-sud-ouest, et le pays est beaucoup plus accessible ; de sorte qu'arrivés là, nos voyageurs se trouvèrent, contre leur attente, dans une aussi dangereuse proximité des centres de commerce que s'ils fussent restés à Phar.

Bliou, homme riche, et supérieur par le caractère à la plupart de ses compatriotes, reçut très bien les missionnaires sur la recommandation de Kiem ; mais comprenant qu'il ne pourrait pas tenir longtemps secrète la présence d'hommes aussi extraordinaires, il n'osa pas les laisser habiter dans l'intérieur du village. D'un autre côté, avant de les conduire plus loin vers l'ouest, il fallait savoir si quelque village consentirait à leur donner l'hospitalité, et sonder le terrain afin de ne pas s'exposer à irriter les autres tribus.

Dans son embarras, Bliou conduisit les Pères à l'endroit le plus solitaire de la forêt de Ko-Lang, et les engagea à s'y bâtir une cabane. MM. Combes et Fontaine, aidés de leurs compagnons annamites, mirent la main à l'œuvre, et en quelques jours se construisirent un réduit, ressemblant bien moins à une habitation humaine qu'à une étable d'animaux. Cette cabane était divisée par une simple cloison de paille en deux compartiments, dont le plus étroit tenait lieu de chapelle ; l'autre, un peu plus vaste, avait une destination générale : je veux dire qu'il servait, pour tous indistinctement, de cuisine, de réfectoire, de salon, de dortoir, etc. Un ruisseau d'eau limpide coulait devant la cabane ; tout autour était une épaisse forêt ; de trois cotés, les montagnes bordaient la vue, qui ne pouvait s'étendre au loin que du côté de l'orient, ce qui procurait aux Pères l'avantage d'assister chaque matin au lever du soleil. C'est dans cette solitude que les deux missionnaires demeuraient depuis environ deux mois, lorsque nous les rejoignîmes, M. Desgouts et moi, comme je vais le raconter.

CHAPITRE —IV—

Voyage de MM. Desgouts et Dourisboure.

J'ai dit plus haut que je me trouvais auprès de Mgr Cuenot lorsqu'il reçut la lettre de M. Combes annonçant la rencontre de Kiem, et que je fus témoin de l'impression profonde que cette nouvelle produisit en lui. Dès avant mon départ du Séminaire des Missions Étrangères, le procureur des Missions de Cochinchine, M. Chamaison, m'avait fait entrevoir que très probablement je serais destiné à la mission des sauvages. Aussi je les aimais d'avance, et bien souvent pendant les ennuis d'une longue traversée, au milieu des affreuses tempêtes qui ne nous furent pas épargnées, je pensais à mes futurs néophytes, et je les recommandais à Dieu dans mes faibles prières. Parti de Nantes en octobre 1849, j'arrivai chez Mgr Cuenot au chant du coq, le 23 juin 1850, veille de la fête de saint Jean-Baptiste.

« Bien que j'aie l'intention de vous envoyer chez les Bahnars, me dit Monseigneur, je ne puis savoir à présent si, dans la suite, je ne serai pas obligé de vous rappeler en Annam, pour cause de maladie ou autrement. Vous allez donc passer quelques semaines auprès de moi, et étudier de votre mieux la langue annamite, comme si vous étiez destiné à rester toujours ici. »

C'est ce que je fis, et après trois mois d'étude, je pus commencer à entendre quelques confessions. Vint enfin le moment si longtemps attendu de marcher sur les traces de MM. Combes et Fontaine, et d'aller les rejoindre chez les sauvages.

Mais je veux dire d'abord quelques mots de mon vénérable compagnon de voyage et de fortune, le bon M. Desgouts. Le souvenir des saints nous fait du bien ; il nous rappelle leurs vertus et leurs bons exemples. Et puis, quand on pense aux saints, on entend au fond de son propre cœur une voix qui ne cesse de vous répéter comme autrefois à saint Augustin :

« Et toi, ne pourras-tu donc pas faire ce qu'ont fait tels et tels ? » et cette parole intérieure est un puissant encouragement.

M. Desgouts était un saint, de ces saints aimables qui ont le talent de plaire à tout le monde. À l'époque dont je parle, il n'était pas comme moi jeune missionnaire et nouveau venu ; il y avait plusieurs années déjà qu'il travaillait dans la vigne du Père de famille. Avant

même de venir en mission, il avait exercé le saint ministère en France, au diocèse d'Auch. Mais le désir de donner son sang pour la foi, et l'espoir qu'il y avait alors de mourir martyr, lui avaient fait abandonner son pays, pour se consacrer à la mission persécutée de Cochinchine. Le bon Père ! Je me souviens qu'un jour il nous dit ces mots :

« Je suis un pauvre pécheur, je ne mourrai content que sous le sabre d'un bourreau ! »

En 1850, il pouvait avoir quarante-cinq ans, vingt ans de plus que moi ; et les fatigues qu'il avait déjà endurées le faisaient paraître plus vieux encore. La première fois que je le vis, je le crus sexagénaire.

Le fond de son caractère était la bonté ; aussi, soit durant les années qu'il a vécues avec nous, soit après sa mort, jamais nous, ses confrères, nous ne disions en parlant de lui :

« M. ou le Père Desgouts » mais toujours « Le bon Père Desgouts » ou simplement « le bon Père ».

Le mot 'bon' dans la bouche était inséparable de son nom. Sa modestie et son humilité étaient admirables. Nous nous sommes trouvés quelquefois, chez les sauvages, cinq confrères européens réunis dans une même cabane. M. Desgouts était notre aîné de beaucoup, eh bien il se faisait notre domestique, et nous étions obligés de nous tenir constamment en garde pour ne pas recevoir de lui les plus humbles services. Jamais je ne l'ai vu, je ne dis pas en colère, mais manifester de l'impatience ; et cependant il s'est trouvé parfois dans des circonstances où la nature était bien éprouvée, et où le calice de la tribulation devait être bien amer. Enfin, il était d'une simplicité charmante, à la fois patriarcale et enfantine, et d'une délicatesse de conscience admirable. Ces quelques traits suffisent pour le moment ; on le verra à l'œuvre, et on l'appréciera à sa juste valeur.

M. Desgouts administrait un district, dans la province de Quang-Ngai, lorsqu'il reçut une lettre de Mgr Cuenot lui enjoignant de quitter immédiatement son poste, pour venir le trouver à Go-Thi, et de là se rendre chez les sauvages. Voici pourquoi. Notre évêque, en fondant cette mission des sauvages, avait deux buts : la conversion de ces peuplades d'abord, et en second lieu l'établissement d'un séminaire pour tout son vicariat. La persécution ne lui permettant pas de réaliser en Cochinchine ce second dessein, il avait pensé que tout en s'occupant d'enseigner les vérités de la foi aux sauvages, les missionnaires pourraient, dans ces contrées libres, établir une maison

d'études où de jeunes Annamites, choisis à cet effet, se prépareraient au sacerdoce. Le plan était bien imaginé, et paraissait d'exécution facile ; mais Monseigneur ne savait pas encore combien ces pays sont malsains ; il ne soupçonnait pas que son séminaire ne pourrait y être qu'un hôpital. Quoi qu'il en soit, M. Desgouts était destiné à prendre la direction de ce futur séminaire.

Ce bon Père arriva à Go-Thi au commencement de novembre. Quelques jours après, au moment de partir, nous reçûmes une lettre de MM. Combes et Fontaine. Ces chers confrères avaient été instruits de notre prochaine arrivée auprès d'eux, et ils nous écrivaient pour nous manifester la joie que cette nouvelle leur avait causée, et nous donner quelques détails sur leur triste situation à Ko-Lang. Les fièvres des bois les tenaient tous deux cloués au sol, dans la misérable hutte construite de leurs mains au milieu de la forêt ; tous leurs compagnons étaient pareillement malades. Enfin cette chère lettre n'était qu'une longue narration de privations, de maladies et de misères de toute espèce.

« Cependant, ajoutait M. Combes, vive la joie quand même ! »

Admirable conduite de la Providence envers les missionnaires ! Quand elle veut les fortifier, elle fait arriver à leurs oreilles les nouvelles les plus décourageantes. Ce ne sont que persécutions, dangers, maladies, tentations, crève-cœurs ! Ce ne sont que croix de toutes sortes, la solitude, la tristesse, le chaud, le froid, la faim, la soif, quelquefois la torture et la mort ! Ce jeune missionnaire va-t-il s'effrayer ? Va-t-il renoncer à l'apostolat, regretter les douceurs du toit paternel et la tendresse de sa mère ? Oh non ! Dieu, en lui faisant voir le côté sérieux de sa vocation, répand en même temps dans son âme, un courage surhumain et une ardeur nouvelle. Tous ces détails qu'il apprend sont comme de l'huile jetée sur le feu ; la flamme s'élève plus large et plus vigoureuse jusqu'au ciel. Je me souviens encore des années de mon petit séminaire à Larressore. Je n'étais qu'un jeune élève de troisième ; mais lorsque, pendant le diner, on lisait au réfectoire les lettres de M. Miche, lettres écrites dans les prisons de Hué, oh ! alors je n'avais plus faim pour manger le pain que je tenais à la main. Je n'avais des yeux, des oreilles que pour le lecteur, et au plus profond de mon âme j'entendais avec délices une douce voix qui me disait :

« Et toi aussi tu seras missionnaire ! »

Il y a de cela plus de vingt ans, et pourtant les larmes me viennent aux yeux à ce souvenir. Soyez béni, Ô mon Dieu, vous qui en

portant votre croix si pesante et si cruelle, avez allégé les nôtres, et en avez adouci l'amertume par tant de consolations et de douceurs !

Le bon Père Desgouts et moi, nous nous mîmes donc en route le 11 novembre, à la nuit tombante. Nous voyageâmes en barque toute cette nuit, et le lendemain jusqu'au soir. Pendant les ténèbres, nous pûmes, à l'aise, respirer le grand air ; il n'en fut pas de même pendant la journée, où la crainte d'être reconnus pour Européens nous força de demeurer cachés au fond de notre barque. Il était déjà nuit depuis quelque temps, lorsque nous arrivâmes au pied d'une montagne, où nous devions quitter la rivière. Plusieurs personnes de notre maison de Trâm-Go étaient venues nous attendre en cet endroit : comme la nuit était très obscure, nous ne les reconnûmes pas d'abord. À peine la barque eut-elle touché la rive, que ces hommes vinrent droit à nos rameurs, et entamèrent avec eux une conversation à voix basse, ce qui ne laissa pas que de nous intriguer un peu. Au même instant, les gens d'une autre barque mouillée à la rive opposée crièrent aux conducteurs de la notre :

« Hé, là-bas, que faites-vous donc ? Qu'avez-vous donc à prendre ou à déposer, au pied d'une montagne stérile, sans chemin tracé, où l'on ne rencontre personne ? »

Bref, M. Desgouts, toujours préoccupé de la pensée du martyr, s'imagina que les hommes venus à notre rencontre, et dont lui et moi ne connaissions pas encore les intentions, parlaient de trahison, de prison, de mandarins, etc., en un mot, que notre présence était connue des autorités annamites, qu'on allait venir nous arrêter, et toutes sortes de belles choses de ce genre.

« Nous sommes découverts, me dit-il, adieu les sauvages ! Vive le martyr ! »

Je ne sais quels sentiments conformes aux siens cherchaient déjà le chemin de mon cœur, lorsque quelques mots de nos guides éclaircirent la situation, et notre rêve disparut pour faire place à la réalité. Adieu donc la cangue, les fers et le rotin ! Il s'agissait de préparer nos pieds à la course et non aux ceps. Bien souvent, depuis, j'ai ri avec le bon Père au souvenir de cette aventure, mais lui ne riait qu'à moitié !

Les gens de l'autre barque, en nous annonçant qu'il n'y avait pas de chemin dans la montagne, avaient parfaitement raison, et nous en fûmes bientôt convaincus à nos dépens. Nous marchâmes jusqu'à minuit sans nous reposer ; alors seulement nous fîmes une petite halte, pour prendre quelque nourriture et refaire nos forces. Il nous fallait

encore, pour arriver à Trâm-Go, escalader une montagne escarpée, qui se terminait au sommet par deux pics. Nous entendîmes les cris d'une troupe d'éléphants partir du haut d'un de ces pics ; heureusement, ce n'était pas celui par où nous devions passer. Pour moi, robuste jeune homme de vingt-quatre ans, habitué à courir dans les Pyrénées à la suite des moutons et des chèvres, cette ascension et celles des jours suivants ne furent qu'un amusement. Mais les forces de mon pauvre confrère étaient loin d'égaliser son courage ; il fut exténué dès la première nuit, et il est impossible d'exprimer tout ce qu'il eut à souffrir jusqu'à Ko-Lang. Un des jeunes gens de notre suite tomba de faiblesse avant d'arriver au sommet de la montagne. Comme nous avions à redouter d'être surpris en route par la lumière du jour, nous ne pûmes l'attendre ; nous lui laissâmes deux compagnons. Enfin, au chant du coq, nous étions à Trâm-Go, et nous nous introduisîmes furtivement dans la maison de nos chrétiens annamites. Le jour que nous y passâmes fut pour nous une nuit de sommeil ; mais aussi, à peine le soleil eut-il disparu à l'horizon que nous étions prêts, et les reins ceints pour le voyage.

Nous nous mîmes en route, en tout quinze personnes. Le frère du diacre Do, un grand sabre à la main, ouvrait la marche. Cette nuit-là, nous n'eûmes aucune fâcheuse rencontre ; les tigres avaient reçu ordre de chercher leur proie loin de notre chemin. Les cerfs, les daims et autres bêtes craintives furent seules admises à célébrer notre passage par leurs cris de frayeur, et par leur fuite à toutes jambes. Seulement, quand le bon Dieu nous épargne les grandes croix, il nous gratifie ordinairement d'une foule de petites, pour ne pas laisser notre courage s'amollir ; aussi, tout le long de la route mes pauvres pieds nus eurent beaucoup à souffrir de la piquûre d'une grosse fourmi, qu'on appelle Ko-tir. Lorsqu'elle vous mord, elle s'attache si fortement, que si vous voulez l'arracher, elle laisse ses mandibules dans la plaie et son cadavre dans votre main. Ces insectes sont excessivement nombreux, et leur présence est d'autant plus désagréable que, dans ce pays-ci, l'usage de souliers ou chaussures quelconques est à peu près inconnu.

Dès avant minuit nous avons franchi les frontières du royaume d'Annam, et nous foulions la terre des sauvages ; aussi, le reste de la nuit jusqu'à l'aurore, nous voyageâmes avec un peu plus de confiance. Cependant, comme les villages sauvages près d'Annam, même dans cette direction, sont quelquefois visités par des marchands, aussitôt que le jour parut, nous nous enfonçâmes, M. Desgouts et moi, dans

l'endroit le plus épais de la forêt, pour prendre un peu de repos. Quelques-uns de nos gens allèrent à la découverte, dans les villages qui se trouvaient devant nous sur la route, pour s'informer s'il n'y avait point par hasard des Annamites à qui la vue de nos figures par trop compromettantes, pourrait fournir l'occasion d'une délation fâcheuse.

« Voyez un peu, me dit mon confrère, pendant que nous étions cachés dans les broussailles, voyez un peu comme notre vie est irrégulière, et combien nous sommes loin d'observer la sage distribution que le Créateur a faite des heures du jour et de la nuit. Bien souvent nous avons répété ces magnifiques paroles du roi David : Vous avez établi les ténèbres, et la nuit s'est faite, alors les animaux féroces iront, en rugissant, à la chasse de la proie que Dieu leur a préparée pour pâture. Voilà la part des bêtes ; voici maintenant le lot de l'homme : le soleil s'est levé, et toutes les bêtes sauvages reviennent se blottir dans leurs tanières ; l'homme sortira pour travailler et vaquer à ses occupations jusqu'au soir. »

Ce texte est clair, et cependant nous, missionnaires, nous faisons, non comme les hommes, mais comme les animaux sauvages, grâce à Sa Majesté très tyrannique le roi d'Annam. »

Nos gens revinrent de leur exploration : ils n'avaient vu nulle part ombre d'Annamites. Nous respirions enfin une atmosphère libre, et pouvions continuer notre marche. En quelques minutes, nous arrivâmes sur les bords d'une rivière, nommée Ba par les naturels. Elle n'était pas profonde à cette saison, à peine avions-nous de l'eau jusqu'à la ceinture ; mais elle est en tout temps d'une rapidité telle, que rarement quelqu'un est assez audacieux pour s'aventurer seul à la traverser. Quant à des ponts, il ne faut pas y songer en ce pays. Nous formâmes donc une longue chaîne, nous tenant tous par la main, et nous pûmes, sans accident, gagner l'autre rive.

Un peu avant le coucher du soleil, grande fut notre surprise de voir venir à nous un Annamite que nous ne reconnûmes pas d'abord. Mais nos appréhensions disparurent bientôt pour faire place à la joie la plus vive ; c'était notre diacre Do, que MM. Combes et Fontaine envoyaient à notre rencontre. Il avait fait quatre journées de marche par des chemins affreux. Notre satisfaction fut bien mêlée de tristesse, quand il nous peignit la situation de nos confrères ; mais nous savions que le lot du missionnaire ne peut être que la croix, et mettant notre confiance dans le bon Dieu,

« Nous irons partager leurs peines, dîmes-nous, nous souffrirons ensemble, et nous souffrirons moins. »

Cette nuit et les deux suivantes se passèrent dans la maison du terrible Ba-Ham. Il ne se montra pas trop déraisonnable, et nous partîmes de chez lui sans que nos hottes eussent été complètement dévalisées. De là jusqu'à Bo-Lu la route est d'une grande journée, mais quelle route ! Le bon Père Desgouts faillit y laisser la vie. Les montagnes étaient parfois si escarpées, que, pour les gravir, il fallait s'aider des mains et grimper le long des racines d'arbres. C'était bien pis quand, arrivés au sommet, il fallait ensuite descendre le versant opposé. Il me semble encore voir mon bon vieux compagnon tenant un long bâton dans chaque main ; ses genoux tremblants se dérobaient sous lui ; tantôt il s'asseyait pour se laisser glisser le long des rochers, tantôt il descendait la montagne, le visage tourné vers la pente, comme s'il descendait une échelle ; et arrivés au bas, il fallait gravir de nouveau pour redescendre et remonter encore. Aussi, vers le soir, M. Desgouts fut-il hors d'état d'aller plus loin, et il fallut louer des sauvages pour le porter. Pour moi, c'est à peine si je ressentais la fatigue, tant j'étais fort et ingambe à cette époque.

Les bons habitants de Bo-Lu furent pour nous ce qu'ils avaient été pour nos confrères, généreux malgré leur misère extrême. Le lendemain de notre arrivée était le grand jour de Noël.

« Aujourd'hui, nous disions-nous, dans notre patrie et dans tout le monde catholique, la joie la plus pure règne dans les cœurs des prêtres et des fidèles. Nos heureux confrères offrent un triple sacrifice, et reçoivent trois fois dans leur cœur le petit enfant qui nous est né. Et nous, pauvres exilés, nous gémissons sur cette triste montagne, au milieu de sauvages qui ne connaissent pas l'Enfant-Jésus ! Pour moi, l'année dernière, à pareil jour, j'étais en mer et j'essuyais pour mes péchés une tempête affreuse. Privations sur terre, tempêtes sur mer, puissé-je au moins plus tard avoir paix et bonheur au ciel ! »

Nous fûmes obligés de passer trois jours à Bo-Lu, car M. Desgouts était trop fatigué pour se remettre de suite en marche.

De Bo-Lu jusqu'à Kon-Phar il y a deux journées de chemin. Ce furent encore deux journées bien fatigantes pour M. Desgouts, surtout la première, à cause de la pluie qui avait rendu les sentiers de la montagne presque impraticables. Bien que ce pays soit situé entre le treizième et le quatorzième degré de latitude, il était tombé, le jour de

Noël, de la neige avec la pluie ; les sauvages disaient qu'il avait plu de la farine.

Le dernier jour de l'an, la nuit nous surprit dans la forêt. Après le coucher du soleil, les sauvages qui nous accompagnaient nous firent à la hâte une tente de branches d'arbres, et allumèrent un grand feu, qu'ils alimentèrent ensuite avec des arbres secs presque entiers. M. Desgouts n'avait pas la force d'entretenir conversation.

« Je n'en puis plus » me dit-il, et il s'étendit sur la terre nue.

Le lendemain, pour le réveiller, je lui souhaitai la bonne année ; c'était le 1^{er} janvier 1851.

« Courage, Père, lui dis-je, encore deux petites journées, et nous embrasserons nos confrères. »

Nous nous remîmes en route, mais à peine avons-nous fait cent pas, que le diacre Do, qui ouvrait la marche, poussa un cri perçant, suivi de ces mots :

« *Laudate Dominum omnes gentes* (Louez le Seigneur, peuples de la terre). Je suis blessé ! »

Et il s'affaissa sur lui-même. Il s'était enfoncé dans le pied une lancette de bambou.

Ces lancettes servent à protéger les abords des villages contre les invasions hostiles. Il y en a de plusieurs sortes, suivant qu'on veut blesser l'ennemi aux pieds, aux jambes ou au ventre. Celles dont il s'agit ici, destinées à blesser les pieds, sont les plus dangereuses ; elles ont environ quatre pouces de longueur, sont taillées en forme de lancette de chirurgien, et se terminent par une pointe très effilée et très aiguë. On les enfonce en terre par le bout opposé, de manière que la lancette soit penchée un peu vers le côté d'où l'on avance contre le village. Toutes les avenues d'un village en guerre avec un autre sont hérissées de ces lancettes, et il est difficile, quand on n'a pas l'habitude d'en rencontrer, de pouvoir les éviter. Souvent les sauvages eux-mêmes s'y blessent, et quelque fois mortellement, car dans ce pays, où l'on n'a aucune notion de chirurgie, la perforation d'une artère ou même d'une veine suffit pour que mort s'ensuive.

Notre pauvre diacre s'était donc enfoncé une de ces lancettes dans la plante du pied, et, pour comble de malheur, la lancette s'était rompue au ras de la blessure, de sorte qu'il fut impossible de la retirer. En quelques jours la plaie se referma, mais ce ne fut que trois mois plus tard que le fragment de bambou s'ouvrit un passage à travers les nerfs, et sortit par le cou-de-pied. C'était, comme je l'ai dit plus haut, le matin du premier de l'an. Le bon Dieu voulait nous faire

comprendre que les années de notre exil sur la terre ne sont bonnes que quand elles commencent par la croix. Do, affaibli par la perte de son sang et par la douleur, était devenu pâle comme un linceul, mais c'était surtout dans les fâcheuses rencontres que sa foi brillait d'un éclat particulier.

« Dieu soit béni ! répétait-il, je commence bien l'année. »

Quelques-uns de nos gens allèrent avertir le village qui avait planté les lancettes de l'accident qui nous était arrivé, et les prier de venir à notre aide pour transporter le blessé.

Il serait difficile de peindre la terreur qui s'empara de ces pauvres sauvages. Ils n'avaient jamais vu d'hommes aussi extraordinaires que nous, et de plus ils reconnaissaient qu'ils s'étaient, quoiqu'involontairement, la cause de ce malheur. Ils arrivèrent en grand nombre, fabriquèrent une espèce de civière au moyen de quelques branches d'arbre liées ensemble, et emportèrent le blessé dans leur village. Là, ils se confondirent en excuses :

« Ce n'est pas contre vous, répétaient-ils, mais contre l'ennemi que nous avons planté ces lancettes. Si nous avions su que vous deviez passer par là, jamais nous n'aurions osé barrer votre chemin. Pardonnez-nous ; ne nous maudissez pas ; ne nous mettez pas à l'amende ! »

Le diacre les rassurait et les consolait de son mieux, et afin de ne pas les attrister davantage, il dissimulait les souffrances aiguës que lui causait sa blessure. Pour nous faire réparation complète, les sauvages nous honorèrent de deux ou trois jarres de vin de riz.

Malgré le retard causé par cet accident, ce jour même nous arrivâmes à Phar. De là jusqu'à Ko-Lang, il n'y a plus qu'une matinée de marche. Tant que la blessure du diacre fut fraîche, il put supporter le mouvement des porteurs, mais, le lendemain, la douleur était si vive qu'il fut obligé de demeurer à Phar, de sorte qu'il n'était plus de notre compagnie, quand nous rejoignîmes nos confrères. Ce ne fut que quelques jours plus tard qu'il nous arriva à Ko-Lang, porté sur le dos d'un sauvage de Phar.

CHAPITRE —V—

Séjour à Ko-Lang.

J'ai dit que MM. Combes et Fontaine habitaient une petite hutte, construite de leurs mains, dans la forêt de Ko-Lang. Les hommes les y visitaient rarement, mais, en revanche, ils avaient chaque jour la visite de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Non pas chaque jour cependant, je me trompe, car souvent déjà les forces leur avaient manqué pour monter au saint autel. Les fièvres des bois s'étaient abattues sur toute cette petite troupe, et ni la vigueur ni l'embonpoint ne font long séjour sur ceux qui en sont atteints.

Aussi, quand au bruit de notre arrivée, M. Combes sortit de la hutte, je ne le reconnus plus. Et cependant nous avons vécu ensemble assez longtemps au Séminaire des Missions-Étrangères ; et il y avait à peine un an que nous nous étions quittés.

« Comment, lui dis-je, c'est vous qui êtes le Père Combes ! Mais cela n'est pas possible ? »

En laissant échapper ces paroles d'étonnement, j'avais franchi d'un bond le ruisseau assez large qui nous séparait.

« Nous verrons, me répondit-il, si dans six mois, vous pourrez encore ainsi sauter ce ruisseau. Cependant, vive la joie quand même ! Et béni soit le bon Dieu qui nous réunit ici, sous les ailes de sa Providence. »

Je commençais déjà à m'étonner de ne pas voir M. Fontaine, quand une voix sortit du fond de la cabane :

« Moi, je suis trop grand seigneur pour aller au devant de vous ; prenez la peine de venir jusqu'à moi. »

Pauvre Père ! Il s'était blessé au pied un des jours précédents, et comme en ces pays la plus petite plaie s'envenime facilement, toute sa jambe était dans un état pitoyable. Mais son courage lui faisait supporter cette épreuve avec patience, et il était aussi gai que de coutume.

Nous voilà donc quatre missionnaires réunis dans un pauvre réduit loin de toute habitation humaine, et vivant, comme saint Jean-Baptiste, avec les bêtes de la forêt. M. Desgouts fut le premier des nouveaux venus à subir le travail d'acclimatement ; mais la prévision de M. Combes à mon endroit ne tarda pas non plus à se vérifier.

Il y avait à peine quinze jours que nous étions arrivés quand je ressentis les premières atteintes de la fièvre. N'ayant jamais su ce que

c'était, je ne la reconnus point tout d'abord. Je sentais dans tout le corps une chaleur inaccoutumée, mais la pensée ne me vint pas d'en parler à mes confrères déjà instruits par l'expérience, et j'allai me baigner dans le ruisseau voisin. À peine y étais-je descendu, que tout mon sang se glaça ; je rentrai et m'étendis à terre, en proie à une fièvre terrible. Plus on est fort et robuste, plus l'action de ces fièvres est violente. Aussi, lors des premiers accès, je tremblais d'une manière extraordinaire : mon corps bondissait sur la natte qui me servait de couche ; et quand les frissons avaient fait place à une chaleur brûlante, j'étais presque toujours en délire. Inutile d'ajouter que mes forces décréurent bien vite jusqu'au niveau de la faiblesse de mes confrères. Dans ces jours de Ko-Lang, il m'arriva assez souvent, après être monté au saint autel, d'être obligé de descendre avant la fin du sacrifice ; je suis même quelquefois tombé à la renverse. Cependant, je dois dire à la gloire de la Providence, que jamais je n'ai été obligé de quitter l'autel après la consécration. Tous mes confrères peuvent en dire autant ; eux aussi laissèrent plus d'une fois la messe inachevée, mais jamais quand l'adorable sacrement était déjà sur l'autel.

Au milieu de ces épreuves nous étions heureux ; la pensée que nous étions là par la volonté du bon Dieu relevait notre courage, et nous trouvions de la consolation à comparer notre état à celui de Jésus dans l'étable. Nous étions d'ordinaire étendus, chacun sur sa natte, aux quatre coins d'un foyer creusé au milieu de la cabane. Ceux que l'accès de fièvre avait saisis se débattaient avec lui comme ils pouvaient ; les autres qui avaient un moment de relâche, priaient, riaient, chantaient des cantiques, entretenaient conversation, ou fumaient la pipe. Pendant le jour, ceux que la fièvre laissait en repos pour le moment, allaient chercher dans la forêt des pousses de bambou, de la fougère tendre, ou d'autres herbes bonnes à manger ; rentrés au logis, ils les faisaient cuire dans une marmite de terre, pour servir d'assaisonnement au riz qui constituait notre seule nourriture. Un jour nous fîmes fête. Un de nos Annamites avait pris dans le ruisseau un poisson gros comme une sardine ; ce fut un événement. M. Combes, en qualité de supérieur, le partagea en quatre portions égales, et chacun de nous plaça solennellement un pouce de poisson sur son écuellée de riz. En revanche, il nous est arrivé une ou deux fois de jeûner complètement, faute de quelqu'un pour cuire le riz, tout le monde étant malade à la fois.

Quand on est bien portant et qu'on a bon appétit, on se contente aisément de riz sec pour son repas ; mais en temps de fièvre,

quand on a la bouche amère, le riz sec dégoûte, et sa seule odeur, surtout s'il est encore chaud, suffit pour soulever l'estomac. Et encore, à cette première époque, il nous est arrivé souvent de ne pas savoir le matin si nous mangerions pendant la journée ; mais, grâce à la Providence, nous n'avons jamais passé un jour entier sans trouver suffisamment de riz au moins pour un repas. Le bon Dieu inspira aux gens d'un village, nommé Kon-Ko-Mo, de ne pas avoir une aussi grande frayeur de nous que les autres sauvages ; ce furent eux qui, presque chaque jour, nous approvisionnèrent pendant le temps que nous passâmes dans la forêt de Ko-Lang.

Quelques semaines après mon arrivée, Kiem, l'ami du diacre, nous fit visite. Quand, au moment du dîner, il n'aperçut à côté de notre écuelle de riz que quelques herbes ramassées dans la forêt, les larmes lui vinrent aux yeux. Deux jours après, ses esclaves nous apportèrent un quartier de buffle, un porc, et quelques poules dont il nous faisait cadeau.

Lorsque la fièvre nous laissait quelques jours de répit, nous en profitions pour faire des excursions dans les villages environnants. M. Fontaine, avec sa jambe malade, nous accompagnait ordinairement ; il se traînait comme il pouvait, dominant la douleur à force de courage. C'est dans une de ces promenades que M. Combes heurta une lancette de bambou qui lui traversa le pied de part en part. Nous le transportâmes sur quelques branches d'arbres, jusqu'à notre cabane, et après quinze jours de repos forcé, il fut en état de marcher un peu.

Cependant les semaines et les mois s'écoulaient, et nous demandions en vain à Bliou de nous conduire plus loin. De quelque côté qu'il sondât le terrain, il ne rencontrait que des refus ; aucun village ne voulait nous ouvrir ses portes. Nous ne pouvions pas néanmoins demeurer toujours dans notre cabane de la forêt ; le séjour en était trop dangereux à cause de la proximité des marchands annamites. Comme Bliou l'avait prévu, notre présence dans le pays ne leur resta pas longtemps ignorée. Quelques-uns d'entre eux vinrent jusqu'à Ko-Lang pour s'assurer du fait ; mais le mot d'ordre était donné par notre hôte, on répondit négativement à toutes leurs questions. Ils firent des recherches dans le village, ne trouvèrent rien qui pût confirmer leurs soupçons, et s'en retournèrent comme ils étaient venus. Mais une autre tentative de leur part pouvait parfaitement réussir. D'ailleurs, notre hutte était située dans un endroit très insalubre. Nous nous trouvions comme au fond d'un entonnoir, où

régnait une humidité perpétuelle, et où l'air pouvait à peine se renouveler. Les fièvres avaient rendu fou un de nos jeunes gens, qui n'a jamais depuis recouvré la raison. Ce pauvre garçon quittait ses habits qu'il allait attacher au sommet des arbres les plus élevés, et puis s'en allait courant à travers la forêt. Une fois nous fûmes trois jours sans le retrouver, et il fallut emprunter tous les chiens de Ko-Lang pour suivre sa piste comme celle d'une bête fauve. Quand nous le rejoignîmes, il avait la bouche remplie d'herbes à moitié mâchées. Plus tard, sa folie diminua un peu d'intensité, mais il est toujours resté idiot. Les fréquents délires que la fièvre nous occasionnait, nous ont souvent fait craindre pour nous le même malheur ; gloire à Dieu qui nous a préservés !

En écrivant ces détails sur notre séjour à Ko-Lang, les larmes me viennent aux yeux, mais, je ne saurais trop le répéter, ce sont des larmes de bonheur. Nos misères étaient des misères bien-aimées, car le Seigneur Jésus les parfumait d'une inappréciable douceur ! L'avenir était pour nous enveloppé des ténèbres les plus épaisses ; nous ne savions pas ce que nous deviendrions, où nous irions ; de toutes parts c'était l'inconnu sans issue, sans espérance humaine. Mais nous étions contents :

« La terre entière est au Seigneur, nous disions-nous, *Domini est terra et plenitudo ejus* ; quelque part que nous soyons, nous serons toujours sous les ailes du bon Dieu. Ayons confiance, et que Notre-Seigneur n'ait pas à nous adresser le reproche qu'il fit aux Apôtres : Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Dans un de ces moments d'émotion à la fois si douce et si triste, M. Combes nous dit un jour :

« Oh ! si je pouvais, avant de mourir, avoir le bonheur de baptiser seulement cinq adultes, ou parvenir à instruire et préparer quinze catéchumènes, je dirais avec joie mon *Nunc dimittis* ! »

Ce vœu d'une charité ardente toucha le cœur de Dieu. Au moment même où M. Combes l'exprimait, la Providence dirigeait vers nous les pas de celui qui devait être son premier néophyte. Un parent de Bliou, nommé Hémur, du village de Ko-Xam, situé à une journée à l'ouest, vint à Ko-Lang pour je ne sais quelle affaire. J'aurai souvent, dans la suite, occasion de parler de cet homme qui nous a aidés plus que tout autre, dans nos efforts pour implanter la foi chez les

sauvages, et dont Dieu a payé le dévouement à notre égard par la grâce du baptême, qu'il reçut le premier entre tous les Bahnars.

CHAPITRE —VI—

Voyage d'exploration à Ko-Xam. — Efforts du démon pour nuire aux missionnaires.

Quand nous vîmes Hémur à Ko-Lang, et que nous sûmes d'où il était, nous n'eûmes rien de plus pressé que de lui demander si, dans le cas où nous irions chez lui, on consentirait à nous recevoir. Il nous répondit que si nous désirions nous établir à Ko-Xam, il ne pouvait nous y autoriser de son chef et sans avoir consulté le village ; mais que s'il s'agissait seulement d'y faire une excursion en compagnie de Bliou, il nous offrirait volontiers l'hospitalité dans sa propre maison pour une nuit ou deux. C'était tout ce que nous pouvions souhaiter pour le moment ; et nous fixâmes le jour précis de notre visite, afin qu'il ne fût pas absent de chez lui.

Dans le pays où nous allions, les sauvages n'avaient jamais vu d'étrangers. Afin de ne pas les effrayer inutilement, il fut décidé que nous ferions le voyage en aussi petit nombre que possible, et par des chemins détournés. MM. Fontaine et Desgouts restèrent dans la hutte ; M. Combes et moi, accompagnés du diacre, de deux catéchistes annamites et de Bliou, formions toute la caravane.

De Ko-Lang à Ko-Xam, il y a environ une journée de marche, et l'on trouve sept à huit villages, mais nous n'entrâmes dans aucun. Comme il n'y a d'autres sentiers que ceux qui relient entre eux les différents villages, on est obligé, lorsqu'on ne veut pas les suivre, de se frayer soi-même une voie à travers les hautes herbes et les épaisses broussailles de la forêt. C'est ce que nous fîmes, et ce qui rendit notre marche extrêmement fatigante. Vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous arrivâmes auprès de Po-Nang, éloigné de Ko-Xam d'environ une demi-heure. Ce village était en fête, et se livrait à toutes les réjouissances qui, chez les Bahnars, accompagnent le sacrifice du buffle. Tout le monde était réuni sur la place publique, quand nous vîmes à passer sur la colline à laquelle est adossé le village. Notre intention était de le tourner comme tous les autres, mais nous fûmes aperçus, et ces pauvres gens s'imaginèrent que nous étions des ennemis qui venons les surprendre. Saisis aussitôt d'une frayeur

panique, tous, hommes, femmes et enfants, se mirent à pousser des cris ou plutôt des hurlements épouvantables, comme c'est leur habitude dans les plus grands dangers. Mais quand ils virent que nous passions outre et qu'il n'y avait rien à craindre, le calme se rétablit peu à peu, et la joie, un instant troublée, reprit son cours.

Il était déjà nuit lorsque nous arrivâmes à la palissade qui entoure Ko-Xam. La porte étant fermée, Bliou appela Hémur ; mais celui-ci, avant de venir nous rejoindre, jugea à propos de prévenir le village de notre présence. Tous les hommes se réunirent à la maison commune, et on tint conseil pour décider si l'on devait ou non nous laisser entrer. Hémur était à cette époque l'homme le plus influent du village, à cause de sa probité reconnue, de son courage à la guerre, et de son habileté proverbiale dans les cas difficiles. Il était pour nous, et son-suffrage en notre faveur déterminait celui de beaucoup d'autres. Cependant on discuta longtemps, et le bruit de conversations assez animées parvenait, jusqu'à notre oreille. Pour nous, patiemment arrêtés devant la porte fermée, nous attendions sans savoir comment cela finirait. Enfin, Hémur l'emporta ; il vint de suite ouvrir, et nous conduisit dans sa maison, où nous passâmes la nuit.

Nous avons rencontré, en arrivant à Ko-Xam, une rivière dont on nous avait souvent parlé. C'est le Bla, qui, jusqu'à Ko-Xam, coule du nord au sud, et, en cet endroit, change brusquement de direction et tourne vers l'ouest. Je dirai de suite que le Bla forme déjà à Ko-Xam une assez large rivière, mais encaissée entre deux chaînes de montagnes, ce qui rend son cours très rapide. À part la saison des pluies où ses eaux s'élèvent à une hauteur considérable, le Bla a d'ordinaire peu de profondeur.

Mgr Cuenot avait depuis longtemps ouï dire que, chez les Bahnars, passait une rivière dont les eaux devaient se déverser dans le grand fleuve du Laos, et, sur cette donnée, Sa Grandeur, dont le plan d'évangélisation embrassait un vaste pays, avait, dès l'abord, fait mention du Laos dans la distribution de nos rôles respectifs. M. Combes devait évangéliser les Bahnars ; M. Desgouts fonder un petit séminaire annamite chez M. Combes ; M. Fontaine et moi avions mission, quand nous rencontrerions cette rivière, de nous procurer une barque, et de nous laisser glisser jusqu'au Laos. Dans ce but, Monseigneur nous avait envoyé des livres siamois pour nous aider à apprendre le laotien, langue peu différente de celle que l'on parle à Bangkok ; et pendant quelque temps à Ko-Lang, dans les intervalles de notre accès de lièvre, M. Fontaine et moi nous nous livrâmes à

cette étude. Mais ce plan primitif ne tarda pas à être modifié. Nos maladies presque continuelles firent comprendre à Monseigneur que la seule mission des sauvages userait bien vite la vie de nombreux missionnaires, et que le manque de sujets rendait impossible, pour le moment, l'exécution d'un trop vaste projet. C'est pourquoi les dernières lettres que nous avons reçues avant de venir à Ko-Xam, portaient :

« Quand vous serez arrivés à une journée ou deux à l'ouest de Ko-Lang, si vous rencontrez la rivière dont on m'a parlé, vous trouverez sans doute quelque pays de plaines sur ses rives ; fixez-y votre tente, et sachez que vous êtes dans la vigne confiée à vos soins. »

Notre voyage avait donc pour but, d'après les ordres du vicaire apostolique, de chercher le Bla et un pays de plaines, afin d'y fonder un premier établissement. Aussi la vue de la rivière nous consola grandement des fatigues du chemin, mais la physionomie du pays fut loin de nous donner égale satisfaction. Nous n'avions devant les yeux que des montagnes escarpées et arides.

« Cependant, nous disions-nous, il n'est pas probable qu'une rivière aussi large soit dans tout son parcours ainsi encaissée ; il doit y avoir des plaines plus bas. »

Cette espérance nous fortifia pendant la nuit que nous passâmes chez notre brave ami Hémur, qui nous traita avec toute la cordialité possible.

Le lendemain nous fîmes exhibition publique de nos visages aux habitants de Ko-Xam. Jamais ces pauvres gens n'avaient rien vu d'aussi extraordinaire. Nous étions heureux de pouvoir satisfaire leur averse curiosité, et, quoique tous, même les plus braves, se tinssent à une distance respectueuse, ils ne parurent pas trop effrayés. Malheureusement nous ne pouvions pas lier conversation avec eux, ni leur demander des renseignements sur le pays environnant, car nous ne savions pas la langue bahnar. Le diacre seul en connaissait quelques mots, et lui-même, à cause de la différence de dialecte, parvenait à peine à se faire comprendre. Ce fut donc en vain que nous essayâmes de leur demander une barque pour descendre le cours du Bla, et quelqu'un pour nous servir de guide.

Le village de Ko-Xam est situé sur la rive gauche du Bla, dont les eaux baignent sa palissade. Sur la rive opposée, à l'ouest, la vue est arrêtée par une haute montagne à pic, qui se trouvait en face de nous pendant que les sauvages nous regardaient.

« Voyons ! me dit M. Combes, vous qui êtes encore fort, essayez de monter là-haut, et voyez si l'on ne découvre pas quelque plaine dans le lointain. »

Je ne me fis pas prier, et pendant que ce cher confrère, de son côté, amusait la curiosité des sauvages, en leur montrant quelques objets d'Europe, qu'ils ne pouvaient se lasser de considérer, je me dirigeai seul du côté de la montagne.

L'ascension fut très pénible ; on aurait dit que toutes les ronces et épines qui croissent sur la terre s'étaient donné rendez-vous en ce lieu. Inutile de remarquer qu'il n'y avait pas trace de sentier, et cela sur une pente presque aussi raide qu'une muraille. Enfin, après bien des efforts, j'arrivai tout haletant au sommet. La montagne se termine en pain de sucre, et juste au beau milieu du point culminant il y avait un arbre très élevé. Afin de voir le plus loin possible, je montai sur cet arbre, et là m'arriva un accident auquel je n'ai jamais pu penser depuis sans frissonner. Les efforts inouïs que j'avais dû faire pour escalader la montagne d'abord, puis cet arbre ; le vent froid qui me saisit subitement alors que j'étais tout en sueur ; peut-être encore quelque autre cause inconnue, tout cela fit qu'à peine arrivé au sommet de l'arbre, je me sentis défaillir, et perdis entièrement connaissance. Combien de temps dura cet évanouissement ? Fut-il de quelques secondes seulement, de quelques minutes ou de plus longue durée ? Je n'en sais rien ; ce que je sais, c'est que quand je revins à moi, je tenais le haut de l'arbre embrassé de mes deux bras, et que je fus saisi d'une subite épouvante :

« Ô mon Dieu, m'écriai-je, c'est vous seul qui m'avez sauvé !
Soyez à jamais béni ! »

L'impression fut si vive qu'après être descendu de l'arbre, tous mes membres tremblaient encore.

Mes fatigues furent d'ailleurs sans résultats ; car d'autres montagnes très rapprochées, qui ferment l'horizon dans la direction de l'ouest, m'empêchèrent de rien voir. Je revins donc raconter à M. Combes et l'inutilité de mes efforts et surtout la miséricordieuse attention de la Providence à mon égard. Sans avoir eu tout le succès que nous pouvions espérer, notre voyage à Ko-Xam fut néanmoins pour nous d'une grande importance ; car, vu l'influence dont Hémur jouissait dans son village, et la bienveillance qu'il nous avait témoignée, nous primes, en partant, la résolution de revenir bientôt, pour y bâtir une maison et nous y fixer.

Or, pendant notre séjour auprès de Ko-Lang, nous avions souvent chez nous un sauvage nommé Diong-Dia, individu vagabond et paresseux, qui voulait vivre sans travailler, et passait régulièrement une partie de la journée dans notre cabane. De temps en temps, il allait dans les environs acheter le riz nécessaire à notre subsistance, et le modeste gain qui lui revenait de ses services lui suffisait pour vivre selon son inclination, c'est-à-dire sans rien faire. Lorsque nous fûmes revenus de Ko-Xam, et qu'il sut que nous voulions y retourner pour nous y établir, il comprit que notre départ le priverait de son gagne-pain, et résolut de l'empêcher à tout prix. Pour atteindre ce but, le démon lui inspira un projet digne de l'enfer. Un beau matin, il se mit en route dans la direction de Ko-Xam, et, s'arrêtant à chaque village, il répétait à satiété à tous les sauvages qui voulaient l'entendre :

« Méfiez-vous de ces étrangers ! Ce sont des êtres corrompus et d'une licence effrénée. Partout où ils vont, ils enlèvent les femmes ; ils ont un pouvoir surhumain pour séduire. Malheur à qui oserait leur résister ! Car ils possèdent la science des sorts et des maléfices, et ceux qu'ils veulent faire mourir meurent aussitôt. »

Notre brave ami Hémur fut peut-être le seul sauvage qui n'ajouta pas foi à ces calomnies ; il eut même le courage de prendre notre défense.

« Si ces choses étaient vraies, disait-il aux autres sauvages, Bliou, qui est bien plus digne de foi, que ce vaurien de Diong-Dia, nous aurait prévenus. »

Malheureusement le mensonge trouve plus facilement créance que la vérité. En ce pays-ci comme partout ailleurs, plus une calomnie est stupide, plus elle a de chances de succès, à cause du penchant de l'homme à croire le mal plutôt que le bien. Malgré les protestations et les efforts de Hémur, notre réputation fut complètement perdue, et, à plusieurs lieues à la ronde, tout le monde se mit à nous détester cordialement.

Nous n'avons eu connaissance de ces inventions diaboliques que plusieurs années plus tard ; lorsque, connus particulièrement des sauvages, nous n'avions plus besoin de justification. Mais si nous ignorions alors la cause du changement qui s'était opéré à notre égard, nous n'en ressentions pas moins péniblement les effets. On n'évite pas la rencontre d'un pestiféré avec plus d'empressement que ces pauvres gens n'évitaient la nôtre. Si, sur notre chemin, nous trouvions quelqu'un, homme ou femme, d'aussi loin qu'il pouvait nous

apercevoir, il se mettait à fuir à toutes jambes, et s'enfonçait dans l'épaisseur de la forêt. Si nous arrivions jusqu'aux portes de quelque village, nous les voyions soudain tomber et se fermer devant nous. Appellions-nous du dehors les habitants, ils nous répondaient faussement qu'il était défendu d'entrer, parce qu'ils étaient *dieng*.

Je dois expliquer ici ce mot. Les jours de grandes fêtes, quand on offre un sacrifice public, soit pour écarter une maladie contagieuse, soit dans quelque autre but, le village est *dieng*, c'est-à-dire que l'accès en est interdit aux étrangers. Cet empêchement peut être plus ou moins strict, s'étendre à toutes les relations ordinaires de la vie, ou à quelques-unes seulement. Quelquefois il est sévèrement défendu d'adresser même un seul mot à un étranger que l'on rencontrerait sur sa route. Dans ces différents cas, les sauvages disent qu'ils sont *dieng* de faire telle ou telle chose. À notre égard, tous les villages se disaient *dieng*, qu'ils le fussent véritablement ou non. Il est des endroits où cet état de choses a duré très longtemps. Ce n'est que peu à peu, et lorsqu'on nous a mieux connus, que la fausseté des allégations de Diong-Dia est devenu évidente pour tous.

Cependant, comme nous ignorions complètement ce qui se disait sur notre compte, nous poursuivîmes l'exécution de notre projet. Ceux de nos jeunes gens qui étaient moins malades, furent envoyés à Ko-Xam avec le diacre, afin d'y construire une petite maison. Hémur les reçut de son mieux, mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les autres sauvages n'étaient plus aussi bien disposés à notre égard. À Ko-Xam, comme ailleurs, la seule vue d'un vêtement annamite mettait en fuite toutes les femmes. Quand ils demandèrent la permission d'élever une maison dans l'intérieur du village tous s'y opposèrent, à l'exception de Hémur. Celui-ci fit connaître au diacre le résultat de la délibération ; puis il le conduisit un quart de lieue plus bas, sur la rive du Bla et lui dit :

« Construisez-vous ici une maison. Cette terre n'appartient à personne ; je prends sur moi de vous y défendre. »

Malgré son dévouement pour nous, ce brave homme ne nous fit jamais part des bruits que Diong-Dia avait répandus, et qui étaient la seule cause de notre disgrâce.

Dès que la maison fut achevée, M. Combes et moi abandonnâmes Ko-Lang pour venir habiter Ko-Xam. Le pauvre M. Fontaine avait la jambe dans un trop triste état, pour songer à faire un pareil voyage ; le bon Père Desgouts dut aussi l'ajourner à cause de sa faiblesse excessive ; quand il se crut capable de marcher un peu, il

voulut absolument venir nous rejoindre, mais ses forces physiques n'égalant pas la force de sa volonté, il faillit perdre en chemin le peu de souffle qui lui restait. Après avoir marché, ou, pour mieux dire, s'être traîné jusqu'à midi, il tomba de faiblesse, et on dut le porter jusqu'à Ko-Xam, où il arriva plus mort que vif. Pendant une journée entière, nous craignîmes à chaque instant de le voir trépasser. M. Fontaine resté seul à Ko-Lang, avec quelques jeunes gens malades, s'y ennuya bientôt. Ne pouvant plus y tenir, il se mit en route à son tour, et nous fûmes joyeusement étonnés de le voir, un beau jour, arriver tout haletant au milieu de nous. Il avait fait une journée de marche par des chemins affreux, sur une seule jambe, une béquille faisant office de l'autre !

CHAPITRE —VII—

Premiers rapports avec les sauvages de Ko-xam. — Incendie. — Conspiration contre la maison des missionnaires.

Nous voilà donc tous les quatre réunis dans notre nouveau domicile. Mais à considérer les choses humainement, que notre position était triste et décourageante ! Nous, envoyés de Dieu pour annoncer la Bonne Nouvelle, et lutter à outrance contre le démon et contre tous les mauvais penchants qu'il inspire et entretient dans le cœur de l'homme, nous étions, dès le début, regardés comme les suppôts de l'enfer, comme les victimes et les propagateurs des plus avilissantes passions !

Oh ! combien de fois, dans nos excursions à travers le pays, en voyant ces pauvres sauvages nous éviter et nous fuir, notre cœur n'a-t-il pas saigné d'une indicible douleur :

« Si tu connaissais le don de Dieu, disait le bon Jésus à cette heureuse Samaritaine, si tu savais quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire, peut-être lui aurais-tu demandé toi-même, et il t'aurait donné l'eau vive. »

Ces tendres paroles me sont bien souvent venues à l'esprit. Parfois, ne pouvant ni me faire comprendre, ni même faire arriver ma voix jusqu'à eux, je criais de loin à ces bien-aimés fuyards qui ne m'entendaient pas :

« Ô pauvre et cher sauvage ! Si tu savais combien je t'aime et te veux de bien ! Si tu savais combien, pour ton amour, j'ai

essuyé de peines et de fatigues ! Combien j'ai traversé de mers et bravé de tempêtes ! Si tu savais quelle patrie j'ai abandonnée à cause de toi ! Oh ! si surtout tu pouvais savoir quelle bonne et sainte mère j'avais là-bas, à six mille lieues d'ici, et avec quel serrement de cœur je lui ai dit adieu pour toujours ! Et tout cela, par amour pour toi, pour toi qui me fais ! Pour toi qui as peur de moi, le meilleur de tes amis !>>

Mais, quelque vive que fût notre affliction, nos cœurs n'étaient point découragés. Les pensées de foi nous consolait bien vite ; le souvenir de Jésus-Christ, méconnu, insulté, rejeté, allumait en nos âmes une nouvelle ardeur. L'aversion qu'on nous témoignait était elle-même un gage de la bénédiction de Dieu.

« Parcourons, nous disait M. Combes, l'histoire de toutes les missions, de toutes les églises. Toujours, au début, la prédication de l'Évangile a rencontré des difficultés, des persécutions. Si, en quelques lieux, l'épreuve a fait défaut aux premiers efforts des missionnaires, c'est que le bon Dieu ne les bénissait pas et que leurs travaux ne devaient obtenir que peu de fruits. Le diable s'agite, il hurle, il tempête ; c'est qu'il a peur, c'est qu'il sent que ses affaires vont mal. Courage, humilité, confiance en Dieu, et nous atteindrons le but, malgré le démon, et même, ce qui est plus difficile, malgré nos fautes !>>

Dans les commencements de notre séjour auprès Ko-Xam, aucun sauvage n'osait s'aventurer de notre côté. Seul, Hémur venait nous voir tous les jours, après les travaux des champs. Il passait même quelquefois la nuit auprès de nous. Cependant, malgré l'amitié qu'il nous portait et la confiance que nous lui inspirions, la première fois qu'il coucha dans notre maison il eut grande peur. La nuit venue, nos jeunes Annamites se mirent, selon l'usage, à réciter ou plutôt à chanter leurs prières. L'accent, tantôt triste et solennel, tantôt rapide et entraînant des prières annamites produisit sur Hémur un effet étrange. Il ne savait s'il devait fuir ou demeurer ; mille craintes superstitieuses agitaient son âme, et il resta immobile de frayeur. La prière terminée, nos jeunes gens recommencèrent à causer et à rire comme à l'ordinaire. Hémur se rassura, et, ainsi qu'il nous l'a avoué plus tard, il lui sembla à ce moment qu'on lui enlevait un poids énorme de dessus la poitrine.

Ce fut Hémur qui, durant plusieurs mois, se chargea de nous procurer la nourriture. Cette année-là le village de Ko-Xam avait

récolté peu de riz, et déjà la faim commençait à s'y faire sentir ; de sorte que l'on n'aurait pas pu nous venir en aide, quand bien même on en aurait eu la volonté. Hémur était donc obligé d'aller dans d'autres villages, et souvent assez loin, pour acheter le riz nécessaire à la subsistance d'une vingtaine de personnes que nous étions à cette époque. Outre le riz, il nous achetait quelquefois des poules, quelques douzaines de souris fumées, et d'autres délicatesses de ce genre. Quoique ce généreux sauvage fût pauvre, comme ils le sont tous, il ne chercha jamais à s'enrichir à nos dépens ou à notre occasion. Jamais il ne nous demandait rien, et quand nous lui donnions quelque chose pour le dédommager de sa peine et de la perte de son temps à notre service, il l'acceptait toujours avec reconnaissance, quelque minime que fût la récompense.

Il avait une sœur veuve, douée de toutes les qualités qu'il possédait lui-même. C'est elle qui pilait notre riz ; c'est elle aussi qui a habitué les femmes de Ko-Xam à n'avoir pas peur de nous. Hémur aimait tendrement sa sœur, et avait adopté son fils unique, n'ayant pas lui-même d'enfant. Leur famille comptait en tout quatre personnes : Hémur, sa sœur nommée Hémon, Jieng, femme de Hémur, et Tot, fils unique de Hémon. Je mets ici ces noms parce que ce sont les quatre noms bahnars que le bon Dieu a écrits les premiers dans le livre de vie. Si le don de la foi n'était purement gratuit, ces bonnes gens l'auraient mérité. On verra dans la suite que le bon Dieu s'est montré généreux en Dieu à leur égard. Nos cœurs de missionnaires, amis par vocation de toutes les âmes à sauver, aimaient celles-là d'une particulière dilection ; aussi demandions-nous chaque jour au bon Dieu de leur accorder la grâce de le connaître et de l'adorer.

« Vous verrez, disait souvent M. Combes, que Hémur sera notre premier néophyte. »

Il disait vrai. Nous comprîmes bientôt que dans un pays aussi pauvre, où la famine règne un bon tiers de l'année, il serait difficile de trouver toujours à acheter le riz nécessaire pour notre subsistance. Nous songeâmes donc à en cultiver nous-mêmes autour de notre maison. Chacun se mit avec ardeur au travail, et le bon Dieu faisant fructifier nos sueurs, notre première récolte de riz nous dispensa d'en acheter pendant six mois.

Mais avant de mentionner cette récolte, j'aurais dû raconter comment, lorsque nous commençâmes à défricher la forêt, un accident survint, qui faillit avoir pour nous des conséquences bien fâcheuses. Nous avions abattu les arbres depuis plusieurs jours. Quand ils furent

assez secs, nous y mîmes le feu à la façon des sauvages ; mais notre inexpérience nous fit négliger de prendre les précautions nécessaires pour limiter l'incendie. Chacun de nous alluma de son côté sur le contour du champ, de sorte qu'en quelques minutes la flamme s'éleva de toutes parts ondoyante et terrible. Quand nous vîmes cette montagne de feu s'étendre avec une effrayante rapidité, la frayeur nous saisit. Nous nous étions imaginé d'abord que les flammes auraient peu ou point d'action sur les arbres verts de la forêt, mais en les voyant dévorer buissons, arbrisseaux, grands arbres même comme une poignée de paille sèche, nous poussâmes des cris de détresse. Heureusement ce jour-là, tous les habitants de Ko-Xam étaient occupés à un travail commun, dans l'enceinte de leur palissade. Quand ils aperçurent la flamme s'élever si haut dans les airs, ils comprirent l'accident qui nous était arrivé, et tout le monde accourut, depuis le plus petit enfant jusqu'au vieillard. L'incendie grandissait toujours ; encore quelques instants et le village devenait lui-même la proie de flammes. Les sauvages, instruits par l'expérience, mirent de leur côté le feu à la forêt. Quand les deux incendies, marchant l'une contre l'autre, se rencontrèrent, ils s'affaiblirent rapidement faute de combustible, et finirent par s'éteindre.

Jamais de ma vie je n'ai été aussi effrayé que ce jour-là. Si le bon Dieu eût permis que le feu dévorât le village de Ko-Xam, à moins d'un miracle nous étions perdus, et la mission des sauvages mourait avant de naître. En cette fatale journée nous courûmes, M. Combes et moi, un danger imminent. Quand la flamme commença à s'élever, nous nous trouvions au beau milieu du champ. Tout préoccupés du malheur qui nous menaçait, nous ne nous aperçûmes pas que le feu faisait cercle autour de nous, et nous fermait toute issue.

« Mais nous sommes pris nous-mêmes, s'écria tout à coup mon confrère ; précipitons-nous du côté de la rivière ! »

Aussitôt fait que dit, nous nous recommandons à la sainte Vierge, nous nous élançons à travers les flammes, et nous nous jetons dans le Bla la tête la première. Si jamais nous avons chanté de bon cœur un *Te Deum* d'actions de grâces, c'est bien ce jour-là ! Et voilà comment le bon Dieu garde ses missionnaires comme la prune de son œil.

Le démon, qui profitait de tout pour indisposer les sauvages contre nous, n'eut garde de perdre une aussi belle occasion de nous nuire. Cet incendie qui nous avait tant effrayés, qui nous avait causé une peine si vive, fut exploité par l'éternel ennemi de tout bien pour

nous aliéner encore davantage le cœur de ces pauvres Bahnars. Pour qui connaît leur caractère pacifique et la douceur naturelle de leurs mœurs, il est impossible d'expliquer autrement la conspiration que les habitants de Ko-Xam tramèrent alors contre nous. Comment, en effet, comprendre qu'ils aient voulu venir, de sang-froid, nous massacrer dans notre maison, eux qui sont habituellement bons et ont horreur du sang ? Mais le démon s'en mêlait ; il avait toujours régné en souverain sur ces infortunés pays ; sa haine des âmes y avait toujours été complètement satisfaite. Maintenant que, par la présence des prêtres de Jésus-Christ, son empire menaçait ruine, il tentait un suprême effort pour l'empêcher de crouler. Quoi qu'il en soit, voici le fait.

Un jour que les habitants de Ko-Xam buvaient ensemble le vin de riz, et que des sauvages de quelques villages voisins, invités par eux, étaient venus prendre part à la fête, Hémur, notre ami éprouvé vint nous prier de nous y rendre, pour boire avec lui de son propre vin. Ce jour-là je n'avais pas de fièvre, non plus que M. Combes. Nous acceptâmes donc volontiers son invitation, et le suivîmes avec deux ou trois de nos gens. Nous entrâmes dans la maison commune, où tout le monde était réuni ; les conversations étaient déjà bruyantes, les libations copieuses et les vapeurs du riz fermenté commençaient à échauffer les têtes. Hémur but peu ; son visage, d'ordinaire souriant, était sérieux et préoccupé. Il savait qu'une conspiration était ourdie contre nous ; il connaissait même les chefs de cette trame. La nuit suivante, on devait, à la faveur des ténèbres, venir cerner notre maison, nous surprendre dans notre premier sommeil et nous massacrer. On ne l'avait pas, il est vrai, engagé à prendre part à un crime dont on le savait incapable ; mais quelques amis lui avaient en secret donné connaissance de la conspiration, et de ses détails, et c'est pourquoi, sans nous prévenir du danger qui nous menaçait, il nous avait amenés au milieu de tout le village réuni. Il voulait frapper un grand coup, et prendre publiquement notre défense, seul contre tous.

Hémur est un homme de haute taille, plus grand que les autres habitants de Ko-Xam. À cette époque, il pouvait avoir une quarantaine d'années, et ses membres robustes étaient dans toute leur vigueur. Il jouissait d'une grande réputation de courage ; les gens de son village l'avaient souvent vu à leur tête braver le danger d'un air impassible, résister seul à plusieurs ennemis, et seul, les faire prisonniers. Sa voix vibrante savait, au besoin, jeter la terreur dans l'âme de ceux qui l'écoutaient. En un mot, il avait tout ce qu'il faut chez les sauvages pour se faire craindre et respecter.

Il y avait assez longtemps déjà que nous étions à la maison commune, lorsque Hémur laissant éclater les sentiments d'indignation qu'il ne pouvait plus contenir, se leva soudain au milieu de l'assemblée, et de sa voix la plus retentissante :

« J'ai appris, dit-il, que plusieurs me font un crime d'être l'ami de ces Annamites, et je m'aperçois qu'on me blâme de les avoir invités aujourd'hui à venir prendre part à notre fête. Pourquoi donc ont-ils des ennemis parmi nous ? Quel mal nous ont-ils fait ? Quelle injustice ont-ils commise ? S'ils ont mangé votre riz, ils vous l'ont payé, et personne ne vous forçait à le leur vendre. Y a-t-il quelqu'un, depuis le plus petit enfant jusqu'au plus vieux d'entre nous, à qui ils aient fait la moindre injure ? Levez-vous donc, vous qui ne savez que parler en secret, à l'oreille, et ourdir des complots dans l'ombre. Lâches que vous êtes, si quelqu'un ose me répondre, qu'il se lève. Oui, je le dis à la face du village, j'aime ces étrangers, parce qu'ils sont bons, et moi seul je sais leur rendre justice. Puis, d'un bond, il se précipite sur le foyer, et saisissant un tison ardent, il se l'enfonce jusqu'à la gorge, et ensuite interpelle le chef de nos ennemis : Si tu oses me résister, toi, lâche, mords ce tison après moi, et jure-moi haine comme je te le jure. »

Un silence morne avait succédé au bruit des conversations tout à l'heure si animées. Dans cette vaste maison remplie de monde, on eût entendu voler une mouche. Nul n'osa répondre à Hémur. L'individu personnellement interpellé tremblait comme la feuille au vent ; il se confondit en excuses, et l'affaire en resta là.

Quant à nous, qui ne connaissions pas encore la langue bahnar, nous ne comprimes rien alors à cette scène étrange. Mais deux ou trois ans plus tard, le chef de la conspiration se convertit, reçut le baptême, et devint un fervent chrétien. Alors, au souvenir du crime qu'il avait été sur le point de commettre, il s'indigna contre lui-même, et pour se débarrasser de ses remords, il vint se jeter aux pieds de M. Combes. Il savait bien qu'il allait l'étonner, et que nous ignorions le danger que nous avions couru par sa malice ; mais il lui fut impossible de se taire.

« Misérable que je suis, s'écria-t-il, autrefois j'ai voulu, ô mon père, vous assassiner. Mais aujourd'hui, si l'on venait vous attaquer, je serais là pour vous défendre et mourir pour vous. On n'arriverait jusqu'à vous qu'en passant sur mon cadavre. »

Et il raconta les faits qu'on vient de lire, ainsi que les paroles de Hémur que nous avons bien entendues, mais que nous n'avions pas comprises.

CHAPITRE —VIII—

MM. Desgouts et Fontaine sauvés des eaux. — Premières études de langue bahnar. — Voyage de Ko-Xam à Ko-lang par Mo-tong.

Quelques jours après l'incident dont j'ai parlé au précédent chapitre, nous faillîmes perdre nos deux confrères, MM. Desgouts et Fontaine. Le premier avait été pris d'une maladie qu'on n'ose guère nommer en Europe, mais qui est bien commune en ces pays-ci : la gale, puisqu'il faut l'appeler par son nom, lui couvrait tout le corps, et, de concert avec la fièvre, ne lui laissait de repos ni jour ni nuit. Lorsque la démangeaison était trop forte, le bon Père tâchait de la calmer un peu par des bains froids dans le Bla. M. Fontaine avait aussi recours à la rivière pour sa jambe malade.

Or, un jour, ce dernier invita notre vieux confrère à aller prendre un bain, vingt pas au-dessous de notre maison. En cet endroit les eaux du Bla sont profondes, mais il y a, au milieu de la rivière, un petit îlot de sable autour duquel on n'a d'eau que jusqu'à la ceinture. Il faut dire que nos deux baigneurs ne savaient nager ni l'un ni l'autre. Nous avons une petite barque faite d'un seul tronc d'arbre et assez joliment travaillée par la main des sauvages. M. Fontaine, aussi mauvais rameur qu'ignorant nageur, était en revanche intrépide jusqu'à la témérité. Ils allèrent ensemble à l'îlot, et, le bain terminé, M. Fontaine tout fier d'avoir su diriger sa barque depuis le rivage jusqu'à cet endroit, cinq mètres tout au plus, s'imagina qu'il était passé maître en navigation, et qu'il pouvait sans danger voguer au large. Il proposa donc une promenade à M. Desgouts, lequel, aussi confiant dans les autres que peu confiant en lui-même, crut sur parole au savoir-faire de son compagnon. Près de l'îlot, les eaux du Bla coulent lentement, mais, un peu plus bas, le courant devient de plus en plus rapide et finit par se briser en cascade sur des rochers. Tant qu'on fut sur cette nappe tranquille, notre rameur improvisé se dirigea tant bien que mal ; mais, un peu plus loin, il perdit la boussole. Embarcation et équipage, tout fut emporté par le courant et, deux

minutes plus tard, la barque vide flottait seule à la dérive, en aval de la cascade. Dans un endroit aussi dangereux, même pour un nageur expérimenté, ces messieurs auraient dû se briser la tête ou les membres dix fois pour une ; mais la Providence veillait sur eux. Ils parvinrent au prix de nombreuses contusions à gagner terre ; M. Desgouts sur la rive gauche, M. Fontaine du côté opposé. Mais comme les deux rives sont couvertes de hautes et épaisses broussailles ; comme de plus les deux naufragés prirent terre l'un beaucoup plus bas que l'autre, chacun d'eux s'imagina que son confrère avait péri. M. Desgouts nous arriva le premier, ruisselant d'eau et de boue, couvert de blessures, et désolé de la mort de M. Fontaine. Pendant qu'il nous racontait son aventure, et que nous commençons à pleurer avec lui la triste fin de notre confrère, une voix nous cria de l'autre côté de la rivière :

« Envoyez-moi donc une barque. »

Notre douleur s'évanouit bien vite, et fit place à la plus bruyante allégresse. On s'amusa longtemps de cette histoire ; je ne la rapporte ici que pour donner, une fois de plus, au lecteur l'occasion de remercier avec nous le bon Dieu de sa paternelle sollicitude pour ses missionnaires.

Cependant les sauvages de Ko-Xam s'habituèrent peu à peu à nous ; ils avaient moins peur ; ils croyaient moins à toutes les calomnies qu'on leur avait débitées sur notre compte. Plusieurs même venaient dans notre cabane quand ils avaient quelque chose à vendre. Nous pensâmes qu'il était temps de nous rapprocher d'eux. Pour ne pas brusquer les choses, au lieu d'aller tous ensemble nous établir au milieu du village, nous demandâmes à Hémur s'il recevrait trois d'entre nous dans sa maison, pour nous enseigner la langue. Il y consentit avec joie. Depuis notre arrivée chez les sauvages, nous avons toujours été réduits à vivre loin d'eux et dans la forêt. Or, comment parvenir à la connaissance d'une langue, si l'on n'a aucun moyen de l'apprendre, aucun commerce avec ceux qui la parlent ? Aussi, après plusieurs mois de séjour, à peine savions-nous un mot de bahnar.

Il y a peu de choses en ce monde aussi difficiles que d'étudier une langue sans livres, sans dictionnaire, sans grammaire, sans interprète ; et surtout lorsque ceux qui parlent cette langue sont de pauvres sauvages, à l'esprit borné, à l'intelligence nullement développée. Le sauvage vous dira bien comment on nomme tel objet visible que vous lui indiquez du doigt ; mais s'agit-il de choses

intellectuelles ou morales, de tout ce qui ne tombe pas sous les sens, vous restez abandonné à vous-même, il faut tout deviner. Vous saisissez au vol un mot de cette nature, puis en comparant les diverses circonstances dans lesquelles vous l'avez entendu, vous croyez en trouver à peu près le sens. Et bien souvent, au bout de quelques jours, il devient évident que ce sens est erroné ou incomplet. Or, ne demandez pas des explications à un sauvage. Pour expliquer un mot il ne fera que vous le répéter.

Vous lui dites par exemple :

— Que signifie : croire ?

Il vous répond : cela veut dire : croire. À la bonne heure, mais encore explique-moi d'une autre manière ce que veut dire croire :

—« Mais je vous assure que cela veut dire croire. »

Il est parfaitement inutile d'insister. Il s'étonnera que vous ne compreniez pas que croire veut dire croire, et voilà tout.

Et cependant pour prêcher la religion, pour expliquer ses dogmes sublimes dans un idiome barbare, si pauvre en mots intellectuels, il faut posséder cet idiome, et le posséder à fond. Aussi un des devoirs les plus essentiels du missionnaire est d'apprendre la langue dans laquelle il doit prêcher, confesser, exercer toutes les fonctions de son ministère. Sans doute la foi est un don de Dieu qui seul, par sa grâce, peut toucher et gagner le cœur ; mais, dans la conduite ordinaire de sa providence, Dieu laisse au zèle et à la persévérance de ses apôtres le soin d'employer les moyens opportuns pour seconder l'action de sa grâce ; et le premier de ces moyens humains, c'est de bien parler la langue de ceux que l'on évangélise. Quelquefois, quand un missionnaire commence à se faire comprendre de ses néophytes, il est tenté de s'arrêter, d'abandonner ce travail ardu et ingrat de l'étude des langues. Qu'on me permette de le dire en passant, ce serait là une erreur très grave et très préjudiciable au salut des âmes.

Je reviens à mon récit. MM. Combes, Fontaine et moi, nous allâmes nous installer dans la maison de Hémur. Le matin et le soir, seuls moments de la journée où les sauvages sont chez eux, nous montions à la maison commune pour apprendre quelques mots. Chacun tenait à la main un crayon et un bout de papier, et aussitôt qu'il croyait avoir saisi la signification d'un mot, la couchait par écrit. Puis, quand les sauvages s'en allaient à leurs champs, ou se retiraient pour aller dormir, nous nous réunissions afin de comparer nos notes, et de mettre en commun ce que nous avions appris ou cru apprendre.

Nous interrogeons surtout le bon Hémur, qui restait souvent avec nous jusque bien avant dans la nuit. Pendant le jour, nous tâchions de confier à notre mémoire la science acquise la veille, et ainsi tous les jours. Après un mois et demi passé dans la maison de Hémur, nous possédions un assez gros cahier de mots, mais c'étaient pour la plupart les moins précieux.

En quittant Ko-Lang, nous avons laissé des gens pour garder la maison. Elle servait d'étape à nos courriers lorsqu'ils allaient chez Mgr Cuenot, ou en revenaient ; quelquefois aussi, nous y faisons une courte apparition. Un des voyages que nous y fîmes, M. Combes et moi, fut marqué par un petit événement que la reconnaissance envers la bonne Vierge Marie me fait un devoir de ne pas oublier. Nous étions seuls, n'ayant pour tout bagage que nos bréviaires et le riz de notre dîner, que je portais sur mon dos dans une hotte.

Dans ces pays sauvages où il n'y a pas d'auberge, le voyageur, pour prendre son repas, n'entre jamais dans les villages à moins qu'il n'y soit appelé par d'autres affaires ; c'est sur le bord de l'eau qu'il mange son riz. Il est rare, en ce pays, de marcher longtemps sans rencontrer quelque petit ruisseau, dont les eaux sont, en général, fraîches et limpides. Le moment du repas arrivé, on s'arrête sur le bord : quelques larges feuilles arrachées aux arbrisseaux d'alentour, servent d'assiette, et l'on mange avec la cuillère primitive : les cinq doigts de la main. Quand on a soif, le creux de la main sert de verre, et l'on puise à volonté dans le courant. En France, les bords d'un ruisseau suggèrent naturellement l'idée d'une verte pelouse, mais ici, il n'y a guère d'herbe épaisse et courte ; ce que nous nommons herbe n'est qu'un amas de broussailles ou d'arbustes rabougris. En conséquence, on s'assied sur la terre nue. L'action de fumer étant pour le sauvage le complément indispensable de tout repas, et la pipe son inséparable compagnon partout et toujours, chaque fois qu'il s'arrête quelque part pour prendre son riz, la première chose qu'il fait, c'est d'allumer du feu au moyen de son briquet et d'un peu d'amadou, objets dont il est toujours pourvu. Quelquefois ce feu lui sert d'abord à faire cuire le fruit de sa chasse, car le sauvage qui ne mange que du riz sec quand il est dans sa maison ou dans son champ, garde pour ses voyages le peu de gibier qu'il peut prendre. En route, il aura souvent dans sa hotte une petite tranche de viande séchée au feu, ou quelque poisson sec. En ce cas, avec le sabre qui pend toujours à sa ceinture, il coupe un tube de bambou, y insère le friand morceau, et cette marmite

improvisée, en se carbonisant, cuit le mets au point voulu. C'est ce qu'on appelle un repas de luxe.

Ce jour-là, M. Combes et moi ne suivîmes pas le chemin ordinaire de Ko-Lang à Ko-Xam. Nous voulions aller, pour quelque affaire dont je ne me souviens plus, à un village nommé Mo-Tong. Vers midi, nous fîmes notre repas, et après avoir, en guise de sieste, récité notre bréviaire, nous nous remîmes en route. Le petit sentier que nous suivions se perdit bientôt dans un champ de maïs. Or, au milieu du champ, il y avait deux jeunes filles qui travaillaient. Nous pensâmes qu'elles étaient sur le chemin, et nous nous dirigeâmes vers elles. Aussitôt ces pauvres enfants, poussant un cri de détresse, se précipitèrent dans les bras l'une de l'autre ; elles pensaient que nous voulions les enlever de force. Comment les rassurer ? Nous ne savions pas suffisamment le bahnar pour leur adresser la parole. Nous nous éloignâmes rapidement dans la direction opposée, au risque de perdre la route et de nous égarer.

Quelques instants après, je sentis les premiers frissons de la fièvre. Nous étions encore loin du but de notre voyage ; je tâchai de faire bonne contenance et de hâter le pas. Mais la fièvre augmentant d'intensité, mes genoux commencèrent à trembler sous moi.

« Je crois que je serai obligé de m'arrêter, dis-je à M. Combes, le froid a déjà saisi mon corps. »

—Et où voulez-vous donc, me répondit-il, trouver dans cette forêt un abri contre l'orage ? »

Tout occupé de mon mal, je ne m'étais pas aperçu que de gros nuages s'amoncelaient au nord et se dirigeaient vers nous. Bientôt le tonnerre gronda avec fracas. Et cependant mes jambes me refusaient tout service ; je tombai à la renverse sur le bord du chemin. Mon confrère, apercevant, quelques pas plus loin, dans un champ de riz, une petite hutte abandonnée, me dit :

« Faites-un effort suprême, pour arriver jusqu'à cette hutte ; peut-être y aura-t-il un recoin couvert qui vous garantira de la pluie. Ne voyez-vous pas que rester sur la terre nue, par un temps aussi affreux et avec une pareille fièvre, c'est s'exposer à une mort presque assurée ! »

Je me soulevai, et soutenu par lui, je fis encore quelques pas, mais c'était le dernier effort et je retombai à la renverse.

« Mon cher Père, lui dis-je, il m'est impossible d'avancer, il m'arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; c'est pour lui, c'est pour son amour que nous voyageons. »

Cependant l'orage était arrivé sur nos têtes, et une pluie torrentielle commençait à tomber. Alors il me vint à la pensée que, dans ma triste situation, j'avais oublié d'invoquer la bonne Mère :

« Malheureux et ingrat que je suis, si je m'étais souvenu de Marie, elle m'aurait soutenu. Pardon, Ô ma Mère, pardon, mais il ne sera pas dit que mon ingratitude l'emporte sur votre miséricorde. Plus tôt ou plus tard, vous consolez les affligés. Voici le moment de montrer votre miséricorde. Calmez ma fièvre ou raffermissez mes genoux tremblants.»

En disant ces mots, je fis un mouvement pour marcher et je sentis que la force m'était revenue.

« Ô ma Mère ! Ô ma Mère ! M'écriai-je avec transport, je suis un misérable, un ingrat ; si je vous avais appelé plus tôt, plus tôt vous seriez venue. Gloire à vous ! »

Et déjà j'étais à plus de vingt pas, marchant d'un pas précipité que mon confrère étonné avait peine à suivre. Je ne prétends pas qu'il y ait là un prodige, mais la crainte de faire sourire ne doit pas étouffer l'accent de ma reconnaissance, et je dis aujourd'hui comme je disais alors :

« Gloire à vous ! Gloire à vous ! Ô Marie ! »

La pluie qui avait été très forte pendant quelques instants, cessa tout à coup et fit place à un ciel pur et serein. Cependant nous étions mouillés jusqu'aux os, et quoique dans ces premiers accès de fièvre rien ne fût plus dangereux que de garder sur le corps des habits trempés d'eau, comme nous n'en avions pas de rechange, nous nous contentâmes de tordre les nôtres, en continuant notre chemin. Soit échauffement de la fièvre, soit exaltation de reconnaissance envers la meilleure des mères pour une grâce si subitement accordée, je ne pouvais m'empêcher, tout le long de la route, de proclamer à haute voix les louanges de Marie. Je pleurais de gratitude ; je pleurais de confusion de me voir si misérable. Enfin je dois ajouter que je n'éprouvai pas la moindre fatigue le reste du chemin.

Vers le soir, nous arrivâmes à Mo-Tong, où nous courûmes un danger sérieux. Les habitants étaient allés la veille faire la guerre à un autre village, et ils avaient tué un homme, accident rare dans les guerres insignifiantes des Bahnars. Ils venaient d'arriver de leur expédition. Or, comme le village attaqué le premier ne manque guère de poursuivre l'ennemi dans sa retraite, les gens de Mo-Tong, avaient à craindre un assaut ce jour-là même, et dans cette crainte, ils avaient hérissé de lancettes tout le terrain autour du village. M. Combes et moi

nous en aperçûmes en arrivant à une centaine de pieds de la palissade, et n'osant pas nous aventurer sur ces dangereux engins, nous criâmes aux gens du village de venir nous ouvrir un sentier. À ce moment, tous, réunis dans la maison commune, faisaient le sacrifice au dieu de la guerre, et déjà les vapeurs du vin de riz commençaient à troubler plus ou moins leur raison. Ils entendirent nos voix, et s'imaginant que nous étions l'ennemi attendu, ils se précipitèrent, qui sur son arc, qui sur son sabre, qui sur sa lance. Pour notre malheur, quoique nous fussions à portée de leurs flèches, les hautes herbes qui couvrent le terrain en dehors de la palissade, et l'obscurité de la nuit tombante, nous empêchaient de les voir et d'être vus d'eux. Que faire ? Fuir ? Mais c'eût été justifier leurs soupçons, et les confirmer dans l'idée que nous étions des ennemis. Nous nous mîmes à crier à gorge déployée, déclinant nos noms qui étaient déjà connus dans le pays. À la fin, un individu moins ivre que les autres crut entendre clairement ces noms :

« Arrêtez, arrêtez, s'écria-t-il, ce sont les Annamites.

— Qui êtes-vous ?

— Nous sommes Bok-Be et Bok-An ; venez nous ouvrir un sentier. »

Le danger que nous avons couru par leur imprudence, disposa d'autant plus en notre faveur ces pauvres sauvages, et ils nous traitèrent de leur mieux. Le lendemain, M. Combes partit seul pour Ko-Lang. Je fus obligé de rester une semaine entière à Mo-Tong pour attendre la fin de ma fièvre, l'une des plus violentes que j'aie eues pendant quinze ans. Mes frissons faisaient trembler la maison du sauvage qui me donnait l'hospitalité, et le délire fut très long. Mes confrères commençaient déjà à s'inquiéter, quand ils me virent arriver à Ko-Xam, pâle et amaigri.

« Vous souvient-il, me dit M. Combes, du ruisseau de Ko-Lang que vous franchissiez d'un bond ?

— Oui, je m'en souviens et de mes Pyrénées aussi ; cette vilaine fièvre est tout de même bien lourde pour la bête.

— Allons donc, reprit-il, vive la joie quand même ! On vivra jusqu'à la mort, et alors la fièvre et les autres maladies seront radicalement et définitivement guéries. Ainsi soit-il. »

CHAPITRE —IX—

Le Ro-Ngao. — Diverses destinations des missionnaires.

Nous étions fixés depuis plusieurs mois à Ko-Xam, et nous ne savions pas encore qu'il y avait, tout à côté de nous, un pays de plaines, celui-là même dont Mgr Cuenot soupçonnait l'existence, et que ses instructions nous disaient de chercher. Hémur, comme je l'ai dit, allait nous acheter du riz dans tous les villages d'alentour. Or, après un voyage fait dans ce but, à Bo-Bang, la curiosité et l'intérêt donnèrent à quelques hommes de ce village l'audace de venir jusqu'à notre maison pour nous vendre leur riz eux-mêmes. Ils nous dirent qu'immédiatement de l'autre côté des montagnes de Ko-Xam commençait une grande plaine, qui s'étendait sur les deux rives du Bla, à plus d'une journée de chemin à l'ouest. On avait défendu à Hémur de jamais nous y conduire, et cela sous des menaces si terribles, qu'il n'avait pas même osé nous parler de ce pays. Grande fut notre joie à cette découverte, quoique nous ne vissions pas encore de moyen d'en profiter et de mettre à exécution les ordres de notre évêque. Depuis ce jour, nous ne cessions de persécuter nos Koxamites pour nous faire conduire au Ro-Ngao.

À la fin, l'un d'eux, pressé par nos importunités, promit d'accéder à notre demande, et prit jour avec nous pour l'expédition. Mais la communauté l'accabla de reproches, et craignant de se compromettre sans retour avec les siens, il imagina un expédient. J'ai dit plus haut que le Bla jusqu'à Ko-Xam coule du nord au sud, pour prendre ensuite brusquement la direction de l'ouest, de sorte qu'à cet endroit la langue de terre, resserrée par les eaux, forme une presqu'île. Le jour indiqué, notre conducteur vint nous prendre, et nous traversâmes le Bla devant notre porte. Quel ne fut pas notre étonnement, après une demi-heure de marche, de voir notre chemin aboutir encore au Bla ! En ce lieu, il n'y avait ni village, ni barque, et les eaux étaient trop profondes pour les passer à gué. Notre individu nous dit qu'il allait chercher une barque, traversa la rivière à la nage, et disparut sur l'autre rive. Nous l'attendîmes toute la journée, l'estomac vide, et à la nuit nous dûmes revenir tristement sur nos pas. Ce pauvre garçon paya bien sa tromperie, car pendant près de deux ans, il n'osa pas paraître devant nous, et quand par hasard il nous rencontra, il prenait la fuite d'aussi loin qu'il pouvait nous

apercevoir. Nous avons su plus tard qu'on lui avait fait d'horribles menaces, et qu'en nous trompant, il avait cédé à la peur.

Durant cette longue station sur le bord de la rivière, nous nous étions baignés, et j'avais oublié sur le sable un crucifix que je portais habituellement suspendu à mon cou. Des sauvages de Ko-Xam, passant par là, le trouvèrent et après s'être longtemps consultés pour savoir s'ils pouvaient ou non le toucher sans danger, la cupidité l'emporta sur la superstition et ils le prirent. Quand je parle de cupidité, je ne veux pas dire qu'ils eurent la tentation de détourner mon crucifix ; le vol est chose inconnue ou, au moins, extrêmement rare chez les Bahnars. Mais ils ont l'habitude de faire payer par le propriétaire les objets trouvés ; et ils espéraient que je rachèterais le mien fort cher. Quand ils arrivèrent auprès du village, leurs craintes superstitieuses reprirent le dessus. Cet objet étrange devait avoir quelque vertu surhumaine ; cette figure était peut-être une divinité ; comment oser l'introduire dans le village ? Que faire ? Après mûre réflexion, on suspendit le crucifix à un arbre, et l'on vint nous demander si nous voulions le racheter. Comme ils exigeaient une somme exorbitante, M. Combes leur dit que cet objet, étant une chose sacrée, ne pouvait être ni vendu ni racheté. Alors ces pauvres gens, saisis de crainte, nous conjurèrent d'aller nous-mêmes le retirer de l'arbre auquel ils l'avaient suspendu, et surtout de ne pas permettre qu'il leur arrivât malheur pour l'avoir touché de leurs mains.

Quelques jours après, les sauvages de Ro-Bang, qui s'étaient bien trouvés de venir nous vendre leur riz, arrivèrent de nouveau, et consentirent à nous laisser aller jusque chez eux. Le voyage se fit en barque, sur le Bla. M. Combes et le diacre furent seuls de la partie. À leur retour, ils nous rapportèrent monts et merveilles du Bo-Ngao.

« Nous voilà enfin, disaient-ils, arrivés au but de notre expédition. Le pays est précisément selon les désirs de Sa Grandeur. »

Pour battre le fer pendant qu'il était chaud, on fit plusieurs voyages coup sur coup. Le résultat fut l'achat d'une maison dans le petit village de Ro-Hai, à côté de Ro-Bang. Cette maison nous coûta cinq francs, ni plus ni moins ; le propriétaire la quitta, et alla s'en construire une autre. Nous envoyâmes de suite, pour l'habiter, le diacre et quelques-uns de nos Annamites ; puis nous allâmes nous-mêmes, à loisir, nous y installer.

Nous étions depuis quelques jours établis dans notre nouvelle maison de Ro-Hai, lorsque M. Combes, le diacre et moi partîmes pour explorer le pays en suivant le cours du Bla.

« L'eau de la rivière est à tout le monde, nous disions-nous. Si les villages qui sont sur les deux rives ne consentent pas à nous ouvrir leurs portes, eh bien ! Nous reviendrons sur notre barque. »

On prit une provision de riz suffisante, et vogue la galère ! Deux heures après notre départ, nous rencontrâmes un homme qui se disait chef de village, et qui nous invita à aller chez lui. Il était de To-Bau, à un quart d'heure dans les terres. Nous abandonnâmes notre barque sur le rivage et le suivîmes. Cinq minutes après, nous fûmes arrêtés par une autre rencontre assez peu agréable, je veux dire celle d'une tigresse et de son petit, ce dernier de la taille d'un mouton. La tigresse suivait un sentier différent du nôtre, à une distance de cinquante pas. Notre vue ne la troubla pas. Elle s'arrêta quelques secondes pour nous considérer, puis continua son chemin sans se presser le moins du monde. C'était la première fois que je voyais distinctement un tigre en liberté, et pendant quelques instants mon cœur battit plus fort qu'à l'ordinaire. M. Combes et moi nous étions prudemment approchés de deux arbres, pour y monter au cas où la terrible bête eût manifesté des intentions hostiles ; mais, grâce à Dieu, cette précaution fut inutile.

La tigresse venait de disparaître dans un fourré, quand une curiosité d'une espèce toute différente nous fit ouvrir de grands yeux. C'était une statue d'homme, en je ne sais quel métal, d'environ un mètre de hauteur, et les membres très artistement modelés. Elle était debout au pied d'un arbre, protégée, à une distance d'environ quinze pas, par un fossé en cercle, bordé dans toute sa circonférence d'un rang de grands arbres. Certainement ce n'est pas un sauvage qui a fondu cette statue. Sa présence dans la forêt, et la rencontre de quelques autres objets sortis de mains beaucoup plus habiles que celles d'un Bahnar, feraient croire que ce pays a été autrefois habité par une race plus avancée en civilisation que les sauvages actuels.

Le sauvage qui nous avait trouvés sur la rivière et amenés à To-Bau, s'appelait Piunh. Il nous reçut dans sa propre maison, et nous traita assez bien. Le lendemain, il s'offrit à nous conduire par eau jusqu'à Po-Ley-Krong, gros village au confluent du Bla et du Po-Ko. Le Po-Ko est une rivière de la grandeur du Bla, qui, avant sa jonction avec celui-ci, coule du nord au sud. Leurs eaux réunies forment une

assez forte rivière, qui se dirige ensuite au sud-ouest, et va se jeter dans les eaux du fleuve Mé-Kong, après s'être grossie encore des eaux de la rivière des Bo-Nong. C'est à Po-Ley-Krong que se termine la plaine du Ro-Ngao. Entre cette plaine et celles qui s'étendent à l'ouest jusqu'au Laos, il y a une chaîne de montagnes, occupant un assez vaste pays du nord au sud, dans une direction parallèle à celle des montagnes des Bahnars. Une assez forte fièvre m'ayant saisi pendant la nuit que nous passâmes à To-Bau, je ne pus pas accompagner M. Combes et le diacre dans cette nouvelle exploration, et je demeurai chez Piai, frère de Piunh.

Je veux raconter une petite histoire qui m'arriva la nuit suivante. Le bon Dieu la permit pour ne pas me laisser oublier qu'un missionnaire doit toujours se confier dans la Providence, qui connaît le nombre des cheveux de sa tête, et qui n'en laissera pas tomber un seul à terre sans une permission particulière. Donc, après une journée passée dans cette lassitude et ce dégoût qui suivent un accès de fièvre, je me reposais, auprès du feu, étendu sur une natte. À côté de moi se trouvait la petite hotte que je portais sur mon dos dans les voyages, et qui pour lors contenait un pantalon, un habit, avec quelques chapelets en verroterie et quelques feuilles d'étain. Ces derniers objets nous servaient de monnaie pour nous procurer notre riz de chaque jour. Or, quelques jeunes gens et un homme âgé fumaient et conversaient accroupis auprès du même feu. Comme je tenais les yeux fermés pour chercher le sommeil qui me fuyait obstinément, ils s'imaginèrent que je dormais, et voici les paroles que j'entendis :

« Que peut-il y avoir dans cette hotte ? Si c'est quelque chose de précieux, il nous serait facile de nous défaire de cet étranger. Il dort ; il ne nous voit pas. Examinons un peu. »

Là-dessus, un jeune homme s'approche sans bruit, prend la hotte et la vide devant les autres. Ils furent médiocrement satisfaits de mon mobilier.

« Remettez ces effets dans la hotte, dit le plus âgé de la compagnie, ce n'est pas la peine de faire du mal à un homme, pour si peu de chose. D'ailleurs, cet étranger, qui sait ce qu'il est, et de quoi il est capable ? »

Ainsi fut prononcée ma sentence d'absolution, et ma respiration, plus ou moins gênée durant quelques minutes, reprit librement son cours ordinaire. Quand le jour fut venu, le souvenir de ce qui s'était passé m'enleva tout désir de faire dans ce village un plus long séjour, et quoique mes confrères ne fussent pas encore de retour

de leur excursion, je repris seul le chemin de Ro-Hai, au risque de retrouver la tigresse et son petit, au risque aussi de ne pas rencontrer de barque qui consentît à me remorquer. Le bon Dieu y pourvut, et je pus regagner le logis sans accident.

Nous sûmes dans la suite que ce village de To-Bau était un village à part, dont les habitants, gens de sac et de corde, ressemblaient assez peu aux autres sauvages. C'était, comme la cité primitive de Romulus, une réunion d'hommes endettés ou compromis, de vagabonds, venus des quatre points cardinaux. Et cependant comme le bon Dieu ne laisse subsister les méchants que pour l'avantage des bons, ce village nous a rendu des services importants, et notre générosité à son égard nous a valu de sa part un dévouement utile, dans un temps où les autres villages osaient à peine avoir commerce avec nous. Le diacre contracta amitié avec Piunh, selon le rite accoutumé, et cette amitié dont nous aurions rougi, et que nous n'aurions certainement pas formée, si nous avions connu les faits et gestes de cet homme et de ses compagnons, nous a été d'un grand secours. Ce fait, comme tant d'autres que j'ai déjà cités, ou que je raconterai plus loin, montre comment la Providence nous a toujours aidés dans le besoin, souvent à notre insu, et quelquefois presque malgré nous.

M. Combes rentra à Ro-Hai un jour après moi ; son voyage avait été fécond en découvertes. Nous repartîmes bientôt, et quelques excursions sur le Bla, à travers le Ro-Ngao, nous firent connaître les différentes peuplades qui occupaient les terres au nord et au sud.

Bien que connues aussi sous la dénomination générale de Bahnars, chacune de ces tribus a un nom spécial. Au nord, c'est celle des Se-Dang. Ces sauvages sont, en général, plus grands, plus grossiers et moins traitables que les Bahnars proprement dits, lesquels sont doux et polis ; plus laborieux et plus stricts observateurs de pratiques superstitieuses que les Ro-Ngao, qui sont paresseux et indifférents. Outre le travail des champs, occupation universelle de tous les sauvages de ces contrées, les Se-Dang travaillent le fer, pendant quelques mois de l'année. Dans les montagnes qu'ils habitent, les mines de fer abondent, et, si l'on en juge par la quantité et la qualité du fer qu'ils se procurent presque à fleur de terre, et à l'aide des instruments les plus primitifs, ces mines doivent être très riches. Tous les sauvages que je connais tirent exclusivement du pays des Se-Dang, leurs outils et leurs armes. Pour le dire en passant, le fer, les toiles de coton, le sel, voilà les trois branches de commerce ordinaire des

sauvages. Les Se-Dangs ont le monopole du fer ; les Ro-Ngaos ainsi que les Bahnars de l'ouest cultivent le coton, et tissent des toiles ; les Bahnars de l'est, près d'Annam, qui n'ont ni coton ni fer, trafiquent avec le sel qui leur vient en abondance de Cochinchine. À l'époque dont je parle, un vaste terrain, au sud du Bla, était occupé par la tribu des Ja-Raïs qui, depuis, s'est dispersée par crainte des Ha-Drong, et est allée se fondre dans d'autres tribus.

Nous avons tenu Mgr Cuenot au courant de nos découvertes, et lui avons fourni tous les renseignements qu'il nous avait été possible d'acquérir. Une lettre de Sa Grandeur nous fit bientôt connaître nos destinations respectives. M. Fontaine devait aller se poster chez les Ja-Raï ; M. Combes, nommé supérieur de la mission avec le titre de provicaire apostolique, devait continuer à s'occuper des Bahnars ; et moi j'avais à me rendre chez les Vulcains du Se-Dang. Quant au Bo-Ngao, le diacre devait s'y établir avec M. Desgouts et le gros de nos gens. L'intention du prélat était de former peu à peu en ce beau pays une ferme modèle, qui serait à la fois une espèce de place forte contre toute éventualité hostile de la part des sauvages, un point central de ralliement, et une procure pour tous les missionnaires du pays. Enfin Sa Grandeur n'avait pas encore alors renoncé à l'idée d'y fonder son séminaire, et c'est pour cela que notre vieux confrère demeurerait aumônier de la maison du Ro-Ngao, en attendant que le développement futur de cette maison le mît à même d'exercer toutes ses autres dignités, fonctions et prérogatives. Nous connaissions donc la volonté de Dieu par les ordres de notre évêque. Il ne s'agissait plus que de prendre les moyens de nous installer chacun à notre poste. M. Combes n'avait aucune démarche à faire ; il se trouvait déjà à l'endroit voulu. Quant au vieux Père, il n'avait qu'à monter en barque et se laisser couler de Ko-Xam jusqu'à Ro-Hai. Pour M. Fontaine et moi c'était un peu plus difficile.

Un jour que M. Combes était descendu à Ro-Hai, se présenta dans notre maison un des principaux personnages de Kon-Trang. On nomme ainsi un gros village au nord du Ro-Ngao, à l'entrée du territoire de la tribu des Se-Dang, à laquelle il appartient et dont il parle la langue. J'ai oublié de dire que les Se-Dang et les Ja-Raï parlent des langues différentes du bahnar, et différentes entre elles. L'individu en question s'appelait Ba-Nang. Le village de Trang est un centre de commerce entre le Ro-Ngao et les Se-Dang. Les Laotiens y arrivent aussi parfois pour vendre leurs buffles, acheter des esclaves, ou se procurer de la poudre d'or que la rivière Po-Ko, et beaucoup de

ruisseaux de moindre grandeur, roulent en assez grande abondance. Les habitants de ce village, habitués aux visites des Laotiens, devaient naturellement éprouver moins de frayeur que les autres sauvages à la vue des étrangers ; et M. le provicaire pensa que je devais essayer de me faire accepter par eux. Sur la proposition qu'il fit à Ba-Nang de me conduire chez lui, celui-ci consentit sans difficulté, et retarda son retour de deux jours pour m'attendre et m'emmener avec lui. Un catéchiste annamite m'accompagnait. M. Combes vint m'installer à Kon-Trang, y passa la nuit avec moi, et le lendemain me laissa seul dans mon nouveau poste.

Quelques jours plus tard, M. Fontaine alla, de son côté, s'établir chez les Ja-Raïs au village de Po-Ley-Chu. Nous formions ainsi un triangle dont les trois angles étaient Ko-Xam, Kon-Trang et Chu ; Ro-Hai se trouvant presque au centre. M. Fontaine et moi étions éloignés de Ro-Hai, chacun d'une bonne journée de marche ; M. Combes d'une demi-journée seulement. Quand, après une année d'acclimatation, j'eus recouvré pour quelque temps la meilleure partie de mon ancienne vigueur, je pouvais, en partant de chez moi de grand matin, arriver le même jour à Ko-Xam, au soleil couchant.

CHAPITRE —X—

Première année de séjour à Kon-Trang.

Le jour où M. Combes me laissa à Kon-Trang était le premier de l'an 1852. À peine ce cher ami m'eut-il quitté, que je fus saisi d'une affreuse tentation de tristesse. Je me voyais seul, séparé de tous mes confrères, au milieu de sauvages dont je ne connaissais pas la langue : car, comme je l'ai déjà dit, la langue se-dang est différente du bahnar. Quoique je fusse loin de savoir ce dernier, je pouvais au moins m'en servir pour les choses les plus nécessaires ; maintenant, tout était à recommencer. J'étais installé dans une maison de sauvage, et cette maison contenait une cinquantaine de personnes, hommes, femmes, enfants, vieillards, réunis pêle-mêle dans une salle commune. Je voulais prier et me recueillir ; les éclats de rire des jeunes gens, les cris des enfants, les bruyants entretiens, multipliaient mes distractions et rendaient le recueillement impossible. L'avenir m'apparaissait sombre, vide, insupportable ; le découragement envahissait mon âme tout entière. L'année précédente à pareil jour, si l'on s'en souvient,

M. Desgouts et moi, après une nuit passée sur la terre nue et humide de la forêt, nous nous étions à peine mis en marche que notre diacre se blessait cruellement au pied. Et alors nous nous étions consolés ensemble, dans l'espérance qu'une année commencée sous les auspices de la croix serait nécessairement bonne et heureuse. Cette fois encore, la croix se présentait à moi, dès les premières heures de l'année, mais elle paraissait plus lourde, maintenant que je me croyais seul pour la porter. Mais non je n'étais pas seul ! Oh ! béni soit celui qui, après avoir bu lui-même jusqu'à la lie le calice d'amertume, mêle toujours quelque douceur dans celui qu'il nous présente à boire !

Vers le soir, j'étais étendu dans un coin, sur une pauvre natte, et, le cœur gros, je tâchais d'offrir au bon Dieu les peines de cette journée et toutes celles qu'il voudrait m'envoyer encore, lorsque je m'aperçus que des sauvages en grand nombre entraient dans la maison et se dirigeaient vers un même endroit à l'extrémité opposée. Quand ils s'en retournaient, leur visage était triste. Je demandai en bahnar, à une femme qui savait quelques mots de cette langue, de quoi il s'agissait, et je crus comprendre que quelqu'un se mourait. Je me levai aussitôt, et suivis les visiteurs. Quelle ne fut pas mon émotion en voyant un enfant à la mamelle qui n'avait plus qu'un souffle de vie ! Vite je me saisis d'une gourde d'eau qui me tomba sous la main, et je baptisai le petit mourant. L'heureux enfant ! Il n'attendait que cette grâce pour expirer ; une ou deux minutes plus tard son âme s'envolait au ciel.

« Bon voyage, lui dis-je, ô petit ange ; mais du moins, là-haut, souviens-toi de moi ! »

Est-il nécessaire d'ajouter que ma tentation avait disparu ? Je regagnai ma natte, et mes yeux versèrent un torrent de larmes, larmes de bonheur et de reconnaissance.

« J'ai sauvé une âme, me répétais-je, j'ai sauvé une âme, rachetée par tout le sang de Jésus-Christ. »

Et je pensais à la France, à ma mère, à mon père, à mes frères et sœurs, à toutes les tribulations par lesquelles j'avais déjà passé sur terre et sur mer, et je me disais :

« Toutes mes peines sont bien payées ; j'ai sauvé une âme !
Soyez béni, Ô mon Dieu, oui, soyez éternellement béni ! »

Cette année, la récolte du riz avait manqué, de sorte que, peu de temps après mon arrivée à Kon-Trang, les habitants n'en avaient déjà plus. En France, la disette de blé mettrait la désolation dans le peuple, parce que chez nous si le blé manque tout à fait, la famine

arrive avec toutes ses horreurs. Mais dans ces pays sauvages, la perte de la moisson effraye médiocrement la population. En cas de pénurie, la forêt devient leur ressource. Une foule de lianes et de petits arbrisseaux ont des racines farineuses qui rappellent un peu la pomme de terre. Quoique très fades et sans grande valeur nutritive, ces racines suffisent à la rigueur pour entretenir non-seulement la vie, mais même la santé et les forces. Ron-Trang donc n'avait presque pas de riz ; mais non loin de là, sur la rivière Po-Ko, il y a un grand village nommé Ha-Mong qui, cette année, avait fait bonne récolte. Il fut mon grenier d'abondance. J'y allais de temps en temps ; j'achetais du riz déjà pilé et tout prêt à cuire, et je l'apportais sur le dos, dans ma hotte. Une vieille femme de la maison cuisait chaque jour mon riz et, pour la récompenser de ce petit service, je la nourrissais. Cette pauvre femme qui, comme les autres, souffrait de la faim, et qui n'avait plus guère la force de creuser la terre de la forêt pour se procurer des racines, était tout heureuse de cette bonne fortune. Elle s'attacha à moi, et m'affectionna comme son propre fils. Plus tard quand je sus assez la langue pour me faire comprendre, je lui parlai du bon Dieu, et elle se fit chrétienne.

L'étude du se-dang fut mon occupation ordinaire pendant la première année. Tous les matins et tous les soirs, à l'heure où les sauvages sont rarement absents, je montais à la maison commune pour tâcher de recueillir quelques mots nouveaux et m'exercer à employer ceux que je connaissais déjà. Tout ce que j'ai dit plus haut des difficultés de l'étude du bahnar, je puis le dire à plus forte raison de celle du se-dang, car à Ko-Xam nous étions plusieurs à lutter ensemble contre ces difficultés et nous pouvions nous entraider, tandis qu'ici j'étais tout seul. Le jour, pendant que les sauvages étaient dans leurs champs, je m'en allais errer, dans la grande forêt qui environne Kon-Trang. Mes réflexions dans ces promenades solitaires, prenaient quelquefois, je l'avoue à ma honte, une couleur assez sombre. Sauf un jour ou deux de chaque mois que j'allais passer avec mes confrères, j'étais tout le reste du temps seul, sans messe, sans rien d'extérieur qui me rappelât un peu Jésus-Christ et son service. J'ai pleuré plus d'une fois : que le bon Dieu me le pardonne ! Mais cette tristesse ne durait jamais longtemps, et ces larmes n'étaient pas sans consolation. La pensée que toutes mes peines n'étaient qu'un apanage de ma belle vocation revenait me fortifier, et puis mon bréviaire, mon seul et dernier compagnon, ne m'abandonnait jamais. Je le récitais au pied de

quelque gros arbre de la forêt, et la joie retrouvait le chemin de mon cœur.

Le maître de cette grande maison où je logeais s'appelait Lam. C'est un des sauvages les plus intelligents que j'aie jamais rencontrés. Il avait deux fils nommés Ngam et Ngui. Dans les maisons des sauvages, il n'y a d'appartements séparés que pour les gens de la famille qui sont mariés. Mais Lam était veuf. Aussi, la nuit, nous nous placions sur deux nattes aux côtés opposés d'un même feu, et il m'enseignait la langue se-dang. Souvent quand je récitais mes prières, que je faisais ma méditation, ou quelque lecture pieuse, je le surprénais à me considérer attentivement et avec un certain air de respect. Je priais alors le bon Dieu, du fond de mon cœur, d'éclairer cette pauvre âme. Ses deux fils, surtout Ngui le plus jeune, semblaient également attentifs à tout ce que je faisais. Quelques mois après mon arrivée à Kon-Trang, lorsque je commençais à parler un peu sa langue, Lam m'interrogeait souvent sur mon pays, sur mes parents, sur le but que je m'étais proposé en m'éloignant de tout ce qui m'est cher :

« Avez-vous encore votre père et votre mère ?

— Oui.

— Avez-vous encore des frères et des sœurs ?

— Oui.

— Mais alors pourquoi les avez-vous abandonnés ?

— Pour venir vous instruire, vous faire éviter l'enfer, vous aider à monter au ciel.

— Mais plus tard retournerez-vous dans votre pays ?

— Je veux rester ici jusqu'à la mort.

— Mais alors vous êtes un ingrat ! Vous n'aimiez pas votre mère ?

— Maintenant tu ne comprends pas ces choses. Quand je saurai assez la langue et que je te ferai connaître le bon Dieu, alors tu comprendras ce qui maintenant est un mystère pour toi. Seulement ne me dis plus que je n'aime pas ma mère, parce que cela me fait mal au cœur.»

Il se taisait alors, mais sa mine étonnée semblait dire :

« Que signifie tout cela ? C'est bien étrange.»

Dès que je fus assez savant pour me faire à peu près comprendre, je me mis à accompagner les sauvages, dans les voyages que leur petit commerce les oblige de faire chez les Se-Dang forgerons, car, bien que Kon-Trang appartienne à cette même tribu, ses habitants ne s'occupent ni d'extraire le fer, ni de le forger. Je veux

raconter ici un petit voyage que je fis à un village nommé To-Proh. Mais auparavant il faut qu'on sache que, parmi les innombrables superstitions des Se-Dang, l'une des plus enracinées est la croyance au chant des oiseaux. Ce ne sont pas indifféremment tous les oiseaux qui ont un chant prophétique ; il n'y a guère qu'une espèce dont la voix ait la vertu de pronostiquer les événements. Ces petits devins ailés sont toujours cinq ou six ensemble, et leur chant est tout à fait curieux. Chacun d'eux crie de son côté, sur un ton différent, et en parfait désaccord avec les autres, de sorte que leurs voix réunies forment une insupportable cacophonie. Suivant qu'ils chantent devant ou derrière le voyageur, à sa gauche ou à sa droite, etc., cela signifie : ou qu'on est menacé d'un malheur si l'on continue son chemin, ou qu'on tirera un grand profit de son voyage, ou enfin d'autres choses infiniment variées.

Donc un jour je me joignis à cinq ou six sauvages, qui allaient à To-Proh. Pendant la route, mes hommes furent enchantés des présages heureux que les oiseaux annonçaient. Nous les entendîmes très souvent le long du chemin, et leur chant, par un hasard assez rare, ne démentit pas une seule fois l'heureuse fortune qu'il avait pronostiquée d'abord. On va voir comment notre voyage fut en effet des plus agréables. Nous arrivâmes à To-Prob un peu avant le coucher du soleil. La première chose que les habitants nous crièrent de l'intérieur de la palissade, c'est qu'ils étaient *dieng* et que nous ne pouvions pas entrer. Mais, dit un de mes compagnons, nos oiseaux ont été très favorables.

— « C'est fort extraordinaire, répondirent-ils ; mais le fait est que nous sommes *dieng* et très grandement *dieng*. Non seulement vous ne pouvez pas entrer, mais nous ne pouvons pas même vous donner du riz, et de plus nous sommes *dieng* pour trois jours. »

Mes hommes n'y comprenaient rien, et grande était leur stupéfaction, mais ils avaient bien le temps de s'étonner encore, car nous n'étions pas au bout de nos peines. Voyant que nous ne pouvions pas être reçus dans ce village, et qu'il était parfaitement inutile d'attendre, le ventre creux et logés à la belle étoile, puisque la défense d'entrer devait durer trois jours, notre bande vira de bord et revint sur ses pas, pour demander l'hospitalité à l'un des villages sur la route.

À l'entrée de la nuit nous frappions à la porte de Ho-Gang.

« Nous sommes *dieng* »

Nous répondit-on sans ouvrir la palissade. La pluie commençait à tomber ; nous marchâmes encore au moins une heure et demie avant d'arriver à Ko-Dem. Nouvelle déception : Ko-Dem aussi était dieng. La pluie augmentait et nous étions mouillés jusqu' aux os. Ajoutez que la nuit était très obscure, et que, tout ce pays étant rempli de sangsues, nos pieds, nos jambes, et bientôt nos corps tout entiers furent couverts de ces cruelles buveuses de sang. Pour comble de bonheur, la pluie déjà forte devint torrentielle ; nos torches de bois sec s'éteignirent ; des éclairs redoublés nous éblouissaient au point de nous aveugler. Impossible de continuer notre marche. Nous étions arrêtés depuis quelques instants lorsqu'à la lueur des éclairs, un de mes compagnons aperçut la hutte à moitié détruite d'un champ abandonné. Un coin seulement était encore couvert de chaume ; nous nous y blottîmes comme nous pûmes. J'étais tellement harassé que, malgré mes habits trempés d'eau, malgré les sangsues qui me dévoraient tout le corps, je m'endormis. Après une ou deux heures d'un lourd sommeil, le froid me réveilla. Mes compagnons avaient allumé du feu dans le coin abrité de la hutte, et étaient occupés à cuire une grosse citrouille, que le pied de l'un d'entre eux avait heurtée à quelques pas de la hutte. Ils me dirent que le tigre était venu nous visiter, mais que notre feu lui avait fait peur. Je donnai un coup de dent à ma part de citrouille. Elle était à peine mangeable, mais l'appétit fait passer sur bien des objections. Enfin le jour parut, et nous pûmes nous remettre en route. Un grand ruisseau que nous avions à traverser faillit nous engloutir tous, tant la pluie en avait grossi les eaux. Il était dix heures du matin quand nous arrivâmes à Kon-Trang. Depuis lors, chaque fois que je rencontrais un de mes compagnons d'infortune, je lui :

« Eh bien, crois-tu encore à la science des oiseaux ? Pour moi, je n'y croyais pas autrefois ; mais vraiment, depuis notre voyage de To-Proh, je suis tenté d'y ajouter foi. »

À la suite de cette expédition, j'eus une dysenterie terrible qui faillit m'emporter en quatre ou cinq jours. La maison de Lam contenait, comme je l'ai dit, une cinquantaine de personnes, installées pêle-mêle, et je n'avais pas un coin à moi. J'étais condamné à passer le jour et la nuit au milieu de ces pauvres sauvages, et constamment sous leurs yeux. On peut se faire une idée de ma pénible situation, tant que dura la maladie. Un jour, j'eus besoin de sortir une quarantaine de fois. Or, à chaque fois, pour ne pas choquer grossièrement les convenances telles que les comprennent nos sauvages, il me fallait,

malgré mon extrême faiblesse, me trainer hors du village jusque dans la forêt. Enfin, à bout de forces, je ne pus regagner le logis, et je passai une journée dans les bois, étendu sur la terre, et sans une goutte d'eau. Quant à la nourriture, non-seulement je n'en sentais pas le besoin, mais encore j'en avais horreur. Les sauvages, me voyant dans cet état, pensèrent que j'allais mourir et furent saisis d'épouvante. Ils croient aux revenants, et en ont une frayeur extrême ; mais un étranger si extraordinaire, mourant chez eux, serait sans aucun doute un revenant bien plus terrible que les autres. Dans cette inquiétude, ils vinrent à plusieurs reprises, et en grand nombre, me conjurer de ne pas leur en vouloir après ma mort.

« Nous sommes bien affligés de votre maladie, me dirent-ils, mais si elle vous emporte, ayez pitié de nous, ne nous faites pas peur. »

Je pouvais à peine respirer, et cependant j'étais obligé d'écouter leurs puériles supplications et de les rassurer de mon mieux. Mais au fond de l'âme, une pensée bien différente m'occupait : je me sentais mourir, et j'allais mourir seul, sans l'assistance d'un prêtre ! Je renouvelai, du fond de mon âme, un acte de résignation absolue à la volonté divine, et le bon Dieu eut pitié de moi.

Aucun de mes confrères ne savait que je fusse malade, et néanmoins, au moment où je me croyais à l'extrémité, où j'avais perdu tout espoir de guérison, je vis arriver M. Combes. Son ange gardien lui avait dit sans doute que j'avais besoin de lui, et il était venu sans autre intention que celle de visiter un confrère qu'il croyait bien portant. Je ne puis exprimer l'impression que sa vue produisit en moi ; c'est cette impression, j'en suis persuadé, qui causa ma subite guérison. En voyant mon état il ne put retenir ses larmes, et comprenant la cause de mon émotion, ému lui-même, il s'écria :

« Oh ! mon Dieu, que vous êtes bon !

— Oh ! oui, répondis-je, Dieu est bon ! ».

Depuis cinq ou six jours je n'avais pris aucune nourriture. M. Combes fit une bouillie de farine de riz. Je mangeai avec appétit, et le lendemain j'étais bien portant.

Je ne finirais pas si je voulais raconter tant d'autres circonstances, où la toute aimable Providence m'a assisté, secouru, sauvé, consolé, réjoui. Encore une petite histoire cependant avant de finir ce chapitre. Dans les premières semaines de mon séjour à Kon-Trang, on me dit que l'eau que nous buvions venait d'un très joli étang, situé à peu de distance dans la forêt, et j'eus la curiosité d'aller

le voir. J'ignorais que les sauvages avaient dressé des pièges tout autour de cet étang, comme ils ont l'habitude de le faire auprès des eaux fraîches et limpides, pour prendre les cerfs qui viennent s'y désaltérer. Inutile de décrire en détail ces pièges à cerfs. Je dirai seulement qu'on enferme l'étang d'une haie assez épaisse, en laissant de distance en distance des ouvertures ou portes pour le passage de ces animaux. À chacune de ces portes, on place horizontalement un fil presque invisible à l'œil, de manière qu'il soit très difficile d'entrer ou de sortir sans le heurter. Ce fil à peine touché fait partir un ressort, qui lance avec violence un bambou aiguë, capable de traverser de part en part le corps d'un gros buffle. À côté de ces pièges les sauvages placent des signaux qui en indiquent la présence ; et chacun étant ainsi averti du danger, rarement quelqu'un y tombe. Mais moi qui ne connaissais pas encore leurs usages, ni la signification de leurs signaux, je m'engageai dans le péril avec la plus grande sécurité. J'entrai par une des ouvertures, et après avoir considéré l'étang à loisir, je repassai encore par le même chemin. J'étais à peine sorti qu'un sauvage, tout haletant et le visage décomposé, se présente à moi. C'était lui qui avait préparé les pièges. Une femme qui m'avait vu marcher dans cette direction, n'osant pas me parler, avait couru lui dire que j'étais à me promener près de l'étang :

« Êtes-vous arrivé jusqu'à l'eau ? me demanda-t-il.

— Mais oui, et pourquoi pas ?

— Venez voir ! »

Et il me conduisit jusqu'à l'endroit qui m'avait servi de porte. Il toucha le fil du bout d'un bâton ; le Bambou partit et je devins pâle de frayeur. Comment avais-je fait pour passer et repasser par là sans y laisser la vie ? Tant pis pour ceux qui ne verraient en ceci qu'un coup de hasard ; je les plains. Pour moi, j'y ai vu le doigt de Dieu, je l'en ai remercié et le remercie encore de tout mon cœur.

CHAPITRE —XI—

M. Combes à Ko-Xam. — Une journée de bénédictions.

— Arrivée de M. Arnoux.

Sur quatre missionnaires que nous étions alors au pays des Bahnars, deux seulement jouissaient de la précieuse faveur de célébrer chaque jour la sainte messe : M. Combes à Ko-Xam et M. Desgouts à

Ro-Hai. M. Fontaine et moi, réduits, chacun de notre côté, à vivre jour et nuit dans les maisons de sauvages infidèles, n'avions ce bonheur qu'une fois par mois, alors que nous allions nous confesser. Souvent, dans ma solitude, je trouvais ce mois bien long : je comptais les jours, et je me répétais :

« Encore tant de jours, et je monterai au saint autel, et je verrai mes confrères. »

Bo-Hai, comme point central, était ordinairement le lieu de notre réunion. C'est là que nous nous racontions nos peines ; nos travaux, nos études, nos espérances. C'est là aussi que nous faisons provision de force et de courage, afin de mieux supporter les croix du mois suivant. Pour moi que la vertu et la douce bonté de M. Combes attachaient à lui d'une manière toute particulière, rarement Ro-Hai était le terme de mon voyage ; je pouvais ordinairement jusqu'à Ko-Xam, et je suivais avec un vif intérêt les progrès lents, il est vrai, mais néanmoins sensibles de l'œuvre de Dieu dans ce village.

Lorsque M. Combes sut passablement parler bahnar, ce qui fut l'affaire de quelques mois, les sauvages commencèrent à avoir un commerce de plus en plus assidu avec lui. Ils ne furent pas longtemps sans reconnaître la fausseté des calomnies que le fameux Diong-Dia avait débitées sur notre compte. Plus on avait eu peur de nous, et plus alors on eut confiance, à ce point que les habitants de Ko-Xam invitèrent d'eux-mêmes M. Combes à abandonner notre maison de la forêt, pour venir s'installer au milieu du village. Le bon Hémur triomphait, en voyant ses compatriotes partager enfin ses sentiments à notre égard. M. Combes pensa que le moment était venu de mettre à exécution le vœu qu'il avait fait jadis sur mer. Lorsque les pirates chinois attaquèrent sa jonque, et lui assénèrent un coup de sabre dont il porta toujours la cicatrice, il avait promis, s'il échappait à la mort, de dédier sous le vocable de Notre-Dame de la Délivrance, la première mission qu'il fonderait chez les sauvages. Il s'était muni à cet effet de l'autorisation de Mgr Cuenot. Lors donc que les habitants de Ko-Xam lui bâtirent eux-mêmes une maison dans l'enceinte de leur village, il tint sa parole, et mit solennellement la maison et le village sous la protection de la sainte Vierge. Depuis lors, Ko-Xam porte le nom de Mission de Notre-Dame de la Délivrance. Il n'y avait pas encore d'adorateurs du vrai Dieu dans ce cher village, mais c'était à tout le moins une prise de possession. C'était le moyen de faire une sainte violence à la Mère de Dieu, de la forcer, pour ainsi dire, de se créer des serviteurs dans cette mission qu'on lui donnait. Ceci se passait

vers le milieu de l'année 1852. À cette même époque, Mgr Cuenot appela le diacre Do en Annam, afin qu'il se préparât au sacerdoce. Il resta à peu près un an chez Sa Grandeur, et revint prêtre chez les sauvages, où nous le retrouverons.

J'ai dit ailleurs que la distance de Kon-Trang à Ko-Xam est d'une forte journée de marche ; encore faut-il avoir les jambes solides pour parcourir cet espace de terrain en un jour. J'en venais généralement à bout, car, après la dysenterie qui faillit me coûter la vie, je n'avais plus la fièvre que de loin en loin, et j'avais recouvré une partie de mes anciennes forces. Qu'on ne s'imagine pas cependant que ces voyages à travers les forêts, par des sentiers à peine visibles, sont des parties de plaisir ; ils sont toujours très pénibles, et peuvent devenir dangereux lorsqu'on les entreprend seul et sans compagnon. Il y a d'abord les blessures qu'on se fait toujours en chemin, quelque précaution que l'on prenne. Je puis assurer que, pendant plusieurs années, mes pieds et mes jambes n'ont pas été un jour sans plaies, car sous ce climat humide et malsain, la moindre égratignure devient de suite une plaie, et celle-ci n'est pas encore guérie qu'on se blesse de nouveau. Ensuite vient le chapitre des accidents. Un jour, par exemple, j'allais voir M. Combes, lorsque vers midi, en un endroit éloigné de tout village, je me donnai une entorse. Pendant quelques instants je pus encore marcher un peu, mais après un quart d'heure d'arrêt à côté d'un filet d'eau pour prendre mon repas, je voulus inutilement me remettre en chemin. Que faire ? Me reposer en attendant la guérison ? Mais cela pouvait être une affaire de huit jours aussi bien que de deux heures ; d'ailleurs je venais de manger mon dernier grain de riz. La nécessité rend industrieux. Je barrai le ruisseau, et j'y plaçai un morceau de bambou de façon à former une petite chute d'eau ; je me traînai dessous, et là, assis dans la boue, pendant plus d'une heure et demie, je soutins mon pied malade sous l'eau qui tombait en forme de douche. La douleur était presque insupportable, mais l'expédient réussit ; les nerfs reprirent leur élasticité, et je pus continuer mon chemin.

Je ne songe nullement à raconter tous les accidents qui me sont arrivés. Cependant, au risque d'ennuyer le lecteur, je parlerai encore d'une autre journée de voyage qui fut vraiment une journée de bénédictions, car elle fut remplie de ces croix que le bon Dieu nous envoie dans son amour. Elle fait date dans ma vie, et tous les détails en sont restés vivants dans ma mémoire.

Il y avait un mois que je vivais solitaire, et le moment était venu d'aller visiter mes confrères. À peine le jour commençait-il à poindre, que j'étais déjà prêt à me mettre en route. Dans la maison, tous dormaient encore d'un profond sommeil. Attendre leur réveil et déjeuner avant de partir eût été plus sage, mais mon impatience ne put s'y résoudre. Au fond d'une écuelle, il y avait quelques grains de riz, restes du dernier repas ; j'en pris plein la main, et je les mangeai en traversant la place publique du village.

« J'aurai peut-être un peu faim », pensai-je, mais l'idée que je vais voir mes confrères me donnera des jambes, et me voilà parti. J'étais à cette époque redevenu fort, les courses d'une ou de deux journées ne m'effrayaient guère, et d'ailleurs je comptais arriver vers midi. Pendant la première partie de la matinée tout alla bien ; j'arpentais le terrain à ravir. Vers les dix heures du matin, j'arrivai dans un endroit où les sauvages venaient d'abattre la forêt, précisément sur le chemin que je suivais d'ordinaire. Quand je parle de chemins, cela doit s'entendre de sentiers presque invisibles à l'œil nu, et tels que si l'on cesse quinze jours de les fréquenter, ils n'existent plus. En faisant le tour de cet abatis, je risquais de ne plus retrouver mon sentier. Pour plus de sûreté, je voulus continuer à le suivre à travers l'abatis même. Me voilà donc engagé dans un labyrinthe de gros arbres renversés, m'ouvrant un passage entre leurs branches, en escaladant leurs troncs superposés. En m'aidant des pieds et des mains, je parvins à en sortir, mais malgré toute mon attention, j'avais perdu de vue mon chemin.

Dans une forêt qu'on ne connaît pas bien, rien n'est dangereux comme de s'éloigner du sentier. On est sûr de ne savoir plus ensuite s'orienter, et de marcher à l'aventure. C'est ce qui m'arriva. Je fis bien des pas inutiles, et après avoir perdu deux heures précieuses, j'eus la bonne fortune de me trouver près d'un ruisseau, sur les bords duquel, dans un précédent voyage, je m'étais arrêté pour manger mon riz. Mais cette fois, grâce à l'impatience qui m'avait fait partir trop tôt, je n'eus pour toute nourriture à midi que ce soulagement intérieur qu'on éprouve à se retrouver dans le bon chemin après l'avoir perdu ; soulagement délicieux, il est vrai, mais nourriture excessivement légère. Après quelques instants de repos, je me remis en marche, et vers les deux heures après-midi, j'étais arrivé au village de Ho-Ngo. Il ne me restait plus à faire qu'environ un quart du chemin total de Kon-Trang à Ro-Hai. La faim commençait à se faire vivement sentir, mais

je me disais que je souperais avec bien plus d'appétit ; et je pensais au plaisir de revoir mes confrères.

Un peu plus loin, mon chemin se bifurquait. Je réfléchis, j'examinai, je rassemblai mes souvenirs, je finis par me convaincre qu'il fallait appuyer à droite. J'avais déjà marché longtemps dans cette direction, lorsque je reconnus mon erreur. Que faire ? Revenir sur mes pas ? La pensée de refaire un aussi long chemin m'effraya.

« Il vaut mieux, pensai-je, prendre à la traverse, pour retrouver le vrai sentier à cette hauteur ; aussi bien, il ne doit pas être très loin d'ici. »

Mauvais calcul, je l'ai reconnu alors et bien des fois depuis. Le plus court chemin, c'est celui qu'on sait le mieux. Enfin, le bon Dieu permettait que pendant toute cette journée je ne fisse qu'erreur sur erreur. À l'endroit où je quittai le sentier, la forêt était très belle ; point de broussailles, de grands arbres clairsemés. Mais à quelque distance, je vis se lever devant moi une barrière de hautes herbes entrelacées de ronces et d'épines. Je m'y enfonçai tête baissée. J'avançais comme je pouvais, tantôt debout, tantôt en rampant. Soudain je fus saisi d'une vive frayeur ; je venais de m'apercevoir que, tout autour de moi, le terrain était semé de pièges à sanglier :

« Mon Dieu, venez à mon secours ! Ô ma Mère ! Ô Marie ! Sauvez-moi du danger ! »

Telles furent les invocations que je répétai pendant un quart d'heure, tout en continuant mon chemin, et jetant les yeux de tous côtés afin d'apercevoir les pièges à temps.

Dans un moment où, les genoux à terre, et m'aidant de la tête et des mains, je m'ouvrais un passage à travers un fourré plus épais, j'entendis un gros animal qui se levait à quelques pas de moi, pour fuir. Était-ce un sanglier ou un tigre ? Je n'en sais rien. Mais je crus reconnaître que c'était l'un ou l'autre à sa manière de prendre le large.

Environ une heure après, j'eus la joie de trouver le bon chemin, et d'arriver au village de Ro-Bang. Il était quatre heures du soir.

« Encore une heure de marche, me disais-je, et je me reposerai. »

Depuis midi, je n'avais pas rencontré une seule goutte d'eau ; ma soif était dévorante. Je m'approchai d'une maison de Ro-Bang, et voyant une femme sur la porte, je lui demandai un peu d'eau. Elle refusa. Ce refus me fit du bien, car il me fit penser à la soif de Jésus-Christ, et le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur est toujours

une force et un encouragement. Après avoir passé Ro-Bang, je m'égarai encore, et cette fois pour tout de bon, car, non seulement je perdais tout chemin, mais je ne savais même plus quelle direction suivre ; j'étais absolument désorienté. Je marchai sur des terrains de toute espèce : bois de haute futaie, grandes herbes, broussailles, marais à m'embourber jusqu'à la ceinture. Cependant le soleil baissait. Mes genoux tremblaient sous moi ; j'étais trempé de sueur, d'eau et de boue, et j'avais toujours sans savoir où j'allais. Je voulus grimper sur un grand arbre pour m'orienter un peu ; vains efforts, j'étais trop faible. Je m'arrêtais pour écouter, mais je n'entendais rien que le silence solennel de la forêt, et, vers le coucher du soleil, quelques tourterelles solitaires qui roucoulaient leur prière du soir.

Enfin les ombres s'épaissirent sur la forêt, la nuit était venue. Il y avait à côté de moi un arbre déraciné et couché par terre, je m'assis tout au près.

« Si j'avais au moins, pensai-je, un peu de feu pour sécher mes habits, et empêcher mon corps en sueur de se glacer ! Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Si j'avais un peu de feu ! »

Dans ma hotte se trouvaient mon bréviaire, ma pipe, mon briquet et un petit morceau d'amadou. Je ramassai avec soin quelques feuilles sèches, je les broyai bien menu, et tremblant de ne pas réussir, car j'étais encore alors novice dans le métier, je battis le briquet. L'amadou prit feu, mais il était en trop petite quantité, et il se consuma avant d'avoir pu communiquer le feu à mes feuilles. Avec la dernière étincelle s'évanouit ma dernière espérance. Alors en voyant que tout me faisait défaut, je ne sais quel transport de joie surnaturelle s'empara de tout mon être. Ne pouvant contenir mon bonheur, je me levai et me mis à chanter de toutes mes forces :

« Bénissons à jamais, le Seigneur dans ses bienfaits ! »

—Et les échos répétèrent : à jamais..... Ses bienfaits.

J'invitai tous mes compagnons de la forêt, les animaux sauvages, à s'unir à moi pour louer Dieu, parce que sa miséricorde est éternelle. Ô mon Dieu ! Répétai-je plusieurs fois, dans cet absolu dénuement me reconnaissez-vous un peu pour votre missionnaire ?

J'ajoutai une foule d'extravagances qu'il est inutile de rapporter, et je pleurai de bonheur. Ma prière du soir fut courte ; je n'en pouvais plus de fatigue. Étendu tout de mon long sur le dos, je contemplai un moment le ciel qui, cette nuit-là, était couvert de brillantes étoiles ; je dis à la bonne Mère de défendre aux tigres

d'approcher trop près de moi, et je m'endormis auprès de l'arbre déraciné.

Mon sommeil fut troublé par des rêves sinistres et je me réveillai de bonne heure. Quand je voulus me relever, mes membres étaient raides comme du bois sec ; à peine pouvais-je mettre une jambe devant l'autre. Mais cet engourdissement disparut peu à peu, à mesure que le mouvement du corps fit circuler le sang. Le matin, le bon Dieu me donna à déjeuner. Une citrouille à moitié rongée par quelque singe me tomba sous la main. Je ne l'aurais pas donnée pour son pesant d'or. Je la dévorai avidement, peau, pulpe, graines, etc... Même les bords grignotés par les dents du singe et à moitié pourris. Mon déjeuner terminé, j'examinai la situation. J'avoue que mon enthousiasme de la veille avait considérablement baissé. J'étais triste, mais non découragé ; j'étais affligé, et cependant je me sentais auprès du bon Dieu. Ne sachant pas où je me trouvais, je me mis en marche au hasard en disant à haute voix :

« À la garde de Dieu et de la Vierge Marie sa mère ! »

Depuis longtemps déjà je marchais à travers les broussailles, quand, à mon grand désappointement, je me retrouvai au point de départ, à l'arbre déraciné près duquel j'avais passé la nuit. On parle quelquefois de cercle vicieux, en voilà un s'il en fut jamais. J'essayai de nouveau de monter sur un arbre, et cette fois je fus plus heureux que la veille ; arrivé au sommet, je reconnus que j'avais dépassé le but de mon voyage, et que j'étais à l'est de Bo-Hai. Quelques instants après, je trouvai un petit sentier et la trace encore fraîche des pas d'un homme. Ce petit sentier me conduisit à un étang où deux sauvages pêchaient à la ligne ; mais dès qu'ils me virent sortir de la forêt, ils s'enfuirent à toutes jambes. Je les appelai à plusieurs reprises. L'un deux ralentit sa marche, puis s'arrêta, et quand je l'eus atteint, consentit à me guider jusqu'à notre maison de Bo-Hai où j'arrivai plus mort que vif, vers les neuf heures du matin. C'était un dimanche de carême. Que Dieu est bon ! Que Dieu est bon ! Toutes les misères que je venais d'éprouver, il les avait permises pour me faire apprécier plus vivement la grande joie qui m'attendait. À mon arrivée, je ne rencontrai à la maison aucun de mes confrères. Je m'étendis sur une natte, et comme nos jeunes gens annamites qui gardaient le logis, intrigués de me voir paraître de si bonne heure, me demandaient où j'avais passé la nuit ; je leur racontai tout au long mes aventures. J'avais à peu près fini ma narration, quand il me sembla entendre fredonner très bas l'air, connu :

« *Par la voix du canon d'alarme !* »

Étonné, je me mis sur mon séant et j'ouvris l'oreille ; la voix s'était tue. « Quelle étrange illusion ! » Me dis-je, et je me laissai retomber sur la natte. Un moment après, j'entendis de nouveau et plus distinctement :

« *Par la voix du canon d'alarme !* »

— Pour le coup, m'écriai-je, ce n'est pas une illusion.»

Et d'un bond, malgré ma faiblesse, je sautai jusqu'à la porte de l'unique chambre qui composait la maison et j'aperçus : qui ? M. Arnoux, que je ne savais pas encore venu chez les sauvages. Il était arrivé d'Annam la veille et notre provicaire me l'envoyait pour compagnon. Je l'avais beaucoup connu à Paris, au séminaire des Missions Étrangères.

Dire le bonheur que j'éprouvai en ce moment n'est pas possible. J'oubliai soudain toutes mes peines et toutes mes fatigues. En nous quittant à Paris et en nous embrassant, nous nous étions dits :

« Au revoir chez les sauvages. »

Et maintenant nous nous embrassions sur la terre des sauvages.

« Je n'ai pas voulu troubler votre narration, me dit-il en riant de tout son cœur, j'étais charmé d'écouter jusqu'au bout l'histoire de vos exploits. Mais je crois que M. Combes m'adresse mal ; si vous ne savez pas mieux trouver votre chemin, vous serez un assez mauvais guide. Vous n'avez pas oublié que si un aveugle conduit un autre aveugle, tous deux tombent dans le fossé. Cependant vive la joie ! Et laissez-moi vous raconter à mon tour quelques fraîches histoires de la France. »

Nous nous assîmes sur la même natte, et commençâmes une longue conversation.

CHAPITRE —XII—

M. Arnoux compagnon de M. Dourisboure à Kon-Trang. —

Son départ. —

MM. Fontaine et Desgouts sont envoyés dans le sud.

M. Arnoux était de Besançon, diocèse riche en hommes apostoliques, et qui a toujours fourni un large contingent d'ouvriers à la Société des Missions-Étrangères. Il était compatriote, et je crois

même, parent éloigné de notre vicaire apostolique Mgr Cuenot. Pendant son séjour au séminaire des Missions il avait été, d'avance, destiné à la mission des sauvages, et comme il avait une aptitude particulière pour les mathématiques et les sciences naturelles, les directeurs du séminaire demandèrent pour lui l'autorisation de suivre les cours de l'école des Mines. Le pays qu'il devait évangéliser étant complètement inconnu des Européens, on voulait, par des études spéciales, le mettre à même de rendre plus tard, Arnoux et moi étions de vieux amis. Arrivés tous les deux, encore laïques, au séminaire des Missions-Étrangères en 1856, nous y avons passé trois ans ensemble. Il y demeura un an de plus pour suivre les cours dont je viens de parler. À son arrivée au pays des sauvages, notre bon provicaire eut la charité de me le donner pour compagnon, et Dieu sait avec quelle joie je l'amenai à Kon-Trang. Il se mit de suite avec ardeur à l'étude de la langue, et à l'aide des quelques renseignements que je pouvais déjà lui donner, il fit de rapides progrès. Nous étions toujours logés dans la grande maison de Lam, et une seule et même natte nous servait de couche. Nous récitons ensemble notre bréviaire dans la forêt, et les peines inséparables de notre position nous semblaient légères étant portées à deux.

Je profitais de nos promenades à travers les bois pour le façonner à la vie sauvage, et lui communiquer le peu d'expérience que j'avais acquise avec tant de difficultés. Je lui faisais connaître les diverses plantes, herbes et feuilles d'arbre qui, en cas de besoin, peuvent servir de nourriture. La leçon était de première utilité, car si l'on n'a pas une certaine habitude de la chose, on court grand risque de se tromper et de s'empoisonner. Pour les mets empruntés au règne animal, il n'y a pas le même inconvénient ; la règle est très simple. Un jour que je demandais à un sauvage de m'énumérer les divers animaux dont lui et ses compagnons se nourrissaient, il se mit à rire et me dit :

« J'aurai plus tôt fait de vous nommer ceux que nous ne mangeons pas. » Et il m'en nomma quatre.

« À part ces quatre, ajouta-t-il, nous mangeons tout ce qui bouge et se remue dans l'air, sur terre et dans l'eau. »

Qu'on n'imagine pas cependant que, par là, il faille toujours entendre un animal vivant que l'on tue au moment de le préparer, car qu'une bête meure de maladie, qu'elle soit tuée par une autre, qu'elle soit depuis longtemps en putréfaction, le sauvage la mange tout de même. Un jour, je passais par la forêt ; un sauvage du village de Dak-Ro-Ting, qui me connaissait, m'appela de loin et m'invita très

poliment à partager son diner : il voulait me régaler, disait-il. Je me détournai de mon chemin, et m'approchai de lui. Il était occupé à faire cuire son repas dans un tube de bambou posé sur un grand feu. Or, quel mets préparait-il ainsi ? Ce fortuné mortel avait eu la chance de tomber sur les restes d'un cerf en putréfaction. Il avait délicatement ramassé un à un les vers qui pullulaient dans cette pourriture infecte, et il en avait rempli son tube, pour se procurer un festin qui, à son goût, devait être un festin de roi.

Au reste, ce que les sauvages mangent, nous missionnaires, nous le mangeons aussi, à la longue. Le plaisir de leur être agréable, la compagnie, l'exemple, et surtout l'absence complète de meilleurs mets, tout contribue à détruire les préjugés de l'estomac et de l'éducation. Si l'on veut connaître quelques unes de ces raretés qui, de temps en temps, relèvent le goût un peu fade de notre riz, je nommerai les chiens, les rats, les souris, les singes, les serpents et reptiles de toute espèce, les scorpions, les crapauds, etc...

« Quoi ! Même les crapauds ! »

Oui, certes, et, je vous le dirai tout bas entre nous, c'est un mets excellent. Enlevez le ventre pour ne pas manger les œufs qui vous empoisonneraient, puis arrachez la peau qui est couverte d'une liqueur vénéneuse, et, ces précautions prises, mangez hardiment, je vous assure que c'est exquis. Cela prouve simplement, dira peut-être le lecteur, que vous êtes devenu aussi sauvage que vos néophytes. Au fait, c'est bien possible.

Mais je m'aperçois que ces appétissants détails sur l'art culinaire de nos sauvages m'ont entraîné loin de mon sujet. J'y reviens. Les premiers mois de son séjour chez les Se-Dang, M. Arnoux paraissait être d'une santé très solide. Dans les courses que nous fîmes ensemble non seulement autour de Ron-Trang, mais même assez loin vers le nord, pour visiter les villages Se-Dang, il pouvait lutter avec moi pour la marche. Et ce n'est pas peu dire ; car alors j'avais la réputation bien méritée de mettre aux abois tous mes compagnons de route. Nous nous égarâmes plus d'une fois dans la forêt, et lui qui s'était amusé sur mon compte, à propos de mon aventure la nuit de son arrivée, put, en pénitence, jouir à son aise des misères et des fatigues qui assaillent inévitablement le voyageur lorsqu'il perd son chemin. Pendant quelque temps, je le répète, mon confrère parut assez robuste, mais son estomac ne put résister au genre de nourriture auquel nous étions réduits. L'appétit disparut, et bientôt les forces l'abandonnèrent tout à fait. À peine avait-il pris quelques

aliments, qu'il ressentait un violent malaise, souvent terminé par le vomissement. À cela vint ensuite se joindre la dysenterie, qui dura plusieurs mois, et le laissa dans un état pitoyable. J'admiraits son courage, sa résignation, son abandon à la sainte volonté de Dieu. Il me dit un jour :

« Je n'en ai pas pour longtemps, et je crois bien que, dans quinze ans d'ici, aucun des confrères qui sont à présent chez les sauvages ne sera plus en vie. Je mets quinze ans uniquement à cause de vous qui êtes très robuste, car les autres, et moi surtout, nous serons tous morts avant quelques années.»

Pauvre Père Arnoux ! Sa prédiction s'est bien vérifiée. Il est mort ; MM. Combes et Desgouts sont morts ; quatre ou cinq autres missionnaires venus plus tard, morts aussi. M. Fontaine, se sentant mourir, a dû quitter le pays des sauvages. Les quinze ans sont passés depuis longtemps, et je suis le seul survivant, et mes infirmités de plus en plus multipliées, de plus en plus graves, me font présager que moi aussi je verrai bientôt la fin de mon pèlerinage. À la garde de Dieu !

M. Arnoux se remit un peu de cette première maladie, mais il ne put jamais recouvrer entièrement la santé. Pendant l'année qu'il passa à Kon-Trang, il fit de continuelles rechutes, et à la fin son état empira tellement, qu'il fut forcé de s'éloigner de moi. Avant de regagner Annam, il voulut tenter une nouvelle expérience, et voir si son mal était ou non guérissable dans le pays des sauvages. Dans ce but, il séjourna quelques mois à Ko-Xam avec notre provicaire, M. Combes. Ce ne fut qu'après avoir perdu tout espoir de guérison qu'il quitta cette terre des Bahnars qu'il aimait déjà tendrement, et nous dit un dernier adieu. Nous ne devons plus le revoir en ce monde.

M. Combes avait alors auprès de lui un acolyte nommé Bao, son fidèle compagnon depuis le premier voyage chez les sauvages. C'est à lui qu'il confia le soin de reconduire M. Arnoux en Cochinchine, auprès de Mgr. Cuenot. Trois ou quatre de nos Annamites les accompagnaient. Cet acolyte, devenu prêtre, a partagé longtemps avec moi les travaux du saint ministère, et m'a souvent raconté les détails de cette expédition, qui fut très longue et très pénible. Sans parler des fatigues, des contretemps, des accidents de toute sorte qu'ils éprouvèrent dans les montagnes des Bahnars, alors que M. Arnoux, à moitié mort, tantôt porté sur le dos d'un sauvage, tantôt se traînant hors d'haleine, et laissant échapper malgré lui des gémissements douloureux, fut pendant bien des jours pour ses

compagnons une continuelle cause d'anxiété, il est difficile d'imaginer une position plus périlleuse que celle où ils se trouvèrent en entrant dans la province de Binh-Dinh, et lorsqu'ils se croyaient hors de danger.

Ils étaient arrivés à Trâm-Gô, en territoire annamite, et par conséquent ne pouvaient plus voyager de jour, à cause de la persécution. Quand la nuit fut noire, ils se mirent en route pour gagner la rivière où une barque les attendait ; mais au moment de la rejoindre, ils se trouvèrent cernés par deux bandes d'éléphants à la fois. Il y avait en cet endroit un large champ de riz presque mûr, et les éléphants, attirés par l'appât du festin, s'y étaient donné rendez-vous. Vers le milieu du champ, sur un grand arbre, était perchée la hutte des gardiens, qui à l'approche de ces terribles animaux, cherchèrent à les effrayer en frappant leurs tam-tams. Nos voyageurs, réfugiés au pied de ce même arbre, osaient à peine respirer, car la compagnie du pauvre Père Arnoux, marchandise de contrebande s'il en fut jamais, leur faisait, en cette circonstance, redouter les hommes autant que les bêtes. Les éléphants sentirent bientôt qu'ils n'étaient pas seuls, et les deux bandes, se dirigeant chacune de son côté vers le lieu que leurs trompes leur indiquaient, se rapprochèrent l'une de l'autre. Grande alors fut la terreur de notre petite troupe. Les uns coururent se précipiter dans la rivière, celui qui portait le paquet de lettres le laissa tomber en fuyant. M. Arnoux trouva heureusement à se blottir dans une haie de ronces. Il paraît qu'un éléphant devina sa présence ; mais sa trompe ayant rencontré des épines, il renonça à une proie qui devait lui coûter quelques piqûres. Cependant les gardiens frappèrent leurs tam-tams à coups si redoublés, qu'à la fin, les éléphants s'éloignèrent. Nos pauvres voyageurs étaient loin d'être sauvés. La nuit était d'une obscurité affreuse ; ils s'étaient dispersés et ils n'osaient pas s'appeler réciproquement, les gardiens du champ les auraient entendus. Par un de ces coups providentiels qui sont toujours au service des missionnaires, M. Arnoux et l'acolyte, s'avançant à tâtons, vinrent se heurter l'un contre l'autre. On chercha pendant près d'une heure le paquet de lettres ; le bon Dieu le fit retrouver aussi. Il était temps, car l'aurore commençait à poindre, et le grand ennemi des prêtres européens dans ces contrées, le soleil annamite, allait paraître. Lorsqu'il se montra à l'horizon, le missionnaire et ses compagnons de voyage étaient sains et saufs, cachés dans leur barque.

M. Arnoux arriva enfin, plus mort que vif auprès de Mgr Cuenot, dont les soins empressés ne purent lui rendre la santé. On

l'envoya à Singapour, où d'habiles médecins européens parvinrent à le rétablir ou à peu près. De là, il se rendit en Basse-Cochinchine, et réussit à fonder un grand orphelinat pour les enfants des sauvages de cette mission. C'est à cette œuvre qu'il a consacré dix ou douze années d'une vie languissante et malade, jusqu'au jour où il est allé s'éteindre d'épuisement à notre procure de Hong-Kong.

Quelque temps avant le départ de M. Arnoux, M. Fontaine reçut de Mgr Cuenot l'ordre de se rendre dans les missions que deux Pères annamites avaient commencées, beaucoup plus au sud, chez les sauvages Bo-Nong, et dans la partie méridionale de la tribu des Ja-Raï. Le nombre des conversions était très considérable, et ce pays donnait les plus belles espérances. Mais le triste état de la santé de M. Fontaine ne lui permit pas d'y demeurer. Il dut passer au Cambodge, de là à Siam, et enfin, réduit à la dernière extrémité par la dysenterie, il alla se rétablir en France. Depuis son retour, il est resté en Basse-Cochinchine, maintenant la Cochinchine française.

M. Desgouts qui, depuis le départ du diacre Do pour Annam, demeurait seul dans la maison de Bo-Hai avec le gros de la communauté, dut aussi nous quitter, peu après M. Fontaine. Monseigneur savait que les élèves du bon Père passaient beaucoup plus de temps à soigner leur gale, leurs fièvres et autres maladies qu'à étudier le latin ; d'un autre côté, toutes les nouvelles des missions des Pères annamites faisaient croire à l'établissement prochain d'une chrétienté florissante, où le séminaire aurait beaucoup plus de chances de succès. En conséquence, ordre vint à M. Desgouts de partir pour le pays des Bo-Nong, et d'emmener ses élèves avec lui. Mais sa santé, profondément altérée, n'était plus de force à subir un nouvel acclimatement, et depuis lors jusqu'à sa mort, sa vie ne fut qu'une agonie prolongée. Les fièvres et la dysenterie le forcèrent d'aller chercher à Singapour les soins de médecins européens. Leur science fut inutile, et peu de temps après, ce cher confrère quitta définitivement la terre d'exil pour la véritable patrie.

M. Combes et moi restions seuls dans la mission des sauvages. J'étais retombé dans l'isolement, mais les habitants de Kon-Trang consentirent enfin à me construire une maison, et j'eus la consolation de dire régulièrement la sainte messe. Ma vie devint beaucoup plus supportable. Je n'avais plus la compagnie d'un confrère, mais j'avais chaque jour la visite de Jésus-Christ, et ceux-là seulement qui se sont trouvés dans une situation semblable à la mienne, savent quel baume

délicieux pour les peines de l'âme se trouve dans cette simple pensée :

« Demain je monterai au saint autel, et mon Dieu sera avec moi. »

M. Combes envoya à Kon-Trang un jeune Annamite, nommé Luk, pour me cuire le riz de chaque jour, et pour me rendre les autres services en son pouvoir. Ainsi ma solitude, tout en restant solitude, avait pourtant changé de nature. Auparavant je me trouvais solitaire dans une maison pleine de sauvages, et au milieu d'un vacarme incessant ; maintenant je me trouvais solitaire dans la paix, dans le silence, et je pouvais mieux entendre la voix du bon Dieu.

CHAPITRE —XIII—

**Ngui et Pat, premiers catéchumènes Se-Dang. —
Hémur, premier catéchumènes Bahnar.**

Je commençais à connaître passablement la langue qu'on parle à Kon-Trang. M. Combes avait composé en bahnar un petit catéchisme, et avait traduit en cette langue les prières que tout chrétien doit savoir et réciter. Je traduisis à mon tour en se-dang son petit travail. Depuis surtout que j'avais le bonheur de dire la sainte messe, je demandais tous les jours au bon Dieu, par le sang de la grande Victime, la conversion de mes pauvres sauvages, et la toute-puissante prière de Jésus-Christ fut exaucée.

La grâce du bon Dieu éclaira tout d'abord deux enfants, l'un d'environ douze ans et l'autre de huit ou neuf ans. Le premier s'appelait Ngui, c'était le dernier des enfants de Lam, le maître de la grande maison que j'avais habitée si longtemps. J'ai dit plus haut que cet enfant venait parfois se mettre près de moi, quand je récitais mon bréviaire ou faisais ma méditation. Debout et pensif, il me considérait quelques instants, et puis s'en allait sans avoir dit un mot. Ngui était d'un caractère violent, mais il avait le cœur bon et même sensible, qualité assez rare ou assez peu développée chez les sauvages. Quand j'eus quitté la maison de son père pour habiter la mienne, il vint souvent me voir chez moi, et en fort peu de temps me devint très attaché. Je tâchai de lui rendre cette affection profitable. Chaque fois qu'il venait me trouver, après avoir parlé de choses indifférentes, il faisait peu à peu tomber la conversation sur les vérités de notre sainte

religion. La pensée de l'enfer surtout, dès qu'il fut instruit de son existence, produisit sur lui la plus vive impression. Je lui faisais apprendre les quelques prières que j'avais traduites. Dès qu'il les eut gravées dans sa mémoire, il prit l'habitude de les réciter souvent. Enfin il y avait à peine deux mois que je le voyais ainsi presque tous les soirs, et le bon Dieu lui avait déjà donné le don de la foi ; il croyait fermement toutes les vérités que je lui avais enseignées.

Dès ce moment, il prit en pitié toutes les croyances superstitieuses des Se-Dangs. La foi avait tellement éclairé son esprit, naturellement ouvert et sagace, que dans les conversations des sauvages, il discernait de suite les paroles sensées d'avec les assertions superstitieuses, vaines ou ridicules. En effet, comme je l'ai remarqué alors et cent fois depuis, rien ne rectifie le jugement et ne développe la raison même naturelle, comme la connaissance de la véritable religion. Quand je le vis bien croyant, j'eus la curiosité de savoir quel avait été en lui le travail de la grâce, et comment elle l'avait peu à peu conduit jusqu'à la foi. Je lui dis donc un jour :

« À présent, tu crois au bon Dieu comme moi, tu crois au ciel, tu crois à l'enfer, tu crois à la résurrection. Cependant moi, qui t'ai fait connaître ces choses-là, je ne te les ai pas fait voir. Tu n'as pas vu le bon Dieu, tu n'as pas entendu les cris des damnés, tu n'as pas assisté aux concerts des anges. Comment se fait-il que tu croies maintenant toutes ces choses comme moi qui ne les ai pas, il est vrai, vues plus que toi, mais qui les ai apprises dès mon enfance ?

— Quand je suis venu, me répondit-il, vous écouter pour la première fois, je ne suis venu que pour passer le temps, et j'étais loin de soupçonner ce que c'est que le bon Dieu et sa religion. Lorsque vous me parliez, je ne vous croyais pas d'abord ; peu à peu j'ai commencé à être ébranlé, mais j'avais beaucoup de doutes ; ces doutes ont ensuite disparu à leur tour, et sans savoir pourquoi, je me trouve croyant, et tellement croyant, que ce bon Dieu, cet enfer et ce ciel que je n'ai pas vus, j'y crois aussi fermement que si je les avais vus. »

L'autre enfant que j'instruisais en même temps que Ngui, se nommait Pat. Les jugements du bon Dieu sont impénétrables, et les privilèges de sa grâce bien gratuits ! La famille de Pat demeurait dans les environs de Ko-Xam, au village de Kon-Xo-Kou, dont les habitants étaient en guerre depuis longues années avec ceux de Ho-Jol. Or, un jour les gens de Ho-Jol, ayant appelé à leur secours

plusieurs villages Se-Dang, vinrent attaquer Kon-Xo-Kou en plein midi. Toutes les autres familles étaient absentes et travaillaient à leurs champs ; seule, celle de Pat se trouvait dans le village. Son grand-père, sa grand'mère, ses frères et ses sœurs furent les uns massacrés, les autres garrottés et emmenés pour être vendus au Laos. Son père voulut vendre chèrement sa vie ; il prit sur son dos à la manière des sauvages, le petit Pat qui pouvait à peine marcher, et se jeta au milieu des ennemis le sabre à la main ; mais il tomba bientôt percé de coups. Les vainqueurs emportèrent Pat, le nourrirent pendant quelques années afin qu'il valût plus cher, et vinrent le vendre à Kon-Trang, à l'époque où je m'installais dans ma nouvelle maison. Il avait alors huit à neuf ans ; je l'achetai et le gardai avec moi.

C'est cet enfant de la Providence que je préparai au saint baptême en même temps que Ngui. Celui-ci aimait beaucoup son petit camarade, et je suis persuadé que les bonnes paroles qu'il lui adressait firent sur ce jeune esprit au moins autant d'impression que les miennes. Un jour qu'ils étaient tous les deux étendus sur une même natte, et que moi-même j'étais occupé à lire, séparé d'eux par un treillis de bambou qui servait de muraille, j'entendis Ngui dire à Pat :

« Il faut avouer que le bon Dieu t'aime bien. Si autrefois, quand l'ennemi t'a pris, quelqu'un t'eût vu porter au marché pour être vendu, celui-là aurait dit : Pauvre enfant, il n'a pas de bonheur ! À peine né, et déjà réduit en esclavage ! Cependant si tu étais resté dans ta maison avec tes parents, aurais-tu connu le bon Dieu ? Personne n'enseigne la religion chez vous. Tu serais donc tombé en enfer. Penses-tu un peu à l'enfer, et combien c'est terrible d'y rester toujours ? Oui, le bon Dieu t'a bien aimé. »

Une autre fois, il lui disait en confidence :

« Le soir, quand je me couche, j'ai toujours peur de mourir la nuit. Oh ! que je voudrais être baptisé ! »

La conduite de Ngui se ressentit bientôt des saintes vérités qu'il avait appris à croire. Lui, naturellement coléreux, devint en peu de temps d'une douceur dont son père, encore païen, fut vivement frappé. Ses lèvres, habituées, comme celles de tous les sauvages, à proférer sous forme d'imprécation des paroles d'une obscénité révoltante, contractèrent des habitudes diamétralement opposées. Et dès lors, quand il se blessait, que son pied heurtait contre une pierre, ou qu'il éprouvait quelque autre accident, il répétait invariablement ces belles paroles :

« Mon Dieu, je vous offre cette petite douleur. »

S'il lui arrivait de se mettre en colère, il venait me raconter la chose, quelquefois les larmes aux yeux. Le petit Pat, à peine arrivé à l'âge de raison, n'avait encore aucun vice, et le bon Dieu, en le plaçant auprès de Ngui, lui accordait la grâce inestimable de faire son apprentissage de la vie humaine, dans les meilleures conditions possibles.

M. Combes de son côté avait des consolations analogues. Il avait dit autrefois :

« Hémur sera mon premier catéchumène »

Et sa prédiction se réalisait. Souvent, en pensant à Hémur, si droit, si juste, si ennemi du mensonge, si porté à rendre service, je me suis souvenu de cet homme dont parle le Docteur Angélique et qui pendant toute sa vie aurait observé les préceptes de la loi naturelle. Saint Thomas assure qu'à un pareil homme Dieu enverrait un apôtre, plutôt que de le laisser mourir sans baptême. Or Hémur était dans ce cas. Haïr l'injustice, être naturellement véridique et généreux, n'est pas chez les païens chose si rare qu'on n'en trouve d'assez nombreux exemples. Mais conserver la pureté des mœurs, même dans le secret de la solitude, détourner de son esprit les pensées mauvaises et de son cœur les affections coupables, c'est là un phénomène qui ne se rencontre guère parmi ceux que n'a pas éclairés la lumière de la foi. Or, sur cet article, voici les paroles de Hémur, que je tiens mot pour mot de la bouche de M. Combes. Ce cher confrère, expliquant un jour à son disciple le sixième précepte du Décalogue, s'étendait un peu longuement sur les obligations qu'il renferme, sur les actions, paroles, pensées ou affections qu'il condamne comme coupables ; le disciple l'arrêta tout court et lui dit :

« Ô mon grand Père, sur ce point je sais depuis longtemps ce qu'il est permis de faire ou de penser. Autrefois, quand j'étais jeune homme, et que j'allais quelque part, si sur mon chemin je rencontrais une jeune fille, je détournais mes regards pour ne pas la voir et ne pas éprouver de mauvais désirs ! »

Voilà quelles étaient les mœurs de Hémur encore païen. Faut-il s'étonner que le bon Dieu l'ait choisi parmi tous les autres pour l'appeler le premier ? Et cependant, la grâce ne triompha dans son cœur qu'après une lutte longue et difficile.

Il y avait chez Hémur, malgré toutes ses bonnes qualités, et à cause même de ses vertus naturelles, un grand obstacle à la conversion : il était attaché du fond de l'âme aux superstitions dans

lesquelles il avait été élevé, et qui lui servaient de religion. C'était un païen très religieux et très dévot. Il observait avec la plus minutieuse exactitude les pratiques les plus ridicules ; il s'en acquittait avec une rare gravité, et, qu'on me passe l'expression, avec un véritable esprit de foi. Or, difficilement on se ferait une idée de la quantité de sottises observances, de prohibitions vaines, de privations puérides, de cérémonies quelquefois odieuses, dont le démon a composé le code religieux des Bahnars, et auxquelles ils restent fidèles par une superstitieuse terreur. On en a fait bien des fois la remarque, mais il n'est pas inutile de la rappeler ici : la vraie religion seule fait aimer Dieu. Seule elle a des lois, des préceptes, des cérémonies, un culte, fondés sur l'amour de Dieu, et trouvant dans cet amour leurs motifs, leur but, leur sanction. Le démon, singe de Dieu, a aussi ses lois, ses cérémonies, son culte ; mais en vertu de la haine inextinguible qui depuis sa révolte est devenue pour lui une seconde nature, il ne sait et ne peut leur donner, dans le cœur de ses esclaves, d'autre sanction que la crainte. Si le païen sacrifie, s'il fait tout autre acte de religion, c'est toujours pour détourner un malheur, pour apaiser la colère d'un Esprit qu'il redoute, jamais pour rendre des actions de grâces, jamais pour mériter un regard bienveillant d'un Esprit qu'il aime. Quand nous montrons aux sauvages la vanité de leurs observances, quand nous voulons leur faire abandonner des superstitions nuisibles, ils nous répondent infailliblement :

« Mais il m'arrivera tel malheur, telle perte, telle maladie ; mais ma récolte sera ruinée, mes enfants mourront, je périrai misérablement » etc.

Quand Hémur entendit parler de notre sainte religion, quand le bon Père Combes lui expliqua en détail la doctrine catholique, ce brave homme la trouva vraie et admirable, et voulut de suite l'embrasser, mais lorsqu'il sut que toutes ses anciennes superstitions étaient incompatibles avec la foi nouvelle, il resta terrifié. Il avait cru, il croyait encore à toute sa religion païenne, et il était persuadé qu'il ne pouvait pas omettre certaines observances sans se vouer à une mort inévitable. M. Combes lui indiqua le meilleur moyen de délivrer son esprit de ces vaines terreurs.

« Prie beaucoup et demande au bon Dieu d'avoir pitié de toi. »

Il suivit docilement ce conseil. Quelque part qu'il se trouvât, en public ou en particulier, le matin et le soir, il faisait gravement son signe de croix, et récitait à voix haute les prières qu'il savait. Loin d'éprouver le moindre respect humain, il ne perdait jamais occasion

de parler du bon Dieu, du jugement dernier, de l'enfer. La grâce triompha peu à peu de ses habitudes superstitieuses, mais il dut faire, surtout dans les commencements de sa conversion, plusieurs actes héroïques.

« Que ton esprit subisse ou non quelques restes de tes anciennes croyances, lui disait le Père, au moins, fais en sorte de ne jamais agir par suite de ces erreurs. »

Et il omettait certaines pratiques en tremblant, encore à moitié convaincu que quelque grand malheur ou la mort même allait s'en suivre. À mesure qu'il remportait des victoires, et qu'il ne voyait pas d'accident lui arriver, sa foi se raffermissait, et la superstition faisait de moins en moins impression sur son esprit.

Je citerai ici un petit exemple entre cent autres. L'année de sa conversion, la récolte ayant manqué, Ko-Xam et les villages environnants souffraient de la famine. Au retour de la saison des pluies, le meilleur moyen de sortir d'embarras était évidemment de semer le maïs de bonne heure, afin d'avoir bien vite une nourriture quelconque, en attendant la récolte du riz nouveau.

Mais d'après les superstitions du pays, on ne peut pas semer quand on veut. Le temps a beau être propice pour les semailles, il faut attendre tel ou tel présage, telle ou telle lune, etc., attendre souvent longtemps, et en attendant mourir de faim. Hémur, d'après les conseils de M. Combes, se décida à passer par-dessus les anciennes pratiques, et à semer son maïs, bien avant l'époque fixée. Quand ses parents d'un village voisin furent instruits de ses intentions, ils vinrent en grand nombre le détourner de l'exécution d'un pareil projet :

« Malheureux Hémur ! Que vas-tu faire ? Comment ? Semer le maïs ce mois-ci ! Mais tu n'y penses pas ! Qui est-ce qui mangera ton maïs ? Assurément il ne poussera pas, et quand bien même il pousserait, quand bien même il serait abondant, tu n'en profiteras pas, tu seras mort auparavant. N'écoute pas les paroles de ces étrangers, ils ne savent pas nos usages, et ils finiront par te perdre. Nous avons pitié de toi. La mort viendra toujours assez tôt, pourquoi hâter ainsi son arrivée ? »

Toute cette éloquence fut inutile ; Hémur avait donné au Père sa parole, qu'il voulait, à quelque prix que ce fût, suivre en tout les enseignements de la foi. Il sema donc son maïs très longtemps avant tous les autres, tout en nous avouant qu'il agissait ainsi la crainte dans l'âme. Qu'arriva-t-il ? C'est que ce maïs qui ne devait pas sortir de terre vint magnifiquement ; c'est qu'il fut mûr au temps où les autres

sauvages commencèrent à semer le leur, c'est que Hémur se trouva dans l'abondance, c'est qu'enfin ces mêmes parents pressés par la faim vinrent le trouver de nouveau, non plus pour lui faire des remontrances, mais pour le conjurer de leur donner une petite part de sa récolte.

« Ah ! Ah ! Leur répondit Hémur, avec un grain d'ironie, regardez-moi bien, êtes-vous sûrs que je ne suis pas mort ! Êtes-vous sûrs que ce n'est pas vous qu'on verrait mourir de faim maintenant, si je n'avais pas semé mon maïs, malgré vos mauvais conseils ? »

Et il fut généreux envers eux, et il leur fit part des dons du bon Dieu. Cette histoire fit du bruit dans le pays, et à Ko-Xam même, elle disposa plusieurs personnes à embrasser plus tard la religion. Si Hémur fut mort cette année-là, soit de mort naturelle, soit par quelque fâcheuse rencontre, toutes les prédications auraient été inutiles, et un miracle du ciel eût à peine pu convertir les sauvages. Aussi, le bon Père offrait-il souvent le Saint-Sacrifice pour détourner de Ko-Xam tout événement malheureux. Néanmoins, soit par la haine du démon contre ce village, soit par une permission particulière du bon Dieu qui voulait éprouver mon confrère, un accident arrivé à Hémur, le jour même qu'il commença à semer son riz, toujours contrairement aux prohibitions superstitieuses, faillit détruire tout d'un coup la bonne impression produite par la belle récolte du maïs, et arrêter pour quelque temps, dans son origine même, le bien commencé. Hémur se blessa grièvement ; je ne me souviens plus ni où, ni de quelle manière. Mais M. Combes, dans sa douleur, s'adressa à Dieu, suprême médecin de tous les maux, et parvint, quoique non sans peine, à arrêter le sang de la blessure qui se cicatrisa rapidement.

CHAPITRE —XIV—

**Baptême de Ngui et de Pat : 16 octobre 1853. —
Baptême de Hémur : 28 décembre 1853.**

Depuis assez longtemps Ngui me semblait suffisamment préparé pour recevoir le saint baptême. Sa conduite était déjà celle d'un bon chrétien ; dans ses conversations, on ne pouvait plus reconnaître un enfant païen, élevé au milieu des païens. Toutes ses paroles étaient celles de ces enfants privilégiés qui ont appris la

crainte et l'amour de Dieu sur les genoux d'une pieuse mère ; et cependant je n'osais pas encore l'admettre au sein de l'Église.

Lui, si jeune et seul catéchumène, non seulement dans une famille nombreuse, mais dans tout un grand village ; je craignais qu'il ne pût pas tenir ferme contre les railleries, les sarcasmes, les reproches et tous les autres moyens dont le démon se servirait sans aucun doute pour ébranler sa constance. Ce n'est pas qu'il supportât ce retard avec indifférence. Il me priait au contraire très souvent et très instamment, de hâter son bonheur en le régénérant dans les eaux du baptême. Souvent même il me répétait les paroles que je lui avais entendu confier à son jeune ami :

« Tous les soirs j'ai peur en allant me coucher ; je pense que, si je meurs la nuit, je mourrai sans baptême. »

Un jour enfin, pressé plus qu'à l'ordinaire par ses sollicitations, je lui avouai mes craintes, et pourquoi je n'osais point encore l'admettre définitivement au nombre des chrétiens. Voici la réponse de cet enfant bien-aimé du bon Dieu ; je ne l'oublierai jamais. Son visage s'enflamma et d'un ton animé, d'une voix pénétrée, il me dit :

« Ô mon père, si toute ma maison, si tout ce village, si tous les Se-Dangs veulent tomber en enfer, croyez-vous donc que je veuille y tomber avec eux ? Que les autres fassent comme ils l'entendront, moi je connais mon devoir et je veux l'accomplir. »

J'avoue que je fus vaincu. Je le pressai sur mon cœur, et je lui répondis les larmes aux yeux :

« Eh bien, mon cher enfant, je veux te baptiser ; mais n'oublie jamais les paroles que tu viens de dire, et sois-y fidèle jusqu'à la mort. »

Voilà un de ces moments heureux qui font oublier au missionnaire de longues années de tribulations.

Depuis ce jour jusqu'à celui de son baptême, Ngui se conduisit comme un petit ange. Le trop plein de son cœur, il le laissait se déverser dans l'âme de son jeune frère dans la foi. Pat, encore trop enfant pour avoir des sentiments aussi élevés, était pourtant bien préparé pour son âge. M. Combes m'avait écrit :

« Quand vous baptiserez le cher petit Ngui, n'oubliez pas de me faire savoir le jour à l'avance : car je veux aller prendre part à votre bonheur. »

Il arriva la veille du jour marqué, amenant avec lui Hémur son fervent catéchumène. Quand vint le moment des cérémonies du baptême, et que debout, à la porte de l'étroite chambre qui me servait de chapelle, je fis à Ngui les questions indiquées dans le Rituel :

« Croyez-vous en Dieu ? Renoncez-vous à Satan ? »

Tout le monde fut frappé de l'accent qu'il mit dans ses réponses. En le préparant, je lui avais dit de répondre tout simplement « Je crois. J'y renonce » comme le marque le Rituel. Mais à ce moment il oublia ma leçon. Une simple affirmation ne satisfaisant pas assez son cœur, il ajouta :

« Oui, oui, j'y renonce, et de tout mon cœur et à jamais, le scélérat ! » et autres paroles analogues.

Le bon Père Combes était ravi.

« Eh bien, me dit-il après la cérémonie, nos peines de Ko-Lang sont-elles passées et oubliées ? »

Voilà les deux premiers enfants que j'ai engendrés au bon Dieu chez les sauvages. Voilà mon premier grand jour de bonheur en ce pays. Je donnai à Ngui le nom de Joseph, et à Pat celui du bien-aimé de Jésus, l'apôtre saint-Jean. Je dirai plus tard comment le bon Dieu retira de ce monde le petit Joseph, à l'âge de seize ans, et combien il fut fidèle aux promesses de son baptême. Jean est aujourd'hui un grand jeune homme de vingt-deux ans et toujours bon chrétien. L'année dernière je l'avais fiancé à une jeune fille des plus accomplies que j'aie rencontrées chez les sauvages. Mais avant que je pusse bénir leur mariage, la petite vérole emporta cette pieuse fille, qui est maintenant, j'aime à l'espérer, dans le paradis du bon Dieu. Jean l'a beaucoup pleurée, mais il s'est résigné de tout cœur à la sainte volonté divine.

Le jour du baptême de Joseph et de Jean, je donnai un petit festin pour manifester un peu au dehors la joie de mon âme, et pour recevoir convenablement mes chers hôtes. Or Ngam, le frère aîné de Joseph, se tenait debout à l'entrée de la maison. M. Combes l'ayant considéré quelques instants me dit :

« Quel est ce jeune homme ? »

— C'est le frère de Joseph.

— Lui avez-vous parlé un peu du bon Dieu ?

— Un peu, mais il n'a pas l'air de vouloir se convertir.

— Allons donc ! Je vous dis, moi, que ce jeune homme fera un excellent chrétien. Je lis cela sur son visage. Pensez-y. »

On verra plus loin ce qu'est devenu Ngam, qui, lui aussi, mérite une belle page dans mes souvenirs.

De son côté, le bon Hémur avait été assez longtemps éprouvé ; le temps était venu d'admettre cette docile brebis dans le bercail du bon Pasteur. Il est vrai que, malgré tous les efforts qu'il faisait pour chasser de son esprit ses anciennes idées superstitieuses, il ne parvenait encore qu'à demi à les dominer. Mais il se faisait violence, et n'agissait jamais d'après ces impressions.

« La grâce du baptême, disait son père spirituel, fera disparaître ces dernières rouilles, et Hémur sera un chrétien selon le cœur de Dieu. »

Je voulus assister à la fête. Joseph et Jean, mes deux seuls néophytes, m'accompagnèrent dans mon voyage à Ko-Xam, où nous arrivâmes, la veille du jour fixé pour le baptême. M. Combes avait dit le matin à son catéchumène :

« Avant de te présenter pour recevoir le sacrement de la régénération, il faut que tu me livres tous tes *do-mong* ; nous allons en faire à Dieu un sacrifice d'agréable odeur, en les précipitant à l'endroit le plus profond de la rivière. »

Ces *do-mond* sont les fétiches des sauvages. Ils consistent en des pierres de formes plus ou moins extraordinaires, plus ou moins bizarres, que les ancêtres ont trouvées jadis dans la forêt ou ailleurs. Chaque famille en possède, et quelquefois un grand nombre. Ces fétiches sont censés renfermer un *Jang* ou Esprit. Les garder avec un soin jaloux, leur sacrifier de loin en loin, porte bonheur à la famille. Il y en a de différentes espèces et de vertus diverses. Ainsi, tel fétiche est le fétiche du riz ; il est supposé devoir entretenir l'abondance du riz dans la maison. Tel autre est le fétiche du commerce ; celui qui en est possesseur fera de bonnes affaires et gagnera dans son négoce. Il y a des fétiches de la santé ; ils ont pour attribut d'écarter les maladies. Les fétiches de la chasse et de la pêche vous feront prendre du poisson et du gibier à souhait, etc. Le plus estimé de tous, et celui dont l'entretien coûte le plus cher, est celui du riz. Quand on sème, quand le riz est en herbe, quand on commence la moisson, quand tout le riz est au grenier, quand on commence à en prendre pour manger, il faut faire des sacrifices ; le sacrifice de la poule toujours, et de plus, suivant les circonstances, celui du porc ou de la chèvre, quelquefois même celui du buffle. On prend du sang de ces différents animaux, et avant que personne ait osé manger de leur chair, on oint de ce sang le fétiche du riz, puis tous les autres, mais ceux-ci seulement par

concomitance et comme par courtoisie, car, dans les cas que je viens d'énumérer, le sacrifice est proprement pour le *do-mong* du riz. Je ne décrirai pas les cérémonies analogues pour les autres fétiches ; le détail en serait fastidieux.

L'entretien de ces fétiches coûte fort cher aux sauvages. Comme ils sont très pauvres pour la plupart, et que, dans beaucoup de circonstances, le sacrifice est de rigueur sous peine d'encourir la disgrâce de l'Esprit, et de s'exposer sinon toujours à la mort, au moins à de grands malheurs, ils sont obligés de se mettre à la gêne, et parfois même de s'endetter pour se procurer l'animal requis. Le riz en herbe a beau avoir piètre mine, et annoncer disette pour l'année suivante, le sacrifice doit toujours se faire. Les fétiches se conservent dans une espèce de sac fait de fibres de bambou tressées, qu'on suspend à la colonne principale de la maison. La jarre qui contient le vin de riz est attachée au pied de cette colonne, afin que les vapeurs du vin montent toujours au nez de l'Esprit enfermé dans son sac.

Quelques instants après notre arrivée à Ko-Xam, nous vîmes Hémur, tenant dans ses mains le sac de *do-mong*, entrer dans la maison de M. Combes. À peine entré, il prit le sac par le bas, et les pauvres fétiches furent répandus à terre comme de vulgaires cailloux. Un assez grand nombre de sauvages encore infidèles étaient spectateurs de cette action ; je vis sur la figure de quelques-uns des signes d'épouvante. Tout le monde gardait le silence, lorsque mon petit Joseph prit deux fétiches entre les mains, et les frappa l'un contre l'autre. L'une des deux pierres éclata en trois ou quatre morceaux :

« Voilà une divinité bien fragile, dit Joseph, voyons si celle-ci aura la peau plus dure... et il frappa cette seconde avec un marteau. Elle se brisa aussi.

— Père, dit-il alors à M. Combes, je crois que ce *do-mong* ferait une bonne pierre à feu ; si vous voulez me le permettre, je vais en prendre un morceau pour mon briquet.

— Je ne crains pas que tu en fasses mauvais usage, répondit le Père, soit, prends.

— Comment ? Mauvais usage ? Répartit Ngui, je veux en faire un usage excellent. Précisément ma pierre à feu ne vaut rien, et celle-ci est très bonne. »

Et ainsi le fétiche devint pierre à feu. Les pauvres sauvages étaient consternés en voyant l'impiété de Joseph, et en écoutant ses blasphèmes.

Le lendemain, 28 décembre, fut un beau jour pour nous tous et surtout pour Hémur. Il fut admirable pendant la longue cérémonie du baptême. Son noble visage rayonnait de joie, et tout son extérieur laissait voir le bonheur de son âme. Lui aussi reçut le nom de Joseph. Le premier acte du nouveau chrétien, après le baptême et l'action de grâces, fut de donner un signe public et irrévocable de sa renonciation à tout culte superstitieux, en précipitant tous ses fétiches dans la rivière qui coule à quelques pas de la maison. Le petit Joseph voulut l'aider. Hémur, toujours grave et posé, mettait une certaine solennité dans cet acte qu'il considérait comme un acte religieux ; l'enfant riait aux éclats et faisait mille singeries. En lançant les fétiches à l'eau, Hémur se dérida un peu, et dit à haute voix, afin que ses parents l'entendissent :

« Fétiches, dites adieu à tous les sacrifices, adieu aux poules, porcs, brebis et buffles. Le diable sera bien fin s'il m'en fait encore dépenser en son honneur. »

Beaucoup de sauvages assistèrent, muets de stupeur, à cette scène étrange, et parmi eux la femme et la sœur de Hémur. Cette dernière pleura de douleur en voyant tant de divinités jetées à l'eau. Le moment de la grâce n'était pas encore venu pour elle. Il ne tardera pas, et on verra comment elle devint une chrétienne fervente et digne de son frère.

CHAPITRE —XV—

Le Père Do à Ro-Hai. — Mort de mon serviteur Luk. — Arrivée de M. Verdier.

On se souvient que le diacre Do était retourné en Cochinchine auprès de Mgr Cuenot. Il y demeura près d'un an, fut ordonné prêtre, et revint prendre son poste de Ro-Hai vers le milieu de 1853. Ce village, sans être composé, comme celui de To-Ban, de gens tarés et de vagabonds, n'avait pas néanmoins une excellente réputation. La plupart de ses habitants étaient venus d'ailleurs, et avaient été obligés de quitter leurs anciens villages pour dettes, querelles, ou autres causes analogues. Après d'inutiles efforts pour pêcher dans cette eau trouble, et cultiver ce terrain ingrat, le Père Do résolut de se faire un village à lui. Il sortit de l'enceinte de Bo-Hai et construisit deux ou trois maisons en dehors, mais auprès de la palissade. Pour cultiver des

champs et se procurer le riz nécessaire, il racheta quelques esclaves qui, avec le temps, devinrent ses premiers néophytes.

Ce système de racheter des esclaves, pour former des familles et peu à peu des villages chrétiens, a été suivi sur les autres points de la mission des sauvages. Entre le Laos et ce pays, l'odieux trafic des esclaves se fait sur une assez grande échelle. Les malheureux ainsi vendus et expatriés sont le plus souvent des prisonniers de guerre, quelquefois de pauvres gens criblés de dettes qui deviennent la propriété de leurs créanciers. Quand il nous est possible, nous les rachetons ; ils se font laboureurs, s'établissent sur les champs que nous avons défrichés dans nos diverses stations, et après leur conversion, sont le noyau de nouvelles communautés chrétiennes. Nous ne manquons pas non plus l'occasion de délivrer des esclaves d'un autre genre : les pauvres enfants orphelins ou abandonnés par leurs parents païens. L'œuvre admirable de la Sainte-Enfance nous donne les moyens de les racheter, de les nourrir, de les instruire, et de les élever chrétiennement dans leur bas âge. Lorsqu'ils sont assez grands, nous pourvoyons à leur établissement.

Les maisons construites par le Père Do, en dehors de l'enceinte de Ro-Hai, formèrent bientôt un village par l'arrivée de plusieurs familles étrangères qui demandèrent à s'y fixer. Comme il n'y avait plus dans le voisinage de terre cultivable qui ne fût occupée, et que d'ailleurs les ressources manquaient pour entreprendre au bord de la rivière l'exploitation de rizières en règle, selon la méthode annamite, le Père fut obligé de défricher la forêt assez loin de son habitation. Les laboureurs, obligés de s'y rendre chaque jour le matin et de revenir le soir, trouvèrent le chemin trop long ; ils se bâtirent sur les lieux mêmes quelques cases pour y demeurer la nuit. Le samedi seulement ils retournaient auprès du prêtre, afin d'y passer le dimanche et d'assister à la messe. Là encore, un certain nombre de familles Sauvages, attirées par la fécondité du terrain, demandèrent au Père Do la permission de venir demeurer avec ses ouvriers. Celui-ci, qui n'avait rien plus à cœur que de fonder un nouveau village, les accueillit avec empressement. Et voilà comment s'est formé le village de Dak-Kam qui compte encore plus de deux cents chrétiens, quoique la petite vérole en ait enlevé une soixantaine en 1865. Le Père Do a fait une belle route de Ro-Hai à Dak-Kam, et dessert aujourd'hui ces deux stations.

Mais n'anticipons pas sur l'avenir, et revenons à Kon-Trang. Autant la conduite du jeune Joseph me rendait heureux, autant elle

excitait la colère de l'éternel ennemi de tout bien. J'ai dit plusieurs fois que la famille ou plutôt la parenté de Lam était très nombreuse, et qu'une cinquantaine de personnes habitaient dans sa maison. Parmi eux se trouvaient plusieurs jeunes gens et jeunes filles dont la conduite était fort différente de celle du néophyte, et que celui-ci censurait sans respect humain. Ils se liguèrent pour le tracasser et le tourner en ridicule. Ses prières et ses autres pratiques de piété étaient l'objet habituel de leurs plaisanteries et de leurs sarcasmes. Mais surtout lorsque, dans la famille, on faisait quelque superstition, le pauvre enfant essayait une tempête de reproches et d'amères railleries, parce que non seulement il ne voulait pas y prendre part, mais qu'il en démontrait la vanité et la folie. Il lui était facile de confondre tous ses contradicteurs, et ceux-ci, à bout de raisons, recouraient aux injures, l'arme ordinaire des impies de mauvaise foi ; mais Joseph ne s'en effrayait pas et, en fin de compte, c'était toujours à lui que restait la victoire. Lam, sauvage de beaucoup d'esprit et qui aimait particulièrement son fils, triomphait sous cape et se gardait bien de lui faire des reproches sur son nouveau genre de vie. Loin de là, quoiqu'il fût encore lui même tout à fait étranger à la foi, il était enchanté du changement qu'il avait remarqué dans la conduite de Joseph, et l'attribuant, non à la religion, comme c'était justice, mais à ses rapports avec moi, il engageait son fils à écouter toutes les leçons que je voudrais lui donner. Après quelques semaines, Joseph, fatigué de ces tracasseries incessantes, demanda à son père la permission de venir demeurer avec moi. Il l'obtint et vint habiter près d'un an dans ma maison.

Cependant Joseph qui désirait ardemment avoir des coreligionnaires à Kon-Trang, invita souvent les enfants de son âge à venir s'amuser chez moi. Je le lui avais conseillé et, de plus, je le faisais souvent prier pour leur conversion, espérant beaucoup des prières d'une si belle âme. Ses compagnons se montrèrent d'abord très timides, mais bientôt ils s'habituaient à moi, et ne voulaient plus me quitter. Quand j'eus gagné leur confiance, je travaillai à les gagner eux-mêmes au bon Dieu. Aidé de Joseph, je leur fis apprendre les prières. J'y ajoutai les explications nécessaires, et après quelques mois, j'eus la consolation de voir qu'ils avaient déjà une foi solide. Joseph était leur mentor ; il avait sur eux l'ascendant naturel d'un esprit supérieur, et quoiqu'ils fussent tous du même âge à peu près, les autres le regardaient instinctivement comme leur maître.

Parmi ces enfants, trois surtout me donnaient les plus belles espérances ; j'eus un jour une preuve de leur foi. On vint dire aux gens de Kon-Trang qu'un village ennemi avait résolu de les attaquer. Lorsqu'on est ainsi prévenu à l'avance, les femmes et les enfants se retirent ensemble dans quelque lieu écarté, aussi loin que possible du chemin que doit suivre l'ennemi. En conséquence, le matin du jour indiqué, dès l'aurore, tout ce qui n'était pas capable de porter les armes se réunit pour quitter Kon-Trang. Mais ces trois enfants catéchumènes, au lieu de suivre leurs mères et leurs plus jeunes frères, accoururent à ma maison. Joseph leur demanda pourquoi ils ne fuyaient pas avec les autres :

« Que moi je reste avec le Père, leur disait-il, à la bonne heure, je suis membre de sa famille et l'ennemi n'en veut pas au Père ; mais vous autres, suivez vos mères pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi.

— Tu es baptisé, toi, répondit l'un d'eux, et si tu meurs, tu iras au ciel ; mais nous qui ne le sommes pas encore, si nous avons le malheur d'être faits prisonniers, nous serions perdus sans ressources. Non, non, nous ne voulons pas nous séparer du Père, et si l'ennemi a l'audace de nous attaquer chez lui, au moins le Père nous baptisera avant la mort. »

Et ils restèrent. Mais c'était une fausse alerte, on ne vit pas d'ennemi, et leur baptême dut être retardé.

La mort m'enleva cette année le seul Annamite que j'eusse à mon service. Il s'appelait Luk et il était des environs de la capitale de la Cochinchine. C'était un garçon de vingt-cinq ans, fort et bien portant, serviable au possible, qui se donnait toutes les peines du monde pour me procurer quelques douceurs. À trois kilomètres à l'ouest de Kon-Trang coule une rivière appelée Po-Ko, dont je crois avoir déjà parlé. Mon brave jeune homme s'obstinait à aller souvent jusqu'à cette rivière, de jour ou de nuit, par le beau ou par le mauvais temps, afin de trouver quelque poisson pour relever un peu le goût de mon riz, et quand par hasard il réussissait selon ses vœux, avec quelle joie il venait me présenter sa pêche ! Il était peut-être un peu vif et un peu susceptible, mais à part ce petit défaut, je n'avais absolument rien à lui reprocher. Je ne sais quelle maladie inconnue l'emporta en deux jours. Nous étions alors quatre personnes dans ma maison, Joseph, Jean, cet Annamite et moi. La nuit qu'il mourut, je veillais à son chevet. Les deux enfants dormaient un peu plus loin. Je m'absentai un instant, et aussitôt il appela Joseph ; je sus quelques minutes plus tard

pour quelle raison. Le pauvre garçon souffrait beaucoup, mais il souffrait avec une patience exemplaire, et c'était chose touchante que d'entendre les prières, les actes d'offrande, de soumission, de contrition et d'amour, qu'il ne cessait de formuler tout haut. Il eut un moment de repos et sembla s'endormir ; accablé de sommeil et de fatigue, je m'assoupis de mon côté. Mais bientôt je fus réveillé par un bruit sourd comme celui de deux corps durs qu'on choque l'un contre l'autre. Quel ne fut pas mon étonnement en voyant mon malade, les mains armées d'une grosse pierre ronde, se frapper la poitrine à coups redoublés !

« Malheureux ! Lui dis-je, que fais-tu ?

— Ah ! Mon Père, me répondit-il, je suis un misérable pécheur, et je crains de n'avoir pas assez la contrition de mes péchés. C'est pour punir ce corps de boue et attirer la miséricorde de Dieu que j'ai voulu avant de mourir me donner une espèce de discipline. »

Je compris alors pourquoi il avait appelé Joseph pendant mon absence. Pensant avec raison que je ne lui rendrais pas un pareil service, il s'était adressé à l'enfant qui ne pouvait pas soupçonner l'usage que le malade désirait faire d'une grosse pierre pendant son agonie. Ce bon jeune homme ne vécut pas jusqu'au jour. Il mourut vers les deux heures du matin, muni de tous les sacrements de l'Église. Je lavai son corps, je l'habillai à neuf, et le lendemain quelques sauvages m'aidèrent à l'enterrer. Son tombeau est à quelques pas de l'emplacement de la maison que j'habitais alors. Joseph et Jean ne furent pas témoins de sa fin ; quand ils se réveillèrent, il était déjà entré dans l'éternité. Je leur fis réciter un chapelet devant ses restes mortels.

C'est vers ce temps, en 1854, que la persécution éclata dans la province de Binh-Dinh, gouvernée alors par un véritable suppôt de Satan. Sans aucun ordre de l'autorité supérieure, il voulut se donner l'inférieur plaisir de tracasser et de persécuter les chrétiens. Il porta un décret d'après lequel tous leurs nouveaux établissements devaient être détruits, et le terrain déclaré vacant ou propriété commune. Ordre était donné aussi de faire la recherche des prêtres européens, ainsi que de tous ceux qui leur donnaient asile ou protection. Je n'ai à parler de cette persécution qu'en ce qui concerne la mission des sauvages. Nous avions alors sur le territoire annamite trois établissements pour le service de cette mission : la maison de Trâm-Gô, une autre à An-Son, et une troisième à Ben, à une demi-journée de Trâm-Go, sur le chemin

qui, de cette dernière ville, conduit à la préfecture de la province de Binh-Dinh. Ces trois établissements étaient nominativement compris dans le décret.

Sa Grandeur Mgr Cuenot était cachée à Go-Thi, une des principales chrétientés de la province, située à mi-chemin de la préfecture à la mer. Outre Mgr Cuenot, il y avait encore dans le Binh-Dinh deux missionnaires européens : M. Arnoux descendu depuis quelques jours de nos montagnes, très malade en ce moment, et M. Verdier, arrivé récemment de France, destiné à remplacer M. Arnoux dans la mission des Bahnars. Monseigneur comprenant l'imminence du danger, et la difficulté d'échapper aux recherches des mandarins, résolut de faire partir de suite M. Verdier pour le pays des sauvages. L'expédition était périlleuse, et il fallait au nouveau missionnaire un guide sûr et expérimenté. Sa Grandeur n'avait alors sous la main que l'acolyte Bao, celui qui venait de ramener M. Arnoux. Le pauvre jeune homme, à peine remis des fatigues de ce voyage, essaya quelques représentations, mais la nécessité était si pressante que Monseigneur ne put en tenir compte, et Bao, par une obéissance héroïque aux ordres de son évêque, se mit en route le soir même avec notre nouveau confrère.

M. Verdier était du diocèse de Montauban. Il était encore très jeune lorsqu'il demanda à être admis au séminaire des Missions Étrangères, et les directeurs lui conseillèrent de rester un an de plus dans le séminaire de son diocèse. Ce terme lui parut bien long, et dans son impatience d'obéir à la voix de Dieu qui l'appelait, il s'adressa à MM. Les Lazaristes, qui l'accueillirent sans difficulté. Mais cette vénérable congrégation, qui a rendu et rend tous les jours tant de services à l'Église, n'a pas pour but unique l'évangélisation des infidèles, et le jeune novice ne pouvait pas être sûr qu'on l'enverrait dans les missions lointaines. Cette inquiétude le fit revenir à son premier dessein ; il adressa une nouvelle demande au séminaire des Missions-Étrangères, et fut enfin admis. C'était quelques mois avant mon départ pour la Cochinchine, et j'avais fait alors sa connaissance, que je fus heureux de continuer à Kon-Trang, où M. Combes l'envoya me rejoindre des son arrivée.

Pour ne pas fatiguer par des répétitions inutiles, je ne dirai que quelques mots du voyage de M. Verdier, en compagnie de l'acolyte Bao. La deuxième nuit, au chant du coq, ils arrivèrent à notre maison de Ben. Ils espéraient y passer la journée, pour prendre un peu de sommeil et se préparer à la marche de la nuit suivante, lorsqu'un

chrétien vint les avertir que l'ordre du mandarin de raser cette maison allait être immédiatement exécuté. Ils coururent, en toute hâte, se réfugier dans une petite barque sur la rivière. De cette retraite, les Annamites purent voir, et M. Verdier seulement entendre la démolition de notre propriété. Lorsqu'ils gagnèrent Trâm-Gô, notre maison dans ce village n'existait plus ; ils furent obligés de demander asile et protection aux broussailles de la forêt. Pendant trois jours, ils eurent un affreux compagnon de route, la faim. Le riz leur fit absolument défaut, et dans les parages où ils se trouvaient, mieux valait pour eux s'en passer que d'en demander ou d'en acheter, à cause du péril évident d'être reconnus et livrés aux mandarins annamites. Enfin, après beaucoup de privations et de fatigues, ils parvinrent à gagner Ko-Xam.

CHAPITRE —XVI—

Arrestations d'un de nos courriers. — Kiem nous protège Contre les autorités annamites.

M. Combes et moi n'avions pas encore connaissance de la nouvelle persécution du Binh-Dinh ; aussi, vers cette époque, envoyâmes-nous, selon l'habitude, deux courriers porter nos lettres à Mgr Cuenot. Ces courriers rencontrèrent près de Bo-Lu M. Verdier et l'acolyte Bao, et furent prévenus par eux des dangers qu'ils allaient courir en entrant sur le territoire annamite. Malheureusement le véritable péril était plus rapproché, et nul ne pouvait le prévoir. À leur passage à Kon-Go, village peu éloigné de Bo-Lu, les habitants prétendirent qu'autrefois le diacre Do avait violé une de leurs superstitions, en prenant au foyer une poignée de cendres pour mettre sur la plaie d'une bête de charge, chose des plus illicites et du plus fâcheux augure, et sous ce beau prétexte ils se mirent en devoir de les arrêter. Ils vinrent facilement à bout de l'un des courriers nommé Dak, et le chargèrent de liens. L'autre qui tenait un sabre à la main fit mine de s'en servir, et les sauvages n'osèrent pas le toucher. Il sortit du village en brandissant son arme et rebroussa chemin. Il s'appelait Nghia. C'est un des Annamites les plus courageux que j'aie rencontrés. Vingt fois il a exposé sa vie au service de la mission des sauvages, et quoiqu'il n'ait pas toujours pu éviter les mauvais traitements, quoiqu'il ait été pendant quelque temps en esclavage, il

est encore aujourd'hui sain et sauf. Échappé au danger, il hâta sa marche pour rejoindre M. Verdier et l'acolyte Bao ; mais, quand il les atteignit, ils étaient déjà arrivés à Ko-Xam, chez M. Combes.

L'arrestation de Dak pouvait avoir pour nous les suites les plus désastreuses. Il fallait le racheter à tout prix et le plus tôt possible, pour empêcher les sauvages de le vendre aux commerçants annamites, qui certainement le livreraient aux mandarins. Et ceux-ci ne manqueraient pas de lui arracher, à force de coups de rotin, des déclarations très compromettantes pour notre mission à peine commencée. Ce fut encore l'acolyte Bao qui dut se charger de cette pénible mission. Il arriva bientôt à Bo-Lu. Ce bon village nous aimait toujours, mais les habitants n'osèrent pas se mêler de notre affaire.

« Les gens de Kon-Go qui ont arrêté votre courrier, dirent-ils, sont bien plus forts que nous ; nous ne pourrions pas délivrer le prisonnier, et nous serions inutilement vaincus. Adressez-vous à Ba-Ham. »

On se souvient sans doute de ce terrible Ba-Ham dont j'ai parlé précédemment. Bao partit aussitôt pour aller le trouver, mais il lui fallut, pour éviter Kon-Go, faire un très long détour, et il arriva trop tard. Lorsque Ba-Ham se présenta pour payer la rançon de Dak, des marchands annamites de Trâm-Gô l'avaient déjà racheté, conduit en Annam, et livré au sous-préfet de Bong-Son.

Nos appréhensions n'étaient que trop fondées. Quand notre jeune homme se vit traduit devant les tribunaux de son pays, non seulement il perdit contenance, mais la frayeur lui fit presque perdre la raison. C'était du reste un garçon naturellement aussi peureux que son compagnon Nghia était intrépide. Le sous-préfet le mit à la question, et lui fit administrer sur le dos une grêle de coups de rotin, pour savoir ce qu'il était allé faire si loin dans les terres des Bahnars. Il n'en fallait pas tant pour le vaincre. Il fit donc les déclarations les plus circonstanciées et les plus minutieuses sur la mission des sauvages, sur les prêtres européens qui s'y trouvaient, sur le nombre des Cochinchinois qui nous servaient, sur nos différents postes, sur les chemins que suivaient nos gens dans leurs allées et venues fréquentes, etc., en un mot, il ne laissa rien ignorer de ce qui nous concernait.

Le sous-préfet de Bong-Son fut effrayé de sa découverte ; il en apprenait beaucoup plus qu'il n'aurait voulu en savoir. Dans ces pays despotiques, être informé des crimes et délits, en connaître les auteurs, avoir en main les preuves, tout cela ne sert de rien à un mandarin, si les coupables lui échappent. N'y eût-il pas la moindre négligence de

sa part, il est supposé responsable du crime qu'il n'a su empêcher ni punir, et quand ses supérieurs ont vent de l'affaire, il risque, s'il n'a pas beaucoup d'argent à sa disposition, d'être lui-même puni et dégradé. Dans la circonstance dont nous parlons, le pauvre mandarin trembla d'avoir provoqué des révélations aussi graves, parce que rien n'était moins assuré que l'espérance de mettre la main sur des prêtres européens, perdus dans des contrées éloignées et indépendantes. Mgr Cuenot de son côté, ayant été averti de ce qui se passait, envoya un exprès chez le sous-préfet avec cinq ou six barres d'argent ; mais je crois que ce fut de l'argent dépensé mal à propos, car le pauvre homme n'avait pas besoin qu'on le détournât d'une démarche qu'il redoutait plus que tout autre.

Quoi qu'il en soit, l'affaire ne fut pas portée au grand mandarin de la province. Le sous-préfet fit semblant de croire que Dak était fou ; il prit ses assesseurs à témoin qu'on ne pouvait ajouter aucune foi à des paroles aussi insensées, et finalement le mit en liberté.

L'acolyte Bao se hâta de venir nous apprendre l'insuccès de sa mission. Grande fut alors notre anxiété. Qu'était devenu notre courrier ? Quelles suites auraient les aveux qu'on ne manquerait pas de lui arracher ? D'un autre côté, comment aller aux informations ? Il ne fallait pas songer à descendre en Annam par les voies ordinaires qui devaient être strictement surveillées, et cependant nous ne pouvions pas rester dans l'ignorance de ce qui se passait à notre sujet. Nous résolûmes d'envoyer une lettre à Mgr Cuenot par le chemin de la mission que les Pères annamites avaient fondée chez les Bo-Nong. C'était un immense détour. Au lieu de huit à dix jours de marche, il fallait deux mois ; un mois du pays des Bahnars jusqu'à celui des Bo-Nong, et un autre mois du pays des Bo-Nong jusqu'à la province de Binh-Dinh par celle de Phu-Yen. Nous chargeâmes Bao de cette expédition, et le brave acolyte accepta sans hésiter. Son voyage fut long et pénible, mais la Providence le garda de tout péril, et lorsqu'il arriva en Annam, Monseigneur, pour le récompenser de son infatigable dévouement, l'admit aux ordres sacrés. Trois ans plus tard, devenu prêtre, il fut envoyé de nouveau dans la mission des Bahnars, comme nous le verrons plus tard.

Il n'y avait pas longtemps que l'acolyte était parti, lorsque l'ami du diacre Do, le chef sauvage Kiem, nous fit parvenir des nouvelles de Cochinchine. Par lui nous apprîmes tout ce que j'ai dit plus haut de l'interrogatoire de notre courrier et de sa mise en liberté. Nous sûmes aussi que, quoique la crainte de ne pouvoir pas nous saisir

eût empêché le sous-préfet de laisser arriver l'affaire aux oreilles du grand mandarin, il voulait néanmoins employer tous les moyens et mettre tous ses satellites en mouvement, pour se rendre maître de nos personnes. En conséquence, il avait recommandé de faire la garde la plus vigilante sur toute la ligne des frontières, surtout à An-Son et à Trâm-Gô, et avait donné ordre au chef de la douane d'An-Son, sous les plus terribles menaces, de s'arranger de manière à nous arrêter tous, et à nous conduire devant lui, morts ou vifs. Quelques jours plus tard, Kiem nous fit dire par un de ses esclaves qu'il nous envoya tout exprès :

« Le mandarin d'An-Son va arriver chez moi accompagné de soldats, et je serai obligé de lui servir de guide pour aller jusqu'à vous. Qu'il arrive ! Je le conduirai, lui et ses hommes, par tant de tours et de détours dans la forêt, qu'ils se fatigueront de vous chercher si loin, et renonceront à leur entreprise. Cependant, comme il pourrait absolument se faire que je fusse forcé de les conduire jusqu'à votre premier poste, vous ferez bien de le quitter pour quelques jours. Quant à les accompagner plus loin que la rivière Bla qui coule à Ko-Xam, n'ayez aucune crainte ; je vous promets que là sera pour eux le bout du monde. »

Le mandarin d'An-Son vint en effet chez Kiem avec sa troupe. Le sauvage les fatigua par des courses inutiles et des détours sans fin, tellement qu'une partie des soldats furent pris par les fièvres des forêts. Le mandarin, qui avait plus encore à répondre de la vie de ses gens que de notre arrestation, et qui craignait d'être attaqué lui-même par la fièvre, se contenta de nous adresser de loin les imprécations les plus violentes et en même temps les plus inoffensives, et regagna An-Son Grosjean comme devant.

Cependant M. Combes, ne pouvant pas prévoir comment les choses tourneraient, se rendit à l'avis de Kiem et plia bagage à la hâte. Il fit part à son nouveau chrétien Hémur de tout ce qui était arrivé, et lui recommanda d'abandonner sa propre maison pour venir habiter pendant quelque temps celle du prêtre. Les habitants de Ko-Xam, qui étaient bien revenus de leurs anciennes préventions sur notre compte, et dont le bon Père Combes s'était déjà fait aimer, consentirent volontiers à transporter dans leurs maisons et à garder pendant son absence les quelques meubles, les ornements de messe, les livres et tout l'avoir du missionnaire. Ce cher confrère vint à Kun-Trang et y passa près d'un mois avec M. Verdier et moi. Vivre ainsi à trois sous le même toit eût été, dans toute autre circonstance, un bien grand

bonheur pour nous. Mais, malgré les paroles rassurantes que Kiem nous avait fait transmettre, nous n'étions pas sans crainte, et l'on sait que la probabilité d'une grande infortune est toujours un poids sur le cœur. Après de longues fatigues, après des années d'attente, nous avions enfin vu se lever sur notre chère mission le grand jour de la foi et de la conversion ; la seule possibilité de voir ce beau jour faire place à une sombre nuit nous glaçait d'épouvante.

Nous fîmes un vœu à la sainte Vierge, à saint Joseph et à saint François-Xavier, pour obtenir par leur toute puissante intercession que le bon Dieu voulût détourner de nos chers Bahnars l'orage dont le démon les menaçait ; et comme l'on prie avec ferveur quand on a un grand désir d'être exaucé, je crois que nous priions avec ferveur. J'ai oublié les pratiques de piété, les prières et les mortifications qui furent la matière de notre vœu ; j'ai oublié aussi combien de temps il dura. Je me rappelle seulement un petit détail que l'on me permettra de rapporter, pour conserver à mon récit la vérité et la couleur locale. Nous étions convenus de ne fumer que trois pipes par jour, le matin, à midi et le soir ; « mortification insignifiante » dira peut-être en souriant quelque lecteur. Pas aussi insignifiante cependant qu'il semble au premier abord, surtout quand un long séjour au milieu des sauvages a fait de cette mauvaise habitude une véritable nécessité. Toujours est-il que, lorsque le moment de fumer était venu, chacun de nous bourrait sa pipe en conscience, de manière à la faire durer le plus longtemps possible, ce qui faisait dire au bon Père Combes :

« Je crois tout de même que nous usons un peu de fraude, et que nous cherchons à tricher le bon Dieu. »

Malgré l'insuccès de leur première expédition, les soldats du mandarin d'An-Son firent de nouvelles tentatives pour nous surprendre. Ils arrivèrent une fois jusqu'au village de Kon-Jo-By ; encore une petite journée de marche et ils étaient à Ko-Xam. Mais les habitants de Kon-Jo-By avaient reçu le mot d'ordre de notre fidèle Kiem. Ils refusèrent net de servir de conducteurs à nos ennemis. Que les voies de la divine Providence sont admirables ! Si les poursuites de l'autorité annamite avaient eu lieu un an plus tôt, alors que tous les villages nous étaient hostiles ou indifférents, nous aurions été certainement perdus sans ressource, et la pauvre mission des Bahnars étouffée dans son berceau. Mais le bon Dieu, qui mesure le vent à la laine de l'agneau, ne nous départit dans les commencements que des croix personnelles que chacun tâcha de porter de son mieux sur ses faibles épaules ; et quand il permit une épreuve commune, s'attaquant

pour ainsi dire à la mission elle-même, il nous avait donné déjà plus de force pour la soutenir. J'ai déjà fait cette remarque, j'aurai à la faire encore ; et tous mes récits prouvent clairement que le démon n'est pas le maître d'agir selon les inspirations de sa haine. Il est bridé, et notre Père qui est aux cieus, lâche ou serre le frein selon sa volonté pour sa plus grande gloire, et pour le plus grand avantage spirituel de ses enfants.

Nos maisons de Trâm-Gô, d'An-Son, de Ben, ayant été détruites, nous n'avions plus dès lors de pied-à-terre sur aucun point des frontières d'Annam. Désormais, quand on montait chez les sauvages ou qu'on descendait en Cochinchine, il fallait non seulement voyager de nuit, mais se cacher pendant le jour avec un soin infini. Quant à transporter par An-Son des objets un peu volumineux, c'était à peu près impossible. Heureusement, notre fidèle ami Kiem vint à notre secours avec ses éléphants, et les Annamites n'osaient pas examiner de trop près les marchandises confiées à ce sauvage redouté. Plus tard, les choses allèrent mieux encore. Les mandarins d'An-Son reconnaissaient bien nos gens qui montaient d'Annam ou y descendaient, mais que faire ? Les arrêter, c'était se mettre dans l'embarras, comme je l'ai expliqué plus haut, puisqu'on ne pouvait pas nous prendre nous-mêmes. Le plus simple était de fermer les yeux. C'est ce qu'ils firent, et pendant plusieurs années nous fûmes peu tracassés.

CHAPITRE —XVII—

Nouveaux chrétiens à Ko-Xam.

Quand les habitants du Ko-Xam virent Hémur abandonner leurs superstitions avec tant d'audace, et, selon eux, avec tant d'imprudence, tous crurent qu'il allait périr sous peu et misérablement. Sa mort inévitable fut, pendant quelque temps, le sujet de toutes les conversations. Cependant les jours, les semaines, les mois entiers s'écoulaient, et la santé de Hémur était plus florissante que jamais. Non content d'avoir abandonné le diable, le jour de son baptême, il affirmait de nouveau sa foi, tous les jours, en méprisant les pratiques superstitieuses de ses voisins et de sa propre famille ; et cependant son riz était beau et sa récolte abondante. Peu à peu on parla avec moins d'assurance de sa mort prochaine ; puis on n'en parla

plus du tout, puis, la grâce du bon Dieu aidant, quelques-uns des plus chauds partisans du démon et de son culte se sentirent ébranlés, et finirent par ouvrir les yeux à la lumière de la foi.

Les cinq premiers qui suivirent l'exemple de Hémur, furent Jieng, Hémon, Tot, Poi et Héloï. Jieng était la femme de Hémur. Pour faire comprendre combien cette femme était éloignée du bon chemin, et quel triomphe la grâce divine remporta sur l'enfer par sa conversion si prompte et si sincère, il suffit de savoir qu'elle était *Bo-jaou*.

La *Bo-jaou* est la pythonisse, ou, si l'on veut, la sorcière officielle d'un village. Ces malheureuses créatures sont certainement le plus grand obstacle à la conversion des sauvages, et si l'on pouvait d'un seul coup soustraire ces pauvres gens à leur fatale influence, la religion ferait certainement parmi eux de rapides progrès. Le sauvage a dans la *Bo-jaou* une confiance sans bornes. Elle est censée savoir beaucoup de choses cachées au reste des mortels ; elle voit les Esprits, elle est en relation avec eux ; elle connaît l'avenir ; elle peut dire, par exemple, combien on vivra de temps, de quelle mort on mourra, etc. Quelqu'un est-il malade, la *Bo-jaou* sait d'où vient la maladie, ce qu'il faut faire pour l'éloigner. Elle indique les superstitions requises pour obtenir le succès d'une affaire, les sacrifices nécessaires pour éviter un malheur. Chaque *Bo-jaou* a son Grau, son démon particulier. C'est à lui qu'elle s'adresse pour apprendre les choses cachées sur lesquelles on vient l'interroger.

On ne peut dire de quelles injustices affreuses ces pythonisses sont chaque jour la cause. Une personne meurt, on va interroger la *Bo-jaou* pour savoir la cause de sa mort. Celle-ci, après maintes grimaces qui servent à jeter de la poudre aux yeux des consultants, déclare solennellement que la personne en question est morte parce qu'elle a été frappée par quelqu'un qui a *deng*. *Deng*, c'est le pouvoir de lancer, avec un arc invisible, des flèches également invisibles, qui vont frapper à distance et causent inévitablement la mort. On donne aussi le nom de *deng* à la personne qui est supposée posséder ce pouvoir. La cause de la mort une fois connue, on s'enquiert du nom du coupable. La *Bo-jaou* se garde bien d'aller trouver ce ou cette *deng* parmi les enfants ou les femmes des sauvages riches et puissants. C'est toujours quelque veuve dépourvue de parents et de fortune, ou quelque pauvre orpheline, qui a commis le crime. La coupable devant être vendue comme esclave aux marchands du Laos, la *Bo-jaou* ne manque pas de la choisir parmi celles qui seront de meilleur et plus facile débit, c'est-à-dire parmi les plus jeunes et les plus belles veuves

ou filles des environs. Et telle pauvre enfant qui le matin se sera levée joyeuse, et qui jamais n'a voulu de mal à qui que ce soit, sera le soir garrottée pour un crime imaginaire, et condamnée, sans espoir, à toutes les misères et à toutes les hontes d'un lointain esclavage. Et il ne faut pas croire qu'une aussi criante injustice soit rare chez les Bahnars ; elle se commet tous les jours, et le nombre des victimes de cette monstrueuse superstition est très considérable. Mais ce n'est là qu'une des infamies commises par la *Bo-jaou*. Je n'en finirais pas si je voulais rapporter toutes les autres, si je voulais énumérer toutes les calamités physiques ou morales dues à son influence trois fois maudite.

On comprend maintenant que le bon Dieu, lorsqu'il convertit la femme de Hémur, dut aller la chercher bien loin dans l'empire de Satan, et que cette grâce de conversion fut réellement extraordinaire. Jieng abandonna son horrible métier. Elle renonça publiquement à son *Grau* et à la pierre qui était son fétiche, et qui avait été l'instrument de ses superstitions. Elle eut l'héroïsme de déclarer aux sauvages réunis qu'elle n'avait fait, comme toutes les autres *Ba-jaou*, que les tromper, et spéculer sur leur crédulité ; que tout ce qu'elle avait débité sur ses relations avec des Esprits, ou sur sa connaissance des choses inconnues, n'était qu'illusion et mensonge. Elle prit au baptême le nom de Marie, devint une fervente chrétienne, et l'est encore aujourd'hui.

Hémon, la sœur de Hémur, fut baptisée en même temps que Jieng. J'ai dit déjà combien elle ressemblait à son frère. Douée des mêmes talents naturels, elle avait la même droiture, la même simplicité, le même éloignement pour l'injustice. Sur un seul point le frère et la sœur différaient un peu : Hémur, homme courageux et ardent, manifestait quelquefois, par de violentes explosions de colère, l'indignation et le mépris que lui inspirait l'iniquité, tandis que la douceur de sa sœur était imperturbable. Comme son frère, Hémon avait une grande foi dans toutes les superstitions des Bahnars, et les pratiquait avec une fidélité scrupuleuse. Aussi, le jour du baptême de Hémur, lorsque celui-ci jeta les fétiches à la rivière, elle versa un torrent de larmes. À peine cette bonne veuve fut-elle reçue dans le bercail, qu'elle devint la plus obéissante des brebis du Bon Pasteur. Elle était encore jeune et très recherchée en mariage, moins à cause de sa beauté rare pour une sauvage, qu'en raison de ses qualités morales. Elle fut sur le point de se remarier, quelque temps avant son baptême ; mais l'affaire ayant été différée, ses idées changèrent. Devenue

chrétienne, elle vit les hommes et les choses sous un jour tout différent. Elle sentit en son cœur le désir de cette meilleure part que Marie Madeleine choisit autrefois, et renonçant aux époux terrestres, elle s'obligea par vœu à rester veuve le reste de ses jours. Elle avait pris au baptême le nom d'Anne. Un jour elle disait au bon Père Combes :

« Je ne sais pas si les autres sont comme moi, mais depuis que je suis chrétienne, quelque part que je sois, je pense toujours au bon Dieu et je n'éprouve de contentement qu'à vivre en sa présence. »

Pendant plus de dix ans, Anne fut pour nos néophytes un modèle accompli. Sa mort fut tranquille comme celle des saints ; et j'ai la ferme confiance qu'elle se présenta au tribunal du bon Dieu avec la robe blanche de l'innocence baptismale. Son fils Tot fut baptisé le même jour qu'elle. Il pouvait avoir alors dix-sept ans. Il est aujourd'hui père de trois enfants, et toujours excellent chrétien.

Poï, qui fut appelé Lin au baptême, mérite aussi une mention particulière. On se souvient de la conspiration qui faillit nous perdre dès notre arrivée à Ko-Xam, et qui avorta grâce au courageux dévouement de Hémur ; Poï en avait été le plus ardent fauteur. La grâce de Dieu changea ce loup en agneau, cet ennemi acharné en ami fidèle. Poï était un de ces hommes convaincus, que la passion de faire partager leurs propres convictions travaille sans relâche. Dès que la foi eut pénétré son cœur, il éprouva un besoin insatiable de communiquer cette foi aux autres. Le besoin de faire des prosélytes, parmi ses parents d'abord, puis parmi tous les autres sauvages, était dans son âme comme une soif dévorante. Dans ses voyages à travers les villages des environs, il a souvent baptisé des enfants à l'article de la mort. Mais c'est surtout lorsque quelque infidèle était en danger de mourir que son zèle s'enflammait.

Je l'ai vu une fois au lit de mort d'un de ses parents : c'était un homme qu'il avait souvent engagé à embrasser la foi, et toujours inutilement. Dans ce moment suprême, voyant cette malheureuse âme sur le point de tomber en enfer, il redoubla ses instances. Le mourant se laissa enfin persuader, et Poï courut m'avertir. Je le suivis, mais à notre arrivée, le malade avait perdu la parole et probablement aussi la connaissance. Comment peindre la désolation du fervent chrétien ? La maison était pleine de visiteurs, presque tous païens.

« L'infortuné ! s'écria Poï en s'adressant à eux, il n'a pas voulu me croire quand je lui disais de ne pas s'exposer à un

malheur éternel ! Maintenant, qui le sauvera ? Encore quelques minutes, et il sera plongé dans le feu éternel de l'enfer. Vous, au moins, qui êtes témoins de cette fin misérable, convertissez-vous et ne vous jetez pas les yeux fermés dans le même abîme !»

Le ton de sa voix, l'accent de foi énergique qui animait ses paroles, produisit sur tous les sauvages présents à cette scène une impression profonde et visible. Dieu daigna, sans doute pour récompenser le zèle du néophyte, avoir pitié du mourant. Le lendemain de cette agonie il commença à se trouver mieux ; et quelques jours après, étant en pleine convalescence, il vint chez moi pour se faire instruire. Il est aujourd'hui bon chrétien, ainsi que tous ses enfants. Quant à Lin Poi, le bon Dieu l'a appelé à lui dans la force de l'âge. Sa mort a été une grande perte pour les missionnaires et pour les sauvages. Mais il était mûr pour le ciel. Dieu soit béni !

Héloï, le cinquième de ces nouveaux chrétiens, était un jeune homme d'une vingtaine d'années. D'un tempérament faible, rachitique et maladif, il avait, en échange, tous les dons de l'esprit et du cœur. M. Combes, qui le connaissait bien, lui portait une affection particulière, et mit tous ses soins à aider le travail de la grâce dans cette âme privilégiée. Héloï fit de grands progrès dans la vertu, et avança rapidement, lui enfant de la forêt, hier encore sauvage, dans cette vie spirituelle que tant de chrétiens, baptisés dès leur naissance, connaissent à peine de nom. J'eus occasion un jour de m'en convaincre. Il faisait sa prière du soir à haute voix, selon la coutume, et ne m'avait pas vu arriver. Je me cachai de manière à l'entendre sans être aperçu. Après avoir récité pieusement toutes les formules ordinaires de la prière du soir, il continua à parler au bon Dieu, par un mouvement spontané de son âme. J'avoue que je fus étonné, ravi, ému jusqu'aux larmes. Je levai les yeux au ciel et dis du fond de mon cœur :

« Ô mon Dieu ! Que vous êtes admirable dans vos saints ! Votre esprit souffle où il veut ; il transforme d'un seul coup l'âme la plus grossière. C'est lui seul qui fait comprendre et goûter à ce pauvre sauvage des choses dont l'homme animal ne saurait avoir l'idée. Gloire à vous dans l'éternité !»

Héloï avait une trop mauvaise santé pour s'occuper sérieusement des travaux des champs, unique occupation des Bahnars, et comme d'ailleurs ses parents étaient à leur aise, il vint s'établir après son baptême dans la maison de M. Combes. Il aidait le prêtre à

instruire les catéchumènes, et préparait ceux-ci, plus encore par ses exemples que par ses discours, à la grâce du baptême. Je regrette de ne pouvoir m'arrêter davantage sur ce bon petit saint. Il vécut encore quelques années, toujours languissant et souffreteux ; à ses infirmités habituelles vint se joindre, dans les derniers mois de sa vie, la gravelle qui le tortura cruellement. C'est moi qui l'assistai à ses derniers moments, car alors son Père Combes était déjà passé à une vie meilleure. Sa patience fut admirable. Il reçut les derniers sacrements avec une piété qui édifia tous ceux qui en furent témoins. Comme le bon Dieu lui conserva la connaissance la plus parfaite jusqu'au dernier moment, il ne cessa de prier que lorsqu'il cessa de vivre. Je le fis enterrer à côté de M. Combes, la mort ne devant pas séparer les corps de deux âmes si unies pendant leur pèlerinage sur la terre.

Cette année 1854 et l'année suivante, une vingtaine de sauvages, pour la plupart jeunes gens et parents de Poï et de Héloï, se firent également instruire des vérités de notre sainte religion et entrèrent dans le sein de l'Église ; mais je ne puis pas consacrer une notice particulière à chacun d'eux.

On ne sera pas surpris d'apprendre que ce petit troupeau fut en butte aux sarcasmes, aux vexations, aux tracasseries continuelles des sauvages demeurés païens. Et cependant, pour qui connaît les mœurs des Bahnars, il y a là quelque chose d'étrange et d'humainement inexplicable, qui laisse entrevoir l'intervention diabolique. En effet, il n'existe pas de pays au monde où chaque individu soit aussi libre de ses actions, aussi complètement indépendant de tout contrôle extérieur, que le sont nos sauvages. Chacun d'eux peut parler et agir comme il l'entend, sans que les autres y trouvent à redire. Qu'un Bahnar s'avise, par exemple, de violer toutes les superstitions, de tourner en ridicule toutes les divinités, d'avoir la conversation la plus obscène, de mener la vie la plus dévergondée, on lui dira peut-être qu'il se nuit à lui-même, qu'il mourra bientôt, etc., mais voilà tout. Pourvu que ses faits et gestes ne fassent tort à personne, on le laisse libre, et personne ne se mêle de ses affaires.

Aussi quand les néophytes de M. Combes se virent l'objet de continuelles persécutions, de la part de leurs parents, de leurs anciens amis et en général de tous leurs compatriotes, leur étonnement fut aussi grand au moins que leur douleur.

« Comment, disaient-ils, nous travaillons aux champs comme les autres, nous ne faisons jamais le moindre tort à qui que ce soit, nos rapports avec tout le monde sont les mêmes

qu'auparavant, et nous voilà devenus le sujet des railleries et des tracasseries d'un chacun ! Que nous accomplissions quelques pratiques spéciales, que nous récitons des prières, que nous ne croyions plus aux superstitions, c'est notre affaire. Qu'ont-ils à y voir ?>>

À la fin, indignes de ces procédés pour eux inexplicables, ils résolurent de faire village à part, en abandonnant, qui son père et sa mère, qui ses frères et sœurs. Cette détermination prise, ils vinrent la soumettre à M. Combes, qui, après avoir écouté toutes leurs doléances, se mit à sourire :

« Vous voulez, leur dit-il, abandonner ces pauvres malheureux ? Vous ne pensez donc pas que je suis venu de si loin précisément pour les chercher. Ces persécutions, mes chers enfants, sont inévitables lorsqu'on prêche la vraie religion quelque part pour la première fois, et dans beaucoup de pays, elles ont été et sont encore bien autrement terribles. Courage donc et patience ! Soyez d'autant plus doux qu'on se montrera envers vous plus dur et plus injuste. Vous verrez que ces mêmes personnes qui vous poursuivent de leurs tracasseries vous imiteront peu à peu, et vous aurez gagné leurs âmes. Tandis que si nous avions la lâcheté de les abandonner, eux se perdraient, et vous, vous seriez toujours aussi peu nombreux qu'à présent. »>

Ces pauvres néophytes comprenaient difficilement un langage si nouveau pour eux, et le missionnaire eut besoin de toute son autorité pour les faire changer de résolution. Mais ils eurent bientôt lieu de se réjouir de leur docilité. Le nombre des chrétiens alla toujours en augmentant, et plusieurs de ceux qui s'étaient montrés les plus hostiles d'abord, furent les premiers à demander le baptême.

CHAPITRE —XVIII—

Nouveaux chrétiens à Kon-Trang. — Conspiration. — Une terrible épreuve.

Pendant l'année 1854 les jeunes compagnons de Joseph Ngui continuaient à fréquenter ma maison, pour s'instruire des vérités chrétiennes. Après avoir éprouvé leur foi et leur constance, j'en baptisai quatre, ce qui porta à six le nombre de mes néophytes de Kon-

Trang. M. Combes avait dédié Ko-Xam à Notre-Dame de la Délivrance ; je mis ma chrétienté naissante sous la protection de l'Immaculée Conception.

Vers la fin de cette année, le village changea de place. Quoique les sauvages de ces contrées ne soient pas proprement des nomades, c'est-à-dire des tribus errantes et sans habitations fixes, cependant ils ont un peu les mœurs nomades, et restent rarement de longues années dans le même endroit. Leurs idées superstitieuses sont presque toujours le principal motif de ces changements. Lorsque le feu dévore une maison ou tout le village, lorsque la mortalité est plus forte qu'à l'ordinaire, lorsque quelqu'un a été pris par l'ennemi, ou a péri d'une mort violente et tragique, etc., c'est que le terrain occupé par le village porte malheur ; il faut l'abandonner. Naturellement la pythonisse ou *Bo-jaou* est toute puissante en pareil cas. C'est elle qui déclare qu'il ne faut plus habiter l'ancienne place. C'est elle aussi qui, après mille cérémonies superstitieuses, désigne un endroit plus propice où l'on trouvera infailliblement bonheur et longévité. Et si quelques années plus tard il faut déménager de nouveau, abandonner le terrain qui devait être si privilégié, et cela parce que la mortalité est plus grande qu'auparavant, personne ne s'avisera d'accuser la sorcière d'ignorance ou d'imposture.

Les gens de Kon-Trang transportèrent donc leur village à trois kilomètres de distance, en se rapprochant de Ro-Ngao. Pendant tout le temps qu'on mit à construire les nouvelles cabanes, c'est-à-dire pendant environ un mois, les sauvages passèrent la nuit à la belle étoile dans la forêt, à côté des constructions commencées. Comme le personnel de ma maison ne se composait que de trois individus, je ne pouvais pas songer à me bâtir une nouvelle demeure avec de si faibles moyens. Il fut donc convenu avec les sauvages que je continuerais à habiter l'ancienne, et que, leurs constructions achevées, tout le village m'aiderait à m'établir à mon tour. Je restai ainsi un mois, seul dans l'ancien village, et séparé du nouveau Kon-Trang par trois kilomètres de forêt. Les dimanches, Ngui venait à la messe ; et ce n'était pas pour lui une petite affaire, car un enfant sauvage n'ose guère s'engager seul dans les bois, et le pauvre Joseph avait besoin de toute sa piété pour vaincre la peur qu'il éprouvait dans le trajet.

Un jour il ne vint pas ; son père était très gravement malade, et il ne pouvait songer à le quitter un seul instant. Ngam son frère aîné, encore païen, partageait avec lui ce devoir de la piété filiale. Ces deux frères s'aimaient tendrement, et, chose assez curieuse, depuis le

baptême de Ngui, cette affection fraternelle n'avait fait que s'accroître. Seulement, notre sainte religion était devenue entre eux un sujet de continuelles discussions. Joseph voulait la faire embrasser à Ngam, et celui-ci, de son côté, n'épargnait aucun effort pour que Ngui l'abandonnât. Aux pieds de leur père malade dans la forêt, les deux frères cherchaient, chacun de son côté, à conserver une vie si chère. Joseph priait, priait toujours. Quelquefois aussi il insinuait à son père l'avantage, la nécessité de se faire chrétien. Ngam ne savait pas prier, mais par diverses superstitions, il tentait de conjurer la colère des divinités. Il fit vœu, si son père guérissait, de sacrifier une chèvre, un porc, et un buffle ; c'est le plus grand et le plus dispendieux des sacrifices. Joseph fit aussi un vœu, s'engageant à jeûner un certain nombre de jours de la semaine, et à assister à la messe ces jours-là. Cependant l'état de Lam était loin de s'améliorer. Joseph vint me prier de visiter son père, et de l'amener par mes exhortations à se préparer au baptême. Je me rendis aussitôt auprès du malade, et crus comprendre, en le voyant, qu'il était attaqué d'une fluxion de poitrine. Je lui appliquai immédiatement un grand nombre de sangsues ; dès ce moment la douleur diminua, et quelques jours après il fut guéri. Quand il entra en convalescence, il me promit de venir se faire instruire après son rétablissement, et il tint parole.

Ngam y vint aussi, mais après de longues hésitations ; et la grâce eut beaucoup de peine à triompher de sa résistance. Sans doute le démon prévoyait que ce jeune homme, devenu chrétien, ferait grand tort à son influence, et cherchait en conséquence, par tous les moyens possibles, à le détourner de la conversion. Le pauvre Joseph ne cessait de prier pour lui, et de lui adresser les plus touchantes exhortations. Ngam ne disait plus rien contre la religion ; seulement son orgueil d'aîné ne pouvait s'habituer à l'idée d'être vaincu par son frère cadet :

« Comment ! disait-il à Ngui, il sera dit que toi, un enfant, tu as eu le dessus sur moi ?

— Non, répondait Joseph, ce n'est pas à moi qui l'emporterai sur toi, mais c'est le bon Dieu qui sera ton vainqueur ; moi je ne fais qu'adresser des prières au bon Dieu d'abord, à toi ensuite. »

Enfin Ngam céda.

« Eh bien ! oui, dit-il un jour, je me fais chrétien, mon cher frère ; il y a longtemps que tu m'as convaincu, mais mon amour propre ne voulait pas céder. Aujourd'hui c'en est fait, je vais trouver le Père pour qu'il m'instruise. »

Il vint, il fut baptisé, et l'on verra plus loin quel excellent chrétien il a toujours été. Le jour de son baptême il dit :

« Que le diable garde les vœux que je lui ai faits à l'occasion de la maladie de mon père ! Ce sont les prières de Joseph qui l'ont guéri et non pas mes vœux. On me dit que je mourrai si je ne les accomplis pas : nous verrons. En attendant, je les abandonne, et mets uniquement ma confiance en Dieu que j'ai offensé en les faisant. »

Lam et son fils furent baptisés le même jour, et M. Combes assista à la cérémonie pour être le parrain de Lam.

En cette même année 1855, une dizaine de jeunes gens suivirent l'exemple du père et du frère de Joseph. Le petit troupeau allait croissant, aussi le démon ne tarda pas à l'attaquer. Seulement il modifia un peu ses plans. Tandis qu'à Ko-Xam, ses suppôts poursuivaient les néophytes de plaisanteries, de sarcasmes et d'injures, à Kon-Trang, ils cherchèrent surtout à épouvanter, par les plus niaises inventions, par les plus ridicules calomnies, ceux qui désiraient embrasser la foi. On disait donc que ceux qui se faisaient chrétiens seraient nécessairement nos esclaves dans la suite ; on assurait qu'à chaque fois qu'une personne se convertissait, je prenais, le jour même de son baptême, l'âme du néophyte, je l'enveloppais dans une feuille de papier, et l'envoyais à Ba-Jung (Dieu) qui l'achetait. C'était de ce commerce, ajoutait-on, que provenaient toutes mes ressources ; mon avoir n'était que le prix des âmes vendues à Dieu.

« En outre, si l'on se fait chrétien, disaient d'autres, on ne peut pas se marier, il faut rester vierge. Quoi de plus certain ? Le Père n'appelle-t-il pas Marie la sainte Vierge ? Donc les chrétiens ne peuvent pas se marier. »

Un catéchumène, qui paraissait assez solide, fut terrassé par ce terrible argument. Ne sachant qu'y répondre et voulant néanmoins se marier, il renvoya sa conversion à quatre ou cinq ans plus tard. Il lui fallut tout ce temps pour comprendre qu'il est licite aux chrétiens de se marier, bien que la mère de Dieu soit demeurée toujours vierge. On ne saurait croire combien ces sottises et d'autres objections encore plus inaptées ont paralysé, à Kon-Trang, les progrès de l'Évangile.

Quelques mois auparavant, nous avions couru, à notre insu, un très grand danger. Voici comment j'en eus connaissance. Un jour, un sauvage Ro-Ngao, du village de Kon-Bo-Bang, dans les environs de Ro-Hai, vint à Kon-Trang. Après avoir visité diverses personnes, il entra aussi dans ma maison. Je le reçus comme les sauvages reçoivent

leurs amis, en l'invitant à manger mon riz et à boire mon vin. Lam, le père de Ngui et de Ngain, avait été témoin de cette cordiale réception. Le soir du même jour il arriva chez moi. Il n'était pas ivre, mais il avait bu un peu plus qu'à l'ordinaire, et se trouvait juste à ce point où l'on ne sait plus ni se taire ni dissimuler :

« Père, me dit-il, vous avez été bien charmant à l'égard de Poï.

— Je le suis envers tout le monde ; pourquoi pas envers lui ?

— En effet, ajouta-t-il avec un sourire ironique, il le mérite si bien ! »

Puis, devenant tout à coup sérieux, il ajouta :

« Je veux vous découvrir une chose. Il y a quelques mois, ce Poï vint me trouver et me dit : Nous sommes quatre villages réunis pour aller piller la maison des Annamites à Bo-Hai. Je suis envoyé par ces villages pour te proposer de te joindre à nous. Si tu y consens, au jour indiqué, les Ro-Ngao se jetteront sur Ro-Hai, et en même temps, toi ici, avec ton village, tu t'empareras de tout ce que possède Bok-An (c'est mon nom parmi les sauvages). Nous tuerons les hommes et prendrons les biens. »

Quand j'entendis cet homme me faire une proposition si impudente avec le plus grand sang-froid, l'indignation me coupa la parole, et je fus un instant sans pouvoir lui répondre. À la fin je lui dis :

« Misérable, c'est à moi que tu oses proposer une chose aussi infâme ! Et pour qui me prends-tu ? Quel mal nous ont fait les Annamites ? Et tu t'imagines que, sans ombre de raison, je tremperai mes mains dans leur sang ? Va dire à ceux qui t'ont envoyé que non seulement je ne consens pas à devenir leur complice, mais que je serai l'ennemi le plus déterminé de tous ceux qui attaqueront ces hommes innocents. »

Et l'affaire n'eut pas de suite.

« Mais vous voyez, Père, que ce méchant homme que vous avez si bien reçu est un traître, et que si je l'avais écouté, vous seriez déjà mort. »

Le lendemain de cette révélation, Lam vint encore me trouver :

« Hier, me dit-il, j'ai trop parlé. Le vin ouvre la bouche. Mais puisque cette affaire est passée depuis longtemps et qu'il n'y a plus de danger pour vous, je vous prie de ne pas faire allusion à cette conspiration. Vous me feriez inutilement des ennemis et

vous ne gagneriez rien, car ces villages sont maintenant bien disposés envers vous.>>

Ce péril avait disparu ; la paternelle sollicitude du bon Dieu avait non seulement fait avorter dans leur germe les projets de l'enfer, mais nous avait préservés de tout souci, en nous les laissant ignorer. Bientôt commença pour moi et pour la chrétienté de Kon-Trang une épreuve beaucoup plus redoutable, et dont les suites se font encore sentir aujourd'hui. Je ne puis me la rappeler sans une immense tristesse. Pardonnez-moi, Ô mon Dieu, si dans cette tristesse se mêle un impur alliage d'amour-propre humilié ! Soyez béni parce que vous êtes Père, même lorsque votre main s'appesantit sur nous ! Soyez béni parce que les voies de votre Providence sont toujours admirables, et que vous savez mieux que nous ce qui convient pour votre plus grande gloire !

Jusqu'alors les deux missions de Notre-Dame de la Délivrance et de l'Immaculée Conception avaient marché d'un pas à peu près égal. Le bien s'y faisait lentement, mais d'une manière solide. Les néophytes, peu nombreux mais choisis, montraient une docilité admirable ; les païens, en grand nombre, étaient ébranlés, et on pouvait espérer une prochaine et abondante moisson. Mais Dieu, pour des raisons connues de lui seul, en a agi d'une manière différente envers ces deux missions ; et pendant que Kon-Ko-Xam a continué de progresser, Kon-Trang est resté stationnaire. À Ko-Xam, pendant les premières années de la prédication de l'Évangile, aucun sauvage néophyte ou catéchumène ne mourut, aucun même ne fut atteint de maladie grave. De plus, la religion les ayant débarrassés d'une foule de pratiques qui entravaient les travaux des champs, ils purent faire ces travaux en temps plus opportun, obtinrent de meilleures récoltes, et virent l'abondance de riz succéder à une disette jusque là presque continuelle. Les sauvages attribuèrent à la religion ces avantages et ce bien-être général.

À Kon-Trang ce fut tout le contraire. Il y avait, à la fin de 1855, une vingtaine de catéchumènes, tous jeunes, car, si l'on excepte Lam, le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans. À la fin de 1856, huit d'entre eux avaient cessé de vivre. Et ce qui fit sur les esprits une impression plus fâcheuse encore que leur mort même, ce fut le genre de leur mort. Une fille mourut d'hémorragie, elle perdit tout son sang par le nez et expira de faiblesse ; une autre périt victime de la morsure d'un serpent ; quatre jeunes gens moururent d'un mal subit et inconnu qui les emporta en quarante-huit heures ; un jeune cousin de Joseph,

nommé Joachim Ain, mourut d'une colique de *miserere*, après avoir souffert pendant trois jours d'affreuses douleurs de ventre ; enfin Joseph Ngui succomba, le dernier de tous, à une fièvre cérébrale.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire encore, c'est que dans le temps que mes chers enfants s'en allaient ainsi, aucun jeune païen de leur âge ne mourut à Kon-Trang. Fort heureusement, je dois le dire pour ma consolation et celle du lecteur, tous quittèrent cette vie dans les meilleures dispositions, et j'ai lieu d'espérer qu'ils sont tous au ciel. De plus, la foi des survivants ne fut nullement ébranlée par cette mystérieuse conduite de la Providence. Mais le démon en profita pour faire calomnier la religion, pour faire répandre les bruits les plus ridicules, et pour persuader aux sauvages que, ces accidents n'étant arrivés qu'aux néophytes et après leur baptême, le baptême en était nécessairement l'unique cause. On imagine aisément ce qui s'ensuivit.

Les quelques sauvages qui commençaient à apprendre les prières, et dont la foi était encore faible, désertèrent ma maison. L'un d'entre eux fut terriblement châtié de cet abus de la grâce. Déjà il croyait à la vérité de la religion, déjà il était convaincu de l'obligation de l'embrasser. Une terreur superstitieuse lui fit tout abandonner. Un jour l'ayant rencontré seul, je lui dis :

« Mon pauvre Xem, pourquoi donc ne viens-tu pas apprendre les prières ? Voilà déjà longtemps que je ne te vois plus.

— Je ne veux point abandonner la religion, me répondit-il, mais pour le moment on parle tant contre elle, que je n'ose me faire instruire. Plus tard, lorsque d'autres en grand nombre se présenteront pour vous écouter, je reviendrai moi aussi me joindre à eux.

— Tu dis : plus tard, mais, plus tard, y seras-tu ? Quoique jeune encore, es-tu sûr de vivre bien longtemps ? »

Il garda le silence, et je le quittai. Quelques jours après, je fis un voyage à Notre-Dame de la Délivrance pour visiter mon bon confrère, M. Combes, et après deux jours passés dans sa compagnie, je revins chez moi. Avant d'arriver au village, j'entendis le son des cymbales.

« À quel sujet frappe-t-on les cymbales aujourd'hui ? Demandai-je à une femme que je rencontrai.

— C'est que Xem, me répondit-elle, est mort subitement la nuit dernière. »

Le malheureux, pensai-je, il n'a pas su, il n'a pas voulu profiter du moment de la grâce. Il a répété comme tant d'autres cette parole

funeste, ce cri de corbeau, comme dit saint Augustin : *Cras, cras* (demain, demain), et comme tant d'autres, il n'a pas eu de demain.

Quelle triste année ! Et que mon pauvre cœur eut à souffrir ! Je voyais s'évanouir toutes mes espérances ; je voyais l'édifice commencé avec tant de peine bouleversé de fond en comble ; l'enfer regagnait le terrain perdu. Et ce qui surtout augmentait ma douleur, c'était la crainte trop fondée d'avoir contribué par mes péchés à tous ces malheurs. À Ko-Xam, tout réussissait ; la bénédiction de Dieu était constante sur la mission de Notre-Dame de la Délivrance. Pourquoi ? Parce qu'elle était dirigée par un confrère vertueux, un saint missionnaire, un apôtre zélé. À Kon-Trang, au contraire, tout menaçait ruine. N'était-ce point à cause de mes péchés de chaque jour, à cause de mes ingratitude sans nombre ? Que de fois je me suis rappelé le juste Abel et son misérable frère, offrant chacun de son côté un sacrifice au Seigneur ! Le sacrifice de l'un monta au ciel comme un encens d'agréable odeur ; celui de l'autre fut rejeté. Si ma prière avait monté au trône de Dieu, ardente et pure comme celle de mon confrère, les mêmes bénédictions qu'il obtenait pour ses néophytes, je les aurais obtenues pour les miens. Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Ne permettez pas que ma misère cause la perte de ces âmes rachetées par le sang de votre fils Jésus-Christ !

CHAPITRE —XIX—

Maladie de Joseph Ngui. — Sa mort.

J'ai dit plus haut que, pendant cette terrible année 1856, la mort m'enleva mon petit Joseph, mais je dois à la mémoire de ce cher enfant de donner des détails plus circonstanciés sur les derniers mois de sa vie. Il était pour moi une consolation au milieu de toutes mes peines. Dans mes moments les plus sombres, je causais avec lui, et sa piété me donnait du courage.

« Mon Dieu, me disais-je, au moins celui-ci vous aime bien, et c'est moi qui le premier lui ai parlé de vous, et qui lui ai dit combien vous êtes bon. »

Une première fois, je crus que son heure était venue. Il fut attaqué de la rougeole ou de la fièvre scarlatine, je ne puis dire laquelle des deux, et tomba si grièvement malade, que je crus le moment venu de lui administrer les derniers sacrements, et de le

préparer à paraître devant Dieu. Il était allé de nouveau demeurer chez son père, depuis que Lam avait reçu le baptême. Comme, dans sa nombreuse famille, le va-et-vient de tant de monde, les cris et les rires des enfants, entretenaient un tapage continu, Joseph désira chercher auprès de moi un peu de calme et de paix. Un soir donc, à l'entrée de la nuit, je le portai sur mon dos dans ma maison, et le couchai sur une natte à côté de la mienne. Je le veillai plusieurs nuits et quand, accablé de sommeil, je m'assoupissais un peu, s'il avait besoin de moi, il me réveillait avec ma clochette de la messe. Le pauvre enfant me donna bien moins de peine que de consolation. Il était d'une patience de saint, et il offrait souvent ses souffrances au bon Dieu. La maladie fut si violente, qu'il perdit un œil ; mais, quelque vive que fût la douleur, il l'endura avec un calme inaltérable. Cette fois, le bon Dieu me le laissa. Sa Providence voulait seulement me préparer de loin à le perdre, et me faire comprendre que je devais purifier mon affection, peut-être un peu humaine, pour ce premier et délicieux fruit de mon ministère chez les sauvages. Joseph guérit donc, et retourna chez son père.

C'était l'époque où le riz, déjà en épi, commence à jaunir. Le sauvage, alors, passe le jour et la nuit dans son champ : le jour, pour chasser les oiseaux, et la nuit, pour empêcher les sangliers, les cerfs, etc., de dévaster la moisson. Lam avait commandé à Joseph de garder à lui seul un champ de riz. Il y restait toute la semaine. Seulement, le samedi soir, il confiait la garde de son riz au bon Dieu, et venait pour entendre la messe du dimanche. Un jour qu'il avait eu le bonheur de faire la sainte communion, il se hâta, après son action de grâces, de regagner son champ. Or, pendant la journée, j'allai faire un petit tour dans la forêt, et je me dirigeai de ce côté. J'aperçus Joseph assis sur le bord d'un ruisseau, les coudes sur les genoux, et la tête dans les deux mains. Je m'avançai doucement sans faire de bruit, et j'étais déjà tout à côté de lui qu'il ne m'avait pas encore aperçu.

« C'est comme cela, lui dis-je, que tu chasses les oiseaux ? »

Surpris d'entendre ma voix, il leva la tête, et je vis son visage tout inondé de larmes, et ses joues enflammées. Et pourquoi pleures-tu, mon bon Joseph ?

« Je n'en sais rien, me répondit-il, je ne sais pas si c'est de joie ou de douleur. Ce que je sais, c'est que je goûte un bonheur indicible depuis que mes larmes ont commencé à couler. Je me suis assis à côté de cette eau pour réciter mon chapelet. Tout en priant, j'ai pensé à la communion que j'ai faite ce matin ; j'ai

pensé aussi à tous les péchés que j'ai commis dans ma vie. En voyant que Dieu est si bon, que je suis si méchant, et que pourtant il m'aime, les larmes me sont venues aux yeux.

C'est peut-être la douleur de mes péchés qui les a provoqués, mais alors pourquoi me causent-elles de la joie et du bonheur ? Depuis que je pleure je ne saurais être triste. Expliquez-moi tout cela, mon Père ; vous êtes peut-être habitué à ces choses. Pour moi, je n'avais encore jamais pleuré en priant, et je vous répète que je ne sais pas si mes larmes sont de joie ou de peine.»

On peut imaginer les sentiments que ces paroles d'un enfant sauvage excitèrent en moi.

« Aime bien le bon Dieu, mon Joseph, lui dis-je, et conserve ton cœur pur afin de communier souvent, et le Seigneur Jésus te fera encore éprouver que les larmes qui viennent de lui, eussent-elles leur source dans la douleur de l'avoir offensé, sont infiniment plus douces que toutes les joies et tous les plaisirs du monde. Et cependant, cher enfant, prie aussi un peu pour moi ton Père.

— Je le fais tous les jours. Comment pourrais-je vous oublier ? Est-ce que tout mon bonheur ne vient pas de vous ? L'autre jour j'ai pensé à ce que je ferais si on ne vous envoyait plus rien de Phalang (la France), et que vous n'eussiez plus rien pour vivre. Eh bien ! Me suis-je dit, je travaillerais comme deux, et je cultiverais un champ plus grand qui pût suffire pour le Père et pour moi.»

Cette journée bénie s'écoula vite, et le soir, quand je récitai mon bréviaire, la pensée de Joseph priant chassa mes distractions.

« Hélas ! Mon Dieu ! Me disais-je, lui n'est qu'un enfant qui, hier encore, était païen, et moi je suis prêtre ! »

N'ai-je pas bien raison, cher lecteur, de dire et de répéter que la divine Providence n'envoie jamais les peines toutes seules à ses missionnaires, et que toujours elle sait mêler un peu de miel dans le calice d'amertume ?

La joie que j'avais éprouvée de la guérison de Joseph ne dura pas longtemps. Quelques mois plus tard, il me fut enlevé après deux jours de maladie. Pour réparer le toit de chaume de la maison de son père, il avait travaillé tête nue, sous les rayons d'un soleil dévorant. En descendant du toit, il se plaignit d'un violent mal de tête. L'insolation avait amené la fièvre cérébrale. Que faire contre une pareille maladie

en un pays où ne se trouvent ni médecins ni remèdes ? Il tomba promptement en délire, et comme je n'avais pas deviné assez vite la gravité du mal, je ne sais s'il était encore en pleine connaissance lorsque je lui administrai les sacrements. Heureusement, il avait communiqué très peu de jours auparavant, et il avait l'habitude d'apporter la plus grande piété à la réception de Jésus dans son cœur. Je ne le quittai pas un moment jusqu'à sa mort, et il expira dans mes bras. Pendant son agonie, il tenait serré dans ses mains un petit crucifix, que je lui avais donné le jour de son baptême, et que, depuis, il avait constamment porté suspendu au cou. Même dans les transports du délire, il le baisait souvent, et quelqu'un ayant voulu le lui enlever, il poussa un cri, ce qui me fit penser qu'il avait encore conscience de ses actions.

J'avoue que, quand il rendit le dernier soupir, je me mis à pleurer, et je pleurai longtemps. C'était mon enfant ! Et quel enfant !

« Pauvre Joseph, répétais-je dans ma douleur, toi, tu es heureux ! Tu es au ciel avec le bon Dieu que tu as connu tard, mais que tu as beaucoup aimé ! Et moi, ton Père, je suis encore dans cette triste vallée de larmes, parce que mon âme n'est pas pure comme la tienne. Ah ! Au moins, ne m'oublie pas ! Au ciel on ne peut pas être ingrat. Toi, qui ne l'étais pas ici-bas, comment le serais-tu là-haut ? »

Je lavai son corps, je l'habillai, et j'imprimai un baiser sur son front inanimé. Les sauvages réunis autour de moi considéraient attentivement toutes mes actions, tous mes gestes. J'en entendis un qui répéta les paroles des Juifs, témoins des larmes que Jésus versait sur Lazare :

« Voyez comme il l'aimait ! »

Le père de Ngui pleura beaucoup son cher Joseph ; mais la douleur d'André fut plus inconsolable encore. Joseph était son frère de cœur plus encore que de sang. Il était même son père, on peut dire, depuis que ses prières incessantes et ses pieuses sollicitations l'avaient lui-même rendu enfant de Dieu.

Chez nos sauvages, lorsqu'un père, une mère, un frère, une sœur, ou quelque personne tendrement aimée rend le dernier soupir, ou est mis en terre, une cruelle habitude exige qu'on se porte contre soi-même à des actes de violence qui souvent causent de graves blessures, quelquefois même la mort. Les jeunes gens surtout y vont avec moins de mesure. Ils se donnent des coups de couteau ; ils se précipitent la tête la première contre les colonnes de bois de leurs

maisons, afin de témoigner plus énergiquement leur grande amitié pour le défunt, et leur désespoir d'en être séparés pour toujours. Les parents et amis de Ngam qui connaissaient la tendre affection de celui-ci pour Ngui, et qui étaient païens, craignaient que Ngam n'attentât à sa vie. Pour empêcher ce malheur, ils le gardaient à vue. Ngam s'aperçut de leur crainte, et leur dit d'une voix forte qui fut entendue de tous les assistants :

« Vous connaissez mal la religion chrétienne et les sentiments qu'elle inspire, si vous pensez que j'ai quelque dessein de me donner la mort. Si les hommes m'avaient enlevé mon frère, je voudrais le délivrer à l'aide de mon sabre ou mourir avec lui, mais je sais que Ngui appartenait à Dieu plus qu'à moi. Il lui a plu de reprendre son bien, que sa volonté soit faite ! Au reste, vous ne savez pas, vous autres, que je le reverrai un jour, et c'est pourquoi vous ne comprenez pas ma résignation. »

Le lendemain, les restes inanimés du cher défunt furent déposés dans un solide cercueil de bois de fer, et on le porta au lieu de son dernier repos. Je pleurai plutôt que je ne chantai les belles prières de l'Église pour les morts. Je fis recouvrir la tombe d'un couvercle également en bois de fer, sur lequel je gravai cette simple épitaphe :

HIC JACET JOSEPH NGUI
PRIMITIÆ ECCLESIAE SEDANÆ
NON SUMUS SICUT CÆTERI, QUI SPERM NON HABENT
PIE JESU, DONA EI REQUIEM.

Ci-gît Joseph Nguí
Prémices de l'Église des Se-Dang.
Nous ne sommes pas comme ceux qui n'ont point d'espérance.
Doux Jésus, donnez-lui le repos.

Le village de Kon-Trang s'étant déplacé de nouveau depuis cette époque, le tombeau de Joseph se trouve loin de toute habitation. Le daim et le cerf broutent l'herbe tout autour, et les oiseaux chantent leurs hymnes ou soupirent leurs gémissements sur les arbres élevés qui l'environnent. C'est dans la solitude que reposent les restes de ce cher enfant, en attendant le jour de la résurrection glorieuse.

CHAPITRE —XX—

André Ngam. — Tracasseries que le démon lui suscite.

Quelques jours après la mort de Joseph, son frère André vint me trouver de bon matin. Ses traits abattus avaient repris leur vivacité naturelle ; son visage rayonnait de joie. Habitué que j'étais à le voir si triste, je fus étonné de son air satisfait :

« Oh ! Père, me dit-il, aujourd'hui je suis consolé ; aujourd'hui je suis heureux.

—Qu'est-ce donc qui te rend si content ?

—C'est que cette nuit, j'ai vu mon frère ! Oh ! qu'il m'a fait de bien ! Pendant que je dormais, j'ai vu Joseph descendre d'une hauteur immense du ciel. Il était si beau ! C'était pourtant bien lui. Il était très reconnaissable, mais tout en lui était revêtu d'une beauté extraordinaire. D'aussi loin que je l'ai vu, il m'a appelé à lui. J'ai fait des efforts pour m'élancer, mais impossible. Alors je lui ai dit : Ô mon cher Ngui, je ne saurais m'élever jusqu'à toi. Descends plutôt toi-même jusqu'à ton frère. Et alors il est venu, et il m'a dit : Si tu savais comme on est heureux là-haut ! Tâche de ne pas manquer d'y venir aussi.»

À peine avait-il prononcé ces paroles, qu'il s'est retourné pour partir. J'ai voulu le retenir encore, mais il m'a dit :

« Non, non, ne me retiens pas. Je sens déjà la tristesse de la terre. Il me tarde de m'en aller au ciel. Il m'a quitté en me promettant qu'il reviendra encore, et moi je me suis réveillé avec une joie si grande que, n'y pouvant plus tenir, je suis venu vous la communiquer.»

Et depuis ce beau rêve, André pensait toujours à son frère. Mais ce souvenir, au lieu de l'affliger, le remplissait de joie et d'espérance.

Ce que je viens de rapporter n'était qu'un rêve que Dieu permettait pour la consolation du jeune néophyte ; ce qui ne fut pas un rêve, ce qui se passa, André étant parfaitement éveillé, c'est le fait que je raconterai plus bas. Mais je veux, auparavant, dire un mot à propos des visions, des spectres, et de toutes les tracasseries que le démon fait fréquemment à ces pauvres sauvages.

Dans nos pays d'Europe, où les possessions et les obsessions du diable sont devenues chose très rare, on est généralement peu porté

à y ajouter foi. Je ne parle pas des rationalistes qui, niant le surnaturel et tout ce que leur raison ou plutôt leur orgueil démesuré ne comprend pas, rejettent même les faits relatés dans la sainte Écriture. Ceux qui, en dépit de la raison et du véritable sens commun, refusent de croire au Saint-Esprit, sont évidemment condamnés d'avance à rejeter, sans critique et sans examen, tout ce qui contrarie leur système. Mais il y a beaucoup de chrétiens qui, sur ce point, se laissent aller à une méfiance exagérée. Sans doute, tant qu'un fait n'est pas sanctionné par l'Église, on est parfaitement libre de l'admettre ou de le nier ; encore faut-il agir raisonnablement. L'Église dans son Rituel a beaucoup de prières et d'exorcismes pour chasser les démons des corps animés ou inanimés ; ce qui prouve qu'elle croit non-seulement à la possibilité théorique des possessions ou obsessions, mais encore à la réalité du fait en certains cas. Aujourd'hui, je le répète, un grand nombre d'hommes, d'ailleurs chrétiens soumis et convaincus, ont le tort de vouloir être, sur ce point, plus sages et plus éclairés que l'Église.

J'avoue qu'autrefois j'étais un peu de la catégorie de ces derniers, et lorsque je suis arrivé chez les sauvages, chaque fois qu'ils me disaient avoir été effrayés par des spectres, avoir entendu des gémissements étranges ou des bruits sans cause visible, je me contentais de sourire. Mais je m'aperçus bientôt que mon incrédulité les étonnait inutilement, que même elle les prédisposait à ajouter peu de foi aux vérités surnaturelles que j'étais venu leur annoncer. Dès lors, au lieu de les rebuter, je travaillai à les instruire, et chaque fois qu'un sauvage m'arrivait avec une histoire à propos de revenants, à propos d'âmes des morts errantes dans la forêt, etc., je lui expliquais ce que la foi nous enseigne sur les fins dernières de l'homme, sur le ciel, l'enfer et le purgatoire. Je lui inculquais cette vérité qu'immédiatement après la mort, l'âme se rend nécessairement dans un de ces trois endroits, et je conclusais en ces termes ou d'autres analogues :

« Si les faits dont tu parles sont réels, s'ils se sont passés ailleurs que dans ton imagination, il faut les mettre sur le compte du démon. »

De cette manière je redressais leurs préjugés, sans les blesser par un démenti formel des faits dont ils disaient avoir été témoins, sans nuire non plus à la vérité, puisque, l'existence de ces faits une fois admise, ils ne peuvent avoir un autre auteur que l'ennemi de Dieu et de l'homme.

Mais dans mon for intérieur je croyais que ces pauvres gens étaient victimes d'illusions étranges, et qu'ils ne voyaient et n'entendaient rien qu'en imagination. Plus tard, à mesure que les faits s'accumulaient, j'ai commencé à avoir des doutes, et finalement j'ai dû, sous peine de nier l'évidence, y ajouter foi dans une certaine mesure. Chacun en pensera ce qu'il voudra, mais maintenant je crois que très certainement le démon tracasse de temps en temps les pauvres sauvages. Son intention, pour moi bien claire, est de les entretenir dans cette idée que l'âme reste en ce monde après la mort, afin de les empêcher de croire aux peines des damnés et aux récompenses des justes dans une autre vie.

Ordinairement, ces tracasseries dont je parle ont lieu à l'occasion de la mort d'un sauvage, ou quelques jours plus tard. On entend des bruits étranges, soit près de la maison du défunt, soit près de son tombeau. Puis des voix parlent, des spectres apparaissent, et ces voix sont la contrefaçon exacte de celle du mort, et ces spectres ont la figure, les allures, les habits, tout l'extérieur du mort. Quelquefois, mais plus rarement, ces divers signes se remarquent près de la maison d'un sauvage, quelque temps avant son décès. Ceux qui en sont témoins prédisent en conséquence qu'une personne de la maison mourra sous peu de jours, et c'est ce qui arrive. Le démon en effet peut très bien voir et reconnaître dans le corps d'un homme une lésion mortelle qui ne paraît pas à l'extérieur, et annoncer d'avance une mort que même un homme de l'art regarderait comme peu probable. Enfin de nombreuses personnes, qui sont pour moi au-dessus de tout soupçon d'imposture, m'ont assuré avoir vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles un grand nombre de faits analogues. De ce nombre sont Hémur et Ngam, et avec eux plusieurs néophytes qui, quelques jours après leur baptême, ont été poursuivis par le démon, furieux sans doute de leur renoncement à lui, à ses œuvres, à ses pompes. De ce nombre sont aussi des jeunes gens annamites à notre service, qui sur l'invitation de sauvages effrayés des apparitions du diable, ont voulu vérifier le fait, sont allés sur le théâtre de ces apparitions avec la meilleure envie de les trouver fausses, et sont revenus convaincus de leur réalité.

Mais je m'aperçois que ces réflexions préliminaires m'ont entraîné assez loin. Voici donc l'histoire d'André Ngam, telle qu'il me l'a racontée. Quelques temps après la mort de Ngui, dans la saison du riz jaunissant, Lam était allé garder son champ de riz. Ngam, occupé ailleurs pendant la journée, voulut vers le soir se rendre aussi dans ce

champ, pour tenir compagnie à son père, et garder avec lui la récolte contre la visite des bêtes de la forêt. En arrivant, il rencontra son père qui s'en retournait :

« Comment mon père, lui dit-il, vous ne comptez pas demeurer ici la nuit ? Moi qui venais vous aider à passer le temps ?

— Qui voudra y coucher y couche, répondit Lam ; pour moi, je n'en ai plus l'envie.

— Et pourquoi cela ?

— C'est que le diable m'a tellement effrayé, que je tremble encore.

— Le diable ! Allons donc ! Je vous croyais bien plus brave. Au reste, un seul gardien suffit ; retournez à la maison, et moi, malgré tous les diables, je coucherai dans notre champ.»

Sur ces paroles ils se séparèrent, et Lam regagna le village. Au milieu du champ s'élevait, à huit pieds au-dessus du sol, la cabane qui sert d'abri aux veilleurs de nuit. Les troncs de deux ou trois arbres coupés à la naissance des branches, servent à ces huttes aériennes de colonnes et de supports, en sorte que, de son observatoire élevé, le gardien peut découvrir toute l'étendue du champ, et effrayer les animaux sans avoir rien à craindre d'eux. Je dois avertir que Ngam est un des sauvages les plus courageux que j'aie connus, et son courage paraît avoir grandi encore depuis qu'il est chrétien. Lorsqu'il s'installa dans la butte, le soleil était déjà couché. Il songea tout d'abord à allumer du feu pour fumer sa pipe. Pendant qu'il était occupé à souffler son feu, il entendit soudain un grand tapage à terre au-dessous de lui

« Tiens, dit-il, mon père a dit vrai ! Attends donc un instant que j'aie fini, et j'irai te voir.»

Alors se fit entendre un bruit comme celui d'une personne qui fait effort pour vomir.

« Gourmand, dit Ngam, c'est que tu as trop mangé. Mais pas de badinage, armons-nous de mon crucifix et de mon chapelet, et puis descendons !»

En disant ces mots il suspend ces objets sacrés à son cou, met le sabre à la main, et descend. Arrivé à terre, il entend encore le même bruit derrière lui, il fait de suite volte-face. Rien. Le bruit continuait à son dos, et ainsi de suite quatre ou cinq fois.

« Si je voyais quelqu'un, je pourrais lui donner un coup de sabre. Mais ce gaillard-là, c'est une prière au bon Dieu qui le mettra en déroute. Sache donc, maudit ! Que c'est en Dieu que

je mets ma confiance, et que j'ai renoncé à toi le jour de mon baptême. Vomis-le tout ton ventre : moi je vais faire ma prière, et puis dormir.»

Ce fut fini, et pendant toute la nuit, rien ne vint de nouveau troubler son sommeil.

CHAPITRE XXI

Observation du dimanche. — Influence des missionnaires.

J'ai donné à ce travail le nom de *Souvenirs* parce que ma mauvaise mémoire ne me permettant pas de faire une histoire suivie et complète, j'ai rapporté, à chaque époque, quelques-uns des faits les plus saillants dont je me souviens encore. Ainsi, je veux raconter une petite aventure qui m'arriva peu de temps après la mort de Joseph Ngui. L'occasion en fut le zèle extraordinaire de nos néophytes pour assister à la messe du dimanche, et j'en dois citer une preuve tout d'abord. Je la choisis entre beaucoup d'autres semblables.

Deux chrétiens de Kon-Trang étaient partis le vendredi pour un village distant d'une grande journée de chemin. Ils avaient calculé qu'ils reviendraient le lendemain, et que le jour suivant, dimanche, ils assisteraient à la messe comme à l'ordinaire. Or, contre leur attente, ils furent retenus jusqu'au soir du samedi. Que faire ? Les pauvres gens étaient dans la désolation :

« Demain, se disaient-ils, c'est le jour du Seigneur, et nous voilà bien loin du Père.»

De plus, le temps était à l'orage, et la lune ne devait éclairer qu'une partie de la nuit. C'est égal ; ils résolurent de faire tous leurs efforts pour satisfaire au précepte de l'Église, et se mirent en route vers le coucher du soleil. Malgré une pluie continuelle, malgré les ténèbres, ils poursuivirent résolument leur marche par des sentiers impossibles, à travers les broussailles, les marais, les ravins, et le lendemain matin, après des fatigues incroyables, ils arrivèrent juste au moment où la messe allait commencer. Sans prendre le temps de se sécher ou de changer d'habits, ils se rendirent tout droit à la chapelle, et assistèrent pieusement au saint sacrifice, tout heureux d'avoir rempli un devoir. Je fus vraiment touché de cet acte de foi ; mais le bon Dieu ne demandait pas seulement de moi une admiration stérile.

Quelques jours après ce bel exemple d'exactitude au devoir, je me trouvai à mon tour éloigné de Kon-Trang. Le samedi nous étions allés à Bo-Hai, M. Verdier et moi, et nous comptions rentrer pour le dimanche. Or ce samedi-là, il fit un temps épouvantable. Non seulement une pluie torrentielle tomba sans interruption, non seulement tous les torrents et tous les ruisseaux grossirent d'une façon extraordinaire ; mais encore un ouragan furieux, déracinant et brisant les plus grands arbres, détruisa la forêt et les campagnes. En restant à Bo Hai, nous avions, il est vrai, toute commodité de célébrer la messe le lendemain. Mais que diraient nos néophytes, eux qui savent se donner tant de peine pour ne pas manquer au devoir de l'entendre, que diraient-ils en nous voyant, nous leurs Pères, nous qui leur devons l'exemple, les priver de la messe du dimanche, par crainte de quelques fatigues ? Était-il permis aux pasteurs de se montrer plus lâches que leurs ouailles ? Je résolus donc de partir.

« Vous, dis-je à M. Verdier, vous qui êtes toujours malade, restez ici et attendez la fin de ce mauvais temps. Il suffit qu'un d'entre nous retourne à Kon-Trang ; moi, qui suis le plus fort et à l'épreuve des pluies, j'irai seul : adieu ! »

En moins de dix minutes, il ne me restait plus un fil sec sur tout le corps. Mais à cette époque, quoique déjà affaibli, je n'étais pas frêle et délicat comme maintenant que des maladies incessantes m'ont rendu douillet. Je n'avais pas encore appris le sens de ces mots : soins, prudence, ménagements, précautions, etc., que les médecins, depuis, m'ont répétés tant de fois. Le sauvage ignore ces mots et s'en inquiète fort peu, et néanmoins il se porte aussi bien que tous les médecins et tous les apothicaires du monde. J'étais devenu un peu sauvage en ce point. Depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures du soir la pluie fut continuelle. Je n'avais mis ce jour-là, pour être plus agile, que chemise et culotte courte. Sachant par expérience que rien ne donne appétit comme ces voyages de canard où l'on est toujours dans l'eau. J'avais pris mes précautions, et je portais un gros paquet de riz enveloppé d'une feuille de bananier et attaché à ma ceinture. Quand midi eut sonné dans mon estomac, je m'assis non pas sur l'herbette, et pour cause, car il n'y en avait pas, mais dans la boue du chemin, laissant à la pluie et aux torrents le soin de lessiver ensuite mon léger costume. Mon repas terminé, je me remis en route.

Je marchais donc, gai comme un pinson, quand le diable, jaloux de ma joie, réussit à la tempérer sensiblement. Je n'avais trouvé jusque-là que des torrents assez peu profonds, où j'avais de l'eau

jusqu'à la ceinture, lorsque j'arrivai à un large ruisseau dont les flots, grossis par la pluie, coulaient avec une rapidité dangereuse ; heureusement, un grand arbre déraciné par l'orage venait de former, en tombant, un pont tout neuf. Je l'étreignai gaillardement, et déjà je touchais à la rive opposée, lorsqu'en sautant à terre, mon pied s'embarassa dans une branche, et je me trouvai, en un clin d'œil, couché au fond de la rivière. Je me relevai, dans l'eau jusqu'au cou, mais peu m'importait, et je n'aurais fait que rire de ma mésaventure, si en tombant ma jambe n'eût rencontré une racine, qui déchira la chair assez profondément.

Pour comble d'infortune, la forêt était devenue une véritable fourmilière de sangsues et ces vilaines bêtes sont toujours un tourment pour le voyageur, même quand il a les jambes en bon état. Qu'est-ce donc lorsque, par malheur, elles peuvent s'acharner sur une blessure récente ? En vain je m'arrêtais à chaque instant pour les retirer de la plaie, je ne parvenais pas à la vider entièrement, et une minute après, il y en avait davantage encore. De guerre lasse, je dus me rendre à discrétion, et marcher sans m'inquiéter d'elles. Cependant, cette journée prit fin comme toutes les autres, et le lendemain, mes néophytes eurent la messe comme de coutume, et moi j'eus de plus la satisfaction d'avoir fait mon devoir.

Quelques jours après cette aventure, survint un petit événement qui montre quelle influence les missionnaires exerçaient dès lors sur les sauvages, influence qui depuis est toujours allée grandissant ; car nous ne sommes plus au temps où les villages fermaient leurs portes, où les sauvages isolés prenaient la fuite, dès qu'on nous voyait poindre à l'horizon. Maintenant nous trouvons partout, non seulement accès facile, mais même bon accueil, considération, affection. Depuis que nous savons parler les langues et que nous pouvons entretenir conversation sur le premier sujet venu, nous n'avons cessé de causer avec les sauvages. Peu à peu ils ont compris, et l'intérêt que nous leur portons, et la droiture de nos intentions dans nos relations avec eux. Aussi maintenant nous témoignent-ils une confiance qu'ils n'ont pas même le plus souvent en leurs parents et amis ; ils demandent volontiers nos conseils, et se déchargent sur nous du soin de leurs intérêts. Deux villages ont-ils un différend entre eux, sont-ils même en guerre ouverte, ils nous prient de leur servir d'intermédiaire, et de les réconcilier, sans déshonneur pour l'un ou l'autre parti. Et ce ne sont pas seulement les villages que nous habitons qui en agissent ainsi, d'autres assez éloignés, et tout à fait païens, n'ont pas en nous une

moindre confiance. Bien plus, il est arrivé, comme dans le cas que je vais citer, que, les villages qui nous connaissent étant en pleine guerre avec d'autres, ces autres ont eu recours à nous pour arranger l'affaire à l'amiable, bien persuadés que nous ne favoriserions jamais, contre la justice, même des gens qui naturellement nous doivent être plus chers.

Un village, nommé Ro-De, était en guerre avec Kon-Trang. Les Kontranais avaient fait cinq prisonniers, et les gardaient chargés de liens dans la maison commune. La querelle durait depuis de longues années, et dans les premiers temps, Ro-De, ayant eu le dessus, avait causé de graves dommages à Kon-Trang. Enfin ce dernier village avait trouvé l'occasion de réparer ses pertes et de venger son honneur, et il se promettait de faire payer la paix aussi cher que possible. Les pauvres captifs me prièrent de me rendre à Ro-De, pour engager leurs compatriotes à céder de leurs anciennes prétentions et à les racheter eux-mêmes. Or, qu'un sauvage ose aller dans un village actuellement en guerre avec le sien, c'est une chose inouïe. Et si surtout il parlait de faire ce voyage, pendant que son propre village retient captifs des habitants de celui où il va, on regarderait sa démarche comme un acte d'extrême folie, car il ne pourrait manquer d'être pris et garrotté tout en arrivant.

Aussi, quand les cinq captifs de Ro-De me firent la proposition d'aller chez eux, les témoins d'une pareille prière se mirent à rire de la simplicité de ces pauvres gens. Mais quand, à leur grand étonnement, j'accueillis une telle prière et promis de me rendre à Ro-De, tous les habitants de Kon-Trang s'opposèrent à l'exécution d'un dessein qui, d'après eux, me coûterait certainement la liberté et peut-être la vie.

« Écoutez-moi un peu, leur dis-je. Si en pareil cas je venais chez vous, uniquement par affection pour vous, afin de vous tirer d'un mauvais pas, me feriez-vous quelque mal ?

— Non, parce que nous vous connaissons ; mais que savons-nous si d'autres auront pour vous le même respect ?

— Laissez-moi faire, Ro-De sait aussi bien que vous que nous, missionnaires, nous sommes amis de tout le monde, et que ni l'intérêt ni aucun sentiment égoïste n'est le mobile de notre conduite. J'irai donc à Ro-De, et j'en reviendrai sain et sauf, et, dans quelques jours, vous vous félicitez vous-mêmes de mon intervention en cette affaire. »

Je partis. Non seulement les habitants de Ro-De ne me firent pas de mal, mais ils se montrèrent enchantés de la confiance que j'avais dans leur bonne foi. Les deux jours que j'y demeurai furent

deux jours de fête. Chaque maison se disputait l'honneur de me recevoir, ou, comme disent nos sauvages, de me faire goûter le vin, et, comme le peu de temps que je voulais y rester ne suffisait pas pour que chaque famille pût me recevoir en particulier, on me fit une fête commune. Ro-De écouta mes propositions, accepta tous les engagements que je lui demandai. Les captifs furent rachetés, et la paix définitivement conclue.

Une autre fois la situation était encore plus délicate, car il s'agissait d'un différend entre un village voisin et les Annamites de notre maison de Ro-Hai. Nos gens avaient raison au fond, mais ils s'étaient donné tort dans la forme. Leurs procédés hautains, leurs manières dédaigneuses avaient aigri les sauvages ; et cependant ceux-ci eurent assez de confiance en mon impartialité pour remettre leur cause entre mes mains. Je parvins à arranger l'affaire à la satisfaction de tous.

À cette occasion, je dois remarquer que le caractère orgueilleux des Annamites ne contribuait guère à leur gagner la sympathie des indigènes, et nous a souvent occasionné des embarras. Le Bahnar, comme tous les sauvages, a le sentiment inné de son indépendance, et rien ne blesse autant sa fierté native qu'un commandement impérieux ou un air de mépris. L'Annamite au contraire, habitué, dans son pays d'esclaves, à ramper aux pieds de quiconque a sur lui la moindre autorité, à se laisser fouetter sans mot dire, devient, comme tous les esclaves, arrogant envers ceux qu'il regarde comme ses inférieurs à quelque titre que ce soit. Son orgueil est en raison de sa servilité. Les prêtres annamites eux-mêmes ne savent pas assez se défendre de cette faiblesse, et ils sont moins respectés et moins obéis que les prêtres européens, précisément parce qu'ils aiment, beaucoup plus que nous, mettre leurs verbes à l'impératif. Je me hâte d'ajouter qu'il y a d'honorables exceptions, entre autres le Père Do qui est très aimé de tous les sauvages. Mais, en règle générale, ceux-ci ont plus de confiance et de respect pour les missionnaires français, précisément à cause de l'affection toute paternelle que nous leur témoignons.

J'ai été appelé plusieurs fois à servir d'arbitre entre des villages, même quand les hostilités avaient commencé. D'autres confrères ont, en diverses circonstances, rempli le même office. Mais celui de nous tous que les sauvages entouraient d'une plus affectueuse considération était M. Combes. Ce bon Père était vraiment leur ami ; souvent il allait les visiter dans leurs champs. Pendant qu'ils

piochaient, semaient, moissonnaient, il se tenait auprès d'eux leur contant des histoires ; puis il leur ouvrait son sac à tabac, et fumait avec eux pendant quelques instants.

« C'est lui le chef disaient les sauvages, c'est lui le plus grand de tous, et pourtant, quand il est avec nous, il se fait le plus petit. »

Aussi jouissait-il d'une grande influence, et sa parole, presque toujours écoutée, a calmé bien des ressentiments et empêché bien des injustices.

CHAPITRE XXII

Le Bo-Jaou démasqué.

Le démon ne pouvait pas nous laisser un moment tranquilles. Voici un des moyens qu'il imagina, en cette année 1857, pour nuire à la mission de Kon-Trang. On se souvient de ce que j'ai dit de la croyance des Bahnars au *deng*, c'est-à-dire au pouvoir de tuer de loin par des flèches invisibles. Une bonne chrétienne qui était à notre service fut accusée d'avoir ainsi causé la mort d'une jeune fille d'un village Se-Dang nommé Kon-Ho Ring. Cette fille, étant venue assister à des noces à Kon-Trang, fut, à son retour, prise en route d'un mal subit, et rendit l'âme en arrivant dans son village. Un *Bo-Jaou*, consulté par les parents, cassa les œufs, et déclara notre servante coupable de l'avoir *deng*.

Quelques mots d'abord sur cette manière de découvrir l'auteur d'un crime ou délit. Les intéressés vont trouver *la Bo-jaou* ou *le Bo-jaou*, car on rencontre aussi, quoique rarement, des hommes qui exercent cet infâme métier. Presque toujours le consulteur a déjà quelqu'un en vue, et il a soin en arrivant chez le sorcier de dire qu'il soupçonne tel ou tel ; avec cette donnée, celui-ci sera peu embarrassé pour consulter le sort. Comme l'opération doit se faire publiquement, on convoque tous les habitants pour un jour marqué. Dans l'intervalle, le *Bo-jaou* s'enquiert du village de l'individu soupçonné, de ses parents, des noms et du nombre des personnes qui habitent avec lui dans une même maison, etc. Le moment de l'épreuve solennelle arrivé, il se présente muni de cinq ou six œufs qu'il étale devant l'assemblée ; ces œufs sont ordinairement couvés, afin de pouvoir se briser plus facilement. Puis il récite, avec des grimaces et des gestes

plus ou moins ridicules, les plus terribles formules de son grimoire. Enfin, il saisit un œuf, le place entre l'index et le doigt du milieu de la main droite, et tient le bras élevé et étendu. Un individu chargé de faire les interrogations se lève et commence ainsi :

« Quel est le village coupable du crime ? Est-ce tel village ? Est-ce tel autre village ? » Et ainsi de suite.

À chaque nom ainsi prononcé, le *Bo-jaou* fait mine de presser fortement son œuf entre les doigts ; mais l'œuf n'éclate, cela va sans dire, que quand on nomme le village qu'il a en vue. Le village du coupable une fois connu, il faut déterminer la maison, et la même mise en scène recommence avec un second œuf. Une troisième ou quatrième épreuve désigne finalement l'individu que le sorcier a choisi pour victime. Et ce qu'il y a de déplorable, c'est que ce charlatan infâme est toujours cru sur parole comme une divinité. Il n'est peut-être jamais venu à la pensée d'un sauvage de soupçonner sa fourberie.

Pour revenir à notre histoire, Kon-Ho-Ring avait appris, par cette méthode, que notre servante chrétienne était très certainement la meurtrière de la fille morte en revenant de Kon-Trang. Or cette fille qui avait été *deng* appartenait à la plus riche famille de Kon-Ho-Ring. Ses qualités personnelles et celles de ses parents l'avaient rendue chère à tout son village et aux sauvages des environs. On conçoit la colère et l'indignation dont ils furent saisis contre l'auteur de cet attentat. Le village de Kon-Ho-Ring m'envoya dire de la lui livrer à l'instant même, si je ne voulais pas devenir leur ennemi.

Notre position était critique. Après l'épreuve des œufs, non seulement les habitants de Kon-Ho-Ring, mais encore tous les autres sauvages, y compris ceux de Kon-Trang, à l'exception des chrétiens, étaient persuadés que notre chrétienne avait réellement tué la fille en question. D'un autre côté, quelles que fussent être les conséquences, nous ne pouvions pas, en conscience, livrer une innocente à une mort certaine. Après avoir imploré les lumières du Saint-Esprit et mis notre affaire sous la protection de la sainte Vierge, voici ce que nous décidâmes, M. Verdier et moi. Je dis aux envoyés de Kon-Ho-Ring :

« Portez cette réponse à votre village. Si réellement Uoh (c'est le nom de l'accusée) est coupable d'un tel forfait, je suis le premier à m'indigner contre elle, et je la livre de grand cœur ; mais dans une affaire aussi importante, et où il s'agit de la vie d'une personne, il n'est pas juste que j'agisse avec légèreté, et sans connaissance parfaite de la culpabilité de l'accusée. Donc,

j'invite Kon-Ho-Ring à se rendre tel jour chez moi, avec son *Bo-jaou*. Quand celui-ci m'aura convaincu, en cassant sans aucune fraude les œufs devant moi, alors seulement je pourrai agir en toute sécurité, et je livrerai Uoh.»

La réponse fut trouvée raisonnable, et on accepta ma proposition. Pendant les quelques jours qui précédèrent la réunion, je m'étais exercé à casser les œufs à la manière du *Bo-jaou*. Comme j'y mettais moins de malice que lui et que j'ignorais encore qu'il se servait d'œufs couvés, je parvenais assez difficilement à casser les miens qui étaient frais. Mais enfin je les cassais, et cela suffisait à mon dessein. Le moment de l'entrevue arrivé, M. Verdier et moi sortîmes du village. En dehors de la palissade, nous rencontrâmes les gens de Kon-Ho-Ring. Ils étaient là, une soixantaine, la lance à la main, et le sabre suspendu à la ceinture. André Ngam et son père se tenaient à côté de moi.

« Vous prétendez, dis-je aux sauvages, que Uoh a *deng* une fille de Kon-Ho-Ring. Où est le *Bo-jaou* qui la déclare coupable de ce crime ? Qu'il s'avance ! »

C'était un petit vieillard, sec et noir comme du charbon, avec de petits yeux, et un regard faux et méchant.

« Ah ! Ah ! Lui dis-je en le regardant fixement, c'est toi qui es le devin ; c'est toi qui connais des choses inconnues aux autres ; approche, viens près de moi, et tu vas recommencer tes expériences. »

Le scélérat tremblait et n'osait s'avancer ; mais tous ses compagnons le rassurèrent en lui répétant qu'il n'avait rien à craindre. À la fin, il s'approcha un peu.

« Tu sais faire éclater les œufs ? Moi aussi. Voyons, c'est moi qui vais faire les interrogations ; prends ton premier œuf. »

Il tira alors de sa hotte un paquet de linge sale, et après avoir déroulé quatre ou cinq vieilles guenilles plus dégoûtantes les unes que les autres, il arriva enfin à ses œufs sacrés. J'en avais, moi aussi, cinq ou six dans ma poche. Il grommela quelques formules où je ne compris rien, et fit quelques simagrées bizarres. Quand il fut prêt, je commençai les interrogations.

« Qu'est-ce qui a causé la mort de votre fille ? Est-elle morte de mort naturelle ? De mort violente ? A-t-elle été *deng* ? Quel village ? Est-ce Kon-Trang ? Quelle maison ? Celle du Père ? »

Je n'interrompis pas ses jongleries. Les œufs se cassèrent aux mots : mort violente, *deng*, Kon-Trang, maison du Père. Je repris alors :

« Et dans ma maison qui a *deng* ? Est-ce moi ? »

À ces mots, vous eussiez vu mon brigand de *Bo-jaou*, qui tenait à me mettre moi-même glorieusement hors de cause, vous l'eussiez vu faire toutes sortes de grimaces et de contorsions, et simuler des efforts incroyables. Il poussa la fourberie jusqu'à s'aider de la main gauche, contre les règles du métier, pour casser cet œuf indomptable. Inutiles labeurs, l'œuf semblait être de diamant.

« Oh ! non, dit-il, non certes ce n'est pas vous. La violence que j'y ai mise m'a fait mal aux nerfs de la main. »

Et il posa à terre l'œuf encore entier. Moi, vite de le saisir, et tenant cet œuf de la manière voulue entre l'index et le doigt du milieu, j'élevai la main et j'adressai la parole à la foule.

« Gens de Kon-Ho-Ring et de Kon-Trang, vous avez vu que cet œuf est excessivement dur, eh bien ! Si ce *Bo-jaou* ici présent est un fourbe, s'il est un empoisonneur, le plus méchant et le plus menteur des hommes, que cet œuf se casse entre mes doigts ! »

Et l'œuf vola en éclats. Le vieux *Bo-jaou* tremblait de tous ses membres ; l'assistance était visiblement déconcertée. Je profitai de cette émotion pour parler contre les tromperies de tous les *Bo-jaou* :

« Voilà, pauvres Se-Dang, les hommes à qui vous accordez une confiance aveugle, et qui vous font commettre une infinité d'injustices. Mais ce n'est pas fini, je veux vous convaincre, d'une manière plus visible encore, que ce scélérat voit et sait tout juste ce que nous voyons et savons nous-mêmes, et pas davantage. Quand il dit : qu'une personne a *deng*, nul ne peut le contredire, puisqu'il ne s'agit que de choses invisibles. Mais voici ce que nous allons faire. Ngam va entrer dans le village et se tenir à la place que je lui indiquerai. Le *Bo-jaou* cassera son œuf et, s'il rencontre juste où est Ngam, je lui donne le prix d'un esclave. »

Sur mon ordre, André alla se cacher dans une maison en ruines qu'il y avait à un coin du village.

« Casse ton œuf, *Bo-jaou*, où se trouve Ngam ? Est-il dans une maison ? Dans la maison d'un tel ? »

Il cassa l'œuf :

« Allez voir, jeunes gens de Kon-Ho-Ring. »

Le *Bo-jaou* s'était trompé. Les sauvages stupéfaits se regardaient sans rien dire.

Le *Bo-jaou* avait eu soin d'apprendre les noms de toutes les personnes de ma maison, au nombre d'environ vingt. Mais il ignorait une chose : c'est que la femme accusée portait réellement un autre nom. Uoh n'était qu'un sobriquet qui avait prévalu. Son nom véritable était Klou. Je priai les sauvages d'être plus attentifs que jamais, et je m'adressai de nouveau au sorcier :

« Ton œuf s'est cassé au nom de ma maison. Je pourrais m'arrêter là, puisqu'il est reconnu que tu es un fourbe ; mais je veux le prouver plus clairement encore s'il est possible, attention ! »

Et je déclinai, les uns après les autres, tous les noms des gens de ma maison. Quand j'arrivai au nom de Klou il fut embarrassé, et ne sachant pas qu'il y avait dans ma maison une personne de ce nom, il demanda si c'était un homme ou une femme. En règle générale, les femmes seules sont supposées avoir *deng*.

« Qu'as-tu besoin de savoir si c'est un homme ou une femme ? Devine-le ; presse ton œuf pour savoir si c'est Klou qui a *deng*. »

Il pensa que ce Klou était quelque nouveau venu, et l'œuf ne cassa pas. Lorsque j'eus nommé tout le monde, l'œuf était encore entier :

« Ainsi donc, dis-je aux gens de Kon-Ho-Ring, Uoh a *deng*, mais Klou ne l'a pas. Cependant Uoh et Klou sont une seule et même personne, comme le savent tous les gens de Kon-Trang. Oseriez-vous encore me dire que votre *Ba-jaou* n'est pas un fourbe, ou que cette femme a causé la mort de votre fille ? »

On ne sut que me répondre. Et cependant, chose incroyable, ces pauvres gens restèrent toujours convaincus du pouvoir surnaturel de leur sorcier, malgré toutes ces preuves évidentes de sa fourberie. Si l'affaire en resta là, ce fut uniquement parce qu'ils ne savaient plus par quel moyen m'attaquer. Que le pouvoir de l'enfer est terrible ! Qu'elle est effrayante, la servitude dans laquelle le démon retient les âmes de ses victimes !

CHAPITRE XXIII

Mort de M. Combes : 14 septembre 1857.

« Si je pouvais, avant de mourir, avoir le bonheur de baptiser cinq adultes ! disait jadis M. Combes pendant notre séjour à Kon-Ko-Lang ; si au moins je parvenais à préparer quinze catéchumènes au baptême, je dirais de bon cœur le *Nunc dimittis*. »

Le bon Dieu l'avait exaucé et au-delà. Sans parler d'une foule d'enfants d'infidèles qu'il avait envoyés au ciel, et de deux vieillards qu'il avait convertis et baptisés dans leur dernière maladie, il avait baptisé trente-quatre adultes, et tous, sans exception, étaient d'excellents chrétiens ; il préparait vingt-trois nouveaux catéchumènes, dont les bonnes dispositions donnaient de grandes espérances. C'était l'heure de dire le *Nunc dimittis*, et de s'en aller en paix. Et comme si Dieu eût voulu montrer manifestement qu'il ne l'appelait à lui que pour exaucer ses désirs, le bon Père mourut sans maladie, et dans l'exercice même d'une des fonctions spéciales du ministère apostolique, en instruisant les catéchumènes.

Le 10 septembre, M. Verdier alla à Ko-Xam visiter notre cher confrère ; ils passèrent ensemble deux jours entiers. Le 14 au moment où M. Verdier allait se mettre en route pour revenir à Kon-Trang, le bon père provicaire lui dit :

« Aujourd'hui je ne suis pas fort bien portant, et comme on ne sait pas ce qui peut arriver, je veux me confesser avant votre départ. »

Il se confessa, et M. Verdier lui dit :

« Mais, si vous êtes malade, je vais rester avec vous. Rien ne me presse de partir, puisqu'à Kon-Trang M. Dourisboure est avec les chrétiens.

— Non, non, ce n'est pas nécessaire. J'ai voulu me mettre en règle et me préparer à tout événement, mais vous pouvez partir. Je pense que ce ne sera rien. »

Et ils se séparèrent.

Ce même jour, vers midi, arriva à Ko-Xam, venant de Cochinchine, le père Bao, porteur d'un paquet de lettres, les unes d'Europe ou de diverses missions, les autres d'Annam même. Il y en avait pour chacun de nous. Plusieurs étaient à l'adresse de M. Combes, entre autres une de Mgr Cuenot qui lui ordonnait de

redescendre en Cochinchine parce qu'il voulait le sacrer évêque et le faire son coadjuteur. La lecture de cette lettre fit une vive impression sur notre confrère. Pour moi qui le connaissais particulièrement, et qui avais le bonheur d'être son ami intime, je sais très certainement, pour l'avoir appris de sa bouche même, qu'il avait résolu, dans le cas où Monseigneur lui proposerait cette dignité, de la refuser absolument. Je suis porté à croire que l'impression pénible causée par la lettre du vicaire apostolique n'a pas peu contribué à lui donner le coup mortel, et d'autres ont pensé de même. Quoi qu'il en soit, après la lecture de cette lettre, notre confrère n'en ouvrit pas d'autres, et, après sa mort, nous en trouvâmes plusieurs à son adresse non décachetées. Pendant tout le reste du jour, il parut, contre son habitude, triste et morose. Quand vint le soir et l'heure habituelle du catéchisme, on lui demanda s'il voulait le faire comme à l'ordinaire, ou s'il l'omettrait à cause de son indisposition :

« Frappez le tambour, dit-il, pour appeler les catéchumènes ; leur instruction ne me fatigue pas. »

Ils vinrent, et se placèrent autour de lui, et, avec eux, il se montra joyeux et souriant.

Cependant l'instruction ne dura pas longtemps ; M. Combes les renvoya en leur disant :

« Assez pour aujourd'hui ; ce soir, je ne suis pas à mon aise. »

Au moment où ils sortaient de la maison, notre bien-aimé confrère, se sentant pris d'une faiblesse soudaine, s'approcha de la cloison en bambous pour s'appuyer, et s'assit sur le plancher. Une minute après, il s'affaissa et tomba à la renverse. On accourut pour le relever ; il avait perdu la parole et probablement la connaissance. Le père Bao, qui était présent, eut à peine le temps de lui administrer le sacrement des mourants, et notre bon provicaire avait cessé de vivre.

Telle fut la fin de ce missionnaire modèle. Comme il était jeune encore — trente-deux ans — et acclimaté dans le pays, nous nous bercions de l'espérance de le posséder longtemps, et de trouver en lui, pendant nombre d'années, soutien, conseil et consolation. Mais les voies du bon Dieu ne sont pas nos voies ; ses desseins toujours adorables nous sont souvent incompréhensibles ; l'heure était venue. Et remarquez les circonstances de cette mort bénie. Voilà un pauvre missionnaire seul dans un hameau de sauvages, éloigné de ses confrères qu'il ne voit qu'à certains jours fixés. Il va mourir subitement, et on n'aura pas le temps d'appeler un prêtre au moment suprême. Dieu y a pourvu. Un autre missionnaire vient le voir comme

par hasard ; il se confesse, et purifie son âme de ces légères fautes que les saints eux-mêmes n'évitent pas toujours entièrement. Sa confession faite, le prêtre envoyé par la Providence s'en va. La mort est là, tout près, mais nul ne soupçonne son approche, le missionnaire est de nouveau seul. Qui donc lui administrera l'extrême-onction ? Qui donc recevra son dernier soupir ? Juste à ce moment arrive d'un royaume éloigné un autre prêtre qui lui donne le sacrement des mourants, et son âme s'envole au ciel. Ô mon Dieu ! Que vous êtes généreux envers vos missionnaires ! De quelle tendre et paternelle sollicitude votre Providence les entoure ! Ô amour de mon Dieu ! Si jamais je t'oublie, que ma main droite se sèche ! Que ma langue glacée s'attache à mon palais, si jamais je cesse de redire tes louanges !

Dès que le bruit de la mort de notre confrère se fut répandu dans le village, les gémissements et les lamentations se firent entendre de toutes parts. Malgré une pluie torrentielle, malgré les ténèbres, la maison du défunt fut en un instant trop petite pour contenir la foule. Comme c'était la saison où le riz monte en épis, et qu'une grande partie de la population était absente du village pour la garde des champs, on fit retentir les airs du bruit de tous les tambours, comme dans la grande calamité. Au son du tocsin, tous les champs, même les plus éloignés, furent immédiatement abandonnés de leurs gardiens, et le village entier se trouva réuni autour de la maison du défunt. Tous, sans distinction de chrétiens ou d'infidèles, pleurèrent le missionnaire avec des larmes également sincères. Mais les pauvres néophytes et les catéchumènes savaient mieux que les autres quel trésor ils perdaient, et leur douleur était indicible. Ils passèrent tous la nuit auprès du corps de ce bien-aimé Père, répétant leurs prières, entrecoupées de lamentations.

Pendant que Ko-Xam se livrait ainsi à la douleur, M. Verdier et moi étions loin de soupçonner le terrible coup qui venait de frapper la mission des sauvages. Le lendemain, sur les deux heures de l'après-midi, arrivèrent à Kon-Trang deux serviteurs de la communauté qui, sans nous dire un mot, nous remirent un paquet de lettres : c'étaient celles arrivées la veille d'Annam et d'Europe. Il y avait aussi un billet du père Bao, mais, n'étant point prévenus, nous ne l'ouvrîmes pas d'abord. Chacun de nous lisait ses lettres de France avec la joie si naturelle qu'éprouve le missionnaire en recevant, de loin en loin, des nouvelles de ses parents et de tous ceux qui lui sont chers. Enfin je pris la note du Père Bao. Elle ne contenait que ces mots :

« Le Père Combes est mort. »

Ce fut pour nous comme un coup terrible. Je fus terrassé par ce choc subit auquel je n'avais accoutumé ni mon esprit ni mon cœur. Non seulement je perdais un confrère chéri, mais c'était le chef de notre mission sauvage et son plus ferme soutien qui nous laissait ainsi sans guide et sans conseiller, et je sentais qu'un fardeau énorme, bien au-dessus de mes forces allait tomber sur mes faibles épaules. Je ne pus que répéter en pleurant ces paroles de la sainte Écriture :

« Le Seigneur l'avait donné, le Seigneur l'a enlevé ; il est le maître, qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux, et que son saint nom soit béni ! »

Dominant autant que possible ma douleur, je partis à l'instant même pour Ko-Xam. Les porteurs de nos lettres voulurent m'accompagner ; mais il leur fut impossible de suivre mon pas de course, et ils m'eurent bientôt perdu de vue. Au soleil couchant, j'avais fait déjà une journée ordinaire de chemin, et je me trouvais à Mo-Ney sur la rive du Bla. Alors seulement je m'aperçus que les sangsues m'avaient dévoré depuis les pieds jusqu'à la ceinture, et que j'étais tout en sang. Il fallait traverser la rivière, énormément grossie par l'orage ; mais, comme la tempête durait encore, personne n'eut le courage, quelque récompense que je pusse offrir, de me conduire en barque jusqu'à la rive opposée. Je m'étais imposé une fatigue inutile, je dus me résigner à la sainte volonté de Dieu et passer la nuit à Mo-Ney. Au chant du coq, je me remis en route, et après deux heures de course, dans la boue, dans l'eau, dans les broussailles, j'arrivai à Ko-Xam vers les sept heures du matin.

Les sauvages m'attendaient ; ils me firent l'accueil le plus sympathique, manifestant par leurs gestes et leur contenance la part qu'ils prenaient à mon affliction. Mais surtout les pauvres néophytes, que la mort de M. Combes laissait orphelins, s'empressèrent autour de moi. Je pleurai avec eux, et pour les consoler je leur répétai et leur expliquai les paroles que j'avais gravées sur la tombe de Joseph :

« Nous ne sommes pas comme d'autres qui n'ont point d'espérance. »

À mon arrivée, le corps du défunt, revêtu des ornements sacerdotaux, était déjà enfermé dans la bière ; je lis l'enterrement avec toutes les cérémonies ordinaires. Depuis lors, Ko-Xam n'a point oublié son apôtre, et aujourd'hui, après de longues années, nos sauvages, dont toutes les impressions sont pourtant si éphémères, vont encore quelquefois prier sur le tombeau de M. Combes.

CHAPITRE XXIV

M. Dourisboure à Ko-Xam. — Établissement de la mission de Po-Nang.

Notre-Dame de la Délivrance de Ko-Xam était notre première mission, et celle dont les néophytes paraissaient les plus solides dans la foi ; il importait de lui donner des soins particuliers et de travailler à en faire une chrétienté modèle. Nous n'étions plus que deux missionnaires européens, M. Verdier et moi. Je proposai à mon confrère d'aller remplacer notre cher défunt. Mais il ressentait déjà les atteintes de la maladie qui l'a emporté un peu plus tard, et l'on pouvait craindre que l'étude d'une nouvelle langue ne lui occasionnât des fatigues au-dessus de ses forces. En conséquence, je dus moi-même dire adieu à mes pauvres chrétiens de Kon-Trang. Ils étaient alors vingt-six adultes, sans compter quelques enfants et un certain nombre de catéchumènes. Un an plus tôt la séparation eût été pour moi beaucoup plus pénible ; mais le bon Dieu, en m'enlevant coup sur coup les premiers et les plus édifiants de mes néophytes, avait préparé mon cœur à ce nouveau sacrifice.

Les habitants de Ko-Xam, païens aussi bien que chrétiens, me reçurent avec la joie la plus vive. Ces braves gens étaient singulièrement attachés aux missionnaires ; les vertus de M. Combes avaient gagné leur affection, et quelques jours après mon arrivée j'en eus une nouvelle preuve que je rapporterai ici. Le lendemain de la mort de M. Combes, deux sauvages de Ko-Xam étaient allés à un village voisin nommé Do-Rey. Sur le soir, comme la pluie tombait à verse, ils entrèrent dans un coin pour y passer la nuit. Les gens de Do-Rey, assis autour du feu, conversaient ensemble. L'un deux ayant dit que le prêtre de Ko-Xam venait de mourir, une voix cria :

« *Dao ! Hma !* C'est-à-dire « Tant mieux ! J'en suis fort aise. »

L'homme qui avait parlé ainsi était un peu ivre, et l'obscurité ne lui avait pas permis d'apercevoir les deux Koxamites. Sur le champ ceux-ci se levèrent, et s'approchant de lui :

« Quel mal, demandèrent-ils vivement, quel mal vous a fait le prêtre pour que vous vous réjouissiez ainsi de sa mort ? »

Le pauvre homme interdit balbutia quelques excuses, disant qu'il était dans le vin, que certainement le Père Combes ne lui avait fait aucune injure, etc. Tout fut inutile :

« Non, non, on ne dit pas de telles paroles en l'air. Ko-Xam n'est pas ennemi de Do-Rey pour qu'il vous soit permis de vous réjouir de ses malheurs. Nous comptions passer la nuit ici à cause du mauvais temps ; mais, après l'outrage qu'on vient de nous faire, nous ne pouvons pas y rester une minute. Adieu ! Dans quelques jours vous aurez de nos nouvelles. »

Et ils partirent.

Arrivés chez eux, ils n'eurent rien de plus pressé que de raconter leur aventure. Comme une étincelle allume un incendie, les deux mots prononcés par le sauvage de Do-Rey excitèrent l'indignation générale, et, le lendemain matin, les amis de M. Combes, c'est-à-dire toute la population de Ko-Xam, étaient à Do-Rey, demandant raison de l'injure qu'on leur avait faite. Si le village de Do-Rey avait été un village ennemi ou simplement indifférent, la guerre était infailliblement allumée. Mais les liens de parenté qui unissent ses habitants à ceux de Ko-Xam empêchèrent ce malheur. On parla, et le coupable fut condamné à payer de deux buffles sa malencontreuse étourderie. Je n'étais pas encore installé à Ko-Xam quand eut lieu cette querelle. À mon arrivée, on voulut me donner un des buffles, en réparation de ce qui avait été dit contre mon confrère ; je refusai. On fit alors une fête publique, et les deux animaux furent mangés en commun par tous les habitants du village. Ce fait ne prouve peut-être pas chez les gens de Ko-Xam, dont la grande majorité était encore païens, une charité bien épurée ; il montre au moins la sincérité de leur attachement pour le missionnaire.

Le Père Bao, arrivé providentiellement à Ko-Xam le jour de la mort de M. Combes, s'y trouvait encore. Je pensai que je devais acquiescer aux désirs d'un petit village qui me demandait ce jeune prêtre, et j'allai moi-même l'installer, vers la fin de 1857. Ce village nommé Xo-Lang se trouve sur la route d'Annam, à deux heures de distance de Ko-Xam.

Mon premier soin, à Ko-Xam, fut de continuer l'instruction des catéchumènes que mon cher confrère défunt préparait au baptême. Ce travail n'était pas sans difficulté, car mon séjour chez les Se-Dang m'avait fait complètement oublier le peu que j'avais appris de la langue bahnar. Au fond, comme je l'ai déjà dit, le se-dang, le bahnar et les autres idiomes sauvages ne sont que des dialectes d'une seule et même langue, mais assez différents entre eux pour que l'on ne se comprenne pas de l'un à l'autre. Avec l'aide de Dieu, je parvins assez

vite à me faire entendre, et pendant l'année 1858, je pus admettre au saint baptême une quinzaine d'adultes.

Les animosités, l'esprit de moquerie et de sarcasme, qui jusqu'alors avaient entravé nos progrès, venaient de recevoir sur la tombe de M. Combes un coup mortel ; d'un autre côté, la simplicité, la bonne volonté de nos néophytes, faisaient peu à peu aimer aux païens eux-mêmes une doctrine dont les adeptes deviennent meilleurs. Aussi, depuis lors, la foi chrétienne n'a cessé d'avancer en ce pays, lentement il est vrai, mais d'une manière sûre et constante. Chaque année, j'ai eu la consolation de régénérer quelques nouveaux infidèles, et je ne me souviens pas d'avoir été jamais sans catéchumènes. Ceux qui avaient terminé leur préparation étaient à peine baptisés que le bon Dieu m'en amenait d'autres. Je dis : le bon Dieu, car j'ai toujours vu très clairement que je n'y suis pour rien. Le plus souvent ceux qui m'arrivaient étaient ceux dont j'espérais le moins ; tandis que d'autres auxquels j'avais adressé les plus pressantes sollicitations, ou bien sont demeurés absolument sourds à ma voix, ou bien ne sont venus que beaucoup plus tard. La conversion d'une âme est l'œuvre de Dieu seul : c'est là, pour tous, une vérité de foi, mais pour le missionnaire, c'est de plus une vérité que l'expérience de tous les jours lui rend, pour ainsi dire, palpable.

En remontant la rivière Bla, on trouve, à une demi-heure au-dessus de Ko-Xam, le village de Po-Nang. Les sauvages de ces deux endroits sont reliés ensemble par de nombreux liens de parenté. J'étais établi à Ko-Xam depuis un an, quand je commençai à les visiter régulièrement, et à leur expliquer la religion chrétienne, et l'obligation de l'embrasser. Tout d'abord je fus assez froidement reçu, mais peu à peu quelques rares individus consentirent à m'écouter. Je me fis construire une petite maison pour les réunir, et j'y installai à demeure un de nos Annamites, homme d'une vertu solide, qui autrefois avait confessé la foi dans les tortures pendant la grande persécution d'Annam. Lors de son arrestation, il était au service d'un missionnaire français, M. Chamaison. Sa jeunesse ne le mit pas à couvert de la cruauté du grand mandarin de la province de Quang-Nam qui lui fit subir le supplice des tenailles froides. La violence de la douleur lui avait enlevé la connaissance et le mouvement, et pendant quelques instants on l'avait cru mort. Sorti vainqueur du combat, mais n'ayant pas eu le bonheur de mourir martyr, il se consacra à la pénible mission des sauvages et, depuis le commencement de cette mission, il a constamment partagé nos peines, nos privations et nos fatigues. Le

plus grand nombre des Annamites qui firent partie de la première expédition chez les Bahnars sont morts ou hors de combat ; lui continue encore aujourd'hui l'œuvre entreprise il y a vingt ans, et quoiqu'il ait à présent plus de cinquante ans, son zèle est plus ardent que jamais. En 1868, il est allé dans son pays visiter un frère qui lui reste et de nombreux neveux qu'il n'avait jamais vus. Ce n'est pas le plaisir de voir la maison paternelle qui l'a poussé à ce voyage, mais comme il possède en patrimoine quelques terres et quelques maisons, il a voulu régler ses affaires et disposer de ses biens, pour être plus tranquille et ne plus songer, dit-il, qu'à se préparer au grand passage de l'éternité. Tel est l'homme que j'installai à Po-Nang pour y commencer une véritable mission. Comme il parle assez mal le sauvage, je me réservais d'instruire moi-même les catéchumènes que le bon Dieu nous donnerait.

Il était là, depuis quelques semaines, lorsque se présenta une occasion très favorable, et dont le bon Dieu m'inspira l'idée de profiter. Le village changeait de place. Or, d'après les idées des sauvages, les superstitions que l'on pratique en s'installant dans une nouvelle maison, et surtout dans un nouveau village, doivent être observées fidèlement par la suite, si on ne veut pas s'exposer à la mort où à de grandes calamités ; comme aussi, lorsqu'on veut abandonner quelque une des anciennes pratiques, on peut le faire alors presque impunément. Le principal personnage qui prend sur lui de biffer quelque usage, ou d'innover en quelque façon, est à peu près le seul qui ait à craindre la colère des Esprits. La pensée me vint de me constituer le bouc émissaire de tout le village, et de faire, si possible, un immense abatis de superstitions, au profit de notre sainte foi. En effet, c'est la crainte qui fait garder au sauvage toutes ces observances traditionnelles ; il tremble d'encourir, en les omettant, le courroux de ses divinités. Otez-lui cette crainte, il n'est pas bien éloigné d'ouvrir l'oreille et le cœur aux enseignements du missionnaire.

Dans la construction d'un nouveau village, ce qui exige le plus de pratiques superstitieuses, c'est l'érection des colonnes qui doivent supporter la maison, l'installation du foyer, et l'acte de puiser la première eau à la fontaine. J'offris de me charger de ces trois choses, de les accomplir en laissant de côté les rites d'usage, et d'assumer sur ma tête tous les châtimens que cette négligence pourrait attirer. Les sauvages y consentirent. Le travail était facile pour chaque maison en particulier ; il ne devint un peu fatigant que par la répétition multipliée des mêmes cérémonies.

De même que, chez nous, celui qui pose officiellement la première pierre d'un édifice n'a qu'à tenir une truelle, et jeter un peu de mortier sur cette pierre placée d'avance ; de même moi, à l'emplacement de chaque maison, je donnais un coup de pioche, après quoi les gens de cette maison continuaient à creuser. Le trou préparé, je touchais de la main la colonne principale que l'on allait y fixer, et je passais à un autre emplacement. Quant au foyer, l'opération était tout aussi simple. Il faut savoir d'abord que le foyer d'une cabane de sauvage est d'une construction tout à fait élémentaire. On fabrique un cadre avec quatre morceaux de bois non dégrossis, longs d'un mètre, solidement reliés aux angles avec du rotin. On installe ce cadre au milieu de la maison, et on le remplit de terre. De cheminée, il n'en n'est pas question ; dans ce pays, la fumée est libre comme l'air, elle prend ses ébats capricieux dans tous les coins et recoins de la case, et s'échappe par où elle veut. L'installation du foyer consiste à mettre, dans ce cadre en bois, la première poignée de terre, puis à y allumer le feu nouveau. Je l'accomplis dans chaque famille, non sans me permettre quelques quolibets contre les Esprits du feu et du foyer. Cela terminé, je me rendis à la fontaine : toutes les femmes du village me suivirent. Là elles me présentèrent, l'une après l'autre, un tube de bambou que je remplis d'eau aussi consciencieusement que possible.

Quand tout fut en règle, les pauvres sauvages de Po-Nang, heureux d'être délivrés d'une foule de pratiques onéreuses, manifestèrent leur joie et leur reconnaissance en me donnant un grand festin. Au moment de repartir pour Ko-Xam, je leur demandai comme récompense, de me laisser emporter un gros fétiche placé au-dessus de l'entrée principale de leur ancien village.

« Nous serions bien aise d'en être débarrassés, me dirent-ils, mais qui oserait porter une main sacrilège sur ce puissant génie, et s'exposer de gaieté de cœur à une destruction inévitable ? »

La permission me suffisait. J'allais dénicher moi-même le fétiche, et en rentrant à Ko-Xam, je le précipitai dans le plus profond de la rivière ; c'est là qu'il repose fraîchement sur la vase et les cailloux. Quelques jours après, je coupai racine à un autre genre de superstitions, celles qui concernent les travaux des champs, en allant moi-même abattre le premier arbre à l'endroit de la forêt que l'on voulait défricher pour le mettre en culture.

Mais le travail du missionnaire ne consiste pas seulement à démolir, car il est écrit :

« Je t'ai établi pour que tu détruises et que tu bâtisses, pour que tu déracines et que tu plantes. »

Après mon expédition anti-diabolique, il me restait à planter dans le cœur des sauvages de Po-Nang le bon grain de la vérité, à faire d'eux des pierres vivantes de la sainte Église. Je me mis à l'œuvre avec ardeur, et à la fin de cette première année, j'eus la consolation de baptiser quinze adultes : quatorze garçons et une jeune fille. Le plus âgé de ces néophytes n'avait pas vingt-cinq ans, et le plus jeune en avait quinze. Piol, la jeune fille que je viens de mentionner, désirait depuis longtemps être chrétienne, quoiqu'elle ne connût pas la religion. Je l'avais rencontrée quelquefois, avant de me mettre en relation avec Po-Nang, et elle me répétait à chaque occasion :

« Et moi aussi, je voudrais connaître Ba-Jang (Dieu). Quand me le fera-t-on connaître ? »

Ce désir qu'elle ne pouvait s'expliquer, et que néanmoins elle ne pouvait bannir de sa pensée, fut enfin exaucé. Elle est aujourd'hui une excellente chrétienne.

Lors de l'invasion de la petite vérole, le nombre des néophytes de Po-Nang s'élevait à soixante ; la moitié fut emportée par la terrible maladie. Mais peu à peu les pertes se réparent, et là encore, si les progrès sont lents, ils ont en revanche le mérite d'être constants et assurés. Qu'on n'oublie pas l'impossibilité d'avoir avec les sauvages de longs et fréquents entretiens. On ne peut les instruire que le soir quand ils reviennent, fatigués, des travaux des champs ; et cela seulement une partie de l'année, car, lorsque la moisson mûrit, ils restent dehors pour protéger leur récolte. C'est là une des causes qui retardent le progrès des conversions, et multiplient les travaux du missionnaire. Ainsi, pour ces néophytes de Po-Nang, leur instruction me coûta beaucoup. Chaque jour, au soleil couchant, je me rendais à leur village, et je faisais le catéchisme pendant quelques instants ; puis je revenais à Ko-Xam par un sentier difficile, dans les ténèbres, et souvent la pluie sur le dos. Mais ces peines ont été amplement payées par la joie d'avoir ajouté quelques brebis de plus au troupeau du bon Pasteur. Puissé-je les voir souvent se renouveler, si elles doivent me procurer la même consolation !

CHAPITRE XXV

Mort de M. Verdier. — Voyage de M. Dourisboure à Saïgon. — Arrivée de M. Besombes.

Pendant que je travaillais ainsi à établir la chrétienté de Po-Nang, le royaume d'Annam était le théâtre d'événements de la plus haute importance pour nos missions. Après avoir occupé quelque temps Touranne, les troupes françaises, sous le commandement de l'amiral Rigault de Genouilly, s'étaient emparées de Saïgon, en février 1859. Par une conséquence naturelle de nos premiers succès, la persécution, qui depuis tant d'années désolait le Tong-King et la Cochinchine, augmenta d'intensité ; il y eut chez les bourreaux une recrudescence de fureur. Ce n'étaient plus seulement les missionnaires, les prêtres indigènes, les chrétiens influents que l'on poursuivait et jetait en prison ; tous les chrétiens étaient traqués, enlevés de leurs villages, dispersés dans des provinces éloignées au milieu des païens, le mari d'un côté, la femme de l'autre, les plus petits enfants séparés de leurs parents, tous livrés à un sort pire que le plus rude esclavage. On eût dit que l'enfer voulait en finir avec notre sainte religion.

Je n'ai rien à raconter de cette persécution ; je la mentionne seulement à cause du contrecoup qu'en ressentit notre mission des sauvages. Par une miséricordieuse disposition de la Providence, au milieu de la conflagration générale, la province de Binh-Dinh continua quelque temps encore de jouir d'une tranquillité relative, en sorte que le vicaire apostolique et nos confrères européens, cachés dans des retraites sûres, pouvaient correspondre avec nous et nous tenir au courant des événements. Vers la fin de 1860, cette dernière consolation nous fut enlevée. L'orage éclata sur le Binh-Dinh avec la même violence qu'ailleurs ; il devint impossible d'envoyer des lettres ou d'en recevoir, et toute communication se trouva coupée avec nos confrères de Cochinchine, et par suite avec le monde entier.

Quelques mois plus tard un autre malheur vint me frapper. Il était prévu depuis longtemps, mais le coup n'en fut pas moins sensible. M. Verdier, le seul confrère européen que j'eusse dans le pays des sauvages, me quitta pour un monde meilleur. J'ai dit plus haut qu'il était demeuré à Kon-Trang, lorsque j'étais venu à Ko-Xam remplacer M. Combes. Sa santé déjà très délicate alla toujours depuis lors en déclinant. Il était atteint d'une maladie de langueur que je ne

sais comment caractériser, et quoiqu'il éprouvât rarement de violentes douleurs, je doute qu'il puisse y avoir une souffrance plus terrible que celle de s'éteindre ainsi à petit feu, jour par jour, pendant des années. Dès que son mal parut incurable chez les sauvages, il songea à chercher la guérison dans un pays moins insalubre, et j'écrivis à Mgr Cuenot pour le prier de le rappeler et de l'envoyer ailleurs, à Singapour par exemple, afin de rétablir sa santé. Monseigneur, pour des raisons que j'ignore, ne crut pas devoir accéder de suite à cette demande, et bientôt, la persécution ayant fermé tous les chemins, son départ fut impossible. Nous étions enfermés chez les Bahnars comme dans une prison.

M. Verdier envisagea sa mort inévitable avec un grand courage et une entière soumission à la volonté de Dieu. Pendant assez longtemps, quoiqu'il n'eût plus la force de marcher ni de s'occuper sérieusement du saint ministère, il avait encore le bonheur de monter quelquefois au saint autel. Ensuite, la faiblesse augmentant toujours, cette consolation suprême lui fut enlevée. Il dut passer les journées, les semaines, les mois entiers, étendu sur sa natte, presque sans mouvement et sans vie. À la fin, voyant qu'il n'avait plus que peu de temps à vivre, nous le fîmes transporter en filet dans notre maison de Ro-Hai. Il y était à peine depuis deux semaines, qu'il me dit un jour :

« Puisque le bon Dieu veut que je meure à présent, que sa sainte volonté soit faite ! Mais je voudrais aller mourir au milieu des chrétiens, mes enfants. »

Il nous fallut, pour le contenter, le transporter de nouveau à Kon-Trang. Il était d'une maigreur extrême, et l'on pouvait littéralement compter tous ses os. Sa faiblesse était telle qu'à plusieurs reprises je le crus mort. Il s'éteignit enfin, tranquille et résigné, muni de tous les sacrements de l'Église. C'était en avril 1861. Ses restes mortels reposent à côté de ceux de Joseph Ngui, dans la forêt de Kon-Trang. Et moi, misérable pécheur condamné à mettre tous mes confrères en terre, je vis toujours parce que je ne suis pas comme eux, suffisamment préparé à paraître devant Dieu !

Cette perte de mon seul confrère européen me causa une douleur difficile à exprimer. Restaient, il est vrai, deux bons prêtres annamites, les Pères Do et Bao ; mais je n'avais nul moyen de communiquer avec mon évêque et les autres missionnaires, et je me trouvais en réalité dans une solitude profonde, à cinq mille lieues de mon pays, parmi des sauvages, sans un conseil, sans un ami, sans un soutien. Dans mes embarras, dans mes perplexités, abandonné à moi-

même, moi le plus faible, le plus ignorant, le plus misérable des missionnaires, j'étais réduit à chercher dans mon propre fond la solution de toutes les difficultés !

Oh ! grâces à Dieu, ce n'étaient ni ma pauvreté ni le manque de secours temporels qui me touchaient beaucoup.

Il est vrai qu'après avoir pendant quelque temps réparé de mon mieux mes habits usés, je fus réduit à me couvrir de haillons. Je n'avais qu'une seule paire de souliers déjà usés, que je conservais soigneusement pour monter au saint autel. Puis, la crainte de ne pas voir les chemins s'ouvrir de longtemps me força de ménager le peu de farine et de vin qui me restaient pour le saint sacrifice. Les dimanches seulement et quelques jours de fête je me permettais de dire la messe. Comme les conversions continuaient parmi les sauvages, et que j'avais souvent la joie d'en admettre au baptême, je tremblais de manquer de la matière du sacrement qui est le cœur du christianisme.

« Je fais des chrétiens, me disais-je, mais comment pourront-ils être forts sans le pain des forts ? Quels progrès feront-ils, s'ils ne peuvent recevoir Celui qui est la voie, la vérité et la vie ? »

On parle des souffrances du missionnaire, de ses privations, de ses fatigues, eh bien ! tout cela n'est rien comparé à ces peines, à ces angoisses qui parfois inondent son cœur. Que dis-je ? La nature du missionnaire est ainsi faite que les tribulations du corps enflamment son ardeur au lieu de l'éteindre, et que les souffrances physiques irritent son courage au lieu de l'abattre. J'en ai fait l'expérience comme bien d'autres de mes confrères. Mais quand le combat a lieu contre l'âme, quand la tristesse, le dégoût, l'ennui, accompagnés de douloureuses ténèbres, tombent sur une âme solitaire, oh ! alors, si cette âme n'est pas forte, si elle est, comme la mienne, pauvre, nue, faible, misérable, les eaux de la tribulation la submergent complètement. Combien de fois dans ce temps de profonde tristesse, je me suis assis sur les bords de la rivière de Ko-Ham, comme jadis le peuple d'Israël sur les rives des fleuves de Babylone !

Je commençais à chanter : *Super flumina Babylonis*. Mais quand j'en venais à : *Quomodo cantabimus ?* Je ne savais pas non plus comment chanter, et les sanglots étouffaient ma voix, et seules mes larmes coulaient en silence. Ne vous scandalisez pas trop, cher lecteur, de ma faiblesse et de ma misère, mais plutôt priez pour moi le Dieu qui a voulu souffrir lui-même la crainte, l'ennui et la désolation : *Cæpit pavere et tædere et mæstus esse*.

Pendant plus de deux mortelles années, je ne pus rien savoir de ce qui se passait dans ce bas monde. Seulement, nos routes toujours fermées prouvaient que la persécution durait toujours en Annam. De loin en loin, j'apprenais par le moyen des Annamites païens, commerçants chez les Bahnars, que tous les chrétiens étaient pillés et massacrés. Mais comme ces marchands étaient pour la plupart d'An-Son, ville éloignée du théâtre de la persécution, comme d'ailleurs ils étaient parfaitement indifférents à tout ce qui pouvait arriver d'agréable ou de fâcheux aux enfants de l'Église, leurs vagues renseignements me paraissaient peu dignes de foi. Un jour pourtant, le bruit courut qu'un vénérable vieillard de haute stature, à la barbe blanche et longue, avait été arrêté près de la préfecture, et que le peuple se rendait en foule à la prison pour voir cet homme extraordinaire. Je tremblai que ce ne fût notre vicaire apostolique, Mgr Cuenot, que je reconnaissais à ce signalement. Mes craintes n'étaient que trop fondées. Je sus plus tard qu'en effet il avait été pris et condamné à mort, mais que la dysenterie l'avait emporté avant le jour fixé pour l'exécution de la sentence.

Cependant les soldats et les marins de la France, après s'être emparés de la Basse-Cochinchine et avoir déclaré ces provinces possessions françaises, forcèrent le tyran annamite de conclure un traité de paix qui, entre autres clauses, garantissait la liberté de la religion chrétienne, et reconnaissait aux missionnaires le droit de prêcher dans toute l'étendue du royaume. Un jeune homme nous arriva d'Annam porteur de cette heureuse nouvelle. Il nous fit connaître en même temps les terribles ravages de la persécution : le vicaire apostolique mort en prison, les prêtres indigènes décapités, les chefs de chrétienté morts dans les supplices, les fidèles chassés de leurs villages, leurs biens confisqués, tout ce qui portait le nom de chrétien réduit à la plus profonde misère. Un de nos confrères européens, M. Herrengt, avait échappé à la mort en allant s'abriter à Saïgon sous le drapeau français, et se trouvait chargé de l'administration de la mission jusqu'à ce que Rome y pourvût. Je me hâtai de lui écrire pour avoir des nouvelles plus détaillées. Entre autres questions, je lui demandai : « Quel pape gouverne l'Église ? Quel roi ou empereur règne en France ? » J'étais tenté d'ajouter, comme saint Paul l'Ermitte, lorsque saint Antoine vint le visiter dans son désert :

« Les hommes bâtissent-ils encore des maisons ? »

Quelques mois plus tard, une nouvelle perte affligea notre mission déjà si éprouvée. Ce bon M. Herrengt, l'homme le plus digne

et le plus capable de succéder à Mgr Cuenot, mourut à Saïgon du choléra. Il avait reçu de Rome les bulles qui l'appelaient à l'épiscopat. Mais son humilité les lui fit refuser, et pendant que ces bulles renvoyées étaient encore en route pour l'Europe, lui-même partait pour une meilleure vie. Cette mort inattendue nous laissait dans un désarroi presque complet. Qui était maintenant chargé de la mission ? À qui s'adresser comme supérieur ? Je fus obligé de descendre en Annam pour éclaircir ces questions et quelques autres.

Après treize ans passés chez les sauvages, je remis le pied sur cette terre rougie du sang des martyrs. Je puis dire que je ne l'avais pas encore vue, car à mon arrivé de France je n'y avais jamais voyagé qu'à la faveur des ténèbres. Maintenant encore, j'osais à peine marcher de jour. En effet, quoique la paix fût conclue entre les parties belligérantes, les souverains annamites ne sont pas tellement fidèles à leur parole qu'on puisse de premier abord y ajouter foi. D'ailleurs, je n'avais pas le passeport dont, aux termes du traité, chaque missionnaire devait être porteur. N'ayant trouvé au Binh-Dinh aucun confrère européen, je résolus de me rendre à Saïgon.

En attendant qu'une barque fût prête à prendre la mer, je me tenais caché dans une petite chrétienté assez près du port de Giâ, quand un jeune Annamite, arrivant de Saïgon, m'apprit qu'un nouveau missionnaire, M. Besombes, venait de jeter l'ancre en dehors de ce port, et attendait le moment favorable pour passer la douane. Vite je descendis en canot et je me hâtai d'aller l'embrasser. Depuis la mort de M. Verdier, je n'avais pas vu de figure européenne, et mon embarras fut grand, quand j'essayai de reparler le français que j'avais à peu près oublié. M. Besombes s'amusa beaucoup de mes barbarismes sauvages. On l'avait envoyé me rejoindre chez les Bahnars, mais comme il ne put me donner les renseignements que je cherchais, force fut de le laisser suivre seul sa route, et de continuer moi-même mon voyage vers Saïgon :

« Allez, cher confrère, lui dis-je, allez m'attendre chez mes bons Bahnars ; mon voyage sera court. Le bonheur de revoir de nombreux confrères, et de me retrouver en pays français, ne me fera pas oublier que mon devoir m'appelle chez les sauvages. »

Arrivé à Saïgon, je me crus transporté en France. Quand je vis le port couvert de navires montés par des matelots et des soldats français ; quand je parcourus ces rues et ces édifices semblables à ceux de la patrie ; quand surtout j'entrai dans ces églises et que

j'entendis les chants que j'avais entendus et chantés autrefois dans les églises de la France ; quand moi, pauvre sauvage, je fus témoin de la majesté des cérémonies aux messes solennelles et aux bénédictions du Saint-Sacrement, oh ! alors, il me sembla sortir d'un long sommeil, et souvent les larmes coulèrent de mes yeux. Après quelques jours, toutes les affaires qui m'avaient amené étant réglées, je songeais à quitter Saïgon pour regagner ma mission. Mon esprit et mon cœur étaient toujours au milieu de mes chers sauvages, et il me tardait de les revoir ; mais Mgr Lefebvre, vicaire apostolique de Basse-Cochinchine, insiste pour que je fisse un plus long séjour à Saïgon, afin de rétablir un peu ma santé délabrée. J'avais pris déjà quelques semaines de repos, lorsqu'un incident survint qui retarda encore mon départ. La persécution venait d'éclater de nouveau dans la province de Binh-Dinh.

Voici à quelle occasion. M. Besombes avait, il est vrai, un passeport en règle, et ce passeport mentionnait expressément quelques fusils qu'il apportait pour la mission des sauvages. Mais comme on ne connaissait pas encore la conduite que tiendrait le roi de Hué envers les missionnaires, et s'il exécuterait fidèlement les conventions faites avec la France, mon confrère jugea prudent de voyager à l'ancien système, en cachette, d'autant plus qu'il ne devait pas séjourner en Cochinchine, mais seulement traverser la province de Binh-Dinh. Il fut personnellement assez heureux pour échapper à la vigilance des douaniers, et pour arriver sans accident chez les Bahnars. Mais ses effets qui le suivaient de loin furent saisis, et dans ses malles on trouva les fusils en question. Ce fut assez pour rallumer la persécution à peine éteinte. Les mandarins, enchantés d'avoir rencontré un moyen facile de se mettre bien en cour, et de gagner de l'avancement, firent grand tapage de cette découverte, et tout naturellement s'en prirent aux chrétiens. Ces pauvres gens, à peine revenus de l'exil, étaient occupés à relever tant bien que mal les ruines de leurs maisons, quand l'orage éclata de nouveau sur leurs têtes.

M. Besombes, instruit de ce qui se passait, revint du pays des sauvages, alla droit à la préfecture et, son passeport à la main, se déclara propriétaire des armes confisquées. En même temps un grand mandarin arrivait de la capitale pour terminer cette affaire. Le roi avait été très irrité de la conduite du gouverneur de la province qui, pour quelques misérables fusils, avait ainsi suscité une persécution, et, par son zèle intempestif, compromis la paix récemment conclue avec la France. Tous les personnages mêlés à cette affaire furent disgraciés, et

le calme se rétablit. Bien plus, le bon Dieu tira un grand bien de ce mal passager. Notre mission des sauvages, dont la cour de Hué n'avait jamais entendu parler, fut à cette occasion officiellement connue. On en profita, et l'on demanda immédiatement les passeports nécessaires pour tous les voyages que les besoins de cette mission exigeraient ; tout fut accordé.

Pendant ces troubles du Binh-Dinh, je fus obligé, malgré mon ardent désir de revoir mes chers néophytes, de demeurer loin d'eux à Saïgon. Mgr Lefebvre, qui n'avait aucun missionnaire disponible pour la paroisse du port de Saïgon, me pria avec tant d'insistance d'accepter provisoirement cette charge, que je crus devoir accéder à sa demande. J'occupai ce poste depuis février 1864, jusqu'à septembre de la même année. On apprit alors que la paix était rétablie au Binh-Dinh, et je me mis en route sur-le-champ.

J'avais rencontré à Saïgon de nombreux confrères qui furent pour moi d'une bonté et d'une charité parfaites : aussi, quand vint le moment de la séparation, mon cœur se serra ; je leur fis mes adieux les larmes aux yeux. Je conserve également un vif souvenir des témoignages d'affection que me donnèrent les bonnes Sœurs du Carmel et de Saint-Paul de Chartres. Enfin, mes paroissiens annamites pleurèrent beaucoup à mon départ. Notre jonque, descendant la rivière pour se rendre à la mer, était déjà loin du port, lorsque je vis une petite barque qui nous suivait à toutes rames, en nous faisant signe de l'attendre. C'étaient le maire et quelques autres personnages importants de la chrétienté que je venais de quitter. Ils ne m'avaient pas vu au moment où j'étais monté à bord, et ils voulaient à tout prix me faire leurs adieux, et m'apporter une dizaine de canards comme provision pour mon voyage. Braves gens ! Je fus attendri de cette marque d'attachement filial. Le voyage fut heureux. Arrivé au Binh-Dinh, je rencontrai M. Besombes qui m'attendait, et, après quelques jours, nous remontâmes ensemble chez les Bahnars.

CHAPITRE XXVI

La petite vérole chez les Sauvages.

La chrétienté jouissait d'une paix profonde, les païens avaient cessé de chercher querelle à nos néophytes, le petit troupeau du bon Pasteur s'augmentait chaque jour de quelques nouvelles brebis ; et

moi, pauvre missionnaire, ordinairement si triste autrefois, je commençais à être joyeux et satisfait, lorsque le bon Dieu nous envoya une grande tribulation, la plus grande certainement de toutes celles que notre pauvre mission des sauvages ait jamais eu à supporter. Je veux parler de la petite vérole qui pendant près de deux ans a désolé le pays, enlevé presque la moitié de la population, et diminué de plus d'un tiers le nombre des chrétiens. Ce fléau était à peu près inconnu des sauvages ; les vieillards seuls en avaient entendu parler dans leur enfance, et ils en avaient gardé un tel souvenir, que personne n'osait en prononcer le nom. Malheureusement, les circonstances ont fait croire qu'il avait été apporté par les chrétiens. Voici comment.

Un chrétien annamite du voisinage d'An-Son, fatigué de la misère dans laquelle, malgré tous ses efforts, lui et sa famille végétaient depuis longtemps, abandonna son village pour venir s'établir auprès de nous. En chemin, il fut pris de la petite vérole, et à son arrivée, avant qu'on pût connaître la nature de sa maladie, il l'avait déjà communiquée aux gens de la maison du Père Do à Bo-Hai. Le Père Do venait de partir pour la Cochinchine, mais il y avait un autre prêtre annamite dans le village de Kon-Tum, qui ne forme avec Ro-Hai qu'une seule et même chrétienté, Aussitôt que les sauvages eurent vent de ce qui se passait, une terreur folle s'empara de tout le pays, à vingt lieues à la ronde. Les habitants de Kom-Tum, même les chrétiens, refusèrent d'entretenir aucune communication avec Ro-Hai, barricadèrent le chemin à l'aide d'arbres renversés, et hérissèrent de lancettes tout le terrain entre les deux villages.

Ils défendirent à tout le monde, même au prêtre, d'avoir des relations avec les malades. Heureusement, celui-ci connaissait le précepte du divin maître : Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis, et voici comment il s'y prit tant que le fléau resta confiné à Ro Hai. Comme il était facile de voir, au moment où les boutons sortaient, si le malade mourrait ou non, lorsque quelqu'un était gravement atteint, un Annamite de Ro-Hai, à la faveur des ténèbres ouvrait un chemin à travers les barricades et les lancettes, et venait chercher le Père. Le lendemain matin, au point du jour, le malade était administré, et le Père de retour chez lui. Personne ne se douta de cette charitable fraude, et moi-même je n'ai appris ces détails que beaucoup plus tard, car tous les rapports ordinaires avaient cessé entre le village attaqué et le pays circonvoisin.

Pendant quelques semaines, la maladie sembla confinée en un seul village ; mais, bientôt, on entendit dire qu'elle avait apparu dans

quelques autres localités éloignées, et à la fin, le fléau franchissant toutes les barrières se montra sur tous les points à la fois. L'épouvante alors fut indicible. Quelqu'un tombait-il malade, le village était aussitôt déserté. L'amitié, les liens du sang, les sentiments les plus tendres et les plus forts, rien ne pouvait arrêter les habitants dans leur fuite ; ils se dispersaient, chacun de son côté, dans les fourrés les plus inaccessibles de la forêt où ils vivaient d'herbes et de racines. Les malades abandonnés se débattaient contre les horreurs de la faim et de la soif. On voyait ces malheureux, dans le délire de la fièvre, courir aux ruisseaux voisins pour y éteindre leur soif ; souvent ils tombaient dans l'eau, et n'ayant pas la force de se relever, ils y perdaient la vie. On rencontrait à chaque pas dans la forêt des cadavres à moitié dévorés, des crânes, des ossements, restes des repas des bêtes féroces. Ceux qui mouraient dans les villages restaient le plus souvent sans sépulture, et leurs corps en putréfaction augmentaient l'intensité du fléau.

Je me trouvais alors à Ko-Xam, et pendant longtemps la chrétienté fut épargnée. Les villages d'alentour étaient déjà à moitié dépeuplés que nous étions encore sains et saufs. Une nuit, on frappa à ma porte.

« Venez, Père, me dit un chrétien, un jeune homme est malade chez moi, venez voir si c'est la petite vérole. »

Je le suivis ; il n'y avait pas de doute possible, et je le déclarai à la famille atterrée. Ces pauvres gens voulaient quitter le village à l'instant même.

« Arrêtez, leur dis-je, si le bon Dieu veut nous éprouver, eh bien ! Que son saint nom soit béni ! Mais, nous autres chrétiens, nous ne pouvons pas, comme les païens, nous abandonner les uns les autres. Je réunirai le village demain, et nous arrangerons cela. Bon courage ! »

Et aussitôt, j'envoyai les membres valides de la famille, aidés de nos jeunes Annamites, construire dans la forêt une petite hutte avec des branches d'arbres et de grandes herbes. Puis avant le jour, avant que personne dans le village ne soupçonnât ce qui était arrivé, nous y transportâmes le malade. Les Annamites avaient tous eu la petite vérole dans leur enfance, et moi j'avais été vacciné à l'âge de deux ou trois ans ; nous avons donc peu à craindre.

Le lendemain je n'eus rien de plus pressé que de réunir le village à la maison commune. Là, je lis la terrible révélation, et j'ajoutai :

« Mes chers enfants, quoi qu'il arrive, restons ensemble ; ne nous séparons pas. Nous, enfants de Dieu, il est une chose que nous devons craindre plus que la mort, c'est de mourir sans l'assistance d'un prêtre et sans sacrements. Si mes enfants se dispersent comment pourrai-je porter secours à tous ? Comment même pourrai-je savoir où ils sont, et s'ils ont besoin de moi ?

—Non, non, répondit-on de toutes parts, nous ne nous séparerons pas. Si le bon Dieu veut que nous mourions, eh bien ! mourons ensemble et visités par le Père. »

Ce point capital gagné, je fis construire, dans la forêt et fort loin du village, un certain nombre de huttes pour y transporter ceux qui seraient attaqués.

Pendant près de deux mois, jusqu'à la parfaite guérison du premier malade, nul être humain que moi et mes Annamites ne s'approcha de lui. Aucun autre cas ne s'était manifesté dans le village, et nous commençons à espérer que Ko-Xam échapperait au fléau. Mais l'atmosphère du pays tout entier était corrompue, la petite vérole pénétrait jusque dans les retraites les plus inaccessibles des forêts, et un beau jour elle reparut à Ko-Xam, pour ne le quitter qu'après avoir maltraité, plus ou moins, presque tous les habitants. On suivit mon plan. Tout individu atteint était immédiatement porté dans la forêt ; et l'on mettait à part les plus malades. C'est surtout parmi ces derniers que j'eus à exercer, sans trêve ni relâche, le double office de missionnaire et de sœur de charité. J'essayerai vainement de dépeindre l'affreux spectacle que présentait cette réunion de pauvres sauvages atteints de la petite vérole. La plupart semblaient n'avoir plus forme humaine. Quand, accroupi auprès de ces malheureux, les pieds dans la pourriture qui couvrait leurs nattes, l'oreille penchée sur leurs bouches, j'administrais le sacrement de pénitence ; quand surtout, en leur donnant l'extrême-onction, j'étais obligé, à chaque fois, d'essuyer mon doigt pour ne pas souiller de pus l'huile sainte où j'allais le replonger ; oh ! c'est alors qu'il me fallait faire un suprême effort pour ne pas manifester de dégoût, pour retenir mon cœur prêt à faiblir. J'avoue qu'une fois, dans les commencements, je ne pus m'empêcher de vomir ; mais ce fut une fois seulement, et depuis je m'aguerris au point que rien absolument ne me faisait froncer le sourcil. L'enterrement des morts n'était pas la moindre de nos peines : car il faut se souvenir que nous ne permettions pas aux sauvages encore sains de venir nous aider.

Mais si le corps eut à souffrir pendant cette épidémie, le bon Dieu nous multiplia les consolations spirituelles. Les fidèles se préparaient à la mort d'une manière si édifiante, que j'ai lieu d'espérer qu'ils sont tous montés au ciel. Pour ceux qui n'avaient pas encore le bonheur d'appartenir à la sainte Église, ils se convertirent presque tous avant de paraître au tribunal du souverain Juge. Les soins assidus et joyeux dont nous entourions leur agonie nous gagnaient leur confiance, rendaient leurs cœurs dociles à la grâce, et j'avais l'ineffable satisfaction de les régénérer au dernier moment. Oh ! que le bon Dieu est miséricordieux jusque dans sa justice ! Combien de pauvres âmes, qui ne l'auraient peut-être jamais aimé ni dans ce monde ni dans l'autre, ont trouvé la véritable vie dans cet heureux malheur (*felix calamitas*) qui les condamnait à une mort prématurée !

Il semble que lorsque nous vîmes clairement l'impossibilité d'éviter la maladie, nous eussions pu nous dispenser de séparer les malades comme auparavant. Cependant nous avons pour agir ainsi une fort bonne raison. Dans les villages païens, on ne suivit pas le même plan ; la contagion gagna plus vite, presque tous les habitants furent malades à la fois, et le petit nombre de personnes encore saines n'ayant d'autre souci que de fuir, les champs restèrent sans culture, de sorte qu'après la petite vérole, on eut la famine. Chez nous, au contraire, non seulement tous les malades furent soignés, mais les individus guéris ou non encore malades, purent s'occuper des champs, et, quand le fléau disparut, il y eut abondance à Ko-Xam.

Et mon nouveau confrère, M. Besombes, qu'était-il donc devenu pendant ces longs mois d'épreuves ? Et comment se fait-il que je n'aie pas encore parlé de lui ? Hélas ! Loin de pouvoir prendre part à nos œuvres de charité, il fut lui-même malade pendant tout le temps que dura le fléau. Il échappa à la petite vérole, car il avait été vacciné deux fois, mais il paya au climat insalubre de nos forêts le tribut habituel. Pendant les premiers mois de son séjour, sa santé avait été excellente, et il me disait quelquefois :

« Vous verrez que j'y tiendrai. Je ne me suis jamais senti si robuste. »

—Oui, nous verrons, répondis-je, instruis par ma propre expérience.

En effet, nous vîmes qu'il avait été épargné d'abord que pour être ensuite plus violemment accablé. Outre les fièvres, il eut une gale affreuse, des maux d'estomac continuels, un affaissement nerveux qui lui faisait ressentir comme le mal de mer, et le tenait constamment

étendu sur sa natte, en sorte que, pendant la calamité publique, sa croix fut beaucoup plus lourde que la mienne.

À ce propos, je répéterai ce que j'ai dit déjà, ce que prouvent d'ailleurs toutes les pages de ce récit. Dans nos libres montagnes, dans ce pays d'absolue indépendance, il est une reine tyrannique, implacable, au joug de laquelle personne n'échappe. Cette reine, c'est la fièvre. Les indigènes eux-mêmes lui payent tribut de temps en temps. Quant aux étrangers, pas un n'échappe. La plupart y succombent, et ceux qui ont la force de survivre se relèvent bien différents de ce qu'ils étaient d'abord. Je dis ceci surtout à nos futurs successeurs, non pour les décourager — un vrai missionnaire ne se décourage pas pour si peu — mais pour les avertir et les consoler d'avance. Un jeune missionnaire caresse toujours, plus ou moins, au fond de son cœur l'espérance du martyr. Eh bien, à tous ceux qui seront envoyés chez nos sauvages, je promets le martyr, martyr sans éclat, sans cangue et sans rotin, sans tortures et sans effusion de sang, mais martyr non moins douloureux, beaucoup plus prolongé, et, je l'espère, également agréable au Dieu que nous prêchons, au Seigneur Jésus crucifié.

CHAPITRE XXVII

Une nuit d'aventures. —

La Providence nous sauve de l'attaque des Xo-Dang.

Le terrible fléau que je viens de décrire faillit avoir pour la religion chrétienne en ce pays les conséquences les plus désastreuses. Mais, avant d'en parler, je raconterai un épisode intéressant de ces tristes jours, et bien que déjà j'aie cité des faits analogues, je veux, dussé-je fatiguer le lecteur, rapporter encore celui-ci, pour montrer une fois de plus de quelle protection attentive le bon Dieu couvre ses missionnaires, et, une fois de plus, lui témoigner publiquement ma reconnaissance.

Un an avant l'invasion de la petite vérole, une famille de Ko-Xam eut un différend grave avec ses voisins, et par suite quitta le village pour s'établir à To-Leh, à une dizaine de kilomètres au sud-est. Parmi les sept personnes qui composaient cette famille, deux jeunes gens, le frère et la sœur, étaient chrétiens, trois autres avaient assisté au catéchisme pendant quelque temps, et appris une partie des prières.

J'avais vainement essayé de les retenir à Ko-Xam. Or, la petite vérole n'épargna pas plus To-Leh que les autres villages, et les trois catéchumènes en question, savoir : le frère aîné des deux néophytes, sa femme et leur enfant âgé d'environ quinze ans, furent attaqués à la fois. Quand ces pauvres gens se virent en danger, ils se souvinrent de mes instructions et furent saisis d'une grande crainte de tomber en enfer :

« Oh ! si au moins nous avons reçu le baptême ! s'écrièrent-ils.

— Voulez-vous que j'aie appelé le Père ? répondit le jeune frère déjà chrétien.

— Certainement, nous le désirons de tout cœur ; mais voudrait-il venir nous voir dans l'état où nous sommes ?

— Ce sera un bonheur pour lui. Est-ce que, à Ko-Xam, il n'est pas tout le jour avec les malades ?

— Cours donc, cours vite, et dis-lui que nous avons peur de mourir sans baptême.»

Une heure après il arrivait chez moi couvert de sueur et tout haletant. C'était vers midi. J'avais eu la fièvre toute la nuit précédente, et la faiblesse extrême qui d'ordinaire suit un accès m'avait retenu sur ma natte. Nous étions au cœur de la saison des pluies ; la rivière était débordée, et la fièvre devait revenir au coucher du soleil. Mais en apprenant que ces trois pauvres malades m'appelaient à leur secours, la pensée que j'allais sauver ces chères âmes me fit tressaillir de joie ; je me levai à l'instant même. Pour aller de Ko-Xam à To-Leh, on suit d'abord le cours de la rivière pendant une demi-heure. Cette moitié de la route doit se faire en barque ; car il n'y a pas de chemin par terre. Je me fis donc accompagner de deux Annamites, qui ramèrent jusqu'à l'endroit voulu. En mettant pied à terre, je leur recommandai de venir me reprendre vers le soir en cet endroit, avant l'heure de ma fièvre, et je suivis à pied mon jeune chrétien de To-Leh.

Quand j'entrai dans la maison des malades, une si horrible puanteur s'exhalait de leurs corps défigurés que, malgré l'habitude que j'avais de pareilles scènes, je faillis m'évanouir. Mais les témoignages de joie de ces pauvres gens me rendirent de suite un peu de vigueur. Je passai plus de deux heures avec eux ; je les instruisis, je les aidai à faire de fervents actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, et de conformité à la volonté divine ; enfin, je les fis enfants de Dieu, en versant sur leur tête l'eau régénératrice. La femme surtout et son jeune fils furent admirables de piété et de ferveur :

« Maintenant, me disait la mère, je mourrai en paix. Je n'ai plus rien à désirer sur la terre. »

Heureuse néophyte ! Elle expira la nuit suivante, et si sa dépouille mortelle n'était plus quelques heures après qu'un amas de pourriture, sa belle âme entra dans le paradis avec toute la gloire de l'innocence baptismale. Le jeune homme survécut, et après sa guérison, loin d'oublier la grâce du bon Dieu, il abandonna sa famille pour venir demeurer avec moi. Aujourd'hui il est bon chrétien.

Cependant le soleil baissait et il fallait revenir à Ko-Xam. Le chrétien qui était venu me chercher voulut m'accompagner à mon retour, jusqu'à l'endroit de la rivière où la barque devait venir me prendre. Nous avions à peine marché quelques instants ensemble, que le tonnerre commença à gronder au nord. Tout annonçait un orage des plus furieux :

« Voilà la tempête, dis-je à mon compagnon, retourne à ta maison. Encore un petit quart d'heure et j'aurai rejoint ma barque, j'irai bien seul. Adieu. »

Mais le bon Dieu voulait me faire payer un peu les grandes joies de cette journée. Quelques instants après le départ de mon guide, la pluie tombait par torrents, et pour comble de félicité, je ne trouvai au rendez-vous ni barque ni rameurs. Mes gens s'étaient présentés à l'heure indiquée, et m'avaient attendu longtemps, puis voyant venir l'orage, ils s'étaient dit qu'évidemment je ne rentrerais pas ce jour-là, et avaient regagné Ko-Xam. Le soleil allait se coucher ; c'était l'heure de ma fièvre, et déjà je sentais ses premiers frissons parcourir tous mes membres. Le ciel se fondait en eau. J'ai dit que du point où je me trouvais jusqu'à Ko-Xam, il n'y a pas le moindre chemin pour le piéton. Tout le long de la rivière ce n'est qu'un fourré de hautes herbes entrelacées de ronces, dont un Européen peut difficilement se faire une idée. Je les appelle : herbes, fautes de savoir les désigner autrement. Ce ne sont ni des joncs, ni des roseaux, ni des broussailles, ni des herbes, et cependant c'est un peu de tout cela. Leur hauteur dans les endroits humides et les terrains gras atteint trois à quatre mètres ; rien de plus difficile que de s'y ouvrir un passage. J'étais là avec ma fièvre, la pluie sur la tête, et sans chemin devant moi. Les eaux de la rivière débordée se précipitaient avec une rapidité torrentielle, roulant des arbres entiers qu'elles avaient déracinés sur leur route. Le soleil à peine couché, ce fut la nuit, et une nuit si ténébreuse que je ne voyais littéralement ni ciel ni terre. De plus, à chaque instant, le bruit sourd d'éboulements de terrain m'avertissait

qu'il serait sage de cheminer aussi loin que possible du bord de la rivière. Mais il n'y avait pas à hésiter, j'offris ma fatigue au bon Dieu, et, armé d'un long bâton pour sonder le terrain, je me mis résolument en marche.

Après quelques pas, je fus arrêté par un torrent qui, descendant de la montagne, se jetait dans la rivière. J'en sondai la profondeur ; il était guéable ; à peine de l'eau jusqu'au genou. J'y entrai donc avec confiance ; mais mon bâton en m'indiquant la profondeur de l'eau ne m'avait pas donné une juste idée de sa rapidité furibonde ; et à peine descendu, me voilà emporté par le courant. La divine Providence me tendit la branche d'un arbrisseau ; je la saisis vivement, d'une main d'abord, puis des deux, et, comme un marin qui se hisse le long des cordages, je regagnai le bord à l'endroit même où je venais de le quitter. Je gravissais cette rive escarpée, en me félicitant d'avoir échappé au péril, quand soudain le terrain s'éboule sous mes pieds et je roule de nouveau dans le torrent. Je me crus perdu, mais, grâce à Dieu, j'en fus quitte pour la peur. Pendant que je me débattais, une racine se trouva là, tout exprès pour moi, et à l'aide de cette racine, je parvins, en faisant un suprême effort, à regagner la terre ferme. Quelques pieds plus bas, le torrent se jetait dans la rivière, et si j'avais été entraîné jusque-là, un miracle aurait seul pu me sauver.

Je m'assis un instant dans la boue pour recouvrer mes esprits. La fièvre était dans toute sa force, mais je n'avais pas le temps d'y songer. Si au moins cette racine providentielle m'avait conduit sur la rive opposée du torrent ; mais non, il grondait toujours, là, devant moi ; coûte que coûte, il fallait le franchir. Je changeai de plan, et calculant avec juste raison qu'il serait d'autant moins dangereux que je m'éloignerais davantage de son embouchure, je m'efforçai, tantôt debout, tantôt en rampant, de le remonter en suivant la rive. Finalement, je gagnai l'autre bord, non sans avoir laissé, par-ci, par-là, quelques lambeaux de mes habits, voire même de ma peau. J'avais mis près de six heures pour faire trois kilomètres. Sur les onze heures, la pluie et le vent cessèrent tout à coup, mais le ciel continua à être enveloppé des mêmes ténèbres. À ce moment, je me trouvai devant quelque chose qui me parut plus noir encore que le reste de l'horizon, et qui ressemblait à une immense colonne. Je tâtai de la main ; c'était un gros arbre, qui a la hauteur de ma tête, se partageait en deux branches. Me sentant brisé de fatigue, je grimpai sur cet arbre et je m'assis à califourchon. La fièvre était si violente et j'avais fait de si grands efforts, que, malgré mes habits inondés, j'avais le corps tout

couvert de sueur. Je me reposai assez longtemps, les yeux tournés vers le ciel que je ne voyais pas, et repassant dans mon esprit toutes les aventures de la journée. La douce confiance d'avoir sauvé deux ou trois pauvres âmes me faisait non seulement oublier toutes mes peines, mais les changeait en consolations délicieuses. Je me disais :

« Quelque misérable que je sois, au moins aujourd'hui je suis vraiment missionnaire. Oui, mon Dieu, un jour vous aurez pitié de moi ; car si je me trouve ici, c'est bien par amour pour vous. »

Et je me souviens que je me demandai si je consentirais à changer ce tronc d'arbre contre le premier trône du monde, et que mon cœur répondit sans hésitation : « Mille fois non. » La pensée m'était venue d'abord de passer la nuit sur mon trône et d'y attendre le jour ; le danger que j'avais couru quelques minutes auparavant me rendait timide, et j'hésitais à m'engager encore dans l'inconnu. Mais, pendant cet intervalle de repos, la sueur avait disparu, et toute chaleur avait fait place à un froid glacial. Demeurer plus longtemps, c'était m'exposer à une mort certaine. Celui qui m'avait gardé jusque-là ne pouvait-il pas me garder encore ?

« Et puis, ajoutai-je, s'il lui plaît que je meure dans cette forêt, pourquoi ne le voudrais-je pas, moi aussi, et de bon cœur ? »

Je me remis en route, et après avoir longtemps cheminé à travers les hautes herbes, je finis par arriver à un endroit où la marche était moins embarrassée ; c'était un champ de riz, déjà en épis. Je songeai de suite à la petite cabane du gardien du champ. J'eus beaucoup de peine à la trouver, tant l'obscurité était profonde, mais j'y réussis à la fin, et je m'installai dans cet abri si désiré.

« Oh ! si j'avais un peu de feu ! » m'écriai-je deux minutes après ; tant il est vrai que nous ne sommes jamais contents de ce que nous avons. Il faut avouer que dans ma position, malade de la fièvre, transi de froid, mouillé jusqu'aux os, un bon feu était chose fort désirable. Mais comment s'en procurer ?

En fouillant machinalement dans ma poche, je mis la main sur une allumette que je n'y savais pas ; mais elle était si humide que la trouvaille semblait inutile. Avant de la jeter cependant, je la frottai, par manière d'acquit, sur le plancher en bambou. Quelle fut ma surprise en la voyant s'enflammer ! Si j'avais cru la chose possible, j'aurais à l'avance arraché du toit un peu de paille sèche, je l'aurais bien broyée pour qu'elle prit feu facilement. Pris à l'improviste, tremblant d'anxiété, et tenant mon allumette comme une chose sacrée,

avec une attention, j'allais dire un respect étrange, je me lève, je tire du toit une paille que j'applique à sa flamme expirante, puis deux, puis trois, puis une poignée ; ma flamme grandit, j'y jette de petits fragments de bambou et enfin du bois : j'ai du feu. Transporté de bonheur, je criai à haute voix aux échos de la forêt :

« Ô mon Dieu ! Que vous êtes bon ! Que vous êtes bon ! Que vous êtes bon ! »

En quelques instants j'eus un feu magnifique auquel je fis sécher mes habits, et je ne sais pas si quelqu'un sur cette terre passa le reste de la nuit plus agréablement que moi, tant étaient doux le repos après de telles fatigues, le sommeil après de si pénibles efforts.

Les suites de cette expédition nocturne faillirent être mortelles ; quelques jours après se déclara une violente fluxion de poitrine. Il ne faut jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau. J'avais une poitrine de fer, et je m'étais cru jusque-là à l'abri de tout danger de ce côté. J'eus lieu de me rappeler que le fer même se rouille et s'use. Un moment, je me sentis si près de la mort, que je criai à mon confrère, M. Besombes, étendu lui aussi malade sur sa natte, tout à côté de moi :

« Vite, vite, mon cher Père, donnez-moi l'absolution, je n'ai pas le temps de me confesser, je me meurs. »

Et pendant que je faisais mon acte de contrition et qu'il prononçait la formule sacramentelle, je perdis connaissance. C'était à l'entrée de la nuit. Quand, le lendemain, je recouvrai mes sens, j'appris que mon confrère m'avait aussi donné l'extrême-onction, et qu'à la dernière onction il était tombé à la renverse, de sorte qu'on fut obligé de le reporter sur sa natte. J'appris aussi que les gens du village, néophytes et infidèles, avaient toute la nuit rempli notre maison de prières et de sanglots, et que déjà on s'occupait de mon enterrement. Mais, cette fois encore, le bon Dieu ne voulut pas de moi.

Mon confrère ne mourut pas non plus alors. Notre nouveau vicaire apostolique, Mgr Charbonnier, ayant appris le triste état de sa santé, lui ordonna de revenir en Cochinchine pour se rétablir. Ce voyage fait, partie à cheval, partie sur un éléphant, partie en filet et partie en barque, faillit lui coûter la vie. Il arriva plus mort que vif auprès de Sa Grandeur dont les tendres soins et la paternelle sollicitude mirent près d'un an à lui rendre une santé passable. On verra plus tard qu'il vint de nouveau la sacrifier au salut des sauvages.

Je reprends maintenant le récit des épreuves que le bon Dieu envoya à notre chrétienté naissante. J'ai dit que la petite vérole nous

avait été apportée par un chrétien annamite. Mais comme le fléau se montra, peu après, dans des villages très éloignés et qui n'avaient aucune communication avec l'endroit que nous habitions, il est loin d'être prouvé que, sans ce fâcheux accident, le pays des sauvages eût échappé au fléau. Néanmoins, les apparences étaient contre nous, et le diable chercha à en profiter. Déjà, au plus fort des ravages de la maladie, on nous annonçait de tous côtés que les sauvages murmuraient et ne cessaient de proférer de terribles menaces. Des hommes très violents et malheureusement aussi très influents, répétaient sans cesse que si la mort les épargnait, ils iraient punir ceux qui étaient la cause du mal. Chose remarquable, celui-là précisément qui gardait le moins de mesure dans ses menaces de vengeance, fut visiblement châtié par la justice de Dieu. Bien qu'il eût quatre frères également exaspérés contre nous, et une famille très nombreuse, sa maison resta absolument vide après le passage du fléau, tous ses habitants, grands et petits, hommes et femmes, ayant succombé presque en même temps.

Le démon cependant en trouva assez d'autres pour former une armée capable de nous détruire. Comme nous avions peu d'ennemis dans les villages d'alentour, c'est chez les Xo-Dang, à deux journées de distance, que s'organisa le complot. Quelques sauvages de nos voisins, qui nous haïssaient, s'offrirent à servir de guides aux Xo-Dang. Nous eûmes vent de leurs desseins ; mais nous ignorions à quelle époque ils comptaient les mettre à exécution, et, par suite, nous risquions grandement d'être surpris.

Trois fois les Xo-Dang marchèrent contre nous. Ils en voulaient à notre établissement de Ro-Hai, pensant bien que, ce point principal détruit, le reste ne pourrait pas leur résister. Il faut ajouter que, en vertu sans doute du principe de non-intervention, les villages environnants, sans faire cause commune avec nos ennemis, ne voulaient pas non plus nous aider à nous défendre. La première fois que les Xo-Dang se réunirent pour nous attaquer, ils étaient environ quatre-cents. Ils avaient déjà fait quelques heures de chemin, lorsque les oiseaux chantèrent du mauvais côté de la route. Nos héros s'arrêtèrent, tinrent conseil, et la conclusion fut qu'il fallait attendre un jour où les pronostics seraient moins malheureux. Chacun regagna son village.

Quelque temps après on se réunit de nouveau ; les envahisseurs étaient plus nombreux encore que la première fois. Le chant des oiseaux fut d'abord favorable, et tous, encouragés, marchaient

rapidement, et se trouvaient déjà à mi-chemin de Ro-Hai, quand soudain un tigre — tigre providentiel — traversa la route sur le front de la petite armée. Sinistre augure ! Pas moyen d'avancer ; l'expédition ne manquerait pas d'être funeste. La partie fut donc remise à une autre fois. Enfin il se forma une troisième et plus nombreuse réunion d'environ cinq-cents sauvages ; et pour le coup ils se promirent bien de se moquer de tous les présages, et de passer pardessus tous les obstacles. Ils arrivèrent la nuit tout près de Bo-Hai. Précisément, ce jour-là, toutes les personnes valides de la maison étaient allées travailler aux constructions de Kon-Mo-Ney. Seules, deux ou trois vieilles femmes infirmes et quelques enfants gardaient le village. L'ennemi aurait eu beau jeu en se présentant dans de telles conditions. Tout piller, tout dévaster, tout livrer aux flammes, n'eût été qu'un amusement sans danger. Mais la Providence veillait sur nous, et seule elle nous sauva. Les Xo-Dang n'étaient plus qu'à un demi-kilomètre, lorsqu'un éléphant de la communauté qu'on avait laissé courir par la forêt pour y chercher sa nourriture, se plaça immobile devant eux, et sur leur unique chemin. À la clarté de la lune, ils virent ce colosse qui leur barrait le passage. C'en fut assez ; tout le sang leur descendit aux talons. Leur résolution de briser tous les obstacles s'évanouit, et ils jurèrent dans leur cœur qu'on ne les y reprendrait plus.

Quelques jours après nous apprîmes que non seulement leur colère était calmée, mais encore qu'ils désiraient être nos amis :

« Cette guerre était injuste, disaient-ils, les Esprits l'ont déclaré manifestement en y mettant obstacle à trois reprises successives. »

Ainsi se termina pour nous cette grande épreuve de la petite vérole. La Providence, comme on le voit, nous a toujours environnés de la plus tendre et de la plus visible sollicitude. Qu'elle soit éternellement bénie ! Amen.

CHAPITRE XXVIII

Travaux de M Besombes. — Sa mort.

La petite vérole nous avait enlevé presque la moitié de nos chrétiens, et malheureusement, à Ko-Xam surtout, c'étaient les meilleurs et les plus respectés qui avaient succombé. Avant

l'épidémie, la force et l'influence étaient du côté des chrétiens : toutes les affaires publiques se réglaient selon leurs désirs. Les infidèles ne songeaient point à contredire leurs décisions, et Ko-Xam était, non un village mixte, mais un village chrétien où habitaient encore des païens. Comme ces chefs chrétiens ne manquaient jamais de consulter le missionnaire dans les circonstances difficiles, il ne se commettait pas d'injustices publiques, et la pratique de la religion était facile. De tous ces personnages influents le bon Hémur avait seul survécu. Sa foi et sa piété étaient plus solides que jamais, mais il commençait à vieillir, et par là-même son influence diminuait. Il n'existe chez les sauvages d'autre autorité que celle que l'homme acquiert par son courage, et cette autorité disparaît quand il n'a plus la force de marcher à la tête des autres dans les expéditions guerrières. C'était le cas de Hémur.

D'un autre côté, parmi les païens survivants se trouvaient quelques hommes toujours demeurés hostiles à la religion et aux missionnaires. La mort de nos chrétiens leur laissait le champ libre, et ils étaient heureux de pouvoir manifester impunément les sentiments de jalousie et de rancune qu'ils avaient si longtemps été contraints de dissimuler. Plusieurs affaires avaient déjà été réglées, dans Ko-Xam même, au mépris des règles de la justice, lorsque survint un différend assez grave avec un village voisin. Nous ne manquâmes pas d'avertir les chrétiens d'abord, puis les infidèles, de la conduite qu'il fallait tenir si l'on voulait rester dans le droit et ne pas blesser la conscience ; nous ne fûmes pas écoutés. Je dis : nous, car M. Besombes après avoir passé environ un an en Cochinchine, de l'automne 1865 à l'automne 1866, venait de me rejoindre depuis quelques semaines. Cette nouvelle manière d'agir des sauvages fut pour nous une leçon de la Providence : elle nous fit comprendre que, si nous voulions assurer la stabilité de notre œuvre, le temps était venu de modifier notre système d'évangélisation.

Jusqu'alors, nous nous étions établis successivement dans les hameaux des sauvages, bâtissant nos cases à côté des leurs, et ce système, seul possible dans les commencements, avait le grave inconvénient de rendre les conversions plus difficiles, et de laisser souvent les néophytes exposés au mauvais vouloir de la majorité païenne. Il fallait maintenant changer de plan, sortir de chez les autres et nous établir chez nous. Nous arrêtâmes donc, après mûr examen, que chacun de nous commencerait à élever une maison dans un endroit propre à la culture, et, en même temps, capable de contenir plus tard un village populeux. Peu à peu les sauvages viendraient se

joindre à nous, et pour obtenir d'être admis dans nos villages, se soumettraient volontiers aux lois justes et sages qu'ils y trouveraient établies.

« Sans doute, disions-nous, les sauvages que nous quittons, et les chrétiens eux-mêmes, souffriront tout d'abord un dommage notable de notre absence ; il y aura même peut-être quelques défections. Mais qu'y faire ? Mieux vaut encore, malgré ces inconvénients, fonder quelque chose de solide que de rester toujours dans un état précaire. »

Comme la terre, en ce pays, n'appartient proprement à personne, et que chacun prend le coin qui est à sa convenance, nous n'avions pas beaucoup à nous inquiéter de l'opposition des villages qui avoisinaient les deux endroits choisis pour nos nouveaux établissements. Néanmoins, nous leur fîmes quelques largesses qui prévinrent ou empêchèrent les plaintes. Chacun de nous devait amener avec lui les chrétiens qui voudraient le suivre. Ceux qui ne consentiraient pas à abandonner leurs villages resteraient confiés à un prêtre annamite. D'ailleurs nous devions nous établir assez près de Ko-Xam, pour être à même d'entretenir facilement des relations avec eux. Nous nous mîmes à l'œuvre en même temps, M. Besombes et moi, chacun de son côté. Je vais parler d'abord des travaux de mon confrère.

La petite chrétienté de Xo-Lang, sur le Mo-Tong, à deux heures de Ko-Xam, avait été presque détruite par la petite vérole. Les survivants, très peu nombreux, sans cesse harcelés par les sauvages de la tribu des Ha-Drong, semblaient vouloir se disperser. M. Besombes leur proposa de se joindre à lui pour former le noyau du village qu'il voulait fonder. Ils y consentirent de bon cœur. Mais il faut, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que je fasse connaître en quelques mots la tribu des Ha-Drong.

Au sud du Mo-Tong, on trouve d'abord de vastes plaines, puis des collines peu élevées entre lesquelles s'ouvrent de larges et fertiles vallées, et enfin une grande chaîne de montagnes courant de l'est à l'ouest. C'est sur le versant sud de cette chaîne, à deux journées de chemin du Mo-Tong, que s'étend l'immense plaine occupée par la tribu des Ha-Drong. Ces sauvages sont très guerriers et beaucoup plus injustes et plus cruels que toutes les autres tribus de ma connaissance. Leurs terres étant excellentes et d'une culture facile, ils laissent souvent leurs femmes s'occuper seules des travaux des champs, et tous les hommes s'en vont au loin, par bandes, harceler les pauvres

sauvages Bahnars. Chacune de ces expéditions leur procure quelques prisonniers qu'ils gardent comme esclaves chez eux, ou qu'ils vont vendre au Laos. Par suite de ces incursions incessantes des Ha-Drong, plus de cent villages Bahnars qui, à notre arrivée, occupaient encore les terres au sud du Mo-Tong et du Bla, se sont dispersés et sont allés se fondre dans les villages de la rive opposée. Ainsi se trouve désert un vaste pays autrefois très peuplé, et dont la terre est excellente pour la culture. Le voisinage des Ha-Drong est une calamité permanente pour les Bahnars ; leur nom seul glace d'effroi les petits enfants.

Mon confrère parcourut toute la forêt qui s'étend depuis Xo-Lang jusqu'aux Ha-Drong, pour se choisir un emplacement convenable, au milieu d'une vallée fertile. Son dessein était d'y fonder une chrétienté qui pût être, un jour, comme un boulevard contre les incursions de ces brigands. Personnellement nous n'avons rien à craindre d'eux ; ils ont toujours montré pour nous un véritable respect ; mais il n'y a pas que des Européens ou des Annamites dans les lieux où nous sommes, et les Ha-Drong, rencontrant dans la forêt des sauvages de nos établissements, ne les attaqueraient-ils pas et ne les feraient-ils pas prisonniers, en prétextant qu'ils ignorent s'ils sont ou non de notre maison ? Voilà quelles étaient nos craintes bien fondées. Cependant M. Besombes espérait étonner les Ha-Drong par son audace même, en s'établissant ainsi sur le chemin de leurs expéditions iniques. Il fut donc convenu qu'il irait d'abord en personne, avec quelques compagnons, s'installer dans la forêt, qu'il y ferait un champ de riz, et que, si après la moisson tout allait bien, les habitants de Xo-Lang se joindraient à lui, et construiraient leurs cases à côté de la sienne.

M. Besombes, pour le dire en passant, était un homme d'un courage et d'un sang-froid extraordinaires. En face du plus grand danger, il restait tranquille, le visage calme, le regard assuré ; on eût dit ou qu'il ne voyait pas le péril, ou qu'il était sûr d'en sortir sans aucun mal. Le fait suivant le fera mieux connaître que toutes mes paroles. Lorsqu'il était encore en Cochinchine, une nuit on vint lui dire qu'un tigre rôdait autour de la maison. Il prit son fusil et sortit seul. Au milieu des ténèbres brillaient, dans les broussailles, deux points lumineux comme deux étoiles. C'étaient les yeux du tigre, qui lui servirent de point de mire ; il s'approcha, le coup partit, et le tigre tomba mort. On racontait de lui beaucoup d'autres prouesses analogues. Aussi les sauvages avaient-ils en lui seul, autant de confiance qu'en une armée entière. Et voilà ce qui explique comment

ils consentirent à s'unir à lui, pour former un nouveau village sur la route même des Ha-Drong, à la seule condition qu'il allât d'abord s'y établir en personne.

C'est à la fin de l'année 1866 que M. Besombes me quitta pour se rendre à Xo-Lang, et de là dans la forêt. La présence du Père Bao devenait par la même inutile à Xo-Lang ; je le chargeai d'administrer Ko-Xam que je venais de quitter. M. Besombes avait avec lui dix-sept ou dix-huit compagnons, parmi lesquels six Annamites. Les autres étaient des sauvages, dont quelques uns déjà mariés. Tout ce monde formait auparavant le personnel de la maison du Père Bao. Le lieu choisi pour le village projeté se trouve à environ une lieue au sud de Xo-Lang. Il eût été trop fatigant de faire chaque jour ce trajet le matin et le soir, aussi M. Besombes commença par bâtir une cabane, après quoi ses gens se mirent à abattre la forêt, pour déblayer le terrain nécessaire à un vaste champ de riz. Comme dans toutes les entreprises de ce genre, les premiers travaux furent très pénibles, et M. Besombes eut à subir toute espèce de privations. J'avais pu me procurer quelques chèvres, venues d'Annam ; je lui en donnai deux ou trois, afin que, dans sa pénurie de toutes choses, il pût au moins prendre un peu de lait ; le tigre dévora les chèvres. Je lui donnai pour faire le trajet de la forêt au village un cheval qui me venait de Cochinchine ; le tigre le dévora aussi. Comme ses gens redoutaient les Ha-Drong, le Père était obligé de rester avec eux tout le jour ; la nuit même, on ne lui permettait pas de rentrer à Xo-Lang ; il devait coucher auprès d'eux.

Les craintes de ces pauvres gens n'étaient nullement chimériques. Un jour que M. Besombes s'était un peu écarté dans la forêt, pour ramasser quelques jeunes pousses de bambou ou chasser quelque gibier, les Ha-Drong se jetèrent sur ses travailleurs, s'emparèrent d'une jeune fille, et s'échappèrent en l'emmenant avec eux. À son retour, M. Besombes trouva la petite troupe en proie à la terreur ; chacun s'écriait que l'entreprise était téméraire, qu'il fallait de suite l'abandonner. Le missionnaire, sans se troubler, les assura que la captive reviendrait. Quand il sut exactement de quel village étaient venus les ravisseurs, il y envoya deux Annamites avec ce message :

« Cette femme appartient à la maison du Grand-Père Kinh (c'était son nom en langue sauvage). S'il vous a fait quelque injustice, expliquez-vous ; mais si c'est sans aucune raison légitime que vous avez enlevé cette femme, rendez-la immédiatement. »

Chose étonnante ! Les Ha-Drong, pour la première fois peut-être, rendirent une personne capturée. Le bruit de cet événement se répandit dans tout le pays, et la réputation du Père, déjà grande auparavant, devint colossale. Ses compagnons, parfaitement rassurés, se remirent au travail avec plus d'entrain que jamais.

Lorsque la forêt fut abattue, on débaya l'endroit où l'on voulait construire les maisons. Ce travail terminé, on mit le feu à l'abatis, et on prépara un champ où l'on sema du riz. Le riz sortit de terre magnifique. Pendant qu'il poussait, Annamites et sauvages construisirent une maison commune très vaste au centre du terrain déblayé. La maison achevée, ils bâtirent des greniers. Lorsque tous ces travaux eurent été menés à bonne fin, le riz jaunissait déjà, et la moisson s'annonçait belle et abondante. Tout le monde était dans la joie. Joie bien courte ! Comme le sont toutes les joies de ce monde, car tout à coup M. Besombes tomba gravement malade.

Celui qui m'apporta cette nouvelle me trouva étendu sur ma natte, dans un violent accès de fièvre. Mais mon confrère était plus dangereusement malade que moi, et je me mis aussitôt en route. M. Besombes me dit que son mal lui paraissait sérieux ; nous n'en connaissions la nature ni l'un ni l'autre. Toute espèce de nourriture lui faisait horreur, et lors même qu'il prenait quelque chose en se faisant violence, son estomac ne pouvait rien retenir. Pour nous, missionnaires, privés de médecins et de remèdes, la grande, l'unique ressource dans les plus graves maladies, c'est de nous recommander au bon Dieu. Qu'il nous guérisse ou qu'il nous laisse mourir, c'est son affaire !

Je passai la nuit auprès de mon confrère. Le lendemain, il paraissait un peu mieux ; je me contentai d'entendre sa confession, et je retournai chez moi pour célébrer la fête de l'Assomption. Cette course augmenta ma fièvre, et lorsque, deux jours plus tard on vint me dire que M. Besombes se mourait, je n'eus plus la force d'aller recevoir son dernier soupir. Le Père annamite courut à son secours. Quand il arriva à Xo-Lang, le malade ne pouvait presque plus parler. Il avait encore toute sa connaissance, seulement sa langue épaissie n'articulait pas assez bien les mots pour se faire comprendre. Le Père Bao lui donna l'absolution que le cher mourant demandait par signes. Pendant que le confesseur prononçait la formule sacramentelle, deux grosses larmes tombèrent de ses yeux levés au ciel. Le prêtre achevait les cérémonies de l'extrême-onction quand mon bien-aimé confrère rendit son âme au bon Dieu. C'était le lendemain de la grande fête de

la sainte Vierge Marie, 16 août 1867. C'est sans doute par une tendre attention de la bonne Mère qu'il sortit de ce monde à pareil jour, et alla de suite célébrer, avec les anges et les saints, la gloire de celle que tous les siècles et toute l'éternité proclameront bienheureuse.

Que les jugements de Dieu sont mystérieux ! Il semblait que ce jeune et zélé confrère était nécessaire à notre pauvre mission des Bahnars, et cependant Dieu l'a appelé à lui lorsqu'il ne faisait encore que commencer son œuvre. Il est tombé sur le champ de bataille, usé par les fatigues de sa vie de missionnaire, et il a été recevoir la couronne. Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre volonté soit faite ! Je ne dis rien de ma désolation personnelle quand, moi-même si malade, je me vis privé du seul ami, de la seule consolation que j'eusse en ce monde ; chacun la comprend facilement.

Je ne voulus pas abandonner les restes mortels de M. Besombes dans un endroit où il n'y avait encore rien de solidement fondé. Et cependant c'est une chose inouïe en ce pays de transporter d'un village à un autre le corps d'un mort. En pareil cas, chacun des villages qui se trouvent sur la route exige une forte amende ; car les sauvages sont persuadés que le passage d'un cadavre doit amener une grande mortalité. Le prix de l'amende sert à acheter des animaux qu'on sacrifie pour conjurer le malheur. Il y aurait eu moyen d'entrer en composition avec eux ; néanmoins, pour éviter tout inconvénient, je dis aux Annamites et aux néophytes chargés de transporter le corps du défunt, de s'ouvrir un passage sur la rive gauche du Bla, où il n'y a point de villages. Partis de Xo-Lang au commencement de la nuit, ils arrivèrent le matin à Ro-Hai ; je pus m'y rendre moi-même en barque, malgré ma maladie, et j'eus la consolation de rendre les derniers devoirs à mon bien-aimé confrère.

Pour n'avoir plus à parler de l'entreprise si malheureusement interrompue par la mort de M. Besombes, je vais dire de suite ce qui en est résulté. Fallait-il abandonner ou continuer son œuvre ? Telle était la première question, et je fus quelque temps indécis. À la fin, je me décidai à la continuer, et j'envoyais sur les lieux un prêtre annamite nommé Dak, qui était depuis quelque temps dans la mission. Le travail matériel déjà exécuté était peu de chose, mais le prestige dont M. Besombes avait su s'entourer couvrit son remplaçant, et lui-même au ciel nous a aidés plus qu'il n'aurait pu le faire sur la terre. La moisson du riz fut très belle. Après la récolte, tous nos établissements à la fois aidèrent à achever les constructions nécessaires, et les chrétiens de Xo-Lang vinrent s'installer selon leur promesse. Bientôt,

un village païen demanda et obtint de venir se fondre dans le nouveau village qui fut appelé Tou-Er, d'un assez gros cours d'eau de ce nom qui, des montagnes du sud, vient se jeter dans le Mo-Tong. Aujourd'hui le village compte trois cents habitants ; les chrétiens sont encore en minorité, mais les païens se convertissent peu à peu, et il y a toujours à l'instruction du soir un assez bon nombre de catéchumènes.

CHAPITRE XXIX

Fondation du village de Jo-Ri-Krong. — Arrivée de M. Suchet. — Sa mort. — État de la chrétienté.

Pendant que M. Besombes travaillait à Tou-Er, je n'étais pas resté inactif. On se souvient qu'à Ko-Xam commence la plaine du Ro-Ngao qui s'étend à l'ouest, sur les deux rives du Bla, à une grande journée de chemin. C'est dans cette plaine, sur la rive droite, que se trouve Ro-Hai. Je fis choix pour mon nouvel établissement d'un lieu situé également sur la rive droite, à mi-chemin de Ko-Xam à Bo-Hai. Toute cette plaine, formée de terrains d'alluvions est excessivement fertile. Sans parler du Bla qui chaque année, pendant quelques jours, en inonde une partie, de petits cours d'eau descendent des montagnes, et ne demandent qu'à être dirigés pour rafraîchir et arroser tous les coins et replis du terrain. Il y a aussi d'immenses marais qu'il suffirait de sillonner de quelques canaux pour en faire des rizières magnifiques, et où les sauvages, avec leurs pauvres moyens de culture, n'ont jamais eu le courage d'entreprendre un champ.

En cela ils ont eu raison, car, dans ce pays surtout, un pareil travail est au-dessus des forces de pauvres gens obligés de cultiver la terre, les mains nues en quelque sorte, je veux dire sans animaux, sans charrues, sans aucun instrument de labourage. Pourquoi le sauvage cherche-t-il les côtes, les montagnes ou les forêts de haute futaie pour faire son champ ? C'est que l'ennemi qu'il redoute le plus, c'est l'herbe ; s'il sème son riz dans un terrain bas et humide, l'herbe croit plus vite que le riz. Il a beau racler le sol avec sa petite pioche du matin au soir, il n'a pas encore passé son instrument sur le champ tout entier, que derrière lui l'herbe repousse plus vivace qu'auparavant. Il ne sait plus où donner de la tête, et son riz est étouffé en sortant de terre. Et puis, il ne suffit pas, dans ces contrées où la végétation est d'une richesse et d'une rapidité étonnantes, il ne suffit pas, dis-je, de

racler ou même d'arracher ces herbes pour les faire mourir, il faut les transporter de suite hors du champ ; autrement, une petite pluie qui tombera la nuit les fait revivre et reverdir sur toute l'étendue piochée la veille. Voilà pourquoi le sauvage est forcé de laisser en friche les terres basses les plus fertiles, pour aller suer toute l'année sur des plateaux arides.

J'avais donc, outre les raisons expliquées dans le chapitre précédent, un puissant motif de sortir de Ko-Xam et de me transporter dans la plaine. Ko-Xam, dont tous les champs sont situés sur des montagnes peu fertiles, n'était pas susceptible de devenir jamais un grand village, et surtout on ne pouvait pas, dans ces lieux trop escarpés, faire facilement usage de la charrue. Or nous avons compris l'utilité, la nécessité même d'apprendre à nos chrétiens à se servir des bœufs et des buffles, de la charrue et des autres instruments de labourage, afin qu'ils pussent se procurer un riz plus abondant par des travaux moins pénibles, et que, les champs une fois défrichés, on ne fût plus obligé de les abandonner de nouveau à la forêt. C'était évidemment le seul moyen de fonder des villages stables et populeux, de grouper peu à peu, dans quelques grands centres, les sauvages éparpillés dans une foule de petits hameaux, et de faire disparaître ainsi l'un des plus grands obstacles à l'action du missionnaire.

Dans mon plan, le nouveau village chrétien devait être en même temps une ferme modèle. J'envoyai donc d'avance quelques uns de nos jeunes Annamites acheter des buffles et des bœufs dans la tribu des Ha-Gou. D'autres descendirent en Cochinchine pour nous procurer des charrues avec tous les autres instruments dont les Annamites se servent pour leurs rizières. Le Père Do, à Ro-Hai, fit comme moi, car toutes les terres autour de son village sont labourables par la charrue. La chose lui était même plus facile qu'à moi, car il n'avait pas à se déplacer, tandis qu'il me fallait transporter à une assez grande distance tout le personnel de ma maison, et construire des abris en même temps que défricher le terrain ; aussi put-il mettre la main à l'œuvre avant moi. Au reste, dès le commencement, et toujours depuis, les deux postes se portèrent mutuellement secours pour tous les grands travaux.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici de quoi se compose le personnel de ce que nous appelons : maison du prêtre, que celui-ci soit Européen ou Annamite. Il y a d'abord un certain nombre de jeunes gens annamites qui se sont dévoués d'eux-mêmes, et qui ont quitté leur pays pour aider les Pères dans l'œuvre de la prédication de

l'Évangile. Ils remplissent à peu près les mêmes offices que les frères servants dans beaucoup de congrégations religieuses. Quelques uns sont employés comme catéchistes, d'autres exercent divers métiers manuels ; la plupart savent travailler la terre. Ce sont ces derniers qui ont appris aux sauvages à se servir de la charrue. Viennent ensuite les sauvages que nous avons rachetés de la servitude, comme je l'ai expliqué dans le cours de mon récit. Malheureusement nous ne pouvons pas délivrer toutes ces malheureuses victimes de la guerre, nos moyens sont trop limités, et nous préférons, le cas échéant, payer la rançon des petits enfants ou des jeunes gens des deux sexes. Ceux qui ne sont pas encore parvenus à l'âge de raison, nous les baptisons immédiatement ; quant aux autres, nous commençons à les instruire dès leur entrée chez nous. Presque tout le personnel sauvage de ma maison se compose d'individus rachetés par moi dans leur enfance. Il y en a pourtant que j'ai achetés déjà mariés, mais ceux-là sont peu nombreux, car j'ai préféré les avoir d'un âge où les bonnes leçons sont plus facilement reçues. Aussi tous ces néophytes qui ont passé leur vie presque entière sous mes yeux et dans ma compagnie, sont en général les chrétiens les plus instruits et ceux qui donnent le plus de consolation. Quand ils arrivent à l'âge d'être mariés, je les établis. Chacun d'eux vient me confier le secret de son inclination, et le mariage se conclut rapidement. Il n'est question ni de dot, ni de notaire, ni de maire ; les fiancés se présentent d'abord au saint tribunal, puis aux pieds des autels, pour recevoir la bénédiction nuptiale, et c'est fini. Pour le dire en passant, la fidélité des sauvages dans le mariage est admirable. Pendant vingt ans, je n'ai pas rencontré un seul cas d'adultère dans les villages chrétiens. Je reviens à mon sujet.

Le terrain choisi, l'emplacement du nouveau village fixé, je m'efforçai de décider les chrétiens de Ko-Xam à venir avec moi. Un grand nombre y consentirent d'abord, puis ils hésitèrent, puis me promirent de nouveau, puis retirèrent encore leurs promesses. Enfin, lorsqu'il fallut sortir de Ko-Xam, et se diriger vers la plaine, deux familles seulement me suivirent. J'éprouvai une vive douleur de me séparer de mon troupeau, mais je ne pouvais ni ne voulais reculer ; l'avenir de la mission le demandait, et j'étais résolu de marcher de l'avant, dussé-je être seul avec les Annamites. L'une des deux familles qui consentait à me suivre était, on le pense bien, celle de Hémur, le premier chrétien bahnar. Le jour même de mon départ, un chef de

famille, étranger à Ko-Xam, demanda à se joindre à moi. Je fus heureux de l'admettre.

« Voilà probablement, me dis-je, le premier infidèle qui recevra le baptême dans le nouveau village. »

La famille de cet homme se composait de seize personnes, dont les deux tiers enfants ou jeunes gens non mariés. La nouvelle colonie, de quatre familles en y comprenant la mienne, quitta Ko-Xam en décembre 1866. Dans ce pays, les pluies cessent absolument en novembre, et il ne tombe plus d'eau jusqu'en mars ou en avril. C'était une bonne saison pour des gens sans abri. Quelques mois à l'avance, j'avais fait préparer par mes gens, plusieurs champs de riz autour du futur village, et comme nous n'avions encore ni le temps ni les moyens de les cultiver à la charrue, je crus plus prudent, pour cette première année, de les faire travailler à la manière des sauvages, sans toucher encore ni aux marais ni aux terres basses et humides. Nous avions donc nos maisons à construire, et la forêt à défricher. Après avoir examiné quel travail devait avoir la priorité, nous fûmes tous d'avis que, par ce beau temps, nous pouvions bien passer encore deux mois à la belle étoile, et que le plus pressé était d'abattre la forêt afin de préparer des champs pour semer le riz en avril. La forêt abattue, pendant que le bois sécherait, nous nous occuperions de construire nos cases. Nous convînmes en outre que, durant cette première année, on travaillerait en commun à tous les ouvrages soit des champs soit des maisons. On se mit à l'œuvre avec ardeur et d'un cœur joyeux, aussi fîmes-nous beaucoup de besogne en fort peu de temps. Le soir on retournait aux bagages, on allumait de grands feux ; et pendant que j'instruisais la famille infidèle qui avait demandé à faire cause commune avec nous, les femmes cuisaient le riz, les hommes tout en fumant apprêtaient des rotins pour les cases à construire plus tard, d'autres tâchaient de prendre quelques poissons dans le Bla. En abattant la forêt, on faisait choix des bois propres à la construction des maisons, et le soir on les trainait avec soi en rentrant. Après le repas, on récitait la prière en commun, puis on se divisait en groupes de six à sept, les hommes séparés des femmes. Chaque groupe remettait du bois sur son feu, et on se livrait à un sommeil profond, la terre pour matelas, la voûte étoilée pour ciel de lit. On peut m'en croire, ce genre de vie avait ses charmes, et si j'avais été en bonne santé comme autrefois, je n'aurais rien désiré de mieux.

Ce fut ma maison qu'on construisit la première. J'en occupai une partie, avec mes Annamites, réservant l'autre moitié pour

chapelle, en attendant que nous pussions en bâtir une plus convenable l'année suivante. Avant la saison des semailles tous nos travaux de construction furent terminés. Le bon Dieu nous donna une excellente récolte.

Après la moisson, comme chaque famille avait sa maison, on me pria de partager le riz entre les familles, et suivant le nombre des membres de chacune d'elles. Toute cette année 1867 se passa dans l'union la plus cordiale et la plus joyeuse. S'il y avait quelque petit différend, je n'avais qu'à dire un mot, tout rentrait dans la paix. Le jour où l'on commença à manger le riz nouveau, le bon Dieu m'accorda la grâce d'admettre quinze adultes au baptême. Notre village définitivement fondé prit le nom de Jo-Ri-Krong. Nous étions heureux, et nous bénissions ensemble la divine Providence.

L'année suivante, notre prospérité augmenta encore par les grands progrès de notre agriculture. Pour la première fois, mes néophytes mirent la main à la charrue. J'avais pu me procurer, chez les Ha-Drong, un magnifique éléphant ; je le vendis au gouvernement d'Annam pour huit barres d'argent, et son prix fut employé à l'acquisition de nombreux instruments aratoires. Comme les sauvages n'avaient pas le moyen de s'acheter en une fois tout ce qu'il fallait, je leur prêtai mes buffles et tous les accessoires du labourage. Mes jeunes Annamites allaient même travailler pour eux, un jour avec une famille, un jour avec une autre, afin de leur apprendre à tenir la charrue, et à faire des rizières. D'un autre côté, les sauvages des villages environnants venaient souvent voir travailler ceux du nôtre, et, au temps de la moisson, ils furent frappés de la beauté et de l'abondance de notre riz. Aussi, dès la première année de notre séjour à Jo-Ri-Krong, plusieurs de nos voisins demandèrent à venir s'installer avec nous, et, en 1868, notre petite population fut plus que doublée. J'avais toujours quelques catéchumènes de plus à instruire, et chaque soir, après les travaux de la journée, ma maison se remplissait d'hommes, de femmes et d'enfants qui venaient apprendre les prières.

Il vaut infiniment mieux que le village ne se peuple que peu à peu et à la longue. Et la raison en est bien simple. À mesure que quelque nouveau sauvage m'arrive, je travaille à lui inculquer nos idées, différentes des siennes sur beaucoup de points. Je fais en sorte qu'il entre dans nos vues et dans notre esprit. Cette transformation s'opère vite chez lui, quand il est seul étranger au milieu d'une foule déjà assimilée à nous. Mais si tout un village, ou la moitié d'un village demandait à entrer à la fois, il me serait difficile de manier tant de

personnes et de les façonner à volonté. J'aspire à fonder à Jo-Ri-Krong une chrétienté nombreuse ; mais plus elle se formera lentement et plus elle sera solide. La première condition qu'on doit accepter en entrant chez nous, c'est de renoncer à faire des superstitions publiques : c'est surtout de ne plus attribuer les malheurs, les maladies, la mort, à des sorts jetés par des personnes hostiles. On a vu, dans mon récit, que les neuf dixièmes des grandes injustices et des guerres des sauvages proviennent de ce préjugé absurde, qui malheureusement est très enraciné. Je ne fais nullement aux nouveaux venus une obligation de devenir chrétiens ; une conversion imposée ne serait ni sincère, ni agréable à Dieu. Mais ils consentent ordinairement à laisser de suite baptiser les petits enfants, à laisser instruire ceux qui sont en âge de comprendre. Quant aux adultes, il y en a qui tardent longtemps à embrasser la foi ; quelques uns mêmes refusent absolument. J'espère qu'un séjour prolongé, dans un milieu tout chrétien, affaiblira peu à peu leurs préjugés, et facilitera l'action de la grâce divine.

Nous ne sommes plus au temps où, objets de frayeur pour les sauvages qui ne voulaient nous recevoir nulle part, nous étions réduits à nous bâtir de nos mains une pauvre hutte dans la forêt, et où nous vivions de pousses de bambou et de racines. Maintenant, l'abondance règne autour de nous. Sans parler du riz que nous faisons produire à nos champs, nous avons du maïs qui vient ici incomparablement mieux qu'en Europe. Seulement, nous sommes réduits à manger ses grains tout entiers en les brûlant au feu, parce que nous ne pouvons pas les moudre pour en faire de la farine et du pain. En France, dans mon pays des Pyrénées, on fait avec la farine de maïs un pain qui, à mon goût du moins, est bien meilleur que le riz. Il nous faudrait absolument un moulin ; ce serait un avantage incalculable pour ces pays sauvages, parce que le maïs demande beaucoup moins de travail que le riz. Une fois sorti de terre, il croit très rapidement, et par suite, n'a presque point à redouter les mauvaises herbes. En dehors de ces produits de la terre, nous avons actuellement dans nos maisons des poules, des porcs, des chèvres, des bœufs, des buffles, des pigeons, et même quelques chevaux et quelques éléphants. Mais pour monter à cheval, il nous faudrait des chemins. Jusqu'à présent, je ne puis guère aller à cheval que de chez moi jusque chez le Père Do à Ro-Hai. Nous avons fait une jolie route entre ces deux postes. Les éléphants nous servent pour les gros fardeaux ; après la moisson ils apportent le riz,

des champs au village. Ils vont aussi jusqu'en Annam chercher le sel et tous les objets qu'on nous envoie de France ou de Cochinchine.

À tous ces progrès qui regardent le bien-être matériel, le confortable, ajoutez que je puis me dire réellement le roi de Jo-Ri-Krong. Il est vrai que mon autorité ne s'étend guère loin ; mais si j'avais les goûts de César, qui préférerait être le premier dans un pauvre village des montagnes plutôt que le second à Rome, j'aurais lieu d'être satisfait de ma position. Le plus grand avantage de cet état de choses, c'est que notre sainte religion semble devoir s'établir dans ce pays, sinon rapidement, au moins solidement. C'est là le grand, l'unique but de toutes mes entreprises et de toutes mes fatigues. À Ro-Hai, le Père Do procède absolument comme moi à Jo-Ri-Krong ; il a même, pour ce qui regarde le temporel, un établissement plus fourni et plus considérable que le mien.

Et cependant il est toujours vrai de dire qu'on ne peut pas avoir tous les bonheurs à la fois. Lorsque les moyens d'existence devinrent plus abondants, je n'étais plus en état d'en profiter. Mon estomac, entièrement délabré, ne pouvait plus depuis deux ou trois ans digérer une bouchée de viande. Autrefois, j'avais bon appétit quand nous n'avions rien à manger, et ma santé se soutenait ; maintenant que le bien-être arrivait, je ne pouvais pas en jouir, et j'étais malade. Déjà, lorsque M. Besombes était revenu d'Annam, Mgr Charbonnier m'avait invité à descendre chez lui pour rétablir ma santé. Je lui avais demandé en grâce de me laisser encore au moins cette première année, parce que j'étais absolument nécessaire à l'établissement de mon nouveau poste. Maintenant qu'il était fondé, je me trouvais, par la mort de mon confrère, le seul missionnaire français chez les sauvages, et je ne pouvais guère songer à les laisser seuls. Un jour, plus faible encore qu'à l'ordinaire, je réfléchissais tristement que ma mort ou mon absence serait, peut-être bientôt, la ruine de ce qui avait été fait avec tant de peines, quand je vis arriver, à l'improviste, un jeune missionnaire que Monseigneur envoyait à mon secours. C'était M. Suchet.

Il faut avoir soi-même éprouvé un tel bonheur pour bien comprendre mon émotion. Lui aussi rayonnait de joie. Ses yeux, son visage, tous ses mouvements laissaient deviner le zèle apostolique qui embrasait son jeune cœur. Il avait vingt-quatre ans.

« Le bon Dieu m'envoie travailler avec vous, me dit-il, vous êtes malade, vous n'en pouvez plus, moi je suis fort et je vous aiderai. »

Pauvre confrère, pensai-je en moi-même, les fièvres ne tarderont pas à pâlir ces fraîches couleurs et à briser ce corps si robuste ! Mais qui eût supposé qu'avant deux mois, il allait me quitter lui aussi, pour aller au ciel ? C'est une tendre attention de la Providence que l'homme ne connaisse pas les maux à venir, car jamais il ne pourrait jouir du bonheur présent. L'arrivée de M. Suchet fut une réjouissance publique. Ce jour-là on n'alla pas aux travaux des champs. Tous les néophytes vinrent ensemble le féliciter de son heureuse arrivée et lui manifester leur allégresse. Le nouvel arrivé ne sachant pas la langue, je pris la parole à sa place, et je leur dis :

« Vous voyez, mes chers enfants, combien le bon Dieu vous aime. Vous étiez tout tristes en me voyant si malade, et vous trembliez que ma mort ne vous laissât orphelins. Maintenant j'ai un remplaçant, et vous avez un nouveau Père. Je suis bien heureux, et vous avez lieu d'être heureux aussi. S'il a quitté un père, une mère, treize frères et sœurs bien-aimés pour venir vous trouver si loin, c'est qu'il aime beaucoup vos âmes. Voyez si vous ne devez pas vous-mêmes aimer vos pauvres âmes et travailler à les sauver. »

Il ne me fallut pas longtemps pour connaître quel trésor je possédais dans mon jeune confrère. Il était d'une piété, d'une humilité et d'une charité rares, et j'étais sûr de trouver en lui un ami précieux. Deux ou trois jours seulement après son arrivée, il écrivit à Mgr Charbonnier que déjà il se plaisait beaucoup chez les sauvages. Il eut aussi la bonté de s'occuper de moi, et de dire à notre évêque que ma maladie était grave, et que Sa Grandeur ferait peut-être bien de me rappeler pour quelque temps auprès d'elle. Monseigneur m'envoya l'ordre de descendre en Annam ; mais, quand je reçus cette lettre, M. Suchet n'était déjà plus. Trois accès de fièvre pernicieuse suffirent pour le mettre au tombeau, et un cercueil qu'on avait fait pour moi reçut le corps du jeune missionnaire. Je n'oublierai jamais l'édification, trop courte, hélas ! qu'il nous donna dans ces quelques semaines. Je voulus, sur sa tombe, dire quelques mots à ces mêmes chrétiens que j'avais félicités naguère de son arrivée et qui étaient là maintenant pour le pleurer. À peine eussé-je ouvert la bouche, que les sanglots étouffèrent ma voix. Que la volonté de Dieu soit faite toujours et en tout ! J'écrivis à Mgr Charbonnier pour lui annoncer cette triste nouvelle et pour lui dire que, les circonstances ayant changé, j'attendrais un nouvel ordre avant de quitter mon poste,

maintenant que je n'avais plus de confrère pour m'y remplacer. Sa Grandeur me répondit :

« Que gagneront vos sauvages si vous venez à mourir ? Ne vaut-il pas mieux qu'ils souffrent de votre absence pendant quelque temps, et que vous retourniez ensuite chez eux en état de travailler ? Je crois que vous devez venir de suite ; je vous attends. »

Nous pensions d'abord que quelques mois passés en Cochinchine me rétabliraient assez pour que je pusse regagner mon poste. Mais, loin de guérir, je faillis mourir auprès de Sa Grandeur, qui, voyant que mon état empirait toujours, m'a ordonné de revenir en France pour quelque temps.

Le nombre des chrétiens chez les sauvages Bahnars est aujourd'hui de huit à neuf-cents. Ils se trouvent dans sept villages. Le plus éloigné de ces villages est à une petite journée du poste de Bo-Hai qui est le point central de la mission. Autour de Ro-Hai et de Jo-Ri-Krong, on fait les rizières comme en Cochinchine. On y possède des bestiaux déjà nombreux et qui le deviennent de jour en jour davantage.

Depuis que je suis en France, j'ai reçu une lettre du Père Do qui me donne de bonnes nouvelles et m'assure que les sauvages attendent mon retour avec impatience. Il me recommande d'apprendre à faire du pain de maïs, et de me procurer un moulin à bras. Que le bon Dieu conserve ces chers néophytes, et qu'il me donne la grâce d'aller les retrouver bientôt !

Je prie ceux qui liront ces souvenirs, de ne pas oublier dans leurs prières les pauvres Sauvages Bahnars.

Commencé à Kon-Ko-Xam, en 1865.

Terminé à Paris, au séminaire des Missions Étrangères,
le 28 Janvier 1870. Pierre Dourisboure, Missionnaire apostolique.

« DICTIONNAIRE BAHNAR-FRANÇAIS »

P.X. Dourisboure

(Pierre Xavier Dourisboure)

1889

**L'autre mémorable travail
de notre missionnaire.**

Voir absolument un extrait dans internet
dans une de mes publications :

« Bahnar deitu Salbaiak »

pages 45 à 62.

*Celui qui serait intéressé
par le dictionnaire complet,
peut se le procurer sur internet.*

**DICTIONNAIRE
BAHNAR-FRANÇAIS**

PAR

P. X. DOURISBOURE,
DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES,
ANCIEN MISSIONNAIRE DES BAHNARS.



HONGKONG

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉTRANGÈRES

1889

**Quelques belles pages de Monseigneur Paul ZEITZ,
évêque de Kontum (1977).**

**Il s'agit d'une véritable ode au peuple bahnar.
Nous nous associons pleinement à cet hommage
en solidarité avec ce peuple cruellement malmené
à travers son Histoire.**

**Quelques 100 ans avant Mgr Zeitz,
la création d'une chrétienté parmi cette population
avait valu au père Pierre Dourisboure le titre de :
« *Fondateur de la Mission des Bahnars.* »
Et parmi ceux qui poursuivront cet apostolat
nous retrouvons deux autres Basques :
le Père Dominique Iribarne d'abord,
puis, plus tard, le Père Théophile Bonnet.**

Nous remercions vivement M. Pello Fagoaga
pour nous avoir découvert et prêté ce livre.

- **Monseigneur Paul Zeitz** est né au Havre en 1906. Membre de la Société des Missions Étrangères ;
- missionnaire au Vietnam depuis 1937 ;
- évêque de Kontum, sur les Hauts-Plateaux du Sud Vietnam en 1952.

À partir de son livre publié en 1977.

Histoire.

Le Viet-Ming, d'inspiration communiste, a été créé vers 1941 pour combattre les Japonais d'abord, les Français ensuite. Il établira son pouvoir à Hanoï, Vietnam nord, en 1954, après sa victoire de Dien Bien Phu contre les Français.

Le Viet-Cong, toujours d'inspiration communiste, a été créé dans les années 60 pour combattre les Américains ; le Viet-Ming du nord aidera à fond le Viet-Cong du sud jusqu'au départ des Américains en 1976 et la réunification du Vietnam nord et sud.

Toute une période qui se déroule dans un état permanent de guerre, avec son cortège de misères, d'évènements tragiques, de haine et d'instabilité :

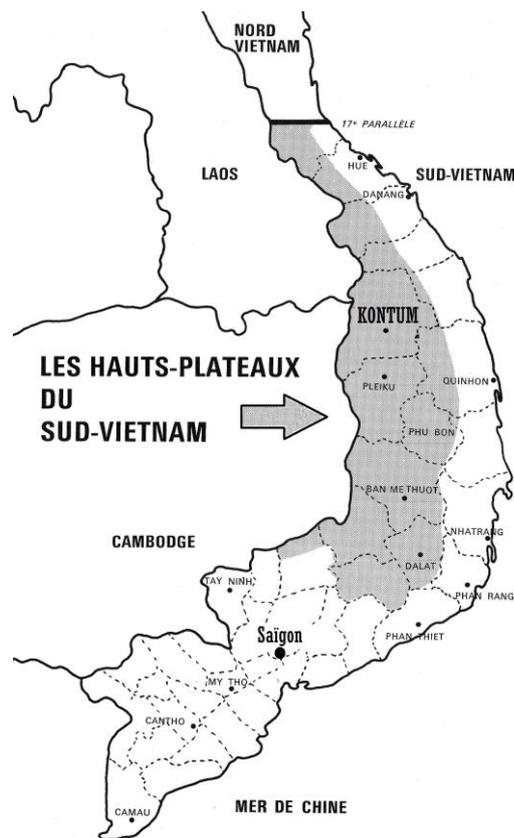
- 1940 : Attaque japonaise au Nord Vietnam ; occupation de tout le pays.
- 1942-1945 : Très nombreux raids de bombardiers Alliés, destruction progressive de réseau routier, ferroviaire... Conséquence, la famine, qui fait un million de victimes au seul Vietnam nord.
- 1945 : Hô Chi Minh prend le pouvoir à Hanoï.
- 1946 : Le 19 décembre, la guerre du Corps Expéditionnaire français commence.
- 1954 : Dien-Bien-Phu , les Hauts-Plateaux (dont la région des Bahnars) ravagés par la guerre ; des villes abandonnées et occupées par le Viet-Ming ; les accords de Genève.
- 1960 : L'arrivée de l'armée américaine : en marche vers l'enfer...
- 1968 : 35 villes simultanément attaquées dans la nuit du Nouvel An asiatique : c'est le "Têt Mâu Thân". Kontum est dévasté.
- 1969 : Les USA commencent le désengagement.
- 1972 : Offensive générale Viêt-Cong ; Kontum est de nouveau ravagé.

—1975 : 25 divisions communistes se ruent à l'assaut du sud. Les Haut-Plateaux tombent en deux semaines.

(Malgré le drame quasi ininterrompu vécu par ce peuple pendant ces décennies, dans les pages suivantes Mgr Paul Zeitz chante tout son espoir en la survie de ces hommes et de ces femmes, nos frères et sœurs, rappelle-t-il opportunément et nous invite à ne pas demeurer indifférents.

Ces dernières temps nous avons noté une légère amélioration de la situation générale au Vietnam.

Les rapports avec les occidentaux se sont nettement améliorés. Espérons que cette ouverture au monde se poursuivra pour le bonheur de ce peuple bahnar, communauté particulière, distincte des vietnamiens et au destin véritablement tragique, aimé par nos missionnaires jusqu'au sang et que nous ne sommes pas prêts d'oublier.H.D.)



Les premiers explorateurs des plateaux du sud de la péninsule indochinoise ont été des missionnaires et les premiers documents que nous possédons sur le pays et ses habitants sont leur œuvre.

Ceci pour porter un témoignage de respect pour ces Bahnars trop méconnus, d'admiration pour leur culture et leur civilisation, dont l'équilibre et la sagesse leur ont permis de survivre ; de confiance, en leurs capacités évolutives, d'amitié, de gratitude enfin envers tous ceux, nombreux, qui ont aidés les missionnaires dans leur difficile apostolat.

Ci-dessous, leur passé d'abord, ce qu'ils étaient hier et sont encore, en partie, aujourd'hui. Puisse ces images éveiller au moins l'attention, et s'il se peut, la sympathie du lecteur envers eux.



Langues.

Première source d'étonnement : cette ethnie est divisée en plusieurs tribus recensées. Qui plus est, chacune a son dialecte particulier. Toutefois, ils se rattachent tous à deux groupes linguistiques principaux : le Mon-Kmer et le Malayo-Polynésien.

Jusqu'en 1850, ils n'avaient aucun système d'écriture. Ce sont les premiers missionnaires qui à cette époque leur ont apporté une écriture romanisée (par les pères Jean-Pierre Combes et Pierre Dourisboure, NDLR).

Ce qui frappe ensuite, c'est l'extrême diversité des types morphologiques rencontrés au sein même de plusieurs tribus : amérindiens, au faciès Peau-rouge "presque plus vrai que nature", négroïdes, polynésiens, mélanésiens, indonésiens, type le plus répandu, et d'autres encore.

De race pure, il n'en est pas plus question ici que chez aucun autre peuple du globe. On ne saurait d'ailleurs oublier que l'Indochine (le Vietnam) est le "Finistère" du continent asiatique, le point d'aboutissement d'innombrables migrations humaines, depuis les temps préhistoriques.

De même, on connaît la grande régression marine, datant de la dernière glaciation d'il y a vingt mille ans, où le niveau marin était descendu 130 mètres au-dessous du niveau actuel.

Ainsi des hommes ont pu voyager sur cet immense continent qui englobait les Philippines, les îles de la Sonde, Sumbava, les Moluques, les Célèbes et reliait alors Malaisie et Indochine. Ainsi s'explique que l'on retrouve dans toutes ces contrées du bord occidental du Pacifique, une faune et une flore identiques; la même race brune ; des langues communes (ainsi celles des Jorai du Plateau de Plei-Ku (Viêtname), et des Dayak (Bornéo) ou d'autres apparentées ; la même civilisation ; mêmes coutumes et croyances ; mêmes expressions artistiques, surtout dans les tissages et les arts funéraires, mêmes techniques.

Qui plus est, toutes ces ethnies ont un fond commun de légendes qui doivent être entendues comme témoignages de valeur, car elles sont la mémoire orale de tous les peuples avant que ne fut introduit l'écriture.

Population (proprement bahnar): environ 400.000 habitants.

Géographie. Climat.

Cet ici, vu de la haute mer, apparaît comme une muraille élevée : c'est le bord oriental d'une immense table rocheuse située bien au Sud du fameux 17ème parallèle : les Hauts-Plateaux.



Ni centenaire, ni sorcière “au mauvais œil”, mais usée prématurément par la rude vie des femmes de la forêt.

On y trouve des sommets nombreux, dont le plus élevé, le Ngoc Eang, atteint 2.750 m, jaillissant au milieu d'un splendide moutonnement de contreforts, croupes et vallonnements. Cependant l'altitude moyenne est de 600 à 800 mètres.

De larges nappes basaltiques, d'origine volcanique avec leurs coulées et leurs produits d'explosions, ont fait les « Terres rouges », fertiles quand elles sont couvertes et arrosées, latérisées quand elle sont dénudées. Le plateau de Plei-Ku, avec sa forêt morte, ses volcans éteints et ses cratères où dorment d'admirables petits lacs, est typique à cet égard. À l'Ouest, les Hauts-Plateaux s'abaissent en pente douce vers le Mékong.

Le climat subtropical est tempéré par l'altitude; l'air est plus léger, moins humide que sur la côte et dans le delta du Sud. Les vents commandent deux saisons : la mousson d'été, de mai à octobre, apporte de la mer les pluies diluviennes et les typhons ; puis celle d'hiver balaie le ciel de tout nuage, provoque la sécheresse, l'érosion éolienne et les « trombes » de poussière, les feux de brousse.

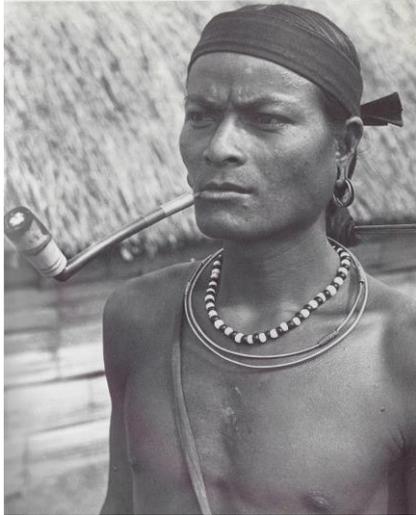
Et de nos jours encore, quand le vent souffle en rafale et que sévit la sécheresse, on sait, au pays bahnar, que c'est à cause des paroles méchantes du Bok Rok; par contre, quand la pluie tombe et fait verdier les champs et les jardins, chacun se souvient des paroles bienveillantes du Bok Xet.

Les hauteurs sont hérissées de forêts denses, à la végétation luxuriante. Ailleurs, c'est la savane ou la forêt clairière.

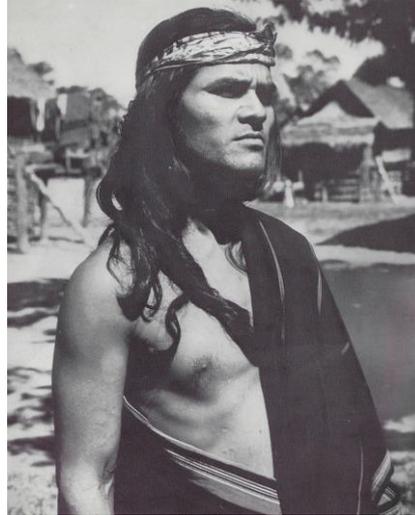
Quant à la mystérieuse et inexorable "fièvre des bois" : le paludisme ; son complice l'anophèle, et l'on sait depuis quelques décennies se guérir de l'un et se protéger de l'autre.

Coquetterie féminine
mélanésienne :
le lobe de l'oreille
distendu par un anneau
touchera un jour l'épaule.

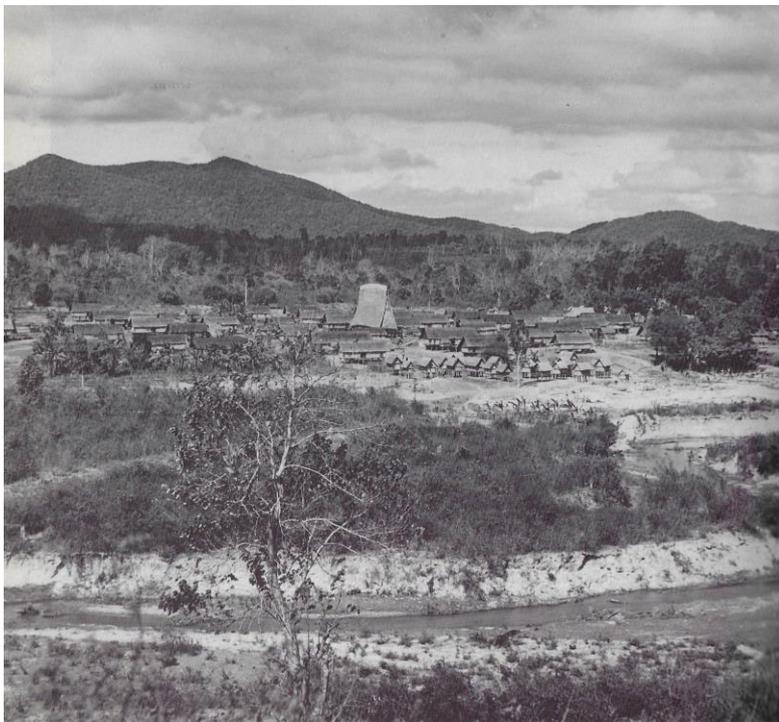




Type mélanésien...
En recherche de longues oreilles...



Les Peaux-rouges d'Amérique ne
renieraient sans doute pas cet homme...



Paysage
du Pays
Bahnar

Le
village
de
Plei-
Touer



La “Maison commune” style bahnar, légitime fierté du village. Toute en lignes courbes, au toit en ‘fer de hache’ hardiment élancé. Les jeunes gens, habiles à grimper, en sont les constructeurs sous la conduite des anciens.



En haut :

Aux femmes, le ravitaillement en eau potable. Les récipients sont constitués par une variété de courges évidées de leur pulpe, dont il ne reste qu'une écorce durcie.

En bas :

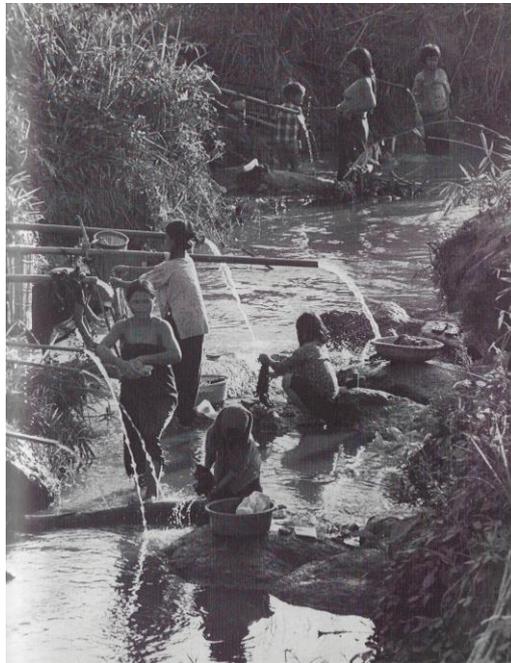
La Source ! Point vital du village où l'eau doit être assez proche, abondante et saine; sinon c'est la maladie, la mort, qui entrèrent au village.

C'est sa découverte qui est un des éléments déterminants du choix de l'emplacement d'un village. Pour en juger, tout adulte montagnard possède une science toute empirique, mais sûre, qui lui fait découvrir, capter, aménager la Source.

Quand une autorité parallèle à celle des *Kra* l'oblige à s'installer n'importe où, n'importe comment, c'est une catastrophe dont pâtit la population.

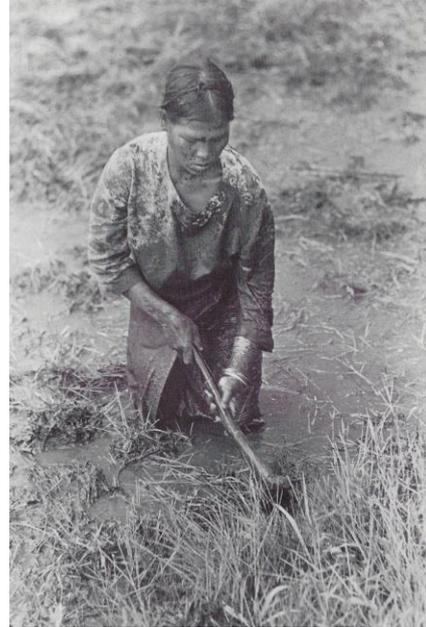
Le Montagnard est propre, il use abondamment du bain. La source du village est donc non seulement le point de ravitaillement en eau ménagère, mais encore le lieu où femmes et petits enfants se baignent.

Les hommes iront à la rivière et se retrouveront à la source, mais au temps où les femmes se seront retirées.





Le *muih* ou dur abattage de la forêt, en vue d'établir une zone d'ensemencement du riz, le *ray*.



Travail non moins pénible : "labourage" d'un bas-fond marécageux.

L'homme défriche la forêt, puis la brûle ; travail harassant qui exige force, endurance, habileté pour préparer le *ray* ou culture du riz sur brûlis. Le défrichement n'est jamais définitif : 3 ou 4 ans plus tard la forêt a repris ses droits et il faut redéfricher... (Cette situation a un peu évolué depuis, NDLR).

Aux hommes comme aux femmes s'imposent les durs travaux quotidiens ou saisonniers, garantie de la survie de tous.

La Forge, en tout village, a sa place et son *Yang* protecteur – *Yang tonem* – C'est là que les artisans initiés au travail du fer façonnent sabres, coupes-coupes, lances et houes, aiguisent de fines lames de couteaux.

Deux grosses poches en cuir de bœuf, actionnées alternativement avec les bras, font office de soufflets. En l'absence de houille le combustible est le charbon de bois, un bois dur ou résineux, capable de porter le fer au rouge, voire de traiter directement le riche minerai de fer qui abonde en particulier chez les Sodang.

Sans la Forge, sans outillage et l'armement qui en sort, que ferait, que deviendrait le Montagnard ?



« LA FEMME FORTE... » selon les Bahnars, telle ils se la représentent, telle elle est en effet ; c'est une dure besogneuse. Ici, le "pilonnage" du paddy.

Aux femmes, le ravitaillement en bois de chauffage, qui sera soigneusement stocké sous la maison (voir aussi la photo page 25) ; le portage de l'eau, celui de la paillotte pour les toitures ; le "pilonnage" et le vannage du paddy ; tous les travaux ménagers ; le soin des enfants. Jamais inactive, elle égrène encore le coton brut sur un appareil rudimentaire, muni d'une vis hélicoïdale que les hommes savent tailler parfaitement dans le bois de *Lim*, dur comme le fer. Puis elle le file, le teint, le tisse en de jolis coloris et motifs, pleins d'esprit inventif et d'humour, ou reproduisant les dessins deux fois millénaires de la culture dongsonienne tels qu'on les voit encore sur les tambours de bronze de cette époque.





Sur ce métier à tisser des plus rudimentaires, la femme montagnarde réalise des merveilles.

Un art révélateur de leurs qualités d'âme.



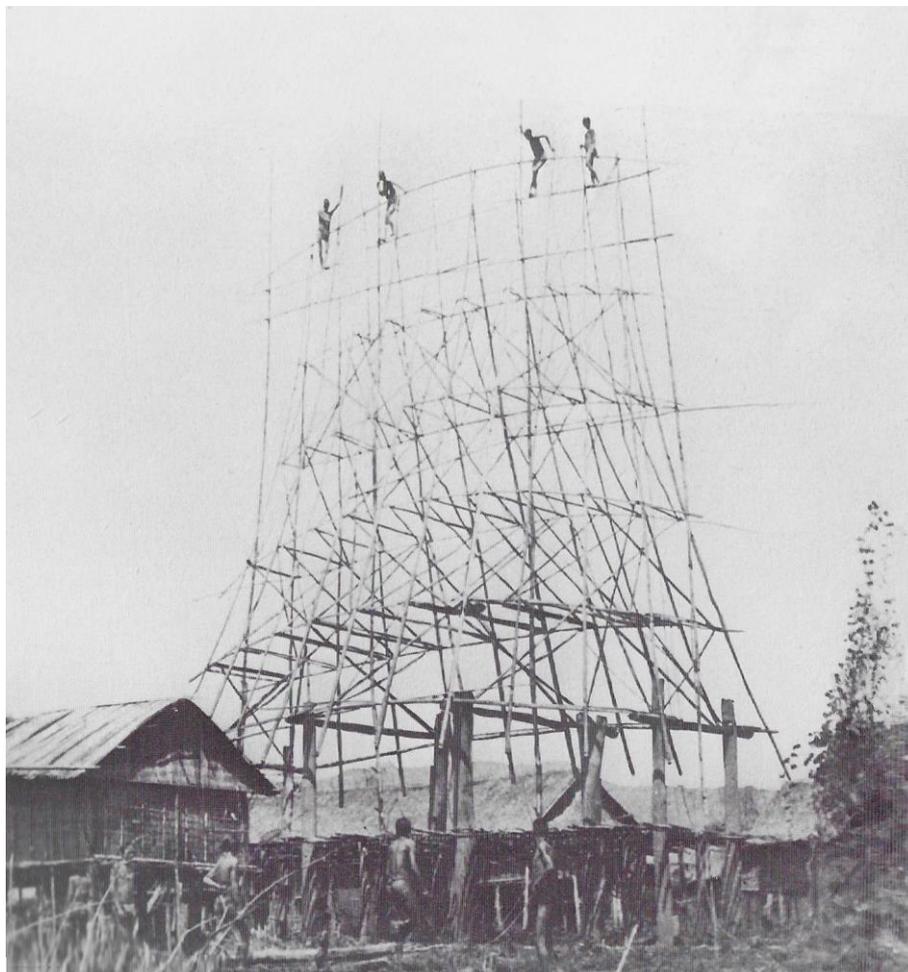
Tous les connaisseurs sont unanimes à estimer que vannerie et tissage des Montagnards sont parmi les plus beaux du monde.



Après le pilonnage,
le vannage du riz
est encore affaire
de femmes.



Orgue à mains
des jeunes filles,
dont elles jouent
sans y toucher,
simplement
en frappant
dans leurs mains.



Construction d'une maison commune Bahnar par les jeunes gens sous la conduite des anciens. Cette habile triangulation permettra à la maison de résister aux typhons. Tant d'ingéniosité, de dextérité et de témérité nous permettent de penser que ce peuple résistera à tous les "typhons" uniformisateurs et gardera sa personnalité si attachante. H.D.



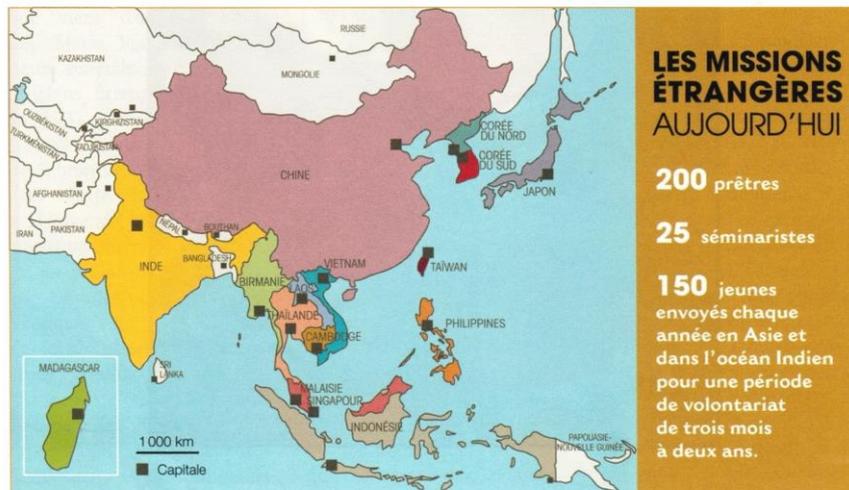
LES MISSIONS ÉTRANGÈRES (2017)

Les prêtres des Missions Étrangères de Paris (MEP) partent en Asie et dans l'océan Indien depuis **350 ans**



Pour contacter la rédaction :
revuemep@gmail.com

Pour découvrir l'actualité de la mission
et des services de la rue du Bac :
www.mepasie.org



Comme l'indique "Etxeko etxeko", ce livre a été confectionné avec les moyens du bord et remis à l'imprimerie en PDF. Nous vous supplions d'être indulgents sur les imperfections. Milesker. H.D.



Achévé d'imprimer
sur les presses de
l'Imprimerie du Labourd
à Bayonne

MARS 2021

« LES SAUVAGES BAHNARS »

par le Père Pierre Dourisboure

Il naquit à Briscous en 1825, et fut ordonné prêtre au Séminaire des Missions Étrangères en 1849. Il fut destiné à la mission des Bahnars, ethnie du Vietnam, où il devait supporter les pires difficultés, avec un courage inouï. Tous ses compagnons missionnaires moururent ; lui, exceptionnellement résistant, continua de s'occuper des besoins spirituels et matériels des Bahnars jusqu'au bout de ses forces.

En 1870, il publia, à la demande expresse de ses supérieurs, un ouvrage aussi intéressant qu'édifiant : "LES SAUVAGES BAHNARS", récit de ses travaux, de ses souffrances...

En 1889, il acheva de composer son dictionnaire "BAHNAR-FRANÇAIS" et le fit imprimer.

Après 40 années d'apostolat au total, exténué, il mourut en 1890. La mission a prospéré depuis mais c'est bien à la persévérance et au tempérament vigoureux du Père Dourisboure qu'elle doit sa naissance.

En 1936, l'abbé Jean Elissalde "Zerbitzari", fit la traduction de son livre en l'intitulant : "Bahnar deitu Salbaiak" qui le fera connaître à tous au Pays Basque. Cette traduction a été rééditée par Euskaltzaindia en 2014.



GEHIGARRIA / SUPPLÉMENT (I)

LES SAUVAGES BAHNARS

Pierre Dourisboure

Beskoitze, 2021eko azaroak 6 / Briscous le 6 novembre 2021

(Orhoitgarriaren aitzinean/ Devant la plaque souvenir)

Pierre Dourisboure (1825-1890)

H.D.

Egun on eta ongi etorri guziera.

Milesker bihotzez hor izaiteagatik eta lehen-lehenik Beskoitzeko Herriko Etxeari ospakizun hunen antolatzailea baita.

Zoriontsu gaude zuek denak hemen ikusiz bilduak Aita Pierre Dourisbourean ohoratzeko eta batzuk frango urrundik jinak baitzirezte.

Milesker zuri Dominique Errecart Jaun erretora, denak utzirik, onartu baituzu gure zorionean parte hartzea Aita Dourisbourean plaka xume hunen benedikatzerat etorriz.

Bonjour et bienvenue à tous.

Merci à tous et en tout premier lieu à la municipalité de Briscous, organisatrice de cette manifestation.

Nous sommes très heureux de vous recevoir en si grand nombre, venus parfois d'assez loin (j'ai aperçu des baigorriar), pour honorer le père Pierre Dourisboure.

Merci à M. l'abbé Dominique Errecart, curé de la paroisse, qui a voulu se libérer pour venir bénir notre plaque-souvenir dédiée au père Dourisboure, plaque modeste mais emplie de toute notre affection.

Et, aujourd'hui, notre bonheur est absolu car nous recevons le Père Pierre Tis, prêtre bahnar, descendant direct des personnes évangélisées par le père Pierre Dourisboure dont il porte le prénom. Mieux, il est né exactement là ou notre compatriote a marché, souffert, risqué sa vie plus d'une fois !



Après l'auresku et la bénédiction, nous irons à la salle Bixintxo et là-bas, avec le Père TIS, nous vous en dirons plus sur la vie et l'œuvre extraordinaire de notre compatriote : « Les Sauvages Bahnars », que nous venons de rééditer, sa traduction en basque « Bahnar deitu

Salbaiak » déjà publié en 2014, mais aussi à propos du dictionnaire BAHNAR-FRANÇAIS, une merveille.

En tant que Beskoiztar de vieille ascendance, et de naissance, et toujours contribuable à Briscous, je veux m'incliner avec un immense respect devant le père Dourisboure, ce véritable saint : ce n'est pas moi qui le dit c'est le père Iribarne d'Ossès qui l'écrit, car ils s'étaient rencontrés là-bas en pays bahnar en 1883, et lui était bien placé pour exprimer cette conviction que je partage totalement. (page 29 du livre)



(Bixintxo kulturgunean / À l'Espace culturel Bixintxo)

Ongi etorri beraz berriz ere eta milesker guzieri.

Merci, un grand milesker à la municipalité qui, autour Mme Christine Cheverry Paluat, adjointe à la culture, a voulu organiser cet hommage à Pierre Dourisboure

Milesker zuri Beñat eta Bixintxo taldeari gela hau guretzat apailaturik.

Milesker au Père TIS d'avoir accepté, sans condition et avec enthousiasme notre invitation. Il n'y a pas de mot pour exprimer notre joie de vous avoir parmi nous.

Je veux saluer aussi la présence de quatre Dourisboure de Saint-Pée, descendants de notre compatriote Pierre Dourisboure que nous célébrons aujourd'hui. Avec les Dourisboure, j'ai une très longue histoire personnelle.

En 1971, c'est chez eux que nous avons ouvert l'ikastola de St Pée.

En 1972, c'est chez eux encore que nous avons installé le groupe de danse qui y est toujours, dans des conditions idéales à côté du fronton et de la salle Larreko.

Entre 2007 et 2014, j'ai publié avec Euskaltzaindia 7 livres à propos de leur autre ancêtre illustre : Gratien Adema dit « Zaldubi », auteur de chants patriotiques tel que **Zazpi Euskal-herriek bat egin dezagun** et surtout auteur de nombreux cantiques qu'on chante encore aujourd'hui : **Adora dezagun, Amodio ohore, Oi Gurutzea**. Et enfin je me dois de ne pas oublier qu'il y a eu deux autres missionnaires Dourisboure : l'un est inhumé à Saint-Pée, l'autre à Irissarry.

(Puis j'ai improvisé en chantant la première ligne de « Uholde baten pare orai bekatua » / *Telle une grande crue, le péché inonde (le monde)* » du même Adéma, et en ajoutant que ce cantique, qui ne se chante plus, serait d'actualité. Une femme s'est exclamée dans le public : Ah que oui !)

Je salue un autre Senpertar, Pello Fagoaga, notaire retraité, archiviste invétéré devant l'Éternel, toujours prêt à rendre service, et cette qualité-là on la retrouve chez son oncle le père Théophile Bonnet, missionnaire lui aussi chez les Bahnars.

Car c'est Pello qui m'avait prêté « Bahnar deitu Salbaiak », la traduction basque de « Les Sauvages Bahnars ». Jusqu'alors, ce titre me choquait mais quand j'ai vu que c'était l'abbé Jean Elissalde "Zerbitzari", le grand écrivain basque qui avait fait la traduction, mes doutes ont disparu : j'étais sûr, dès lors, que le livre de Dourisboure ne pouvait être que formidable.

Bref, chaque époque a son langage et ses sensibilités. Et le mot "Sauvage", qu'on traduit aujourd'hui par "Montagnard, est un exemple type.

Donc je reviens à ce que je disais à l'instant : je scanne « Bahnar deitu Salbaiak », j'en parle à Andres Urrutia, Président de l'Académie de la langue basque qui me dit : « Il est excellent, je le connais, si vous le préparez on va le rééditer l'année prochaine. » C'est ce qui a été fait en 2014. Mais voilà que, de temps en temps, on me demandait : Et l'original, qui est en français, quand est-ce vous le publiez ?

Et bien le voici, l'original, il est là avec quelques éléments complémentaires notamment à propos du père Iribarne (que j'ai cité devant la plaque souvenir) et le père Bonnet, que je viens citer à l'instant ; les deux ayant eu un destin des plus tragique.

Egia aitortu behar dut : izenez aspaldian ezagutzen nuela Dourisboure, bainan luzaz egon naiz haren barnagotik ezagutzerat entseiatu gabe.

Zertako ? Dourisbouren liburak bazuen, izen bortitz bat "Salbai" hitzarekin osatua ez nuena batere gostukoa, mespretxio zerbait senditzen bainuen.

Bainan Pelo Fagoagak eman zautalarik liburuaren euskarazko itzulpena eskurat oharu nintzen errotik trompatzen nintzela. Ikusirik egilea Jean Elissalde apeza "Zerbitzari" zela eta hura ezagutzen bainuen, handik goiti segur nintzen Dourisbouren lana maila handikoa zela batetik eta bertzetik giristino (orduko) ikuspegiz hoberenatarik.

Bertzalde, eta hori ere denborarekin ikasi dut, hurbiltasun bat egiten ahal dugu Bahnar herrialdearen eta gure Euskal Herriaren artean. Guk sekulako lanak ditugu euskara biziarazteko. Han ere gauza bertsua, Bahnar hizkuntzak lanak ditu irauten vietnamdar hizkuntza nagusia denetaraz zabaldua baita. Baina Dourisbourek bahnar hizkuntza du sustatu gain-gainetik eta horrek ere, bertze guziaren gainerat, egin du haren lanak jakinarazi eta ospatu ere nahi izan ditugula.

Je disais qu'il y a aussi des points communs entre les Bahnars et les Basques. Là-bas ils ont du mal à résister à la culture vietnamienne dominante. Tout comme au Pays Basque nous avons beaucoup de mal à faire vivre notre langue maternelle; certes, elle est enseignée assez largement aujourd'hui, mais dans la vie courante il y a des reculs.

Pour en venir à Pierre Dourisboure, j'insisterai ici surtout sur sa longévité qui me paraît être la base de son succès monumental. Au total, 40 années de présence missionnaire dont 35 d'apostolat actif, c'est totalement unique pour un Européen dans les conditions d'existence de cette époque et dans ces lieux.

Les qualités exigées pour être missionnaire, Pierre Dourisboure les avaient toutes dès le départ. D'abord sa grande foi remarquée très tôt par son curé, ses capacités intellectuelles indéniables, sa santé physique exceptionnelle, et pour couronner le tout une volonté inébranlable.

Il faut se rappeler que ses confrères prédécesseurs ou ceux qui sont venus l'aider par la suite, n'ont duré que quelques petites années, parfois quelques mois seulement, tellement le mode de vie était rude !

Mais lui était toujours là. Parfois dans un dénuement inimaginable, souvent malade, une fois on lui a même administré l'extrême-onction ! Mais il s'en remettait toujours, et il disait que, chaque fois, une grâce divine lui faisait retrouver tout ou tout au moins une bonne part de sa robustesse légendaire.

C'est bien cette longévité qui va lui permettre d'expérimenter combien il est important de bien connaître le pays, et la langue des peuples qu'on veut évangéliser si on veut obtenir des résultats. Cela revient plusieurs fois et avec force dans le livre.

Après avoir appris la langue des Annamites puis celle des Sedangs, et se retrouvant finalement chez les Bahnars, là où il passera l'essentiel de sa mission, il a appris leur langue à fond, jusqu'à en élaborer un dictionnaire BAHNAR-FRANÇAIS, fruit de 30 années de collectes, d'enquêtes, et cela en partant de zéro ou à peu près. Car, là où il était, personne ne savait ni lire ni écrire. Incontestablement nous avons là encore un fruit de sa longévité.

En outre, cette longue présence lui a fait sentir que pour une évangélisation profonde il est important de s'occuper aussi de la situation sanitaire des gens, de leur éducation et qu'il faut également améliorer leur situation économique. Il fera tout cela avec beaucoup de réussite.

C'est un passage de l'Histoire de Kontum —capitale du pays bahnar— qui nous le dit : « **Les missionnaires catholiques ont joué dans cette région un rôle plus important que nulle part ailleurs au Vietnam. À partir de 1851, un père dénommé Pierre Dourisboure, envoyé par Mgr Stéphane Cuenot, créa des écoles et composa des livres classiques bahnar-français.** » (page 17 du livre)

En 1829, le père Adrien Launay, historien des missions étrangères, précisera : « **Le vieux missionnaire, devint leur grand chef, presque leur roi, jugeant les procès, empêchant les guerres, fondant les villages, fixant les lois.** » Et de conclure : « **Le père Dourisboure a fait, autant qu'il est permis à l'homme de faire, une œuvre divine.** »

Oui, nous avons avec Dourisboure un religieux exemplaire en tout point et en même temps un homme qui a voulu améliorer la vie quotidienne des gens, à un niveau peu commun. Briscous se doit de rester fier d'avoir donné à l'Eglise et au monde, un fils de cette valeur.

Maintenant nous allons écouter le témoignage du père Pierre TIS que je remercie encore au nom de tous ici de tout cœur. Et ensuite vous pourrez poser toutes vos questions.



Beñat Eyherabide,
devant la mairie de
Briscous,
lors de son allocution
portant sur

OTXALDE

et

LEIZARRAGA



Allocution de Henri Duhau
devant la plaque commémorative
de Pierre DOURISBOURE fixée à la maison « Menta »

Madame Christine Cheverry-Paluat,
Adjointe en charge de la culture,
a dirigé l'ensemble
des interventions
de la journée.



Conférence à la salle Bixintxo.
À gauche le père Pierre TIS, prêtre bahnar,
invité exceptionnel de la journée et Henri Duhau
sous le portrait de Pierre Dourisboure.

Beskoitze, 2021eko azaroak 6 /
Briscous le 6 novembre 2021

Bi beskoiztar erraldoi ohoratuak /
Deux « géants » Beskoiztar honorés :

Joanes Leizarraga 1506-1601
Pierre Dourisboure 1825-1890

Eta Beskoitzen dozena bat urtez bizi
izan den bertze erraldoi bat /
*Et un autre « géant » ayant vécu une
douzaine d'années à Briscous :*

Joanes Otxalde 1814-1897

Maison « Menta »

Cette maison est un exemple très représentatif de la maison labourdine classique. Façade à colombages, toiture à deux versants. Aujourd'hui peints, à l'origine les murs étaient blanchis à la chaux. Les boiseries sont souvent en rouge, dit « sang de bœuf », comme ici.



« Menta » etxea

Etxe hau, Lapurdiko etxe mota bereziaren eredu garbia da. Aitzindegia egur apainduz indartua, teilatua bi ixuritakoa. Gaur tindatuak dira baina lehenago murrak gisuz xuritzen zituzten. Egurreria gorritz maizenik, etxe huntan den bezala.

Pierre Dourisboure (1825-1890)

Le Père Pierre Dourisboure habita cette maison dans son enfance. Ordonné prêtre au Séminaire des Missions Étrangères en 1849, il fut destiné à la mission des Bahnars, ethnie importante du Vietnam. Avec un courage et une foi inébranlables, il devait supporter là-bas les pires difficultés. Tous ses compagnons missionnaires moururent ; lui, exceptionnellement résistant, continua seul de s'occuper des âmes et des besoins matériels des Bahnars.

En 1870, il publia, à la demande expresse de son évêque, un ouvrage aussi intéressant qu'édifiant : « LES SAUVAGES BAHNARS ». Après 40 années d'apostolat au total, exténué, il mourut en 1890. La mission a prospéré depuis, mais c'est au Père Dourisboure qu'elle doit sa naissance.

Une traduction basque de ce livre, « BAHNAR DEITU SALBAIAK », a été rééditée par Euskaltzaindia en 2014.



Bere haur denboran, Aita Pierre Dourisboure etxe huntan bizi izan zen. 1849an apezturik *Mission Étrangères* delakoetan, Vietnameko bahnar deitu leinu batzuetako jendearen arterat joan zen Berri Ona zabaltzeko. Bizimolde ezin gehiago bortitzak jasan zituen han, baina iraun zuen, kemen eta fede miresgarri bati esker. Misionest lagun guziak hil zitzaizkion eta bakarrik gelditu zen bahnartarren argitzeko eta haien bizia hobetzeko.

1870ean, bere apezpikuak galdeginik, horien guzien aipamena egin zuen liburu bat guziz hunkigarria idatziz : « LES SAUVAGES BAHNARS ». 1890ean zendu zen, orotarot, berrogei bat urtez lanean higtatu ondoan. Geroztik han, Aita Dourisboureki hasi saila ederki zabalduz joan da. Liburu horren euskarazko itzulpen bat, « BAHNAR DEITU SALBAIAK », berriz argitaratu du Euskaltzaindiak 2014an.

Jean de Liçarrague

(1506-1601)

Né à Briscous (Labourd) en 1506 dans la maison “Leizarraga”, ce prêtre devenu protestant traduisit pour la première fois le Nouveau Testament en basque à la demande de la reine de Navarre. Aidé dans son labour par quatre pasteurs, sa traduction fut publiée en 1571, date rappelée sur la pierre ci-dessus. Cette translation est basée sur les parlers du Pays Basque nord de l'époque.



Joanes Leizarraga

(1506-1601)

Lapurdiko Beskoitzen—orduan ‘Beraskoitz’ deitzen zutena— sortua zen 1506an, “Leizarraga” etxaldean. Apez hori protestant egin zen eta Nafarroako erreginak galdegirik, Testamentu Berria lehen aldikotz euskarat itzuli zuen, lau artzainkideren laguntzarekin. Orotarat 1.200 orrialdeko lan ikaragarria osatu eta inprimatu zuen 1571n, gaineko harrian irakurtzen dugun bezala.

Berri Onaz bertzalde, aipatzen du ere kristau ikasbidea eta, gainerat, euskara nazional baten beharra sentiturik, Iparraldeko hitzekin ari bada ere gehienik, batuari buruzko lehenbiziko entsegua egin zuen. Euskaraz gain, ezagutzen zituen frantsesa, latina, gaztelera, lehengo grekoa eta hain segur gaskoiera.

Luzaz Bastidan (Baxe-Nafarroa), artzain izan zen eta, Jakue Augusto de Thou-ren arabera (Leizarragarekin hitz egin baitzuen), katolikoekin bakean, haiekin otoitz-leku berak erabiliz aldizka. 1601ean zendu zen.

On considère cette œuvre monumentale, de quelque 1.200 pages au total, comme la première tentative pour établir une langue basque unifiée.

Outre l'euskara, il connaissait le français, le castillan, le latin et le grec ancien et sans doute le gascon.

Il fut pasteur à Labastide-Clairence (Basse-Navarre) pendant plusieurs décennies. Selon Jacques Auguste de Thou, qui a rencontré Liçarrague, en bonne entente avec les catholiques il partageait avec eux les lieux de culte.

Il meurt en 1601.

(2021)

(2021)

2021

Appelé par tous « Otxalde », il naquit à Bidarray en 1814 et vint à Briscous comme douanier contrôleur du sel, habitant la maison « Harretxea » dans le quartier des Salines. Comme la pierre ci-dessus l'indique, il y vécut 13 ans, mais surtout il fut l'un des meilleurs improvisateur et versificateur de son temps, jouissant d'une popularité et d'une renommée légendaires au Pays Basque. Il s'éteignit en 1897 à Bidarray.



Denek « Otxalde » deitzen zutena, Bidarrain sortua zen 1814an, eta ur-gazi zaindari etorri zen Beskoitzerat, Urgazieta « Harretxean » zuela bizitegia. Gaineko harriak dioen bezala, 13 urte iragan zituen gure herrian, baina, oroz gaintetik, sekulako arrakastarekin, bere denborako bertsulari hoberenetarik izan zen, ikaragarriko bertsu andanak hedatuz Euskal Herrian barna. Bidarrain zendu zen 1897an.

2021

GEHIGARRIA / SUPPLÉMENT (II)

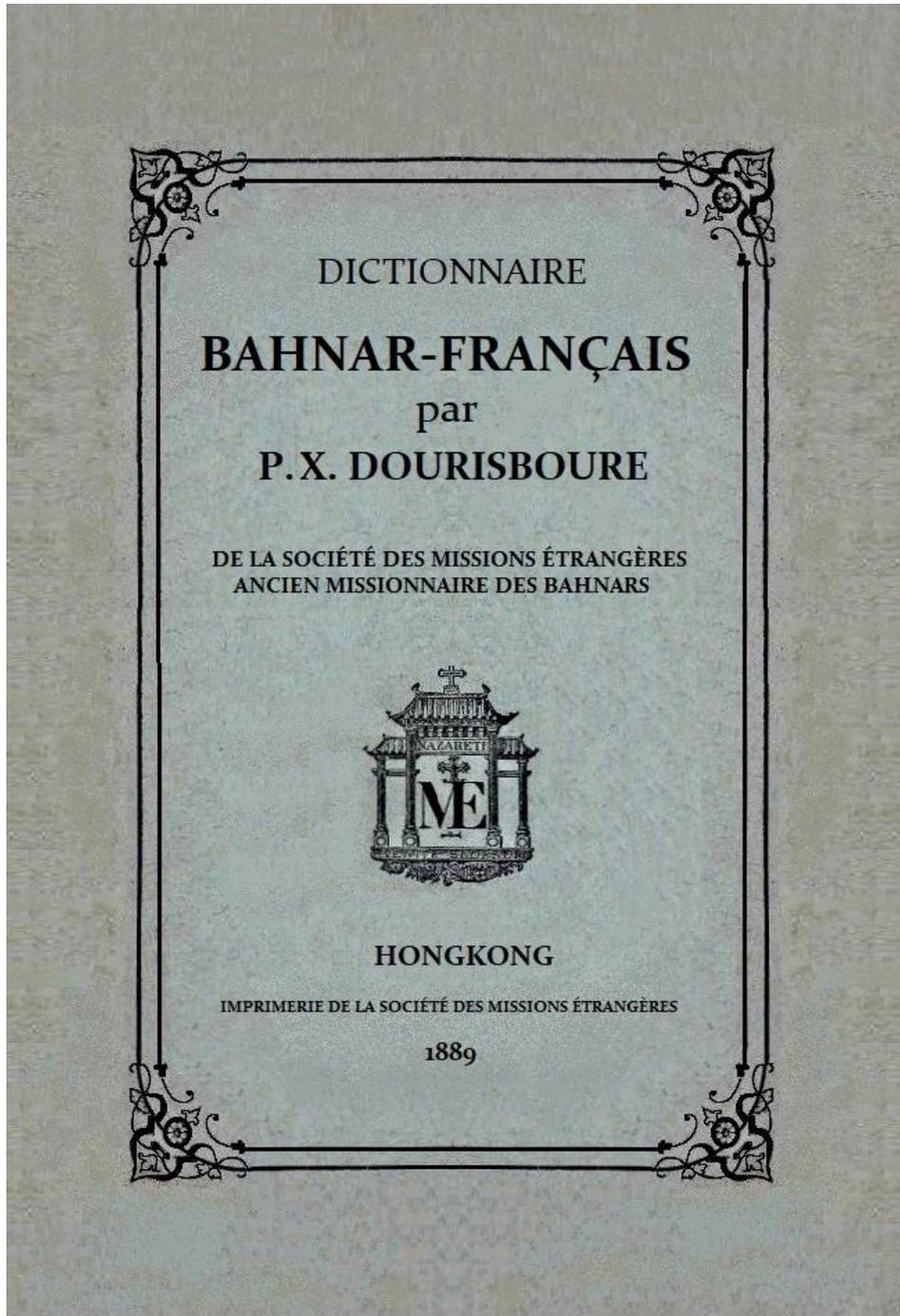


DICTIONNAIRE BAHNAR — FRANÇAIS

Pierre Xavier Dourisboure

HONKONG

1889



A SA GRANDEUR
MONSEIGNEUR VAN CAMELBEKE,
ÉVÊQUE D'HIÉROCÉSARÉE,
VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE
ORIENTALE.

Monseigneur,

Si le Vénérable Serviteur de Dieu ETIENNE-THÉODORE CUENOT vivait encore, c'est à lui que je dédierais ce premier Dictionnaire bahnar; et ce serait justice, car c'est pendant son administration et par ses ordres, que la mission des Bahnars a été ouverte. Aujourd'hui que la succession du vénérable Martyr est échue en partage à Votre Grandeur, aujourd'hui que nos chers Bahnars sont devenus Vos enfants, j'ose, Monseigneur, Vous faire hommage de mon livre.

Tout imparfait qu'il soit, il est le fruit de longues années de travail. J'ai confiance que

Vous voudrez bien l'accueillir à ce titre, et aussi comme témoignage de ma reconnaissance pour l'amitié dont Vous m'honorez depuis si longtemps déjà.

Daignez, Monseigneur, bénir et le livre et son auteur, qui aime à se dire, avec la plus affectueuse vénération,

de Votre Grandeur,

le très humble et très dévoué
serviteur et ami,

P. X. DOURISBOURE.

Nazareth, le 25 Mars 1889.

ALPHABET BAHNAR.



L'alphabet des Bahnars se compose des lettres suivantes :

A, B, D, E, G, H, I, Y, J, K, L, M, N,
O, Ó, P, R, T, U, Ú, X.

On se sert aussi des doubles consonnes :

Ch, kh, nh, ph, th, bl, hl, ml, hm, hn, tx,
br, dr, gr, kr, mr, pr, tr.

Enfin il y a des mots qui ont trois consonnes successives : *hng, hnh, ngl.*

On ne fait pas usage dans le bahnar des lettres *c* (simple), *f*, *s*, *v*, et *z*.—Le *c* (dur), le *q* et le *k* ayant le même son, on n'a conservé que le *k*.

Quant aux lettres *c* (doux), *f*, *v*, *z*, comme leur son n'existe pas dans le bahnar, elles se trouvent naturellement écartées aussi.

PRONONCIATION.

Les lettres *a, b, d, e, h, i, k, l, m, n, o, p, r, t*, ainsi que les consonnes doubles *bl, br, dr, gl, gr, kl, kr, pl, pr, tr*, se prononcent comme dans le latin ou le français. Il faut seulement remarquer, pour ce qui regarde la lettre *h*, qu'elle est toujours aspirée (excepté lorsqu'elle est précédée de la lettre *n* dans la même syllabe, comme ou verra ci-après).

Les syllabes *ha, he, hi, ho, hu*, se prononcent comme dans les mots *halle, héros, hideux, honte, hourra*.

VI

DES LETTRES *g, h, y, j, ò, ù, x.*

Le *g* est toujours dur, quelque soit la voyelle qui le suit. Ainsi dans *gahak*, crachat, *ge*, jarre, *git*, estimer, *gò*, attendre, *gu*, secouer, le *g* a le même son que dans les mots *gare*, *gué*, *gui*, *godet*, *goulot*.

Il faut remarquer que l'*h* a un double emploi qu'on ne trouve ni dans le français ni dans le latin. C'est 1^o quand il est placé à la fin d'une syllabe: *Mah*, assez; *meh*, glaner; *mih*, oncle; *moh*, bien portant; *muh*, nez; — 2^o quand il précède une autre consonne: *Hma*, habitué; *hli*, craindre; *hnam*, maison. etc. Même dans ces cas, l'*h* est toujours aspiré.

L'*y*, toujours placé à la fin d'une syllabe, équivaut à l'*i* fortement accentué; tandis que l'*i* lui-même, à la fin d'une syllabe et précédé d'une voyelle, est à peine sensible à l'oreille. Ainsi, par exemple, *dāi*, lent, et *dāy*, avoir: dans *āi*, l'*i* se fait moins sentir encore que dans le mot *bail*; tandis que dans *āy*, l'*y* doit se faire sentir comme dans *Bayonne*.

Le *j* est le même que le *dj* des Arabes, ou le *j* des Bretons et des Basques du Labour.

L'*ò* a la valeur de la diphthongue française *eu*, quand il est long; et il a la valeur de notre *e* muet, quand il est bref, ou commun. Ainsi dans *mòñ*, sentir, prononcez *mò* comme *meu* dans *meule*; et dans *mòñò*, ceci, prononcez *mò* comme *me* dans *melon*.

L'*u* est le même que l'*u* espagnol, et correspond à la diphthongue française *ou*. Ainsi *du*, mon fils, se prononce comme notre mot français *doux*.

Quant à l'*ù*, il a un son et une prononciation intermédiaire entre notre *u* et notre diphthongue *eu*.

VII

L'*x* est absolument le même que l'*x* annamite; mais il ne ressemble pas à l'*x* français, dont le son est bien plus dur. Il n'a pas non plus le son de l'*s*, ni celui de notre *ch*. Ce qui rend assez bien le son de cet *x* bahnar, c'est la réunion des trois lettres *sch*, en faisant très peu sentir l'*s*.

DES LETTRES RÉUNIES *ch, kh, nh, ph, th*.

Le *ch* des Bahnars est le même absolument que le *ch* annamite, et diffère considérablement du *ch* français. Il suffit de l'entendre une fois pour le bien saisir, mais il est difficile de l'expliquer; c'est quelque chose comme *tch*.

Le *kh* est toujours aspiré comme le X du grec.

Le *nh* a une prononciation mouillée reproduisant le son de l'*ñ* espagnol, ou des syllabes *gna, gne, gni, gno, gnu*, dans le français: *Nhao*, laver; *nhem*, goûter; *nhi*, nous deux; *nhon*, nous; *nhum*, pleurer. Placé à la fin d'une syllabe, le *nh* conserve sa prononciation mouillée: *Benh*, plein; *dunh*, longtemps.

Le *Ph* est à peu près le même que le *ph* dans *philosophie*, mais il faut prononcer le *p* beaucoup plus durement.

Le *th* est toujours aspiré, et équivaut au *thêta* du grec.

Quant aux réunions de consonnes qu'on trouve dans le bahnar, et qui ne se rencontrent pas dans le français, *ml, mr, tx, ng, ngl, hng*, on les prononce comme elles sont écrites.

DES ACCENTS.

La langue des Bahnars n'est pas chantante comme l'annamite et le chinois. Elle n'a donc pas de signes indiquant des tons, mais simplement des

VIII

voyelles longues et des brèves. On les distingue au moyen des signes prosodiques connus :

ǎ, ǣ, ǫ, ǭ, ǭ̄, ǭ̄̄. a, ē, ī, ō, ū, ô, ù.

Les voyelles *o, a*, outre l'un de ces deux signes, ont souvent encore l'accent circonflexe :

ô, â, ô̄, ǭ̄̄, â̄, ǣ̄.

L'*ô* se prononce comme en français. Ainsi: *Pô*, ami, se prononce comme *pô* dans *apôtre*. L'*â* demande une prononciation sourde et à peu près de la valeur de l'*ò*; aussi on écrit indifféremment *kikiû* ou *kikiò*.



NOTIONS DE GRAMMAIRE.

I. PARTIE.

DES PARTIES DU DISCOURS.

I.—Du Nom.

DIVERSES ESPÈCES DE NOMS.

Le Bahnar a, comme tous les autres peuple, des noms propres et des noms communs: *Deh Phalang*, *déh Fudn*, la France, l'Annam; *de Petro*, *de Paule*, Pierre, Paul; *ròmô*, long, bœuf, arbre.

Quant aux noms abstraits, les Bahnars n'en ont point, à proprement parler. Il y a trois manières de les suppléer :

1° On fait précéder du mot *tòdrong* (chose) soit un verbe, soit un adjectif, soit un adverbe: *Manât*,

IX

avoir pitié; *tòdrong manāt*, la pitié, la miséricorde; — *alah*, paresseux; *tòdrong alah*, la paresse; — *dunh*, longtemps; *tòdrong dunh*, le long temps, la longueur du temps; — *kra*, vieux; *tòdrong kra*, la vieillesse. — (Cette première manière est la moins employée.)

2° On emploie substantivement soit l'infinitif d'un verbe, soit un adjectif, soit un adverbe: *Inh iū rògey xò loi kò areh xò*, je crains sa générosité plus que sa colère (m. à m. je crains (le être) généreux de lui, plus que le haïr de lui). *Inh bōh tōdam xò*, j'ai vu sa jeunesse (m. à m. j'ai vu (le être) jeune homme de lui).

3° Les verbes et les adjectifs qui sont employés seuls peuvent être considérés comme des substantifs: *Iū kikiā kō harah?* pourquoi craindre la famine? (m. à m. pourquoi craindre avoir faim?) *Chōn jī jan mǎ pōdōng*, endurer la souffrance, la maladie, avec patience (m. à m. endurer (de) souffrir, être malade avec patience).

Remarque.—Quelques noms communs, employés au sens figuré, peuvent aussi être considérés comme des noms abstraits. Exemples: *Don*, *jōhngām*, *bō-nōh*. [Voir le Dictionnaire.]

DU GENRE.

Pour les hommes, le masculin est désigné par les mots *kōdrāng*, ou *dranglo*; et le féminin par les mots *kōdri*, ou *drakān*, *akān*.

Pour les animaux, quadrupèdes ou autres, le mâle se dit *tōnō*, *tonō*, et la femelle, *akān*: *Ōxeh tonō*, le cheval; *ōxeh akān*, la jument; *nhung tonō*, le porc; *nhung akān*, la truie.

x

Pour les oiseaux de toute espèce, le mâle est désigné par le mot *tòmông*, et la femelle par le mot *akân* : *Ir tòmông*, le coq ; *ir akân*, la poule.

Pour les choses inanimées, soit matérielles, soit abstraites, le bahnar n'a pas de genre, pas plus que l'annamite.

Observation.—Cependant l'usage s'est établi de faire une exception pour certains objets inanimés, lesquels sont dits *mâles* ou *femelles*, suivant qu'il sont beaux ou médiocres dans leur espèce. V. g. : *Gõ tonõ*, marmite mâle ; *gõ akân*, marmite femelle ; *tãng tonõ*, pipe mâle ; *jò akân*, jarre femelle.

DES CAS.

Il n'y a pas de déclinaison dans le bahnar, et partant il n'y pas de cas proprement dits.

Le nominatif ou sujet se met d'ordinaire devant le verbe : *Bã Iãng jĩ pòjing plenh teh*, Dieu a créé le ciel et la terre. — Le génitif se reconnaît à la place qu'il occupe dans la phrase ; de deux substantifs qui se suivent le second est au génitif : *Hnam Bã Iãng*, la maison de Dieu. — Le datif est désigné par le mot *kò* qui le précède, et qui, en ce cas, signifie à : *Ãn kò inh*, donnez-moi. — Le nom à l'accusatif suit le verbe tantôt immédiatement, tantôt précédé du mot *kò*, comme il sera expliqué à l'article des Régimes des verbes. — Le vocatif est indiqué par l'interjection *õ*, ou par la place même du nom dans la phrase : *Õ mế*, ma mère, *õ* ma mère ; *nam tũu, bre*, venez ici, mes amis. — Le nom à l'ablatif est indiqué par certaines prépositions qui le précèdent : *Uih ðõng bri*, revenir de la forêt ; *lõet kò harah*, mourir de faim ; *xem nhung pang tól*, nourrir les porcs de citrouilles ; etc.

II.—De l'Adjectif.

On distingue les adjectifs *qualificatifs* et les adjectifs *numéraux*.

ADJECTIFS QUALIFICATIFS.

L'adjectif le plus souvent se place immédiatement après le nom qu'il qualifie: *Bôngai rôgey*, un homme généreux; *pòley kòdrâm*, un village peuplé.

Le comparatif se forme en mettant *loi* après l'adjectif: *Lông*, beau, *lông loi*, plus beau; *tih*, grand, *tih loi*, plus grand.—Si après le comparatif il y a le mot *que*, on fait suivre le mot *loi* du mot *kò*: *Lông loi kò ē*, plus beau que toi. Souvent on peut sous-entendre *loi*: *Tih kò ē*, plus grand que toi.

Le superlatif se forme en ajoutant à l'adjectif un de ces mots *tòpá*, *jât*, *ngây*, *řong*: *Rôgey tòpá*, vraiment généreux; *kònr jât*, très mauvais, très vilain; *prâl ngây*, tout à fait beau; *alah řong*, très paresseux. — Il y a encore d'autres mots plus ou moins usités pour exprimer le superlatif.

ADJECTIFS NUMÉRAUX CARDINAUX.

Quand le nombre *un* n'est pas suivi d'un autre mot, on dit *môn*; quand il est suivi d'un autre mot, on dit *ming*: *Ming jit môn*, onze.

<i>Môn</i> , <i>ming</i> , un ;	<i>Ming jit</i> , dix ;
<i>Bar</i> , deux ;	<i>Ming jit môn</i> , onze ;
<i>Peng</i> , trois ;	<i>Bar jit</i> , vingt ;
<i>Pūn</i> , quatre ;	<i>Ming hõrřeng</i> cent ;
<i>Pòdam</i> , cinq ;	<i>Ming hõrřeng ming jit</i> ,
<i>Tòdrou</i> six ;	cent dix ;
<i>Tòpòh</i> , sept ;	<i>Ming ròbâu</i> , mille ;
<i>Tòhngam</i> , huit ;	<i>Ming hõrieng ròbâu</i> , cent
<i>Tòxin</i> , neuf ;	mille ;

XII

Hòrieng ròbâu, très nombreux, en grand nombre.
Hòrieng harai, innombrable, nombre incalculable.
Aăk, même sens, infini en nombre.

ADJECTIFS NUMÉRAUX ORDINAUX.

Le nombre ordinal se forme en mettant la particule *mă* devant le nombre cardinal: *Môn*, un; *mă môn*, premier. *Bar*, deux; *mă bar*, second. *Ming jit*, dix; *mă ming jit*, dixième.

Les adjectifs distributifs *un à un*, *deux à deux*, *deux à la fois*, etc., se forment en mettant le préfixe *tò* devant le nom de nombre, et en répétant le mot: *tòmíng tòmíng*; *tòmôn tòmôn*. Exemples: *Iem mut tòmíng nu*, ou bien *tòmíng nu tòmíng nu*, entrez un à un. *Iem iók tòmíng nu pũn to*, ou bien *iem xara iók tũpũn to*, prenez-en chacun quatre.

III.—Du Pronom.

On parlera successivement des pronoms personnels, des pronoms possessifs, des pronoms démonstratifs, des pronoms relatifs, et enfin des pronoms indéfinis.

PRONOMS PERSONNELS.

1^{re} PERSONNE.—*Inh*, je, moi: *Inh lui*, je crois; *răm kò inh*, malheur à moi!—**Pluriel.**—*Bòn*, nous (quand ceux à qui l'on parle sont compris dans ce nous): *Bă Iăng ji bă bòn*, Dieu est notre Père à tous. || *Nhon*, nous (quand l'interlocuteur ou les interlocuteurs ne sont pas compris dans le nous) [V. le Dictionnaire.] *Ô Bă Iăng, ih manăt kò nhon*, ayez pitié de nous, Seigneur.

XIII

II^e PERSONNE.—*E*, tu, toi: *E hām bōh inh?* me voyez-vous, me vois-tu?—*Pluriel.*—*Iēm*, vous. || *Ih*, vous (au singulier; pronom honorifique dont on se sert en parlant à Dieu, au père, à la mère, aux personnes qu'on respecte.)—*Remarquons* que ce pronom *e*, de la 2^e personne, peut s'écrire indifféremment *e*, ou bien *ē*.

III^e PERSONNE.—*Xò, hăp, gar, ger* (on emploie rarement les deux derniers), il, lui. || *Di*, il, lui (pronom honorifique employé en parlant de Dieu, des père et mère, etc.)—*Pluriel.*—*Kan xò, kan hăp, de xò, de hăp*, ils, eux.

PRONOMS AU DUEL.

I^{ere} PERSONNE.—*Ba*, nous deux (toi et moi): *Ba uih tò hnam ba, nhōng*, rentrons chez nous, mon frère. || *Nhi*, nous deux (lui et moi): *Nhi bả inh nam hapong kò iem*, mon père et moi venons vous voir.

II^e PERSONNE.—*Mih, măt mih*, vous deux: *Mat mih brók adroi, nhi gō tiā dōng rōng mih*, vous deux prenez les devants, nous deux nous vous suivrons par derrière.

III^e PERSONNE.—*Măn xò, măn hăp, brě, brě xò, brě hăp*, eux deux: *Măn xò gō mih tò hnam*, ils (eux deux) vous (vous deux) attendent à la maison. *Brě xò cha bu?* Qui cherchent-ils (eux deux)?

Remarques sur le pronom *Brě*.

1. *Brě* peut être employé seul et sans le mot *xò*.
2. En parlant des animaux et des choses au duel, il faut se servir du pronom *brě* exclusivement, et non des deux autres, lesquels ne servent que pour les personnes: *Bre ròmō*, les deux bœufs; *brě unh brě đak*, le feu et l'eau.

XIV

3. Même quand il s'agit de personnes, il faut se servir de *brě*, devant les noms propres: *Brě Adam Eba*, Adam et Eve.

4. Au vocatif, *brě* peut désigner plus de deux personnes: *Mār kò iem, brě, tòmoi oā truh*, tenez-vous sur vos gardes, vous autres, l'ennemi est sur le point d'arriver.

PRONOMS POSSESSIFS.

Les Bahnars n'ont pas, à proprement parler, notre adjectif possessif français *mon, ma, ton, leur, mes*, etc. Pour rendre ces adjectifs possessifs, il suffit de placer les pronoms personnels immédiatement après les noms: *Pòhngol inh*, mon âme (littéralement, l'âme de moi); *akâu ē*, ton corps; *bòndh xò*, son cœur; *hnam iēm*, votre maison; *mir kân hăp*, leur champ; *b.i ba*, notre père (à toi et à moi); *mě nhi*, notre mère (à lui et à moi); *pòley mih*, votre village à vous deux; etc., etc.

Lorsque les objets possédés se rapportent à un sujet ou pronom indéfini, comme *chacun, quiconque, tout*, etc., on rend le possessif *son, sa, ses*, par *tôngla* après le nom, ou bien par le mot *dò* avant le nom et immédiatement après le verbe: *De xara gō mir tôngla*, chacun veille sur son propre champ. *Bu pòm mē ji bat dò kon*, toute mère aime son enfant.

Si le mot *dò* ne peut pas être mis à cette place, il faut nécessairement avoir recours au mot *tôngla*, ou changer le tour de phrase: *Tôngē kò xere mir de, xò uh kò bōh xakē mut tò mir tôngla*, tout préoccupé de considérer le champ d'autrui, il ne s'est pas aperçu que les sangliers entraînent dans le sien. (La place naturelle du pronom *dò* serait entre *mut* et *mir*, mais elle est occupée par la préposition *tò*.)

PRONOMS DÉMONSTRATIFS.

Ô, ce; *mă ô*, celui-ci, ceci; *nar ô*, ce jour présent, aujourd'hui.—*Dang ô*, comme ceci, à cette heure, à cette mesure, de cette grandeur; *dông dang ô*, demain, à cette heure.

Nô, *mă nô*, *mônô*, cela: *Dang nô*, comme cela, de cette grandeur-là, à cette mesure-là; *bôk xoi mônô*, ce prêtre; *tômôi mônô*, ces étrangers. (On emploie quelquefois aussi *mă nô*, *mônô*, dans le sens de ceci.)

Tô, *mă tô*, *môtô*, celui-là, celle-là, cela, ceux-là, cet objet là-bas: *E ôk mônô*, *inh gô ôk môtô*, prenez celui-ci, je prendrai celui-là.

Ay, *ě*, *ei*, *môây*, *mă ây*, *mă ei*, celui-là, ceux-là, cela (quand il s'agit d'une personne, ou d'une chose, dont il a déjà été question): *E an kô inh majô*, *inh ôk mô ây*, je prendrai celui que vous me donnerez (m. à. m. vous me donnerez lequel (vous voudrez), je prendrai celui-là).

Ně, *mă ně*, *môně*, celui-là même, précisément, cet objet-là même: *E oă môây*, *chong inh du oă ôk môně ra*, vous voulez celui-là, mais c'est précisément celui-là aussi que je veux prendre. (On dit *ây*, *ě*, *ei*, *ey*, *môně*, *môây*, un peu indifféremment, ou suivant les localités.)

Ia mônô, cette femme; *bôk mônô*, cet homme, cet objet.

Remarque sur *Bôk* et sur *Ia*.

Ces deux mots signifient le premier, *celui*, et le second, *celle*, et tous les deux, *ce*; mais ils doivent toujours être suivis de *mă*, qui, que. — De plus, *Bôk* ne se dit que des hommes, des animaux mâles, et des choses. *Ia* ne se dit que des femmes, des femelles d'animaux, et rarement des choses;

XVI

jamais des hommes ou des animaux mâles: *Bök mă nam tōu hây*, l'homme qui est venu ici, il y a un moment. *Dao e bar tōng, an kò inh bök mă iě*, donnez-moi le plus petit de vos deux sabres (m. à m., celui qui est petit). *Ia mōnō lăch kò inh*, cette femme me gronde. *Brě rōmō mōnō, tech kò inh ia mă akăn*, de ces deux bêtes à cornes, vendez-moi la vache (celle qui est femelle).

PRONOMS RELATIFS.

Les pronoms relatifs *qui, que, dont, lequel, quoi, etc.*, se traduisent tous par la particule *mă*. En voici quelques exemples: *Bök mă lōet drou*, celui qui est mort aujourd'hui; *jò mă inh bōtho kò ē*, la jarre que je vous ai montrée; *tōdrong mă bòn pōma*, l'affaire dont nous parlons; *anih mă ē kuy*, l'endroit où vous couchez.

PRONOMS INDÉFINIS.

On ne marque ici que les pronoms indéfinis les plus usuels en français.

Le pronom indéfini *on* se rend par le mot *de*. Exemples: *De bat*, on aime; *de hmōi*, on se lamenté.

Quiconque se traduit par *de bu*, ou bien *bu bu*, ou enfin par *de bu de bu*: *Quiconque* fait mal mérite châtement, *bu bu ioch ji tōjī kò xōru*.

Nul, personne, pas un, se rendent par *uh kò bu*. Exemple: *Personne n'a dit cela, uh kò bu mă khan lē*.

Chacun, en bahnar, se dit *bu xara*: *Chacun* de nous doit travailler à son salut, *bu xara athai hadoi tō don arāk dō pōhngol klang lōng*.

Les uns, ... les autres, se rend par le mot *mōnah* répété: *Mōnah hām, mōnah uh*, les uns oui, et les autres non.

Enfin le mot *kikiâ* répété correspond à notre expression française *quoi que ce soit*: *Quoi qu'on dise, ne cède pas, tuâ kò bu khan kikiâ kikiâ, ē nē lui.*

IV.—Du Verbe.

Dans la langue des Bahnars, le verbe ne se conjugue pas, il est toujours invariable. Ce n'est qu'à l'aide de certains mots surajoutés qu'on reconnaît le temps où il est; et par le sujet exprimé précédemment, qu'on sait à quelle personne il se trouve.

Le *Présent* s'énonce par le verbe précédé simplement du sujet: *Inh bat, e bat, xò bat, nhon bat, iem bat, kan xò bat*, j'aime, tu aimes, il aime, etc. *Nar lech*, le soleil se lève; *de khan*, on dit.

L'*Imparfait* se reconnaît à certains mots qui l'indiquent suffisamment, comme les mots *kòmlung*, pendant, *lòm*, lorsque, *bót*, quand, etc.: *Inh ôây tēp lòm ē krao*, je dormais encore, quand vous m'avez appelé; *bót mē lōet, inh ôây mām*, à la mort de ma mère, j'étais encore à la mamelle.

Le *Passé* ou *Prétérit* se reconnaît de même à certaines particules. Les plus usuelles sont *jǐ*, *klaih*, qui précèdent le verbe, et *boih* qui doit toujours être mis après lui. L'une ou l'autre de ces particules suffit pour indiquer le passé; mais on peut en employer deux, et parfois même les trois. Ainsi cette phrase: J'ai fait mon repas, j'ai dîné, peut être traduite en bahnar de six manières:

- | | |
|---------------------------|-----------------------------------|
| 1. <i>Inh jǐ xǒng;</i> | 4. <i>Inh jǐ klaih xǒng;</i> |
| 2. <i>Inh klaih xǒng;</i> | 5. <i>Inh jǐ xǒng boih;</i> |
| 3. <i>Inh xǒng boih;</i> | 6. <i>Inh jǐ klaih xǒng boih.</i> |

Il y a encore quelques autres signes du passé plus rarement employés, lesquels se placent devant le verbe, *bloh*, *xǎng*, etc. De plus, s'il y a déjà

XVIII

dans la phrase un mot désignant suffisamment le passé, la présence d'une particule n'est plus requise: *Inh bôh mē inh iông bri*, j'ai vu hier ma mère. *E hām bôh inh pòk hây?* m'avez-vous vu tomber tantôt?—Jamais un Bahnar ne dira: *Inh jē nam iông bri*; mais simplement: *inh nam iông bri*, je suis venu hier.

Le *Plus-que-Parfait* est en général assez semblable au parfait, cependant on peut aussi le spécifier par des particules: *Lòm ē truh, inh ji klaih tēp ming gòhngier boih*, lorsque vous êtes arrivé, j'avais déjà fait un somme.

Le *Futur* se forme en mettant le mot *gô* devant le verbe: *Inh gô an kò e long apah ming pôm ge*, je vous donnerai une jarre pour vos gages.—Ici encore il faut remarquer qu'on peut se dispenser de se servir du signe du futur, quand celui-ci est suffisamment indiqué par ailleurs: *Inh nam tò ē dònìng, dòmoh*, je viendrai chez vous dans quelques jours. On peut néanmoins l'exprimer aussi, et dire: *Inh gô nam dònìng, dòmoh*.

Le *Conditionnel* se forme au moyen de l'un de ces mots *tòbô, tòng mòn, xòbro*. (Voir le Dictionnaire.) *Tòbô inh oā gum ē, chong bā inh uh kò lòh*, je voudrais vous aider, mais mon père ne me le permet pas.

Le *Subjonctif* se forme à l'aide du mot *thôi* placé devant le verbe, ou du mot *lě, lē lě*, placé après. *Thôi Bā Iang manāt kò inh*, que Dieu ait pitié de moi! *Inh moi h lē lě!* que je désire! On obtient aussi une espèce de subjonctif en mettant après le verbe son sujet précédé du mot *kò*: *Dây kò inh ming pôm dik, inh ji pheo*, que j'en obtienne un seul, et je suis content.

Mais le plus souvent c'est le contexte qui fait

XIX

voir que le verbe est au *Subjonctif*: *Inh hmäng hmäng kò de dah pòxit*, je désire beaucoup que l'affaire soit vite conclue.

Le *Participe présent* ou le *Gérondif* se forme très bien avec la préposition *pang*, avec, placée devant le verbe: *Pang bò mã dáp hǎn, bòn gòh ngeh kò keh drou*, c'est en travaillant de toutes nos forces, que nous pouvons espérer finir aujourd'hui (m. a. m. avec travailler de toutes nos forces).

VERBES PASSIFS.

A proprement parler, le verbe en bahnar n'a pas de forme passive; il faut donc souvent, lorsqu'il se présente un passif, tourner par la forme active. Ainsi, v. g.: Je suis aimé de Dieu, se traduira par: Dieu m'aime, *Bǎ Iǎng manāt kò inh*. Et ainsi du reste.

Néanmoins, il y a une manière rapide et élégante de s'exprimer, en faisant prendre au verbe une sorte de forme passive: on commence la phrase par le verbe et on place le sujet après lui. Il s'agit surtout des phrases où les Latins emploieraient l'ablatif absolu: *Hòrul inh, iem nǎ tólach*, ne vous disputez pas pendant mon absence (*me absente*). *Lót kò inh, de kon inh gòmring kò bu?* après ma mort (*me mortuo*), en qui mes enfants trouveront-ils protection? *Keh kò choi, bòn gò xa kapó*, après les semailles (*peracta seminatione*), nous mangerons un buffle.—Dans ces phrases on pourrait dire: *Kòm-lung in hòrul*, pendant que je serai absent, etc.; mais la première tournure, non moins correcte, est plus conforme au génie de la langue. De même, au lieu de: *Tóng inh dâi ming pòm*, si je puis en avoir un; le Bahnar dira: *Dâi kò inh ming pòm*, que j'en aie un (*unum mihi habeatur*), et...

XX

DES RÉGIMES DES VERBES.

Le régime direct se met d'ordinaire tout de suite après le verbe, avec ou sans la particule *kò*, comme on verra plus bas: *Choi bā*, semer le riz; *areh kò de*, haïr quelqu'un.—On a dit d'ordinaire, parce que souvent aussi on construit la phrase en commençant par le régime direct: *Tòdrong ba, ba gò pòxit lajò?* quand allons-nous conclure notre affaire? (Notre affaire, quand allons-nous la conclure?)

Si le verbe a régime direct et régime indirect, le régime indirect doit être placé le premier, parce qu'il est précédé du mot *kò*, lequel doit toujours venir immédiatement après le verbe: *An kò inh dao ē*, (et non pas: *an dao ē kò inh*), donnez-moi votre sabre.

RÈGLE PARTICULIÈRE À CERTAINS VERBES.

Quand un verbe renferme l'idée d'affection, d'aversion, ou sentiment semblable envers ou contre quelqu'un; ou bien quand il renferme une idée de désir ou d'horreur de quelque chose, on doit mettre la particule *kò* entre ce verbe et son régime direct: *Bat kò Bă Iāng dăp bônôh*, aimer Dieu de tout son cœur; *areh kò bōngai*, haïr les hommes; *iū kò bôlô*, craindre la fièvre; *ròhing kò dāk*, désirer boire; *bônôh kò de*, affectionner quelqu'un.

EXCEPTION.—Si cependant le régime est précédé du signe du possessif *dò*, il faut supprimer la particule *kò*. Exemple: Le père aime ses enfants, *bă bat dò kon*.—Enlevez le *dò*, et il vous faudra dire: *bat kò kon tōngla*, conformément à la règle.

Le même verbe tantôt exige la particule *kò* devant son régime, tantôt la rejette: *Inh uh kò gòh hiôt kò ē*, je ne puis pas vous oublier; *inh hiôt tāng*

inh tò hnam iem, j'ai oublié ma pipe chez vous. Dans le premier exemple, il y a l'expression d'un souvenir affectueux, dans l'autre, ce n'est qu'un oubli accidentel.

Observation.—Comme la particule *kò* a sa place marquée immédiatement après le verbe, il faut éviter de faire des phrases qui demandent deux *kò*. On ne dira donc pas: *Inh areh kò xò kò rol*, je le hais parce qu'il est colère; mais: *Xò rol, kòna inh areh*, il est colère, c'est pourquoi je le hais.—Cependant l'expression *inh areh kò xò kòlih kò xò rol*, serait correcte, parce qu'alors le second *kò* n'est pas régi par le verbe, mais forme une locution conjonctive avec *kòlih*.

V.—De l'Adverbe.

Pour changer un adjectif en adverbe, il suffit de mettre la particule *mă* devant cet adjectif: *Bònh*, facile, *mă bòn*, facilement; *kòjăp*, solide, *mă kòjăp*, solidement; *rògey*, habile, *mă rògey*, habilement.

Le *Comparatif* se forme comme pour les adjectifs, en faisant suivre l'adverbe du mot *loi*, plus: *Bòn* *loi*, plus facile; *mă bòn* *loi*, plus facilement; *kòtul* *loi* *kò bu*, plus maladroit que personne, *mă kòtul* *loi* *kò bu*, plus maladroitement que pas un.

Le *Superlatif* se forme également comme pour les adjectifs, en mettant après le positif l'un des mots *tòpă*, *jăt*, *ngây*, *iông*, etc.: *Bò* *mă hòi jăt*, travailler très nonchalemment; *lech* *mă xòroih tòpă*, sortir de très grand matin.

ADVERBES DE LIEU.

Ubi.

Hò (contraction de *hòô*), ici: *Oáy hò*, restez ici.

XXII

Hònở, là: *Nhon bich hònở*, nous couchons là.
Hòtở, là-bas: *Inh bôn xò hòtở*, je l'ai vu là-bas.

Quo.

Tó, *tồ*, *tôu*, ici: *Nam tó*, *tôu*, *tồ*, venez ici.
Tònở, là: *Nam tònở*, allez là.
Tòtở, là-bas: *Nam truh tòtở*, allez jusque là-bas.

Tồây, *tồey*, *tồểi* (avec ou sans mouvement), en cet endroit (dont il a été question): *Oây tồây*, restez en cet endroit-là; *nam tồây*, allez dans cet endroit-là.

Observation.—Comme il a été dit, régulièrement *hồ* veut dire *ici* (sans mouvement), et *tồ*, *tôu*, signifie *ici* (avec mouvement); mais l'usage a prévalu de se servir de *tồ*, *tôu*, alors même que le verbe n'indique aucun mouvement. Ainsi on dit souvent: *Oây tồu*, restez ici.—On dit aussi quelquefois *tònở* au lieu de *hònở*.

Unde.

Dòng hồ, *dòng ó*, d'ici: *Uih dòng hó*, revenir d'ici.
Dòng ở, de là: *Lech dòng ở*, sortir de là.
Dòng tồ, de là-bas: *Iăk dòng tồ*, fuir de là-bas.
Dòng áy, *ey*, *ểi*, de cet endroit-là (dont on vient de parler).

Qua.

Tiâ ó, par ici: *Drông tiâ ó*, passer par ici.
Tiâ ở, par là: *Brók tiâ ở*, aller par cet endroit-là.
Tiâ tồ, par là-bas: *Rók tiâ tồ*, longer par là-bas.
Ỉáp, *ỉáp ỉá*, partout.—*Tònai*, ailleurs.—*Uh kò hajò*, nulle part.

ADVERBES DE LIEU INTERROGATIFS.

Hajò, hòiò? où? *Xò oây hajò?* où est-t-il?
Tajò, tòiò? où? *Xò brók tajò,* où va-t-il?
Dòng jò, dòng iò? d'où?
Tiâjò, tiâiò? par où?

ADVERBES DE TEMPS.

Drōu, nar ô, iông ô, aujourd'hui.
Iông bri, hier. *Iông txò,* avant-hier.
Dòning, demain.—*Dòmôn,* après-demain.—*Dòning dòmôn,* un de ces jours.
Hây, il y a un instant. *Hâi háy,* il y a un bon moment.
Harey, à présent, maintenant. *Harey ô,* à présent même, à l'instant même. *Hănăng harey,* actuellement, pour le moment.
Nao, nouvellement, récemment, dernièrement.
Uăn ô, la ô, ces jours-ci, par ce temps: *Uăn ô txò,* ces jours passés; *uăn ô kôn,* en quelques jours, à quelque temps d'ici.
La txò, jadis; *txò ki,* autrefois; *txò ki txò kach,* dans des temps très anciens. *Txò ki txò kach, tở teh tở plên,* un passé qui se perd dans la nuit des temps.
Krōu, tở trong krōu, jusqu'ici, jusqu'à présent.
Uh kò la, jamais. *Lajò?* quand?
Ling lang, perpétuellement, éternellement. || *Bel,* dans l'avenir: *Harey, bel, ling lang,* maintenant et à jamais.

ADVERBES DE QUANTITÉ.

Biố, biò, peu (en parlant du temps et des choses).

XXIV

<p><i>Bō</i>, assez; <i>bō bāng</i>, très suffisamment, abondamment. <i>Dōm</i>, combien. <i>Gra</i>, beaucoup, trop; <i>gra gri</i>, surabondamment. <i>Hòkoh hòkah</i>, par monceau; <i>hòkòp, hòkáp</i>, par tas. <i>Lò</i>, beaucoup; <i>lò lāng</i>, en quantité, très nombreux.</p>	<p><i>Mōl</i>, assez; <i>mah</i>, assez, suffisamment. <i>Mă ròkah</i>, de reste. <i>Ngúk, ngúk ngák</i>, à foison. <i>Pri pra</i>, à foison, qui fourmille. <i>Tōxìt</i>, peu. <i>Xām, xòrām</i>, abondamment.</p>
--	--

AFFIRMATIONS ET NÉGATIONS.

Ŏ. Oui, marque l'affirmation, le consentement:
E hām gō uih drou? Ŏ, reviendrez-vous aujourd'hui? oui.

Hām. Oui (seulement quand on répond). (Voir le Dictionnaire.)

Iōm, en effet, oui, sans doute.

Ji tòpă, c'est vrai. — *Jó*, c'est vrai, oui. — *Juē*, c'est juste, oui.

Lě, ainsi. — *Lě ỉăl*, en effet.

Pa ji gloh, sans aucun doute.

Uh, uh. Non (si la négation n'est suivie d'aucun autre mot): *E hām bōh inh?* *uh*, me voyez-vous? non.

Uh kò, uh kò. Non (s'il y a un autre mot après *uh*): *Inh uh kò lui*, je ne crois pas.

Cha kò uh, certainement non.

Kòdet! jěl, non, certes.

Ně, ne...pas (avec un verbe à l'impératif).

Uh mă kònkh, non, mille fois non.

INTERROGATIONS.

Le mot *hâm*, qui en réponse signifie *oui*, sert aussi de signe d'interrogation, et veut dire *est-ce que ?* lorsqu'il précède le verbe: *Hâm bôh mễ inh ?* avez-vous vu ma mère ?

La particule *jò, iò*, qui, par elle-même, n'a pas de signification propre, devient un signe d'interrogation quand on la joint en affixe à un autre mot: *Lajò, la iò ?* quand ? *Tajò, tò iò ?* où ? *Dômjò, dôm iò ?* combien ? *Dang iò ?* à quelle heure, à quelle distance ? en quelle mesure ?

Le mot *tam*, qui en réponse signifie *non, pas encore*, est signe d'interrogation quand il précède un verbe; il a dans ce cas le sens de *est-ce que ?...ou pas encore ?* Exemple: Avez-vous dîné, ou pas encore ? *ē tam xống ?*

LOCUTIONS ADVERBIALES.

Pour exprimer certaines manières d'être, de se mouvoir, etc., on forme des locutions adverbiales en donnant la particule *hò* pour préfixe au mot à transformer en adverbe; on répète le nouveau mot ainsi composé. Voici quelques exemples:

Iung, se lever; *oây hòiung hòiung*, se tenir debout.

Kuy, coucher; *tòlach hòkuy hòkuy*, se disputer étant couché.

Ngir, visage, face; *oây hòngir hòngir*, se trouver face à face.

Rống, dos, derrière; *mut hòrống hòrống*, entrer à reculons.

VI.—De la Préposition.

Bòt, à, au: *Bòt tòm long*, au pied de l'arbre.

XXVI

Dal, truh, jusqu'à: *Dòng teh truh plenh*, de la terre au ciel.

Dòng, de: *Dòng hnam*, de la maison.

Dòngir, devant, en présence: *Dòngir Bă Iâng*, en présence de Dieu.

Hòrong, derrière: *Hòrong inh*, derrière moi; *hòrong long*, derrière l'arbre.

Kòmlung, pendant, durant, dans l'espace de: *Kòmlung mi*, pendant la pluie.

Lòm, dans; *lòm hnam*, dans la maison.

Pang, xâm, avec: *Anul pang de*, s'amuser avec quelqu'un.

Tiâ, par: *Drông tiâ pòley nhon*, passer par notre village.

Tiâ, avec, à la suite de: *Bòk tiâ inh*, venez avec moi, à ma suite.

Tò, à, au, dans, auprès, vers: *Oây tò de*, rester chez quelqu'un; *bòk tò bri*, aller dans la forêt; *jâng tò mir*, travailler au champ; *nam tò inh*, venez à moi; *thar tò inh*, venez vers moi.

Beaucoup de mots sont adverbes ou prépositions selon leur emploi dans une phrase.

VII.—De la Conjonction.

Notre conjonction française *et* n'existe proprement pas dans le bahnar. On la remplace de différentes manières :

1° S'il s'agit de deux personnes ou de deux choses seulement, on peut se servir de la particule *brě* : *Brě Petro brě Joan*, Pierre et Jean; *brě pòhngol brě akáu*, l'âme et le corps.

2° S'il s'agit d'un plus grand nombre de noms,

on peut, pour les personnes, se servir du mot *de* répété devant chaque nom : *De bă, de mễ, de nhong, de oh*, père, mère, frères, et sœurs.—Pour les animaux ou pour les choses, on peut se servir de la particule *bôn* également répétée devant chaque nom : *Bôn ôxeh, bôn rômô, bôn ao, bôn jô*, des chevaux et des bœufs, des habits et des jarres.

3° Souvent on sous-entend les conjonctions, et on met simplement les mots à la file : *Nhon jĩ peng nu : inh, nhong inh, bă inh*, nous sommes trois, mon père, mon frère et moi. (Chez les Bahnars, comme chez les Latins, la première personne se met la première.)

4° La préposition *pang*, avec, peut aussi servir de conjonction : *Pòley nhon pang pòley iem jĩ gônâm*, notre village et le vôtre sont ennemis.

<i>Acho kò</i> , pourvu que.	<i>Hagâm kò</i> , selon que,
<i>Akòta hamang</i> , ou bien autrement.	comme, suivant que.
<i>Atam kò, gra kò, iũng kò</i> , et puis, d'autant que, et de plus.	<i>Hâm</i> (entre deux verbes, ou répété), si : <i>E kkan kò inh hâm khin hâm uh</i> , dites-moi si c'est permis ou non.
<i>Atôih kò</i> , tandis que, tandis qu'au contraire.	<i>Hòdrel</i> , dès que.
<i>Cha kò</i> , à plus forte raison.	<i>Hònông kò</i> , plutôt que.
<i>Chong, chònong</i> , mais.	<i>Iu kò</i> , de peur que.
<i>Du, kung</i> , aussi : <i>E brók, inh du brók tiá ě</i> , vous partez, et moi aussi je vais avec vous.	<i>Kòlih kò</i> , parce que.
<i>Du uh</i> , non plus.	<i>Kòna</i> , voilà pourquoi, c'est pourquoi.
<i>Gum</i> , avec (conj. et verbe).	<i>Lòm, bôt</i> , quand, lorsque.
<i>Hadoi</i> , également, aussi.	<i>Mă</i> , quand bien même.
	<i>Mahā</i> , à plus forte raison, <i>a fortiori</i> .
	<i>Mă lế</i> , nonobstant.
	<i>Mònhang kò</i> , bien que,

XXVIII

quoique.	autant que.
<i>Oā kò</i> , afin que.	<i>Tòdra kò</i> , puisque, at-
<i>Pang</i> , avec (conj. et prép.).	tendu que.
<i>Pòtiā kò</i> , d'autant plus	<i>Tòng lě</i> , si c'est ainsi.
que.	<i>Tòng ně kò</i> , à moins
<i>Thoi, to, dang</i> , comme,	que.
	<i>Tòng</i> , si.

VIII.—De l'Interjection.

Voici les principales interjections usitées :

Addih! Ah! exclamation de douleur ou de surprise.

Chògat! Hélas! Ce mot se met à la fin de la phrase: *Inh uh kò gòh, chògat!* Hélas! je ne le puis pas.

Hě! Ah oui! (tu agis ainsi! tu me parles ainsi! tu te conduis ainsi envers moi!)

Kòtah! marque la surprise, l'incrédulité.

Lě, lē lě (à la fin de la phrase), marque un grand désir: *Dây kò inh lē lě!* que n'ai-je! que ne puis-je avoir!

Měm lě! marque le regret, une perte: Que je regrette! quelle perte!

Ô (suivi d'un nom propre), sert à appeler quelqu'un.

Ô (suivi du mot *mě, bǎ*), marque la surprise, la douleur.

Ô (suivi de *rām*), hélas, quel malheur!

Ô mě ói! marque une grande douleur physique ou morale.

Rām, rām lě! Malheur: *Rām kò inh!* malheur à moi!

Des Numéraux.

Les Bahnars font usage d'un certain nombre de numéraux, comme les Annamites.

Nu est l'unique numéral des hommes, des anges et de tous les esprits réels ou imaginaires, Dieu seul excepté: *Bôngai puôn nu, kòdrang bar nu, kò-dri bar nu*, quatre personnes, deux hommes et deux femmes; *bar nu anjele*, deux anges.

Pour Dieu, on ne doit jamais se servir du numéral *nu*, de peur de confondre son unité de nature avec la Trinité des personnes. Il faut employer le numéral *pôm*, unique, et dire: *Ming pôm Bă Iâng*, un Dieu, un Dieu unique.—Mais en parlant des personnes divines, le numéral sera *nu*: *Peng nu ming pôm Bă Iâng*, trois personnes en Dieu, la Ste. Trinité.

Pôm est le numéral pour tous les animaux, et pour toutes les choses au singulier: *Ming pôm kapô*, un buffle; *ming pôm ir*, un poulet; *long ming pôm*, un arbre; *ming pôm hnam*, une maison.

To, est le numéral pour les animaux et pour les choses au pluriel: *Bar to òxeh*, deux chevaux; *ming jit to nhik*, dix piochettes; *peng to hnam*, trois maisons.

Outre ces numéraux communs aux animaux et aux choses, il y en a d'autres qui affectent une espèce ou une catégorie déterminée de choses. Voici les plus usités:

Apôm est le numéral des choses rondes ou à peu près, ou sphériques: *Krôï bar apôm*, deux oranges; *kram ming apôm*, un bambou.

Ger est le numéral des grains, des objets menus, des poissons, etc.: *Peng ger ka*, trois poissons;

XXX

ming ger habō, un grain de maïs; *jò ming ger*, une jarre.

Hlak est le numéral des choses qui ont de l'étendue en longueur et en largeur, sans profondeur appréciable: *Bur hlak nhik*, deux piochettes; *bar hlak mir*, deux champs; *peng hlak khăn*, trois pièces de toile.

Jōnoi, ou bien *Roh*, est le numéral des choses longues et qui n'ont guère d'étendue qu'en longueur: *Ming roh tōley*, une corde; *jòrăng bar jōnoi*, deux colonnes; *dreng peng roh*, trois colliers.

Kòl est le numéral des esclaves, des éléphants: *Puòn kòl dik*, quatre esclaves; *bar kòl ruih*, deux éléphants, la valeur de deux éléphants.

Kòtah est le numéral des haches, etc.

Kòtum, *xòmruk*, est le numéral pour l'assemblage de divers objets formant un tout, un assortiment: *Ming kòtum gong*, un assortiment de gongs; *bar xòmruk ching*, deux assortiments de tam-tam.

Măng est le numéral pour toute espèce de pièges ou d'engins, et diverses choses encore; même pour les champs en culture.

Tòkōng est le numéral pour les branches, les pailles, les cheveux, un morceau de corde, etc.

Tōng est le numéral des barques, des sabres, des têtes d'esclaves, etc.: *Ming tōng plung*, une barque; *dao peng tōng*, trois sabres.

Observation.

On peut employer deux numéraux pour le même objet considéré sous divers rapports: *Kram ming apōm*, ou bien *kram ming jōnoi*, un bambou (un bambou entier, une longueur de bambou).

REMARQUES.

Deux remarques importantes sur les numéraux:

1°. Les numéraux doivent toujours être précédés d'un nom de nombre, ou du mot *dôm*, combien. Ainsi on ne peut pas dire: *Nu bôngai ming*, une personne; *to kapô peng*, trois buffles; *tông plông peng*, trois barques; *jônoi tôlei bar*, deux cordes. Il faut dire: *Ming nu bôngai*, *peng to kapô*, *plông peng tông*, *tôlei bar jônoi*. De même on doit dire: *Dôm nu?* combien de personnes? *blung dôm tông?* combien de barques?

Il suit de là encore qu'on ne doit pas dire, en parlant de la S^{te}. Trinité: *Nu mã mônh*, *nu mã bar*, *nu mã peng*, la première, la deuxième, la troisième personne. Il faut dire: *Peng nu lôm Bả Iâng*, *bôk mã mônh*, *bôk mã bar*, *bôk mã peng*, des trois personnes en Dieu, la première, etc.

2°. Il faut toujours mettre le numéral entre le nom de nombre et le substantif. Ainsi on ne peut pas dire: *Peng hnam*, trois maisons; *bar bôngai*, deux personnes. Il faut dire: *Peng to hnam*, *bar nu bôngai*, ou bien *bôngai bar nu*, *hnam peng to*.

Pourvu que le nom de nombre précède immédiatement le numéral, le substantif peut être placé indifféremment au commencement ou à la fin de la phrase. Exemples: *Plung bar tông*, ou bien *bar tông plung*, deux barques; *peng nu hajoh*, ou bien *hajoh peng nu*, trois enfants.

II. PARTIE.

MOTS-RACINES ET MOTS COMPOSÉS.

Les racines ou les mots primitifs des Bahnars sont en général monosyllabiques. Ceux mêmes qui, dans l'écriture, paraissent avoir deux syllabes,

XXXII

il faut les prononcer de manière à n'appuyer que sur l'une des deux. Quant aux mots évidemment polysyllabiques, ce sont, en général, des mots composés. On peut les classer en deux catégories: 1°. Les mots dans la composition desquels entre une syllabe étrangère;—2°. Les mots en tête desquels on a mis un préfixe. On parlera successivement des uns et des autres.

I.—Intercalation d'une syllabe étrangère.

Dans beaucoup de mots-racines qui commencent par l'une des consonnes *b, d, g, j, k, p, t, x*, ou par la double consonne *ch*, on obtient un mot composé en insérant la syllabe *bn* entre cette consonne et le reste du mot. Exemples:

Bõt, endiguer; *bõnõt*, une digue;
Dān, viser; *dõnān*, but, blanc;
Dõl, soutenir; *dõnõl*, colonnette, pieu, support;
Gāp, enserrer; *gõnāp*, bandes pour enserrer;
Gūk, entasser; *gõnūk*, un tas;
Ĵit, tailler, amincir un bois; *jõnit*, copeau; etc.

OBSERVATIONS.

1. Dans les mots primitifs qui commencent par les doubles consonnes *dr, kr, pr, tr*, on remplace la syllabe *bn* par la syllabe *bd*. Exemples:

Brāng, noir; *bõdrang*, suie;
Krol, rouler de haut en bas; *kõdrol*, cascade;
Krum, enclore, faire un enclos; *kõdrum*, un enclos;
Prān, amorcer; *põdrān*, amorce;
Trěk, pousser, sortir de terre; *tõdrěk*, nouvelles pousses.

Dans plusieurs mots commençant par la double syllabe *bl*, la syllabe *bn* est remplacée par *ong*.
Exemples: *Klèp*, boucher un trou avec une pièce; *kònglèp*, la pièce pour boucher un trou. *Klòp*, mettre un couvercle; *kònglòp*, couvercle.

Il y a des mots composés un peu irrégulièrement. Exemples: *Xih*, faire une petite haie; *xò-pih*, la petite haie. *Xám*, *xòrám*; *xol*, *xbrol*; etc.

2. En général le mot-racine est un verbe, et le dérivé un substantif; cependant il n'est pas rare de trouver des substantifs dérivés d'autres substantifs, des adjectifs dérivés d'autres adjectifs. Les composés ont alors un sens différent de celui des mots-racines; ou bien le sens de l'un et de l'autre n'a pas la même étendue. En voici quelques exemples:

Gòr, poignée; *gòndr*, le boute-en-train, le principal personnage;

Kon, fils, enfant; *kònon*, enfantement, ou plutôt, le nombre d'enfancements;

Kòl, la tête; *kòndòl*, un oreiller;

Kra, vieux, âgé; *kòdra*, vieux, le maître, les ancêtres;

3. Enfin quelquefois, mais très rarement, le dérivé et sa racine paraissent être synonymes. Ainsi:

Chong, *chònong*, mais;

Jul, *jònul*, grappe;

Tèn, *tònèn*, tranquille;

Tren, *tòdren*, faire le brave (en paroles ou en actions).

II.—Apposition d'un Préfixe.

Un très grand nombre de mots commencent par

XXXIV

un préfixe. On ne parlera ici que des principaux préfixes: *Pò, Tò, Kò, Bò*; parce que la plupart des autres peuvent être ramenés à ces trois, comme on le verra plus loin.

DU PRÉFIXE PÓ.

Cette particule n'est qu'une abréviation du verbe *pòm*, faire. Le mot auquel il s'adjoint est tantôt un verbe, tantôt un adjectif ou un adverbe, tantôt même un substantif. Mais le composé est toujours un verbe.

La signification du préfixe *pò*, dans les composés, est *faire que*, ou simplement *faire*. Voici quelques exemples de cette double signification.

1°. *Pò* signifiant *faire que*:

Dây, avoir; *pòdây*, faire avoir, procurer;
Et, boire; *pòet*, offrir à boire;
Gleh, fatigué; *pògleh*, lasser, fatiguer;
Lui, croire; *pòlui*, faire croire, tromper;
Ngeh, espérer; *pòngeh*, donner à espérer;
Tral, se tenir éveillé; *pòtral*, empêcher de dormir.

(Voir dans le Dictionnaire, page 239, et suiv., *passim*.)

2°. *Pò* signifiant simplement *faire*:

Gút, plier, courber; *pògút*, même sens;
Ĵip, joindre; *pòĴip*, même sens;
Khin, courageux; *pòkhin*, faire le courageux;
Kir, serré, dense; *pòkir*, rendre dense;
Pòm, faire; *pòpòm*, feindre, simuler, contrefaire.

Remarque.—Dans les mots appartenant à cette catégorie, les racines et leurs dérivés ont souvent le même sens. Néanmoins, d'ordinaire, l'un ou l'autre, ou les deux, ont de plus un autre sens qui leur est propre. Exemple: *Dār*, tour, entourer; *pòdār*, entourer, cerner; tromper, mentir. (Comme on le voit, le mot *dār* est d'abord substantif; et puis, comme verbe, il n'a que le sens propre: entourer. Le verbe *pòdār* a de plus un sens figuré: mentir, tromper.)

On peut en dire autant de la plupart des mots de cette catégorie.

3°. Double signification du préfixe *Pò*.

Dans le même verbe composé, le préfixe *pò* peut avoir le double sens de *faire que*, et de *faire*, selon que la phrase le demande. Exemples:

Ajät, ennemi de guerre.—*Pòjät*, se mettre en état de défense, s'armer; ou bien, avertir de s'armer, de se mettre en état de guerre.

Dèk, vite.—*Pòdèk*, se hâter, faire vite; ou bien, presser, hâter.

Don, oreille, esprit, intelligence.—*Pòdon*, agir avec réflexion, avec intelligence; ou bien, conseiller, inspirer autrui.

Dunh, longtemps.—*Pòdunh*, être long à, lambiner, s'attarder; ou bien, mettre en retard.

Khïn, courageux.—*Pòkhïn*, faire le courageux, le fier; ou bien, donner du courage, encourager.

Klïk, sourd.—*Pòklïk*, rendre sourd, abasourdir; ou bien, faire le sourd, faire la sourde oreille.

Lao, ennuyé, dégoûté.—*Pòlao*, être dégoûté; ou bien, causer de l'ennui, du découragement.

XXXVI

Mau, penser.—*Pòman*, réfléchir; ou bien, donner à penser, faire réfléchir;—etc.

DU PRÉFIXE TÒ.

Il faut d'abord remarquer que la particule *tò* a, comme préfixe, un double sens: celui qui lui est propre, et celui de *pò* lui-même. Car les Bahnars emploient souvent ce préfixe à la place du préfixe *pò*.

1°. Du sens propre de *Tò*.

1.—*Tò*, préfixe dans un mot composé, a la même signification que notre *se* français marquant la réciprocité. Exemples:

Bat, aimer; *tòbat dibal*, s'aimer mutuellement;
Dih, aller à un rendez-vous; *tòdih dibal*, se rendre de part et d'autre à un rendez-vous;
Gò, attendre; *tògò*, s'attendre l'un l'autre;
Hul, être en colère; *tòhul dibal*, s'irriter l'un contre l'autre.

Remarque.—Le mot *dibal*, mutuellement, se soutient d'habitude.

2.—Le *tò* a aussi le sens du *se* français dans nos verbes pronominaux. Exemples:

Blüng, renverser; *tòblüng*, se renverser;
Gò, rompre; *tògò*, se rompre;
Grò, arracher; *tògrò*, s'arracher, être arraché;
Päk, casser, rompre; *tòpäk*, se rompre;
Uk, verser; *tòuk*, se verser.

Observation.—On ne peut pas se servir de *tò* pour exprimer le *se*, *soi*, *soi-même*, dans nos verbes réfléchis français; il faut employer les mots *tòngla*, *dò akâu*. Exemple: *Bat*, aimer; *bat dò akâu*, *bat kò tòngla*, s'aimer soi-même.

2°. *Tò* employé pour le préfixe *pò*.

Nous avons dit que souvent le préfixe *tò* prend la place du préfixe *pò*. Dans ces cas, *tò* signifie *faire que*, comme *pò*. En voici quelques exemples :

Bàng, apparent; *tòbàng*, mettre en vue, manifester;

Bròk, marcher; *tòbròk*, faire marcher;

Lech, sortir; *tòlech*, faire sortir, éconduire;

Mòl, être dégoûté; *tòmòl*, dégoûter;

Mut, entrer; *tòmùt*, faire entrer, introduire.

REMARQUES.

1°. Assez souvent les préfixes *tò* et *pò* peuvent indifféremment affecter le même mot, avec la même signification. Exemples: *Bral*, se repentir; *tòbral*, ou *pòbral*, faire qu'on se repente, inspirer le repentir. *Blěng*, effarouché; *tòblěng*, ou *pòblěng*, effaroucher.

2°. Le préfixe *tò* ne peut prendre le sens du préfixe *pò* que devant les verbes; et nullement devant les adjectifs, les adverbes ou les substantifs. Ainsi ce serait une faute de dire: *tòlóng*, au lieu de *pòlóng*; *tòdunh*, au lieu de *pòdunh*; *tòdon*, au lieu de *pòdon*; etc.

3°. En dehors des cas ci-dessus qui excluent le *tò*, et de ceux où l'usage laisse le libre emploi de *tò* ou de *pò*, il y en a beaucoup où l'usage exige l'emploi exclusif de l'un ou de l'autre, et que l'on ne connaît que par la pratique.

4°. Il y a des verbes qui, à cause de leur double sens, reçoivent le *tò* pour préfixe avec sa signification propre, et avec celle du préfixe *pò*. Exemples: *Bat*, aimer; *tòbat dibal*, s'aimer mutuellement. *Bat*,

XXXVIII

se souvenir; *tòbat*, faire ressouvenir. *Mut*, entrer: *tòmüt*, faire entrer; *tòmüt dibal*, se pénétrer, se confondre (en parlant v. g. de deux métaux).

DU PRÉFIXE KÓ.

La syllabe *kò*, au commencement d'un mot composé, n'est pas toujours le préfixe dont nous parlons, elle provient quelquefois de l'intercalation d'une syllabe étrangère dans le mot-racine, comme on a dit plus haut. Exemples: *Kon*, *kònon*; *kra*, *kòdra*. Mais elle est vraiment un préfixe dans les divers mots composés suivants:

1°. Elle se joint parfois comme préfixe à un mot-racine, verbe ou adjectif; et alors elle donne au verbe une signification passive. Exemples:

Dâp, *dôp*, couvrir; *kòdâp*, être couvert, masqué;

Dól, *kòdól*, être massif;

Hadrâp, réitérer, doubler; *kòdrâp*, être doublé, être enceinte;

Nâp, se baisser; *kònâp*, être abrité;

Pùòt, couper, raccourcir; *kòpuòt*, un morceau;

Tòet, fini; *kòtòet*, être usé, être fini.

2°. *Kò* prend aussi parfois, comme *tò*, le sens du préfixe *pò*; mais beaucoup plus rarement que lui: *Kòchäng*, ou *pòchang*, faire du bruit en parlant.

3°. Dans les mots d'origine annamite, le préfixe *kò* paraît n'être que le numéral annamite *cái*. Ainsi: *kòmat*, fiel (*cái mât*, fiel); *kònhong*, le petit bout (*cái nhon*, pointe acérée).

Remarque. — Il faut observer en effet que les néophytes bahnars, qui ne connaissaient pas les instruments aratoires, en ont emprunté les noms à l'annamite, en les faisant précéder du préfixe *kò*.

XXXIX

Exemples: *Kòbach* (*cái ách*) le joug; *kòbáp* (*cái báp*) le manche de la charrue; *kòtran* (*cái trăn*), le versoir; *kòlim* (*cái liêm*) la faucille; etc., etc.

4°. Assez souvent le préfixe *kò* remplit le rôle de préposition, et du mot qu'il affecte fait un adverbe. Exemples: *Kòmang*, de nuit; *kònar*, de jour; *kòpông*, au-dessus; *kònam*, au-dessous; *kòxò*, au soir; etc.

5°. Enfin il y a des mots commençant par ce préfixe, dont il est difficile de bien expliquer la provenance.

DU PRÉFIXE BÓ.

Cette syllabe est parfois le préfixe *pò* adouci par euphonie. On peut même quelquefois employer l'un ou l'autre indifféremment: *bòdò*, ou *pòdò*; *bòdòh*, ou *pòdòh*; *bòbrâm*, ou *pòbrâm*; etc. (Voir au Dictionnaire.)

Il y a de même quelques autres syllabes commençant les mots, qui peuvent être employées les unes pour les autres. Ce sont les syllabes suivantes :

Chò et *jò*; *Chòmāng*, *jòmāng*;

Dò — *tò*; *Dònor*, *tònor*;

Hò — *xò*; *Hònoh*, *xònoh*;

Hò — *rò*; *Hòmól*, *ròmól*;

Lò — *rò*; *Lòmō*, *ròmō*;

(Voir aussi dans le Dictionnaire.)

Remarque. — Bien que ces permutations soient très nombreuses, il faut néanmoins consulter l'usage pour n'employer que celles qui sont vraiment légitimes.

XL

APPENDICE.

POIDS, MESURES, ET MONNAIES

DES BAHNARS.

Jamais les Bahnars ne se servent de *poids* dans leur commerce. Le mot même de *peser* n'existe pas dans leur langue.

Pour les *Mesures*, ils ont diverses expressions, selon qu'il s'agit de déterminer la longueur, ou bien la quantité, ou bien la durée.

Mesures de Longueur.

Les principales mesures de longueur sont prises dans la nature même, dans l'homme, comme on va voir ci-après. *Mesurer* se dit *ueh*; et voici les différents termes de mesure employés chez les Bahnars:

Pleh uē, hauteur de l'homme debout, le bras levé et la main ouverte;

Plaih, brasse mesurée en ligne droite;

Krăp, brasse mesurée en ligne courbe;

Ming pah akâu, une demi-brasse (m. à m. un côté du corps);

Hlök, longueur du bras et de la main étendus;

Hägät, xägät, coudée, longueur depuis le coude jusqu'à l'extrémité du *medius*;

Hòda, xòda, empan mesuré en ligne droite;

Mă, empan mesuré en courbe;

Hòbòl, xòbòl, longueur depuis le bout du pouce jusqu'à l'extrémité de l'index, la main étendue;

Kòdòp, mesure de la main fermée, le pouce sur l'index;

To pah, *to tòpūòn*, le palme, longueur de quatre travers de doigt;

To tòpeng, une longueur de trois doigts, c. à d. trois travers de doigt;

To tòmar, une longueur de deux travers de doigt;

To bòt, *to bāt*, un travers de doigt;

To bòt đēng, un travers du petit doigt;

Goi tòmar, *goi tòpeng*, *goi tòpūòn*, deux, trois, quatre travers de doigt mesurés à leur extrémité.

Remarque.—Les mots *plaih*, *kráp*, *hägät*, *xòdà*, et *mă*, sont souvent employés comme verbes, et signifient alors: mesurer au *plaih*, au *hägät*, etc. Exemple: *Plaih năng dôm plaih*, mesurez combien il y a de brasses.

Mesures de Capacité.

Quand il s'agit de mesurer le riz, le maïs, ou d'autres espèces de grains, ou bien encore le sel, le coton, etc., *mesurer* se dit *tông*, et la *mesure* s'appelle *tônông*.

Le premier *jông*, c'est-à-dire, la première hotte venue, devient *tônông* dès qu'on l'a accepté d'un commun accord pour mesurer des grains. Ainsi un *tônông* n'a rien de fixe, ce n'est absolument qu'une simple mesure de convention.

Le sel ne se mesure que lorsqu'on le vend en détail, et c'est une écuelle qui sert de *tônông*. Une quarantaine d'écuelles de sel font un *pònu*, lequel vaut une jarre ou un *ge*. Une dizaine d'écuelles de sel font un *lôt* qui a la valeur d'un *muk*; une écuelle de sel revient à un *mat*, ou un *drăm*. (Voir ci-après aux Monnaies.)

XLII

Le *tônông*, pour la vente du coton, est un petit panier spécial, et le coton pressé dans ce *tônông* vaut un *mat*.

Mesure du Temps et des Distances.

Les Bahnars, déjà bien primitifs dans leur manière de mesurer tout ce qui est objet de commerce chez eux, le sont surtout lorsqu'il s'agit du calcul du temps, ou de l'évaluation des distances. Ils ne connaissent ni les heures ni rien d'analogue; ils n'ont ni lieue ni aucune mesure itinéraire.

On ne peut donner ici que quelques locutions plus ou moins vagues en usage chez ce peuple, pour exprimer la durée et les distances.

1°.—DU TEMPS.

Ming diung, ming anglo, un âge d'homme, et même un siècle.

Ming xanam, ming hanam, un an, une année.

Ming khey, une lune, un mois. (Voir au Dictionnaire *khey, nông*.)

Ming nar, un jour, une journée. (Voir le mot *nar* au Dictionnaire.)

Ming mang, une nuit. [*V. Mang*, nuit.]

Ming pògē, une matinée. [*V. Pògē*]

Ming kòxò, une soirée.

Ir ò gǒgǒl, au premier chant du coq.

Ir bar mang ò, au second chant du coq.

Ngah, à l'aurore;—*nar lech*, au lever du soleil;—*tòdah boih*, au grand jour.

Nar nao ming plaih, bar plaih, quand le soleil

XLIII

s'élève un peu sur l'horizon (comme d'une ou deux brasses : *ming, bar plaih*).

Nar tở deh, (soleil fortement chaud,) vers le milieu de la matinée.

Nar đống, midi (le soleil debout).

Nar uih, vers une heure après midi.

Nar gai, vers deux ou trois heures.

Nar oây pa bar plaih, ming plaih, quand le soleil s'incline vers le couchant (comme s'il avait encore une ou deux brasses).

Nar akòn kông, quand le soleil descend derrière la montagne. (Les Bahnars disent qu'il s'en sert comme d'un oreiller, *akòn*.)

Nar mut, au coucher du soleil.

Kòxò; au soir;—*kòxò mang*, à la nuit tombante.

Ir tởk, quand les poules se retirent.

De hajoh kuy, quand les enfants se couchent.

Ming gòhngier kuy, après un premier sommeil.

Mang klâm, à la nuit profonde.

Ani mang, minuit.

Dunh dang ming kònhịp mat, un clin d'œil, en un clin d'œil.

Et ming tâng dim xòrổ, moins de temps qu'il n'en faut pour fumer une pipe.

Dang et ming tâng, le temps de fumer une pipe.

Dang ming gòxin pòr, le temps de cuire le riz.

2°.—DE LA DISTANCE.

Ataih dang ò dang pòley N., la distance d'ici au village de N.

XLIV

Brök xbroih truh kòxò, une grande journée de chemin.

Brök uih truh ming nar, distance qu'on peut parcourir en un jour, sans découcher.

Ming mang kò trong, distance telle qu'on est obligé de coucher une nuit en route.

Monnaies.

On ne peut parler ici que de ce qui représente les monnaies; car chez les Bahnars les *pièces de monnaie* ne sont pas mieux connues que les *poids*, dont on a parlé plus haut.

Le *drâm*, appelé aussi *mat*, est l'unité numérique de la plus petite valeur. Un *dram* ou *mat* vaut à peu près dix centimes; il est représenté, dans le commerce, par une piochette, *nhik*; par une feuille d'étain, *ming hlak bôlôk*; un tube de tabac, *ming dîng hôt*; une écuelle de sel, *ming pônham boh*; un pain de cire, *ming tôpey jôrèng*; etc., etc.

Dix *dram* ou *mat* font un *muk*; celui-ci est représenté par dix piochettes, par une pièce de toile blanche, *khân bôlâng*, etc., etc.

Deux *muk* font un *xông*; mais ce dernier mot ne se dit guère que d'une paire de toiles blanches.

Quatre *muk* font une jarre, ou un *ge*, représenté soit par certaines jarres, soit par d'autres objets d'égale valeur.

Six à sept *ge* valent une marmite de sept emfans, *gô tôpôh*; elle est représentée soit par une marmite en espèce, soit par un jeune buffle de deux ans.

Quatre, cinq, ou six *gô* font la valeur d'un esclave, *ming kôl dik*.

Quatre, cinq, six, ou sept esclaves valent un éléphant, *ming kôl ruih*.

XLV

En résumé: Un éléphant se donne pour 4, 5, 6,
ou 7 esclaves;

l'esclave vaut 4, 5, ou 6 marmites de 7 emfans;
cette marmite vaut elle-même 6 à 7 jarres;

la jarre, 40 piochettes;

la piochette, 1 écuelle de sel ou 10 centimes.



Supplément / Gehigarria (II) « Les Sauvages Bahnars »

Dictionnaire BAHNAR - FRANÇAIS P. X. Dourisboure 1889 .

DICTIONNAIRE

BAHNAR-FRANÇAIS.

A — ACH

A. Cette lettre placée en tête d'un verbe en fait quelquefois un substantif; Ex: *tōi*, porter sur l'épaule (une colonne, une croix, etc). *Ming atōi*, une charge portée sur l'épaule. D'autres fois, le mot ne change pas de sens par cette adjonction: Ex: *tol*, *atol*, suspendre: *par*, *apar*, voler, s'envoler.

Ă. [V. LĂ] Rejeter de la bouche. — *kò tō*, rejeter parce que c'est trop chaud.

ABŌ. Le pareil, le pendant, appartenant à un même tout, semblable. — *mă ē ăn kò inh*, pareil à ce que vous m'avez donné.

ĂCH. *Xâu* —. Arrière petit-fils, arrière petite-fille; arrière petit-neveu ou nièce. [V. XĂU]

ACHĂM. [V. ACHŨ] Heurter, se heurter.

ACHĂNG. Abandonner, quitter, laisser, lâcher. — *tūk*, jeter de côté. — *dibal*, divorcer. — *tò-drong Bă Iâng*, apostasier. [V. ADRĚ]

ACHĚK. Ananas. *Brai* —, fil d'ananas. — *pò-nhut*, saumure d'ananas.

ACHEP. Paquet, poignée (de légumes, d'herbes, etc), gerbe.

ACHIK. [V. ACHĚK]

ACHÔ. [V. CHÔ] Pourvu que. — *uhkò òi tōch e iū kikiá*, pourvu qu'il n'y ait pas de mal, que craignez-vous?

ACHÔ. [V. CHÔ] Fagot, botte, gerbe, faisceau, paquet, javelle, etc.

ACHÔM. S'entrechoquer. (Se dit d'objets fragiles et faciles à fêler, à briser: jarres, tam-tam, etc.)

ACHÔN. Ile. — *dòxi*, île dans la mer. — *krōng*, île dans le fleuve, la rivière.

ACHÔT. Appuyer contre, s'appuyer contre, appliquer, assujettir contre. || Convenir, fixer, désigner, déterminer. — *kò pònòt*, ou *tò pònòt*, fixer contre le mur. || — *mang*, convenir du jour. (Les Bahnars disent, fixer ou marquer les nuits.)

ACHÛ. [V. ACHÂM] — *kòl*, donner de la tête contre. — *tò lōng*, heurter contre un arbre.

ACHÛT. Pousser (ne se dit que des choses). — *long unh*, attiser le feu. [Pour les personnes, V. PÓCHÛT.]

ADĀ. Canard. — *tòmōng*, canard. — *akān*, canne. — *dak*, sarcelle.

ADIANG. Scorpion. — *xōèt*, le scorpion pique.

ADÓIH! Aïe. (Exclamation de douleur, de surprise.)

ADRĀ. Sécher, faire sécher (au feu, au soleil). — *bā*, faire sécher le riz.

ADRĀ. Sorte de claie en bambou suspendue au dessus du foyer, pour faire sécher du poisson, ou du gibier.

ADR

3

ADRAH. Mélanger, mêler, mélangé. *Pai poi* — *kò habō*, cuire du riz mêlé avec du maïs. [V. ADREH]

ADRĀL. Borne, limite (d'un champ ou entre deux champs), placer des bornes, limiter. — *dòxalam mir ba jī klaih būk, ba* — *hamang*, les bornes entre ton champ et le mien sont pourries, plaçons-en de nouvelles.

ADRĀM. — *kòxò*, vers le soir, à l'entrée de la nuit.

ADRĀM. L'endroit de la rivière ou de la fontaine où l'on va puiser de l'eau — *mir*, fontaine du champ. [V. XÓDRĀM]

ADRĀM. Ramollir en enduisant de quelque matière émolliente. — *xarā pang jòrèng*, rendre l'arbalète plus souple en la frottant de cire.

ADRĀNG GŎ. Mettre la marmite sur le feu pour y faire chauffer l'eau qui doit cuire le riz. *Hòdrel iüng dòng tēp, de drakan* — Aussitôt leur lever, les femmes mettent la marmite sur le feu.

ADRĀNG. Se chauffer. — *tō*, se chauffer au soleil. *Piän pūih* — *tō tò pra*, se chauffer au soleil, sur la véranda, l'hiver.

ADRE. [V. ACHĀNG] (Suivant les lieux on dit *adrè* ou *achang*.) Abandonner, quitter, laisser, rejeter. *Mă de — inh, Bă Iāng du uhkò* — Quand même tout le monde m'abandonnerait, Dieu ne m'abandonnera pas.

ADRECH, ADREK. Semence, genre, espèce, sorte. *Bā jī òi lò* —, il y a beaucoup d'espèces de riz. *Bā* —, riz de semence. *Tóm kò bòngai jī ming* —. Tous les hommes sont d'une même race.

ADREH. [V. ADRAH] Mélanger.

ADREY. Pilon dont on se sert pour piler le riz. *Xōng* —, façonner un pilon, le polir.

ADRENG. Griller, brûler, torréfier. — *habo*, griller du maïs. *Gõ* —, vase spécial pour griller quelque chose.

ADRET. Hâchis fait de troncs de bananier qu'on cuit.

ADRIH. Crû, vert (non mûr), vert (non flétri ou non sec). *Xā nhâm* —, manger de la viande crue. *Pley* —, fruit vert. *Hlā* —, feuilles non cuites ou encore vertes.

ADRĪN. S'efforcer, tâcher, faire tous ses efforts pour. — *pòkeh drou*. Tâcher de finir aujourd'hui. || (après un verbe) *Brök* —, marcher avec peine, avec difficulté, avec efforts (soit faiblesse, soit répugnance). *Xā* —, se forcer à manger (en parlant d'un malade).

ADRING. Ensemble, en même temps, à l'unisson. *Bò* —, mettre tous ensemble la main à l'œuvre. *Truh* —, arriver en même temps. [V. DÓDRING].

ADRING KÓ. En même temps que, au moment où.

ADRŌ. Veuf, veuve. *Tóm* — *de*, épouser la veuve d'un autre (la ramasser). — *lāl*, veuve volage.

ADROH. [V. ROH] Ranger horizontalement. — *long*, ranger horizontalement des pièces de bois, côte à côte, ou en les superposant. — *bor*, jeter un pont de bois sur un cours d'eau. *De* — *long kòna de dây tók gah tō*. Ils ont fait un pont, et c'est ainsi qu'ils ont pu passer de l'autre côté.

ADRŌI. Avant, auparavant, devant. *Brök hòti* —, marcher de file, pas de front. || Marcher les uns après les autres, à intervalles différents. [V. ADRŌL]

AGR

5

ADROI KÓ. Avant de, avant que. — *kò lōet*, avant de mourir. — *kò Bā Iāng pòjing plenh teh*, avant que Dieu eût créé le ciel et la terre.

ADROL. [V. ADROI]

ADRÔL. Rapide dans une rivière, dans tout cours d'eau. [V. HÓBUH]

ADRÔM. Fagotin de bois (autant qu'en peuvent embrasser les deux mains).

ADRÔM. [V. ADRĂM] L'endroit où l'on puise l'eau du ménage.

ADRUH. Jeune fille nubile. (Se dit aussi des femelles des animaux en âge de porter, des oiseaux en âge de pondre et même des arbres et de certaines plantes.) Ex: — *tōnēn*, jeune fille modeste. *Kapō* —, jeune bufflesse en âge de porter. *Rōmo* —, génisse. *Mě* —, jeune bête qui vient de mettre bas son premier petit. (Se dit même d'une jeune femme.) *Bā* —, riz près d'être en épi. *Ir* —, poulette prête à pondre.

ADRUNG. Famille, parenté, race, de même descendance. — *de nō kōdrām jāt*, la parenté de ces gens est très-nombreuse. *Ming* —, — *adrēk*, de même descendance.

ADUH! (interj.) Allons donc! Non certes!

AGAH. A découvert, patent, ouvert, endroit sans obstacle. *Mir* —, champ peu embarrassé d'herbes. *Lech tò* —, sortir au grand jour.

AGAL. Bonnet, turban, couronne. — *jblā*, couronne d'épines.

AGROP. Unir, réunir, joindre deux ou plusieurs choses. *Tōi* — *bar to lōng*, porter sur l'épaule deux bois réunis [V. DÓGROP, PÓGROP]

ĀI. (Mot souvent superstitieux ou fataliste.) Destin, fortune, sort, force vitale, force physique, fatalité — *tih, òi* —, avoir du bonheur, avoir de la vie, de la force vitale et être en état de profiter des bonnes circonstances, d'éviter la mort ou la ruine. *Bò lăp — tòngla*, travailler selon sa force naturelle, selon son savoir-faire. — *xò oă tōet*. Ses forces sont près de finir, sa vitalité est près de s'éteindre. *Hagâm kò — tòngla*, suivant sa bonne ou mauvaise fortune, suivant son sort, la fatalité. (Ce mot est très-employé, mais d'un sens vague.)

ĀY. [V. ĒI, Ē] Celui-là, cela (celui, ceux ou ce dont il est question). *Bòk — lōet bōih*. Cet homme-là est déjà mort. *Truh tò* —, arrivé en cet endroit-là. *Mă — mò* —, corrélatif de *măjò, mōjò*. *E oă mōjò, inh du oă mò* —. Celui que vous voulez, c'est précisément celui là même que je veux moi aussi.

AYĀT. [V. AJĀT] Ennemi de guerre. *Met xòrōng iū kò* —, planter des lancettes dans la crainte de l'ennemi. || Se mettre sur le pied de guerre, s'armer. *Nhon — līng lāng*, nous nous tenons toujours armés. (On dit aussi *ajāt, aiat*, ou *eiāt*.)

AYEH. [V. EIEH] Se piquer d'émulation, de rivalité, de jalousie, d'honneur. *Inh ou xu kapu — kò oh inh jĭ xa*. Je veux manger un buffle pour ne pas paraître inférieur à mon frère qui en a mangé un.

AJŮEN. Terrain plat et bas, toujours plus ou moins humide.

AJŮN. [V. AIŮN] Hamac, filet, litière. *Ting tung tò* —, porter en filet. *Kuy kòmang tò* —, dormir en filet.

AKO

7

ĀK. Corbeau. *Ir* —, poule noire. *Lōet tò dak le ka xa, lōet tò kōng le — xa*. S'il meurt dans l'eau, que les poissons le mangent ; s'il meurt sur terre, que les corbeaux le dévorent ! (Imprécation.)

ĀK. *Pòleng* —, couché sur le dos. *Kuy pòleng* —, dormir couché sur le dos.

AKĀL. Ce qu'il y a de plus substantiel, de plus vital, de plus nécessaire à la vie. *Ĵi trō — kōna dah lōet*. Il est mort vite, parce qu'il a été atteint à un endroit vital.

AKĀN. Femme, épouse, femelle. *Klo* —, mari et femme. *Iok* —, prendre femme. *Adrè dō* —, abandonner sa femme, divorcer. *Rōmo* —, genisse, vache. *Ir* —, Pouie. || (Quand une chose est médiocre dans son espèce, on la dit femelle.) *Tāng* —, pipe femelle. *Ĵò* —, jarre femelle.

AKAP. Piège à rats, à oiseaux, etc. *Kōnē leh* —, la souris est prise au piège.

AKAR. Peau, cuir. — *kapó*, peau de buffle. *Tōley* —, cordes en cuir.

AKĀU. Corps. *Pōhngoi lech dōng* —, l'âme sort du corps. || Nom. — *ē bu?* Comment vous nommez-vous ? || Moi-même, toi-même, lui-même, soi-même (se met immédiatement après le verbe). *Pōloet dō* —, se tuer, se suicider. *Līem* —, se porter bien. *Kōnī* —, être malade. — *kōnī*, être enceinte. || Avoir beaucoup de viande (se dit d'un animal tué pour être mangé). *Kapó bōn ĵi — tōpā*. Notre buffle a beaucoup de viande.

AKE. Corne. — *tu*, cornes qui poussent peu. — *tōbang kram*, cornes en forine de pousse de bambou.

AKO. Cou, col. — *kol, kol* —, à bosse charnue sur le cou (se dit des buffles, des bœufs).

AKOM. [V. KOM] Ramasser avec les deux mains pour mettre en tas (des herbes, de la paille, de menues broussailles). *Choh* —, *choh kom*, faire l'herbe et la mettre en tas.

AKÓN. Appuyer un bout sur; hausser l'une des extrémités. — *Tòmo*, appuyer une des extrémités sur une pierre. — *kòl*, appuyer la tête sur un oreiller. [V. KÓNÓL]

AKUIH, AKUEH. Racler un bambou afin d'en détacher les filaments auxquels adhèrera le jus de pipe (c'est la chique des Bahnars).

AKUK. Rhume, être enrhumé. — *arang long*, rhume provenant des fleurs. (Les Bahnars s'imaginent que les émanations des fleurs causent le rhume.)

AKŪÓL. Nœud de bambou, de canne à sucre, etc. *Kram kir* —, bambou à nœuds serrés.

AKŪÓL. Peloton, pelotonner. *Ming* — *brai*, un peloton de fil. — *brai*, pelotonner du fil.

ĀL. Beaucoup, considérablement (se met après un autre mot, verbe, adjectif). *ſi* —, souffrir beaucoup.

ĀL. [V. ÓL]

ALAH. Paresseux. Etre paresseux. *Bòngai* —, un paresseux.

ALAH KÓ. N'aimer pas à, avoir de la répugnance à. — *nang*, n'avoir pas envie de regarder, de voir. — *pång*, n'aimer pas à écouter, à entendre.

ALĀY, ALEY. Petit tube de bambou qui dans une pipe assujettit le fourneau au tuyau.

ALĀK. Eau-de-vie de riz distillée.

AMO

9

ALĀK. Innombrable. (Quand le Bahnar a dit, *hòrieng*, cent, et *ròbáu*, mille, ayant épuisé tous ses noms de nombre il ne dit plus que *alāk*, innombrable.)

ALENG, ÓLENG. Faire la sourde oreille, ne vouloir rien écouter. || Qui n'accepte pas de rester inactif pour un petit malaise. *Xò — dik*. Il n'écoute rien.

ALIENG. Cœur du bois. *Long* —, arbre dont le cœur est dur. — *long*, le cœur de l'arbre. [V. PÓNAK, BÓNAK]

ALU, ÓLU. Engager, exciter, pousser, conseiller, exhorter.

ÂLUNG, ÓLUNG. *Ang khey* —, très-beau clair de lune.

AMAH. Restes de paille, d'épis vides qui se trouvent dans le riz non vanné || (au fig.) Ce qu'il y a de plus inutile. *An kò de ba bòlu kò — xò*, vendre aux gens du riz mêlé de restes de paille. *Uhkò xi bòngai*, — *xò dik*, ce n'est pas un homme, c'est un être inutile.

AMANG. (Duel) — *ming nu ba*, nous deux seulement.

AMANG. Ce qui est voulu d'avance, qui est prémédité. *Uhkò xi trò aneh ji — tòpā*, ce n'est pas fortuit, c'est vraiment prémédité.

AMIL. Miroir.

AMOH. Suffisamment pour, assez pour, au moins pour ce qui est de. — *inh ji bo dang nō*. Pour ce qui me regarde personnellement, c'est bien assez comme cela. — *xa ming pògē*, le suffisant pour faire un déjeuner. — *tòngla*, assez pour soi-même.

AMŮK-AMŮK. S'entretenir longuement et agréablement. *Nhi bok ji hma dōnuh dia* —, le Père et moi nous avons l'habitude de converser longtemps et agréablement.

AMOL. Se servir d'un objet pour la première fois. — *ao nao*, étrenner un habit.

AMONG. Amasser peu à peu. *La nō — bio, la nō — bio dunh dunh ji lō*. En amassant un peu chaque fois, à la longue on se trouve avoir beaucoup.

AMŌNG. Qui a vite grandi et atteint toute sa croissance. Encore jeune et déjà grand et fort.

AMŌNG. Faire la sourde oreille par fierté, par dédain.

AMRA. Paon.

AMRAH. Entremêler, mêler sans confondre. *Choi — bar adrek ba*, semer ensemble deux espèces de riz.

AMRĚ. *AmprĚ, mahang, bahang*. Piment.

ĂN. Donner, permettre. *An kō nhon xōna ih nar ô*. Donnez-nous aujourd'hui notre nourriture. *Bă inh uhkō* —, mon père ne le permet pas. || (à la fin d'une phrase) *Bu bat* — ? Qui le sait (pour le dire) ?

AN. Selle de cheval.

AN. Sorte de patate très-vénéneuse. Les Bahnars s'en nourrissent en temps de famine après lui avoir fait subir un lavage à plusieurs eaux et une forte cuisson. Ainsi préparée, elle prend le nom de *ia* (grand-mère), car par superstition, on n'ose plus l'appeler *an*, de crainte qu'elle ne reprenne son poison.

AMREL. Tourner en ridicule, railler, se moquer amèrement. *Mă de — domjō ē tui don Bă*

ANG

II

Iāng mòi. Malgré toutes les railleries, soyez fidèle à Dieu.

ANA ANUIH. Tous les hommes, le genre humain (rarement employé).

ANAI, ou NAI. Autre, un autre, d'autres. *Nar* —, un autre jour. *La* —, une autre fois, en un autre temps. (on dit: *la nai*, et on dit: *iok anai*, prenez en un autre. C'est l'euphonie qui sert de guide).

ANAM. Grains de perles, verroteries.

ANĀN. Nommer, appeler, s'appeler. — *mat*, donner un nom. *Mònö, iēm — kikiā?* Ceci, comment l'appellez-vous? || Attendu que, puisque. — *Bā Iāng klaih tòbùn, di uhkò jor kò ān.* Puisque Dieu l'a promis, il ne manquera pas de le donner.

ANAT. Difficile, laborieux, pénible, être dans la peine, dans le besoin. — *kikiā?* Qu'y a-t-il de difficile? — *bio harey, kònkh jònaph ling lang.* Maintenant un peu de peine, et ensuite un bonheur éternel. || — *kò ē iok ān kò inh ao mònö.* Donnez-vous la peine de prendre cet habit et de me le passer.

ANEH, ANIH. Cas fortuit, hasard. *Trö* —, par hasard. *Fi trö — kò ...*, il arriva par hasard que...

ANG. Lumière, lumineux, luire, resplendir. || Divulguer, le bruit court, proclamer, renom, renommée. *Khey — dōng mat nar*, la lune reçoit sa lumière du soleil. *De* —, on dit, on répand le bruit que, on publie que. *De — bōk mònö khin*, on vante le courage de cet homme. *Ū* —, *ò* —, vanter, propager la renommée. *Lech tò* —, sortir au grand jour.

ANGAH. Ouvertement, sans ambages, sans détours. *Pōma* —, parler clair et net, ouvertement et sans respect humain.

ANGÂM. Turban, toute espèce d'étoffe servant de couvre-chef. Porter un turban, mettre son turban.

ANGLA. Espace suffisant pour faire un champ. *Bri mônö, iem rong kò inh ming — mir*. Réservez-moi intact, dans cette forêt, l'espace suffisant pour faire un champ. || Numéral des champs. *Mir pèng —*, trois champs.

ANGLANG. Arbre dont, au printemps, les Bahnars mangent les feuilles tendres, cuites à l'eau.

ANGLÖ. Un âge d'homme, siècle. — *de ia bök txò ki*, autrefois, aux siècles de nos ancêtres.

ANGOH-ANGANG. Mendier sans aucune timidité ou sans honte.

ANGOH. [V. NGOH] Persévérer à, mettre de la persistance à. *De — bôtho inh, chông inh dunh kò hloh*. On met de la persévérance à m'instruire, mais je suis lent à comprendre.

ANGONG. Porter dans le bec, porter dans la gueule. *Xem jông — Bok-Bul bòn ji oa di*. Les moineaux ont emporté dans leur bec presque tout notre *Bok-Bul*. [V. BOK-BUL.]

ANHA. Carrelet, espèce de filet pour la pêche. *Pòdông —*, pêcher au carrelet.

ANHAN. Faire silence, se taire.

ANHANG. Echo.

ANHEH. Souvent, fréquemment. — *anhang*, très-souvent. *E ioch — kòna — kò xbrü*. Tu tombes souvent en faute, c'est pourquoi tu es souvent puni.

ANHÖ. Suffisant pour, assez pour. *Ba nhon — kò xa pògē, pògē dik*. Nous n'avons que le riz suffisant pour faire un seul repas par jour.

ANU

13

ANHÔK. Etrangler, pendre. — *dò akáu*, se pendre. — *de*, étrangler quelqu'un.

ANHOL. Elever en l'air avec les mains sans le secours d'aucun instrument.

ANHÔNG. Chanter, chants. (Ce sont des chants galants.)

ANHU. Feuilles acidulées, coupées menues pour être mêlées avec un hâchis de viandes.

ANI. Milieu, au milieu, la moitié. — *mang*, minuit. — *trong*, à moitié chemin. — *krong*, au milieu de la rivière. *Axong dò* —, partager par moitié.

ANIH. Endroit, lieu, place. *Kuy ming* —, coucher au même endroit. — *pòm hnam*, l'emplacement pour construire une maison.

ANO. Surnommer, donner un surnom. — *dò akáu Grâm*, se donner le surnom de *tonnerre*. (C'est un usage des Bahnars de se donner ainsi des surnoms après une guerre heureuse.)

ANOH, ANÓH. Etre libre d'occupations, avoir du temps libre. *Tông* —, *inh gó nam*. Si j'ai un peu de temps à moi, je viendrai.

ANOL. [V. NOL] Tenter, essayer, expérimenter. — *dibal*, se mesurer. (*nol* est plus usité que *anol*.)

ANONG, NING-NONG. Porter au balancier, au fléau à la manière des Annamites (très-peu pratiqué chez les Bahnars).

ANUH. Ceps aux pieds. *Tah* —, mettre aux ceps. *Teh* —, délivrer des ceps.

ANŮK. Engager, conseiller, exhorter, suggérer, inviter. *E — de kuy tò bòn mang hó*, engagez ces personnes à rester chez nous cette nuit.

ANUL. S'amuser ensemble, se livrer à des jeux ou à des conversations joyeuses, plaisanter. — *hamang ioch kikiá, achó — mã trồ, mã lòng?* Quel mal y a-t-il à s'amuser ensemble, pourvuqu'on s'amuse honnêtement, convenablement? *Xb — , uhkò tồpá.* Il plaisante, il ne parle pas sérieusement.

ANUM. Hotte à couvercle pour habits.

ANUNG. [V. NUNG] Faire un paquet, un paquet. — *kò bòn bar — poi,* faites-nous deux paquets de riz.

ANUNG. Espèce de manguier sauvage que l'on cultive parfois. *Pley — ,* le fruit de ce manguier.

AO. Habit (en général). — *lồ,* habit d'homme (simple veste). — *ni,* habit de serge (espèce de paletot). — *xoăng,* habit long de cérémonie. [V. XỔĂNG] — *xoi,* ornements de la messe. *Xòrop — ,* mettre son habit. *Toh — ,* ôter, quitter son habit.

AP. Fourré, broussailles. *Bri — ,* fourrés, forêt remplie de ronces et d'épines. || Difficile, pénible. — *kikiá?* Qu'y a-t-il là de difficile? C'est facile, rien de plus facile. — *kò ẽ dồng inh bio.* Donnez-vous la peine de m'aider un peu. Mot à mot: vous est-il difficile de m'aider? (C'est une manière polie de demander un service.) || Le mot *âp* est encore un des termes honnêtes désignant les parties sexuelles. *Bòt — ,* à l'endroit secret.

APAA. [V. PAA] Très-fatigant, très-pénible. Etre dans une situation très-dure, être dans la misère. — *apòt,* même sens (au superlatif).

APAH. Donner un salaire, une rémunération, récompenser, payer la peine d'un entremetteur; donner des gages. *Long — ,* le salaire. *Xbong — ,* la part de l'entremetteur. *Bã Iăng gô — de mã lòng tồ plenh.* Dieu récompensera les bons au ciel.

APO

15

APĀNG. Entre-nœud des bambous, phalange des doigts. *Ming* — *kram*, un entre-nœud de bambou. *Koh bar* — *ti*, couper deux phalanges de la main.

APĀNG. [V. PĀNG] Ecouter, prêter l'oreille.

APANG. Disputer, contester, contredire, avoir des altercations. *Bök* —, querelleur, ami des disputes. — *pòxòru dibal*, gager, faire un pari.

APĀR. [V. PĀR] Voler, s'envoler. *Xem* — *jàk*, l'oiseau s'est envolé. || Léger, volage. *Don* —, esprit léger, inconstant, distrait.

APINH. Demander, prier, interroger. *E* — *tò-ma uhkò dáy*, *kòlih kò e apinh uhkò trö*. Vous demandez et cependant vous n'obtenez rien, parce que vous ne demandez pas convenablement. *E* — *Bok hám dieng dóning*, Demandez au Père si demain c'est jour de fête.

APLOH. Descendre une rivière en barque, suivre le courant. — *ji bonh*, *chong anat kò nòk*. Il est facile de descendre le courant mais difficile de le remonter.

APO. *Apö-apo*. Songer, rêver. — *kòni*, faire un mauvais rêve, faire un rêve présage de malheur (superstition). *Due* —, on dirait que c'est un rêve. *Inh khan lajò?* *E* — *inh khu*. Quand est-ce que j'ai parlé ainsi? Tu rêves, je pense.

APOM. Rond, cylindrique, entier. *Khey pònil ji* —. La pleine lune est ronde. *Luòn* —, avaler tout entier. || Numéral des choses rondes ou à-peu-près rondes. *Tól ming* —, une citrouille.

APÓI. Désirer, souhaiter, regretter. *Tòma e* — *kò dáy xóng tòma e pòm alah e* — *hel dik*. Tu désires avoir beaucoup de riz et cependant tu fais le paresseux, ton désir est un vain désir. *E uhkò òi lui inh*, — *harey uhkò pa tòm*. Tu n'as pas voulu me croire, il n'est plus temps de regretter.

APÓN. Entretenir, nourrir des animaux domestiques. *Inh — kon kièk uhkò pun.* Je n'ai pas de chance dans l'élevage des animaux domestiques.

APÓN. Donner des soins assidus à un infirme, à un vieillard, aux malades. — *de mà trö chu ji tök lömò.* Il arrive souvent qu'en soignant les varioleux on est soi-même pris de la petite vérole qui est contagieuse.

AR. Emplacement pour maison, pour *Hmar*. [V. HMAR] *Órdih — löng mòì kònh e pòm hnam.* Choisissez d'abord un emplacement convenable, ensuite vous construirez votre maison.

ÂR. [V. OR] Marais, endroit marécageux.

ARA. [V. ADA] Canard. (On emploie l'un ou l'autre suivant les localités.)

ARA. Filaments du bois. — *long*, même sens.

ARACH. Cri d'alarme que poussent les poules et les oiseaux à la vue du milan, d'un serpent et de tout ce qui les effraie. *Xem —, iu kò bih báy?* Les oiseaux font entendre leur cri d'alarme, ne serait-ce pas un serpent?

ARAIH. Individu, individuellement, unité, chacun. *Budl nhon ji trö chu; uhkò xi rim — rim loet, chong rim — ji rim trö.* La petite vérole est dans notre village; tous les habitants ne meurent pas, mais tous sont atteints de la contagion. *Dram —,* jarres de la valeur de quatre *muk* chacune. (Les jarres *tòmüt, hòmul,* sont d'une valeur plus considérable.)

ATA. Confier à quelqu'un un objet à vendre. Charger quelqu'un d'une commission. — *kò de gò oa cha kapó,* confier à quelqu'un une marmite pour acheter un buffle. || Mettre dans. — *tò jò,* mettre dans une jarre. (En ce sens, *tah* est plus

ARĀ

17

ARĀK. Dur, difficile à pénétrer, à entamer, à manier. || Inflexible, tenace, obstiné. *Mam ji — tōpa*, le fer est un métal très dur. *Teh —*, terre dure, durcie. *Bōngai* — un homme inflexible, peu maniable, tenace. *Pōma —*, s'exprimer avec difficulté, prononciation dure.

ARAK. Garder, conserver avec soin, entretenir de bonnes relations avec. — *tōmam de kōdra*, conserver soigneusement les biens de famille. — *tōdrong B. I. mǎ kōjǎp*, observer la loi Dieu avec fidélité et constance. *Bre unh mōnō — dibal dōng tō*. Ces deux familles vivent en bonne harmonie depuis longtemps.

ARAK. Pâle, fané, flétri. — *muh māt kō del pham muh*. Visage pâle par suite d'une hémorragie du nez. *Arāng —*, fleur fanée.

ARAM. [V. RAM] Champ nouveau, nouvellement défriché, cultivé pour la première fois dans l'année.

ARĀN. Cesser, discontinuer. *Dīm — kō pōjai de bēt xō*, il n'avait pas cessé encore de parler qu'on le perça. *Ji — kō mi*, il a cessé de pleuvoir.

ARĀNG. Craquer (d'un arbre qui tombe sous la hache).

ARĀNG. Flèche, balle de fusil. — *blu*, flèche empoisonnée. — *mam*, flèche en fer. — *gōxōr*, armure du porc-épic. — *thung*, balle de fusil.

ARĀNG. Compacte, dru, ferme. *Mam —*, fer bien trempé. *Akáu —*, corps bien constitué, santé solide. *Bōbe don dīm —*, chevreau dont les oreilles ne sont pas encore fermes, qui sont encore flasques.

ARĀNG. *Long —*, arbre séché debout, arbre foudroyé.

ARANG UNH. Étincelles, flammèche.

ARANG [V. RANG] Rayon. — *mat nar*, rayons du soleil.

ARĀNG. Fleur, floraison. *Khey long* —, le mois des fleurs. *Dom* — *dom pley*, autant de fruits que de fleurs. *Tam pley tam* —, ni né ni conçu (locution très usitée pour indiquer le temps où on n'existait pas encore).

ARĀP. S'embusquer, guetter, attendre au guet. *Ně lech tōbri, tōmoi* —, ne sortez pas, l'ennemi est en embuscade dans la forêt.

AREH. Haïr, détester, ne pouvoir pas supporter la vue, le langage de. — *dibal nhong oh*, se haïr entre frères. *Inh* — *kò nang bōk mōnō*, je ne puis pas supporter la vue de cet homme.

ĀT, ŌT. Arrêter, comprimer, s'abstenir. — *jōhngām*, retenir sa respiration, son haleine. *Uh kō* — *kō* (ou simplement) *kō* — *kō*, il est inévitable de..., que... *Uh kō* — *kō hul biō*. Il est impossible de ne pas s'impatienter un peu. (C'est une abréviation de cette phrase, *uh kō kě āt kō*, on ne peut pas s'abstenir de.)

ATA. Confier à quelqu'un un objet à vendre. Charger quelqu'un d'une commission. — *kō de gō oa cha kapō*, confier à quelqu'un une marmite pour acheter un buffle. || Mettre dans. — *tō jō*, mettre dans une jarre (en ce sens, *tah* est plus employé). || Mettre sur le compte de, jeter la faute sur. *Tōngla tōtōng kōnh* — *kō de*, commettre un vol et le rejeter sur un autre.

ATAIH. Loin, éloigné. *Deh* —, pays lointain. *Jě kō Bōk xoi* — *kō Bă Iāng*, près du prêtre et loin de Dieu.

ATH

19

ATAM. Ajouter, augmenter, de plus. *Del xò-bâu, xòbur* — blessure sur plaie (blessure ajoutée aux plaies).

ATAM KÓ. D'autant plus que, ajoutez que, et de plus.

ATĂNG. [V. TĂNG] Tendre, étendre. — *xò-nhùl*, tendre le filet. — *khăn*, étendre une pièce de toile (pour la faire sécher).

ATĂP. [V. TĂP] Les deux bouts arrivent à se joindre. *Bôngai dom nỏ đâr pòley uhkò* — Ces gens ne sont pas en nombre pour cerner le village. *Ɔòdrăng inh uh kò — bar đâr*. Mon ceinturon n'est pas assez long pour entourer deux fois mes reins.

ATAR. Mettre des bretelles à une hotte, les bretelles d'une hotte. *Tòley* —, même sens.

ATAU. [V. KIĚK] Les morts, le cadavre (ce mot est peu employé; le mot usité est *kĚk*).

ATECH. S'en aller, s'éloigner, disparaître.

ATÉK. Parcimonieux, chiche, qui donne très-peu à la fois.

ATEK. Faire des contorsions, des grimaces. *Ɔi pang* —, se tordre de douleur.

ATEL. *Chěp* — tenir un objet à la main suspendu par une de ses extrémités (un poisson par la queue, un tube par un bout).

ATĚL. Côte-à-côte, tout auprès, joignant.

ATHAI. Mander, recommander, avertir de, faire savoir que, commander. || Afin que, pour, il faut, on doit. *Ming jít tòdrong Bả Iăng — bòn*. Les dix commandements de Dieu. *Pa duh kò* —. Il n'est pas besoin de donner un ordre. *Bò mả*

tòpà — *dah keh*. Travailler bien afin que le travail soit vite terminé. *Bu oa kò dây xông* — *jâng mǎ tòpǎ*. Qui veut manger doit bien travailler.

ATŎ. Égal, également, comme, semblablement. *Bu rògey* — *kò ē?* Qui est généreux comme vous? — —. Tout-à-fait égaux. *Bre kon bǎ ji nuh* — —, *panam* — —. Père et fils, ils sont tous les deux également courageux et également laborieux.

ATOËT. Enfin, en dernier lieu, à la fin. [V. HÔTUCH plus usité.]

ATOI. [V. TOI] Une charge à porter sur l'épaule (une croix, une poutre).

ATŎK. [V. TŎK] Porter en haut, monter un objet, faire monter, amener en haut. *Dông krong* — *tò kông*. Porter de la rivière au rivage. — *de gân krong*. Passer quelqu'un sur sa barque d'une rive à l'autre. — *tòmòi tò hnam tôngla*. Faire monter ses hôtes dans sa maison (les maisons sont bâties sur colonnettes). || — *ong mai*. Emmener les époux, le jour du mariage (les faire monter dans sa maison). || — *tônai*, passer d'un sujet à un autre. || — *mi grai*, faire un coq-à-l'âne. || Emprunter, demander en prêt. — *kapô chil dò xbrê*. Emprunter un buffle pour payer sa dette.

ATOL. Suspendre. — *tò kônhi*, suspendre en haut, en l'air. — *tò goi long*, suspendre au sommet d'un arbre.

ATÔM. [V. TÔM] Ramasser, relever de terre. *Domb* —, prendre un à un et ramasser. — *adro de*, prendre pour femme la veuve d'un autre.

ATONG. Auge pour donner la nourriture aux porcs.

ATONG. Poignée, manche, anse, pétiole d'une feuille, d'un fruit.

AXŎ

21

ATŎP. Envelopper de feuilles de façon que les bords et les extrémités soient repliés en dessous.

ATŎIH KŎ. Contrairement à, tandis qu'au contraire. *Bā iem ji lŏng — — bā nhon lĕp xa oa đt.* Votre riz est beau, tandis que le nôtre est presque tout dévoré par les sauterelles.

ATŎP. Avoir du profit, de l'avantage, faire quelque gain. — *kikiā?* Quel avantage a-t-on? *Pa —* (pour *uh kò pa —*). On n'avance à rien, on ne gagne rien. (En ce sens, toujours avec la négation ou l'interrogation.) || Jusqu'à. — *dal loët*, jusqu'à la mort (on dit aussi *atáp dal loët*).

ATŎR. Agir avec modération, sans enthousiasme, même avec un peu de nonchalance (soit par goût, soit par raison). *Nĕ bŏ pang pŏdran, bŏ pang — bŏ.* Ne travaillez pas ainsi de toutes vos forces; allez-y avec plus de modération.

ATU. [V. TU] Ajouter. *E — oây pa bar mat, kŏnh de bŏ.* Ajoutez-y deux mat [V. MAT], et on acceptera.

ATUCH. [V. ATUT]

ATUM. [V. TŎGUM] Ensemble, en commun. *Bŏ —*, faire un ouvrage en commun.

ATŎT. [V. TŎT] Reculer, lâcher pied. || Manquer à sa parole, retirer une promesse. *Tŏng tŏmŏi tŏuk, bŏn nĕ —*. Si l'ennemi arrive, ne lâchons pas pied. *Inh ji tŏbŏn, inh uh kò —*. J'ai promis, je garderai ma parole sans y manquer.

AXAI. [V. ATHAI: c'est le même mot.]

AXŎM. [V. XŎM, PŎXŎM] Prendre ses ébats, s'amuser ensemble, être compagnon de plaisir; ayant les mêmes goûts, se plaire ensemble. *Dom de mă inh — ji loët đt.* Mes compagnons

de plaisir, ceux avec qui je me plaisais, sont tous morts.

AXOM. [V. XOM] Un rouleau (de feuilles, de papier). *Hla prit ming* —. Un rouleau de feuilles de bananier. || *Loët* —, mourir en couche.

AXONG. Partager, faire les parts, distribuer, diviser entre plusieurs. — *atô atô*, Partager à parts égales. || Donner de, faire part de.

B.

BA. Nous deux (toi et moi) [V. NHI]. *Bu kò* —? Qui de nous deux? *E brók kò* —. Allez-y, vous, pour nous deux. *Tóm* —, — *dí dí*. Nous deux ensemble.

BA. Accompagner, conduire, aller accompagner, amener. *Nam* — *de tóbri*, aller à la forêt pour tenir compagnie à quelqu'un, ou bien, pour le guider.

BĀ. Père. — *Iang*. Dieu. *Iang* —. Dieu le Père. — *xòdông*, parrain. *Pu* —. Être père, devenir père. *Pu* — *peng nu*, père de trois enfants. *Pòm* —, être père, servir de père. *Bu pòm* — *athai bòtho dò kon*. Tout père doit donner de l'éducation à ses enfants.

BA. Riz en herbe, en épis, en grains non décortiqués. — *broi*, le riz ordinaire. — *nhān*, le riz gluant. — *kreng*, le riz précoce. — *xòdro*, le riz de la saison moyenne. — *klui*, — *kong*, le riz tardif ou de la dernière saison. — *rah*, le riz qui pousse ou croît sans avoir été planté.

BACH. Coupé en lèvre, couper en lèvre avec un instrument tranchant. — *ding*. Couper un tube de cette façon. *Toët* —. Être à bout d'expédients être à bout de moyens.

BĂN

23

BAH. Oindre, frotter doucement avec quatre doigts. [avec un seul doigt, V. PIK.]

BAH. Embouchure d'une rivière, d'un cours d'eau. *Dòng tu truh* —. Depuis la source jusqu'à l'embouchure.

BAHACH. [V. BÓBEH] Chuchotter, parler à voix basse. *Iêm — kikiâ hònđ?* Que chuchotez-vous là?

BAHACH. [V. PÓHACH] Faire fondre, liquéfier. — *bòlòk*, fondre du plomb.

BAHANG. [V. MAHANG] Piment.

BAI. Panier grossier servant à mettre les herbes dont on débarrasse le champ.

BÂY. Peut-être bien. *Plenh gô mi —?* Peut-être bien va-t-il pleuvoir? (Ce mot se place toujours à la fin de la phrase.)

BÂY. *Gô* —. Marmite de sept emfans valant un buffle (on dit aussi *gô tốpòh*).

BĂK. Porter suspendu au cou. — *drêng Bă Iâng*. Porter son chapelet suspendu au cou. — *drêng ok*, porter un collier de perles.

BAK. Blanc (en parlant de la peau). || Propre, bien lavé. *Bôngai* — Une personne bien blanche. *Nhao dò muh mat athai* —. Se laver le visage pour être propre. *Pih ao haban mắ* —, bien laver ses habits.

BĂL, BÓL. *Pham* —. Sang coagulé, caillot.

BĂM. *Trêng* —. Petit tube dépassant d'une palme environ l'orifice de la jarre de vin.

BĂN. Parents des deux époux (ils s'appellent *băn* en se parlant mutuellement). || Ami par suite d'une alliance contractée à la mode des Bahnars.

Pò —, même sens. *Krao pò* —, *krao pò*, *krao* —, contracter amitié [V. TÓPÔ, TÓBÂN].

BĂNG-BRANG. Rare, rarement, clair-semé, distancé. *Pòma* — —. Parler rarement, dire peu de paroles, sobre en paroles. *Choi* —, semer très clair-semé.

BANG. Apparent, qui est en vue, à découvert, patent. *Uh kò* — *plenh*. On ne voit pas le ciel. *Ji* — *dòng hò*, on le voit d'ici.

BAR. Deux. *Mă* —, second. *Tò* — *tò* —, deux à deux. *Ming jit* —, douze.

BĂR. Entourer de liens ou d'autre chose un objet cylindrique ou à peu près. — *ako pang khăn*. Entourer le cou avec un mouchoir.

BAT. Aimer, se souvenir, connaître, savoir. — *kò Bă Iàng dáp bònòh*. Aimer Dieu de tout son cœur. *Tòng inh uh kò bat*, *ē tòbat kò inh*. Si je ne m'en souviens pas, faites m'en souvenir. *Bu* —? Qui le sait? (Dans le sens de: savoir, connaître; dans beaucoup de localités on dit *lele*; dans d'autres on n'emploie que le mot *bat*.)

BĂT. Salé, savoureux, agréable au goût, assaisonné à point. *Xik* —. Vin généreux, bon vin. — *boh*, convenablement salé. — *tăng*, par trop salé.

BAT. Parler, ou agir par imitation. *E pòma bruh dònghir kon ē, tiò kòngh kan xò gò* —. Vous dites des paroles obscènes devant vos enfants; plus tard ils vous imiteront.

BÂU. Parler de, faire mention de, être question de. *De hām* — *gah inh?* A-t-on parlé de moi? mon nom a-t-il été prononcé? *Uh kò mah kò de* —. Ce n'est pas la peine qu'on en parle.

BIA

25

BÈ BÈ. Interjection qui sert de stimulant pour agir à l'unisson.

BÈ KÓ. A défaut de, sans, venant à manquer. — — *de kòdrá de hajoh tòprah.* Le maître venant à manquer, les serviteurs se dispersent. — — *inh, iém gònòm kò bu?* A mon défaut, sans moi, qui sera votre appui?

BECH-BOCH. Espèce de gros singe, gibbon.

BÈNG. Porter suspendu à l'épaule en sautoir. — *dak.* Porter l'eau à la manière des femmes Bahnars.

BÈNG TÓLĂ. Pousser de côté avec l'épaule ou le coude.

BÈNH. Bouclé (des cheveux).

BÈNH. Plein, rempli. *kò dak,* rempli d'eau. — *dak,* plein jusqu'au bord, juste plein. — *boh,* comble. — *blai,* à pleins bords. || *Dah* —, prompt à s'emporter. *Bònh kò* —, irascible. *Ně anul pang xò, xò dah* —. Ne vous amusez pas avec lui, il s'emporte facilement.

BET. [V. MÈT] Enfoncer en biais. — *xò-ròng,* ficher en terre, planter les lancettes (à la manière des Bahnars).

BÈT. Percer d'une lance, d'un sabre, d'un couteau. *Xò loët kò de — pang tak.* Il est mort percé d'une lance.

BI. Non (mot *Ròngao* synonyme de *uh*).

BIA HONG. Crocodile. *Bròt dòng bòr* — —. Retirer de la gueule d'un crocodile. || Au fig. Faire éviter à quelqu'un un danger imminent de mort, d'esclavage, etc., ou l'en retirer.

BIA. Belle, la Belle. Personnages fameux des légendes, espèce de belles déesses. || Au fig. Être

tout-à-fait innocent, être blanc comme neige. *Bia biun*, même sens. *De hnhâm inh ioch, inh — dtk, — dtk*. On m'accuse injustement; je suis parfaitement innocent; je suis blanc comme neige.

BIĂNG, BIÔNG. Uriner. *Cha —*, aller uriner. || Aller à la selle (quoique le vrai mot soit *gaih, cha ik*).

BIĂT, BÓIĂT. Se donner beaucoup de mouvement pour servir quelqu'un, faire office de serviteur dans une occasion particulière (en un jour de fête).

BICH. [V. BIT]

BIH. Serpent. — *joh*, le serpent pique, mord. — *tur jing — pêt, — pêt jing — tur* (proverbe). Souvent les pères valent plus que leurs enfants et *vice versa*.

BIJUET DON. Rebord de la conque de l'oreille.

BIÖ. Peu, un peu (en parlant soit de choses soit de la durée). — —. Très peu, fort peu. *An kò inh —*, donnez-m'en un peu. *Oây pa — inh gò xoi*. Dans un instant je dirai la sainte messe.

BIÓH. Savoir faire un ouvrage, être exercé, habile dans un métier. *E hâm — uòr plung?* Savez-vous conduire une barque?

BIT, BICH. Se coucher, être couché, s'étendre, être étendu. — *uh kò dâý tēp*. Se coucher sans pouvoir dormir. — *tòbri*, passer la nuit dans la forêt, coucher à la belle étoile.

BLĂ. Coucher les hautes herbes à l'aide d'un bois qu'on presse sous les pieds, marcher à travers ces herbes en les écartant à droite et à gauche. *Bă jing le!* — *uh kò dâý*. Quel beau riz! c'est à peine si l'on peut s'ouvrir un passage au travers.

BLA

27

BLACH. *Pley* —. Larynx.

BLAH. Numéral des toiles, des habits, des nattes, etc. *Ming* — *ao*. Un habit. *Bar* — *khân*, deux pièces de toile. (Suivant les localités, *blâh* se dit d'une belle pièce de toile ou d'une paire de petites toiles cousues ensemble.)

BLAH. La guerre, faire la guerre (c'est moins une guerre qu'une expédition de maraude). — *klaih*, faire la guerre sans succès. — *uh hò tōdrong*, guerre injuste. — *tiâ kōdi de*, faire la guerre pour le compte d'un allié.

BLAI. Déborder. *Benh* —. Plein par dessus les bords. *Xōliây* —, lèvres évasées, *toh* —, mamelles pendantes.

BLAK. Cancrelas.

BLĀN. Petite cicatrice à stigmatte rentrant et sans douleur (trace laissée sur le nez par la monture des lunettes).

BLAN KÓ MAT. Ouvrir les yeux tout grands après avoir dormi.

BLĀNG-BLUH. Citronnelle (plante qui sert de condiment).

BLANG. Alternativement. *Tah* —. Mettre alternativement (en parlant de deux choses différentes entre elles par la grandeur, la valeur, l'espèce, etc.). *Tah* — *ming pom tē ming pom tih dal dī*. Mettre alternativement un petit et un grand jusqu'au dernier.

BLANG. [V. BÓLANG, LANG] Exposer, expliquer, rendre compte, juger. || Délivrer, lâcher, délivrer, ouvrir. (Dans le sens propre on se sert mieux du mot *lang*, tandis que dans le sens figuré,

Supplément / Gehigarria (II) « Les Sauvages Bahnars »

Dictionnaire BAHNAR - FRANÇAIS P. X. Dourisboure 1889 .

on dit *blang.*) *Inh dim hloh, ē — kò inh mã nhên.*
Je ne comprends pas encore; expliquez-moi cela
clairement.

BLAT. Couper par tranches minces. — *tòbǎng.*
Couper ainsi les pousses de bambou avant de les
faire cuire.

BLEY. Proférer des imprécations obscènes
consistant à souhaiter l'inceste à son interlocuteur.

BLEK. [V. TŎNEH plus usité.] Briquet.

BLĚK. Ouvrir (en parlant des yeux). — *mat.*
Ouvrir les yeux. || Regarder (en parlant absolu-
ment).

BLĚNG. Effarouché, indompté, récalcitrant,
intraitable. *Pòm — kò de.* Résister en face, faire le
récalcitrant. *Inh bòtho kò manāt, ně — kò inh.* Ne
regimbe pas, c'est par affection que je te fais la
leçon.

BLIEO, PLEY —. Les reins.

BLO. *Long* —. Arbre dont le bois dur et pe-
sant est très propre pour des constructions à l'abri
de la pluie.

BLO. [V. BUIH plus usité.] Le ferment
dont on se sert pour faire le vin de riz.

BLOH. L'un des signes du prétérit. C'est fait,
c'est réussi, c'est fini, déjà, oui. *Iem tǎng xònhuòl*
hâm — ? Avez-vous réussi à votre pêche au filet?
—, oui.

BLOI. Le plus petit des épis d'un pied de
maïs.

BLŎK ou BLŎK BLŎK. Sentiment d'affec-
tion, de regret, de douleur qui se réveille soudain et
souvent. *Inh bat kò ē — —.* Je me souviens de
vous soudain, à chaque instant. *Lòm jang bat kò*

BLU

29

Bă Iang — —. Pendant ses occupations penser à Dieu souvent et sans effort.

BLÔL, BLÔL-BLÔL. Déborder sans se répandre, dépasser le bord, dépasser par le bord. *Mă ě hmět du oây* — —. Vous avez beau presser, cela dépasse encore le bord du boisseau. || Indiscret, qui ne sait point garder le secret, qui dit tout, bavard.

BLON. Carré.

BLONG. Manche, poignée. — *xung*. Manche de la hache (mot affecté à la hache seulement). [V. GÔR] manche en général.

BLONG-TAR. L'étoile du matin.

BLÔNG. Se vanter, se glorifier, se prévaloir, faire ses embarras. *Xò — nhòrong, tòmà bò jang jĩ lĩt kò de*. Il ne fait que se vanter, et cependant, à l'œuvre, il est le dernier de tous.

BLỐT, BLỐT-BLỐT. Révolte subite de l'estomac avec envie de vomir. — *oa hăk*, même sens.

BLU. Cuisse. *Tòm* —, l'aine. — *ir*, une cuisse de poulet.

BLU. Gomme dont on enduit les flèches pour les empoisonner. *Arăng* —, flèche empoisonnée. *Long* —, l'arbre qui produit cette gomme.

BLUCH. Se dessaisir de, se dessaisir avec regret. *Tông nẻ kò munat kò e, inn uh kò* —. Sans l'affection que j'ai pour vous, je ne m'en dessaisirais pas.

BLUH. Ce mot désigne la personne principale d'un groupe, la plus belle bête d'un troupeau, le meilleur ou le plus précieux entre plusieurs objets. *Băk mònở ji — nhon*. Celui-ci est notre chef. *Kapô* —, le plus beau buffle du *hònở* [V. HÔNO].

BLUIH. Bouillonner, être bouillant. *Dak* — *boih*, l'eau est déjà en ébullition. *Dak* —, de l'eau bouillante.

BLŮK. Trouble, en parlant des liquides [*V. GŌXOK* plus usité].

BLUNG. Nom d'un poisson.

BLŮNG. Enfoncer, renverser les obstacles. — *pònòt*, enfoncer la cloison. — *trong gògòl*, s'ouvrir un chemin en marchant le premier.

BLUÓT ou **BLUT.** Éprouver soudain un mouvement intérieur d'indignation, de colère ou de dépit en entendant ou en voyant des choses qui contrarient ou qui déplaisent. *Inh* —, *lech hul*. Je me sens indigné et la colère me prend.

BO. Assez, cela suffit, c'est plus que suffisant. — *dang nõ*, assez comme cela. — *bang*, en abondance, à foison.

BŌ. Joue. — *bō*, Joue pâle. *Benh* —, plein la bouche.

BO. Pâle, flétri. *Ba* —, épis maigres. *Arāng* —, fleur fanée.

BOH. Sel. *Băt* —. Convenablement salé. *Tāng* —, trop salé. *Dak* —, eau de mer, eau salée. *Riò* —, fabriquer du sel par la cuisson.

BŌH. Voir. *Xòxáu* —, clairvoyant, voir clair. *Tòmang* —, voir de loin. — *kò măt*, voir sans jouir de l'objet convoité. || — *kòdeh*, — *jông*, avoir les règles.

BOI. Suivre à la piste, suivre les traces, imiter. — *del xakē*, suivre les traces du sanglier. — *de kò-dra*, imiter les ancêtres. — *trôi trôi*, suivre pied à pied, pas à pas, talonner.

BŌI TĀNG. Embouchure de tuyau de pipe.

BOK

31

BÖI. Huppe de certains oiseaux. — *jöröl*, panache de l'oiseau appelé *jöröl* dont les jeunes gens s'ornent quelquefois la tête.

BOIH. Signe du prétérit qui se met toujours après le verbe. *Xò loët* — Il est mort. *Inh hiöt* —, je l'ai oublié. *Ming pom mǎ dáy* — *jì loi kò bar to mǎ gò dáy*. Une chose qu'on possède vaut mieux que deux autres qu'on espère.

BÖK. Celui, ce. — *mǎ*, celui qui, celui que; ce qui, ce que. — *mònǎ*, — *mǎ nǎ*, celui-ci, ceci. — *mòto*, celui-là, cet objet là bas. (*Bök* se dit en parlant des hommes, des animaux mâles et des choses. Pour les femmes, et les animaux femelles, V. IA.)

BÖK-DOP. Sorte d'habit de feuilles pour se protéger en temps de pluie.

BÖK. Travailler à certains ouvrages de charpentier en adaptant la hache à un manche spécial. — *plung*. Creuser une barque. — *bōng*, faire un cercueil.

BÖK. [V. BRÖK] Marcher, aller, venir. *E — tajò?* Où allez vous? *Cha — hel*, aller se promener, aller par çï par là sans but arrêté. *Cha —*, aller satisfaire aux nécessités naturelles [V. BÖ-BÖK].

BOK. Grand-père, aïeul, grand-oncle, beau-père, les ancêtres masculins. *Ia bök*. Les ancêtres. || Le Bahnar appelle *bök* tout personnage beaucoup au dessus de lui. — *xoi*, le prêtre. — *xoi tih*, l'évêque, — *xoi Papa*. Le Pape. (Le mot *bök* seul indique le missionnaire de l'endroit. Pour désigner les autres missionnaires, il faut ajouter leur nom.) || Les païens disent par superstition. — *glaih*, le tonnerre. — *kla*, le tigre. — *ruih*, l'éléphant.

BOK-BUL. [V. BUL]

BÖL, BÖL NÄNG. Essayer, faire l'essai pour voir si, pour savoir si. — *näng hām kě pu.* Essayez pour voir si vous pouvez porter cela.

BÔL, BUÓL. Ce qui appartient à un même groupe, à une même compagnie, au même parti, à une même catégorie de gens ou d'objets, à un même tout, à un même village, etc. — *iem anai nam tajò?* Où sont allés vos autres compagnons? — *bôn dah tòmoi?* Sont-ce nos gens ou des étrangers? — *ē cha kikiá?* (en parl. à une femme) Que fait votre mari?

BOM. [V. TRÖ] Atteindre, toucher, heurter || Tomber dans, être atteint. || Regarder, concerner. *Long mã tòkòl ji — inh biò.* L'arbre qui est tombé m'a atteint un peu. — *chu,* être pris de la petite vérole. *Tòdrong mònò uh kò — ē,* cette affaire ne vous regarde pas, ne vous concerne pas.

BON. Un lopin de terre, une petite étendue de terrain, un petit coin dans la forêt. — *mònò inh oa pòm roh prit.* Ce coin de forêt, je veux y faire un jardin de bananiers.

BÔN, BUN. La partie supérieure du bras.

BÖNG. Testicules de l'animal, les parties viriles. *Kăt —.* Châtrer. [V. KREO]. *Nhung —,* le vertrat. *Dak —,* le sperme. [V. TÁK.]

BONG. Cercueil, bière. *Pòkáp —,* ajuster le couvercle à un cercueil. *Bók —,* faire une bière (c'est un tronc d'arbre creusé).

BONH. Tresser une corde, etc. (comme on tresse les cheveux).

BÔN H. Facile, aisé, commode. — *kò,* facile à; il est facile de. *fi —,* c'est facile. *Loët — le!* Qu'il est mort vite (facilement). *Tông oa loët — erih mã*

BÓ

33

lông, si vous voulez mourir sans peine, menez une bonne vie.

BOP. Déprimé, déformé, bossué. *Gỗ* —, une marmite ainsi déformée ou bossuée.

BOR. Pont tout-à-fait primitif qui consiste en une, deux ou plusieurs pièces de bois jetées sur un cours d'eau. *Roh* —, improviser un pont. [V. ROH]

BOR. Pleine (en parlant de la gestation d'une femelle). || Enceinte (expr. gross.).

BÔT. Par endroit, en partie, par intervalle. (Souvent on répète le mot.) *Bā jing* — —. Le riz n'est beau que par endroits. *Mi* — —, pleuvoir par intervalle. *Ming* — *inh oa*, *chong ming* — *inh druei*. D'un côté, je le désire, mais d'un autre côté cela m'ennuie fort.

BOT. Mettre, introduire la main, le bras dans. — *jò*, mettre la main, enfoncer le bras dans une jarre. || — *de*, commettre des attouchements indécents sur quelqu'un.

BOU, MOU. Sentir, exhaler, répandre une odeur. — *phu*, sentir bon, exhaler une bonne odeur. — *kòni*, sentir mauvais, mauvaise odeur. — *ôm*, odeur de pourriture. — *khôi*, odeur de brûlé. — *khach*, odeur de poisson (à la halle aux poissons). — *khing*, odeur âcre (aux latrines). — *khét*, odeur de poils ou d'habits brûlés. — *phu thu thum*, très odoriférant. *Uh kò tông* — *kikiâ*, on ne sent aucune odeur. (Employé absolument, *bou* s'entend de la mauvaise odeur.)

BÓ. Toucher, mettre la main à, faire un travail manuel, se livrer aux travaux des champs. *Nỷ* —, *tổ* N'y touchez pas, c'est brûlant. — *mir*, se livrer aux travaux des champs. — *tòmam*, faire un ouvrage de

métier, d'art. || Accepter. *Ɔò ẽ chãr, de uh kò —*, votre jarre est fendue, on ne l'accepte pas (on ne la touche pas).

BÓ. Un poisson de ce nom qui devient très gros et qui prend alors le nom de *ròpông*. — *luòn mat nar*. Éclipse de soleil. — *luòn khey*, éclipse de lune. (Un monstre avale ces astres et puis les rejette, disent les Bahnars.)

BÓBE. Terme général désignant le bouc ou la chèvre. — *akăn*, chèvre. — *bram*, bouc. — *kon, kon —*, chevreau.

BÓBENG. [V. BENG] Porter en sautoir, suspendu à une épaule; une charge ainsi portée. *Ming — dak*, une charge de tubes pleins d'eau, portée à la manière des femmes Bahnars.

BÓBÔK. Aller ça et là, se promener. *Cha —*, même sens, ou aller faire ses besoins.

BÓBÓT, PÓBÓT. Brusquer, hâter une affaire, la bâcler inconsidérément sans réfléchir aux conséquences. *Bu tuá kò — xòrũ lòmò*. Qui brusque inconsidérément une affaire se fait souvent tort.

BÓBRĂM. En passer par, consentir faute de mieux, se résigner un peu à contre cœur. *Tam lăp kò don, chong inh —*. Cela ne me satisfait qu'à moitié, néanmoins j'y consens. — *bòbra*, même sens.

BÓBRÉL. [V. BRÉL]

BÓBUT. Rapace nocturne qui ressemble à un hibou.

BÓBUÍ. Poussière. || Soulever la poussière. *Nũ — kò nhon*, ne nous soulève pas cette poussière.

BÓBUNG. Le sommet, le faite. — *hnam*, le faite de la maison. — *kông*, le sommet de la montagne.

BÓD

35

BÓCH, BÓCH BÓCH. Penchant, propension naturelle, passion, attrait. || Être entraîné par l'appât, par la passion, par l'amour (soit en bonne, soit en mauvaise part).

BÓDAO. Essayer, tenter, faire un essai pour voir, pour savoir si. [V. BŪL NANG]

BÓDAR, PÓDAR. Aller autour, faire le tour de, environner, cerner, assiéger. — *cham*, faire le tour de la place publique. — *pòley*, cerner un village. || User de détour, tromper, mentir, feindre, user de ruse pour tromper. *Don* —, intention de tromper. — *inh ji bōnh*, — *Bá Iāng uh kò xit*. Il est facile de me tromper, mais on ne réussit pas à tromper Dieu.

BÓDŎ. [V. PÓDŎ plus usité.]

BÓDO. Mettre en gage, donner en gage ou en otage. || Se mettre, se donner soi-même en gage. — *dram*, donner une jarre en gage, comme nantissement. *Gògól inh — dò kon, klaih kò nŏ, tòngla inh* —. D'abord j'ai donné mon fils en gage, ensuite, je me suis mis moi-même en gage.

BÓDOH. [V. PÓDOH] Faire éclater.

BÓDÓH. [V. PODÓH] S'abstenir, cesser de, se reposer. — *kò jang náy Bá Iāng*. S'abstenir de travail le dimanche. — *jóng*, se reposer après une course, faire une halte.

BÓDÓL, BÓDÂL. Insister beaucoup, demander avec importunité, presser fort pour obtenir. *Mă uh kò oa ăn, gòh liliá, xò — deh iál?* Quelque peu d'envie que j'aie de donner, comment refuser? il me presse si fort.

BŎDÓL. Remplacer, succéder. *Loët kò inh, de anai gó* —, après ma mort, un autre me remplacera.

BÓDÓM. Commencer, mettre une chose en train.

BÓDÓNG. Mettre debout, ériger, élever, mettre droit. — *jòräng*, élever une colonne. — *kòl*, lever la tête (au prop. et au fig.).

BÓDÓNG. [V. PÓDÓNG] Pêcher d'une manière particulière quand les eaux sont grossies et troubles. — *anha*, pêcher au carrelet.

BÓDÓR. Avoir horreur. *Inh bôh pham inh* —. La vue du sang me fait horreur.

BÓDRAH. Être encore vigoureux, être dans la force de l'âge. *Lòm* —, encore dans la force de l'âge, qui ne décline pas encore.

BÓDRĂN. [V. PÓDRĂN] Amorce. || Apât.

BÓDRAN. [V. PÓDRAN plus usité.] Déployer toutes ses forces.

BÓDRANG GŎ. Noir de fumée qui s'attache à la marmite, etc.

BÓDREH. Abatis d'arbres fait autour d'un village, d'un champ, dans la crainte d'une invasion de l'ennemi. (On fait aussi un abatis, en temps d'épidémie, pour fermer l'accès d'un village à tous les étrangers.)

BÓDRENG. Arc-en-ciel.

BÓDRENG-BÓDA. Prétendue contagion de toute mort violente. (Dans la crainte du *bòdreng-bòda*, les Bahnars s'interdisent, pendant la lune courante, l'entrée des villages où il y a eu une mort violente.)

BÓDRIU. [V. PÓDRIU] Réveiller, tirer quelqu'un de son sommeil.

BÓG

37

BÓDREU. [V. PÓDREU plus usité.] Rendre à quelqu'un son bien, reprendre le sien. *Xò dunh kò —, kònă inh — kòdih*, il tardait à me le rendre, c'est pourquoi je l'ai repris moi-même.

BÓDRO. [V. MÓDRO] Vendre et acheter, faire le commerce. *Bók —*, marchand.

BÓDRÔNG-BÓDRANG. Se disputer avec animosité et tapage, parler avec tumulte. *Hnam de nđ — — rim pògē*. Dans la maison de ces gens, on se dispute bruyamment tous les matins.

BÓDRUH. Insecte imaginaire qui cause la dysenterie et que la pythonisse fait la simagrée d'enlever pour guérir le malade.

BÓGÂM. Opprimer, forcer, user de violence physique ou morale pour obtenir quelque chose, pour commettre l'injustice.

BÓGĂP. [V. PÓGĂP] Dire à deux personnes: «soyez mari et femme.» Si elles sont parentes, c'est une injure grave, une imprécation.

BÓGAP. Être très habile à la chasse, à la pêche, y réussir toujours. (C'est une croyance superstitieuse que cette habileté ou cette chance constante, est due à un certain spécifique qu'on garde par devers soi.)

BÓGAP, IANG —. Divinité cruelle qui dévore les âmes des hommes.

BÓGÂU. Grande rancune, ressentiment caché, garder rancune.

BÓGÓT. [V. PÓGÓT] Retenir quelqu'un contre son gré, l'empêcher de s'en retourner, confisquer un objet. — *jò de kòlih kò to uh kò dây*, confisquer une jarre pour dettes qu'on refuse de payer.

BÓGRĂM. Se disputer sans presque s'écouter ni s'entendre mutuellement, se chamailler.

BÓGRĂNG, BÓGRÔNG. Garder auprès de soi, retenir quelqu'un chez soi par civilité, par amitié (à l'occasion d'une fête). — *de xa kapó*, retenir quelqu'un pour la fête du buffle.

BÓGRE BÓGRE. Se chamailler, se *disputail-ler* (se dit surtout des femmes).

BÓGRI. Malpropre, sale, souillure, tache (au prop. et au fig.). — *jâp ja kò akâu*, sali par tout le corps. *Pòhngol jing — pang ioch*, c'est le péché qui souille l'âme.

BÓGRING. Couvrir de sa protection, défendre quelqu'un. || Tenir compagnie à quelqu'un pour qu'il ne soit pas seul. (Quand deux fiancés se rencontrent et se parlent, il y a toujours quelqu'un pour les *bògring*.)

BÓGRÔNG. [V. PÓGRÔNG, GRÔNG] Désobéir en face, résister en face à son supérieur, indocile, qui regimbe, qui est récalcitrant, têtu.

BÓGŪ. Hideux à voir, horrible, affreux. Trouver que c'est hideux. *Inh — inh năng*, je le trouve hideux.

BÓHIAR. [V. HIAR] Déployer, déplier (une étoffe, un drapeau).

BÓH. [V. BŪH]

BÓJA. La fouine.

BÓJAH. Contester ensemble, parier. *De — háy trò gah bu?* Dans le pari de tantôt, qui avait raison?

BÓJĂT. [V. BIĂT]

BÓJĂU. Deviner, devin, devineresse, pytho-nisse. (C'est le plus souvent une femme qui fait ce métier.)

BÓL

39

BÓJUH, BÓIUH. [V. BÓDREH] (Suivant les localités on dit l'un ou l'autre de ces deux mots.) Abatis d'arbres autour d'un village pour en rendre l'accès difficile. || Le terrain autour et tout auprès de la palissade du village. *Ně lōh kò de mut; e athai de ody tò* —. Ne les laissez pas entrer dans le village, faites-les rester en dehors de la palissade. *ƒih* —, la lisière extérieure du village.

BÓK. Beaucoup. [V. LÓ.] Le mot *bók* est usité dans quelques localités seulement.

BÓK. Lent, tardif, lourdaud, traînard, sans activité

BÓKAN. Ruminer. *Óxeh uh kò — thoi ròmō*, le cheval n'est pas ruminant comme le bœuf.

BÓKHÔNG, PÓKHÔNG. Mettre à la cangue. *Long* —, la cangue. *Teh* —, ôter la cangue.

BÓKOIH. Démangeaison provenant de la malpropreté, du contact de certaines plantes, de la poussière. *Inh oa nam hum, inh — iál.* Je veux aller prendre un bain, je sens par trop de démangeaison.

BÓKUEY. Lézard.

BÓKUNG-KLENG. Bouclé, frisé. *Xók* — —, cheveux frisés.

BÓL. Numéral pour les jupons des femmes. *Ming* — *hăbăn*, un jupon, ou bien, un morceau de toile suffisant pour faire un jupon. (On dit aussi *ming ling hăbăn*.)

BÓLA. Ivoire, défense d'éléphant. *Ruih* —, éléphant à ivoire (le mâle). — *ruih*, ivoire d'éléphant. *Akáu xa, — xi.* (Proverbe: manger la viande, garder l'ivoire.) Faire d'une pierre deux coups.

BÓLAH. Riz écosé et brisé en fragments. (Souvent on dit *bòlah* pour le riz en général, par modestie vraie ou feinte.) *Kon* —, *nhon ji atók tò xum boih*. Nous avons déjà mis dans le grenier notre chétive récolte de riz.

BÓLĂM. Jaser, caqueter (on le dit surtout des perroquets). *Bôngai* —, bavard.

BÓLANG. Blanc (en parlant des toiles). *Khan* —, toile blanche. *Ao* —, habit de toile blanche.

BÓLANG, XEM —. Oiseaux dont le chant sert d'augure et qui vivent toujours en bande et jamais isolés. *Chòrò* —, aller consulter les oiseaux, aller les écouter. — *lông*, oiseaux favorables. — *kòni*, oiseaux sinistres. — *ma, ngieo, jòra, dui*. Oiseaux à droite, à gauche, en face, derrière le dos.

BÓLĂU, HLA BÓLĂU. Le bétel.

BÓLEH. Saigner, tuer en saignant. *Bahnar toh nhung, ƣuòn — xò*. Les Bahnars assomment les porcs, les Annamites les saignent.

BÓLEH. (prat. supers.) Faire la simagrée d'enlever une douleur, une plaie, en les faisant simplement passer dans un tube qu'on jette au loin.

BÓLENG-KHÈNG. Tout sans exception. *Unh xa hnam, tòmam nhon ji — — di*. Dans l'incendie de la maison, tout notre avoir a péri, il n'en reste rien.

BÓLI. S'unir deux, ou plusieurs familles pour faire ensemble les travaux de leurs champs respectifs. *Choh* —, piocher en commun. *kech* —, faire la moisson en commun.

BÓLIENG. Dégainer, dégainé, la lame nue. — *dao*, tirer son sabre. *Dao* —, sabre nu,

BÓN

41

BÓLŎ. Fièvre, — *ji*, maladie. — *hatang*, fièvres intermittentes. — *lon ming nar*, fièvre tierce. — *lon bar nar*, fièvre quarte. *Hatang kò* —, l'accès de la fièvre est passé. — *hlâm*, fièvre très forte. *Oa* —, être sur le point d'avoir l'accès.

BÓLOH. Numéral des trous. *Hiah bar* —, *unh xa peng* —, deux trous provenant d'usure, et trois de brûlure. || Trou, passage, fenêtre, œil-de-bœuf. *Hoàng tò teh tiâ* — *dròh*. Tomber à terre par le trou du plancher. *Dòng hó tò tō hām bi* —? Y a-t-il un passage d'ici là?

BÓLOI. Sans doute, assurément, j'en conviens.

BÓLŎNG HOH. Percé par les deux bouts. *Ding* — —, un tube percé par les deux bouts. || *Bòr* — —, babillard, qui ne sait rien garder sans le communiquer au premier venu.

BÓLŎH. Faire une chose à tour de rôle. — *dibal*, se remplacer mutuellement, alterner. *Pu* —, porter un fardeau à tour de rôle (qu'on soit deux ou davantage, c'est toujours *pu* —).

BÓLŎK. Étain. — *mang*, plomb. (Ailleurs, on dit *xòri*, *xòri mang*.)

BÓLŬ. Mêler, mêlé, mélanger, mélangé. *Dòdi bar tòdrong bòn hul xara*, — *hamang*, *kòn h jing pògang*. Parfois deux drogues qui sont des poisons séparément, deviennent remède, si on les mêle.

BÓLUK. Étourdi, inconsidéré, libertin. *Pòm* —, (et surtout) *kung* —. Commettre la fornication.

BÓN. Nous. (Quand celui ou ceux à qui l'on parle est ou sont compris dans le nous. Autrement, il faut dire *nhon*.) *Bă Iàng jĩ bă* — *tòm kò* —. Dieu est notre Père à tous. *Rim nar*, — *ji kuh lě*: « Ô Bă

nhon mã ôây tồ plenh... » Chaque jour, nous disons dans notre prière: « Notre Père qui êtes aux cieux... »

BÓN. Particule énumérative qui doit être répétée devant chacune des choses énumérées. — *kapô*, — *ròmô*, — *òxeh*, — *nhung*, — *bòbè*. Des buffles, des bœufs, des chevaux, des porcs, des chèvres.

BÓNA, MÓNA. Prisonnier de guerre. *De rôp* —, *peng kòl*. On a fait trois prisonniers à la guerre.

BÓNAL. Morceau de toile carré cousu sur le jupon des femmes.

BÓNE. Être reconnaissant, être satisfait de, content de. *Inh — kò è*. Je vous suis reconnaissant, je suis content de vous, je vous remercie, merci. *Lòh kò inh kapô è. inh gó — dal lóet*. Cédez-moi votre buffle, je vous serai reconnaissant jusqu'à la mort.

BÓNG. Couvrir et fermer l'orifice d'un vase avec du linge, ou des feuilles qu'on serre et qu'on lie au dessous de l'ouverture.

BÓNGA. Fatalité, destin mauvais. *Tông uh kò* —, *xò uh kò lóet*. Il n'en mourra pas, à moins que le destin ne soit contre lui.

BÓNGAI. L'homme (en général), les hommes, le genre humain.

BÓNGANG. Fourmis noires et grandes dont la morsure est cruelle.

BÓNGIENG. Agir ou parler avec perfidie, par malice pure, par envie, ou par jalousie. *Xòrông trong de kòlih kò — hel dik*. Couvrir de lancettes le chemin de quelqu'un, sans profit pour soi, et par pure malice.

BÓN

43

BÓNGOH. Se moquer de, mauvaise plaisanterie (soit en paroles, soit en action), gêner quelqu'un ou lui faire tort par une plaisanterie déplacée ou par méchanceté. *Ne cha — kò inh.* Ne vous moquez pas de moi. *De cha — kò inh,* c'est une mauvaise plaisanterie qu'on me fait là.

BÓNHAN, MÓNHAN. Refuser, résister, recuser, ne pas accéder, ne pas accepter. *Ně — kò ỉđk, de ần ji đấp bònoh.* Ne refusez pas d'accepter, c'est de tout cœur qu'on vous donne.

BÓNHUL. Vénéneux, empoisonné, malsain. || sans pitié, inhumain. *Pògang —,* poison, drogue empoisonnée. *Loết kò xa —,* mourir du poison. *Pò-hnống xa —,* s'empoisonner volontairement. *Bòr —,* paroles de fiel, langage cruel et sans pitié. *Inh — kò xa tồbăng adrih,* je suis dérangé pour avoir mangé des mets mal cuits.

BÓNHUÓL. Pangolin.

BÓNIL. Ne pas priser, déprécier, mépriser. [*V. CHE,* c'est l'opposé de *git.*]

BÓNOH. Cœur (dans le sens moral du mot), affection, passion, inclination, amour, caractère, humeur, sentir une inclination pour, aimer. *Bat kò Bả Iăng đấp —,* aimer Dieu de tout son cœur. *Xara bòngai xara —,* autant d'hommes autant de sentiments, ou de caractères. *Bre nỏ jỉ — dibal.* Ces deux personnes s'aiment; elles ont le désir de se marier ensemble. *Gót dò bònoh hul,* contenir sa colère.

BÓNOT. Digue. [*V. BOT,* endiguer.]

BÓNUH. Le plus estimé, le plus précieux des objets formant un tout. (Ce mot et le mot *bluh* ont le même sens; mais *bluh* se dit surtout des personnes et des animaux, tandis que *bònuh* se dit des choses.)

BÓR. Bouche, parole, langage, beau parleur, discoureur, mauvaise langue (selon les cas, et le contexte). *Xòkung* —, la bouche (au propre seulement). *Ĵi xòkung* —, avoir mal à la bouche. *Dây* — *dây don*. Intelligent et beau parleur. *Bôngai* —, une mauvaise langue. — *rògeh*, abondant en paroles. — *lòloh*, qui ne sait rien garder secret. — *blông*, hableur, vantard. — *hông*, lèvres fendues. *Gòh* —, conciliant. *Rògey* —, affable. — *bruh*, paroles obscènes. — *pla gou*, paroles à double sens, perfides, traîtresses.

BÓT. À, au, dans, en, lorsque, quand, au moment où. — ô, ici, en ce lieu çï, par ici. — *tòm long*, au pied de l'arbre. — *lòet*, à la mort. (*Bót* et *lòm* s'emploient l'un pour l'autre; cependant, à parler exactement, le premier signifie: le lieu où, lorsque, quand; et le second: le lieu dans, dans, pendant que, pendant.)

BÓT, BÂT. Endiguer, faire une digue, arrêter. || Mettre un frein, retenir, comprimer, contenir. — *dak*, arrêter un cours d'eau par une digue. — *jòhngâm*, retenir sa respiration, son élan, sa fougue. — *bònòh*, réprimer, contenir, modérer les mouvements de son cœur, sa passion, les révoltes de la chair, les saillies de la joie, de la colère.

BÓT, BÂT, TO BOT. La largeur d'un doigt (terme de mesure). *Ming hăgăt to* —. Une coudée et un travers de doigt. *To* — *děng*, la largeur du petit doigt.

BÓTA. Instrument pour tirer les graines du coton. — *kăp kòtao*, moulin à extraire le jus de la canne à sucre.

BÓTAH. *Brai* —, fil qui n'a pas été encore préparé par la cuisson.

BÓX

45

BÓTHI. Offrir en sacrifice aux morts (des porcs, des chèvres, des buffles). — *kò bǎ kápó*, offrir un buffle sur la tombe de son père.

BÓTHO. Montrer, indiquer, enseigner, instruire, exhorter, donner une leçon. — *kò de trong*, indiquer à quelqu'un sa route. *Uh kò xi kò inh lach, inh* —. Ce n'est pas un reproche que je fais; c'est une leçon que je donne. — *de hajoh*, corriger et élever les enfants. — *tòdrong Bǎ Iāng*, enseigner la doctrine.

BÓTI. Orphelin. — *bòtuey*, même sens. *Inh — bòtuey, inh gòmring kò bu?* Pauvre orphelin, en qui trouverai-je un protecteur?

BÓTOL. Petit tertre produit par une fourmière. *Teh* —, même sens.

BÓTUIH. Espace de forêt abattu pour faire un nouveau champ, mais non encore brûlé. (Une fois brûlé, on l'appelle: *mir ram*.) *Xoh* —, mettre le feu à la forêt abattue. *Kal long* —, abattre les arbres.

BÓTUINH-BÓTUENH. Frisés, bouclés (des cheveux).

BÓXAM. Faisan.

BÓXAT. Cimetière (en général), enclos contenant un tombeau de famille.

BÓXÂU. Petites huîtres ou moules qui adhèrent aux rochers des rivières. || Chaux qu'on retire de leurs coquilles et qu'on mâche avec le bétel.

BÓXE. Taquiner, agacer (surtout en parlant des enfants, qui se vexent et se provoquent). *Ne — xò, iu kò xò nhum pòxòròng*. Ne le taquine pas, il nous abasourdirait par ses cris.

BÓXEH. Puissance prodigieuse et surhumaine, miracle. *Bók — ling lang.* Le Tout-Puissant. *Pòm —*, faire un miracle. *Bòngai —*. Thaumaturge.

BÓXÔNG. Bâtons, roseaux fichés debout dans le *kònong*, en dehors de la cloison de la maison, ou des cloisons des chambres et qui soutiennent ces cloisons.

BÓXÓRÂY. La rougeole.

BÓXU. Engager, pousser à, inviter à, exhorter à. *E — tòmoi bòn tók xông*, invitez nos hôtes à monter à la maison pour manger le riz.

BÓXUH. Escrimer. — *khel.* Escrimer avec le bouclier. — *kò xakē.* Lutter armé contre un sanglier.

BÓXUN. Hutte cachée dans un fourré de la forêt pour y mettre les marchandises à l'abri du feu et de l'ennemi.

BRA. Collier en gros rotin pour entourer le cou du buffle qu'on veut manger et qu'on attache, dès la veille, au *gông*. *Tòmüt kapò tò —*. Introduire dans ce collier la tête du buffle (d'ordinaire on se contente de dire: *tòmüt kapò*). || Au fig. *Mut — de.* S'engager imprudemment, se laisser duper, donner dans le panneau.

BRAIH. Gros ver blanc qu'on trouve dans le sable et dans des terres légères. Il ronge les racines du riz en herbe et celles de quelques autres plantes utiles. (Les Bahnars le mangent par goût et aussi par dépit.)

BRAL. Se repentir, avoir du regret d'avoir fait ou dit une chose. N'avoir pas envie d'y revenir. *Ol — kò del ioch*, avoir le regret d'avoir péché,

BRE

47

avoir la contrition. *Manat kò ě, ně* —. Adieu, n'ayez pas de regret. (Paroles d'adieu à ses hôtes ; le sens en est : adieu, n'ayez pas de regret d'être venu nous voir et venez encore par la suite.)

BRAM. Masque en bois dont les *Xòdang* se servent dans leurs cérémonies des cimetières.

BRAM. *Bòbĕ* —. Le bouc.

BRĂNG. [V. BÓDRĂNG GŎ] Noir de fumée. Noir (couleur).

BRANG. Rare, peu épais, clair-semé, peu serré. [V. BĂNGBRANG] *Xòk kang* —, barbe rare. *Pòley Bahnar jĭ* —. Les villages Bahnars sont éloignés les uns des autres. *E nam tò nhon — gra.* Vous venez chez nous trop rarement. *Bòr —, pòma* —, parler peu, dire rarement quelques mots.

BRAT. Savoureux, agréable au goût. *Bat* —. très savoureux.

BRĀU. Nom de certains maniaques qui vont toujours nus.

BRĀU. Une tribu de ce nom qui habite des montagnes situées entre le Bla et le Mékong.

BRĒ, BRĒ BRĒ. Avec soin, exactement, avec attention. *Bò mǎ* —, faire un ouvrage avec toute l'application possible.

BRĒ. Particule désignant un duel de la troisième personne et qu'on emploie également en parlant des personnes, des animaux et des choses. — *mònb*. Ces deux personnes, ces deux objets. — *bǎ kon*, le père et le fils. — *xò*, — *hǎp*, eux deux. — *Adam Ebǎ*. Adam et Eve. (on peut dire indifféremment : *Bre Adam Ebǎ* ou *Bre Adam bre Ebǎ*. —

unk, — *dak*, le feu et l'eau. || Employé au vocatif *bre* s'entend uniquement des personnes qu'elles soient deux ou plus de deux. *Bòn brök* —. Partons, mes amis.

BREH. Cicatrisé, guéri (une blessure, une plaie). *Xòbâu klaih* —, *ôây pòm klân dik*. La plaie est guérie, il n'en reste que la cicatrice.

BREL. Gros gravier. *Tòmō* —, petits cailloux. *Teh* —, terrain caillouteux.

BREL. *Bum* —, arachides. (Ailleurs, on dit *bum greo*.)

BRENG. [V. TÓBRENG.] S'emporter, se livrer à des discours ou à des gestes violents. *Halai de pòma dim*, *xò halai* —. Plus on lui parle avec douceur, et plus il s'emporte.

BRENG, LONG —. Très bel arbre qui grandit vite, mais dont le bois est peu solide.

BRET. Avancer un peu à la fois, progresser peu à peu, profiter peu à peu. *La nō* — *biō*, *la nō* — *biō*, *kòna jì dāng tōpa*. On a avancé un peu, chaque fois, c'est pourquoi on se trouve avoir fait un grand progrès.

BRET. Sensation que fait éprouver une chose froide, glacée. *Xangieo* —, très froid, froid piquant.

BRI. Forêt, la campagne, le bois, le dehors, l'extérieur, hors du village. — *kòdròng*. Futaie. — *dòdring*. Campagne découverte. — *brah*. Épaisse forêt, le désert. *Lech tò* —, sortir dans le bois. || — *de*, terrain appartenant à un particulier. — *dieng*, terrain où l'on ne permet pas de faire un champ. *Káp kò* —, faire payer un terrain à qui veut y faire un champ. || *Gah* —. En dehors, à l'extérieur (opposé à *gah dòlam*).

BRÓ

49

BROCH. Effeuiller d'un coup de main, dépouiller l'épi de ses grains d'un coup de main, faire la moisson du riz à la manière des Bahnars. [V. KECH] (*Kech* et *Broch* diffèrent entre eux en ce que le premier signifie: saisir avec toute la main; et le second: saisir avec le bout des doigts réunis.)

BROI, BA —. Le riz ordinaire (non gluant).

BRÖK. [V. BÖK] Marcher, aller, partir.

BROK. Sorte de violon très primitif dont la pièce principale est la moitié d'une gourde. *Ot* —, racler ce violon.

BRÖNG. Ton élevé, son aigu (de la voix, des instruments, des tamtam, etc.).

BRÔNG. Ton bas, son grave.

BRONG. Hotte à bretelles pour porter sur le dos le riz ou autres grains. (Ailleurs, on dit *jông.*)

BRONG. Gros oiseau de rivière qui vit de poisson, qui plonge longtemps et sort quelquefois de l'eau loin de l'endroit où il a plongé.

BROT. Être rétif et refuser d'avancer en retenant autant que possible la corde qui tire. (Il s'agit des buffles qui résistent à la traction.)

BRÓH. [V. BÓNGOH] (Suivant les lieux, on dit l'un ou l'autre.)

BRÖT, BRĀT. Enlever de force, arracher. *E ru kò tótông, uh kò ru kò — kikiã?* Tu as de la répugnance à dérober, pourquoi n'en as-tu pas à enlever de force?

BRÓM, MRÓM. Flèche, balle, coup de flèche, blessure faite par un coup de flèche, par un coup de fusil. — *oây dôm tò blu xò*, la flèche est restée dans sa cuisse. *Xòbur bar* —, deux blessures faites par la flèche, deux coups de flèches.

BRUAH. [V. IUAH] Absolument tout, sans qu'il en reste miette. *Xa* —, manger tout, faire plat net.

BRUCH. Sourire. *Na* —, — *na*, même sens. *Bők mònđ uh kò la na kalâm, pom — dik.* Cette personne ne rit jamais aux éclats, elle ne sait que sourire.

BRUIH. Poussière grossière, brins menus, balayures. *Ne ngõi ù kò* —. Ne regardez pas en haut de peur que la poussière ne vous entre dans les yeux.

BRUL. Nom d'un quadrupède qui tient à la fois du chien et du porc, et dont la chair, belle à la vue, exhale une odeur âcre insupportable.

BRÛ. Les morts. *Mut* —, aller aux cimetières à l'anniversaire de la mort de quelqu'un pour y faire des sacrifices, pour y boire et manger. *Pòm* —. Faire les préparatifs de cette fête en réparant et en embellissant le tombeau. || Accident, sinistre, malheur subit. *Bòn brők pòngo ù kò — tiã trong.* Marchons prudemment de crainte d'accident en route. || Maléfice. *Uhkò xi bòr* — ce n'est pas une parole de maléfice. (Cette locution doit s'entendre ainsi: Ne vous méprenez pas sur mes paroles; ne les prenez pas en mauvaise part.)

BRÛNG. *Dak ik* —. Eau ferrugineuse, eau rougeâtre et sale de certains marécages.

BÛ. Enterrer, inhumer, cacher sous terre, combler un fossé. — *kiék*, enterrer un mort. — *tòmam tò teh ù kò ăjăt.* Cacher ses marchandises en terre par la crainte de l'ennemi. — *xòlung*, combler une fosse.

BU. Qui? — —, quiconque. *De — de bu*, qui que ce soit, un chacun, tous, tout le monde, le monde. — *mă*, celui qui, ceux qui. *Ne khan kò* —.

. BŪK

51

Ne le dites à personne. — *bat?* Qui le sait? *Ha-gâm kò — xara*, à la volonté, au gré d'un chacun. *De — de — hadoi khan lě*. Tout le monde s'accorde à le dire.

BU. Toi, toi-même. — *uk hò oa kòna uk hò xit*. Si cela n'a pas réussi, c'est que toi-même tu ne l'as pas voulu.

BUA. *Dao* —, sabre à poignée de laiton. — *hu*, poignée d'argent. — *ngan*, même sens.

BUÂH, BUÓH. Trouver à redire, se plaindre de quelque chose. *Bu gòh — kò oây dik, e bblõ?* Qui pourrait se plaindre de ton inaction, puisque tu as la fièvre?

BU-BUI. [V. BÓBUI, qui est le vrai mot.] Poussière.

BUCH. Extirper, arracher. — *xòk ir*, plumer un poulet. — *nhět*, arracher les herbes.

BUGUAH. [V. PÓGUAH] Faire sa toilette (surtout celle du visage et de la tête). Arranger ses cheveux.

BUH. Brûler, rôtir. — *long unh*, attiser le feu. — *kònat*, faire rôtir un morceau de viande.

BUHUM, MUHUM. Faire réparation d'honneur. — *de xik nhung*. Dépenser une jarre de vin et un porc pour faire réparation d'honneur.

BUHUT. Grand vent, tempête. — *hòlim*, typhon.

BUIH. Ferment pour la fabrication du vin bahnar.

BŪY. Petite touffe ou mèche de fils, de filaments. *Tòngang ming* —, une chique des Bahnars.

BŪK. Pourri. (En parlant des bois, mais non en parlant des fruits, des viandes.) *Long* —, bois pourri, vermoulu.

BUK. Faire naufrage, chavirer. *De — tò dak chong uh kò bu kram, de oáy tòm.* Ils ont fait naufrage, mais personne n'est allé au fond et tous sont sauvés.

BUK. Matelas.

BUL. Ivre, ivresse. [*V. XOAI*, qui est le mot bahnar.]

BŪL. BŪK-BŪL. Mannequins faits de fleurs des roseaux appelés *trang*. Perchés sur de hauts piquets et armés d'arcs, ils sont censés être les protecteurs du village.

BUM. Nom générique de toute espèce de tubercules, pommes de terre, patates, manioc. — *ngó*, — *blang*, — *bri*, — *pham*, etc. (différentes espèces.)

BUN. Être couché (se dit des bœufs, buffles, éléphants, etc.).

BUN, BÔN. L'avant-bras. — *kapó de an kò bók mã tiã xò.* On réserve, dans un festin, le *bun* du buffle pour l'enfant qui le menait paître.

BUNG. *Kon* —. Pleine (se dit des quadrupèdes pendant la gestation).

BUNG. Très grande hotte pour garder à part le riz destiné à la semence.

BUNG. (Mot annamite.) *Gổ* —. Très grande marmite qui vaut plusieurs buffles. — *tono* (marmite mâle). Grande et belle marmite. — *akán* (marmite femelle). Grande marmite, mais mal faite.

BUỒL. [*V. BÔL*] Ce qui appartient à une même catégorie de personnes, d'animaux, de choses: parents, amis, concitoyens, sociétaires, etc. *Dom de mã tui don Bả Iăng jì ming* —, tous les chrétiens sont frères.

CHA

53

BUÒN, BUÂN. Vouer quelque chose aux divinités, faire une promesse par vœu. *Buòn bòbê*, faire vœu de sacrifier une chèvre [V. TÓL].

BUR. Arbustes qui ont repoussé, après avoir été coupés ou mal arrachés.

BUUH. Suer. *Dak* —. La sueur. *Lech* —. La sueur sort, coule. — *pham*. Sueur de sang.

BÙH. [V. BÓH] Soit, c'est égal, cela peut aller. *Inh du* —, j'y consens aussi.

BÙH BÙH. Avec persistance, à plusieurs reprises, sans discontinuer. *Pang apinh mã lòng mã* — — *kòna dáy*. C'est en demandant bien et avec persévérance qu'on obtient.

C.

CHA. Chercher, chercher à. — *kapô hiong*, chercher un buffle égaré. || Le Bahnar dit encore : chercher à aimer, à haïr, à faire quelque chose, au lieu de dire simplement : aimer, haïr, faire quelque chose. *Ne* — *hul*, ne vous mettez pas en colère. *E* — *kikiã*? Que cherchez-vous, où allez-vous? que voulez-vous faire?

CHA. S'user, être usé par le frottement ou par le contact prolongé d'un autre corps.

CHA KÓ. A plus forte raison, bien plus, bien moins. *E khan uh kò oa* — *kò inh*. Vous dites que vous ne voulez pas, *a fortiori* moi. || Affirmation ou négation absolue. — — *uh*, non, mille fois non.

CHAH. Couper avec la serpe les lianes, les broussailles, etc. *Nhon đim kal long, nao* — *dik*. Nous n'avons pas encore abattu les grands arbres, nous n'avons coupé que les arbrisseaux, les arbustes, etc.

CHAI. Résine, verre. — *mat.* Chassieux. *Gol* — bouteille, fiole.

CHAL. Rendre la pareille, restituer en même espèce ou en valeur (mais non rendre l'objet même). *Atŭk kapŏ* — *ge.* Emprunter un buffle et en rendre la valeur en marmites. || *Hul* —, se venger. *Manat* —, rendre le bien pour le bien. *Inh manat kŏ xŏ anheh, xŏ* — *kŏ inh pang areh.* Je lui rends souvent des services, il me paie de retour en me haïssant.

CHĀL, CHÓL. Faire entrer en pressant, bourrer, presser dans. — *hŏt tŏ ding.* Remplir de tabac un tube de bambou. — *thung,* charger un fusil. *Chŏl táng,* bourrer sa pipe.

CHAM. Place publique, tout le terrain dans l'enceinte d'un village, toute place nettoyée devant une maison, un grenier, une hutte, un tombeau. *Ani* —, au milieu de la place publique. — *xum,* — *bŏxun,* — *xŏnǎng,* places entretenues propres devant le grenier, la hutte, le tombeau. *Pŏkra* —, faire réparation d'honneur au village pour un scandale (une fornication). *Choh* —, faire l'herbe du cimetière en commun. *Nar choh* —, le jour des morts (pour les chrétiens). || — *pŏjua ba,* l'aire où l'on foule le riz. || Région, tribu. — *Bahnar,* la tribu des Bahnars.

CHǺN. Piège à trappe soit dans un cours d'eau pour prendre des poissons, soit dans la forêt pour prendre du gibier.

CHAN. Acheter à crédit, être débiteur. *Rubt* —, acheter à crédit. *Bŏngai* —, un homme endetté.

CHǺNG. Raide. *Tǎng tŏley mǎ* —, tendre une corde raide. || Raide, inflexible. *Bŏr* —, *pŏma* —, parler raide, langage inflexible.

CHÉ

55

CHANG. Attendre. *Gô* —, être en expectative. *Inh gô — ji dunh*, voilà longtemps que je vous attends.

CHANG. D'autant plus, tant mieux. *E bô-nhan, inh — chôt*. Vous ne voulez pas accepter, eh bien, j'en suis d'autant plus content, tant mieux.

CHAR. Chat sauvage.

CHĂR. Fendu, fente, fissure. *Dram* —, jarre fendue, qui a une fêlure. || Fendre en deux, trois etc. — *here*, fendre du rotin.

CHARAIH. Peigner, passer les ongles ou quelque chose de semblable sur quelque'endroit. — *xôk*, démêler, peigner ses cheveux. *Ir — bā*, la poule gratte dans le riz.

CHARĂNG. Ton élevé, son aigu. [*V. BRÔNG*] (on dit l'un ou l'autre selon les lieux.)

CHARANG, XARANG. Darder, lancer comme on lance un javelot, à tour de bras. — *tak*, lancer un dard.

CHĂT, CHĒT. Repousser, reverdir (des herbes coupées ou broutées, des arbustes). *Dim mi hla nhet dim* —, tant qu'il ne pleuvra pas, les feuilles et les herbes ne reverdiront pas.

CHE. Mépriser, ne pas priser. (Ce mot est annamite.)

CHE, HLA CHE. Le thé. (mot annamite.)

CHEK. Croître, augmenter, se multiplier. *Dak krông* —, Il y a crue des eaux à la rivière. *E ăn kô inh ling tòmông, gbh — liliá?* Tu ne me donnes que des coqs, comment pourraient-ils se multiplier?

CHEK. Féconde, être féconde (soit des femmes, soit des bêtes).

CHEL. Léger, volage, ami des amusements frivoles. *Adruh* —, jeune fille volage.

CHÈNG. [V. GONG] Les gongs. *Kòtum* —, *xòmruk* —, L'assortiment des gongs composé de trois pièces: le *mông*, la plus petite des trois pièces; le *mông*, la pièce moyenne; le *iông*, la plus grande. *Toh* —, battre les gongs.

CHÈNG. Faire une séparation, un nouvel appartement au moyen d'une cloison. — *dòlam*, faire une chambre. *Nhon* — *kò ong mai nuo dòlam*, nous faisons une chambre pour les nouveaux mariés.

CHENG. Attaque de nerfs, épilepsie, avoir des attaques de nerfs, être épileptique. — *xem*, attaques passagères. — *kung*, le mal caduc.

CHEO. *Acheo*. (mot *Xòdang* syn. du mot *bahnar Anhông*.)

CHÈP. Porter, tenir à la main. *E* — *kikiá?* qu'est-ce que vous tenez à la main? || Adopter, suivre, faire sien. *Inh uhkò* — *don bók mènó*, je n'adopte pas les idées de cet homme.

CHÈT. [V. CHẮT.]

CHÈT, CHIET. Couper, retrancher les extrémités, rogner, couper menu. — *hòt*, couper du tabac en feuille. — *chòmlang*, ouvrir une toute petite rigole pour l'écoulement des eaux des gouttières.

CHI. (Mot *Ròngao* syn. de *xit*, ou *xít*.) Revenir chez soi, retourner dans son village, rentrer du champ, de l'étranger.

CHIH. Tracer des figures quelconques avec la plume, le pinceau. — *hla bar*, écrire.

CHIL. Payer une dette. *Inh* — *dò xòrè klaih tòm*, j'ai payé toutes mes dettes.

CHING. L'espèce de tam-tam qui est uni et sans bourrelet. *Kòtum* —, l'ensemble des pièces formant un tout et qui sont d'accord ensemble.

CHO

57

CHIRIH. [V. CHÓRIH]

CHIU. Consentir (mot annamite souvent employé, surtout avec la négation).

CHO, CHO BRI. *Ko xo, ko xo bo*. Le chacal.

CHO, JI —. Rhumatisme articulaire du genou. || Que le rhumatisme attaque ton genou. (Imprécation considérée comme peu injurieuse; ce n'est souvent qu'une plaisanterie.)

CHÖ, ACHÖ. Pourvu que. — *e nam tiá inh, inh tu kikiá?* Pourvu que vous veniez avec moi, je ne crains rien.

CHÔ. Lier, garrotter, attacher, amarrer. — *de*, mettre quelqu'un aux liens, le faire prisonnier. — *plung tò ònok*, amarrer, attacher la barque au port.

CHOA. Palette, rame, aviron, spatule.

CHOH. Bêcher, ou mieux râcler (car les Bahnars n'enlèvent, avec leur pioche ou bêchette, que la superficie de la terre). —, (absolument,) faire l'herbe, travailler au champ. *Nar — jäng*, jour de travail (en opposition avec *Nar dieng*, jour chômé). — *hònông*, bêcher la paille du riz après la moisson. — *kom*, faire l'herbe et la mettre en petits tas qu'on laisse sécher, et qu'on brûle avant les semailles. — *uang*. Sarcler le riz. [V. UANG]

CHOI. Semer à la manière des Bahnars, en faisant tomber deux, ou trois grains dans chaque trou préparé. [V. JÓMUL] *Pian* —, saison des semailles.

CHOK. Faire une entaille, une cannelure dans le bois.

CHOL. La queue d'une lame de couteau, de sabre, enfoncée dans le manche ou la poignée. || Le boute-en-train, le principal personnage. *Pòm* —, faire l'important ou l'être réellement. (Souvent ironique.)

CHOM. Un coin séparé, un petit espace clôturé dans la maison ou au grenier, pour y mettre, à part, un riz particulier, du maïs, etc.; mais non une chambre.

CHON. Élite, rare. — *kò bòngai dây bòr don.* Ils sont rares les hommes intelligents et habiles dans l'art de la parole.

CHŨNG, CHÓNONG. Mais. *De jì pòxũ, — inh uh kò mut.* On m'y a bien engagé, mais je ne me laisse pas prendre.

CHONG. Déblayer, débarrasser un endroit des broussailles, lianes, ronces, etc., qu'on coupe et qu'on enlève. — *Trong.* Ouvrir un nouveau chemin ou rouvrir un ancien.

CHONG-MONG. Arbuste dont les fleurs sont comestibles et ont une saveur sucrée et agréable.

CHONH. [*V. RUÓT*] Acheter.

CHOP. Marcher sur la pointe des pieds, aller épier, aller guetter, espionner. — *cham de kòmang,* aller de nuit épier dans un village.

CHOR. Creuser un canal, canal, artère. — *ár,* faire des canaux à travers un marais.

CHOT. Couper en tranches (une pomme, un ananas, etc.).

CHÓ. Transporter à dos de cheval, d'éléphant. *Ruih — boh,* l'éléphant porte du sel. *Inh — òxeh,* je transporte à dos de chevaux.

CHÓBU. Poing, main fermée, frapper avec le poing, donner un coup de poing. — *kòtòh,* se frapper la poitrine. — *de,* donner un coup de poing à quelqu'un. *Tur —,* donner des coups de poing dans le dos.

CHÓDŨ. Corne de rhinocéros.

CHO

59

CHÓDRÂM. Petits amas de bois ramassés, après qu'on a brûlé les arbres abattus pour faire un nouveau champ; ce sont les restes de ces bois mal brûlés qu'on entasse pour les brûler de nouveau.

CHÓDRĚK. Lambeaux d'étoffe déchirée et hors d'usage.

CHÓGAT. Hélas! (Ce mot se met toujours à la fin d'une phrase ou d'un membre de phrase). *Inh uhkò gòh* —, je ne le puis pas, hélas!

CHÓGŎNG. Tout petit vase pour verser l'eau dans la jarre de vin, tout petit seau, cuiller.

CHÓH. Éclatant de blancheur, brillant à force d'être propre. *Xăt mả* —, nettoyer à rendre brillant.

CHŎNGŎI. Rire aux éclats, bruyamment.

CHŎK. Porter loin, qui porte loin, (en parlant d'un arc, d'un fusil), à grande portée. *Xara ē jĩ — tòpa*, ton arc porte, envoie bien loin les flèches.

CHŎKŎNG. Riche, fortuné, qui réussit dans ses affaires. *Mả — pòdrông domjò xò du gó loet thoi bòn dònuh.* Quelque riche et fortuné qu'il soit, il mourra comme nous, pauvres misérables.

CHŎKŎNG. *Long* —. Chambranle de la porte.

CHŎKUL. Cuire à la vapeur. *Poi* —, riz cuit à la vapeur. — *phe*, cuire le riz à la vapeur.

CHÓMAR. Petit éclat de bois. — *long*, même sens.

CHÓMĚ-CHÓMOI. Murmurer tout bas, jaser sur autrui, médire tout bas. *Mả inh rògey pang xò, xò du oáy* — —. J'ai beau me montrer généreux envers lui, il murmure encore tout bas contre moi.

CHŎMLANG. Petite rigole pour l'écoulement de l'eau des gouttières.

CHÓMOK. Rouler en cornet. *Hla* —, feuilles roulées en forme de cornet.

CHÓMON. Manier, prendre et serrer dans la main (comme le Bahnar prend le riz en mangeant), prendre par poignées, prendre avec les doigts: les mets, le riz qu'on mange. *Poi ming* —, une poignée de riz (cuit).

CHÓN. Avoir la force morale, le courage, le cœur de...Avoir la patience de. *Adrin pòdông mǎ chón*, tâchez de supporter cela avec patience. *Inh uhkò — bôh de lœt*. Je n'ai pas le courage de voir quelqu'un mourir. *De pòma bruh dch iǎl, inh uh kò — gô pǎng*. On tient des propos par trop obscènes, je ne puis pas écouter sans indignation.

CHÓNANG. Tout meuble à surface plane et élevée. — *xông*, table à manger. — *kuy*, lit. — *xoi*, autel. — *chih*, bureau.

CHÓNĂT. [V. CHĂT] Les nouvelles herbes, les nouvelles feuilles (quand elles viennent de repousser). *Oxeh inh oa xa pom — dik*. Mon cheval ne veut manger que l'herbe tendre qui a nouvellement poussé.

CHÓNENG. [V. CHÈNG] Cloison en bambou tressé.

CHÓNG. Soutenir quelqu'un pour l'aider à marcher (un petit enfant, un malade, un vieillard). *Pang de — xò truh brók*. C'est avec l'aide d'un autre qu'il arrive à pouvoir marcher. *Bók — dik*, un marchand d'esclaves.

CHÓNOK. Cannelure, petit sillon creusé dans le bois ou autre matière dure. — *xǎra*, cannelure de l'arc où l'on pose la flèche.

CHÓNONG. [V. CHŌNG] Mais, cependant, et cependant.

CHÓ

61

CHÓPÉT. Pincer légèrement, tâter avec les doigts. *Inh jř — nǎng, jř ǎrǎk tǝpa*. Je l'ai tâté, c'est vraiment dur.

CHÓRÂM. Au hasard, à l'aventure. *Panah —*. Tirer au hasard. *Brok —*. Aller à l'aventure. *Pǝma —*. Parler au hasard sans savoir bien ce que l'on dit, sans savoir si l'on dit la vérité. || — (absol.) Tirer au hasard.

CHÓRI. En effet. *Hám —*. Oui, en effet. *Lř —*. En effet, c'est vraiment ainsi.

CHÓRIH. Trouver étonnant, étrange. *Xǝ uhkǝ lořt liliǎ, inh du —*. Comment n'est-il pas mort? cela m'étonne fort moi aussi. — *chǝrai*, extraordinaire, merveilleux. *Tǝmam de phalang, jř tǝmam — tǝpa*. Les objets appartenant à ces français sont vraiment des choses merveilleuses.

CHÓRO. — *xem*. Consulter les oiseaux, aller écouter leur chant pour savoir ce qu'il annonce (supers.)

CHÓROH. Diarrhée, avoir la diarrhée. — *klak*, même sens. — *pham*, diarrhée sanguinolente.

CHÓROU, CHÓRÂU. Passer soudain d'un endroit à l'autre, d'un sujet à l'autre. *Nao bǝh xǝ hó, chǝng klaih — tǝnai boih*. On vient de le voir ici, il n'y a qu'un instant, mais voilà que déjà il a passé ailleurs. *Pǝma ling — tǝnai*. Passer sans cesse d'un sujet à l'autre, faire des coq-à-l'âne.

CHÓRǝNG. Étendre le bras en l'élevant pour placer un objet en un endroit élevé. — *tǝ prǝng*. Mettre un objet sur l'étagère.

CHÓRUH. Verser sur, arroser. — *kǝl*, baptiser. *Halai — halai pǝtǝn*. Verser l'eau à mesure qu'on prononce la formule sacramentelle. — *bǎ adrǝk pang pham ir*. Arroser de sang de poule la semence du riz (superst.).

CHÓT. Content, gai, joyeux. — *jònap ling lang*, Content et heureux éternellement.

CHÂU. Enfoncer, pénétrer. *Kla* —. Le tigre enfonce ses griffes. *Long mònò* — *ròh jòrú*. Cet arbre pousse ses racines profondément.

CHŮ. [V. ACHŮ] (qui est plus usité).

CHU. Petite vérole. *Trò* —, *bom* —. Contracter la petite vérole. *Loët kò* —. Mourir de la petite vérole. — *lele kò tók*. La petite vérole est contagieuse.

CHU CHI. Triturer, broyer, en foulant ou en malmenant avec les mains et en froissant à plusieurs reprises.

CHUIH. Tremper du fer, de l'acier. — *xung*. Tremper la lame d'une hache.

CHUK. [V. XÓK] Gros rat de la forêt qui aime à creuser sa demeure dans les racines des bambous.

CHUM. Baiser, arriver à, toucher par un bout à. — *long pòglang*. Baiser la croix, l'adoration de la croix. *Plung* — *tònok*, la barque touche au port.

CHUÓH, CHOÂH. Sable. *Teh* —. Terre sablonneuse, terre légère. *Pòlao* —. Plage, plaine de sable.

CHUP. Prendre avec le bout de tous les doigts réunis. — *axong kò de tòbàng*. Prendre ainsi des mets pour en donner à chacun. (Prendre ou pincer entre deux doigts se dirait: *Tep*.)

D.

DA. Mieux, être mieux, aller mieux, assez bien. *Tam* — *bìò?* Êtes-vous un peu mieux? *Gah bòlò jì* —, *gah jì uhkò tòng* —. Pour ce qui est de la fièvre, je vais mieux; quant à la souffrance, je ne

DAK

63

sens pas de mieux. *Bök mōnō ji — kō bök mǎ tō*, celui-ci est mieux, meilleur, plus beau, etc., que celui-là. *E ruōt kapō jī — bīo*, vous avez acheté ce buffle à assez bon marché.

DAH. Vite, promptement, se hâter. *Iem — bō oā kō — keh*. Hâtez-vous de mettre la main au travail pour qu'il soit promptement fini. — *pōm*, se hâter de faire. *Pōm —*, faire d'une manière expéditive.

DAH KÓ. Et de plus, et puis. *Inh uh kō gōh nam kō jāng*, — — *inh jī jōng*. Mes occupations m'empêchent d'y aller, et puis, j'ai mal aux pieds.

DAH. Germer, sortir de terre. *Bā nhon jī — jāp kō mir*. Notre riz sort déjà de terre par tout le champ.

DAH. Ou. *Xō klaih loet — dim?* Est-il déjà mort ou pas encore? *E oa — uh?* Voulez-vous, oui ou non? (Le sens de ce mot est restreint aux seuls cas où il y a opposition entre ce qui le précède et ce qui le suit.)

DAI. Lent, lentement, tardif, traînard, lourd, lourdement. *Kapō brōk — ōxeh brōk dah*. Le buffle a la marche lente, le cheval l'a rapide.

DĀY, DEI. Être, avoir, posséder. — *kō inh le!* Que n'ai-je! *Dim — e txō*. Avant votre naissance (avant que vous fussiez.) *Bōngai —*, un homme riche (qui possède.)

DĀK, NĀK. Piège à lance tendue pour percer les animaux de la forêt: cerfs, daims, sangliers, etc.

DAK. Eau, liquide. (Ce mot accompagné d'un autre mot spécifiant les liquides a une signification très étendue: — *li lōn*, le déluge. — *dōxi*, la mer. — *kronng*, la rivière. — *blāng*, l'eau naturelle. — *hlāng*,

l'eau limpide. — *mi*, l'eau de pluie. — *măt*, les larmes. — *hai*, la salive. — *muh*, la morve. — *gahak*, le crachat. — *num*, l'urine. — *toh*, le lait. — *buuh*, la sueur. — *xao*, les humeurs. — *kòtao*, le sucre. — *xut*, le miel. — *bum greo*, l'huile de pistache. — *xik*, le vin. — *ălăk*, l'eau-de vie. — *nhăm*, le bouillon. — *ka*, la bouillon de poisson. — *ngôm*, la rosée. — *tăk*, — *bông*, le sperme. — *chih*, l'encre. — *Trum*, la teinture. — *mam*, la fonte. — *mah*, la dorure. — *tih*, les grandes eaux. — *ròlat*, les inondations. — *gòxok*, les eaux troubles, etc.

DAL. Jusqu'à. — *loet*, jusqu'à la mort. — *jò-râm de*, jusqu'à ce qu'on rencontre quelqu'un.

DĂM, DU. (toujours au vocatif.) Mon fils, mon enfant (en parlant soit à ses propres fils, soit à des inférieurs, par affection.)

DAM. Serviteur, domestique, disciple, esclave (quand on en parle avec bienveillance).

DAM. Coïncider. *Inh nam tò e ling* — *kò e hò-rul*, mes visites chez vous coïncident toujours avec vos absences.

DAN. Ajuster son coup, viser un but. [V. DÓNAN, but.]

DĂNG. Plaisanterie en action, taquiner, molester, vexer, importuner. || Être en mouvement, remuer sans cesse. *Ně* — *kò inh*, ne me tracasse pas. || — *dò akâu* se permettre des attouchements déshonnêtes sur soi-même. — *kò de*, se permettre des attouchements mauvais sur d'autres; (ou bien) se suicider ou se blesser volontairement. (Le contexte indiquera le sens vrai.)

DANG. Terme, mode, limite, heure, distance, mesure. || (En réponse) comme, autant que. || Quand? combien? *Tih* — *hnam mònđ*, grand comme cette maison. *Athai nam dònng* — ó. Il faut

aller demain à cette heure. *E ruòt kapò* — *jò?* combien vous coûte ce buffle? — *e ruòt òxeh*, autant que vous coûte votre cheval. *Iem gò choi*, — *jò?* quand comptez-vous semer votre riz?

DĀNG. Avantage, utilité, profit, avancer, profiter, avoir de l'avance, du succès. — *kikiá?* quel avantage y a-t-il? à quoi bon? *Bòn bò uhkò* —, notre travail n'avance pas. *Pòma uhkò* —, *bò pang ti dik* —, on ne gagne rien à parler, il faut mettre la main à l'œuvre, c'est le seul moyen d'aboutir.

DAO. Sabre. *Pla* —, la lame du sabre. *Gõu* —, le dos du sabre. *Gòr* —, la poignée du sabre. *Tieo* —, porter son sabre au côté. — *lang lieng*, le sabre nu. *Nop* —, le fourreau, la gaine. *Duòt* —, dégaîner. *Tròp* —, rengainer, mettre le sabre dans le fourreau.

DAO. Tant mieux, à la bonne heure! (Exclamation de joie en apprenant un malheur arrivé à son ennemi.) [V. PÓDAO]

DĀP. Tout, entier, tout entier, intégralement. — *don* — *jòhngâm*, de tout son cœur, de tout son esprit. — *long*, l'arbre tout entier.

DĀP, DÓP. Couvrir, mettre une couverture dessus. *Khăn* —, couverture de lit.

DĀR. Tour, cerner, environner, entourer. — *pòley*, cerner un village. *Kòpen peng* — ceinture à trois tours (assez longue pour faire un triple tour autour des reins.) || Petite garde du sabre des Bahnars. *Dār dao*, même sens.

DE. On, celui, ceux, les hommes, le prochain, autrui, les gens, les habitants. — *Khan*, on dit. — *mà lònng*, les bons. *Tòtông tòmam* —, voler le bien d'autrui. *Mir* — *nỗ*, le champ de ces gens-ci. — *pòley iêm*, les habitants de votre village. || On met souvent *De* devant un nom propre et un nom

commun. — *Petro*, — *Paule*, Pierre et Paul. — *bă inh de mē ē*, mon père et votre mère. — *kōdra*, les vieillards.

DĒ. Imbécile, trop simple.

DEH. Peuple, contrée, tribu. — *jujeu*, le peuple juif. — *Bahnar*, la tribu des Bahnars. *Uih dō* —, retourner dans son pays, dans sa patrie.

DEH. Fort, beaucoup, trop, vite. *Brōk* —, marcher fort, vite. *Et* —, boire beaucoup, supporter une bonne dose de boisson sans être incommodé. *Lach* — *īāl*, gronder trop fortement. *Pōma* —, dire des choses sévères, dures, menaçantes. — *īāl*, trop fort, c'est par trop fort. *Bōngai* —, un homme fort [V. PRAN, plus correct quand il s'agit de la force physique.]

DĒH. [V. XEH] Sortir de la coque. *Ir nao* —, poussin qui vient de sortir de sa coque.

DEK-DŎK. Le hoquet, avoir le hoquet.

DEK DŎK GAH DE. Médire de quelqu'un pour l'humilier.

DEK, DIK, DŬK. Soulever, lever, ôter, enlever. *Inh* — *uhkō truh e gum* — *tiā inh*, je n'arrive pas à soulever ceci, venez à mon secours et soulevez-le avec moi.

DEK, DĪK. (au commencement d'un second membre de phrase) Mais non, tandis qu'au contraire. *Inh nāng nai kō xō rōgey*, — *xō kōtul iōng*, je pensais qu'il était généreux, mais voilà qu'il est au contraire très-avare.

DEL. Vestige, trace des pieds. || Qui, que, dont (relativement au passé ou à des choses d'au-paravant.) *Boi* — *xakē*, suivre les traces du sanglier. *Inh bōh* — *tōmoi tō bri*, j'ai vu dans la forêt les traces de l'ennemi. || *Bōk* — *oāy hō txō*, celui

DIĂ

67

qui auparavant restait ici. *Hnam* — *glaih tah*, la maison que la foudre frappa. *Thoi* — *txò*, comme celui d'autrefois.

DENG. Racine dont la sève est vénéneuse et sert à empoisonner les eaux, afin de prendre ensuite les poissons morts ou ivres.

DENG, XÓDENG. Le petit doigt du pied, de la main.

DENG. Jeter un sort, des maléfices. — *de*, jeter un sort sur quelqu'un. *Loet kb* —, mourir victime d'un maléfice. *Bôngai* —, sorcier, personne qui a le pouvoir de jeter un sort. (Superstition, source d'une infinité d'injustices.)

DI. Il, elle, lui. (Pronom honorifique employé quand on parle de Dieu, des pères et mères, du missionnaire, des vieillards parents ou non.)

DI. Fini, tout, entièrement, tous. *Poi klaih* —, le riz est fini, il n'y en a plus. — *kb bôngai*, tous les hommes. — *dang*, absolument tout, tous. || (*Di* répété de suite.) *Bò* — —, *pòdây* — —, travailler tous à la fois, se reposer tous à la fois. || (*Di* répété après chaque verbe.) Et, à la fois, en même temps. *Xā* — *pòma* —, manger et parler tout à la fois, parler tout en mangeant.

DĪ. Préférer, aimer mieux. *Pang tótông pang loet inh* — *pang loet*, à choisir entre voler et mourir, je préfère mourir. *E* — *gah jò?* et vous, que préférez-vous?

DIĂ DIA. Peu-à-peu.

DIA. Herbe longue dont on couvre les maisons, chaume.

DIĂ. *Roi* —, *dònuh* —, se raconter des histoires pour passer le temps, converser familièrement. *Roi* — *gah de*, parler du prochain, médire de lui.

DIAK, HIAK. Pas, faire des pas, avancer, se mettre en marche, en route.

DIBAL. Mutuellement, réciproquement. *Bat* —, s'aimer mutuellement.

DIEN. Court. *Apang ding* —, entre-nœud très court. *Bôngai* —, homme de taille très petite (Le sens de ce mot est restreint à la longueur verticale.)

DIENG. Chômé, illicite, s'abstenir d'une chose par religion, par superstition, pour cause de santé. *Nar* —, un jour de fête, jour chômé. *Nar — xa nhâm*, jour d'abstinence. *Hâm — kò jâng drou?* est-il défendu de travailler aujourd'hui? *Iem hâm —?* êtes-vous en fête? est-il défendu d'entrer chez vous? *Inh — kò xa ròma*, je m'abstiens de manger de la graisse.

DIET. Presser, pressurer, opprimer, profiter de la nécessité de quelqu'un pour lui vendre trop cher.

DIH. Aller à un rendez-vous, aller au devant. — *dibal*, des deux côtés se rendre en un lieu convenu. [V. TÓDIH]

DIH. [V. KÓDIH]

DIK. Seulement, rien que, ne... que. *Iem kup ming pom Bả Iang* —, adorez un seul Dieu et n'adorez que lui. *Cha gleh* —, se fatiguer inutilement, en vain, sans succès. *Oây* —, rester sans rien faire, oisif. (La locution *Bôngai oây dik*, comporte les sens les plus variés et les plus disparates, que le contexte indiquera: Un homme oisif, qui ne fait aucun mal, qui est innocent de la faute dont on l'accuse, qui n'a rien à mettre sous la dent, qui n'a pas dit un mot, qui est célibataire, qui est veuf, etc., etc.).

DOC

69

DIK. Esclave. *Jing* —, devenir esclave. *Bòdro* —, faire le commerce d'esclaves. *Chòng* —, emmener un esclave d'un lieu en un autre pour le vendre.

DIK, DĚK. [V. DEK]

DIL. Les côtés de la maison des Bahnars (Les deux bouts sont les *Xòkup*.)

DIM, DIMĀ. Pas encore. *Xò — tēp*, il n'est pas encore endormi. *De — apinh, inh — an*, tant qu'on ne me le demandera pas, je ne le donnerai pas.

DIM. Doux, patient, douceur, mansuétude, affabilité. *Bòngai — nhòm kò tògò*, un homme doux est lent à s'impatienter.

DING. Tube, tuyau. — *dak*, tube à eau. — *nor*, très grand tube à eau, qui consiste en un bambou presque entier dont on a perforé les nœuds, à l'exception du dernier.

DIÓ. Exiger, solliciter. — *dò xòrē*, exiger une dette (c'est l'unique sens de ce verbe.).

DIÓ. Perroquet. — *bòlām*, le caquet du perroquet.

DIU, DU. S'évader, fuir, s'échapper à l'improviste. *Dik* —, esclave en fuite.

DIUNG. Un âge d'homme. — *de ia bōk txò*, au siècle de nos ancêtres.

DÔ DÔ. *Brōk* — —, marcher courbé.

DŎ. Mettre à l'amende. *Bu mut tò mir inh, inh gò* —, quiconque entrera dans mon champ, je le mettrai à l'amende.

DOCH. Tirer par aspiration, tirer en suçant (comme quand les Bahnars boivent le vin avec des tubes.)

DOH. Éclater, faire explosion, crever. *Thung* — *jāk*, le fusil a éclaté. *Kòtap* —, l'œuf a éclaté.

DOH GOP. Porter des pendants d'oreilles (c'est l'unique sens de ce verbe.).

DOH. Être libre d'occupations. *Tòng inh* — *inh gô nam*, je viendrai si je ne suis pas occupé.

DÔI. Une paire (mot annamite). *Ming* — *rò-mô*, une paire de bœufs.

DOIH. Retirer, ôter en tirant, extraire. — *xò-rong dònng jònng*, retirer une lancette qui s'est enfoncée dans le pied.

DÖK. Singe. — *glě*, — *hoa*. Espèces de singes.

DOL LONG. La moelle de l'arbre.

DŪM. Combien (en parlant de la quantité, du nombre, de la durée, du temps.) *Bā* — *jò?* combien de riz? — *nu?* combien de personnes? *Dunh* — *jò?* combien longtemps? — *jò* — *jò*, tout autant qu'on voudra, quelque nombre ou quantité que ce soit.

DOMJÓ, DOMIÓ. (c'est la forme interrogative de *dóm*, combien.)

DOM. Adhérer, rester attaché à, rester gravé, collé à. *Tròk* — *tò jònng*, la boue s'attache aux jambes. *Ioch dóm nõ* — *kikiã kò bòn harey*, de tant de péchés commis que nous reste-t-il maintenant? qu'y avons-nous gagné?

DON. Oreille; esprit, intention, idée, volonté. || — *hăbăng*, oreille fine, ouïe délicate; esprit perspicace, fin, intelligence ouverte. || — *klik*, sourd, qui a l'oreille dure; esprit obtus, bouché, dépourvu d'intelligence. || — *tai*, oreille allongée et descendante; longanimité, patience, homme patient. || — *tul*, oreille écourtée; esprit borné, réduit à *quia*. || — *tih*, grande oreille; largeur d'idées, idées gran-

DÔN

71

des. || — *hăiăng*, oreille mince; droiture, franchise, caractère droit, homme franc. || — *habòl*, oreille épaisse; indélicatesse, indélicat, peu scrupuleux sur les moyens d'arriver au but. || — *kò-deh*, oreille courte; esprit à peu de ressources, peu inventif. || — *rògey*, générosité, cœur bienfaisant, large, caractère généreux. || — *kòtul*, avarice, parcimonie, un avare, esprit étroit, caractère mesquin. || — *hloh*, esprit ouvert. || — *ròchăng*, perspicacité, esprit prompt, intelligence perspicace. || — *oa*, la volonté, l'intention. || — *bat*, la mémoire, mémoire heureuse. || *Toet* —, être à bout de moyens, ne savoir plus que faire, être découragé. || *Trò kò* —, juste, raisonnable. || *Ioch kò* — déraisonnable, injuste. || *Dâp* —, de tout son esprit.

DỔNG. Mettre, poser, placer, laisser, mettre en réserve. — *tò hnam*, mettez cela à la maison. — *kò bòn xa dònng*, mettez cela en réserve pour le manger demain.

DỔNG. Aider, secourir, sauver, racheter. — *dibal nar hlieng*, se secourir mutuellement dans le besoin. *Feju-Krito bók* — *hoai bòn*, Jésus-Christ notre Rédempteur.

DỔNG. *Long* —, arbre tortu, mal venu.

DÔNG. [V. XỎDÔNG, XỎLÔNG] Flotter, surnager.

DÔNG. Supporter, patienter. *Plung mỗnỗ hăm kễ* — *dom bòn hỏ?* cette barque pourra-t-elle nous porter nous tous ici, sans sombrer? (pour le sens figuré V. PỎDÔNG.)

DÔNG. Penché, pas droit. *Long* —, arbre penché (ne confondez pas avec *Long đống*, arbre tortu.)

DỒNH. Prendre un à un, recueillir, ramasser

un à un. — *ger bā òxi*, ramasser les grains de riz qui sont tombés à terre.

DÔP. *Ir* —. Espèce de poule sans queue.

DÓ. Son, sien. *Bat — kon*, aimer son enfant. *Bók mǝnǝ — bu?* de qui est-il fils, celui-ci? (Le sien, de qui est-il?) *Bót — jǝhngām*, retenir sa respiration, sa colère; retenir son cœur, réprimer ses passions. (*Dò* doit être placé immédiatement après le verbe et devant le mot auquel il se rapporte. Si l'on ne pouvait pas le placer là, il faudrait absolument se servir d'une autre tournure, pour exprimer la chose. Ainsi on ne pourrait pas dire: *Bòtho rim nar dò kon*, faire tous les jours la leçon à son enfant; il faut dire: *bòtho rim nar kon tǝngla*.)

DÓBA. [V. TÓBA] Fourchu, endroits de l'arbre d'où sortent les branches. — *long*, grandes branches. *Long* —, bois, perche fourchue.

DÓBOR. *Ming* —. De même âge, contemporain. *De mǝ ming — pang inh jǝ loet di*, tous ceux qui étaient de mon âge sont déjà morts.

DÓBUENH. Rond, cylindrique.

DÓDǞ. Balbutier, bégayer. *Pǝma* —, même sens.

DÓDAH. Les arbustes et les herbes qui ont repoussé dans un champ déjà rendu net par la piochette.

DÓDEH. Courant impétueux dans un cours d'eau.

DÓDI. Parfois, quelquefois, tantôt...et tantôt. — *hām — uh*, tantôt oui et tantôt non. — *mat nar bāng lǝng kǝmlung mi*, il arrive quelquefois que le soleil brille pendant qu'il pleut.

DÓH

73

DÓDIÓH. *Ròngua* —, profond silence de la solitude.

DÓDOK. Embarrasser quelqu'un par des plaisanteries et des allusions qu'il a honte d'entendre. (Il s'agit surtout des allusions faites devant une jeune fille au sujet de son fiancé réel ou possible.)

DÓDŎN. Élévation de terrain, tertre, petite colline dans la plaine.

DÓDÓNG. [V. DÓNÓNG, TÓDÓNG]

DÓDUL. Suspendu en l'air. *Mat nar oây* — *tò plenh*, le soleil reste suspendu en l'air.

DÓDRING. Campagne découverte, avec de hautes herbes sans arbres, ou avec quelques arbres rares.

DÓDRING. [V. ADRING] Ensemble, en même temps. *Pòdây* —, *bò* —, travailler ensemble et se reposer en même temps.

DÓDRŎ. Bouger, se mouvoir, se remuer. *Ně* —, ne bougez pas. *Teh* —, tremblement de terre.

DÓDRĂNG, TÓDRĂNG. Cage. — *ir*, poulailler.

DÓH. Interrompre, cesser. — *kò jang nar Bă Jang*, cesser tout travail le dimanche. *Harey jĭ* — *kò jĭ biĕ*, en ce moment la souffrance me laisse quelque trêve, quelque répit.

DÓH. Il n'y a pas de mal, ce n'est rien, non [V. HOAI]. *E pòk hám jĭ? Dòh*, vous êtes-vous fait mal en tombant? — Non, ce n'est rien.

DÓGU. Inflammation et enflure des paupières.

DÓHLŎNG. Mettre les entraves, mettre à la cangue. — *mang*, mettre un verrou, une barre à la porte, barrer la porte, la fermer. — *dik*, mettre un esclave à la cangue.

DÓHMĂN. Être bien aise. Tant mieux que. *Inh* —, j'en suis bien aise. — *kò de truh*, tant mieux qu'ils soient arrivés.

DÓHNIET. Resserrer de tous côtés et mettre à l'étroit, étroit, resserré.

DÓHÓR. Se joindre à quelqu'un pour l'accompagner et lui rendre service, ou simplement pour faire nombre. *Inh bõr don uh kò dáy, inh cha — iem dik*, moi qui n'ai ni esprit ni talent pour parler, je ne vous suis que pour faire nombre.

DÓK. [V. XUÓN] Monter, aller d'un endroit moins élevé à un endroit plus élevé. (Les Bahnars, comme les Annamites, au lieu de dire: *aller*, disent: *monter*, *descendre*, suivant la situation du lieu où l'on va.)

DÓK. Le son de riz, de blé, etc.

DÓK DOK. *Põma* — —, converser amicalement de choses peu importantes, pour passer le temps agréablement.

DÓL. [V. KÓDÓL] Massif, non creux. *Gop e trõm dah* —? vos pendants d'oreilles sont-ils massifs, ou creux?

DÓL. Peu profond (c'est l'opposé de *xõrum*, et se dit d'un mortier, d'une fosse, etc.).

DÓLĂ! (toujours à la fin de la phrase). Comme si...! Est-ce que? *Inh lele* —! comme si je savais cela, moi! *E lach kò inh, inh ioch kikiâ* —! tu me grondes! comme si j'avais fait quelque mal, moi!

DÓLÖL. [V. BLÖL]

DÓLAM. L'intérieur, chambre, compartiment. *Gah ring ji kòni, gah — jĩ lõng*, il est vilain à l'extérieur, mais il est beau à l'intérieur. *Hnam*

DÓN

75

inh ji puòn —, *xum inh ji bar* —, il y a quatre chambres dans ma maison et deux compartiments dans mon grenier.

DÓLŎNG. [V. DÓHLŎNG]

DÓMŎNG. Fétiches consistant en petites pierres de forme bizarre, et parfois en bois ou en ivoire. *ƒòrǎng* —, la colonne des fétiches. (C'est la principale colonne de la maison commune, sur laquelle on conserve les fétiches.)

DÓNÂM. Couvert, sombre. *Nar* —, ciel couvert, jour sombre et sans soleil. *Hul* —, rancune cachée, dissimulée. *Xoai* —, le malaise qui suit un excès dans le boire, quand l'ivresse est passée.

DÓNAN. Blanc, but, butte qu'on vise en tirant un coup d'arbalète, de fusil.

DÓNÂU. Étang, lac.

DÓNEN. Enclume.

DONG. Répondre de, se faire caution. *Bǎ kò bǎk xòrē*, *bǎk* — *gò chil*, à défaut du débiteur, le répondant doit payer.

DÔNG. Rester debout, s'arrêter. — *ǎk kò bok kiã?* pourquoi s'arrête-t-on? — *hòlung hòlung*, s'arrêter droit, debout.

DÓNG. De, dès, depuis. — *jò ē?* — *mir*, d'où viens-tu? Du champ.

DÓNG. Peu profond (l'opposé de *ƒòrǎ*). *Dak* —, eau peu profonde, guéable. *Pòma jòru dǎng*, parler tantôt obscurément et tantôt ouvertement.

DÓNGIR, TÓNGIR. En présence, en face, devant. *Inh tòbùn* — *Bǎ Iang*, je vous le promets en la présence de Dieu. — *pòma pha*, *tòrǎng pòma pha*, parler différemment, suivant qu'on est en face, ou loin des regards.

DÓNHUM. [V. TÓNHUM] Cordons pour fixer le chignon. — *xők*, assujettir le chignon.

DÓNHUM. *Long* —. Bois de fer.

DÓNIL. Qui fait la sourde oreille, faire la sourde oreille. *Inh bòtho xò rim nar chông xò —, ji dang uh*, tous les jours je lui fais la leçon, mais il n'écoute rien; c'est comme si je ne disais rien.

DÓNING. Demain. — *đbmonh*, dans quelques jours.

DÓNÖL, TÓNÖL. Colonnets sous la maison pour soutenir le plancher. Pieux pour supporter quelque construction. [V. DÓL, TOL]

DÓNÔNG, TÓNÔNG. Long horizontalement (l'opposé de *pők*). *Kla ji —, ruih jě pők*, le tigre a l'échine longue, l'éléphant l'a courte.

DÓNỔNG. Vivace, qui résiste longtemps à la mort. *Meo — dunh kò loet*, le chat est vivace, il est long à mourir.

DÓNOR, TÓNOR. La longueur d'une maison, ou d'une chose plus longue que large. — *hnam inh ji ming jit plaih*, ma maison est longue de dix brasses. *Mir inh dáy pom — dik*, mon champ n'a de l'étendue qu'en longueur.

DÓNÓNG. [V. DÓDÓNG, TÓDÓNG] La hauteur. — *pònòt*, la hauteur de la cloison. || La chaîne dans un tissu. (*Tònanh*, la trame.) (Dans toute tresse de hottes, de nattes, de stores, les brins verticaux sont appelés *đònông*; et les brins servant de trame *tònanh*).

DÓNÚH. Pauvre, indigent. — *hìn*, pauvre, misérable.

DÓNÚH-DIA. Se raconter des histoires, des contes pour passer le temps, conversation familière,

DRA

77

— — *dők dők*, converser longtemps et agréablement ensemble.

DŌNUNG. — *dak num*. La vessie.

DŌP. [V. DĀP] Couvrir.

DŌRANG. Emporté dans les airs par le vent (feuilles, pailles, etc.).

DŌRANG, DŌRÔNG. Flammèches. — *bar peng to gòh jing unh kreng deng*, quelques étincelles peuvent produire un incendie terrible.

DŌREH. Écarter, éloigner, s'écarter. *Ih nĕ* — *inh dòng ngir ih*, ne me rejetez pas de votre présence. *E* — *biò*, éloignez-vous un peu.

DŌREY. Arbustes qui croissent dans les cours d'eau peu profonde.

DŌREY. Tremblotter naturellement, ou par vieillesse. *Ti* — *anat kò chih hla bar*, une main tremblante écrit difficilement.

DŌRÔNG. [V. DŌRANG]

DŌT. Arrêter, empêcher de passer, ou de s'en aller. — *trong*, barrer le chemin. || — *bòr de*, couper la parole à quelqu'un.

DŌXALAM, XALAM. Intervalle, dans l'intervalle, un entre-deux. — *plenh teh*, l'intervalle de la terre au ciel. *Ming* — *nar Bă Iăng*, une semaine, l'intervalle d'un dimanche à l'autre.

DŌXIENG. Corde de l'arc.

DRA. Sécher au feu, au soleil, exposer au feu, mettre au soleil.

DRAKĀN. La femme. *Dranglō* —, l'homme et la femme (en général; et non comme *klo akĕn*, mari et femme). [V. KŌDRI]

DRAM. Unité numérique de la plus petite valeur [V. MAT]. || Jarres. [V. JŌ]

DRANGLO, DRÓNGLO. L'homme [V. KÓ-DRÁNG].

DRANH. Couverture en bambou tressé, que l'on pose sur quelques toits de maisons et de tombeaux.

DRENG. Perles, grains de verroterie pour colliers. — *iap*, — *Bă Iang*. Chapelet, rosaire. *Iap* —, réciter, dire son chapelet. *Tót* —, enfiler des perles.

DRÖK, KIT-DRÖK. Crapaud. — *oxi*, le crapaud croasse.

DRÖL. Convexe, bombé; terrain en dos d'âne (c'est l'opposé de *klung*).

DROM. Rester dans la coque comme la chrysalide. || Être casanier, ne pas sortir de chez soi, *E — kikiâ tò trom hnam?* pourquoi restez-vous toujours enfermé dans votre maison?

DRÔNG. Passer par un endroit sans s'y arrêter. *Xò cha — dik uh kò òi mut tò cham*, il n'a fait que passer, sans entrer dans l'intérieur du village.

DRÔNG. [V. HÓDRÔNG] L'ensemble des barres de bois ou des lattes de bambous, qui soutiennent le plancher appelé *dròh*.

DROU. Aujourd'hui. (On dit aussi *Nar ô, iông ô*.)

DRÓH. Le plancher des maisons, fait ordinairement en bambous tressés ou aplatis.

DRÔNG. Répondre, promettre. *De pòdrông ã uh kò — kikiâ?* on vous interroge, pourquoi ne répondez-vous pas? *Inh uhkò — kò an*, je ne promets pas de donner. || Être de force, être capable de. *Ming nu inh, inh uh kò — kò buòl lò*, seul je ne suis pas capable de tenir tête contre ce grand nombre.

DRUEI. Ennuyé, triste, dégouté, découragé.

DUH

79

Inh bôtho de uh kò mut, inh — *tôpa*, j'enseigne, et on ne m'écoute pas, je suis vraiment dégouté.

DRUH. Faire peur, effrayer et mettre en fuite, donner la chasse. *Ir xa bā e uh kò — kikiā?* les poules mangent ton riz, pourquoi ne les chasses-tu pas? — *de*, donner la chasse aux ennemis, pour tâcher d'en capturer quelqu'un. || *Dak — xāmāt*, l'eau bénite (l'eau qui chasse le diable).

DRUN. Fourré: tout endroit plein de choses laissées en désordre. — *jôlā*, fourré de ronces. *Trong* — Chemin couvert d'herbes et de broussailles. *Hnam* —, maison où tout est sens dessus dessous.

DRUT. Pousser, faire avancer. — *môi dim truh tònok*, poussez encore, cela n'arrive pas au point voulu.

DU. Également, aussi, et. *Inh — oa*, je le veux aussi. *Mā e athai inh — uhkò lui*, vous me le commanderiez, que néanmoins je ne le ferais pas.

DU. [V. DĀM] Mon fils, mon enfant (toujours au vocatif et au masculin).

DŮ. Transporter des effets d'un lieu à un autre (comme dans un déménagement, ou quand on doit faire plusieurs tours).

DU. [V. DIU] S'évader, prendre la fuite.

DUCH. Tante plus jeune que le père, cousine du père moins âgée que lui, belle-sœur plus jeune que le frère de son mari.

DUĒ. — *le kò*. On dirait que, comme si, il a l'air de. — *le kò hul*, on dirait qu'il est fâché. *Ba tōjōrām — tōchòt*, nous nous rencontrons comme si nous nous étions donné rendez-vous.

DUH. *Dak* —. Pus, le pus qui se forme. *Lech* —, il sort du pus. *Pòteng klaih* —, le furoncle est

mûr, le pus est formé. *Feh* —, percer un furoncle, pour en faire sortir le pus.

DUH. [V. TOH] Sortir (dans le sens actif), livrer des marchandises.

DUI. Conduire par la corde, tirer. — *kapô*, amener un buffle. — *jôrăng*, traîner une colonne. || — *brai*, filer du coton. || — *jôhngâm*, respirer (tirer sa respiration). — *kôni*, avoir une respiration très pénible (en parlant d'un mourant).

DUIH. *Hla* —, résidus, feuilles sèches et ordures qu'on jette d'une maison après le balayage, les balayures.

DUING-DUING. En tournant, en spirale. *Dar* — —, aller en cercle plusieurs fois.

DUK. *Plung* —. Navire, vaisseau. (Les Bahnars ne connaissent les vaisseaux que par un nom venu d'ailleurs.)

DUM. Mûr, être mûr. *Bă ji* —, le riz est mûr.

DUM. Rouge. *Ao* —, *ao* — *xut*, habit rouge. *Muh mat* —, visage rouge. — *gôhê*, très rouge, visage en feu.

DUN. *Dak* —. Cours d'eau débordé et refluant vers sa source (dans une inondation).

DUNH. Longtemps, ancien, vieux. — *dang*, très longtemps. — —, à la longue. *Erih* —, vivre longtemps. *Trong* —, l'ancienne route. *Bôngai* —, un vieillard. || Être long à, tarder. — *kikiâ?* que tardez vous ?

DŨNG-DĂNG. Vil, de nul prix, bagatelles. *Tômam* — —, objets de vil prix. *Pôma* — —, dire des bagatelles. *Bôngai* — —, un homme de rien.

DUNG. Qui fait une courbe. *Trong* —, chemin en courbe, qui fait un détour.

ERE

81

- DUÓL. La largeur. [V. DÓNOR, la longueur.]
— *hnam*, la largeur de la maison.
DUÓN. Chapeau.
DUÓT. Extraire, tirer dehors. — *dao*, dégaîner.
— *jòla*, retirer une épine.
DUR. [V. BRÔNG] Ton bas des tam-tam,
des gongs.
DUR. [V. MANG JANG] Palissade autour
du village.
DUT. [V. LUT] Ficher, enfoncer, faire en-
trer en poussant.
DÛ. Imbécile, sans savoir-vivre. *Xa* —, manger
seul sans partager avec les autres.
DÚK. [V. DEK] Soulever, lever.

E.

- Ē. Tu, toi, tien. — *hâm bôh mǎ* —? as-tu vu ta
mère? *Manât kò* —, je te salue, bonjour.
Ē, EI, ÂY. Celui-là, cela, là. *Bòt* —, en cet
endroit-là [V. ÂY]
EH. Enflé, s'enfler. *Jòng xò* — *kikiâ*? pour-
quoi son pied est-il enflé?
EIEH. [V. AYEH] Se piquer d'émulation,
d'honneur, de rivalité, de jalousie.
ĒK. Basilic, plante odoriférante qu'on emploie
comme condiment.
ĒNG. Tenir tellement à une chose, qu'on ne
voudrait pas s'en défaire. [V. HIR]
EN-ON. S'étirer (comme quand on est sur le
point d'avoir la fièvre).
ERE MAH. Chercher des paillettes, ou de la

poudre d'or, dans les eaux de la rivière, à la manière des riverains du *Pòkò*.

ERECH, ERÉK. Petits oiseaux qui font beaucoup de dégâts dans les rizières, quand les riz mûrissent.

EREY. Semer en laissant simplement tomber la semence sur la terre préparée.

ERĒN. Compter, faire l'énumération; tenir compte, faire attention à; s'offenser de, se formaliser. — *nǎng hām tòm*, comptez, pour voir s'il y a le nombre complet. *Ně joh ně* —, pardonnez-moi (ne faites pas cas de cela, ne m'en veuillez pas).

ERĒN. Ronger. *Kǒ* — *kòting*, le chien ronge les os.

ERENG, ÓRENG. Grande hotte pour garder à part le riz destiné à servir de semence.

ERIH. Vivre, être en vie. || Avoir abondamment le riz nécessaire pour toute l'année. *Kòmlung ody* —, pendant la vie. *Xánám* —, année d'abondance. *Xa mã* —, *ně kòdò*, mangez selon votre appétit et sans rougir (invitation à manger qu'on fait à ses hôtes pendant qu'ils mangent).

ERIU, ÓRIU. Se réveiller, être éveillé. *Tòng inh uhkò* — *ě pòdriu*, si je ne me réveille pas, réveillez-moi.

ET. Boire. — *xik*, boire du vin. *Nar* —, jour de fête et de réjouissances. — *hót*, fumer (les Bahnars disent *boire* du tabac).

EXAI, ÓXAI. Hameçon, pêcher à la ligne. *Gbr* —, le manche auquel est attachée la ligne.

EXI, ÓXI. Chant, chanter, cri, crier (soit des oiseaux, soit de tous les animaux dont le cri n'a pas de nom particulier.)

GAI

83

EXI. [V. ÓXI] Tomber, se verser un à un, goutte à goutte (en parlant des liquides, des grains, ou des choses menues). *Donh bā — tiā trong*, ramasser le riz qui est tombé à terre le long du chemin.

G.

GA. Aimer à, prendre goût ou plaisir à, aimer une chose, la trouver de bon goût. [V. MET, KÓ-MET beaucoup plus usités.]

GACH. [V. GAI] Dartre, teigne, espèce de gale qui dévore les buffles quand ils sont encore petits.

GAH. Côté, parti, quant à, pour ce qui est de, touchant, avec, de. — *ô*, — *tō*, de ce côté-ci, de ce côté là-bas. — *mā*, — *ngieo*; à droite, à gauche. — *inh*, *inh ji lōh*, pour ce qui me regarde, je le permets. — *tōdrong ē pōma hây*, quant à ce que vous disiez. *Ruòt kapō — jò*, acheter un buffle avec une jarre. *Bòiho de — tōdrong Bā Iāng*, donner des leçons de catéchisme.

GAHĀK. Crachat. *Dak* —, même sens.

GAI. [V. GACH]

GAI. Pencher, incliner, penché, incliné. — *xih*, offrir à boire (parce qu'on présente le tube à vin en le penchant vers la personne invitée.) *Nar* —, vers les deux ou trois heures de l'après-midi (le soleil incliné). — *trong*, indiquer le chemin (par des herbes ou des arbustes, qu'on incline à dessein de loin en loin).

GĀY. Solide, durable. *Hnam kōni, chōng* —, maison vilaine, mais solide.

GAIH. D'un âge mûr. *De — pòley*, les principaux personnages d'une localité. *De kra —*, les gens mariés, pères et mères de famille.

GAIH. *Cha —*. Faire ses besoins, aller à la selle. (Expression polie, au lieu de *Cha ik*, expression grossière.)

GÁL. Convenable, proportionné, assez, passable. *Ɔi — dang nõ*, c'est assez comme cela, c'est au point, c'est dans la mesure convenable. — *kò*, proportionné à. [V. TÓGAL]

GAM. Bleu, noir. — *plenh*, bleu de ciel. — *khò*, bleu foncé. — *ngur*, bleu violet. — *brăng*, noir.

GĂN. Traverser, passer de l'autre côté. *E — krong hajò?* en quel endroit avez-vous traversé la rivière? || Traverser, mettre obstacle, empêcher. *Tòdrong —*, empêchement. [V. PÓGÁN]

GĂN. Guères. *Uh hò — oa*, ne vouloir guères. *Uh hò — anăt*, ce n'est pas bien difficile. || *Uh hò —* ! répugnance absolue.

GĂNG. Raide; morfondu. — *kò tòngiet*, glacé de froid; morfondu. *Akâu xò ji — boih*, ses membres sont déjà tout à fait raides.

GĂNG, GÔNG. Le piquet ornementé auquel on attache le buffle qu'on mange avec cérémonie, un jour de fête. *Nar pòtam —*, le jour fixé pour planter ce piquet en terre.

GAO. Espèce de millet qui sert à fabriquer un vin semblable au vin de riz.

GĂP, GAU. Autrui, étranger. *Dek —*, pays étranger. *Tòtông tòmam —*, dérober le bien d'autrui.

GĂP. [V. LĂP] Convenable, assez, suffisant. *Ně atam ji — dang nõ*, n'ajoutez rien, il y en a suffisamment.

GI

85

GAP. Serrer et assujettir entre deux lattes de bambou, de bois, ou par du rotin, le bord d'une hotte, serrer ainsi entre bandes un objet quelconque.

GĀR, GĒR. [V. XÓ, HĀP] Il, lui. — *uh kò ou*, il ne veut pas (rarement employé).

GĀR. Jalouser, être jaloux, ne vouloir pas céder une chose, la revendiquer avec force. *Bre unh om — dibal*, ces époux sont jaloux. *Ioh — dò mĕ*, le petit enfant ne souffre pas qu'on lui dispute sa mère.

GĀT. Pouvoir, avoir la force de, être capable, avoir l'habileté, le savoir-faire nécessaire pour. *E hām — kò pu?* avez-vous la force de porter ceci? *E hām — kò uòr plung?* savez-vous ramer? *Xò — kò pòlung*, il est habile à gagner son monde.

GE. [V. JÓ] Jarre. || Unité numérique de valeur. (Un *ge* vaut 4 muk, ou 40 mat, ou 4 ligatures, ou 4 francs.)

GĒN. Presser sous un poids, écraser. — *pang kul táng*, presser contre terre sous son genou. *Long — diā, diā — long*, l'arbre en tombant écrase l'herbe, et l'herbe à son tour couvre l'arbre. (Proverbe dont le sens est: celui qui a le dessus aujourd'hui, peut ensuite avoir le dessous.)

GĒP. Porter ou tenir sous le bras (comme un livre.)

GĒR. Grain. *Ming — bā, habō*, un grain de riz; de maïs. || Numéral de beaucoup de choses petites. *Ming — ka*, un poisson.

GET. Petite gourde pour porter de l'eau avec soi en voyage. [V. TÓLOP]

GI. Il, lui, le. (Ce mot est très peu usité, sinon dans cette phrase: *tòng uh kò oa, le —*, si tu ne veux pas, laisse-le.)

GIA, GIA GIA. Un peu, peu à peu. [V. DA] assez bien, un peu mieux.

GIÂM, IÂM. Diminuer, avancer vers la fin, se consumer peu à peu. *Iøk nhòrong* — *iäl*, si l'on en prend si souvent, il faut bien qu'il diminue. *Hâm* — *keh?* votre travail avance-t-il, approche-t-il de la fin?

GĨNG. Courber les deux bouts d'une baguette, d'une branche, et les ficher en terre. (C'est une manière de faire un signe, comme *Gai* en est une autre, soit pour indiquer une route, soit pour s'approprier une chose.) *Bu kal long mã inh klaih* — ? qui a coupé l'arbre que je m'étais approprié par un signe?

GIR, GIER. Arbre dont le bois est très propre à faire des barques solides.

GIT. Estimer, priser, faire grand cas de. *De* — *xò jâp*, on l'estime partout. *Trò kò de* —, digne d'estime.

GLAH. Qui va se recourbant à mesure qu'il s'éloigne de sa base. (Un sabre est *glah*, quand sa lame est en forme de flamme.)

GLAI. Endroit de la rivière où le courant cesse d'être rapide.

GLAIH. La foudre. *Bøk* —, le grand-père qui tonne. (C'est le *Jupiter tonnant* des Bahnars.) — *tah inh*, que la foudre me frappe!

GLE. [V. GÓLEH] Accrocher, saisir au moyen d'un croc. — *iøk*, même sens.

GLE. Homonyme, de même nom. — *inh*, mon homonyme. (Deux Bahnars de même nom s'appellent toujours *Gle*, parce qu'il leur répugne de prononcer leur propre nom.)

GLECH, GLÉK. Tourner peu à peu, mouvoir

GŎ

87

circulairement suivant l'axe de l'objet. — *gŏ*, tourner la marmite de riz peu à peu, pour parachever la cuisson. — *dò ak'iu uh kò truh*, il n'a plus la force de se tourner sur sa couche.

GLEH. Fatigué, harassé, faiblesse. — *glan*, extrême faiblesse, atonie. — *hoh dik*, se fatiguer inutilement, peine perdue. || Ennuyé de, fatigué de. *Inh* — *kò pǎng*, je suis fatigué de l'entendre.

GLĚK. [V. GLECH]

GLENG. Profond silence, garder le silence, ne pas dire un mot. — *jǎk*, de *hajoh*, faites silence, enfants, taisez-vous. *Inh jēt buh buh, xò* —, j'ai beau l'interroger, il garde le silence. — *glôt*, profond silence, (ou bien) abasourdi, muet de stupéfaction.

GLOH. [V. HÓNGLEH] Diminuer, baisser, descendre en faisant glisser. — *long*, baisser le prix. || *Pa ji* —, sans nul doute, sans comparaison (en réponse, et en abondant dans le même sens). || *Tòdam* —, jeune homme qui n'est plus dans la fleur de la jeunesse (qui baisse).

GLOH. *Tògleh* —, entorse au pied.

GLŎK. Se pavaner, qui a l'allure, le langage, la mise d'une personne légère, d'un libertin.

GLŎK. Se noyer, être noyé. *Loet kò* — *tò krong*, il est mort en se noyant dans la rivière. *Bà nhon* — *kò nhēt*, notre riz est étouffé par l'herbe.

GLUNG. Chemin, route. *Trong* —, le grand chemin, la route principale. — *xake, juey, ruih*, le chemin que tracent les sangliers, les cerfs, les éléphants, en passant plusieurs fois par le même endroit dans la forêt. — *tòmoi*, sentier formé par la marche d'une bande de maraudeurs.

GŎ. Marmite, pot. — *teh*, marmite d'argile. — *lân*, même sens. — *kang*, marmite en cuivre. || Unité

numérique de valeur. *Ming hlak* —, une marmite de 7 empans vaut un jeune buffle, ou 6 à 7 jarres, ou 26 à 28 ligatures, ou 26 à 28 francs. — *bung*, très grande marmite d'une valeur triple (comparativement à la marmite de 7 empans).

GÔ. Attendre, garder, veiller sur. — *inh hõnõ*, attendez-moi là. — *mir*, garder son champ. — *dé hajoh*, veiller sur les enfants. || Signe du futur, qui souvent équivaut à la locution française *je vais, tu vas*, etc., faire quelque chose. *Inh* — *nam dõuing*, j'irai demain. *Bõk* — *xoi kõnh*, le Père va dire sa messe dans un instant. || *Gõ pång*. Écouter, exaucer, attendre. *Ih* — — *bõr inh apinh*, exaucez ma prière. *Bõn* — — *de truh mõi*, attendons d'abord qu'on soit arrivé.

GOANG. Cercle, rouler en cercle, en spirale. *ming* — *hõrẽ*, un faisceau de rotins roulés en spirale. || Une jarre de ce nom.

GOH. Rouge. — *gõhẽ*, rouge éclatant. *Hul* — *kõ muh mat*, rouge de colère. *muh mat* — *gõhẽ*, le visage en feu.

GOI. Le petit bout, la pointe. — *xång*, la pointe du couteau. — *long*, le sommet de l'arbre. *Tõm* —, le commencement et la fin, la base et le sommet. *Tõdrong mõi*, *e ra kõi bõn tõm* — *xõ*, racontez-nous toute cette affaire d'un bout à l'autre. || *Akån* —, concubine (*akan tõm*, la femme légitime.)

GÕL. Petit vase, fiole, verre. — *chai*, bouteille.

GÕM. Jeter un sort sur un champ, sur un animal.

GOM. Ourler. — *ao*, ourler un habit.

GONG. [V. CHENG] Les gongs. (Suivant les lieux on dit *Chẽng* ou *Gong*.)

GÕNG. Espèce de piège dans la forêt. (On

GÓG

89

fait un très grand enclos ayant de nombreuses portes à trappe qu'on appelle *góng*.)

GOP. Pendants d'oreilles. *Doh* —, porter des pendants d'oreilles.

GOR. Colline, élévation de terrain.

GOR. Numéral de choses longues et de petit volume. *Ming* — *tóley*, une corde. (On pourrait dire aussi *ming jónoi*.)

GOT, GOT DÓDON. Réfléchir, se recueillir, peser mûrement. *Ně hánát kò pòm*, — *dòdon mòí*, ne vous hâtez pas d'agir, réfléchissez mûrement auparavant.

GOU. Le dos d'une lame de sabre, d'un couteau, etc. *Pla* —, le tranchant et le dos de la lame. ¶ Double, hypocrite, fourbe, traître, agir en traître. *Bòngai pla* — ! *jì xò phai de blah bòn*, le traître ! c'est lui qui a engagé ces gens à nous faire la guerre.

GÓ. Rompre, casser. — *habò*, faire la moisson du maïs. — *long*, rompre les bois pour compter. [V. LONG]

GÓDUH MAT. Les sourcils.

GÓGEK. Chatouiller (au propre seulement).

GÓGŎ. Frapper légèrement un objet avec le doigt pour savoir s'il est cassé ou fêlé (jarre, tam-tam.)

GOGŎ. *Lóng* —. Faire avec la voix des roulades, des ritournelles (comme les Bahnars en savent faire).

GÓGÓL. Avant tout, tout d'abord, en tête, tout le premier, en avant, dans le principe. — *bòn xóng mòí*, tout d'abord faisons notre repas. *Bròk* —, marcher en tête. *Bòngai mǎ Bǎ Iàng pòjing* — *jì bók Adam*, l'homme que Dieu créa avant tous les autres ce fut Adam.

GÓGU. Secouer. — *long, donh pley*, secouer l'arbre, et ramasser les fruits à terre.

GÓH. Pouvoir (au propre et au fig.). *Uh kò — pòm*, on ne peut pas faire (soit impossibilité physique, soit manque d'habileté, soit motif de défense). *Nar ò uh kò — jäng*, aujourd'hui on ne peut pas travailler. || — *dibal*, être d'accord et de bonne entente réciproquement. *Bôngai — kò de*, personne affable, et avec laquelle il est facile de s'entendre.

GÓHĒ. Très rouge, en feu. *Muh măt* —, visage en feu [V. GOH]

GÓHNGIER. Sommeiller, un somme, s'endormir. *Dunh dang ming — kuy*, le temps que dure un premier sommeil.

GÓHÔ, GÓHU. Gourmand. *Xa* —, manger outre mesure, manger d'une manière vorace.

GÓK. Mot annamite par lequel on désigne les fondateurs d'un village et leurs descendants.

GÓLA. Donner une part d'un tout. *De axông tòmam kòdra, de — kò ẽ kikiá?* dans le partage des biens de la famille, quelle a été votre part?

GÓLAIH. [V. DÓNONG] Long (horizontalement).

GÓLANG, TANG —. Bois placés au-dessus des *tòpông* et parallèlement à ceux-ci, pour soutenir et affermir le toit.

GÓLAR. Espèce de roseau. || Nom d'une tribu.

GÓLENG, GÓLIENG. Pencher, incliner, se tenir incliné contre quelque chose et s'y appuyer. — *plung*, incliner la barque (espèce de pêche). — *tò jòráng*, se pencher vers la colonne et s'y appuyer.

GÓN

91

GÓLÒM, GÓLÂM. [V. PÓGLÂM] Vouloir l'emporter, avoir le dessus *per fas et nefas*. — *bòr*, avoir le dernier mot quand même, à tout prix.

GÓLUH. [V. TÓLUH] Passer outre, passer devant. — *adroi*, même sens.

GÓLUNG. [V. GÓNUM] Rebord des gongs, des tam-tam.

GÓMRING. Mettre son appui, sa confiance en, se reposer sur. *Inh kon bòti bòtuei, inh — kò bu tòng uh kò — kò ih?* Pauvre orphelin, en qui mettrai-je toute ma confiance, sinon en vous?

GÓN. En relief, qui s'élève au dessus du niveau, en bosse, en saillie. || Être surpris, trouver étonnant. *Inh du —*, cela me dépasse moi aussi. [V. PÓGÓN]

GÓNAL. Reconnaître, connaître. *Uh kò pa bu — inh hò*, il n'y a plus personne qui me reconnaisse ici.

GÓNAM. Ennemi, hostile. *Mut tò — iu kò de rôp*, on a à craindre d'être fait prisonnier, si l'on entre chez l'ennemi. *Bu ioch tih jing — pang Bă Iăng*, qui commet un péché grave devient l'ennemi de Dieu.

GÓNAP. [V. GAP] Lattes de bambou ou de bois, qui servent à serrer et à assujettir les rebords des hottes, ou tout autre objet. || Une pièce ainsi serrée s'appelle aussi un *gónap*. *Dia ming —*, ou *ming — dia*, chaume disposé de la sorte.

GÓNENG. — *khong*. Urinoir placé tout à côté de la maison commune, ou appliqué à cette maison.

GONG. [V. GÂNG]

GÓNGAP. Bâiller (mot annamite.)

GÓNGEH. Fatigué, brisé (se dit des membres

GUĀNH. Laborieux et habile. — *kò brai kò-paih*, actif et habile dans le métier de tisserand.

GUEO. *Mang* —. Nuit obscure, où l'on ne voit rien. — *guet*, même sens.

GUK. Entasser, amonceler, mettre en tas.

GUM. S'unir à quelqu'un pour faire quelque chose, aider. *Bòn* — *di di oa kò dah keh*, mettons tous la main à l'ouvrage, pour qu'il soit vite terminé.

GUÓ. Lent, lambin, lourdaud. *Bôngai* — *bò ji dunh kò keh*, ce qu'un lambin fait est long à finir.

GUR. Terre rouge dont les Bahnars font une teinture rouge.

GUT. Courber, plier en courbe. — *dák*, tendre les pièges à lance [V. DĀK]. — *xarā*, bander son arc.

H.

HA. Ouvrir la bouche, dire, parler. *E* — *bòr, inh năng xaning ē*, ouvrez la bouche, que je regarde vos dents. *Inh uh kò dāy* — *ming nòr*, je n'ai pas dit un mot, je n'ai pas ouvert la bouche.

HABĀL. Tout prêt à, tout disposé à, prompt à, ami du travail, serviable. *Bôngai* — *ji bonh kò anha*, c'est un plaisir de commander à qui est toujours prêt à obéir.

HABĀN. Fémoral des femmes bahnars, cotillon, jupon. || (Par extension) Culotte, pantalon. *Ming bôl* —, longueur de toile suffisante pour un fémoral ou cotillon. — *nhār*, fémoral de couleur. || Mettre le fémoral. *Dim* —, qui ne porte pas encore de fémoral (des petites filles de trois ou quatre ans).

GÓX

93

GÓTHÔN. Bossu. — *di, tul ti di*, bossu et de plus manchot.

GÓU. Protubérance charnue sur le cou des gros buffles, et sur celui de certains bœufs. *Kapô* —, très gros buffle.

GÓXA. *Long* —. Arbre dont le bois sert à faire des barques.

GÓXAI. Répandre du liquide ou des matières menues, sel, cendre, grains, etc., avec la main, le bras étendu. — *dak*, faire l'aspersion.

GÓXAI. L'épaulé. [V. XÓNGLIENG]

GÓXANG. Rouillé, rouille. — *xa mam*, la rouille dévore le fer. *Mam* —, fer rouillé.

GÓXĒ. Vert, non mûr, encore tendre. *Pley* —, fruit vert. *Long* —, arbre jeune et sans moelle (ou bien) arbre qui n'a que de l'aubier, quoiqu'il ait atteint toute sa croissance. *Bôngai oây* —, jeunes gens qui n'ont pas encore acquis toutes leurs forces.

GÓXE. Corde, lien en général. — *kônui*, corde en tortis.

GÓXEH. Éternuer. *Ný tam brók, de* —, ne parlez pas encore, on vient d'éternuer. (Quand quelqu'un éternue, on doit suspendre un instant toute action commencée. Superst.)

GÓXÉNG, — *gòxe*. Tortiller une corde.

GÓXĒNG. Se dessécher sur pied (des bambous de toute espèce, vieux et sans sève, qui se dessèchent sur pied.)

GÓXEP. Pincer. — *dibal*, se pincer mutuellement. — *hla*, eneuiller des légumes, des feuilles (en les pinçant.)

GÓXIN. Cuisson. *Ming*. — *pon*, le temps qu'il

faut pour cuire une marmite de riz. (Locution très usitée.)

GÓXOH. Cracher. — *dak hai*, même sens. — *kò de*, cracher sur quelqu'un, le conspuer.

GÓXÂM, KÓXÂM. Plante odoriférante, qui sert de condiment, et aussi de médecine pour guérir la gale des buffles.

GÓXONG. Crevettes d'eau douce.

GÓXOP. Empaqueter, paquet. *Ming* — *ka xin*, un paquet de poissons cuits.

GÓXOR. Le porc-épic, le hérisson. *Aràng* —, les piquants du hérisson.

GÓXÓNG. Enroué, avoir la voix rauque, extinction de voix. — *kò akuk*, enroué par suite d'un rhume.

GRĂ. Beaucoup, abondamment, trop. — *gri*, à foison. *Tum mònđ ka ji* —, cet étang est très poissonneux. *ji* —, souffrir beaucoup, être bien malade. *Bòr* —, trop de paroles, bavardage, mauvaise langue. || *Gră kò*. Ajoutez que, de plus, d'autant plus que. *Inh jàng*, — *kò drou mi*, je suis occupé, et de plus il pleut aujourd'hui.

GRACH, GRAI. Grillon. — *òxi tò tònuh*, le grillon chante au foyer.

GRÂM. Tonnerre. *Mi* —, pluie accompagnée de tonnerre, pluie d'orage.

GRĂNG. Panier à jour pour pêcher en eau trouble et dans la vase. (Pêche réservée aux femmes.)

GRĂO. Clair-semé. *Brang* —, rare. *Tanh khăn* —, tisser grossièrement, à texture grossière.

GRE. Maigre et maladif.

GRĂT-GRĂT. Flétri.

GUA

95

GRENG, GRING. Soutenir un malade à demi couché.

GRÉNG. Montrer les dents, dents de chien, de loup. || Grommeler. *Bôngai* —, acariâtre, caractère difficile, fâcheux, qui trouve à redire à tout, grincheux.

GREO. *Bum* —. Pistaches de terre, arachides. *Dak bum* —, huile de pistaches.

GROI. Crinière du cheval, poil hérissé du cou du sanglier.

GROI. Colline. [V. GOR]

GRÔNG. Indocile, récalcitrant. *Inh alah kò tò-oây bôngai* —, je ne veux pas garder chez moi une si mauvaise tête.

GRÓ. Déraciner (d'un grand arbre). — *long*, déraciner un arbre. (S'il s'agissait de ce qui peut être extirpé avec la main, on dirait *buch*.)

GRÓL. Gomme d'arbre qui sert à fermer les fissures des jarres cassées, et à vernisser les meubles. (Ce vernis est d'une couleur rouge foncé très belle.)

GRÓNG. Pinces des crustacés. — *kótam*, pinces des écrevisses, des crabes.

GRU, GURU. Esprit qui est censé assister les pythonisses.

GU. (V. GÓGU) Secouer. — *de athai òriu*, secouer quelqu'un pour le réveiller. — *long tðhoang pley*, secouer l'arbre et faire tomber les fruits.

GU, GU MĂ. [V. BU, BU MĂ] Celui qui, celui, ceux que. — *mă lònng*, — *lònng*, les bons, ceux qui sont bons.

GUANG. [V. GOANG] Cercle, rouler en spirale.

du corps, que l'immobilité ou une position gênante et pénible a fatigués).

GÓNI. Immobile, tranquille. || Modeste, pudique. *Oây mǎ* —, *ně dǎdrǒ*, restez tranquille, ne bougez pas. *Oây uhkò* —, ne pas rester tranquille; se conduire mal (manière honnête de dire qu'une personne a commis une fornication, un adultère). *Adruh* —, jeune fille modeste, honnête.

GÓNIENG. Défenses des sangliers, des gros porcs.

GÓNOM. [V. DRANH] Couverture en bambou tressé, qu'on place sur certains toits.

GÓNÓR. [V. GÓR] La principale personne d'un groupe, le chef, le boute-en-train.

GÓNUK. [V. GUK] Un tas, un monceau, en abondance. — *gónak*, à foison. *Ming* — *tǎmǎ*, un tas de pierres.

GÓNUM. [V. GÓLUNG CHENG] Rebord des tam-tam, des gongs.

GÓNUNG. Les gens qui mangent à la même gamelle. Le mari, la femme et leurs enfants forment un *gónung*.

GÓR. Manche, poignée. — *xung*, manche de hache. — *dao*, poignée de sabre. || Le chef, le premier d'un groupe, le boute-en-train. (*Gǎr* et *Gǎnr* sont le même mot, seulement le second ne s'emploie qu'au sens figuré, tandis que le premier se dit aussi au sens propre.)

GÓT. Retenir, arrêter, contenir, réprimer. — *dò bǎr*, retenir sa langue. — *dò bǎnoh*, contenir son cœur, ses passions. — *dò ti*, retenir sa main, soit pour ne pas agir, soit en particulier pour ne pas prendre le bien d'autrui.

HAD

97

HABĂNG. Entendre bien, avoir bonne ouïe. || Esprit ouvert, intelligent. *Don xò tò agah ji klih, chong don xò lòm tō ji* —, il est sourd, mais il est intelligent (son oreille extérieure est dure, mais son oreille intérieure entend bien).

HABĀP. Bien conditionné, fait avec soin et habileté. *Bò* —, travailler habilement et solidement, ouvrage très bien fait.

HĀBĀT. Fouetter.

HABĀU, XÓBĀU. Plaie, avoir des plaies, des blessures.

HABĀU (V. RÓBĀU). Mille. *Hòrieng* —, innombrable (100 et 1000).

HABECH, HÓBECH. Prompt, expéditif, vite, leste. *Bò* — *chong uh kò habáp*, travailler d'une manière expéditive, mais peu habile et peu solide.

HABEY. Moutarde. *Hla* —, feuilles de moutarde. *Ger* —, graine de moutarde. (On dit aussi *xabey*.)

HABŌ. Le maïs. — *kur*, le maïs ordinaire. — *lak*, — *kòdông*, coix, *lacryma Job*, le bobo d'Annam.

HABÓL. Épais (l'opposé de *hătăng*, mince). || Sans gêne, peu scrupuleux, peu délicat. *Bôngai* —! *de dim an, tôngla tók gògòl*, quel homme sans gêne! il s'approprie la chose avant qu'on la lui donne.

HACH. Se fondre, fondu, se liquéfier. *Prəl* — *jàk kò tó*, la grêle se fond au soleil.

HACHĀM. Fragile, cassant. *Ƴò hachâm*, jarre fragile.

HACHĂNG, RÓCHĂNG. — *don*, perspicace. *Don* —, esprit pénétrant, qui comprend vite, facilement.

HADAH. Tirer vivement à soi. *Tông xò uh kò* — *tók inh dòng dak, inh uh kò juer kò glók*, s'il ne

m'avait pas retiré de l'eau, je n'aurais pas évité de me noyer.

HADECH, HADÈK. [V. HABECH] Vite, promptement.

HADOI. Pareillement, aussi, également. *Bòn ji — iu*, nous craignons tous également, pareillement. *Inh du — oa*, je le veux aussi moi-même.

HADRĂNG. [V. HÓDRĂNG] Vis-à-vis de, dans la direction de.

HADRĂP. Réitérer. *E ioch ming mǎng, inh dim òi lach, chǒng e — kòna inh lach*, à la première faute, je ne t'ai pas grondé, mais tu réitères ta faute, voilà pourquoi je te gronde.

HADRO, HÓDRO, XÓDRO. La cigale. — *lǎ*, cigale qui par son chant indique le temps de faire certains travaux de la campagne.

HAGÂM. Suivant que, selon que, comme. — *kò ē*, comme vous voudrez. — *kò bòn ònuh pòdrǒng, de iu, de uh*, suivant que nous sommes riches ou pauvres, on nous respecte ou non.

HĂGĂT. (terme de mesure.) Une coudée, l'étendue en longueur, depuis le coude jusqu'au bout du *medius*. *Ming — xòdǎ*, une coudée et une palme.

HAGU. La partie du pays bahnar qui s'étend de *Kon fòri* à *Uang-Ĭang*.

HÂY, HEI. Il y a un instant, tout à l'heure. *Nao* —, il n'y a qu'un instant. *Mang* —, la nuit dernière. *Thoi inh khan* —, comme je le disais tout à l'heure.

HAI. *Dak* —, salive. *Dak — xò kòtoh jik jik*, la salive lui tombe de la bouche continuellement.

HAJĀK, HA-ĪAK, HĪĀK. Pas, faire des pas, marcher, se mettre en route, partir. *Ming mang* —,

HAJ

99

un pas, la longueur d'un pas. *Bòn gó — nar lech*, nous nous mettrons en route au lever du soleil.

HAJÂM. Forger, faire le métier de forgeron. — *dao*, forger un sabre.

HAJÂU, HA-IÂU. Espèce de fruits très acides.

HAJĚ, HA-IE. Petit. *De —*, petits enfants, les petits, les domestiques, les esclaves, les inférieurs. *Hajě hajoh, ha-iě ha-ioh*, même sens.

HAJOH, HA-IOH. Même sens absolument que *hajě* [V. IE, IOH]. *Bòtho de —*, enseigner, instruire les enfants. *De — beh kò de kòdra rògey*, les serviteurs se plaisent chez les maîtres généreux.

HAJŌK, HÓIŌK. Débris très menus et inutiles qui restent d'un objet détruit (papier brûlé, etc.) [V. HÓIŌK.]

HAJŌM, HA-IŌM. Condescendre, obtempérer, céder pour faire plaisir. *Inh xa — kò e dik*, je ne mange que pour vous obéir, pour vous faire plaisir.

HAJŌNG. Qui a perdu une bonne partie de sa beauté, de sa force, de sa fortune. *Hnam de nò txò ji kòjáp harey ji — tòpa*, cette famille était jadis dans la prospérité, aujourd'hui elle est bien déchue.

HAJÓ, HA-IÓ? Où? (sans mouvement.) *Xò oây —?* où reste-t-il? *Hajò hajò*, partout. — — *di oây*, il est partout (de Dieu).

HAJÓCH, HA-IÓCH. Léger. (C'est l'opposé de *hngâm*, pesant, lourd).

HAJŌL, HA-IŌL. Caché, éclipsé. *Ba — kò long uh kò jing*, le riz ne peut pas croître à l'ombre des arbres. || *Txò ji bāng pòm xò, harey xò — jāk kò bǎ ē*, autrefois on ne voyait que lui, aujourd'hui il est éclipsé par votre père.

HAJÓL, HÓJÓL. Espèce de bambou très joli, dont on fait les lancettes.

HAIUIH. Mouillé, être mouillé. — *kò dak ngôm*, mouillé de rosée.

HĀK. Vomir. *Oa* —, vouloir vomir, avoir envie de vomir. *Pògang* —, vomitif. [V. BLÔT]

HĀK, HŌK. Grand empressement, transport de joie. *Nar anul ling* —; *nar jang ling xòngon*, les jours de fête (il est) tout joyeux; les jours de travail, toujours sombre.

HAK. Fendre, déchirer. *Glah* — *long*, la foudre a fendu l'arbre en deux. — *kòdoh long*, enlever l'écorce d'un arbre.

HAKĀNG. [V. KHĀNG] Dur au toucher, difficile à entamer, à pénétrer. *Anih kuy* —, dure couche. *Teh* —, terre dure, durcie. *Bòr* —, voix dure, rude, rauque, langage dur, paroles sévères.

HAKĒ. Maigre. — *hakòng*, très maigre, qui n'a que la peau et les os.

HAKE. [V. XAKE] Sanglier.

HĀL. [V. PHAL] Rendre service, serviable. *E* — *kò inh bið*, ayez la bonté de me rendre ce service.

HAL. Essoufflé. — *kò dak*, soif ardente.

HALA. [V. XÓLA] Sentier, chemin de traverse.

HALACH, HALAI. Terrains que les éboulements ont rendus abruptes.

HALAH. Dépecer, couper en quartiers, en morceaux (un animal). *Inh* — *dik, kònh iem gò kăt pò-hech*, je ne fais que couper en quartiers, vous, vous réduirez ces quartiers en petits morceaux.

HALAI, HARAI. De plus en plus. Plus... plus; à mesure que. *Xò ji* — *loi*, il souffre de plus en plus. *Xò* — *xa*, — *hakě*, plus il mange, plus il devient maigre. || Et cependant, pendant que.

HÂM

101

Iem xa mòi, nhon — brók, vous, mangez d'abord, et nous pendant ce temps nous continuerons notre chemin.

HALÂM. S'ébouler, tomber subitement en ruines. *Má teh hòlih plenh* —, le ciel et la terre tomberaient en ruines, que... (*Hòlih* et *Halâm* veulent dire s'ébouler, mais le premier exprime un éboulement lent et successif, et le second un éboulement soudain, en une fois.)

HALANG. Laver. (Jarres, vaisselle, bouteilles.)

HALĂNG. [V. LĂNG.] Regarder, considérer, examiner.

HALANG. Abeilles sauvages qui font leur miel dans des troncs d'arbres creux. [V. HLANG]

HALĒNH. [V. HÔLĒNH] Rusé, fourbe, habile à tromper.

HALAT. [V. RÔLAT.] Déborder, débordement des eaux, inondation. *Dak — ji hlâm kò dò-dring*, l'inondation couvre toute la plaine.

HALÖ. [V. LÖ] Grande personne, déjà grand (l'opposé de *hajoh*).

HALOM. Être exempt d'accident fâcheux, se porter bien. *Tông —, de gô truh dõning*, à moins d'accident, si tout va bien, ils arriveront demain.

HALÖNG. Gosier. *Ʒi —*, mal de gorge. — *jò-rũ*, gourmand, glouton, goinfre.

HÂM. (en interrogeant) Est-ce que? || (en réponse) Oui. — *òì? Hâm*. Y en a-t-il? Oui. || *Bò-ngai* —, un homme riche, un personnage influent. || *Hâm...hâm* (répété), si...ou. *Inh uh kò lele e — lòh*, — *uh*, je ne sais pas si vous le permettez, ou non. || (entre deux verbes) Si. *E jet năng xò — lòh*, demandez-lui s'il le permet.

HAMAH-HAMÂU. Avec précipitation, subitement. *Hòdrel tò măng bôh nhon, de kòdâu — —*, à peine nous ont-ils vus de loin, qu'ils ont pris précipitamment la fuite.

HAMAI. [V. RÓMAI] Le rhinocéros.

HAMĂNG. De nouveau, une seconde fois. *Inh khan —*, je le répète, je le dis une seconde fois.

HAMANG. Ensemble, en même temps, au même endroit. *Kuy —*, coucher ensemble. *Pòma —*, parler tous à la fois.

HAMANG KÓ. Pendant que, en même temps que. *Tô — — mi*, pendant que le soleil est brillant au ciel, il pleut.

HĂMĂR. Retentir, faire grand bruit. *Hnam hò-lăng ji —*, quand la maison est tombée, on a entendu un grand bruit.

HĂMĂT, RÓNĂK. Armes offensives et défensives. *Bu uh kò ărăk — de rôp ji bôn h*, celui qui n'est pas armé sera facilement fait prisonnier.

HAMÂU. A temps, être à temps. *De pit unh uh kò —*, on n'a pas été à temps pour éteindre l'incendie.

HAMET. Chauve-souris.

HAMONG, RÓMONG. Toiles laotiennes très-estimées.

HAMON. Conter des légendes en chantant, légendes chantées.

HAMÓL. Nuages.

HAMÓN. N'être pas pleinement satisfait, trouver à redire. — *kò de bò, tòngla bò jăk*, peu satisfait du travail d'un autre, y mettre soi-même la main.

HAMRÓNG. Faire des extravagances et du tapage, dans le but d'attirer les regards sur soi.

HĂN

103

(D'ordinaire c'est le fait de jeunes gens impatientes de se marier.)

HAN. Qui coupe bien, bien affilé, qui a pénétré profondément. *Xăng* —, couteau qui coupe bien. *De koh ē hām* —? le coup de sabre qu'on vous a donné est-il entré bien avant? || (au fig.) Qui fait impression, qui pénètre dans l'esprit, dans le cœur. *Inh pòma uh kò* —, mes paroles ne font aucune impression.

HANA. [V. PÓNAT] Espèce de jonc dont on fait les nattes.

HANÂM. [V. XANÂM] An, année. *Tòt kò* —, toute l'année, ou bien après l'année révolue.

HĂNĂNG. Dans le temps, pendant, tandis que. — *harey inh ji liem akâu*, pour le moment, présentement je me porte bien. — *bòn oây erih*, tant que nous vivons, tandis que nous sommes encore en vie.

HANAO, HÓNAO. Couteau de bois, ou plutôt de bambou, dont on se sert pour couper en tranches minces les pousses de bambou encore tendres.

HANAP. Cosse de maïs pilé.

HĂNĂP. Court, trop court (en parlant d'un habit qui ne descend pas assez.) C'est l'opposé de *xòrum*.

HĂNĂP. Gratis, sans frais, sans travail, aux dépens d'autrui. *Xa* —, manger son riz gratis (sans qu'il ait rien coûté). *De kòdra bò mir, de hajoh xa* —, les enfants mangent gratuitement (sans l'avoir gagné) un riz que les parents ont fait produire à la terre.

HĂNĂT. Pressé, précipitamment. — *kikia?* qu'est-ce qui vous presse? qu'y a-t-il qui presse tant? *Bò* — *bò uh kò hăbâp*, travail fait à la hâte est travail mal fait.

HĂNG-HÔNG. Tout nu, absolument nu.

HĂNG. Cuisant, mordant, piquant. *Tồbăng* —, mets trop pimentés. *Ʒi* —, douleur cuisante (se dit surtout des plaies, des blessures.) || — *nuih* — *klòm*, anxiété, crève-cœur, être accablé de soucis, de contradictions, de peines.

HANGAI, XÓNGAI. (mot *ròngao*) Loin. (Le mot bahnar est *ataih*).

HANGÂM. Se déprimer, s'affaisser, se désenfler, diminuer peu à peu par consommation (comme le sel, le sucre en lieu humide.)

HANGÂP. S'écrouler, crouler, s'affaisser. *Hnam de* —, la maison s'écroule et tombe en ruines.

HANGLAH. Jeter à bas un fardeau qu'on porte sur l'épaule, sur le dos, se décharger sur un autre d'un fardeau qu'on porte (au propre et au figuré.)

HANHAIH. Écarter, éloigner. — *jò mỗnỗ, inh oa bỗk tiã nỗ*, déplacez et écarterez cette jarre, je veux passer par là.

HANHÂM. Mépriser, témoigner au dehors son mépris soit par parole, soit par action.

HANHÂNG. Rejeter sur, jeter la faute sur, s'en prendre à, se servir d'un prétexte pour accuser injustement. *Inh del trở chu, inh uh kỗ mut tỗ iem, iu kỗ kỡnh iem* — *kỗ inh*, moi qui ai eu la petite vérole, je ne veux pas entrer chez vous, de peur qu'ensuite on ne m'accuse de vous l'avoir apportée.

HANHO. Avoir la prétention de (toujours avec négation ou interrogation). *Inh uh kỗ* — *ha bỗr đờngir de kỗdra*, je n'ai pas la présomption de prendre la parole en présence des vieillards. *Inh uh kỗ* —, je n'ose pas, je n'ai pas la prétention de.

HANHOH. Répéter ce qu'on a entendu, sans

HAR

105

s'inquiéter de savoir si c'est vrai, ou s'il convient de le dire.

HAO. Monter. — *long*, monter sur un arbre. — *òxeh*, monter à cheval. — *plung*, monter sur une barque. (Les trois mots *hao*, *xuòn*, *tòk* signifient *monter*, avec cette différence que *hao* marque une ascension en ligne verticale, — *long*, monter sur un arbre ; *xuòn*, l'ascension d'une pente plus ou moins raide, — *kòng*, gravir une montagne ; et *tòk* désigne une ascension au moyen d'une échelle, d'un escalier, — *hnam*, monter dans la maison.

HAPONG. Visiter, aller faire visite, recevoir et bien traiter les visiteurs. *Nam* — *kò pò tòngla*, aller visiter son ami. *Iòk xik* — *kò tòmoi*, verser le vin, offrir une jarre de vin à ses hôtes.

HAPUH. Faire certaines superstitions sur un malade, ou bien dans sa maison, soi-disant pour le guérir.

HĀR. (familier) Qui racle le gosier, éprouver au gosier cette pénible sensation (soit maladie, soit effet d'un aliment âcre).

HARA. *Long* —. Espèce de figuier sauvage, de sycomore.

HARACH. *Long* —. Arbre dont on fait des barques moins solides que celles en *gir*.

HARAI. Les vers des ulcères, des viandes, etc. *Ôm* —, gâté, pourri et rempli de vers. || Au fig. *Kòni òm* —, très mauvais, très vilain. *Don òuh don* —, (mot-à-mot : oreille remplie de pus et de vers) qui se conduit très mal, malgré les reproches et les avis réitérés qu'on lui a prodigués.

HARĀY, HAREI, HAREY. Maintenant, à présent.

HARĀM. Suinter, sourdre. *Dram mònd ùh kò*

xir lõng, dak ji —, cette jarre n'est pas sans défaut, l'eau suinte un peu.

HARĀT. Harassé, fatigué, fatigant, laborieux, pénible. *Bò* —, faire un travail très fatigant. *Gleh* —, épuisé de fatigue.

HĀRĀT. [V. HĀT]

HĀT. Étroit, être à l'étroit. *Ao* —, habit trop étroit. *Hnam* — *kò tòmoi*, maison encombrée d'étrangers. || Être dans un grand embarras, dans un grand besoin. *E manāt kò inh, inh* — *tòpã*, ayez pitié de moi, je me trouve dans un grand besoin.

HAT. (mot annamite.) Chanter à la manière des Annamites.

HATAL. Superposer. — *tòr long*, mettre des planches en pile.

HĀTĀNG. Mince (l'opposé de *habòl*, épais). — *dang hla bar*, mince comme une feuille de papier.

HĀTĀNG. Droit. (au propr. et au fig.) *Trong* —, chemin droit, le droit chemin. *Bòr* —, paroles sincères. *Don* —, intention droite, homme droit et sincère.

HATĀNG. Revenir à l'état normal après un accès de fièvre, de délire, de folie, d'ivresse. *Ji* — *kò bòlò*, l'accès de la fièvre est passé. *Bòlò* —, fièvre intermittente. [V. LON]

HATĀT. Briser contre. — *ding tò jòràng*, briser un tube contre une colonne.

HĀU. Être dégouté, ennuyé, tristesse mêlée de découragement, d'abattement.

HAUĒ. S'égarer, se tromper de chemin, se méprendre, prendre une chose pour une autre. — *kò trong*, s'égarer en route. *Inh iòk* — *dao de*, par méprise j'ai pris le sabre d'un autre pour le mien.

HEM

107

HAUËN. Avoir un ou plusieurs membres contournés, difformes, atrophiés.

HAUENG. Fou, insensé. *Xò xoai dah xò* — ? est-il ivre, ou est-ce folie chez lui ? — *kò hul*, fou de colère.

HĒ! Ah oui ! — ! *ē pòm kò inh lě* ! Ah oui ! tu agis ainsi envers moi !

HECH, HEK. Broyé, réduit en poudre, brisé, réduit en petits morceaux. *Ʒò hđang — di*, la jarre s'est brisée en morceaux en tombant. — *hoch*, même sens. || *Tòmam — hoch*, marchandises menues, de peu de valeur. *Pòma — hoch*, dire des riens, ou bien, entrer dans les plus menus détails sans rien omettre.

HEK. Déchirer en deux (avec la main et non à l'aide d'un instrument). *Bòk xoi tih Ʒi — ao*, le grand-prêtre déchira son vêtement.

HEK. [V. HECH]

HEL. Léger (mot *ròngao*). [V. HAJÓCH]

HEL. En vain, inutilement, sans raison, sans profit. *Xòngah* —, jurer en vain. *Harat* —, se fatiguer inutilement. *Plach* —, mensonge oiseux, mentir sans but. *Areh kò de — dik*, haïr quelqu'un sans raison. || *Hel hol*. Bagatelles, des choses de rien. *Pòma ling tòdrong — hol dik*, ne parler que de choses vaines, ne dire que des bagatelles. *Tòdrong kal xòndă ming pòm dik, anai ling tòdrong — hol dik*, une seule chose est importante, tout le reste n'est que vanité. || S'ennuyer, être triste. *Inh — oây ming nu*, je m'ennuie d'être tout seul. [V. PHIËL] || *Hel hai*. Assez bien portant. *Hám liem akâu ? — — hănăng harey*, vous portez-vous bien ? assez bien pour le moment.

HEM. Conjecturer, présumer. — *năng*, même

108

HIA

sens. *Inh* — *nǎng*, selon moi. *E* — *nǎng*, *xò pòma hám tòpǎ*, selon vous, parle-t-il sérieusement ?

HENG-HÔNG. Perdu de mœurs, dépravé, dissolu, sans pudeur aucune. *Bôngai* — —, un libertin.

HEO, HEU. Être entraîné par le courant, aller à vau-l'eau. *Bôngai ji glók, plung ji* —, les personnes se sont noyées, et la barque a été emportée par le courant.

HEP, HIP. Sentir, flairer. *Dók* — *mòì kònh xa*, le singe flaire d'abord ce qu'il tient et ne le mange qu'après.

HERE. Rotin. — *ǐng*, rotin de la grosse espèce. — *kon*, rotin de la petite espèce.

HIĀ. Et, ou, ou bien. *Drām* —, *gǒ* —, *gong* —, jarre, ou marmite, ou gong. *Kapò* —, *ròmò* —, *òxeh* —, buffle, bœuf et cheval. || (après un verbe) Soit. *Iu* —, *kòdǒ* —, *areh* —, *hul* —, soit crainte, soit honte, soit haine, soit colère.

HIA. Aller d'un côté, de côté. (corrélatif de *xūn*, monter, et de *jur*, descendre.) *Xūn tò Hò-dang, jur tò Rôngao*, — *tò Hagu*, monter chez les *Hòdangs*, descendre chez les *Rôngaos*, aller chez les *Hagus*.

HIACH. Être dépensé, gaspillé insensiblement et entièrement (comme une fortune qui se fond et disparaît à vue d'œil). *Tòmam dóm nǒ ji klaih* — *di*, de tant de biens il ne reste plus rien, tout a disparu.

HIAH. Déchiré, délabré. *Ao* —, habit usé ou déchiré. *Hnam* —, maison délabrée. *Plung* —, barque qui fait eau. — *hiók*, guenilles, haillons, en haillons.

HIĀK, HIOK. Embarrassé, en peine, en souci.

HIĀK. [V. HA-IĀK] Pas, faire des pas, marcher, partir, se mettre en route.

HIQ

109

HIÂM. *Long* —. Arbre dont l'écorce sert à faire le ferment du vin des Bahnars.

HIANG. Alerté, éveillé, actif, vif, leste. *Brök mǎ* —, marcher d'un pas léger et vif. *Bò mǎ* —, travailler avec activité.

HIAR. Déployer, étendre, déplier, développer. — *khǎn*, étendre une pièce de toile, la déployer. — *hla bar*, ouvrir une lettre, (par extension) lire.

HIEN. Toux, tousser. *Bòlǎ* —, toux provenant de la fièvre. — *hòrèk*, toux chronique, toux de consommation.

HIET. Se couper, se blesser à un instrument tranchant, à un morceau de bambou affilé. — *dò ti tò dao*, se blesser le doigt à un sabre.

HIK, HING. S'emporter subitement. *Xò dah* —, *chǒng du dah klaih*, il s'emporte vite, mais il se calme promptement.

HIN. Pauvre, indigent. *Dònuh* —, pauvre et misérable (ces deux mots vont toujours ensemble.)

HING. [V. HIK]

HIOH. Affaibli par la maladie, amaigri, anémié.

HIÖK. Peser bien dans son esprit, considérer, réfléchir. *Ba tòkuh* — *hamang*, tenons conseil pour examiner bien l'affaire.

HIÖK. Commode, facile, agréable (expression venue du *hagu* et aujourd'hui fort en usage.) *Trong* —, chemin facile, ou sans danger. *Hnam* —, maison commode et agréable. *Dònuh diā pang Bòk jǎ* —, c'est un plaisir de converser avec le Père.

HIÔNG. Égaré, perdu. *Bòh tòmam* —, trouver un objet perdu.

HIONG. *Hla* —. Espèce de légume qui vient dans les vallées humides et qu'on mange cuit.

110

HLA

HIOT. Tirer, traîner, haler. — *jòräng*, traîner une colonne avec de grosses cordes. — *plung*, haler une barque.

HIOU. Conjecturer, penser que, estimer que. *Inh* —, selon moi, je pense, il me semble que.

HIÓ. Se distraire, être distrait. *Nǝ* — *tónai*, ne vous laissez pas égarer par des distractions. — — *inh oây pang iem dunh řäl*, je me suis trop attardé avec vous, sans m'en apercevoir.

HIÓCH. Se dépenser, être dépensé insensiblement, se détériorer ou être gaspillé peu-à-peu, et comme sans qu'on s'en rende compte. *Tòmam de kòdra dah* — *liliâ nònǝ?* comment se fait-il que les biens de famille aient été si tôt dépensés?

HIOK. [V. HIÂK, HLIENG] Être très embarrassé, en grand souci.

HIÓT. Oublier, ne pas se souvenir. *Don* —, oublieux, manque de mémoire. *Mǝ de* — *ě*, *inh du uh kò* —, quand bien même tout le monde vous oublierait, je ne vous oublierai pas.

HIP. [V. HÈP] Flairer, sentir.

HIR. Tenir tant à un objet qu'on ne veut pas s'en défaire, ten.r tant à une personne qu'on ne voudrait pas s'en séparer. (toujours avec négation ou interrogation.) *Inh uh kò* — *kò e, dǝm!* je ne puis consentir à me séparer de vous, ô mon fils!

HIUP. Souffler avec le soufflet de la forge. *E gò hajâm inh gò* —, vous forgerez, je tiendrai le soufflet. *Khial* —, le vent soulève et fait voler (la poussière, les brins de paille).

HIÛK. Tirer à soi par saccade (un rotin embarrassé sur l'arbre).

HLA. Feuille. — *long*, feuilles d'arbre. || — *long*, (en général) légumes, herbes, feuilles, pata-

HLI

III

tes, toute sorte de nourriture végétale. [V. NHET NHOT, TÓBǺNG] — *pǻy*, feuilles sèches tombées à terre. *Oáy kòpòng* — *pǻy*, être vivant, être encore en vie. [V. RÓH LONG]

HLĀK. Embarrassé, embrouillé, empêché, impliqué (soit au propr. soit au fig.) — *kò jòlǻ*, embarrassé dans des ronces. — *kò bǻk kikiá?* quel empêchement y a-t-il? *Pòhngol* — *kò ioch tih*, l'âme retenue dans les liens du péché.

HLAK. Numéral des choses qui ont longueur et largeur sans profondeur dont on tienne compte. *Ming* — *mir, bar* — *khǻn*, un champ, deux pièces de toile.

HLĀM. Grave, gravement. *Bòlǻ* —, gravement malade. *Xbrē* —, grandement, fortement endetté, très grosse dette.

HLAM. Qui s'étend sur toute la surface d'une chose, qui embrasse toute l'étendue d'un tout. *Dak ji* — *kò cham*, l'eau couvre toute la place. *Ming nu inh bòtho tòm iēm uh kò kě* —, (m. à. m. je ne puis m'étendre à tous) seul je ne suffis pas à vous instruire tous.

HLĀNG. Pur, limpide, clair. *Dak* —, eau limpide et pure. *Plenh* —, ciel pur. *Pòhngol* —, âme exempte de souillure. *Akǻu hǻnil pòhngol* —, vierge de corps et d'âme.

HLANG. — *nhet*. Faire les herbes. *Choh bur* — *nhet*, même sens.

HLĀP. Reprocher à quelqu'un le bien qu'on lui a fait, en parler toujours. *Inh uh kò iǻk, iu kò kònh ē* — *kò inh*, je ne veux pas accepter de peur que par après tu ne me reproches ta générosité.

HLI. Craindre (mot *hagu*) [V. IU]

HLIENG. Être étonné. || Être dans l'embarras. || Être au plus mal, mourant. *Dim bǻh de truh*

inh du —, je suis étonné moi aussi qu'ils ne soient pas encore arrivés. *E đông inh biđ, inh* —, venez à mon secours, je suis bien embarrassé. *Nar* — *athai đông dibal xara*, il faut s'entr'aider dans le besoin. *Bók mỗnđ uh kò plăt măng, jĩ* — *tỗpả*, cet homme ne passera pas la nuit, il est à l'extrémité.

HLING. Fondre, liquéfier, verser. — *bđlđk*, fondre de l'étain. — *dak*, verser de l'eau.

HLIT, HLET. Entrer goutte à goutte par un toit délabré. *Hnam* — *jấp ja*, la pluie entre par tout le toit.

HLÔH. Percé, ouverture, passage. *Gở* —, marmite percée. *Tiã ô tỗ tỗ hãm* —? y a-t-il un passage pour aller d'ici là-bas? || Pénétrer, comprendre. *Inh pỏjai ẽ hãm* —? me comprenez-vous quand je parle? *Don* —, esprit ouvert, homme intelligent. || Être libre d'occupations, d'empêchement. *Tông e* — *đônging, e nam tỗ inh*, demain venez me voir si vous n'êtes pas occupé. || Après, après que, au delà de, au-dessus de, plus que, par trop. — *kò nar Bả Iang*, après le dimanche. — *kò mir bỗn*, au delà de notre champ. — *kò lỏet*, après la mort. *Pỏma* — *kò rỏa*, parler plus qu'il ne convient, outre mesure. *Pỏhỏp đỏ akâu* — *ỉảl*, se vanter par trop.

HLOI, HLỔNG —. Continuer, incontinent, sans discontinuer. *Nẻ pỏđây, brỏk* —, ne vous reposez pas, continuez à marcher. *Klaih kỏ erih hamang* — *erih ling lang*, après la résurrection, continuer à vivre éternellement. *Nao kỏtẻk pỏma* — *lỏet*, cesser à peine de parler et mourir incontinent.

HLOK. (terme de mesure.) Longueur du bras et de la main étendus, c.-à-d. depuis l'aisselle jusqu'au bout du *medius*.

HLÔM. Souffler. — *unh*, souffler le feu. *Khial* —, le vent souffle.

HMĀ

113

HLŎNG, —. (HLOI V. HLOI; car on n'emploie jamais *hlŏng* seul).

HLŎNG. Mettre bas (usité surtout pour indiquer le nombre des portées d'un animal). *Rò-mô bar mang* —, vache, qui a mis bas deux fois. (Pour les femmes V. KŎNON.)

HLOR. *Ka* —. Très petit poisson de rivière.

HLŎT. Se débiter, se vendre. *Hâm* —? avez-vous pu vendre? *Tòmam bônkh kò* —, marchandises d'un débit facile, faciles à vendre.

HLŎU. Indiquer du doigt, par un signe. *Xò-dràng* —, l'index. *Ně* — *xò nònò*, ne le montre pas ainsi au doigt.

HLŎP. Secret, ignoré, à couvert. *Tông ji tốpă* — *kikiâ kò inh?* si c'était vrai, comment ne le saurais-je pas?

HLU. Rabâcher, insister sur le même point, revenir toujours aux mêmes choses, redire la même chose. — *kikiâ ming tòdrông nènai?* pourquoi rabâcher la même chose?

HLŪP. Mettre par mégarde le pied dans un trou. — *tò bôlôh dròh*, s'enfoncer le pied par mégarde dans un trou du plancher.

HLŪT. Se laisser tromper par excès de simplicité, ou de crédulité. *E* — *kò de*, on vous a joué.

HLŪT. S'enfoncer dans la boue, dans la vase, etc. *Ně nam tò nỏ*, — *kònh*, n'allez pas par là, vous vous embourberiez.

HMĀ. Habitué, être accoutumé, avoir l'habitude, connu. — *bòdro*, avoir l'habitude du commerce. *Dunh dunh du* —, vous vous habituerez à la longue. — *dibal*, être amis, avoir l'habitude de se voir, d'entretenir des relations ensemble.

HMACH. Saluer, complimenter. *Inh — kò ē*, je vous salue. || Regretter. *E — kònh uh kò pa tòm*, il ne sera plus temps ensuite d'avoir des regrets.

HMAI. Tant mieux, dire tant mieux d'un accident, d'un malheur arrivé à autrui. —, *ē uh kò oa lui inh*, tant mieux, tu n'as pas voulu m'écouter.

HMĀN. [V. DÓHMĀN] Être bien aise de.

HMĀNG, HMĀNG HMĀNG. Désirer ardemment, soupirer après. *Inh — — kò dah lōet*, c'est tout mon désir de mourir vite.

HMAR. Espèce d'enclos dans une rivière, avec porte à trappe, pour prendre les poissons.

HME, HMĪ. Silence, faire silence. *Dāp bōl — jāk*, tout le monde se tut. *Oāy —*, garder un profond silence.

HMĒN. Paix, tranquillité, tranquille, sans souci. *Don inh ji —*, mon esprit est en paix, je n'ai pas de souci. *Uh kò — kò ji*, la douleur ne me laisse pas de repos, la douleur m'empêche d'être en paix, à mon aise.

HMĒT. Presser avec la main, peser dessus avec la main. *Tong boh pang — tōpā*, mesurer le sel en le pressant bien avec la main.

HMŌCH. Fourmis rouges qu'on mange en les mêlant avec des herbes cuites.

HMŌ. Préparer à l'avance, tenir prêt. *Kal bōng —*, faire son cercueil à l'avance et le conserver tout prêt.

HMŌN. Être alité, par suite de maladie, ou d'une infirmité. *Inh — kò bōlō puōn nar*, la fièvre m'a forcé de garder le lit quatre jours.

HMŌN. (nécessairement avec la négation ou l'interrogation) N'oser pas, avoir de la répugnance.

HNI

115

Tòbò inh uh kò oa, chong inh uh kò — kò mònhan, je ne le voudrais pas, mais je n'ose pas refuser.

HMOR. *Ming* —, de même âge, contemporain. [V. DÓBOR]

HNĀI. *Hla* —. Feuille très rude dont on se sert pour polir le bois.

HNAM. Maison, famille. *Lim* —, couvrir de chaume la maison. — *kòdrâm*, famille nombreuse.

HNĀNG. *ʒi* —. Rétention d'urine, la maladie de la pierre.

HNAR. Riz acheté, tout riz qu'on n'a pas cultivé soi-même. *Inh erih kò — de dik*, je ne vis que d'un riz acheté.

HNGACH. Pluie continuelle, pleuvoir plusieurs jours sans cesser. *Piän* —, saison des pluies. *Mi* —, pluie continuelle.

HNGĀM. Pesant, lourd (l'opposé de *hajòch*, léger). *Pu* —, porter un lourd fardeau, assumer une lourde responsabilité.

HNGEM. [V. HÓTEM] Humide, imprégné d'humidité, pas encore bien sec, encore un peu vert.

HNGIER, HÓNGIER. S'assoupir, somme, faire un somme. *Inh nao* —, de *tbiung*, j'étais à peine assoupi qu'on m'a fait lever. [V. GÓHNGIER]

HNGÓR. Ronfler.

HNHĀM. Accuser. — *ioch*, accuser à tort, injustement. — *tòngla*, — *dò akâu*, se confesser, s'accuser.

HNHĀP. Oublieux, oublier. *Don* — —, n'avoir pas de mémoire, absence de mémoire.

HNĒT, HNIĒT. [V. HNIÓ]

HNIÓ. Pousser vers ou contre, serrer de près.

— *tò mum*, pousser vers un coin. *De — inh ătăp đâr*, on me serre de tous côtés, on me presse de toutes parts (au propre et au figuré).

HNŌCH. Affiler, tailler en pointe, acérer. — *xòrông*, affiler les lancettes de bambou, les tailler en pointe acérée.

HNŌNG. Moule, forme, modèle. *Pòm — tâng*, faire un moule à pipes. — *tong kò de bā*, hotte qui sert de mesure quand on vend du riz. [V. TŌ-NŌNG]

HNŪI. A contre-cœur, par nécessité, par force, à son corps défendant. *Inh jì — tốpă kônă inh jì nam*, c'est bien à contre-cœur que j'y suis allé.

HŌ. (sans mouvement, contraction de *hòđ*) Ici. *Ođy —*, restez ici.

HOĀ. Singe barbu et à longue queue, qui atteint la taille d'un enfant de dix ans.

HOACH. Dépenser, diminuer; dépérir. — *tò-mam hel*, dépenser son bien inutilement. *Bā tòxum klaih — lò*, le riz de notre grenier a bien diminué. *E bò harat ăl, akâu ē jì —*, vous travaillez avec excès, vous dépérissez beaucoup.

HOAH. Ébréché. *Dram —*, jarre ébréchée. *Pla dao —*, sabre ébréché.

HOAI. Racheter, délivrer de l'esclavage. *Jeju Krito jì bōk — bōngai*, Jésus-Christ est le Rédempteur des hommes.

HOAI. Il n'y a pas de mal, ce n'est rien, non. *E hām tòm mi? hoai*, avez-vous été surpris par la pluie? non. *E hđăng hām jì? —*, vous êtes-vous fait mal en tombant? non, ce n'est rien. *Hām liem akâu? —*, vous portez-vous bien? assez bien, pas mal.

HOAI. — *kò*. Éviter. — *kò lōet*, éviter la mort, échapper à la mort.

HOM

117

HÖĀK. Mangue. *Long* —, manguier. *Pley* —, mangue.

HOĀN. Personne querelleuse, hargneuse, emportée.

HOAN. Nerfs, muscles; fort, robuste, force. — *tūt*, contraction de nerfs. *Tōet kò* —, de toutes ses forces. — *tōet*, à bout de forces, épuisé de fatigue.

HÖĀNG. Tomber d'un lieu élevé. — *dōng long*, tomber d'un arbre. || Tomber d'accord, céder, consentir. *Xò du gum* — *harey*, il tombe maintenant d'accord lui aussi avec nous.

HOĀNG. Aider, mettre aussi la main à. [V. GUM]

HOCH. Suivre sa pente, couler (en parlant des liquides). *Dak buuh di ji* — *truh teh*, sa sueur de sang coula jusqu'à terre.

HÖCH. Manifester sa colère, son mécontentement par des clameurs et des paroles violentes. [V. TÓHÖCH]

HÖK. Emporté, facile à irriter, colère, caractère irascible. *Bōngai* — *dah hōch*, un homme colère se porte vite à de violentes clameurs.

HÖH. Vide. *Hnam* —, une maison vide. *Akâu* — (littéralement: le corps vide), nu, sans armes, sans instrument de travail, sans provisions. *Lech tōbri akâu* —, aller dans la forêt sans armes. *Ti* —, les mains vides. || En vain, inutilement, en pure perte. *Gleh* —, se fatiguer inutilement. || Sans raison, sans motif. *Lach* — *dik*, gronder sans aucune raison.

HOL, HÓL. Émoussé, qui ne coupe plus. *Xāng* —, couteau émoussé.

HOM. (mot annamite.) Caisse, coffre, malle,

HON. Pousser, croître. *Ba* —, le riz pousse bien. *Xók* —, beaux et longs cheveux. || Aller en croissant, en augmentant, exagérer. *Bòr de halai dunh halai* —, on exagère les nouvelles à mesure qu'on les répète.

HONG. Fendu, ébréché. *Bòr* —, lèvre fendue. *Dram* —, jarre ébréchée.

HÔNG. Exagérer ou mentir par ostentation, charlataner, hâbler. *Bôngai* —, vantard, hâbleur.

HỖNH. Ride, ridé, se contracter en séchant, se rider, avoir des rides.

HỘP. Envelopper, couvrir et étouffer. *Nhết ba*, l'herbe couvre et étouffe le riz.

HOR. Traîner, tirer en traînant. — *jòráng*, traîner une colonne. *Xò uh kò oa tiã, inh ji* —, il ne voulait pas me suivre, je l'ai entraîné.

HÓBECH. [V. HABECH] Vite, promptement, lestement.

HÓBÔNG. Épaves, tout ce que les eaux grossies entraînent dans leur cours.

HÓBÓ. Palper, toucher plusieurs fois, manier.

HÓBUH. Torrent, tout endroit de la rivière où l'eau bondit sur des rochers.

HÓBOL. (terme de mesure.) La longueur depuis le bout du pouce jusqu'à l'extrémité de l'index, la main étendue.

HÓBUT. Tourbillon de vent, tempête. — *hòlim*, typhon.

HÓCH. Éprouver un frémissement, un transport de joie, de crainte, d'amour, être fortement impressionné. *Xoch tiã tòtuã mỗnố inh — tốpá*, j'ai des frissons en passant sur ce pont. *Bòh de adruh nế tuã kò* —, à la vue d'une jeune fille ne vous laissez pas impressionner comme un étourdi.

HÒD

119

HÓCHĂNG. Alerte, prompt, actif, ardent, agile.

HÓDEH. *Tòmō* —. Petits cailloux.

HÓDRA. *Ming* — *kapð*. La moitié d'un buffle déjà tué pour être mangé.

HÓDRĂL. Être dans son état normal, avoir tout son bon sens, toute sa présence d'esprit. *Hây xò oây uònh, harey xò ji* — *boih*, il était en délire tantôt, maintenant il a toute sa raison. *Lôet* —, mourir subitement. *E pòma lě, ē hăüêng dah* — ? toi qui parles ainsi, parles-tu en homme sensé, ou en fou ?

HÓDRANG. — *kò*. Vis-à-vis, dans la direction. — *kò mat nar mut*, dans la direction du couchant.

HÓDRĚCH, HÓDREK. [V. HADREK]

HÓDREL. Tout juste, sans reste, ni plus ni moins. — *bar jit*, vingt tout juste. || *Hòdrel...hòdrel*, à peine...que. *Xò* — *truh*, — *lôet*, à peine fut-il arrivé, qu'il mourut.

HÓDRIH. — *muh*. Se moucher.

HÓDROH. — *klak*. Diarrhée, avoir la diarrhée, le cours de ventre.

HÓDRŔNG. Aboyer, japper. (*Hòdrông* et *kuòl*, aboyer, ne sont pas synonymes: le premier se dit du chien de garde, et le second, du chien de chasse.) *Ko* —, *bre, iu kò tòmoi bây* ? le chien aboie, mes amis, l'ennemi serait-il autour du village ?

HÓDRONG. Arbrisseau dont l'écorce sert à faire des cordes presque aussi solides que le rotin.

HÓDRŔNG. [V. DRŔNG]

HÓDRŔNG. Tribu sauvage, au sud des Bahnars,

HÓDRU. Barraque ou tente qu'on habite temporairement pendant qu'on construit une nouvelle maison.

HÓDRŮK, XÓDRŮK. Sauter en bas, se jeter en bas. *Lòm pla unĥ iung xa dia hnam, de — tò teh di*, quand la flamme s'éleva et entama le chaume du toit, tout le monde sauta à terre.

HÓDŪ. Lâche, qui n'est pas tendu ou raide. *Chò mǎ* —, attachez-le sans le serrer trop fort. || (au fig.) Adouci, calme, modéré. *Pòma* —, parler d'un ton calme, modéré.

HÓDUH [V. HADAH.] Tirer à soi vite ment et fort.

HÓGÓNG. Arbre entier, ou tronc d'arbre, couché à terre. *Mir bòn benh bang kò* —, notre champ est encore rempli d'arbres couchés, et épargnés par le feu.

HÓGÓR. Tambour. — *tih*, grosse caisse. — *táp*, petits tambours qu'on frappe avec le plat de la main. [V. XÓGÓR]

HÓHOCH. Siffler.

HÓHUP. — *pǎnǎr*. Plier les ailes (en parlant des oiseaux).

HÓI. Ample, trop ample, relâché, détendu. *Ao* —, habit trop ample. *Chò* —, lier d'une manière lâche et sans serrer. || Nonchalant, sans vigueur, insouciance, paresse, négligence. *Bò — gra*, travailler avec nonchalance, avec insouciance, avec négligence. [V. PÓHÓI]

HÓIÓL, HÓJÓL. [V. HAJÓL]

HÓIUM. Recueillir, ramasser avec les deux mains des choses éparses. *Boh inh òxi tòprah di, e gum — kò inh*, mon sel s'est versé et éparpillé partout, aidez-moi à le ramasser.

HÒK

121

HÓIÖK. — *unh.* Flammèches éteintes, restes de feuilles brûlées que le moindre vent emporte. ¶ (au fig.) De nul prix, de nulle valeur, de rien. *Tòmam dôm nõ, anho* — *xò du uh kò pa bôh*, de tous ces biens, il ne reste rien, pas même un atome (m.à.m. une flammèche éteinte).

HÓIUNG. Debout. *Oây* — —, rester debout, tout droit.

HÓJĀ. Les vagues (dans une rivière ou un autre cours d'eau).

HÓJÖK. [V. HÓIÖK]

HÓJUH, HÓIUH. Vapeur, exhalaison, vent que produit un corps en tombant, l'air. — *buuh*, les exhalaisons de la sueur. *Mròm uh kò trò inh, inh tòng pôm* — *xò dik*, la flèche ne m'a pas touché, je l'ai seulement sentie passer, elle m'a effleuré. *Lech* —, dégager des vapeurs.

HÓJUIH. [V. HAJUIH] Mouillé, trempé.

HÓK. Sentir une fraîcheur agréable. *Bòn oây hõ oa kò* — —, restons ici pour jouir de cette agréable fraîcheur.

HÓKOH. Barres de bois ou bambous qui soutiennent le *drông* des maisons. [V. HÓNÖL]

HÓKOH HÓKAH, HÓKÖP HÓKĀP. En tas et sans ordre.

HÓKOL. Vagues fortes et bondissantes.

HÓKÖM. Torticolis. *Fi* —, avoir le torticolis.

HÓKÖM. Groupe, groupé. *Oây* —, se tenir groupés.

HÓKÖP. Joints ensemble, réunis ensemble, réunir ou mettre ensemble. *Pu* — *bar jông ba*, porter deux hottes de riz liées ensemble. ¶ *Hòkõp hòkăp.* En tas, par tas, à foison.

HÓL. Vagabond, flâneur. [V. NŌNG] *Xò cha — plang nar*, il ne fait que vagabonder tout le long du jour.

HÓL. [V. HOL] Émoussé (en parlant d'un instrument qui ne coupe plus).

HÓLĀT. [V. RÓLĀT] *Dak —*. Débordement des eaux, inondation. *Xănăm ô ji xănăm buhut hòlim pang dak —*, cette année est une année de tempêtes, de typhons, et d'inondations.

HÓLĒ. Plaisanter, plaisanterie. *E pòma tòpă dah —?* ce que vous dites est-ce une plaisanterie ou une chose sérieuse?

HÓLĒM. Consoler, adoucir, calmer. — *de mǎ ol*, consoler les affligés. — *de mǎ hul*, adoucir la colère des gens irrités. — *de hajoh nhum*, sécher les larmes d'un enfant qui pleure.

HÓLEP. Fermer les yeux pour dormir. *Mang hây inh uh kò dây —*, la nuit dernière je n'ai pas fermé l'œil.

HÓLIENG. Se détacher et tomber. *Pley halai dum halai —*, les fruits tombent de l'arbre à mesure qu'ils sont mûrs.

HÓLIH. [V. XÓLIH, PLIH]. Changer, faire un échange d'objets.

HÓLIH. Éboulement, s'ébouler peu-à-peu. [V. HALĀM]

HÓLIM. Typhon, tempête avec grandes pluies.

HÓLING, ÓRIH —. Longévitité, vivre de longues années.

HÓLŮL. [V. DÓLŮL, BLŮL]

HÓLĀM. [V. HALĀM] Éboulement considérable, éboulement subit et avec fracas.

HÓLOU. *Ming — ruih*. Valeur égale au prix

HÒM

123

d'un éléphant, le prix d'un éléphant (c'est l'unique emploi de ce mot).

HÓLU. [V. HLU] Rabâcher, insister, redire toujours les mêmes choses.

HÓLUIH XŎK. [V. TÓLUIH] Tomber (en parlant des cheveux), devenir chauve, être chauve.

HÓLUNG. Tomber en ruines, être tout délabré. *Hnam* — *kò khial*, la maison a été renversée et ruinée par le vent.

HÓLUNG. [V. XÓLUNG] Fosse, abîme, gouffre. *Xiv* —, creuser une fosse. *Puh* —, tomber dans la fosse, dans un abîme. || — *tòdrong ioch*, l'abîme du péché. — *unh xámăt*, l'abîme de l'enfer, l'éternel abîme.

HÓLUÓN. Une gorgée. *Et ming bar* —, boire une ou deux gorgées. [V. LUÓN, avaler.]

HÓMET, HAMET. Chauve-souris.

HÓMLOCH. Passer doucement la main sur, frotter tout doucement, caresser, faire couler, glisser doucement (ne se dit pas des liquides.)

HÓMŎK, UNH —. Le feu qui consume insensiblement et sourdement sans qu'on s'en aperçoive (v. g. sous le foyer et dans les bois du plancher).

HÓMOL. Queue ou manche droit et long qu'on adapte soit à une piochette quand on s'en sert pour creuser, soit au *tônáp* [V. TÓNÁP].

HÓMŎL. Bûche, morceau de bois à brûler plus gros que les autres.

HÓMŎL. [V. RÓMŎL] L'aîné des enfants. *Kon* —, même sens. *Inh til* —, je suis le cadet de la famille, je viens immédiatement après l'aîné.

HÓMONG. [V. RÓMONG] Pièce de toile laotienne bleu foncé.

HÓMU, RÓMU. Vigne. *Pley* —, raisin. *Xik* —, vin de vigne.

HÓMUH. Encore jeune, encore en âge et en force de pouvoir travailler. *Xò oáy* — *atòih kò ink klaih kra*, il est encore jeune, tandis que moi je suis déjà vieux.

HÓMUL. Forger ensemble deux morceaux de fer pour les réunir en une pièce, confondre, mêler. *Bre teh bre mam uh kò gòh* — *hamang*, on ne peut pas forger ensemble du fer et de la terre.

HÓNĂNG. [V. HĂNĂNG] Pendant que, tandis que. — *oáy liem akáu*, tant qu'on se porte bien, pendant qu'on est en santé.

HÓNĂNG. [V. HANĂNG] Rétention d'urine, difficulté d'uriner.

HÓNĂNG. [V. TÓNĂNG] Égaux. — —, parfaitement égaux (v. g. en hauteur, ou force, ou beauté, etc.).

HÓNAO. [V. HANAŌ] Couteau de bois ou de bambou.

HÓNEL. Entier, intègre, intact, nullement entamé, détérioré ou gâté. *Xik* —, vin pur, vin auquel on n'a pas mêlé de l'eau, intact. *Akâu* —, *pòhngol hlăng*, vierge de corps et d'âme.

HÓNGLANG. *Ia* — *hum*. Petite trombe, petit tourbillon de vent.

HÓNGLĒH. Baisser, diminuer. — *gòxai*, baisser l'épaule. — *long*, baisser, diminuer le prix.

HÓNGIR. Pêche particulière en eau trouble ou dans la vase, à l'aide de la corbeille appelée *Grang*.

HÓNGŌ. Espèce de pin ou de sapin très beau. *Far* —, résine de cet arbre. *Long* —, allumettes.

HÓN

125

Unh —, torche faite des éclats, des fragments de ce bois.

HÓNGOI. La suie qui s'attache aux bambous du *adra*, aux bois et au chaume des maisons continuellement enfumées.

HÓNGUANG. Explorer la forêt pour s'assurer qu'il n'y a pas de danger, faire l'office d'éclairer, aller à la recherche de quelque chose, un peu à l'aventure.

HÓNHEK. Se déplacer un peu, faire place à quelqu'un. — *kò iem tò tō, inh hăt tò mum hō*, poussez-vous un peu par là-bas, je suis trop à l'étroit dans ce coin.

HONHĪP. [V. NHĪP, TONHĪP] Se fermer, se rejoindre (en parlant des lèvres d'une plaie, d'une blessure). || — *bōr*, fermer la bouche. *Bōr* —, bouche close.

HONHUN. Mouvement que font les femmes en pilant le riz, et surtout les hommes en frappant leur petit tambour (ils fléchissent à demi les genoux et se redressent aussitôt).

HÓNI. [V. HÓTI] Après, derrière, ensuite (l'opposé de *adroi*). — *adroi tuá*, devant ou derrière, avant ou après, peu importe.

HÓNIL. Qui n'a ni fente, ni brèche, ni trou (en parlant d'une jarre, d'un vase quelconque); qui n'a aucun défaut, qui est parfaitement intègre.

HÓNŌ. Là (sans mouvement). *Xò lōet* —, il est mort là.

HÓNŌ. Le nombre des buffles destinés à l'achat d'un esclave (de 4 à 7 buffles.)

HÓNŌH. [V. XÓNŌH] Endroit encore noirci par le feu, qui y a passé récemment.

HÓNONG. [V. XÓNONG] Part, portion.

Axong kò rim nhong oh — tòngla, répartir à chacun des frères la part qui lui revient.

HONONG KÓ. [V. XÓNONG KO] Comparativement, plutôt que de. *Inh di pang xa pògang — lóet*, je préfère prendre le remède plutôt que de mourir.

HÓNÔNG. — *bā*. La paille du riz. *Choh —*, abattre la paille du riz après la moisson. *Xoh —*, mettre le feu à la paille couchée par terre.

HÓNŌT. Frotter, se frotter contre (comme les buffles, les brebis, etc.)

HÓNÓK. Suffocation, engorgement. — *kò nhui*, être suffoqué par la fumée.

HÓNÓL, HÓKOH. Bois ou bambous qui soutiennent le *hòdrông*.

HÓNUH. Cosse de riz, balle du riz. — *bā*, même sens.

HÓNŬK. [V. JÓNŬK] Qui a tout à souhait, heureux, fortuné.

HÓP. Aspirer une bouffée. *Ming mang — ji di*, absorber tout d'une seule aspiration. *Dunh dang ming mang —*, le temps qui suffit pour respirer une fois, l'intervalle d'une respiration à l'autre.

HÓPĀK. Lance de bambou ou de bois (sans lame de fer).

HÓPECH. Laver en frictionnant (comme quand on se lave les pieds.)

HÓPOCH. Couler la main sur le garde-fou en s'y appuyant.

HÓPOIH. Torche (allumée ou éteinte). *Chép — xòrol ka*, pêcher la nuit la torche à la main.

HÓPUH. [V. HAPUH] Faire des diableries pour guérir un malade.

HÒR

127

HÓPUÓL. Toute personne qui vit seule. *E b̀ngai — ē t̄đ don kikiâ?* vous, seul et sans enfants, quel souci pouvez-vous avoir?

HÓRÂM. (mot *Farai*). Ensemble, en même temps.

HORECH, HOREK. Couper, trancher, faucher (cordes, herbe, riz, etc.). — *b̄a*, couper le riz, moissonner à la manière des Annamites. — *herē*, couper des rotins. || *P̀ma m̄a* —, conclure, dire son dernier mot, trancher la question.

HÓRĒ. (V. *HERĒ*) Rotin.

HÓRĒK. Toux chronique, toux de phthisie.

HÓREK. [V. *HORECH*]

HÓREL. Raser; faire table rase. — *x̀k kang*, se faire la barbe. *Ìk m̄a* —, prendre absolument tout sans rien laisser.

HÓRENG. Vite, promptement. *Dah hiak, br̀k m̄a h̄ang, truh* —, se hâter de partir, marcher d'un pas rapide, arriver vite.

HÓREP HÓREP. Avec soin et application, avec exactitude.

HÓRĒT. Ceindre fortement, serrer fortement un objet rond ou à peu près, couper un bois dans le sens de son épaisseur, de manière que les deux bouts soient unis et sans saillie. — *t̀nio*, ceindre fortement les reins. — *long*, couper un bois (comme il a été dit). — *k̀pen*, mettre sa ceinture en la serrant fortement.

HÓRĪ. Faire tous ses efforts, s'acharner, tendre à une fin *mordicus*. *B̀n — athai keh drou*, mettons-nous-y de tout cœur, il faut que ce soit terminé aujourd'hui.

HÓRĪENG. Cent. — *harai*, nombre incalculable. — *r̀b̄au*, même sens.

HÖRIK. Renifler. — *dak jö athai pät kò pham*, renifler du vinaigre pour arrêter une hémorragie.

HÖRĪNG. Transporter nombre d'effets d'un lieu à un autre (comme dans un déménagement).

HÖRĪP. Aspirer fortement et par intervalles ou saccades. — *hòt*, fumer par aspirations saccadées comme les *Hòdangs*.

HÖROH. *Brök* —. Courir à toutes jambes.

HÖROH. Défait, amaigri par suite de maladie, ou d'un travail excessif.

HÖRÖK. Robuste, fort, bien portant, d'une santé robuste.

HÖROL. Arbuste, ou plutôt arbre, dont l'écorce fait des liens solides employés à défaut de rotin.

HÖRŌM. Svelte. *Tòdam akâu kòitūng* —, jeune homme à taille élevée et svelte.

HÖRŪN. Avoir la force, être de force. *Xò uh kò* — *pu ming jōng bā*, il n'a pas la force de porter une hotte de riz.

HÖRŪNG. Derrière le dos, derrière ; absence, pendant l'absence. *De mǎ brök* — *inh ji lò*, ceux qui viennent après moi sont nombreux. — *de kòdra*, *de hajoh tòlach*, en l'absence du maître les serviteurs se disputent. *Brök hòrōng hòrōng*, marcher à reculons. *Oây* — —, rester dos à dos.

HÖRŌCH. Qui n'a plus de valeur, objets de vil prix, de nul prix, objets gâtés, délabrés, ruinés. *Tòmam* —, marchandises de peu de valeur, de valeur presque nulle.

HÖRŌNG. Gémir, pousser des gémissements. *Xò* — *kò ji plang mang*, sa douleur l'a fait gémir toute la nuit.

HÖRŌNG. Être capable, pouvoir, être de for-

HÓT

129

ce. (*Hòròn et hòròng*, signifient également : pouvoir, être capable; mais le premier doit s'entendre de la force physique seule, tandis que le second se dit aussi de la force morale, avoir l'autorité, l'intelligence, le talent nécessaire. *Ming nu inh, inh uh kò — kò apàng pang kanxò bôl lò*, seul je ne suis pas capable de tenir tête, dans une discussion, contre un si grand nombre d'adversaires.

HÓRÓT. [V. HÓRŮT] Tirer à soi avec force une chose embarrassée ou retenue (v. g. un rotin qui par un bout tient au sommet d'un arbre).

HÓRŮ. [V. XÓRŮ] Éprouver une perte, un malheur, être mis à l'amende. *Tòdrong mònò è — dômjò?* combien vous a coûté cette affaire? *Drou pòley bòn jì — ming kòl*, aujourd'hui notre village a perdu un homme (décédé, devenu esclave, etc.).

HÓRU-HARANG. Commettre la fornication, un inceste, un adultère (pour spécifier ou ajoute un mot spécial). — — *pang akàn de*, commettre l'adultère. — — *pang krung kòtum*, commettre l'inceste.

HÓRŪI. Tirer à soi. — *herē*, tirer les rotins. (*Hòrót* indique l'effort nécessaire pour tirer, tandis que *hòrui* exprime simplement l'action de tirer, sans tenir compte de l'effort.)

HÓRUL. Absent, s'absenter, pendant l'absence. *Ně — druò*, ne vous absentez pas aujourd'hui. — *inh, de tòtóng*, on a volé pendant mon absence.

HÓT. Tabac à fumer ou à priser. — *ul*, tabac fort, bon. *Et —*, fumer. *Ĵē —*, couper le tabac. *Kòniēt —*, bourrer sa pipe. — *hòt*, fumer. *Bòn —* — *mòi, kònñ hiak*, fumons d'abord une pipe, et puis nous partirons.

HÓTĀ. Corde de l'arc.

HÓTĒM, HÓNGĒM, HNGĒM. Pas bien sec,

humide (se dit d'une chose qui a été mouillée, ou qui est encore un peu verte).

HÒTI. [V. HÒNI; les deux mots sont synonymes.] Après, derrière.

HÒTIEL. Glissant, lisse. *Trong — ji bôn kò pòk*, il est facile de tomber dans un chemin glissant.

HÒTIENG. Espèce de jonc dont l'épiderme sert à faire certaines hottes.

HÒTÕ. Là-bas (sans mouvement). *Inh ôây tồ kông* —, je reste là-bas, sur cette montagne.

HÒTU. Fosse profonde, gouffre. *Puh* —, tomber dans un gouffre.

HOTUCH. Dernier, en dernier lieu. — *kò de*, enfin, après tous les autres. *Kon* —, le dernier des enfants. *Tòpò* —, en dernier lieu, enfin.

HÒTÛK. Cuire dans un tube vert ou dans une marmite, avec très peu ou point d'eau.

HU. Argent, d'argent. *Gop* —, pendants d'oreilles en argent.

HUAH. Retirer d'une jarre, d'une hotte, avec la main, pour jeter dehors (comme quand on retire de la jarre le *kòdroh*, ou le résidu du vin affadi).

HUCH. Humer, boire en humant (la sauce, tout liquide qui se trouve dans un plat). *Xa* —, *xa* —, manger et humer alternativement.

HUË. Tourner la tête pour regarder, regarder en arrière, tourner les yeux vers, sur. *Bròk* —, *bròk* —, regarder en arrière de temps en temps, en s'éloignant d'un endroit. *Ô Bả Iâng, ih — nãng inh*, ô mon Dieu, daignez jeter les yeux sur moi. — *tònai*, porter ailleurs ses regards. *Xò uh kò mah — nãng inh*, il ne daigne pas me regarder.

HUT

. 131

HUEH. Un peu ébréché, un peu déchiré. — *don*, lobe de l'oreille légèrement déchiré.

HUËNG. Animal semblable à un serpent, qui vit dans les marais; une autre espèce, dont la morsure est mortelle, vit sur terre.

HŨET. Ramasser avec l'index les restes de sauce, faire plat net. || Absolument tout, sans rien laisser. *Xa mǎ* —, mangez tout, ne laissez rien.

HUY. Rare, rarement, clair-semé. — *kò bđh*, on voit rarement. — *hō*, très rarement, de loin en loin. *Pòma* — *hō*, parler rarement. *Pòtam* —, planter très clair-semé.

HŨL. Se mettre en colère. — *tũdt*, garder rancune, colère tenace.

HUM. Prendre un bain, se baigner. — *pom kòl*, bain de tête, douche.

HŨÓT. Sortir de sa gaine (en parlant des épis de maïs, de riz, etc.). *Bā bòn ji* —, notre riz est en épi.

HUÓK. Passer un nœud coulant au cou d'un animal. — *kapó*, prendre un buffle avec un nœud coulant.

HUÔNG-HUÓCH. Vaguement, confusément. *Bđh* — —, voir confusément. *Tông* — —, entendre vaguement. *Bat* — —, se souvenir vaguement.

HUR. Passer sur la flamme, sur des charbons ardents, des feuilles, des rotins, des bambous, pour les ramollir. — *hla prit oa anung poi*, ramollir sur la flamme des feuilles de bananier, pour empaqueter du riz cuit.

HUT. Malotru, imbécile.

I. *Xâu* —, arrière-petit-fils ou fille, arrière-petit-neveu ou nièce. [V. XĂU]

IĂ. Simplement, uniquement. *Inh apinh — ming pôm*, j'en demande simplement un. *Uh kò — mang*, pas même une fois, jamais. *Inh uh kò — mang bôh xò*, je ne l'ai jamais vu.

IA. Grand'mère, grand'tante, belle-mère, les ancêtres féminins. — *bôk di kò bôngai ji bre bôk Adam — Eba*, les premiers parents de toute la race humaine sont Adam et Eve. || (en parlant des femmes, et des animaux femelles) Celle, celle qui, que. *Inh gô ărăk — mông, nhăk tò ă mômăi xò*, je nourrirai celle-ci, emmène chez toi sa sœur aînée. *Iôk kò ă rômô mă kôk, le kò inh — mă ju*, prends la vache blanche pour toi, laisse-moi celle qui est noire. (Quelques rares fois on se sert du mot *Ia* en parlant de choses inanimées. *Bôk mông*, ou bien, *ia mông*, cet objet.)

IĂIH. Engluer, glu, gomme. *Fôrăng* —, prendre à la glu.

IĂYH. Défaire ou démolir pièce par pièce. — *hnam oa pôm tônai*, défaire une maison pour la reconstruire ailleurs. || Délivrer, délivrer. — *dik*, rompre les liens d'un esclave, le mettre en liberté.

IĂK. Inviter, faire venir avec soi, amener avec soi. — *de et xik*, inviter les gens à venir boire le vin chez soi.

IĂL. (toujours après un autre mot.) Sans doute, à la vérité, certes, très, trop, par trop. *Inh oa* —, sans doute que je le veux. *Lě* —, *chong*, c'est vrai, à la vérité, mais... *Ataih* —, c'est bien loin, c'est trop loin. *Deh* —, c'est par trop fort.

ÏEH

133

IÂL, IÔL. Couvrir, se couvrir, faire une tente, un abri. — *dũn*, porter un chapeau. — *nũndh*, faire une tente.

IÂM. [V. GIÂM] Diminuer, se dépenser, se consumer peu à peu, avancer vers la fin. *Išk anheh uh kò dunh kò* —, à en prendre si souvent, cela diminuera promptement. *Tam — keh?* votre travail approche-t-il de la fin.

IÂN. Lever le bras, ou une arme, pour frapper ou menacer. *Xò dim koh, nao — dik*, il n'avait pas encore frappé, il avait seulement levé le bras.

IĂNG. Tante, sœur ou cousine de la mère plus jeune qu'elle. || Marâtre (femme du père).

IĂNG. Esprit, divinité. *Bă* —, Dieu. — *Bă*, Dieu le Père. — *Kon*, Dieu le Fils. *Tui don Bă* —, observer la religion, être chrétien. *Tông Bă — rông*, si Dieu nous prête vie. || (Superstit.) — *xòri*, la divinité ou l'esprit des moissons. — *kông*, — *dak*, — *teh*, etc., les esprits des montagnes, des eaux, de la terre, etc.

IĂO, JĂO. Remettre de main à main, livrer une marchandise, un objet. *Dim* —, *dim xit*, pas de livraison (de l'objet), pas de marché.

IĂP. Solide, solidement et avec soin. *Bò mǎ* —, travailler de manière que la chose soit faite solidement.

IĂP. Énumérer, compter. *Ioh hut! dim lele kò — truh ming jit!* quel enfant stupide! il ne sait pas compter jusqu'à dix!

IĂU. (mot *rôngao* synonyme de *manat*.) Aimer, avoir pitié.

ICH. [V. IK]

ÏEH. Conviction mêlée d'étonnement, croire sur de bonnes preuves.

ÏËL. Lisse, poli, uni. *Xōng mǎ* —, polir comme au rabot.

ÏË. Petit. — *ĩ*, très petit. *De* —, *de ioh*, les enfants, les inférieurs. (Il ne faut pas confondre *ĩ*, petit, avec *jě*, près. *Iě iě*, très petit; *jě jě*, très près.)

IËM. Vous, votre, vos. — *pang kon* —, vous avec vos enfants.

IËNG. Effectuer, effectivement, de fait, réellement. *E khan iōng bri ē oa nam tōmoi, hām* —? hier vous disiez que vous comptiez aller à l'étranger, y êtes-vous allé de fait, ou bien, persistez-vous à vouloir y aller?

IËP. A la dérobée, en secret. [V. XÒRËP]

IËR. [V. HÒPUH] Faire certaines pratiques superstitieuses pour guérir un malade.

IËR. Frissonner, frémir. *Inh hao tō goi long inh* — *tōpǎ*, quand je monte au sommet d'un arbre, le frisson me prend.

IËT, JËT. (mot *rōngao*.) [V. UAK] Puiser. *Iět dak*, puiser de l'eau.

IË. Vous (au sing., pronom honorifique dont on se sert en parlant à un supérieur).

IK, ICH. Faire ses besoins, excréments, fumier, fiente. *Cha* —, faire ses besoins. (On emploie plus convenablement l'expression *cha gaih*.)
|| Scorie, tout débris inutile d'objet détruit. — *mam*, scorie du fer.

INH. Je, moi, mien, mon. *Dò* —, mon propre. *Inh bat dò kon*, j'aime mon enfant. *Tōngla* —, moi-même.

IOCH. Errer, se tromper, être dans l'erreur, agir mal, faire le mal, pécher, avoir tort. *Tōdrong* —, l'erreur, le mal, le péché, mauvais, méchant.

IÖN

135

Don —, mauvais vouloir, mauvaise intention. — *kò don*, déraisonnable. (*trò kò don*, raisonnable, juste.) *Tòdrong* — *tih*, faute grave, péché mortel. — *láp*, péché veniel. — *pang de*, commettre la fornication. *Tiá trong* —, faire fausse route, suivre une voie mauvaise. || Ó —! quel [malheur! que] c'est malheureux!

IÖH. [V. IE] Petit. *De* —, les enfants, les petits, les domestiques, les esclaves. [V. HAIÖH, HAJÖH] *Tih* —, grands et petits (se dit des personnes ou des choses).

IÖK. Prendre, recevoir, accepter. — *de*, prendre mari ou femme. — *iai*, accepter faute de mieux. — *tòmam de*, voler, dérober. — *kò ē*, prends-le pour toi, attrape cela. *Ně mònhan kò* —, ne refusez pas d'accepter. — *don de*, suivre un avis, un conseil.

IÖK KÓ. Et puis, et de plus.

IÖK, JÖK. Qui a bonne constitution, viable, plein de santé.

IÖM. Oui, c'est vrai, sans doute (en réponse, et en abondant dans le sens de l'interlocuteur).

IÖM. Condescendre, faire une chose par complaisance. *Tòbò ē uh kò oa pòm*, *chong ē pòm* — *kò inh*, vous ne voudriez pas le faire, mais faites-le par complaisance pour moi. [V. HAJÖM]

IÖM-IĒNG. Transi, morfondu (après une grande et longue pluie).

IÖN. Allonger les pieds, les bras. — *jöng ti uh kò pa truh*, ne pouvoir plus allonger ni pied, ni bras.

IÖNG. Mère, femelle qui a porté. *Iök* —, prendre en mariage une veuve qui a des enfants. *Kapó* —, une bufflesse qui a porté une ou plusieurs fois. || La personne souche d'une famille, la personne qu'on considère comme son chef ou son soutien. ||

(après un adjectif) Signe du superlatif absolu. *Tik* —, très grand, énorme. *Ioch* —, erreur profonde, péché ou crime énorme. *Hul* —, violente colère.

IÖP. Se lécher les doigts, sucer les doigts qu'on a trempés dans la sauce, etc. — *dò ti*, lécher ses doigts.

IÖP. Le taon.

IÖP. Rire sous cape. *E pòma lè, de tòdam* —, vos paroles font sourire les jeunes gens à la dérobée.

IÖR. Maladif, qui a une santé ruinée, arémique.

IÖU, IÂU. Pêcher avec le *Grang*. [V. HÖ-NGÏR]

IÖL. [V. IÂL]

IÖN. Chasser, aller à la chasse près du village et sans chien.

IÖNG. Temps, jour, lors de, lorsque. — *ô*, aujourd'hui. — *bri*, hier. — *txò*, avant-hier. — *bă inh lóet*, le jour où mon père mourut. — *mi mònò txò*, le jour où il plut, il y a quelque temps.

IÖT. Cesser un peu, avoir un peu de répit (en parlant de la pluie). *Tòng bók* — *kò mi*, si la pluie cesse un peu.

ÏP, IÛP. Ombre, à l'ombre, ombragé. *Oây tò* —, rester à l'ombre. *fi* — *kò long hò*, ici nous sommes à l'ombre de cet arbre, ombragés par lui.

IR. Nom générique des poulets, poules, coqs et poussins. — *tòmông*, coq. — *akăn*, poule. — *iông*, poule-mère. — *adruh*, jeune poule. — *kon*, poussin. — *kreo*, chapon. — *nao xeh*, poussin nouvellement éclos.

ÏT. Tuer, assassiner, massacrer.

JÂY

137

IT KÓ. Heurter, toucher, se choquer, être arrêté. *Brök kò mang, inh ling — kò jòräng*, en marchant la nuit, je vais toujours me heurter contre les colonnes. *Gah mōnh — kò kōng, gah mōnh — kò krong*, d'un côté on est arrêté par la montagne, et de l'autre par la rivière.

ÏŮK-ÏĀK. Faire semblant, un simulacre de, faire par manière d'acquit, par pure habitude. *Nhon uh kò xi kò et kò choi tōpá, cha — — dik*, ce n'est pas un vrai festin des semailles que nous faisons, ce n'en est qu'un simulacre.

IŮ, JŮ. Acide, aigre. *Dak —*, vinaigre.

IŮ. Craindre, appréhender, de peur que, peut-être que. *Inh uh kò — kikiá anai, pōm — kò ioch dik*, je crains le péché, et rien autre chose. *Ně xa pōgang mōnō — kò lōet*, ne prenez pas cette drogue de peur d'en mourir. — *kò mi bāy?* peut-être qu'il pleuvra, il pourrait bien pleuvoir.

IŮĀ. Faucher, couper (avec la faucille, un couteau, etc.) le riz, les herbes. — *bā hon deh*, couper le riz en herbe qui monte trop haut.

IŮĀ. [V. JUĀ]

IŮNG. Se lever, se mettre debout, relever de maladie. — *dōng tēp*, se lever du lit. *Nao — dōng bō-lō*, relever à peine de maladie. [V. HŮIŮNG] || — *kò*, ajoutez que, et de plus.

IŮP. [V. ĪP]

J.

JĀI. Semer à la volée, le bras levé.

JĀY, JĪĀY, JŌNAI. Victoire, supériorité, l'emporter, vaincre, être supérieur. *Bòr pòjai — gah ā,*

chong ti bò, — *gah inh*, pour le talent de la parole tu l'emportes sur moi, mais pour les travaux manuels je te suis supérieur.

JĀK. S'en aller, fuir, disparaître. — *tò pòley a-nai*, s'en aller dans un autre village (pour y rester). *Dik de* —, l'esclave s'est enfui. || Devenir (être changé d'une façon regrettable, de bien en mal, en moins bien; et alors *jāk* se met après le verbe ou l'adjectif.) *Txò jě lǒng, harey kòni* —, jadis il était joli, maintenant il est devenu vilain. *Lòet* —, il est mort. *Inh hìt* —, je l'ai oublié. *Xò bòlò* —, il a été pris de la fièvre. (Pour un changement en bien V. JING.)

JĀK. [V. ĪAK]

JĀL. Couper net, trancher; morceaux ou tronçons ainsi coupés. — *ding bar* —, *peng* —, couper net un tube en deux ou trois tronçons.

JAL. Épervier pour la pêche. *Treh* —, jeter l'épervier.

JĀL. [V. JĖL]

JĀM. Trouver à redire, reprocher une chose à quelqu'un. *Pa bu* —, personne ne peut trouver à redire. *Mă e hul kò inh, inh uh kò* —, que vous soyez fâché contre moi, je n'y trouve rien à redire. [V. BUĀH]

JĀM. Assiette, plat.

JĀNG. [V. CHĀNG] Raide, tendu, ferme.

JĀNG. Être occupé, être empêché, être embarrassé, se donner aux travaux des champs. *Inh uh kò nam, inh* —, je n'y vais pas, je suis occupé. *Nar* —, jour de travail, jour ouvrier (*nar dieng*, jour chômé). *Hòrē* — *tò goi long*, un rotin retenu et embarrassé au haut d'un arbre. || Enceinte, être enceinte. *Mě* —, — *dò kon*, une mère enceinte.

JĔN

139

JĀNG. Palissade autour des villages bahnars. *Mang* —, porte de la palissade [V. DUR]

JĀO. [V. IĀO]

JĀP. Partout. — *ja*, même sens. *Bă Iāng oāy* —, Dieu est présent partout. — *plenh* — *teh*, par tout le ciel, par toute la terre. *Tōārōng mōnō inh mau ji* — *boih*, j'ai examiné cette affaire dans toute son étendue, sous toutes ses faces.

JAR. Suc des arbres, sève.

JĀR, JĪR. Large. *Khān* —, toile à large laize.

JARAI. Nom d'une tribu au sud-ouest des Bahnars.

JĀT. Signe du superlatif (il se met après l'adjectif). *Rōgey* —, très généreux. *Bōlō* —, très grosse fièvre.

JE. Près. — *ataih tuā*, près ou loin, peu importe. — *dibal*, être près l'un de l'autre, ou bien, être proches parents.

JE. Couper menu (comme le tabac à fumer).

JEH. Percer en piquant. — *pōlēng*, percer un furoncle. — *jōlā*, retirer une épine du pied. — *nhung*, châtrer un porc (expression plus décente que *kreo*).

JEL. Non, certes. — *mă inh oa*, non, certes, je ne veux pas; il s'en faut beaucoup que je veuille.

JĔL. [V. IĔL] Poli, bien lisse.

JĔN. (mot *rōngao* synonyme de *ba*.) Accompanyer.

JĔN. Lent à se consumer, durable, longtemps. *Mi* —, pluie qui dure longtemps, pleuvoir longtemps. *Long unh* —, bois de chauffage long à se réduire en cendres.

JĚT. Interroger, demander, réclamer une dette. *De* —, *xò uh kò mah tòl*, on l'interroge, il ne daigne pas répondre.

JĚU. A demi sec, à peine humide.

JĪ. Souffrir, douleur, être malade (au propre et au fig). — *jan*, être malade, infirme, maladif, souvent souffrant. — *kòl*, mal de tête. *Bòlò* —, maladie. || — *don*, avoir des contrariétés, des peines, des soucis. — *bònoh*, douleur morale, crève-cœur. — *òl gra*, avoir de grandes afflictions.

JĪ. (signe du prétérit) Déjà. *Inh* — *bòh*, je l'ai vu. || C'est. — *inh pòma lè*, c'est moi qui ai parlé ainsi. (*Ji* supplée au verbe *être* quand l'adjectif exprime un attribut du sujet. *Bă Iàng* — *tih*, Dieu est grand.)

JĪ. (V. TÓJĪ; car *ji* ne s'emploie pas sans son préfixe.)

JĪĀ JĪA. [V. DIĀ DIA] Peu-à-peu.

JĪĀY. [V. JĀY] Vaincre, l'emporter.

JĪH. Bord, extrémité, marge, lisière, limite, confins. — *mir*, les bords d'un champ. — *khan*, lisière d'une étoffe. *Dòng* —, de côté, par côté. *Pòma dòng* —, se mêler du dehors à une conversation, à un entretien. — *mang jàng*, en dehors de la porte du village, de la palissade.

JĪK JĪK. Sans répit, sans cesse. *Mi* — —, pluie qui ne cesse pas.

JĪL. Daim. — *poh*, le cri, la voix du daim. *Bòn ùál*, — *poh*, revenons sur nos pas, on entend le cri du daim (superst).

JĪL. Donner un coup de corne, corner; donner de la tête.

JĪNG. Devenir, pousser, croître, se faire. *Bà mònò* — *tòpá*, ce riz pousse bien. *Kon Bă Iàng ji*

JOL

141

— *bôngai*, le fils de Dieu s'est fait homme. *Del kônî — lông*, de mauvais qu'on était devenir bon. (Si le changement est en bien, on emploie *jing*; dans le cas contraire on se sert du mot *jăk*. [V. JĀK])

JIR. Très mûr, trop mûr. *Prit* —, banane trop mûre.

JIT. Tailler, amincir un bois avec le couteau. *Xăng* —, couteau de travail.

JŎ, JUĒ. C'est vrai, oui, c'est cela. *Hâm — ĩ hđăng? jđ*, est-il vrai que vous avez fait une chute? oui, c'est vrai.

JÔ. Compter, tenir compte; se formaliser, en vouloir. — *năng dôm dôm*, comptez, pour savoir combien il y en a. *Ně — ně erĕn*, ne faites pas attention à cela, ne vous formalisez pas. *Ji pđhđng kđna inh* —, il y a eu préméditation, c'est pourquoi je m'en formalise.

JŎ. Estropié, qui a perdu un membre, ou qui en a perdu l'usage, paralysé.

JŎ. Aigre, acide. [V. IŮ]

JOĀ. Bruit lointain d'un grand vent, de la mer, de la grêle, d'un incendie.

JOH. Becqueter, piquer. *Ir* —, la poule becquète. *Bih* —, le serpent pique ou mord.

JŎI. Au commencement, à l'origine, lors de. — *xđ nao oây hđ*, lors de son arrivée chez nous. — *ji rđgey, harey uh kđ pa*, autrefois, au commencement, il était généreux, il ne l'est plus maintenant.

JŎK. Fort de santé, bien constitué, plein de vie.

JOL. Élever en l'air au bout d'un bâton, d'une perche. (v. g. quand on passe un paquet de chaume à celui qui couvre le toit.)

JÖNG. Hotte à bretelles pour porter le riz en grains.

JÖNG-MRÖM. Petit carquois.

JÖNG. *Xem* —. Espèce d'oiseau noir à bec jaune et à voix très claire, qui parle mieux encore que les perroquets.

JÖNG. Maison commune des villages bahnars. [V. TUAL, RÖNG]

JÖR. Manquer, manqué. *Uh kò* —, immanquablement, inévitablement. *Inh tiâ xò, jř* — *kò jòrâm*, je l'ai suivi et j'ai manqué de le rencontrer. || Un veuf et une veuve appellent *jör* leur conjoint défunt. — *inh*, feu mon mari.

JÖR. Soutirer du liquide à l'aide d'un tube.

JÖR. Tremper la lame d'un sabre ou un autre fer.

JÖ, IÖ. Syllabe qui ajoutée à un mot marque l'interrogation. *La*, temps; *lajò?* quand? *Nar*, jour; *narjò?* quel jour? *mă jò, mă iò?* lequel? *Tòjo, tajò?* où? || Quelquefois néanmoins elle n'indique pas interrogation. *Ha—ha* —, quelque part que ce soit.

JÖ. Jarre. [V. DRAM, GE]

JÖBU, CHÖBU. La main fermée, le poing, frapper du poing. — *kòtòh*, se frapper la poitrine. — *de*, donner un coup de poing.

JÖDRAM. Bois à moitié brûlés qui restent encore dans un nouveau champ.

JÖDRĂNG. Ceinturon qu'on attache par dessus la ceinture.

JÖHAH. Béant. *Bòr* —, bouche béante. *Xòbur tih* —, blessure large et béante. *Ploh mang* —, ouvrir la porte toute grande.

JŎN

143

JŎK, GAM —. Bleu. *Arăng* —, fleur bleue.

JOL, JÂL. Donner de la tête, heurter, se choquer.

JŎLE, JŎLĚ. [V. IŬK-IĂK] Faire un simulacre de, un semblant.

JŎLING, JOLANG. [V. KŬ KA] A tort et à travers. *Brŏk* — —, marcher sans faire aucune attention, au hasard.

JŎLU. Grosse écuelle qui vaut un *muk*.

JŎMAI. Perles, verroterie en grains.

JŎMANG. Brun. — *tŏdah*, brun clair. — *nhĕk*, brun foncé, noir.

JŎMŎ. Faire bonne chasse, bonne pêche, avoir de la chance à la pêche, à la chasse. — *kikiă*, *bre*? qu'est-ce que vous avez pris, mes amis? — *xakĕ*, nous avons pris un sanglier.

JŎMRANG. Crête de coq, ou d'autre oiseau.

JŎMUL. (mot *hagu* synonyme de *chŏi*.) Semer le riz à la manière des Bahnars (on fait tomber deux ou trois grains dans chaque trou préparé).

JŎNAI. [V. JÂY, JIÂY] Victoire, vaincre, l'emporter. — *gah bu?* qui l'emporte, à qui la victoire?

JŎNAM. Faisceaux de petites branches, ou de grosses herbes, qu'on fixe dans une eau courante pour prendre les petits poissons.

JŎNĂNG. [V. CHŎNĂNG]

JŎNĀNG. [V. CHŎNĀNG]

JŎNĀP. Heureux, qui a tout à souhait. *Tŏ-dreng* — *ling lang*, le bonheur éternel.

JŎNG. Pied. *Brŏk* —, aller à pied. — *kŏng*,

le pied de la montagne. *Tò* — long, au pied de l'arbre.

JÓNI. En deuil. *Hnam* —, maison, famille en deuil.

JÓNIT. Raclure, débris d'un bois aminci, copeau, éclat de bois.

JÓNOI. Longueur; numéral des choses longues. *Ming* — *kram*, un bambou entier (m. à m. une longueur de bambou). *Tòley bar* —, deux cordes.

JÓNU. Espèce de bouillon ou de sauce faite avec le bananier sauvage appelé *ju* ou *jò*.

JÓNUK, HÓNUK. Riche, qui a tout à souhait, heureux (se dit surtout du bien-être matériel).

JÓRĀ. Étayer, appuyer; résister, faire opposition, tenir tête. — *hnam*, étayer une maison. — *kò xāmāt pòioch*, résister aux tentations du démon. *Xò oa nam tò ē, ē ně* —, il veut aller chez vous, ne vous y opposez pas.

JÓRĀY. Faire des imprécations déshonnêtes en souhaitant à quelqu'un de commettre l'inceste.

JÓRĀM. Rencontrer, trouver, posséder, avoir les moyens. *Inh* — *tòmoi*, j'ai rencontré des étrangers. *Inh oa ruòt jò, chong inh uh kò* —, je voudrais acheter cette jarre, mais je n'ai pas de quoi.

JÓRĀM. Débarrasser le nouveau champ du *jòāram*. [V. JÓDRAM]

JÓRĀNG. Colonne. — *dòmōng*, la colonne sur laquelle on conserve les fétiches. *Pòtam* —, ériger, élever une colonne.

JÓRĀNG XEM. Prendre les oiseaux à la glu.

JÓRAO. Cri sauvage, hurra de victoire, pousser le cri de victoire.

JÓR

145

JÓRAO, JÓRÂU. Poison, empoisonner. *Arak* —, garder du poison, en avoir chez soi. — *de*, empoisonner quelqu'un.

JÓRĂP. Tomber en biais, frapper obliquement, heurter quelqu'un en marchant de côté. *Mi prel* —, la grêle tombe, il grêle (elle tombe obliquement.) *Xò lét kò long* —, il est mort frappé d'une branche tombée de l'arbre.

JÓRĚ. Faire peu de cas, mépriser. *Tòma bòn ji tòmam hel hol, tòma Bă Iàng uh kò* —, nous ne sommes que des êtres de rien, et cependant Dieu ne nous méprise pas.

JÓRĚNG, JÓRING. Cire. *Unh* —, cierge. *Tòpey* —, un pain de cire.

JÓRI. Le banian.

JÓRĪP, JÓRĒP. Aspirer, boire en aspirant, sucer. — *pham*, sucer le sang. — *hót*, aspirer la fumée de tabac.

JÓRO. Étendu, raide. *Fóng* —, jambes étendues.

JÓROL. Oiseau à jolie aigrette en forme de crête.

JÓRŌK. Répéter une chose sur le dire d'autrui.

JÓRÓNG. Faufilet; se faufilet, pénétrer peu à peu. || Sonder. — *don de*, sonder les intentions, la pensée de quelqu'un.

JÓRŌT. Frotter, frotter fortement.

JÓRŌU, JÓRŪ. Mêler, entremêler. — *hamang bar hòdrĕk bā*, mêler deux espèces de semences.

JÓRŮ. Profond. *Hòtu* —, gouffre profond. || (au fig.) Profond, caché. *Don* —, intention cachée, projet difficile à deviner, à sonder.

JÓRUH. Moins, inférieur, moindre. *Bā nhon ji — kò xanam txò*, notre récolte de cette année est inférieure à celle de l'an dernier. *Lông —*, moins beau.

JÓRUH. [V. RUH] Tomber (comme les fruits, les feuilles, les gouttes de pluie). *Pley — dông long*, les fruits tombent de l'arbre. *Mi ji — biò*, il tombe quelques gouttes de pluie.

JÓRUIH. Mettre bas (se dit des animaux). [V. PU, enfanter.]

JÓRUM. Aiguille. *Tot —*, enfiler.

JÓRŨNG. Plante sarmenteuse dont l'épiderme se compose de fils très solides (on en fait des filets).

JŮ. Noir. *Òxeh —*, cheval noir. *Ròmō —*, bœuf noir. (Sens restreint aux quadrupèdes.)

JUĂ. Fouler aux pieds, marcher sur quelque chose. — *bih*, marcher, poser le pied sur un serpent. — *bā*, fouler le riz.

JUĀ, JUŌ. Faire du profit, gagner, tirer avantage aux dépens de, grâce à. *Bòdro, inh uh kò — kikiá*, je ne gagne rien au commerce. *E juer kò ldet jĭ — inh*, c'est grâce à moi que vous avez échappé à la mort. *Xông poi — de*, manger son riz aux dépens d'autrui. *De mẽ bả bò mir, de hajoh xa —*, les parents font venir le riz, et les enfants le mangent sans avoir eu aucun travail à faire.

JUAH, DI —. Tout, absolument tout, sans qu'il en reste rien. *Bā xum nhon ji di —*, le riz de notre grenier est fini, il n'en reste pas un grain.

JŮĂT. Avoir l'habitude, l'expérience, être habitué. [V. HMĀ]

JUĒ. Vrai, juste, exact, droit, fidèle, sincère.

KA

147

Bôngai —, un homme droit, juste, probe. *Pòma* —, parler bien, langage juste, sincère, vrai.

JUEY. Cerf. — *p̄u*, cri du cerf, bramer.

JUER. 'Faire un détour, éviter. *Trong* —, chemin pour tourner un lieu, pour éviter d'y entrer. — *tòdrong ioch*, éviter le péché. *Uh kò gòh* —, il est inévitable, impossible.

JUH. Doubler, plier. — *bar*, — *peng*, plier en deux, en trois.

JUL, JONUL. Grappe. — *pley hòmu*, une grappe de raisin. — *jòmai*, un paquet de perles enfilées en chapelet.

JŨNG. En zig-zag. *Trong* —, chemin en zig-zag.

JŨP. Joindre, réunir. — *hăbăn*, joindre ensemble les deux bords de la jupe.

JUO. [V. JUĂ] Fouler.

JUŌ. [V. JUĀ]

JUÓN. Annam, Annamite. *Deh* —, le pays d'Annam.

JUR. Descendre, aller d'un endroit en un autre plus bas. — *tò dak*, aller à l'eau. — *tò cham*, descendre à la place publique, à terre.

JŪT. [V. XÓUIT.] Coriace, tenace. *Akar kapô ji* —, la peau de buffle est coriace.

JUT. Soutirer à l'aide d'un tube. [V. JŮR]

K.

KA. Poisson. — *kít*, poisson (en général). — *adrih*, poisson cru. — *khăng*, poisson sec. *Xa* — *xa kít*, vivre de poisson.

KĀ, MĒ KRA. Tante, sœur ou cousine du père plus âgée que lui. (On dit indifféremment *kā* ou *mĕ kra*.)

KĀ. — *pògē*, dans la matinée. — *kònar*, de jour, dans la journée. — *kòmang*, de nuit, pendant la nuit. — *kòxò*, dans la soirée, vers le soir. (Le mot *kā* n'est employé que dans ces phrases.)

KA. (à la fin d'une phrase.) Donc. *Nam tiâ inh* —, viens donc avec moi.

KACH, KAI. Gratter, se gratter. *Xòxing tajò* — *tòây*, se gratter où l'on sent démangeaison.

KAH. Aimer quelqu'un de façon à ne vouloir pas en être séparé, se montrer affable ou serviable par affection. — *dò kon*, ne pouvoir pas supporter d'être séparé de ses enfants. (On le dit aussi des animaux qui reviennent fréquemment à leurs petits.) — *kò tòmoi*, être plein d'attentions et de bons soins pour ses hôtes.

KAI. [V. KACH]

KAIH. Difficile. [V. ANĀT, plus usité.]

KAL. Couper, abattre (des arbres). — *long bòtuìh*, abattre les arbres pour faire un nouveau champ.

KĀL. Important, de conséquence, considérable, d'un grand intérêt, nécessaire. *Ói ming tòdrong dĕk mǎ* — *jăt*, une seule chose est vraiment nécessaire.

KAL. Qui tient ferme, solidement fixé, inébranlable. *Óây mǎ* —, *iũ kò hǎng*, tenez-vous bien ferme de peur de tomber en bas. || Ce qu'il y a de plus vital, de plus nécessaire à la vie. *Mròm trò* — *xò*, *kòna dah lòet*, la flèche l'a frappé à un endroit vital, c'est pourquoi il a succombé promptement.

KAL. [V. KĒ]

KĀT

149

KALĀM. A grands cris. *Na* —, rire aux éclats.

KĀM. Couche épaisse de chaume qui couvre l'arête du toit des maisons bahnars, couvrir de chaume cet endroit.

KAM. Avoir l'apparence, être vraisemblable. *Plenh jĕ — kò oa mi*, le temps a l'air d'être à la pluie, il y a apparence de pluie prochaine.

KĀN, KŌN. Conjecturer, présumer, penser que. *Dòning mi, inh* —, je pense qu'il pleuvra demain, selon moi il pleuvra demain.

KĀNG. Bornes, limites, placer, établir des bornes. || Contigu. [*V. TŌKĀNG*] *Pòtam* —, planter des bornes. — *adral mir*, borner un champ.

KĀNG. — *tòla*. Pousser de côté avec l'épaule ou le coude.

KĀNG. Menton. || Morceau de bois façonné pour servir de mesure, quand on boit le vin dans une jarre. *Et ming* —, boire une mesure.

KĀNG. *Gǝ* —. Marmite de cuivre.

KAN HĀP, KAN XŌ. Ils, elles, eux, leur, leurs. (plur. de *hĀp* et de *xò*.)

KAO. Entailler. — *kung*, façonner l'échelle qui sert d'escalier. (Ce n'est qu'une pièce de bois à plusieurs entailles servant de degrés.)

KĀP. Mordre. — *xaning*, grincer des dents, grincer les dents. || Bien adapté, bien joint, chose bien ajustée à une autre. || Estimer tel prix. *De — lò*, on en demande un prix élevé.

KAPŌ, KŌPŌ. Buffle. — *gòu*, très gros buffle. — *kòdring*, grosse bufflesse. — *dam*, jeune buffle de deux à trois ans. — *adruh*, jeune bufflesse en âge de porter.

KĀT. Couper, trancher (avec le couteau, surtout en parlant des viandes).

KÂT, KÔT. Lier, attacher, garrotter. [V. **CHÔ**]

KE. Pouvoir, avoir la force, être de force, être en mesure, avoir les moyens. *Inh uh kò — pu*, je n'ai pas la force de porter ce fardeau. *Xòre dôm nõ, bu — chil?* qui est à même de payer une si grosse dette?

KECH. Effeuiller, ou égrener d'un coup de main. || Faire la moisson du riz à la façon des Bahnars. — *bã*, même sens. *Ptân* —, la saison des moissons.

KEËP. Scolopendre, mille-pieds.

KÊH. Achievé, fini, parfait. *Iem bò tam —?* votre travail est-il achevé? *Bôngai* —, homme parvenu à l'âge mûr, homme fait, qui a atteint toute sa croissance. *Don* —, esprit mûr, prudent, sage. *Pòma* —, dire son dernier mot, conclure.

KEY. Viser en tirant de l'arc. || Avoir en vue un certain résultat, un but déterminé.

KÊL-KEL. Encore un rien, et...; peu s'en est fallu que.

KENG. [V. **KĂNG**] Pousser d'un coup d'épaule ou de coude.

KÊNG. (mot *rôngao* synonyme de *jih*) Extrémité, bord, limite.

KÊP. [V. **KÔP** qui est plus usité.]

KÊT. (mot *rôngao* synonyme de *jît*) Amincir, tailler (avec le couteau seulement).

KÊT. Étrangler, suffoquer. — *ir*, étouffer une poule.

KHA. S'opposer, empêcher, ne vouloir pas. *Bu —?* qui s'y oppose? qu'est-ce qui empêche? [V. **KHÔI**]

KHĀ

151

KHACH, KHAI. Mauvaise odeur (comme celle des poissons à la halle).

KHAL. Pénurie, manque, être dans la pénurie. *Nhon — tòm tól xănăm đ*, cette année nous manquons de tout, quantité de choses nous font défaut.

KHĀL. Offrir aux parents défunts un sacrifice qu'ils demandent spécialement. (Superstition.)

KHĀL, KHÖL. Se rompre avec bruit, rupture soudaine et nette, se briser avec un bruit sec. *Tógó* — même sens. (On dit indifféremment — *tógó*, ou *tógó* —, ou simplement *khâl*.)

KHĀM. Menacer. [V. XÓKÔ XÓKĀM]

KHĀM. Faire une mortaise. *De — rògey bre long mònđ kòna man xò jì tókáp lònq*, on a habilement entaillé ces deux pièces, c'est pourquoi elles s'adaptent bien.

KHAN. Dire, appeler, nommer. *Ni kò* —, parler au hasard, sans réfléchir. *De* —, on dit.

KHĀN. Toile des Bahnars. (par extension) Mouchoir, serviette, etc. — *muh*, mouchoir de poche. — *xut*, toile rouge.

KHĀNG-KHĀT. Par saccades, difficilement, durement (en parlant du langage). *Pòma* — —, parler sans aisance (soit défaut naturel, soit ignorance de la langue).

KHĀNG. Sec, dur au toucher. *Teh* —, terre sèche et dure. *Ka* —, poisson sec.

KHĀP. Donner des arrhes. — *dibal ming hlak gỏ athai xỏk dibal*, se promettre mariage, avec cette clause que l'infidèle donnera à l'autre une marmite.

KHĀP. Presser sous, entre.

KHĀT, KHET. Arrêter, barrer le passage, se mettre à l'affût pour arrêter au passage (gibier, esclave en fuite, etc.). | Très sérieusement, résolument. *E năng nai kò hòlê, jĭ — tốpă*, tu pensais que c'était une plaisanterie, mais c'est très sérieux.

KHE. (mot *jarai* synonym. de *dal*) Jusqu'à.

KHE-KHO. Fâcheux, difficile à contenter, faire de l'embarras. *Ně — —*, ne sois pas si difficile, ne nous fais pas tant de difficultés.

KHEY. Lune, mois. — *nao*, nouvelle lune. — *pònil*, pleine lune. — *tòbāng*, commencement de la lune. *Bò luhn —*, éclipse de lune. — *ning nòng*, mois de vagabondage (les mois qui s'écoulent depuis la fin de la moisson, jusqu'aux semailles suivantes).

KHEL. Bouclier. *Bòxuh —*, escrimer avec le bouclier.

KHEP. Fermer hermétiquement. — —, strictement, très exactement.

KHEP. Tenailles de forgeron, prendre avec les tenailles, les pincettes.

KHET. [V. KHĀT]

KHET, KHĪET. Odeur de poil, de laine, de linge brûlé. *Bōu —*, même sens.

KHĪĀL. Vent. — *puih*, — *ròxâm*, vent violent et sans pluie, qui souffle de novembre à mars.

KHIN. Courageux, audacieux, avoir le courage de faire une chose.

KHĪN. (toujours avec négation ou interrogation) Licite, permis. *Hâm — jōng drou?* est-il permis de travailler aujourd'hui? *Uh kò —*, non, ce n'est pas permis.

KHĪNG, BOU —. Odeur forte, fétide et âcre (v. g. des varioleux, des cadavres, etc.).

KHÔ

153

KHO. Sec, aride. *Ka* —, poisson sec. || Être dans un dénûment complet (être à sec). *Khang* —, même sens (au propr. et au fig.).

KHÔI. [V. KHA] S'opposer, mettre obstacle, prohiber. *Mă e oa, bả e ji* —, tu as beau vouloir, ton père s'y oppose.

KHOI. Usage, mœurs, habitude, avoir l'habitude, être dans l'usage. — *nhon Bahnar jĩ pha kò — iem*, nos usages, à nous Bahnars, sont différents des vôtres.

KHỠY. Trop brûlé. (viande, poisson qui a brûlé, qui a pris une couleur rousse, noire.) *Bou* —, odeur de viande brûlée. *Poi* —, riz brûlé (par manque d'eau pendant la cuisson).

KHÕK. Avoir la gorge embarrassée par un corps qui obstrue le larynx. — *hảlông*, même sens.

KHÕL. Gris, blanc sale. *Bôk* —, même sens (en parlant d'une tête grisonnante).

KHÕM, BOU —. Odeur d'urine. (Plus forte elle se dirait *khĩng*.)

KHÕNG, GÕNENG —. Urinoir dans la maison commune.

KHÕP. Plutôt, préférer. — *lôet*, plutôt mourir. *Pang ioch pang lôet, inh — lôet*, je préfère plutôt mourir que de commettre un péché.

KHÕP. Faire des prostrations, des excuses, demander grâce, implorer la pitié. || Adorer, prier. (Les deux expressions *kuh* et *khõp* sont synonymes chez les Chrétiens pour signifier : prier, adorer, observer la religion, être chrétien.)

KHỜR. Racler. — *teh*, racler la terre. — *hảlông*, avoir la gorge enflammée. *Et xik mỗnỗ, jĩ — hảlông*, ce vin racle le gosier.

KHŌT. Petite gourde, petit vase qui sert de mesure pour le vin qu'on boit alternativement.

KHŌL. [V. KHÂL]

KHONG. Flamber, flamboyer, facile à s'enflammer. *Hlôm unh athai* —, soufflez le feu et faites-le flamber. *Long unh* —, bois de chauffage très bon.

KHŌR. Taquiner, agacer, vexer.

KHU. [V. KÂN] Conjecturer, penser, présumer. *Inh* —, je pense, à mon avis, selon moi.

KHŪY. Tortiller, manière de tresser des cordons, des cordes, etc.

KHUL. Bande, groupe, collection d'objets. *Ming* — *bôngai*, une troupe de personnes. *Ming* — *kapô*, une bande de buffles. *Ming* — *nhik*, une douzaine de piochettes.

KHŪM KHŪM. Tranquille, calme, paisible, ami de la paix.

KHŪT, BÓLÔNG —. Beaucoup trop simple, bonasse, imbécile, niais.

KI, TXŌ —. Autrefois, jadis. *Nar mông* —, ce jour passé. (Il s'agit d'un jour déjà assez éloigné.) (*Txô* et *ki*, sont synonymes; mais réunis ils indiquent un passé déjà très éloigné.)

KIÂ. (contraction de *kikiâ*.) Quoi? pourquoi? *Hul kô bôk* —? pourquoi se fâcher?

KĪĂK, KĪĒK. Un mort, un cadavre. *Bŭ* —, enterrer un mort. || Les cimetières. *Mut tò* —, entrer au cimetière au bout de l'an, pour la fête des morts en général, ou pour celle d'un mort en particulier. *Nam tò* —, aller aux cimetières. || Les âmes des morts, les revenants. *Iu kô* —, avoir peur des revenants. || Esprits, divinités (syn. de *iâng*). *Tông* — *rông*, si

KLA

155

les esprits nous prêtent vie. || *Kon* —, les animaux domestiques ou sauvages. *Kon — cham*, les animaux domestiques. *Kon — bri*, les bêtes de la forêt. || Tous les effets qui constituent l'avoir des Bahnars. *Unh xa hnam, kon — nhon jř rãm di*, dans l'incendie de la maison tous nos effets ont été consumés. (Il faut remarquer que dans ces dernières catégories d'animaux et d'objets, on doit absolument faire précéder le mot *křák* du mot *kon*.)

KIEK. [V. KIĀK.]

KIEL. Douleur vive et lancinante. — *xaning*, mal de dents. — *don*, mal d'oreille. — *põtëng*, douleur que cause un furoncle pas encore mûr.

KIER, KĪR. Serré, dense. *Põtam long — iäl*, planter les arbres trop rapprochés.

KIKIĀ, KIKIÓ, KIĀ. Quoi? quel? pourquoi? *Břk* —, même sens. *E hãm iu?* avez-vous peur? *iu —?* peur de quoi? (En réponse et avec l'interrogation, *kikiĀ* équivaut ainsi à une négation: non, je n'ai pas peur.) || — —, quoi que ce soit.

KĪN. Collier de chair autour du cou du porc. — *xò, măn ăn kò ia mǎ xem*, on réserve le *kin* du porc pour la personne qui a nourri la bête.

KĪR. [V. KIER]

KĪT. Grenouille. — *drřk*, crapaud. *Ka* —, poisson (en général).

KLA. Tigre. — *ròum*, le tigre rugit. — *xa inh*, que le tigre me dévore! (imprécation fréquente.)

KLAH. Séparer une partie, une portion, mettre de côté une partie, l'isoler du tout. — *kò inh ming kònat, anai iem axōng dibal*, mettez-moi à part un morceau, tout le reste partagez-le entre vous.

KLAIH. (un des signes du prétérit) Passer,

passé; guéri; s'échapper; cesser; déjà, oui. *Tam* — *xōng?* *klaih*, avez-vous déjà dîné? oui. *Dik de jī* —, l'esclave de ces gens a pris la fuite. *Ji* — *kò bōlō*, être guéri de la fièvre. *Uh kò bōh* — *kò mi*, on ne voit pas cesser la pluie.

KLAIH KÓ. Après, après que. — — *lōet*, après la mort. — — *bōn choi boih*, après que nous aurons fait les semailles.

KLAK. Ventre, entrailles. *Chōroh* —, diarrhée. || L'endroit, le côté opposé à l'envers, le plus beau côté. || — *tāng*, partie des intestins des ruminants que les Bahnars mangent.

KLĀK, KLŌK. Bourrer, enfoncer avec effort dans une jarre, dans un vase, dans un tube. — *hōt tō ding*, remplir un tube de tabac. || Creuser des stigmates sur le front avec l'ongle (sorte de tatouage pratiqué par les jeunes Bahnars entr'eux).

KLĀL, KLŌL. Enfermer des animaux dans une étable, ou dans un autre enclos.

KLĀM. Avancé, profond, profondément. *Mang* —, bien avant dans la nuit, tard dans la nuit. *Khey* —, lune avancée, qui approche de sa fin.

KLĀM. Pouvoir embrasser. *E iōk lō iāl*, *e iōk uh kò* —, vous en prenez trop, vous ne pourrez pas embrasser tout.

KLĀN. Tumeur résultant d'une blessure cicatrisée, cicatrice.

KLĀN, BIH —. Le boa.

KLĀN TOH. Le sein commence à se gonfler (en parlant des jeunes filles, et aussi des mammifères).

KLĀNG. Bêcher, piocher profondément. — *diā*, extirper avec la pioche les *diā* [V. DIĀ], dont les racines s'enfoncent profondément en terre,

KLE

157

KLĀNG. Tout juste, ni plus ni moins. — *bar jít*, vingt tout juste.

KLĀNG-AN. Cerf-volant.

KLĀNG. Le milan. — *ko*, le héron.

KLĀNG-PUH. Petit mouchoir qu'on emploie en guerre au lieu de serre-tête.

KLĀO. Testicules. (Euphémisme usité quelquefois pour désigner les parties viriles.)

KLĀP. Enfoncer à quelqu'un du riz dans la bouche. (Quand les hôtes d'une maison sont déjà rassasiés, le maître prend une poignée de riz et la leur enfonce comme par force dans la bouche; c'est une civilité réputée aimable.)

KLĀT. Entailler légèrement un morceau de bois avec le couteau, soit en enlevant simplement l'épiderme, soit en l'entamant un peu.

KLE. Filouter, gripper, dérober. — *tòmam de*, dérober le bien d'autrui. || A la dérobée. *Ĵák* —, s'en aller à la dérobée.

KLECH, KLĒK. Pénétrer, passer à travers, arriver jusqu'à, percer de part en part. || Comprendre, avoir l'intelligence d'une chose, en saisir, en pénétrer le sens. *Panah tò kòtòh — tò kòdu*, on l'a atteint à la poitrine, et la flèche a pénétré jusqu'au dos. *Tòmoi hām — tò pòley iem?* ces étrangers sont-ils arrivés jusqu'à votre village? *Inh pòjai, e hām* —? me comprenez-vous quand je parle?

KLĒN. Stérile (en parlant des animaux).

KLĒNG. Barrer. — *mang*, barrer une porte, y mettre le verrou. || Mettre des entraves. — *ruih*, mettre des entraves à un éléphant.

KLĒNH. Certaine manière de tresser des cordes.

KLEP. Rapiécer, fermer une ouverture, boucher un trou. — *hăbăn*, rapiécer une jupe. — *trong*, boucher un chemin, un passage.

KLIH. (mot *rôngao*) Tomber. [V. HŨĂNG]

KLI. Par trop, avec excès. *Pai mǎ* —, trop cuire une chose, extrêmement cuit. *Et xik mǎ* —, s'énivrer jusqu'à perte absolue de toutes forces.

KLIENG. Front. *Xòxuh* —, donner la Confirmation.

KLĪK. Sourd. || Esprit obtus. *Don* —, — *don*, surdité physique ou intellectuelle, esprit bouché, dépourvu d'intelligence. *Pòm* —, faire la sourde oreille.

KLĪT. Déformé, déprimé (comme une marmite de cuivre sur laquelle tombe un corps dur).

KLO. Mari. — *akăn*, mari et femme. *Plah — akăn de*, commettre un adultère.

KLOH, KLOH. Espèce d'écuelle en terre noire, de même matière que les marmites à cuire le riz.

KLŌK. Nombril. *Puòt* —, couper le cordon ombilical au nouveau-né. *Dim kòtěk* —, *dim tòmút tòmòi*, on ne doit pas recevoir d'étrangers à la maison, tant que la plaie du nombril n'est pas guérie. (superst., on craint la gangrène.) *Kòdăn kò* —, le temps que dure la cicatrisation de la plaie.

KLŌM. Saisir à bras-le-corps.

KLONG. Endroit profond de la rivière.

KLŌNG. Cotonnier. *Ger* —, grain de coton. *Xai ger* —, semer la graine de coton.

KLONG. Gingembre sauvage, de la forêt.

KLOR. Arbre qui donne une espèce de coton. (On ne peut pas filer ce coton à moins de le mêler

avec celui du cotonnier.) *Arāng* —, le coton de cet arbre.

KLŎT. Espèce de vigne sauvage dont l'épiderme donne un fil solide.

KLŎM. Foie. *Hang* —, anxiété, crève-cœur.

KLŎM, GLŎM. Lancer, jeter à tour de bras. — *tômō*, lancer une pierre; lapider. — *tuk*, jeter de côté, rejeter.

KLŎNG. Terrain bas plus ou moins humide, et souvent marécageux. — *dak*, marais. — *kông*, marais desséché, terrain bas et peu humide.

KLŬI. Tard (surtout en parlant des saisons). *Choi* —, semer trop tard. *Bā* —, riz tardif, espèce de riz qui mûrit dans l'arrière-saison. *Truh* —, arriver trop tard, être long à arriver.

KLŬM. Inclusivement, compris dans, être présent lorsque. *De truh — inh oây tôây*, ils sont arrivés au moment où j'étais encore là, moi présent.

KLŬNG. Bas-fond, dépression de terrain, endroit plus bas que le terrain d'alentour. *Tò kông tò* —, par monts et par vaux.

KLŬP. Couvrir. *Khăn* —, voile pour se couvrir la tête.

KLŬT. Imposer, faire accepter par force. *Xò uh kò oa, chong de* —, il ne veut pas accepter, mais on l'y force.

KLŬT. S'esquiver, s'en aller à la dérobée, fuir. *Lòm de hiò hiò, xò — jăk*, pendant qu'on était distrait, il s'est esquivé.

KLŬH. Qui se conviennent, bien harmonisés, qui vont bien ensemble, unis, amis. *Bre nỏ jĩ — di-bal*, ces deux personnes s'accordent bien ensemble.

KŎ. (à la fin de la phrase, ou d'un membre de

phrase). C'est parce que. *E uh kò oa* —, *kòna inh àn kò de*, c'est parce que tu ne l'as pas voulu accepter, que je l'ai donné à un autre. *Inh hlieng* —, c'est que je suis bien embarrassé.

KŎ. Chien. — *kòmudl*, chien de chasse (qui a bon flair). — *kùòl*, le chien aboie. — *hòdròng*, aboiement du chien qui la nuit a flairé l'ennemi, un danger. *Xi* —, puce.

KO. Blanc. *Xòk* —, cheveux blancs. *Klang* —, le héron.

KOCH. Retirer, gratter, retirer en grattant. — *poi*, tirer le riz de la marmite avec la main ou avec le *pónai* (bâtonnet). *Xir teh* — *bum*, déterrer les tubercules.

KOH. Sabrer, couper. — *pòlòet de*, tuer quelqu'un à coups de sabre. — *long*, couper les arbustes, les branches d'arbre. (S'il s'agissait de grands arbres, il faudrait dire *kal*.)

KOI. Porter sur l'épaule, sur le cou, de manière que le haut de l'objet soit en l'air. — *dò kon*, porter son enfant assis sur une épaule, ou à califourchon.

KOIH. Râcler, passer un peu fortement la main ou un instrument pour enlever une matière épaisse. — *tròk kráp tò jông*, enlever la boue de dessus la jambe.

KOK. Blanc, un peu blafard et terne. *Bôngai* —, les hommes de la race blanche.

KŎL. Nœud, nouer. — *kram*, les nœuds du bambou. — *mang*, marquer, indiquer un certain nombre de nuits. (Les Bahnars au lieu de compter les nuits les *nouent*, c'est-à-dire, font à une corde autant de nœuds qu'ils comptent de nuits.)
[V. TÓGUÓT]

KŌN

161

KOL. [V. GÓU] Bosse charnue sur le cou des gros buffles. *Kapō* —, un très gros buffle.

KŌM. Ramasser et mettre en tas. *Choh* —, faire les herbes et les mettre en petits tas par tout le champ. *Xoh* —, mettre le feu à ces tas d'herbes séchées.

KON. Fils, fille, les petits des animaux. *Bat dō* —, aimer ses enfants. — *ròmō inh*, le petit de ma vache. || Mettre bas. *Ròmō tam* —? la vache a-t-elle mis bas? || Petit, chétif, de peu d'importance, en petite quantité. — *mir*, petit champ. — *bā nhon*, notre petite récolte de riz. (C'est une litote.)

KON KĪĒK. [V. KĪĒK] Les effets, tous les objets qui constituent l'avoir du Bahnar en biens meubles. || — *kĪĒk bri*, les bêtes sauvages. — *kĪĒk cham*, les animaux domestiques.

KON. Village. (Pour se servir de ce mot, le nom du village doit être exprimé; à moins que la phrase ne soit interrogative.) — *Tum*, le village de *Tum*. — *Fōri*, le village de *Fōri*. *E — kiā?* de quel village êtes-vous? *E nam — kiā?* à quel village allez-vous?

KŌNG. Laiton. *Tah — hāt kō kōng*, se charger le poignet d'anneaux de laiton en spirales. *Xang* —, s'en mettre aux pieds (les filles).

KŌNG. L'avant-bras, le poignet. — *jōng*, la partie antérieure de la jambe, le tibia.

KŌNG. *Cha* —. Riche, homme influent.

KONG. Rebord. — *tōnuh*, rebord quadrangulaire du foyer. [V. KŌNONG]

KŌNG. *Bā* —. Le riz tardif, qui mûrit dans l'arrière saison, après la saison des pluies.

KÔNG. Montagne, rivage, terre (en opposition avec la rivière). *Ʒông* —, le pied de la montagne. *Trong dak dah trong* — ? par eau ou par terre?

KÕNH. Taciturne, qui parle rarement, peu loquace.

KÕP. La rate. *Ʒi* —, engorgement de la rate. *Xòkúp* —, sur le ventre. *Kuy xòkúp* —, coucher sur le ventre.

KÕP. Tortue de terre.

KÕP. [V. AKÕP]

KÕR. Pièce de bois, bambou qui forme l'arête du toit, va d'un bout à l'autre de la maison, et est recouvert par le *kâm*.

KÕR. Toucher au fond. *Plung* —, la barque touche au fond.

KÕT. [V. KÂT.] Attacher, nouer. — *mang*, marquer les nuits. [V. KÕL]

KÕ. A, au, pour, parce que, à cause, envers, contre, dans, pendant. *An* — *inh*, donne-moi. *Hul* —, s'irriter contre. *Bònòh* —, avoir une affection particulière pour. *Hmõi* — *ji*, crier parce qu'on souffre. — *mang*, pendant la nuit. *Xòrē* — *de*, être endetté envers quelqu'un. *Manāt* —, avoir compassion de, etc.

KÕ. Avoir honte, rougir, crainte révérentielle. [V. KÓDÓ]

KÓĂT KÓ, KÉ ĂT KÓ. Il est immanquable, il est inévitable. *Pòma lò Ʒál*, — —, *pòma ioch bió*, en parlant outre mesure, il est impossible de ne pas dire quelque parole déplacée.

KÓBAI. Égratigner, donner un coup de griffe. *Meo* —, le chat donne des coups de griffe.

KÓBÔNG. Roseau qui vient sur le bord des eaux, et sert parfois de tube à boire.

KÓC

163

KÓCHA. Nom d'un arbre, l'un des meilleurs comme bois de chauffage.

KÓCHAH. Copeau, éclat de bois, fragment de vase, de verre.

KÓCHAI. Pièces de bois de la longueur de la maison, placées de chaque côté, parallèlement au *kôr*; toutes les colonnes sont fixées à ces pièces de bois par le haut.

KÓCHǺNG. Se tenir ferme, se préparer résolument. *Bòn —, bre, tòmoi oa truh,* tenons ferme, mes amis, voici l'ennemi qui arrive. [V. KÓ-JǺNG]

KÓCHǺNG, PÓCHǺNG. (*PòchǺng* est plus usité.) Parler haut, faire du bruit en conversant.

KÓCHǺP. Écaille de poisson.

KÓCHĀR. Tasser, se développer. (En parlant des plantes, et surtout du riz et de la manière dont il se développe.) *Teh lònng, bā —,* dans les bonnes terres, les pieds de riz se développent beaucoup, tassent beaucoup.

KÓCHĒ. Tout mets qu'on mange avec le riz (surtout la viande et le poisson).

KÓCHEH. Éclats de bois plus petits que les *kòchah*.

KÓCHĒNG. — *lěng.* Sur le côté, placé sur un côté. *Bit — —,* coucher sur un côté.

KÓCHIK. Arbre dont le bois est incorruptible, mais peu agréable à la vue.

KÓCHĪT. Chiche, égoïste, parcimonieux, avare.

KÓCHĪT. Faire périr, périr. (Les payens disent: *Kiěk — xò,* les esprits l'ont fait mourir, pour, il est mort.

KÓCHÖK. (Mot *xòdang*, de même sens que le bahnar *nháp*.) Défunt, feu. — *bă inh*, feu mon père.

KÓCHOM. Vallée, lieu étroit et resserré entre deux hauteurs, ou entre colline et cours d'eau.

KÓCHÖP. Souliers, chaussure. || Sabots des chevaux, des buffles.

KÓCHÖT. Plier (en parlant des habits, etc.).

KÓCHÓT. Être appuyé, fixé, s'appuyer. *E* — *kò jòràng, jì kal ấl*, sans doute vous êtes solide, appuyé comme vous êtes contre une colonne.

KÓCHU MUM. Tomber la tête la première, tomber sur le nez.

KÓCHÛ. Parler ou agir inconsidérément; avec précipitation, sans réflexion préalable. *Nế* —, *dim bat hăm tồpả*, ne vous hâtez pas de parler en étourdi, vous ne savez pas si la chose est vraie.

KÓCHUĂ. Léger, inconstant, changeant.

KÓDĂK, KÓDÓK. Être obstrué. *Tônglang đak bòn jì* —, *đak uh kò truh*, notre tube conducteur d'eau doit être obstrué, l'eau n'arrive pas.

KÓDĂL, KÓDÓL. Massif, plein, qui n'est pas creux (opposé à *trôm*, creux).

KÓDĂN. Intervalle, distance, espace de temps ou de lieu; être distant, être séparé. — *bar nar kò trong*, à la distance de deux journées de marche. *Ming* — *nar Bả Iàng*, une semaine. — *kò krông*, séparé par la rivière.

KÓDĂNG. Enjamber, franchir en étendant la jambe. *Mang* —, petites cloisons dans les maisons bahnars, que l'on enjambe pour entrer ou sortir. || — *plung*, traverses de bois pour s'asseoir dans les barques.

KÓD

165

KÓDÂP, KÓDŎP. Être caché, masqué, mis à couvert. *Mat nar — kò kông*, le soleil nous est caché par la montagne.

KÓDÂT. Chant de la poule avant et après la ponte.

KÓDÂT, KÓDŎT. Arrêté, empêché. *De uh kò truh, jĭ — kò tòmoi aráp*, ils ne sont pas arrivés parce qu'ils ont été arrêtés par l'ennemi placé en embuscade sur leur chemin.

KÓDÂU, KÓDŪ. Courir, fuir. *Brók —*, courir à toutes jambes. *Hòdrĕl bôh nhon, de — jāk*, à peine nous ont-ils vus, qu'ils ont pris la fuite.

KÓDEH. Court, de peu de longueur, bas (opposé à *xòr*, et à *kòjung*). || *Bôh —*, avoir les règles.

KÓDEH. Donner des chiquenaudes. || — *xò-gòr*, taper, frapper le petit tambour avec les mains.

KÓDEL. Mal joint, maladroitement ajusté, à jour.

KÓDÉM. Oignon. — *gao*, ail.

KÓDET. Non certes, certainement non (avec dédain ou mépris).

KÓDI. Raison, juste grief, juste motif. *Tông uh kò dây —, iem blah kikiâ?* pourquoi faites-vous la guerre si vous n'en avez pas de justes motifs?

KÓDIH. A soi, son propre, pour soi-même. *Tôngla ě mau —*, pensez-y vous-même, pour vous-même. *Inh jĭ kon —*, c'est mon propre fils. *Inh oa —*, je veux le garder pour moi-même.

KÓDOH. Écorce, épiderme. — *long*, écorce d'arbre. *Lak —*, enlever l'écorce. || — *mat*, paupières.

KÓDOH, — jông. Couvercle de hotte, qui

peut servir à d'autres usages, et prend alors le nom de *kòđông*.

KÓDÓK. [V. KÓDÂK]

KÓDOL. Arbre dont l'écorce sert à faire des couvertures de lit, couverture faite de cette écorce.

KÓDŌM. Porter ou présenter sur la paume des mains réunies. || La quantité que peuvent contenir les mains ainsi réunies. *Ming* —, même sens.

KÓDŌNG. Piéges pour prendre les rats, les souris, etc. *Kònē* —, souris nommées *kònē kòđông* en bahnar, parce qu'elles se laissent souvent prendre à ces piéges.

KÓDŌNG. Espèce d'assiette ou d'écuelle à servir le riz, faite en bambou tressé. *Xa ming* —, manger à la même écuelle. (Une des principales cérémonies du mariage consiste à faire manger les nouveaux mariés dans la même écuelle, en présence des entremetteurs.)

KÓDŌNG, HABŌ —. Graminée appelée *Lacryma Job*, coix. [V. HABŌ LAK]

KÓDŌNG. Flotter, surnager; rester après, être retenu par un obstacle qui empêche de passer. *Long* —, *mam krām*, le bois flotte, le fer va au fond. *Ka* — *tò kōng bót dak ròlat òch boih*, certains poissons restent sur les rives des fleuves, après que les eaux sont rentrées dans leur lit.

KÓDŌP. Une poignée, fermer la main. *Ming* — *poi*, une poignée de riz cuit. — *ti*, fermer la main.

KÓDŌ. Avoir honte, rougir de honte, avoir une crainte révérentielle, révéler. *Adruh mǎ lele kò* —, jeune fille pudique (qui sait rougir.) *Uh kò oa* — *kikiá?* comment ne rougis-tu pas? *Uh kò lele kò* —, sans pudeur, sans vergogne.

KÓD

167

KÓDRA. Vieux, ancien, le maître, les ancêtres; le beau-père. — *hnām*, le maître de la maison. *De* — *txò ki*, nos ancêtres. *De* — les vieillards, les anciens du village. *Brě ông* —, le gendre et le beau-père.

KÓDRAI TIENG. Remuer la queue.

KÓDRĀK. Arbre dont le bois est d'un beau rouge, dur et très solide.

KÓDRANG. L'homme. *Kòdri* —, les époux, les hommes et les femmes. (L'usage veut qu'on dise *dranglo drakán*, l'homme et la femme; il demande aussi qu'on dise *kòdri* —, la femme et l'homme.)

KÓDRĀP. Doublé, répété. || Enceinte. *Ia mònò ji* —, cette personne est enceinte.

KÓDRĀT. Frissonner, être saisi d'une crainte subite. *Inh* — *kò grām*, le tonnerre m'a fait frémir.

KÓDREH. Effrayer, faire peur en criant, par une apparition subite.

KÓDRI. Femme, épouse; femelle. — *kòdrang*, mari et femme, hommes et femmes. (Les Bahnars l'emploient rarement dans le sens de femelle; ils disent *akán*.)

KÓDRIL. Dépit, se fâcher par dépit, regimber de dépit.

KÓDRIL-KÓDRIL. A peu près égaux en force, en adresse, en mérite, en richesse, etc.

KÓDRING, KAPÔ —. Bufflesse qui a atteint toute sa grandeur.

KÓDRIT, HLA —. Feuilles d'une espèce de lierre qu'on mange cuites.

KÓDROH. Vin bahnar déjà affadi; résidu des grains dont on avait fait le vin, et dont on nourrit

les porcs. *Et* —, boire du vin affadi. *Nhung xoai kò* —, les porcs enivrés par ce résidu.

KÓDROI. De suite, l'un après l'autre. *Bròk* —, marcher à la suite l'un de l'autre.

KÓDROL, KÓDRUÓL. Rouler de haut en bas. || Chute d'eau, cascade.

KÓDRŌNG. Petit enclos, jardinet bien fermé dans le village même, ou tout à côté.

KÓDRŌT. Abeilles sauvages qui font leur miel dans des creux d'arbres.

KÓDRŌI. Effleurer quelqu'un, passer tout près de lui en le gênant plus ou moins. — *kò e*, — *kò iem*, excusez-moi, si je vous gêne, en passant si près de vous, en vous frôlant. (locution très usitée.)

KÓDRU. Poison pour tuer ou pour enivrer les poissons des eaux dormantes ou d'un cours très lent. *Tòh* —, la pêche qui se fait ainsi par le poison.

KÓDRUL. Sorte de petite hotte.

KÓDRUM. Enclos, faire un enclos, jardinet fermé.

KÓDŮ. Le dos. *Kòting* —, épine dorsale.

KÓDŮ. [V. KÓDÂU] Courir, fuir.

KÓDUM. Van. *Xòk bà ming* —, faire sécher un van de riz.

KÓDUNG. Bourse, sac. — *hòt*, blague à tabac.

KÓDUT, XÓRŌNG —. Jeune pousse de l'herbe *dià*, dont la pointe est acérée comme une aiguille.

KÓI. [V. KEY] Viser.

KÓI. Chute d'eau, cascade.

KÓJAL. Compacte, chose dont les parties sont fort serrées.

KÓK

169

KÓJĀNG. [V. KÓCHĀNG] Se tenir ferme, faire bonne contenance, s'armer de courage dans le danger. *E — kòdih, xā adrīn*, tenez ferme, et efforcez-vous de manger. (Locution ordinaire du Bahnar visitant un malade.)

KÓJĀP. Solide, durable, constant, ferme. *Chō mǎ —*, attacher solidement. *Bò uh kò rògey chong —*, ce n'est pas habilement travaillé, mais c'est solide, ce sera durable. *Tui don Bǎ Iāng mǎ —*, être constant dans le service de Dieu.

KÓJOH, KÓIOH. Davantage, bien plus. *E jī hlieng, inh hlieng —*, vous êtes embarrassé, je le suis davantage, plus que vous.

KÓJŌN. Engourdi, fatigué. [V. GÓNGEH]

KÓJÓ KÓ. Cest que (expression qui accompagne un verbe marquant l'abus de la supériorité). — — *bǎ tōngla pòdrōng, xò tōdrèn*, s'il fait le brave, c'est qu'il se prévaut de la fortune de son père.

KÓJÓRĀ. S'appuyer. *Long —*, bâton, canne. — *long*, marcher en s'appuyant sur un bâton.

KÓIŪNG, KÓJŪNG. Haut, long (opposé à *kòdeh*).

KÓKĀ. Mâcher. *Luòn dik, ně —*, avalez sans mâcher.

KÓKACH. Éprouver l'envie de se gratter.

KÓKĀL. S'acharner, s'appliquer avec excès (au propr. et au fig.) pour porter un fardeau trop lourd, pour réussir dans une affaire difficile, etc.

KÓKOCH. Être chatouilleux, saisissement, frissonner dans l'appréhension d'un chatouillement, à la vue du danger d'autrui.

KÓKOI. Avoir envie de dormir, sommeiller. *Ngul kò —*, tomber de sommeil.

KÓKÖR. Être soucieux, anxieux, éprouver un sentiment d'inquiétude et de peur fondée. *Iem* — *kikiâ ? inh uh kò tòng* —, pourquoi vous troubler? pour moi je me sens rassuré, rien ne m'effraie.

KÓKÖT. Bouton sur la peau, pustule.

KÓL. Tête. *fi* —, avoir mal à la tête. *Dòng* — *truh jòng*, de la tête aux pieds. *Ngul kò* —, faire une inclination de tête en signe d'assentiment. *Ngil kò* —, branler la tête en signe de refus. — *tieng plung*, la proue et la poupe de la barque. *Pòdòng* —, lever la tête (au propr. et au fig.).

KÓLĂ. *Bòngai uh kò* —, un homme de rien. (Le mot *kòlă* est employé uniquement dans cette locution.)

KÓLĂ. Jusqu'à présent, par le passé. — *bu bôh tòdrong chòrih nònô ?* qui a jamais vu une chose aussi étrange? *Uh — tòng*, on n'a jamais entendu dire.

KÓLĂ. [V. GÓLĂ plus fréquent.] Partie isolée d'un tout; prendre une portion d'un tout pour la donner.

KÓLĂM. Écuelle de laiton ou de cuivre.

KÓLĂNG. Blanc-gris. *Kapô* —, buffle blanc. (Ce mot n'est employé qu'en parlant des buffles et des éléphants blancs.)

KÓLĂP. Fourmis blanches, à l'époque où elles sortent de terre avec leurs ailes, volent quelques instants, puis tombent et meurent.

KÓLENG. Regarder, considérer, examiner. — *năng*, même sens.

KÓLIH KÓ. Parce que. — — ...*kònă*..., c'est parce que...que. — — *e rògey, kònă de ò ang ě*, c'est parce que vous êtes généreux, que tout le monde

KÓM

171

parle tant de vous. — *Kò bók kiâ ?* pourquoi ? pour quelle raison ?

KÓLÔNG HÔNG. Impudent, éhonté, dévergondé.

KÓLUI, KÓPEN —. Ceinture de couleur et sans aucun ornement aux deux bouts.

KÓLUNG KÓLANG. [V. GÓLUNG GÓLANG plus usité.] A foison, à gogo.

KÓLUP. Retourner, renverser sens dessus dessous (en parlant des objets creux). || Mettre un couvercle, couvrir. *Khan* —, voile. — *kòl*, couvrir la tête d'un voile.

KÓLUR. Enfoncer par-dessous et horizontalement. — *bum tò tònuh*, enfoncer des patates sous la cendre chaude.

KÓMĀK. Bois de chauffage fendu en minces petits morceaux, numéral de tout bois de chauffage ainsi fendu. *Nhon uh kò dáy* —, *nhon buh long apòm*, nous n'avons pas de bois fendu pour le foyer, nous brûlons du bois entier. *An kò inh long peng pòn* —, donnez-moi trois ou quatre morceaux de bois à brûler.

KÓMANG. De nuit, pendant la nuit.

KÓMĀNG, KÓMÔNG. Encore tendre, mou, flasque, pas encore ferme. *Akâu ôây* —, les membres peu fermes et sans vigueur, flasques et sans consistance.

KÓMĀP. Rachitique, rabougri, non viable. || Étiolé, flétri, morfondu. || Qui a une agonie longue et difficile.

KÓMAR. Jumeau. *Brè nò jĩ* —, ces deux personnes sont jumelles.

KÓMAT. Fiel, bile.

KÓMĚT, MĚT. Avoir du goût, aimer, être passionné, s'adonner. *De hajoh — kò pley*, les enfants aiment les fruits. — *kò xik*, adonné au vin. || Être attaché ou affectionné à. — *kò de hajoh*, aimer les enfants.

KÓMIN. Porter sur le sein, dans ses bras. — *dò kon*, porter son enfant dans ses bras.

KÓMIT. Spécifique qui passe pour inspirer un amour irrésistible.

KÓMLAT. Éclair qui précède le tonnerre. *Kò-nhal kò* —, être ébloui par les éclairs.

KÓMLĚNG, KÓMLĚNH. Indomptable, furieux. *Kapò* —, buffle difficile à traiter, rétif, qu'on ne peut soumettre au joug. *Bòngai* —, homme indocile, récalcitrant, revêche.

KÓMLŌ. Bègue.

KÓMLUNG. Durant, pendant, dans l'intervalle. *Bă Iāng pòjing plenh teh — tòdrou nar*, Dieu a créé le ciel et la terre en six jours.

KÓMŎ. Crasse, sali, sale. — *jòng*, les pieds sales. — *kòl*, pellicules de la tête.

KÓMO-RŌLOH. Imparfait, incomplet, à qui il manque encore quelque degré de perfection dans son espèce. *Xò dim tòdam jāt, oáy* — —, il n'est pas parvenu tout-à-fait à l'adolescence, mais il est sur le point d'y arriver.

KÓMOCH. Rejeter le liquide qu'on tenait dans la bouche (après un gargarisme).

KÓMŎK. Écorce épaisse et sèche de grands arbres. *Kòmāk uh kò dāy kònă nhon buh* —, à défaut de bois de chauffage, nous brûlons des écorces.

KÓMOL. Pigeon vert.

KÓMŌN. Oiseau ou poisson encore tout petit.

KÓN

173

KÓMŎN. Le riz, quand l'épi déjà formé n'est pas encore sorti de sa gaine. *Bā nhon — jáp, huýt bang brāng*, notre riz a tous les épis formés, et déjà quelques uns çà et là sortent de leur gaine.

KÓMONG-MAU. Se gargariser et rejeter le liquide.

KÓMŎT. Ciron, vermoulure, être vermoulu. *Long —*, bois vermoulu, bois que les cirons attaquent facilement.

KÓMŎ. Pièce de toile dont les Bahnars se couvrent les épaules le jour, et dont la nuit ils se font une couverture.

KÓMÓREH MAT, GÓMÓREH MAT. Faire signe de l'œil.

KÓMÓRĒN. Engourdissement d'un membre, engourdi. *Inh — jǒng, uh kò truh iǔng*, j'ai le pied engourdi, je ne puis parvenir à me lever.

KÓMÓROH. Tout couvert de souillures et de saletés.

KÓMUH. Écume, bave blanche, mousseux. *Kǒ haueng lech —*, le chien enragé jette de la bave. *Xik —*, vin mousseux.

KÓMUŎL. Flairer. *Kǒ —*, chien de chasse, le chien flairer, chien qui a bon flair.

KÓNĀ. S'opposer, défendre, prohiber, mettre obstacle. *Tǒng ē oa tiā de, hagâm kò e, uh kò bu —*, si tu veux les suivre, comme tu voudras, personne ne s'y oppose.

KÓNĀ. C'est pourquoi, voilà pourquoi. *Inh kiel xaning, — inh hǒrǒng*, je souffre cruellement du mal de dents, voilà pourquoi je pousse des gémissements. || Quelquefois on sous-entend le membre de phrase qui devrait suivre ce mot, quand il est

facile de le deviner. *Inh kiel xaning* —, je souffre cruellement, c'est pourquoi... (je gémis).

KÓNĀ. Comme l'on dit, comme dit l'adage, le proverbe, comme dit un tel. — *de*, ou — *de khan*, comme l'on dit. — *nhap bă inh*, comme disait mon défunt père. — *de kòdra*: *Akâu xa bôlă xù*, comme dit le proverbe: Manger la viande, et garder l'ivoire.

KÓNAL. [*V. GÓNAL*] Reconnaître. *Inh uih dò deh, de mẽ bă uh kò pa* —, quand je revins au pays, mes parents ne me reconnaissaient plus. *An mẽ* —, donner assez considérablement, une quantité bien visible, bien apparente.

KÓNAK. Résidu solide d'un liquide évaporé (teinture, encre, etc.).

KÓNĀM. Couver. *Ir — kòtáp tòngla bôlu kò kòtáp adă*, la poule couve ses œufs mêlés à ceux de la cane.

KÓNAM. Sous, dessous, au-dessous. — *hnām*, — *rôm hnām*, sous la maison. *Oây dông — rôm de*, se mettre au-dessous de tout le monde. *Pòma dông — rôm de*, parler très humblement. || — *kò*, au-dessous de, plus bas que. — — *pòley iem*, plus bas que votre village, au-dessous de votre village.

KÓNĀM. Ennemi (soit personnel, soit de guerre), être en inimitié. *Bre pòley mònô jř* —, ces deux villages sont ennemis l'un de l'autre. *Bu ioch tih jř jing — pang Bă Iăng*, celui qui commet un péché mortel tombe dans l'inimitié de Dieu.

KÓNĀNG. Jarre d'une espèce estimée. — *kòlup*, — *kòting*, — *chuâk*, — *bih tur*, — *kit dròk*, etc., diverses espèces de *kònăng*.

KÓNĀNG. Jeune, récent, nouvellement grandi. *Tòdam* —, jeune homme de 15 à 17 ans.

KÓNAO. Degré. — *kung*, degrés de l'échelle.

KÓN

175

(Ce ne sont que de profondes entailles dans une longue pièce de bois.) [V. KAO]

KONĀP. Abri, s'abriter. *Tòng mi — tajò ?* où s'abriter s'il pleut ?

KÓNAR. De jour, pendant le jour. — *kòmang*, nuit et jour.

KÓNĀR. [V. HĀNĀT] Pressé, être pressé. *E — kikiā ?* qu'est-ce qui vous presse tant ?

KÓNĀT. Un morceau. — *kapò*, un morceau de viande de buffle. [V. KĀT]

KÓNĒ. [V. KÓNĪ bien plus usité.] Mauvais, vilain, mal.

KÓNĒ. Souris, mulot, rat. || *Kon* —. Le muscle *biceps*.

KÓNG. Retenir, empêcher de s'en aller. — *kò xòrē*, confisquer, retenir pour dettes. (C'est toujours retenir par force, contre le gré de quelqu'un.) || —, ou — *xakē*, grande chasse de tout un village à une bande de sangliers. (On les entoure d'un cercle de piquets profondément plantés en terre, et solidement reliés par des bandes de bambous.)

KÓNGLANG. Gris, blanc - sale. [V. KÓ-LĀNG] *Kapò* —, buffle blanc.

KÓNGLEP. Morceau de toile ou d'étoffe pour rapiécer, morceau de planche ou de bois pour boucher un trou. [V. KLEP]

KÓNGÓ. Qui a une extrémité plus haute que l'autre. *Kuy* —, être couché sur le ventre, les coudes appuyés sur le sol et le menton entre les deux mains.

KÓNGLÓP. Couvercle. — *bōng*, couvercle de cercueil. [V. KLÓP]

KÓNH. Un temps à venir, plus ou moins

éloigné, suivant le contexte. *Pa bǝ* —, dans un moment. *Dǝning dǝmonh* —, dans quelques jours. *Bel* —, plus tard, dans la suite. || Et puis, et ensuite. *Xong mǝi*, — *iem brǝk*, mangez d'abord, et puis vous partirez. || *Mǝ* —. Affirmation ou négation absolue. *Inh uh kǝ ǝ* — —, je ne le veux pas, vous dis-je. (m.à.m. ni ne veux ni ne voudrai jamais.)

KÓNHAL. Être ébloui. *Inh uh kǝ xǝxǝu* — *kǝ mat nar*, ébloui par l'éclat du soleil, je ne vois rien.

KÓNHENG. Travailler avec une application et une persévérance inébranlables, être constant, ferme, tenace, obstiné, opiniâtre.

KÓNHIL. Entêté, qui tient à son sentiment, à son dire, ou à sa manière d'agir, malgré toutes les raisons, s'entêter.

KÓNHIP. Fermer, joindre. — *mat*, fermer les yeux. — *bǝr*, fermer les lèvres, les serrer. [V. JIP]

KÓNHŌ. Aiguille faite d'un éclat de bambou aminci et affilé. (Autrefois les Bahnars n'en avaient pas d'autres.)

KÓNHOI. Faire suite, provenir, progéniture.

KÓNHŎNG. Le plus petit bout d'une chose, la pointe, la source d'un cours d'eau. *Dǝng* — *truǝ bah*, depuis la source jusqu'à l'embouchure.

KÓNHŪI. Élevé, haut, long. *Xem par tǝ* —, les oiseaux volent dans les airs. *Ngoi tǝ* —, lever les yeux en haut, porter son regard au ciel.

KÓNĬ, KÓNĚ. Laid, vilain, mauvais, méchant. *Apǝ* —, faire un mauvais rêve. *Dǝm de mǝ* —, tous les méchants.

KÓNĬĀH, KÓNĬŌH. Ongles. *Kǝp* —, ronger les ongles. || Écailles de la carapace de certains animaux, v. g. des tortues.

au prêteur. *Inh atók gǒ de, de athai — bar to ge*, quand j'ai emprunté la marmite, on m'a fait donner d'abord deux jarres d'intérêt,

KÓNUI. Corde formée de plusieurs cordons.

KÓNUL. Qui n'aime pas à s'amuser avec les autres, misanthrope.

KÓP. Lent, lambin, qui travaille avec nonchalance, un homme sans force. *Bòngai kuē bòngai —*, un homme faible et lambin.

KÓPAH. Une moitié séparée du tout, en partie. *Keh nao ming —*, la moitié du travail est achevée. *Hâm — uh —* en partie oui, et en partie non.

KÓPAIH. Coton. *Brai —*, fil de coton. *Bò brai —*, faire le métier de tisserand. *Dui —*, filer le coton. *Péng —*, carder le coton.

KÓPAL. Le sommet. — *kòl*, le haut de la tête. — *kóng*, le sommet d'une montagne.

KÓPANG TI. La paume de la main. — *jǒng*, la plante des pieds.

KÓPANG, LONG —. Arbre résineux (*baccaurea*).

KÓPEN. Ceinture, langouti, mettre la ceinture. *Uar —*, se ceindre du langouti.

KÓPIT. Presser fortement sous la main, ou sous le genou, peser fortement, opprimer.

KÓPLAH. Entre, dans l'intervalle. [V. DÓ-XALAM] — *hnam — krong*, entre le champ et la rivière.

KÓPÔ. Buffle. [V. KAPÔ]

KÓPONG. Espèce d'arbre, la couverture faite avec l'écorce de cet arbre.

KÓPONG. Au-dessus (l'opposé de *kònam*). — *kò*, au-dessus de. *Cha — kònam kò hnam*, cherchez au-dessus et au-dessous de la maison.

KÓT

179

KÓPU. Épi, avoir de beaux épis. *Bà iem* — *tòpá*, le riz de votre champ a de beaux épis.

KÓPUOT. Morceau d'un objet coupé suivant sa longueur. *Khán ming* —, un morceau de toile. [V. PUÓT, PÓNUÓT] || En partie, d'un côté. *Oa ming* — *alah ming* —, je le voudrais, d'un côté, et d'un autre côté cela m'ennuie.

KOPUNG. Espèce de melon un peu fade.

KÓRÔL. Bigarré, de différentes couleurs (comme la robe de certains animaux).

KÓT, KÂT. Lier, attacher, garrotter.

KOTA. Sur place, au même lieu, au même moment. [V. AKÓTA]

KÓTAH. Interjection marquant la surprise et l'incrédulité.

KÓTAH. Sauter en bas. [V. XÓDRUK]

KÓTAH. Numéral de certains objets. *Ming* — *xung*, une hache.

KÓTAM. Écrevisse.

KÓTĀN. Passer de l'état de fleur à celui de fruit, se nouer.

KÓTĀNG. Espèce de bambou très petit dont on fait des tuyaux de pipe, des chalumeaux, etc.

KOTĀO. Canne à sucre. *Dak* —, sucre. *Bòta káp* —, moulin à broyer les cannes.

KÓTĀP. Œuf, pondre. *Ir* —, la poule pond. — *ir*, œuf de poule. *Pòdòh* — *ir*, faire éclater les œufs entre le pouce et l'index (superst.).

KÓTEH. Bruit de pas, son produit par la chute d'un corps, par le froissement de deux objets, etc. *Măr, bre, inh tòng* — *tòmoi*, attention! mes

amis, je viens d'entendre le bruit de la marche de l'ennemi.

KÓTEH, KÓPEN —. Langouti dont les deux bouts sont ornés de perles blanches.

KÓTÈK. Se rompre, se casser; expiré, fini, révolu. *Tòley* — *boih*, la corde s'est cassée. *Xò dim* — *kò pòma*, il n'avait pas fini de parler, que... *Bòk mà ji* — *bòih*, le malade a expiré. *Nao* — *bar xá-nám*, il y a tout juste deux ans révolus. *Chil dò xò-rē ji* —, il a fini de payer ses dettes.

KÓTHŌM. Faire irruption, se jeter sur et saisir. *Kla* — *oh inh*, le tigre s'est jeté sur mon frère.

KÓTHONG. La poêle.

KÓTIEL. [V. HÓTIEL] Compacte; glissant, lisse. *Teh* —, terre compacte.

KÓTIENG. Rive, bord. — *krong*, les rives du fleuve.

KÓTIER. Termites, fourmis blanches.

KÓTIT. Demander avec importunité, importuner par ses demandes.

KÓTŌET. Usé, diminué par l'usure. (se dit d'un objet diminué de longueur par l'usure.) *Nhik* —, piochette usée. *Unh* —, tison à moitié brûlé. *Ming* — *long*, un morceau de bois jadis long.

KÓTOH. Dégoutter, goutte. — *dak mat*, une larme. — *mi*, gouttes de pluie. *Mi* —, pleuvoir goutte à goutte, il tombe quelques gouttes de pluie.

KÓTOIH. Heurter du pied, faire un faux pas. — *tòmō*, heurter du pied contre une pierre. (On dit aussi *kòtòih*.)

KÓTOL. Suspendre. [V. ATOL]

KÓTOL, KÓTŪÓL. Bloc, boule, motte. *Ming* — *teh*, une motte de terre. — *tòmō*, un caillou.

KÓT

181

KÓTŌNH, HLA —. Fougères de certains terrains humides, qu'on mange cuites à l'eau.

KÓTŪN. Porter plié dans la ceinture. *E hām* — *hòt?* avez-vous du tabac dans votre ceinture?

KOTONG. Se suspendre par les mains sans toucher terre.

KÓTŪNG. Chevreuil.

KÓTŌT. Verrue. (On appelle encore ainsi les boursouffures qu'on voit sur certaines jarres.)

KÓTÓ. Grossier démêloir de bambou.

KÓTÓH. Poitrine. *Chòbu* —, se frapper la poitrine. *Ji* —, poitrinaire.

KÓTÓNG. [V. TÓNG] Entendre, écouter, prêter l'oreille, exaucer.

KÓTŌP. Tourterelle. (On l'appelle aussi *tru.*) — *cham*, pigeon.

KÓTRŪN. Se secouer (pour s'assurer que les bretelles de la hotte sont solides).

KÓTU. Ancien emplacement d'un village, d'une maison. *Hnam* —, maison abandonnée, le lieu où il y avait une maison.

KÓTUL. Malhabile, maladroit. || Avare, chiche. *Xò bò tòmam ji* —, *chong oây pang de ji rògey*; *e akò-ta hamang, ti bò ji rògey, chong oây pang de ji* —, il est peu habile de ses mains, mais il est généreux; toi au contraire tu es habile, mais avare.

KOTUM. Assortiment, collection, assemblage. — *chēng*, assortiment de gongs. — *ching*, assortiment de tam-tam. — *xār*, assortiment de cymbales. (Cet assortiment se compose de trois pièces accordées; pour les cymbales, il en faut trois paires.) || L'ensemble des parents, la parenté, parents en

général. — *nhon ji krâm*, notre parenté est très nombreuse. *Ba ji* —, toi et moi nous sommes parents. [V. KRUNG]

KÓTUÓL. Pelotonner, peloton. *Ming* — *brai*, un écheveau de fil. — *brai*, pelotonner du fil.

KÓTUÓL. [V. KÓTOL] Bloc, motte.

KÓTŪT, ATŪT, TŪT. Céder, reculer, lâcher pied; manquer à sa parole.

KÓXÂM. Herbe parfumée qui sert de condiment.

KOXŪP. [V. ANUNG] Paquet, faire un paquet de riz cuit, de mets quelconques, pour l'emporter avec soi.

KÓXÓ. Le soir, vers le soir, vers le coucher du soleil. *Pògē* —, soir et matin. — *mang*, à l'entrée de la nuit. *Bòn uih, ji* —, rentrons chez nous, la nuit va arriver.

KRA. Âgé, riche, influent. *Bòngai* —, un vieillard, un homme riche ou influent. *De* — *gaih*, les hommes faits. *Bòk* —, beau-père. *Ròmō* —, un vieux bœuf, une vieille vache.

KRAH, BÓR —, ou — BÓR. Qui aime à converser, d'une conversation agréable, qui a la parole facile, avocat habile. *E nam hapōng kò tòmōi inh, inh uh kò* — *bòr*, venez vous entretenir avec mes hôtes, moi je suis incapable de les intéresser par mes discours.

KRÂY. Différent. *Bòr pha, don* —, parler autrement qu'on ne pense.

KRAI. Espèce d'écureuil.

KRAI, LONG —. Un des meilleurs bois de chauffage.

KRAL. Se solidifier (en parlant d'un liquide).

KRE

183

Dak — *kò tòngiet*, l'eau se congèle par les grands froids.

KRĀM. Être submergé, aller au fond. *Long lōng* —, *mam* —, le bois surnage, le fer descend au fond.

KRĀM. Bambou.

KRĀNG. Escarpé, pente rapide, côte. *Kōng* —, montagne abrupte. *Xuòn* —, gravir une côte. || Constipé, constipation.

KRAO. Appeler, mander, nommer, estimer ou fixer un tel prix. — *de xōng*, appelle les gens au repas. — *dōng ataih*, appeler de loin. *Dik mōnō de — dōmjò?* combien demande-t-on de cet esclave?

KRĀP. Longueur d'une brasses en courbe. *Long bēng* —, un arbre de trois brasses de circonférence.

KRĀP. Se coller, adhérer. *Ao hăbăn Feju jì* — *tò akâu di*, les habits de N. S. se collèrent à son corps.

KRĀP. [V. ARĀP] Se mettre en embuscade.

KRE. S'en aller, s'esquiver par peur, de honte, etc.

KRÉ. Faible, sans force.

KREH. Prendre en grattant avec les ongles. — *ïk hôt lòm ding*, prendre une pincée de tabac dans un tube, en y grattant avec les ongles.

KREH. Espèce de tissu grossier fait d'écorce d'arbre.

KREK. Toute petite jarre de la valeur d'un *muk*.

KREK. Avancer très peu à la fois, progresser peu à peu. — —, peu à peu.

KREL. Les fesses, l'anus. *Trôm* —, l'anus. ||

Le pied d'un vase. — *dram*, le cul ou le bas d'une jarre.

KRĒM. Défait par la maladie. *Bōk mōnō, inh nāng ji halai — halai —, uh kō ro kō erih dunh*, je le trouve de plus en plus maigre et défait, il n'a pas longtemps à vivre, je crois.

KRĒN. Cancer, chancre. — *xa inh*, que le cancer me dévore! (imprécation fréquente.)

KRENG. *Bā* —. Espèces de riz précocce.

KRĒNH. Très sec et devenu facile à pulvériser (tabac, feuilles, etc.). *Hōt inh — iāl, nao pōxa, klaih pa di*, mon tabac est par trop sec, à peine l'allume-t-on qu'il est consumé.

KREO. Châtrer. — *nhung*, châtrer un porc. *Nhung —*, porc châtré. (On dit plus déceimment *jeh nhung*.)

KRĒT. Chiche, avare. *Bā Iāng rōgey pang e ling lāng, e nē — pang di*, ne soyez pas avare envers un Dieu si généreux à votre égard.

KRIL. Égrener. — *habō*, égrener du maïs.

KRĪN. Faire son possible pour garder, s'appropriier ou revendiquer quelque chose. — *dibal*, se vouloir mutuellement à tout prix pour époux. *Ol —*, demander avec insistance.

KRING-NING. Grelots.

KRĪP, KRŪP. Avoir belle apparence, avoir du prestige, un extérieur imposant. || Honorer, entourer de respect, estimer grandement. *Trō kō de —*, digne de respect. *Nāng chōnang xoi, nar dieng tih, jē — tōpā*, un jour de grande fête l'autel est vraiment beau à voir.

KRŌ. Sec. *Long —*, bois sec (c'est l'opposé de *adrih*.)

KRÚ

185

KROH, KRUH. Entasser, amonceler, monceau.

KRŎI. Orange. *Long* —, oranger.

KROL, KRUÓL. Rouler de haut en bas.

KRŎM. Prendre à bras le corps, embrasser étant debout. [V. KRŎP]

KRŎN. Enfermer dans une étable, dans une cage, etc. — *ir*, mettre des poules en cage.

KRŎNG. Passer la nuit quelque part, soit pour exiger une dette, soit pour veiller un malade, un mort. — *kò křěk*, passer la nuit dans une maison mortuaire.

KRONG. Fleuve, rivière, fort cours d'eau.

KRŎP. Tenir embrassé (quand on est couché.) *Kuy tò* —, dormir dans les bras l'un de l'autre. — *kòtòh*, se croiser les bras, rester les bras croisés.

KRŎT. S'effacer, se blottir. *Xò ling* — *tò mum*, il se blottit toujours dans un coin.

KRŎU. Par le passé, jusqu'à présent, d'ordinaire. — *uh kò la bôh*, on n'a jamais vu jusqu'ici. *De khan* —, on dit d'ordinaire.

KRUH. [V. KROH]

KRUH. Hotte propre aux hommes, dans laquelle on met la serpe, un paquet de riz, d'autres menus objets, et même les flèches, à défaut de carquois.

KRŪM. Faire un petit enclos pour jardinet. [V. KÓDRUM]

KRUNG-KÓTUM. Parents, la parenté, d'une même origine. — — *nhon jř ling dònuh*, toute notre parenté est pauvre.

KRUÓL. [V. KROL]

KRÚ KRÚ. Beaucoup, trop.

KRŪP. Imposer par son extérieur. [V. KRĪP]

KU. (mot *ròngao*) Espèce de petit poisson. (Les Bahnars l'appellent *bò, aku bò*.) [V. BÓ]

KŪĀK. Extraire, retirer d'une excavation, d'un trou. — *ĩk kòting dònng halõng*, retirer un os de la gorge.

KUAL. Jeter un nœud coulant aux cornes d'une bête pour l'arrêter.

KUĀN. Saisir, prendre avec la main. — *de tò kõng*, saisir quelqu'un par le bras. — *trẽng et xik*, saisir le tube pour boire le vin.

KUĀN. (Mot annamite.) Chef, mandarin, influent à cause de sa force corporelle.

KŪĀNG. Qui ne craint pas d'aller seul. (Se dit surtout des gros sangliers qui ne suivent plus leur bande. On le dit familièrement d'un homme.)

KUĀNG, TRÔM —. L'espace entre les jambes écartées, quand on est assis.

KUAR. Creuser avec le couteau dans une matière dure, percer avec le vilebrequin.

KUĒ. Faible, sans force pour le travail. *Inh bõngai kòp bõngai* —, *inh uh kò hanho ĩk de*, moi, faible et inhabile en tout, je n'ai pas la prétention de me marier. (Formule ordinaire des jeunes gens, quand on commence à leur parler de mariage.)

KUEK. [V. KUĀK]

KUĒL. Insister pour obtenir une chose convoitée.

KUĒNG. Entourer d'une haie improvisée un espace de terrain (un champ au milieu de la forêt). || *Mĩ* — *dò kon*, la mère durant son sommeil serre son enfant entre ses bras. || Un quartier, un coin du village. — *nhon uh kò tòng de hmõi tò* —

KUN

187

iem, dans notre quartier on n'a pas entendu qu'on pleurait dans le vôtre.

KŪÉR. Nettoyer, en raclant, l'intérieur d'un vase, forer, faire un trou en raclant peu à peu. — *tāng*, curer sa pipe.

KUH. Arbre dont le bois à la longue devient d'un beau noir. (C'est le *gô* des Annamites.)

KUH. Incliner la tête et quelque peu l'épaule. || Prier. — *kò Bă Iang*, prier Dieu.

KŪI. Cri des Bahnars. — *iōi*, cri indiquant que tout est tranquille, et qu'il n'y a rien à craindre.

KUI. Tortiller. — *tōley*, tortiller une corde. [V. KŌNUI]

KUY. Se coucher, être couché, passer la nuit quelque part, dormir. — *uh kò tēp*, être couché sans pouvoir dormir.

KUK. Le manche crochu de la hache. (Il ne lui est adapté que quand on l'emploie pour certains travaux, v. g. pour creuser un cercueil, une barque.)

KUNG. Épilepsie, épileptique. *Chēng* —, même sens.

KUNG. Pièce de bois entaillée qui sert d'escalier pour monter dans les maisons. *Kōnao* —, degrés de cet escalier. *Jōng* —, pied de l'escalier; maison, famille. *Pōley iem dôm to jōng* —? combien y a-t-il de maisons dans votre village? (En ce dernier sens, on dit indifféremment *hnam*, *unh*, ou *jōng kung*.)

KUNH. Courber; se plier, s'incliner, se courber. — *dò kòl*, baisser la tête. *Bā bôn* — *boih*, les épis de notre riz s'inclinent (c. à. d. notre riz est presque mûr).

KUŌL. Aboyer, flairer. [V. HÓDRŪNG]

KUOT, GUÓT, GŌT. Graver dans son esprit, dans son cœur, réfléchir mûrement. — *dò don*, même sens.

KŪP. Baisser profondément la tête; se prosterner, adorer. *Iem — ming pòm Bă Iang*, adorez Dieu et n'adorez que lui.

KUR. Nom que les Bahnars donnent au Cambodge et aux Cambodgiens. *Bók Lao, brók* —, devenir esclave. [V. LAO]

KUR, HABŌ —. Le maïs. *Gò habō* —, faire la moisson de maïs.

KŪ. C'est indifférent, peu importe. — *ka*, à tort et à travers. *Pòma — ka*, parler à tort et à travers, sans faire attention à ce qu'on dit.

L.

LA. Temps. — *ô*, en ce temps, par ce temps. — *mi*, en temps de pluie, dans la saison des pluies. — *phāng*, en temps de sécheresse. — *bel*, dans la suite, un jour. — *txò*, autrefois, jadis. — *nai*, une autre fois, en un autre temps. — *jò?* — *ìò?* quand? comment? *de brók — jò?* quand est-ce qu'on part? *Inh oa — ìò?* comment voudrais-je? (c. à. d., je ne veux pas.) *Uh kò* —, jamais. *Ūh kò — jò*, même sens.

LĀ. [V. Ā] Rejeter ce qu'on a dans la bouche. *Ně luòn*, — *gi*, n'avalez pas, rejetez.

LĀ. Séparer une portion, mettre une part de côté. *Kapò* —, buffle que le maître, qui a vendu un esclave, doit donner aux parents de l'esclave vendu. *Xa* —, manger en commun ce buffle (dans la famille de cet esclave).

LĂN

189

LĀ. Interjection placée après le verbe, et indiquant excitation, invitation. *Brök* —, allons, partons. || Quelquefois ce mot indique une certaine répugnance. *Inh uh kò oa* —, je ne veux pas, je ne crois pas devoir consentir. (On pourrait dire aussi: *Inh uh kò oa, dōn.*)

LACH. Gronder, faire des reproches, réprimander. *Uh kò xi kò inh — kò e, inh bōtho*, ce n'est pas un reproche que je vous fais, c'est une leçon que je vous donne.

LAJO, LA IO. [V. LA]

LAK. Peler, écorcher. — *akar*, ôter la peau.

LAK. *Habō* —. Coïx, *lacryma Job*. (C'est le *bo* des Annamites.)

LĀK-LAI. [V. ALĀK] Innombrable. *Bōngai* — —, une multitude innombrable.

LĀL. Volage, léger, libertin, licentieux.

LĀL, LOL. Muet; qui reste bouche close, qui ne sait pas parler à propos, en temps utile. *E — dah kikiā?* es-tu muet, ou bien quoi?

LĀM. Faux. *Xōngah* —, faux serment, parjure, se parjurer.

LĀM, HLĀM. Qui s'étend sur toute la surface. — *kò cham*, sur toute l'étendue de la place. *Mi — kò deh*, pleuvoir par tout le pays. [V. HLAM]

LĀM KÓ. Ajoutez que, en outre, de plus.

LĀN. Argile. *Teh* —, terre argileuse. *Gō* —, marmite de terre.

LĀNG. Regarder, considérer. [V. NĀNG] *Gō* —, tu vas voir (m. à. m. attends voir).

LĀNG. Sans; vide, nu. *Klak* —, ventre vide. *Akâu — lung*, nu, sans armes, sans provisions, etc.

Kuy — *la*, coucher exposé aux injures de l'air, à la belle étoile, sans couverture, sans feu. *Dao* — *lieng*, le sabre nu, dégainé.

LĀNG, JI —. Maladie d'entrailles propre aux petits enfants.

LĀNG. Étendre, développer, exposer, expliquer, révéler, ouvrir, délier, délivrer. — *ti*, ouvrir la main. — *dik*, délier un esclave, le mettre en liberté. — *kapô*, délier les buffles. — *bònoh tòngla*, ouvrir son cœur, manifester ses sentiments. — *tòdrong Bă Iang*, exposer, enseigner la doctrine.

LANH. Gagner de proche en proche, s'étendre, se communiquer (v. g. une tache d'huile, un incendie, une maladie contagieuse).

LAO. Le Laos, les Laotiens. *Dik* —, esclave laotien. *Brök* —, *brök Kur*, devenir esclave (m. à m. aller au Laos, au Cambodge).

LĀO. Être ennuyé, dégoûté, abattu au moral, triste. *Bòtho hel dik, inh — tốpă*, je suis vraiment dégoûté d'enseigner en vain.

LĀP, LOP. Submerger, couvrir, inonder, couvrir, inondé. *Cham nhon ji — kò dak di*, tout notre village est inondé. — *hnam* (mot annamite), couvrir de chaume une maison.

LĀP. Suffisant, assez, convenable, proportionné, en rapport, médiocre. — *kò nhon pùbn nu*, c'est suffisant pour nous quatre. — *dang oa*, convenable et à souhait. *Ně atam, jĩ — dang nõ*, n'ajoutez rien, c'est assez comme cela. *Ioch* —, péché véniel.

LĀR. Ouvrir, s'épanouir. — *mat*, ouvrir les yeux. *Arāng ji — boih*, la fleur s'est épanouie.

LĀR. [V. LIR]

LĀT, TĀNG —. Plat. — *jăk, tăng — jăk*, s'aplatir, devenir plat.

LEH

191

LĀT. Fouler, marcher sur. — *dak*, — *kò dak*, passer à gué un cours d'eau.

LE. Laisser, poser, abandonner, permettre. — *xò hònỗ*, laissez-le là. *Tông uh kò oa*, — *gi*, laisse, si tu ne veux pas. — *akăn*, abandonner sa femme, divorcer.

LE, LĒY, LĒI. Ainsi, de cette manière. (*Lễ* comme cela; *lỗ*, comme ceci.) *Tông* —, s'il en est ainsi. *Mònhang kò* —, malgré cela. *Mả* —, néanmoins.

LĒ. Toile blanche plus étroite et moins longue que le *khăn*. (Deux *lê* valent un beau *khăn*.)

LE, LĒ LE! (après un verbe) Plût à Dieu que! *Dây kò inh* —! que n'ai-je? plût à Dieu que j'eusse!

LECH, LĒK. Sortir, produire. — *tòmam*, sortir des marchandises, les livrer. — *tò agah*, produire au grand jour. || Sortir de, tirer son origine. *Nar* —, lever du soleil. *Hajoh nònỗ* — *kikiâ tiò kòngh?* d'un enfant comme celui-ci, que sortira-t-il un jour? || Sortir (absolument), aller travailler aux champs. *Drôu iem hâm* —? sortez-vous aujourd'hui? allez-vous travailler aux champs?

LEH. Cueillir, détacher. — *kòpaih*, ramasser, cueillir le coton.

LEH. Céder, avoir le dessous, s'avouer vaincu; trouver étonnant. *Uh kò* — *kò bu*, ne le céder à personne. *Inh du* —, cela m'étonne aussi.

LEH. Se détendre, partir (en parlant d'un arc, d'un piège, d'un coup, etc.). *Dăk inh* — *hoh*, la lance de mon piège est partie d'elle-même, sans cause connue. *Lôet kò* — *dăk*, périr percé dans un piège. *Mả* — *dăk!* que je périsse dans un piège! (imprécation.)

LEY. [V. LĒ] Ainsi, de cette manière-là.

LEK LŌK. De différentes espèces, très-variés. *Tòmam* — —, objets divers, curieux. *Bôngai* — —, un homme changeant, bizarre. *Pòma* — —, discours sans suite, hors d'œuvre. || On dit aussi avec redoublement *lòlèk lòlòk*. *Ne pòjai kò bòn* — —, ne venez pas nous rapporter tous ces contes.

LĒK. [V. BŌLŌK] Étain.

LĒK. Se dissoudre, se consumer, être complètement détruit, anéanti. *Boh bòn — jāk di*, tout notre sel s'est fondu.

LĒK. [V. LŌK] Étendre, joncher. — *xakòk*, étendre une natte.

LELE. Savoir, connaître. *Bu — ? qui le sait?* *Tônglâ dim* —, *bòtho de liliâ?* ce qu'on ignore encore soi-même, comment pouvoir l'enseigner aux autres? || Être du ressort, avoir autorité, charge. *Tòdrong mònò, inh. uh kò* —, cette affaire ne me regarde pas, je ne la sais pas (c. à. d. je ne suis pas tenu de la savoir, de m'en occuper). *Fi pòm bók — tòdrong mònò*, il n'y a que le Père qui sache, qui puisse vous répondre là-dessus.

LEM. Mouiller de salive le bout de ses doigts. (Sorte de provocation, de défi, de promesse mutuelle.)

LĒM. Coudre les rebords d'un habit, d'un morceau d'étoffe, pour l'empêcher de s'effiler. (Ourler se dirait *gom*.)

LĒN, NGAM —. Douceur fade, doucereux.

LĒNG-LŌNG. Qui n'est pas d'aplomb, qui vacille, qui n'est pas bien équilibré. *Plung* — —, barque qui ne se tient pas d'aplomb sur l'eau. *Těng* — —, penché d'un côté. *Bròk tềng* — —, marcher une épaule plus basse que l'autre.

LÏN

193

LĒP. Sauterelles qui ravagent les moissons. *Xănăm* —, l'année des sauterelles, où elles ravagèrent tout.

LĒR. Espèce de grillon. *Xir* —, creuser le sable pour en prendre (afin de les manger).

LĪ. S'en aller à la dérobée, s'esquiver. *Xò — jāk iu kò de to xòrē*, il s'est esquivé de peur qu'on ne lui réclamât sa dette.

LI, KAPÔ —. [V. GÓU] Très gros buffle.

LI-LŎN, LI-LŎN. Le Déluge.

LIĀ, KIĀ. Gingembre.

LĪEL. Tirer la langue. — *lòpiet*, même sens.

LIĒM, LŎNG. Bon, beau, bien. — *akâu*, se porter bien. *Uh kò — akâu*, être indisposé, malade. *De mǎ* —, les bons.

LIENG. Nu. *Dao* —, le sabre nu. [V. LǎNG LIENG]

LĪET. Renversé, se renverser, se coucher, être couché à terre (en parlant des hautes herbes, du riz dans les champs). *Bā — kò khial*, le vent a renversé notre riz.

LIH. Avorter (en parlant des animaux). [Pour les femmes, V. RUNG.]

LILIĀ, LILIO. Comment? pourquoi? quoi? *De khan* —? que dit-on? comment parle-t-on? — *pòm*? comment faire?

LĪM, — *hnam*. Couvrir de chaume une maison.

LĪN: Gencives. *Bòr — hoh*, gencives dégarnies de dents.

LĪNH. Espèce de mouche. *Bòr xa —, xa long* —, rabâcher. (Allusion aux évolutions mille fois répétées de cette mouche aux alentours de son

nid.) *Inh uh kò oa xa long* —, je ne veux pas qu'on rabâche toujours la même chose.

LING. *Ling...ngäl*. Ne faire que, faire sans cesse une même chose, toujours. — *hul kò de*, — *hul kò de ngäl*, se mettre sans cesse en colère, ne faire que cela. || — *lang*. Toujours, perpétuellement, éternellement. *Jònāp* — —, le bonheur éternel. *Erik* — —, la vie éternelle.

LIÓH. Lécher. *Kǎ* — *xòbbâu*, le chien lèche les plaies.

LIP. Petit insecte.

LIR. Sans interruption, constamment, continuellement, sans cesse, toujours. — *lār*, même sens. *Anul* — —, s'amuser toujours, ne faire rien autre chose.

LĪT. S'alarmer, être anxieux. *Ně khan kikiā iu kò de* —, n'en dites rien, de peur qu'on ne s'alarme.

LŎ. Grandi, déjà grand (opposé à *ioh*, petit.) — *ioh di*, grands et petits, tous. (*Lǎ* ne se dit pas des choses.)

LÔ. Ainsi, de cette manière, comme ceci. [V. LE]

LO. Organes de la génération dans l'homme. (On doit bien se garder de dire ce mot tout-à-fait déshonnête.) *Tǎ* —, commerce charnel. [V. TĒ]

LÔET. Mourir. — *mǎl*, s'évanouir, évanoui. — *hòdräl*, mourir subitement. — *kòñǎ*, mourir de mauvaise mort. (Toute mort violente, volontaire ou accidentelle, est regardée comme mauvaise par les Bahnars payens.)

LOIH. Tondre. — *xǎk*, couper les cheveux.

LÔI. (signe du comparatif.) Plus, davantage.

LÓT. Petit panier destiné à mettre du sel. (Il contient à peu près le quart d'un *pòm*.)

LÔT. Entrer en se baissant.

LÔU. [V. LÔ, ainsi; les deux mots ont le même sens.]

LÒ. Beaucoup, nombreux. — *lång*, — *lêng*, à foison, très nombreux.

LÓBAT. [V. RÓBAT] Flexible, maniable, pas dur, mou. *Long* —, bois flexible. *Teh* —, terre facile à pénétrer, à labourer. || *Pòma* —, parler un langage conciliant, qu'on écoute avec plaisir, parler facilement, avoir la parole facile.

LÓH. Permettre, consentir, céder, donner. *Ně* — *de pòma lě*, ne permettez pas qu'on parle ainsi. *E hām — kò inh dao e?* me cédez-vous, me donnez-vous votre sabre, me permettez-vous de m'en servir? etc.

LÓK. Retourner, tourner de travers, sens dessus dessous.

LÓK. [V. LÉK] Étendre. — *xakòk*, étendre une natte.

LÓL. [V. LÂL] Muet. *klik* —, sourd-muet. *Bòr* —, *don klik*, n'avoir ni talent pour parler, ni intelligence pour comprendre.

LÓ-LA. Cancrelas.

LÓLĀN. S'étendre en rampant (v. g. le lierre, et autres plantes ou herbes.) *Tòley tól jì — jâp kò hòtu*, les tiges de citrouilles se sont étendues par tout l'ancien village.

LÓLĒNG. Traîner en longueur, agir lentement, mollement, nonchalamment. *Ně* — *ně pòhòi*, ne soyez ni lambin ni mou.

LU

197

LÓLĚP. Qui ne tient pas fermement. *Ti* —, main qui laisse tomber tout ce qu'elle tient; étourdi, inattentif, léger.

LÓLĚĹ. Bavard, qui parle inconsidérément.

LÓLOH. Déblayer un trou, une rigole, nettoyer avec une baguette un tuyau, un tube. || *Bbr* —, *bôngai* —, qui ne sait rien taire, qui produit tout ce qu'il sait, indiscret.

LÓLUT. Imprudent, irréfléchi, trop empressé de parler où d'agir avant toute réflexion.

LÓM. En, dans, pendant, lorsque, à. — *hmam*, dans la maison. — *don* — *jòhngâm*, en son esprit, dans son cœur. — *kech*, à la moisson. — *oây tò-dam*, pendant l'adolescence. — *nò*, en cet endroit. — *xò bòlò txò*, lorsqu'il eut cette maladie.

LÓMŌ. [V. RŌMŌ] Bœuf (en général). — *akân*, vache. — *tonò*, taureau.

LÓMÓ. Souvent, bien souvent, bien des fois. *Bòdrò, ji xòrú* —, il arrive souvent qu'on perde au commerce.

LÓNG. [V. LIĚM] Beau, bon, bien. *Ling* —, parfaitement bon, essentiellement bon, ou beau.

LŌP. [V. LĀP] Couvrir, inonder.

LŌPIET. [V. RŌPIET] La langue. *Liłl* —, tirer la langue.

LŌR. Écraser sous les pieds, fouler, marcher sur.

LŌT, LĀT. Emoussé. || Confus, honteux, réduit au silence. *Ih jet xò, xò* — *jāk, uh kò ha ming nòr*, quand vous l'avez interrogé, il n'a pas su, dans sa confusion, dire une seule parole.

LU. Avoir de l'appétit, pouvoir manger, trouver du goût aux mets. *Dòng iüng bòlò, inh nao* —

kò xa drou, depuis ma fièvre, c'est aujourd'hui que je commence à trouver du goût à la nourriture.

LU, GE —. Espèce de jarre assez estimée.

LUỒ. [V. XÓLUÓ]

LUI. Croire, se confier, obéir, céder, acquiescer, consentir. — *ming pôm Bả Iàng dik*, croire en un seul Dieu. *De bòtho, xò uh kò oa* —, on le conseille, il ne veut pas croire.

LUIH. [V. TÓLUIH]

LŪK. Outre mesure, follement. *Et xik* —, boire du vin à l'excès.

LŪK-LÒK. Mêlé, mélange, confusion, confusement. *Pòjai Bahnar* — — *kò Xòdang*, mêler dans son langage le *Bahnar* et le *Sedang*.

LŪM. [V. LŌM] Mettre en rouleau, enrrouler, envelopper.

LŪN. Pouvoir être contenu, avoir la capacité pour contenir. *Bôngai dôm nò, hnam nhon uh kò* —, notre maison ne peut pas contenir tout ce monde.

LŪNG. Incapable, inhabile, maladroit, qui ne sait aucun métier. *Tòoây kikiâ bôngai — nònd?* pourquoi garder chez soi un tel homme inhabile en tout?

LŪÒN. Avaler, dévorer. — *ming hbludn*, avaler une gorgée. *Kla — xò*, le tigre l'a dévoré. *Bò — khey*, — *mat nar*, éclipse de lune, de soleil. (Les Bahnars s'imaginent, comme les Chinois, qu'un monstre les dévore.)

LUP. Se cacher le visage et la tête en se baisant, se voiler la tête.

LŪR. Aller, courir tête baissée, sortir de chez soi et se mettre en route malgré les vents et la pluie,

MǞ

199

LŮT. Ficher, enfoncer. — *long*, ficher, enfoncer un bois, un bâton en terre.

LŮT, PLEY —. Bouton d'habit. [V. NŮT]

LŮT. Se laisser duper. *Bôngai'* —, homme trop crédule, qui se laisse facilement tromper.

LŮT. Pire, inférieur, moindre; moins. (Il se met après l'adjectif.) *Kônĩ* —, encore plus mauvais, encore pire. *Bők mônõ ji kòtul, chong bők môtõ ji kòtul* —, celui-ci est maladroit, mais celui-là l'est bien davantage.

NOTA. Plusieurs mots commençant indifféremment par *Lo'* ou par *Ro'*, il faut chercher à la lettre R ceux qui auraient été omis à la lettre L.

M.

MǞ. Expression employée en divers sens. Placée devant un adjectif, elle en fait un adverbe: *Pòngõ*, prudent, circonspect; — *pòngõ*, prudemment, avec prudence. || Devant un nombre cardinal, elle le rend ordinal: *Ming jit*, dix; — *ming jit*, dixième. || Elle est souvent employée comme pronom relatif, qui, que, dont, où, etc.: *Bôngai* — *lòet hây*, l'homme qui vient de mourir. *Dram* — *de an kò ã*, la jarre qu'on vous a donnée. *Tòdrong* — *inh pòma pang ã*, l'affaire dont je vous ai parlé. *Pòley* — *ã oa nam*, le village où vous voulez aller. *Hnam* — *de tòlach iõng bri*, la maison où l'on s'est disputé hier. || (au commencement d'une phrase ou d'un membre de phrase.) Que, quoique, quand même, si même, soit. — *lòët kò inh tòng...*, que je meure! si ... — *de anũk dòmjb, ã ne lui*, quoi qu'on fasse pour vous y engager, ne cédez pas. — *tih* — *ioh*, soit grands soit petits. || Entre deux verbes, elle forme avec le second une locution adverbiale: *E ling pòma* — *pòhul de*, vous parlez toujours de manière à provoquer la colère des gens. (Ne pas confondre *MǞ*

et *Athai*: ce dernier marque l'intention, le but; l'autre marque plutôt la manière, le résultat, même non voulu.) [V. ATHAI]

MĀ. Empan mesuré en courbe. *Ḡđ t̄p̄đk* —, une marmite de sept emfans. [V. XODĀ]

MA. Oncle, frère ou cousin de la mère plus jeune qu'elle, beau-frère, mari d'une sœur ou d'une cousine cadette.

MĀ. Droit, droite. *Ti gah* —, la main droite. *Gah* —, le côté droit. — *ngieo*, à droite et à gauche. *Xem* —, les oiseaux chantent à droite du chemin (superst.)

MAH. Or, d'or, en or. *Dak* —, dorure. *Pik dak* —, dorer. *Erē* —, chercher de l'or.

MAH. Suffire, suffisant; avoir assez. *Poi đđm n̄đ h̄am* — *k̄đ iem?* cette quantité de riz vous suffit-elle? *Fi* —, oui, c'est suffisant. || Être encore en appétit. *T̄ong ōay* —, *xa m̄bi*, si vous êtes encore en appétit, continuez de manger. || Daigner. *X̄đ uh k̄đ* — *hūē n̄ng inh*, il ne daigne pas me regarder.

MAHĀ. A plus forte raison, *a fortiori*, bien plus, bien moins. *E k̄han ē uh k̄đ oa*, — *inh*, vous dites que vous ne voulez pas, je le veux bien moins, moi.

MAHĀM. (mot *r̄ongao*). Sang. [V. PHĀM]

MAHANG, BAHANG, AMPRÉ, AMRÉ. (On dit l'un ou l'autre, selon les localités.) Piment.

MAI. Bru; femme du petit-fils, d'un neveu, ou d'un petit-neveu. *Ong* —, mari et femme. *Iđk ong* —, se marier. *P̄đjai ong* —, s'entremettre pour un mariage. *Plah ong* — *de*, commettre un adultère.

MAI-NING. La planète Vénus.

MAN

201

MĀY. Mettre en réserve; mettre, poser. — *tò-bǎng*, desservir. — *tajò?* où mettre cela?

MAIH. Cuivre.

MAJÓ, MĀ IÓ. Lequel. *E iók* —, *an kò inh* —? lequel prenez-vous, et lequel me donnez-vous?

MĀK. A la charge. — *kò inh*, je m'en charge, j'en répons. *Tòng xò hiông* — *kò ẽ*, si cela s'égare, tant pis pour vous.

MĀL. Regarder, la main en abat-jour au dessus des yeux.

MĀM. Mâcher la nourriture à un tout petit enfant.

MĀM. Téter. — *toh mế*, sucer le sein de sa mère. — *trẻng*, tenir à la bouche le tube à boire le vin.

MĀM. *Káp* —, se mordre les lèvres.

MĀM. Fer. *Ik* —, scorie de fer. — *aràng*, fer bien trempé, bon fer. — *gòxàng*, fer rouillé. *Gò-xàng* —, rouille.

MĀM. (à la fin d'un phrase.) Certes, sans doute. (sens assez vague.)

MĀN. [V. MĀY] Mettre en réserve, poser, mettre. (Les mots *đông*, *máy*, et *màn* sont synonymes.)

MĀN. Mouler, faire des ouvrages d'argile. — *gỗ*, — *tàng*, faire une marmite, une pipe de terre.

MANĀM. A la bonne heure, mais...; c'est vrai, mais...

MANĀT. Avoir pitié, compassion, aimer (affection de supérieur à inférieur). *Ó Bǎ Iàng, ih* — *kò inh*, mon Dieu, ayez pitié de moi. — *kò de mắ đònuh hin*, aimer les pauvres, leur faire l'aumône (les aimer effectivement). — *kò ẽ*, — *kò ỉem*, je te

salue, je vous salue. (C'est la formule ordinaire; la formule *Inh hmäch kò ē, kò iem*, est plus solennelle, mais beaucoup moins en usage.)

MANG. Fois. *Ming* —, une fois. *Pa* —, encore une fois. *Uh kò ia* —, jamais, pas une seule fois. — *xāng*, une fois pour toutes, en un mot, pour en finir.

MANG. Porte. — *tòm*, porte principale. — *mők*, petites portes latérales. — *kòdang*, portes d'entrée dans les chambres. [V. KÓDĀNG] — *rak*, poulailler. — *jāng*, porte d'entrée du village.

MANG. La nuit; il fait nuit. — *kònh*, la nuit prochaine. — *hāy*, la nuit dernière. — *mu*, — *măt*, ténèbres, nuit obscure. *Oāy lòm* — *mu*, rester au milieu des ténèbres, dans l'obscurité. — *klam*, tard, bien avant dans la nuit. — *nar*, jour et nuit. *Tò-gubt* —, marquer, fixer les nuits (les jours). — *ji kòtèk*, le jour fixé est arrivé.

MANG-XĀNG. [V. MANG, fois.]

MANG-RĀK. [V. MANG, porte.]

MĀNG. Frapper, corriger avec le rotin, employer la correction corporelle.

MĀNG. (En réponse.) Oui, vraiment, c'est bien cela, cela va sans dire.

MĀNG. Numéral des pièges et semblables choses. *Pam bar* —, deux nasses. *Dāk peng* —, trois pièges à lance.

MAN. Duel de la troisième personne. — *xò*, eux deux. — *háp*, même sens.

MĀR. Se mettre en garde, se tenir sur ses gardes, en éveil. — *kò iem, de āng tòmoi*, tenez-vous sur vos gardes, on parle d'ennemis en campagne. *Nhon ji* — *līng lāng*, nous nous tenons constamment en éveil.

MEH

203

MĀR. Ombrageux, craintif, indompté (en parlant des animaux, du gibier.)

MAT. [V. DRAM] La plus petite unité de valeur, environ 10 centimes. (Elle est représentée par une piochette, un collier de verroterie, une feuille d'étain, un tube de tabac, un pain de cire, etc., etc.)

MĀT. Œil. *Muh* —, visage. *Lār* —, ouvrir les yeux. — *tōl*, aveugle. — *nar*, le soleil. || Nom. — *ē bu?* quel est votre nom? || *Pòlang* —, les individus, le nombre des personnes. *Hnam iem, pòlang* — *dòm?* combien êtes-vous dans votre maison? || — *jōng*, cheville du pied. — *ka*, espèce de cor au pied. — *long*, endroits de l'arbre d'où sortent les branches.

MAT-MIH, MIH. Vous deux. — — *hâm nhong oh? nhi j̄ ming pôm m̄, b̄ xara*, vous deux êtes-vous frères? nous sommes tous deux frères utérins.

MĀT-NAR. Le soleil. [V. MĀT]

MAU. Penser, réfléchir. — *don*, penser dans son esprit. *Don* —, la pensée, l'intelligence.

MĒ. Mère. — *b̄*, mère et père. (En Bahnar c'est ainsi qu'on doit dire, et non pas: père et mère.)

MĒ-KRA. [V. KĀ] Tante, sœur aînée du père, cousines du père plus âgées que lui.

MĒ. [V. XEM, XIEM] Nourrir, entretenir, faire subsister. *Feju-Krito* — *bòn pang akâu pham t̄ngla di*, Jésus-Christ nous nourrit de son propre corps et de son propre sang.

MEH. Glaner. — *xòmiet*, ramasser, recueillir les glanes. (Parfois on emploie ce mot par litote pour *kech*, moissonner; ainsi on dit très bien: — *kon b̄, kon b̄lah*, glaner notre chétif riz, nos cosses de riz, bien qu'on fasse une vraie moisson.)

MĒK. [V. MAH] Suffire, suffisant. *Tông uh kò* —, *řók hamang*, s'il n'y en a pas assez, prenez-en encore. || Daigner. *Inh uh kò* — *iu kò xò*, je dédaigne de le craindre (il n'a pas ce qu'il faut pour que je le craigne).

MĒK. Oncle, frère ou cousin du père plus jeune que lui. || Beau-père (le second mari de la mère).

MEM. Regretter, être affligé de la perte d'une personne aimée, avoir pitié. — *řé, ò dām!* que je te regrette, mon fils!

MENG, MĀ —. Vite, promptement.

MĒNG, MĀ —. Avec soin, avec application. *Kikiá xò bò, ji bò mǎ* —, tout le travail qu'il fait, il le fait avec soin.

MENG-DON. Le haut de la joue. *Tap* — —, donner un soufflet.

MEO. Chat.

MĒO, MĒU. Manche crochu de la piochette.

MĒT. Planter ou ficher en oblique, de biais. — *xòřong*, planter les lancettes (on les plante un peu penchées.)

MĒT-MŌT. Se préparer, faire les préparatifs nécessaires, mettre tout en ordre. — — *nam tð-moi*, faire ses préparatifs de voyage. — — *nam hnhâm tðngla*, se préparer pour la confession.

MĒT. Aimer, avoir du goût pour. — *řúk*, avoir une passion pour, être adonné, avoir la passion de. *De hajoh* — *kò pley*, les enfants aiment les fruits. — *kò xit řúk*, avoir la passion du vin.

MĒU. [V. MĒO]

MI. Pleuvoir. *Dak* —, la pluie, eau de pluie. — *řru*, pleuvoir à verse. *Piǎn* —, la saison des pluies. — *hngäch*, pluies continuelles.

MŌ

205

MI. Beau-frère, belle-sœur, mariés à un frère ou une sœur aînée.

MIH. Oncle, frère aîné de la mère, frère aîné de l'époux, ou de l'épouse.

MIH. [V. MAT-MIH] Vous deux.

MIK. Teindre en frottant, marquer avec une couleur.

MIL. Se fâcher, se mettre en colère, s'impatienter.

MIM. Espèce de buffle sauvage.

MING. Un. (Si *un* est suivi d'un autre mot, il faut dire *ming*; dans le cas contraire, on doit dire *mōnh* : *Ming jit mōnh*, onze.)

MĪNG. Réparer, restaurer, rétablir, amender, corriger. — *hnam*, réparer une maison. — *dò bònòh*, purifier, amender, corriger ses affections. — *dò don*, rectifier son intention.

MĪNG. Jeter un sort, un maléfice.

MIR. Champ. *Bò* —, travailler aux champs, se livrer aux travaux des champs. — *rām*, nouveau champ. — *puh klong*, champ où l'on a fait une première récolte. — *puh rŭng*, vieux champ.

MIT. (mot annamite) Jaquier. *Pley* —, fruit du jaquier.

MŌ. (toujours au voc.) O ma fille. [V. NEY, UŌNG]

MŌ. Organes sexuels de la femme (expression absolument obscène, qu'il ne faut jamais employer). *Tě* — *mě!* que tu aies commerce avec ta mère! (Imprécation.)

MŌ. Teinture noire. *Ao* —, habit noir, ou bleu très foncé.

MŌËT, Plonger dans l'eau et retenir sa respiration. — *dak*, épreuve de l'eau.

MOH. Bien portant, avec un certain embompoint.

MOH. [V. MU]

MOIH. Désirer ardemment. — *dibal*, se passionner, s'amouracher l'un de l'autre. — *iöch*, mauvais désir. *Fáp plenh jáp teh, inh* — *kikiá*, à *Bá Ianh inh, tòng uh kò pòm ih*, au ciel et sur la terre, que désiré-je, mon Dieu, sinon vous seul?

MŌK. Prendre la nourriture avec les doigts. — *pang ti*, même sens.

MŌK. Jaunissant (en parlant du riz dans les champs). *Bā bòn ji* — *boih*, notre riz est presque mûr, il commence à jaunir.

MŌL, LŌËT —. S'évanouir, tomber en faiblesse, perdre connaissance.

MŌL. Assez, c'est assez. — *dang nŏ*, c'est suffisant comme cela.

MON. Neveu, nièce, les enfants des cousins. (Un homme âgé, un supérieur, un maître peuvent appeler *kon* —, *oh* —, tous les jeunes gens.)

MŌN, MŌN. Prendre la nourriture avec trois doigts, le pouce, l'index et le medius. (Avec le pouce et l'index seuls ce serait *těp*.)

MŌNG, — CHING, — GONG. Le tamtam, le gong qui a le son le plus aigu, le ton le plus élevé, dans un assortiment.

MŌNG. La pièce moyenne dans un assortiment de gongs, de tamtam.

MŌNG. Restituer en valeur, faire compensation, défrayer, compenser. *Atók bā* — *habō*, emprunter du riz et le payer en maïs. *Xa mǎ tǒpǎ* —

MÓM

207

kò harah iǒng bri, mangez bien pour compenser la faim d'hier.

MÓU. [V. BÓU] Exhaler une odeur, sentir bon ou mauvais. — *phu*, bonne odeur, sentir bon. — *óm*, odeur de pourriture. || (seul et sans adjectif) Sentir mauvais, odeur désagréable; gâté. *Ka mǒnǒ* — *boih*, ces poissons commencent à se gâter.

MÓI. D'abord, préalablement. *Mau don* — *kònh pǒjai*, réfléchir d'abord et parler ensuite.

MÓL. Être dégoûté. *Xa dunh ming tǒdrong nǎ-nai*, *bu uh kò* — ? qui ne serait dégoûté à la longue de manger toujours les mêmes choses?

MÓLÂU. (mot *hagu* synonyme de *kòdǒ*.) Avoir honte, rougir.

MÓLÉ. [pour Mǎ LE] Néanmoins, malgré cela, et cependant, bien qu'il en soit ainsi. *E ji areh kò inh*, — *inh oây manāt kò ē*, tu me hais, et malgré cela j'ai toujours pitié de toi.

MÓLEH, ou mieux BÓLEH. Saigner, tuer en tirant le sang.

MÓMAI. Sœur aînée. — *oh*, sœurs, cousines. *Bre nhong oh ǐk bre* — *oh*, les deux frères épousent les deux sœurs.

MÓMANG. Sombre, obscur, obscurité. — *mi*, nuage noir précurseur de la pluie.

MÓMÂNG, MÓMÔNG. Sans respect ni pudeur. *Bǒngai* — ! *uh kò kòdǒ kò pǒjai bruh dǒngir de kòdra*, quel impudent! il ne rougit pas de tenir des propos obscènes devant ses parents!

MÓMÂU. • Champignon.

MÓMŮ. Tâtonner, aller à tâtons.

MÓMONG, MÓMUNG. Creux. (opposé à *dǒl*.)

MÓMÓNH. Murmurer, se plaindre. *Mǎ inh rǒgey pang xò*, *xò oây* —, j'ai beau être généreux

envers lui, il trouve encore à se plaindre. *Tông ẽ anát, nẽ* —, *pòdông mã xôn, kònh Bả Iàng gô apah*, si vous êtes dans la tribulation ne murmurez pas, soyez patient, et Dieu sera votre récompense.

MÓMÓT, ROMÓT, RÓMUÓT. Avoir horreur. *Bu uh kò* — *gô pãng pòma lẽ?* qui n'écouterait avec horreur de tels propos? *Inh* — *kò bók pham*, la vue du sang me fait horreur.

MÓMUR. Grommeler, murmurer entre les dents.

MÒN. Sentir, éprouver une sensation. *E hãm* — *ji?* sentez-vous de la douleur? souffrez-vous? || Avoir conscience. *Inh uh kò* — *pòjai ioch*, je n'ai pas conscience d'avoir mal parlé.

MÓNĀ. [V. BÓNĀ] Prisonnier de guerre.

MÓNĀ, MÓNĪ MONĀ. Quoique..., cependant; oui, mais...; sans doute, mais. [V. MANĀM, qui a à peu près le même sens.]

MÓNA, MÓNAH. Les uns, une partie, les autres. — *oã* — *uh*, les uns le veulent et les autres non.

MÓNAL. [V. BÓNAL] Carré de toile que les femmes cousent à leur jupe, par derrière.

MONÉ. (Pour *mã nẽ, mã ẽ, mã áy.*) Cette personne, cette chose là même (corrélatif de *mã id, mbjò*). *E khan kò ẽ oa ruýt jò mã de tech, inh du moi* *oa ruýt* — *ra*, vous dites que vous voulez acheter la jarre qui est en vente, c'est précisément celle-là que je désire acheter moi aussi.

MÓNENG. Corde ou rotin qu'on passe dans le mufle des bœufs et autres animaux.

MÓNGANG. [V. BÓNGANG] Grosse fourmi noire dont la morsure est douloureuse assez longtemps.

MUH

209

MÓNHĀ. Luisant, brillant, briller. *Ji —, chong uh kò xi mah*, c'est brillant, mais ce n'est pas de l'or.

MÓNHĀN. [V. BÓNHĀN] Se refuser à, refuser, résister. *Xò — kò iók*, il refuse, il ne veut pas accepter. *Xò — kò tiâ*, il refuse de me suivre.

MONHANG KO. Quoique, bien que. — *kò Ì*, malgré cela.

MÓNHAU, MÓNHAU - MÓNHAU. (D'ordinaire on répète le mot.) Parler confusément, tous ensemble, et avec bruit. *Tòhlam —*, converser bruyamment et avec confusion.

MÓNŎ, MĂ NŎ. Ceci, cet objet-ci. *Mir —*, ce champ-ci, ce champ que voilà. *Iók —, inh gò iók mòtò*, prenez celui-ci, je prendrai celui-là.

MÓTŎ. Celui-là, cet objet-là. [V. MÓNŎ]

MRŌNG. Thésauriser, amasser peu-à-peu, et conserver. *Xò ji — òng txò, kòna ji lò*, il ramasse et met de côté depuis longtemps, voilà pourquoi il a beaucoup.

MRŌM. Flèche, coup de flèche, blessure. *Pannah — mām*, tirer avec des flèches de fer. *Xòbur bar —*, deux blessures.

MU. Groupe, bande. — *nhon uh kò bu kòdâu*, dans notre groupe personne n'a pris la fuite.

MUCH. Chuchotter. — — *kikiâ, iêm tòtò?* que chuchotez-vous vous autres là-bas?

MUH. Le nez. — *măt*, le visage. || Pointe, bout. — *xang*, — *dao*, la pointe du couteau, du sabre.

MUH, GE —. Espèce de jarre qui vaut quatre *muk*.

MUHUM. Faire réparation d'honneur. [V. POKRA, PÓLIEM] — *pòkra*, — *pòliem*, même sens.

MUIH. Abattre les arbres et déblayer le terrain dans la forêt, pour faire un nouveau champ.

MŮK. Unité numérique de la valeur de dix *mat*. || Biens meubles, marchandises. — *dram*, même sens.

MŮK. Moisi, se moisir (en parlant du linge, des vêtements).

MUM. Coin (en général); coins de la maison. *Túk tò* —, jeter dans un coin.

MŪN. Surabonder, regorger.

MUR. Paroles indécentes, obscènes. *Bruh* —, même sens. *Bôngai bruh* —, homme au langage obscène.

MUR. Irruption des poissons dans la campagne inondée. *Xănăm ô, ka đim* —, cette année les poissons ne se sont pas encore répandus dans la campagne.

MUT. Entrer. — *tò pòley*, entrer dans le village. — *cham de*, emporter un village d'assaut. — *tò kèk*, entrer au cimetière un jour de fête superstitieuse. || Croire, se laisser persuader, se laisser duper, se laisser tromper. — *don*, consentir, entrer dans les vues, dans la manière de juger d'autrui. *Pòma uh kò* —, dire des choses incroyables, inacceptables. — *pam de*, (littéralement: se laisser prendre au piège,) se laisser duper, se laisser induire en erreur.

N.

NA. Rire. — *nhon*, se rire de, se moquer. *Bruch* —, sourire. — *kalâm*, rire aux éclats. *Pòòm, nê* —, gardez le sérieux, ne riez pas. — *nhon kò de*, se rire de quelqu'un.

NA. Tante, sœur aînée du père, cousines du père plus âgées que lui.

NĂN

211

NĂ. Est-ce que? — *ē adre inh?* est-ce que vous m'abandonnez?

NA. Rizières qu'on laboure à l'aide des buffles ou des bœufs. — *dak*, rizières à eau. — *kông*, rizières sèches, en terrain sans eau.

NAH. [V. MÓNAH]

NAI, ANAI. Autre. *La* —, une autre fois, en un autre temps. *Nar* —, un autre jour.

NĀY, NEY. (au vocatif.) Ma fille, mon enfant. [V. MŌ, UÔNG]

NAIH. [V. HNŪI] A contre-cœur, à son corps défendant, faute de mieux, crainte de pire. *Inh* — *tjǎ kóna inh lach kò ē*, c'est bien à contre-cœur que je vous fais des reproches.

NĂK, DĂK. Pièges consistant en un arc tendu, pour percer les sangliers, les cerfs, les daims, etc. *Gut* —, tendre ces pièges. *Leh* —, y être pris. — *xòrông*, planter des lancettes.

NAM. Aller, venir. — *tò ô*, venez ici. — *tòtò*, allez là-bas. || — *kò*, d'autant que.

NĂNG. Regarder. — *hla bar*, lire. *Huē* —, tourner la tête pour regarder, jeter les yeux. *E gô* —, tu vas voir, tu verras, tu auras de mes nouvelles. *Ból* —, essayer pour voir. *Inh* —, selon moi, d'après moi, à mon avis.

NĂNG-NAI. Penser, estimer, juger. *Inh* — — *kò xò rògey, dik kòtul iông*, je pensais qu'il était généreux; mais non, il est au contraire d'une avarice sordide.

NĂNG, TĂNG —. Droit, sans détour, franc. *Pòma táng* —, parler sans détour, sans ambages, sans respect humain.

NAO. Neuf, nouveau, nouvellement, récemment. *Ao* —, habit neuf. *Bôngai* —, homme nouveau dans le pays, encore jeune, connu depuis peu. — *truh*, nouvellement arrivé. *E* — *khan hây*, vous venez de le dire à l'instant.

NĀP. Se baisser, se courber profondément; s'humilier. *Tông uh kò* — *uh kò gòh mut*, on ne peut y entrer qu'en se baissant profondément. *Xò uh kò* —, *inh gò pònāp xò*, il ne veut pas s'abaisser pour céder, je vais, moi, l'humilier et l'abattre.

NAR. Jour, journée. *Măt* —, le soleil (l'œil du jour). — *lech*, le lever du soleil. — *dông*, midi, milieu du jour. — *mut*, coucher du soleil. — *Bă Iàng*, le dimanche. — *dieng*, jour de fête, jour chômé. — *jàng*, jour de travail. — *hlieng*, dans les occasions embarrassantes.

NĒ. Ne...pas. (*noli, nolite*.) — *pòma lě*, ne parlez pas ainsi. || *Ně kò* (pour *tông ně kò*). Si ce n'est que, à moins que, si...ne. — — *mi, bòn klaih bròk*, s'il n'avait pas plu, nous serions déjà partis.

NĒ NĒ. Eh bien? (sens interrogatif.)

NE, UAI NE. L'araignée.

NE LA! Ne faites donc pas cela.

NEH. Parcimonieux, chiche, ladre.

NEY. [V. NĀY] Ma fille, mon enfant.

NEP. Prendre, serrer avec des pinces, ou instrument semblable. *Xăng* —, ciseaux.

NĒT. Progresser peu-à-peu, avancer petit à petit. *Uh kò bôh* —, on ne voit pas de progrès, on n'avance pas. *Xem tốpu* — —, l'oiseau fait son nid petit à petit, insensiblement.

NGA, NGA-NGAI. Accepter faute de mieux, acceptable, passable. *Dim trố kò don chong inh* —

NGA

213

—, ce n'est pas à souhait, mais je m'en contente tout de même.

NGACH. Se refroidir, s'attiédir, refroidi (au propr. et au fig.). *Gđ — mđi, kđnh xa*, laissons-le se refroidir, on le mangera ensuite. *Xđ hul tam — ?* sa colère est-elle un peu passée?

NGAH. L'aurore. *Dđng kđxđ truh —*, depuis le soir jusqu'à l'aurore. || L'orifice d'un vase, d'une jarre, la margelle d'un puits. — *xđlung*, le bord d'une fosse.

NGAI, KON —. La prunelle de l'œil. || Petites statuettes et figurines grossières sur les tombes des payens.

NGĀY. (Mot annamite; signe du superlatif, que l'on place après l'adjectif.) Très, vraiment, absolument. *Liem —*, vraiment beau. *Inh uh kđ oa —*, je ne le veux pas absolument.

NGĀL. Mot qu'on place à la fin d'une phrase ou d'un membre de phrase comme complément de *lđng* placé au commencement. *Xđ lđng bđdar inh —*, il ne fait que me tromper continuellement.

NGĀL, LONG —. Chicot, ce qui reste debout d'un arbre coupé.

NGĀM. Doux, suave au goût. — *ngūt*, très doux. || On le dit parfois au figuré. *Bđr — ngūt*, paroles mielleuses, doucereuses.

NGĀM. [V. PÓNGĀM plus usité.] Garder, plonger dans.

NGANG. (mot annamite.) Absolument. *Xđ uh kđ oa —*, il ne le veut pas absolument.

NGĀP. S'affaisser et tomber. *Kđmlung xđng xđ — jđk*, il est tombé à la renverse en dđnant.

NGAR. Charbon éteint. *Buh —*, faire du charbon. *Lđng —*, bois propre à faire du charbon.

NGÂR, NGOR. Taquiner, vexer, molester, tracasser.

NGE. Nouveau-né, tout petit enfant. *Dông — truh lôt*, depuis la naissance jusqu'à la mort. (On peut le dire aussi des animaux.)

NGEH. Espérer, s'attendre. *Bu — kò xò iung lông?* qui se serait attendu à ce qu'il revînt à la vie? *Inh — pôm ē dik*, je ne compte que sur vous, je n'ai d'espérance qu'en vous. *Ně —, pa —*, ne vous y attendez pas, ne l'espérez pas.

NGEL NGOL. [V. NGIL NGUL] Branler, vaciller, être indécis, indécision.

NGÉNG. [V. NHENG] Tenace, opiniâtre. *Don —*, même sens.

NGET. Refroidi. *Poi —*, riz froid (c'est l'unique emploi de ce mot).

NGĒT. Vert, couleur d'herbe tendre. *Adrih —*, même sens. *Tòdrék bā bòn jī —*, notre riz nouvellement sorti de terre est d'un beau vert.

NGĪ. Faire en sorte. *Mă ē jāng dômjò, ē — mă nam nar tòchôt*, quelque occupé que vous soyez, faites en sorte de venir le jour convenu.

NGIEO. Gauche. *Ti gah —*, la main gauche. *Ti, xung, mā, —*, en haut, en bas, à droite, à gauche.

NGIL. Secouer la tête en signe de négation, de dissentiment, de refus; nier par signe de tête. — *kò kòl*, même sens. *Xò uh kò ha ming nòr, xò — kò kòl dik*, il n'a pas dit un mot, il a seulement secoué la tête. || — *ngul*. Branler, vaciller, tituber. *Don — —*, être dans le doute, indécis.

NGIR. Face, présence, visage, devant. *Dò —*, en face, en présence. [V. TÓNGIR] *Rong —*, devant et derrière. *Mau rong rong, — —*, considé-

NGŌ

215

rer, examiner une affaire sous toutes ses faces. || — *choh*, m. à. m. une face de travail, c.à. d. les bandes de terre que dans un champ les travailleurs défoncent successivement avec leurs piochettes. *Nhon choh bar* — *pögē*, *bar* — *kòxò*, nous avons pioché deux allées le matin, et deux le soir.

NGIR UNH. Se chauffer au foyer.

NGOH. (mot *hagu*) Le riz cuit. [V. POI, POR]

NGOH. Rester longtemps à la même place, persévérer, mettre de la constance, de la persévérance. *Nhon ji* — *tòhlam ming puòt nar*, nous sommes restés une demi-heure sur place à parler ensemble. — *apinh*, demander avec persévérance.

NGŌI. Passer le temps, se divertir, se distraire. || Se servir d'une chose. *Nam jòjòng cha* —, aller à la promenade pour passer le temps, pour se distraire. *Ao mònò de jř klaih* —, cet habit a déjà servi. *Xa* —, manger pour passer le temps, faire un goûter.

NGOI. L'ombre; figure, apparence, image. *Uh kò xi kò kla*, — *xò dik*, ce n'est pas un tigre, ce n'en est que l'ombre. — *tòpung* — *xik*, les espèces du pain et du vin.

NGŌI. Regarder en haut, lever le regard vers le ciel. — *tò plenh nar xòngòn phiel*, lever les yeux au ciel dans les moments de tristesse et d'ennui.

NGOIH. Mordre à belles dents (v. g. un fruit).

NGŌK. Cerveille.

NGŌL. Couper ras, raser. — *xòk*, couper les cheveux ras. *Kòl* —, tête chauve.

NGŌM, DAK —. Rosée, gouttes de pluie dans les feuilles, sur l'herbe. *Inh uh kò hajuih kò mi*, *hajuih kò dak* — *dik*, ce n'est pas la pluie qui m'a

mouillé ainsi, mais les broussailles et l'herbe encore couverte d'eau.

NGÖR. Rouge, rougi. (v. g. du fer rougi au feu.) *Mām* —, fer rouge.

NGÓ. Allonger la tête pour regarder. — *nǎng*, même sens.

NGÓNH. Répugner à, être opposé, ne vouloir pas. *Inh* — *kò lach bǎngai oa lǎet*, il me répugne de faire des reproches à un homme expirant.

NGOR. [V. KHOR] Molester, vexer, taquiner.

NGÓT. Lent à faire quelque chose; être retardé.

NGUĀ. Obéir, obéissant, docile. — *kò de mǎ bǎ*, obéir à son père et à sa mère. *Bǎngai* — *jǎ bǎnh kò anhá*, il est facile de commander à un homme obéissant.

NGŮK. Surabondant, à foison. — *ngǎk*, même sens (au superlatif).

NGUL. Incliner la tête en signe d'assentiment. — *kò kòl*, même sens. [V. NGIL]

NGUR, GAM —. Bleu foncé, presque violet.

NGŪT, NGAM —. Très doux au goût, très sucré.

NHA. Engin de pêche. [V. ANHA]

NHAI. Long —. chanvre. *Brai long* —, fil de chanvre.

NHĀK. Porter, apporter, emporter; amener, emmener. *E hām* — *tǎmam chil kò inh?* as-tu apporté des marchandises pour payer ta dette? — *kò inh de hojoh iem*, amenez-moi vos enfants. — *dibal*, se concerter ensemble. — *dibal iōch*, se porter mutuellement au mal.

NHĒ

217

NHĀK. Difficile. — *kikiđ?* quelle difficulté y a-t-il?

NHAM. Viande, chair. *Nar dieng kò xa* —, jour d'abstinence.

NHĀN. Gluant, visqueux, facile à adhérer. *Ba* —, riz gluant.

NHĀNG. Écho. [V. ANHĀNG]

NHAO. Laver. — *de*, — *kòl de*, baptizer quelqu'un. *Mă ē — đò akáu du uh kò klaih kò bđgri*, tu as beau te laver, tu ne seras jamais propre. (Au propr. et au fig.)

NHAP. Défunt, feu. — *bă inh*, feu mon père. *Dik inh jì lò txò, kan xò — jăk di*, j'avais beaucoup d'esclaves, ils sont tous morts.

NHĀR. Toile de couleur d'environ dix coudées ou *hăgăt*, de long.

NHĀU. Ornaments en fils de couleur, sur les cotillons ou les ceintures. *Hăbăn* —, un cotillon ou une pièce entière ainsi ornée.

NHEK. Se déplacer un peu, se mettre un peu de côté. — *biố, bre, lể inh brók tiâ nỏ*, faites un peu place, mes amis, et laissez-moi passer par là.

NHĒK. Brun noir, noir. *Bôngai* —, personne très brune. || Jus de pipe, chique. || Nègre. *Bôngai* —, nègre, négresse.

NHEM. Goûter, déguster, prendre un peu d'un mets, d'une liqueur, pour en connaître le goût, la saveur. — *năng hăm lống*, goûtez-en pour savoir si c'est bon. *Tồbăng — xa*, mets qu'on mange avec le riz.

NHEM. [V. NHUM plus usité.] Pleurer.

NHĒN. Clair, évident, manifeste, prouvé. *Pồ-lòk năng mỗi oa kò* —, regardez de près d'abord, pour être bien sûr.

NHĒNG. [V. NHĀK] Porter, apporter, emporter; amener, emmener.

NHENG. Tenace, opiniâtre, obstiné; persister. [V. NGENG]

NHER. Cligner de l'œil.

NHĒT. Herbe. — *nhôt*, même sens; toute espèce de légume, d'herbe ou de feuille, qu'on fait cuire pour manger. *Choh bur, lang* —, abattre les arbustes, faire les herbes. (*Nhēt nhôt* et *hla long*, sont synonymes pour désigner en général tout légume ou herbe mangeable.)

NHET. [V. NIET] Presser sous la main, avec les doigts. — *pòtĕng tôlech duh*, presser un furoncle pour en faire sortir le pus.

NHI. Nous deux (lui et moi). [Pour nous deux, vous et moi, V. BA.] — *oh inh*, mon frère et moi. — *Petro*, Pierre et moi.

NHIK. Piochette. *Ming hlak* —, une piochette. — *klang kònōng*, grande pioche. — *pòchoh kapō*, charrue. — *kònōp*, une paire de piochettes. — *khul*, un *muk* de piochettes, c. à. d., dix ou douze, selon les endroits.

NHĪP. Clos, fermé, fermer (en parlant de la bouche, des lèvres, des yeux, d'une blessure). *Bbr* —, bouche close. — *bbr*, fermer la bouche. *Xòbur e tam* —? (littéralement) les lèvres de votre blessure sont-elles rejointes? votre blessure est-elle fermée?

NHIU-NHAU. [V. PŌNHIU-PŌNHAU] Sans ordre, à tort et à travers, inconsiderément. *Pòma* —, dire des riens, parler inconsiderément.

NHŌET, NHŌT. Être fier, faire le fier, s'enorgueillir. — *nhōng*, même sens. [V. NHŌNG] *Xò* — *kò bả tòngla ruòt dik*, il fait le fier parce que son père a acheté un esclave.

NHŌ

219

NHOI. Longueur. || Quant à, pour ce qui est de, relativement à. — *tòdrong ba pòjai òng bri, de xbru kò inh bar tở ge*, pour ce qui est de l'affaire dont nous avons parlé hier, on a dû me donner deux jarres. || Numéral des choses longues et de peu de volume relativement à leur longueur. *Kram minh* —, un bambou entier. (Cependant, dans ce dernier sens on dit plus fréquemment *Jònoi*, qui n'est qu'un composé de *Nhoi*.) [V. JŌNOI]

NHŌM. Avoir de l'apparence, un extérieur imposant; il y a apparence. *Bòn năng òng ataih ji — tởpả, chong bòn năng pòtil ji — dik*, à regarder de loin, cela paraît magnifique mais de près on voit qu'il n'y a que de l'apparence. *Ji — kò oa mi*, il y a apparence de pluie, on dirait qu'il va pleuvoir.

NHON. Nous, notre, nos. (On emploie *nhon* quand celui à qui l'on parle est compris dans le pronom. Dans le cas contraire c'est *bòn* [V. BŌN] qu'il faut dire.)

NHŌN. Nerf du jarret. *Koh* —, couper, sabrer le jarret.

NHŌN, NA —. Se rire, se moquer, plaisanter et rire. *Uh kò kòdỏ kikiâ? Di kò bởl — — kò e*, comment ne rougis-tu pas? tout le monde se moque de toi.

NHŌNG. Frère aîné ou plus âgé, aîné, plus âgé. — *oh ming pỏm mẻ bả*, frères. — *oh ming pỏm bởk*, cousins germains. — *rỏmỏl*, frère aîné, le premier-né. *Bu kò ba — ?* quel est le plus âgé de nous deux?

NHONG TẶNG. Tuyau de pipe.

NHŌNG. Être fier, faire le fier, s'enorgueillir. *Nhỏet* —, même sens.

NHŌT. Contraction de *Nhỏet*.

NHÓ. Particule très usitée, qu'on dit à la place d'un mot qui ne se présente pas assez vite à l'esprit, ou bien quand on veut se faire comprendre sans employer le terme propre. *E hām bōh — drou ?* avez-vous vu un tel aujourd'hui ?

NHÓM. Lent, tardif, être long. *De — kò truh tál,* on est bien long, on tarde bien à arriver.

NHÓRÔNG. Souvent, très fréquemment. — *nhòrēng,* à tout bout de champ. *Xò bôlô — nhòrēng,* il a très souvent la fièvre. *Bre unh òm tólach — nhòrēng,* mari et femme toujours en dispute.

NHUI. La fumée, il y a de la fumée. *Hnam Bahnar jĩ benh kò —*, les maisons des Bahnars sont toujours pleines de fumée.

NHUM. [V. TÓNHUM] Cordon pour attacher les cheveux.

NHUM. Pleurer, verser des larmes. *Dak —*, larmes. — *hmōi,* pleurer et se lamenter. (*Hmōi* seul signifie des lamentations funèbres, des cris aigus et prolongés, des hurlements, hurler.)

NHUNG. Porc. — *tonō,* verrat. — *kreo,* porc châtré. — *tōng,* truie. — *groh,* vieille truie maigre. — *uēk uēk,* cri du porc lorsqu'on le lie, qu'on le garrotte.

NHUR. Descendre (au sens actif). [V. TÓNHUR] — *bā ðong xum,* descendre le riz du grenier.

NHŪT. Saumure. [V. PÓNHŪT]

NI. Étoffe en laine, drap, serge, etc. — *goh,* — *xut,* drap rouge. — *gam,* drap bleu.

NI, NI NA. Sans réfléchir, inconsidérément. — *kò pōma,* parler sans réflexion, dire une chose sans en peser l'opportunité.

NỖN

221

NĪET. Presser avec la main, avec les doigts; boucher un trou, fermer une fente avec de l'étope, du linge, etc. — *dak toh ròmō*, traire une vache. — *hòt tò táng*, bourrer sa pipe.

NING-NONG, NING-NUNG. [V. ANONG] Porter au balancier, au fléau, etc.

NIÓ. Oser. *Uh kò* —, ne pas oser par respect, à cause de l'inconvenance, par crainte révérentielle. *Hnam de jòni, inh uh kò* — *tòk pòma tòdrong nò-nỗ*, c'est une maison en deuil, je n'ose y aller pour parler d'une pareille affaire.

NỖ, HO —. Là. *Mă* —, cela. *Tò* —, là (avec mouvement.) *Dòng* —, de là. *Tiã* —, par là. *Tòdrong mă* —, *tòdrong mỗnỗ*, cette affaire.

NÓL. Tenter, essayer, concourir (pour savoir qui est plus fort, plus habile, etc.). — *năng*, même sens. *Bòn* — *năng bu hòròk*, essayons nos forces pour savoir celles de chacun.

NÓL, HLA —, **LONG** —. Couvercle de marmite fait de feuilles ou de bois.

NOP, HÓNOP. Fourreau de sabre, de coute-las.

NỜR. Plateau, terrain plat et élevé.

NỜR, DING —. Tube très long consistant en un bambou presque entier, qui sert à porter l'eau dans la maison commune aux jours de fête.

NÓK. Remonter en barque un cours d'eau, ramer contre le courant. (c'est l'opposé de *aploh*.)

NÓNÂM. [V. DONÂM] Nébuleux, jour sombre et sans soleil; caché. *Rol* —, colère cachée, rancune secrète, dissimulée.

NÔNG, NING-NÔNG. Vagabonder, courir çà et là, sans but. *Bôngai* —, un vagabond. *Khey ning* —, lunes ou mois où il y a peu de travail aux

champs, et où l'on peut aller courir çà et là. (C'est de novembre à février.)

NONÓH. Tente. *Tu* —, faire une tente.

NONUNG. Anguille.

NOR. [V. NÂR] Une bouchée, un morceau, une parole, un mot. *Xa ming* —, prendre une bouchée. *Uh kò ha ming* —, ne pas ouvrir la bouche, pas même pour dire un seul mot.

NU. Personne. Numéral de tout ce qui est personne: hommes, anges, démons, esprits, faux dieux; les trois Personnes de la sainte Trinité. *Ming* — *bôngai*, un homme. *Anjele bar* —, deux anges. *Tò-pòh* — *xâmăt*, sept démons. *Peng* — *lòm Bả Iăng*, trois personnes en Dieu. (Voir les Observations générales.)

NŪIH. Cœur, courage, courageux, audacieux. *Ʒi* —, mal au cœur. *Hang* —, être dans l'anxiété, dans l'angoisse. *Bôngai* —, un homme courageux.

NUM. Uriner. *Dak* —, urine.

NUNG. [V. ANUNG] Paquet, emballer.

NUR. Le côté de la maison où le terrain est le plus bas, le côté de la plaine. (Opposé à *gah kông*, le côté où le terrain est le plus élevé.) *Ʒòră hnam gah* —, étayer la maison de ce côté-là.

NUT. Bouton. *Pley* —, même sens. — *ao*, boutons d'habit. — *gol*, bouchon.

O.

Ŏ. Oui. (En réponse seulement.) *E hăm tống?* Ŏ, entendez-vous? oui.

Ō. Chant du coq. *Ir* —, le coq chante, au chant du coq. *Inh iung ir* — *gógól*, je me suis levé au premier chant du coq.

OH

223

Ô. Ce, cette, ces; ici. *Nar* —, aujourd'hui, ce jour. *Dbning dang* —, demain à cette heure. *Nam tō* — et mieux *nam tō*, *nam tōu*, viens ici.

OA. Vouloir; presque, sur le point, afin. *Inh* — *pāng de anul*, je veux écouter leurs plaisanteries. *E* — *bōlō*, tu vas avoir la fièvre, tu es près d'avoir la fièvre. — *lōet*, sur le point d'expirer. *Bō mǎ tō-pǎ* — *kō dah keh*, travaillez bien afin que l'ouvrage soit vite terminé. — *pang de*, être en bons termes avec quelqu'un, s'entendre bien ensemble, lui témoigner de l'intérêt, de l'affection. — *dibal*, se vouloir. (Terme honnête pour dire que deux personnes ont eu commerce ensemble, soit licite, soit criminel.)

OÂY, OEI, ou bien OAI (suivant les lieux). Rester, être dans un endroit, s'asseoir, être assis; encore. — *hnam*, être, rester à la maison. — *tō hnam*, être, rester dans la maison. — *hōnō*, restez là, asseyez-vous là. — *krel*, être assis. — *dang dōn*, être à genoux. — *hōiung hōiung*, être, rester debout. — *hōkuy hōkuy*, rester, être couché. *Hām* —? *Ji* —, y en a-t-il encore? oui, il en reste. *Uh kō pa* —, il n'y en a plus. — *dik*, rester oisif, ne rien faire. *Bōngai* — *dik*, un fainéant, un célibataire, un veuf, un innocent accusé à tort, un pauvre, un affamé, un homme taciturne, etc, etc. (le sens varie selon les circonstances.)

ŌCH. Décroître, se désenfler; digérer. *Dak krong ji pōtōm* —, l'eau de la rivière commence à décroître. *Ti inh eh hây, harey ji* —, ma main enflée il y a un instant, est déjà désenflée. *Xa uh kō* —, manger et ne pas digérer.

OH. Frère ou sœur cadette. — *kōdrang*, frère puîné. — *drākān*, sœur puînée. *Mōmai* —, sœurs. *Nhong* —, frères. (Les cousins et cousines de tout degré se disent également, *nhong* —, *mōmai* —.)

ÕI. (toujours à la fin d'un membre de phrase.) Interjection qui marque la douleur, et parfois la surprise, et qui est aussi un cri d'appel. *Õ mẽ* —, oh! ma mère! *Fi lè* —, ah! que je souffre! *Õ mẽ* —, *de dah truh lè!* ma mère, qu'ils sont arrivés de bonne heure! *Õ Petro* —, Pierre!

ÕK. Ver de terre. *Prăn* —, mettre un ver à son hameçon, amorcer.

ÕK, DRENG —. Collier de perles.

ÕK-TÓ-ÕK. Espace de terrain très long et peu large. *Mir nhon* — — — *dò xalam bar roh dak*, notre champ n'est qu'une langue de terre entre deux cours d'eau.

ÕL. Éprouver une profonde douleur, une grande affliction; être très ému (de colère). *Inh* — *kò mẽ inh lóet*, je suis accablé de douleur par la perte de ma mère. — *bral kò del iöch*, avoir une vraie contrition de ses péchés. *Inh* —, *inh òh*, je suis accablé de douleur.

ÕM. [V. PÓÕM] Garder son sérieux, avoir un extérieur grave.

ÕM. Pourri, gâté (en parlant des viandes, des poissons), envenimé, putréfié (en parlant des blessures, des plaies). *Ka* —, poisson pourri. *Bõu* —, odeur de pourriture. — *harai*, pourri et plein de vers. || *Kòmi* — *harai*. Vilain, ou méchant au possible. (Expression familière très-usitée.)

OM, UNH OM. (*Unh* seul veut dire *feu*, mais *om* seul ne signifie rien.) Mari et femme, les époux. *Dây unh* —, être marié. *Iók unh* —, se marier.

ÕN. Cacher, garder le secret, nier. — *dò akáu*, se cacher. *Ně* —, *khan mã tốpã*, ne le cachez pas, ne le niez pas, dites la vérité. *Mã ē* —, *du uh kò*

ÒH

225

xòrěp dunh, vous avez beau le nier, le cacher, cela ne restera pas longtemps secret.

ŌN, EN-ŌN. S'étirer. *Ē* —, *ē oa bbló*, vous vous étirez, vous allez avoir la fièvre.

ŎNG. Gendre, époux de la petite-fille, d'une nièce, d'une petite-nièce. — *mai*, les époux. *Iók — mai*, se marier. *Bre — kòdra*, le gendre et le beau-père. *Bre — ǎ*, le gendre et la belle-mère. *Pòma — mai*, s'entremettre, faire courtier dans un mariage. *Xit tò de kò — mai*, entrer dans une famille par un mariage.

ONG. Guêpe.

ŎP. Cuire dans la marmite. — *poi*, cuire le riz.

ŌP. Se laver les mains. — *dò ti*, même sens. (V. *Nhao*, *pih*, *lum*, *xalang*, pour les différentes significations du verbe laver.)

OR. Terrain bas et humide près des cours d'eau. — *Bla*, la plaine de la rivière *Bla*.

ŌR. Traces du serpent; partie du corps du serpent qui les imprime.

OT. Frotter, scier, limer. — *xaning*, limer les dents. — *tòr long*, scier une planche.

ŌU. [V. Ô] *Nar* —, *nar ó*. Aujourd'hui.

Ó. Ô. — *mě*, ô ma mère. — *Bă Iāng inh*, ô mon Dieu.

Ō. [V. Ú] Vanter, divulguer, glorifier. — *āng*, même sens. [V. ĀNG] *De* —, *de āng*, on vante, on publie, le bruit court.

ŌH. Accablé de douleur, complètement découragé; être aux abois. *Inh ól*, *inh* —, je suis accablé de douleur.

ÓI. Être, avoir. *Hâm — ló Bă Iâng? uh kò gòh — ló*, y a-t-il plusieurs dieux? il ne peut y en avoir plusieurs. — *ming pòm dik*, il n'y en a qu'un. *Dim — inh txò*, avant que je fusse, avant ma naissance.

ÓL. [V. ÂL] Solliciter, demander instamment. — *buh buh*, solliciter sans répit ni trêve.

ÓL. Mot qui, suivi d'un verbe, indique la persévérance, la persistance de l'action marquée par ce verbe. *Xò — hul kò inh*, — *lach kò inh rim nar*, il persiste à s'irriter contre moi et à me gronder tous les jours. [V. NGOH]

ÓM-RÓ. Malaise, indisposition.

ÓN. Improviser, à la hâte, faire à l'instant et à la hâte. *Poi ji di, ē pai* —, le riz est fini, faites-en cuire de nouveau à la hâte. *Drou nhon — xa*, aujourd'hui pour notre repas nous sommes réduits à tout improviser.

ÓNGLO. [V. ANGLO] Âge d'homme, siècle.

ÓNG. Odeur forte et insupportable, qui pénètre vivement le nez.

ÓNGLŎNG. Petit bâtonnet de cire, saucisse, etc.

ÓNGUY. Durable, solide, fort. *Khan* —, toile solide et qui mettra longtemps à s'user. || Persévérant, persévérance. *Ē ji tở bônôh harey, chong inh iu kò uh kò* —, tu es rempli d'ardeur à présent, mais je crains que cela ne dure guère.

ÓPLOH. [V. APLOH] Descendre en barque un cours d'eau.

ÓRÓH. [V. RÓH, RIÓH.] Racines.

ÓRÓIH, ROIH. Choisir. *Donh tuâ tuâ, uh kò* —, ramasser indistinctement, sans choisir.

ORONG, RONG. Retenir, empêcher de partir. — *dò pò et xik*, retenir son ami pour le faire assister à la fête.

OXEH. Cheval. *Tók* —, monter à cheval. — *kòk*, cheval blanc.

OXÈNG. Van de grande dimension pour faire sécher le riz sur le *pra*.

ÓXU. Se couvrir d'une couverture pour dormir. *Khan* —, couverture de nuit.

PA. Encore. *Oây* — *ming nar*, encore un jour. || *Uh kò* —. Ne plus, non plus. *Uh kò* — *oây*, il n'y en a plus. *Inh uh kò* — *oa nam*, je ne veux plus y aller. (Souvent on sous-entend la négation, et l'on dit *inh* — *oa*, ou même — *oa*, je ne veux plus; mais c'est un abus de langage.)

PAĀ. Grande difficulté, misère: extrême fatigue, chose très pénible. *Xănăm ó, nhon* — *tôm tik* *tôm tól*, cette année nous éprouvons toute espèce de difficultés et de peines. *Pòm dik Lao jì* — *poót*, l'esclavage chez les Laotiens est extrêmement pénible. — *poót*, même sens.

PAĀNG. [V. PÓĀNG] Éclairer, luire; publier, divulguer.

PAH. Fendre, diviser en deux, partager. — *long*, fendre en deux un morceau de bois. — *axong*, faire deux parts, une moitié pour chacun. || Part, côté, d'un côté..., de l'autre (en corrélation). *Ming* — *inh oa*, *ming* — *inh ngònh*, d'un côté je le voudrais, mais d'un autre cela me répugne.

PAH, TO —. (terme de mesure.) La largeur de quatre doigts. *Ming hăgăt to* —, une coudée et quatre doigts de long.

PAI. Cuire. — *poi*, cuire le riz. — *tòbăng*, cuire les mets.

PĀI. Défaire pièce à pièce, détruire, démolir. [V. IAIH] — *hnam oa pòm hamang tònai*, défaire une maison pour la reconstruire ailleurs.

PĀY. Souffler, éventer, le vent souffle. *Hla ãpār kò khial* —, les feuilles sèches s'envolent au souffle du vent.

PĀY. Engin de pêche consistant en une longue corde à laquelle sont attachés de distance en distance des cailloux ou des coquillages, et qu'on tire par les deux bouts dans la rivière, pour chasser le poisson vers les filets placés au loin. *Dui* —, pratiquer ce genre de pêche, tirer le *pây*.

PAIH, HLA —. Feuilles sèches tombées à terre, brins d'herbe gisant sur le sol. *De mã ôây kò pông hla* —, les vivants. (m. à. m. ceux qui marchent encore sur les feuilles sèches éparpillées par terre.)

PĀK. Casser, rompre, briser. — *long*, casser un morceau de bois, compter (rompre les bois). [V. LONG]

PĀL. Pâleur, pâle, livide. *Bõ* —, visage pâle.

PAL. Compenser, dédommager, rendre l'équivalent. *Inh an kò xò bā* — *kò kapò inh juã mir xò*, je lui ai donné du riz pour le dédommager des dégâts que mes buffles ont faits dans son champ.

PALĀNG. [V. PÓLĀNG] Tout juste, exactement.

PAM. Nasse. *Mut* — *de*, donner dans le panneau, se laisser duper.

PĀN. Être alité.

PANAH. Tirer de l'arc, de l'arbalète. — *thung*, tirer un coup de fusil. — *xakē*, tirer un sanglier. || Plaisanter quelqu'un, lancer des pointes, faire des

PĀT

229

jeux de mots. *Bôngai* —, un homme spirituel, plaisant.

PANĀM. Laborieux, actif, toujours prêt et dispos. — *kò bò mir*, qui aime le travail de la campagne. — *kò tólach*, toujours prêt à se disputer.

PANĀNG. Perles de verre, verroterie.

PANĀR. Aile. *Tòtông* —, secouer les ailes.

PANĀT. Aiguisé, affilé, qui coupe bien.

PANG. Avec, entre, en. *Xò ôây — inh*, il reste avec moi. — *ioch — lóet, đī — lóet*, plutôt mourir que de pécher.

PĀNG. Écouter, prêter l'oreille, exaucer; suivant, selon. *Xò uh kò oa* —, il ne veut pas écouter, entendre. *Ó Bả, ih — bòr inh apinh*, Père, exaucez ma prière. *Gô* —, exaucer, attendre. *Ē uh kò oa lui inh, gô* —, tu ne veux pas me croire, eh bien, attends (tu verras). *Ĵi klaih lóet, inh* —, il est déjà mort, à mon avis, selon moi.

PĀNG. Entre-nœud, phalange. *Ming — kram*, un entre-nœud de bambou. *Bar — xòdrang ti*, deux phalanges du doigt. [V. APĀNG]

PĀNG. Discuter, disputer, contredire, contester, soutenir le contraire. [V. APĀNG]

PĀP. Rachitique, noué, flétri ou déformé prématurément. (Les payens disent: *Kỷk — xò*, les esprits l'ont fait périr d'une mort lente et misérable, ou bien, l'ont réduit à un état de dépérissement pitoyable.)

PĀR. Voler, s'envoler. [V. APĀR]

PĀR. Aplati, trop plat, trop écrasé (v. g. le toit d'une maison).

PĀT. Lier d'une certaine manière ingénieuse et compliquée.

PĀT. Éteint, éteindre, s'éteindre, tarir, tari, cesser. *Unh* — *boih*, le feu est éteint. — *unh*, éteindre le feu. *Mi* —, la pluie cesse. *Fòhngâm* —, la respiration est arrêtée, mourir, expirer. *Dak* — *boih*, la source de l'eau a tari, a cessé de couler.

PĀT. Aiguiser, affiler à la pierre, à la meule.

PECH. Enlever le couvercle, découvrir.

PEH. Piler. — *ba*, décortiquer, piler le riz dans le mortier. — *tòpung*, moudre le riz écosé.

PEYEH. (contraction pour *pòeieh*.) Témoigner qu'on est blessé dans son honneur, dans son amour-propre, et demander réparation. (Quand un Bahnar voit qu'on a garrotté un de ses parents, soit dans son village, soit dans un village ami, quelque juste que soit d'ailleurs le motif de l'arrestation, il se croit offensé par le fait même; il *pòeieh*, c. à. d. il témoigne son mécontentement à celui qui a arrêté son parent, et il demande à être *pòkra*, c. à. d. vengé dans son honneur.)

PĒK. Cueillir, couper avec un couteau, ou simplement avec l'ongle, des légumes, des feuilles.

PEK. Conserves acides composées d'os broyés et de citrouilles, ou de légumes coupés menus.

PĒL. S'acharner à la poursuite d'une affaire, y tenir *mordicus*. *Ē tò dò xbrē, ē* — *mòì*, — *mòì, ngi mà dây*, tu vas exiger ce qu'on te doit, soutiens avec acharnement ta cause jusqu'à ce qu'on t'ait rendu ton bien.

PĒL. Retourner en tous sens un objet pour le bien connaître, avant d'en faire l'achat. — *gò*, — *dram*, tourner et retourner une marmite, une jarre.

PĒN. Geindre à l'excès pour un mal imaginaire ou très-petit, se plaindre pour un mal de rien. *Bòngai* —, malade imaginaire.

PHA

231

PENG. Trois. *Mă* —, troisième. *Mut tò — nu, tò — nu*, entrer trois à trois, trois à la fois. *To tò* —, largeur de trois doigts.

PĒNG-PONG. Qui n'est pas bien rond, mais un peu aplati par endroits.

PĒNG. [V PANAH, PRAH.] Tirer de l'arc, de l'arbalète.

PENH, — *kòpaih*. Battre et carder le coton. (Originellement les deux mots *pĕng* et *pĕnh* n'en font qu'un; aussi, suivant les endroits, on se sert de l'un et de l'autre avec la signification de tirer de l'arc, et de battre le coton.

PĒT. Cire noire de mauvaise qualité que donne une espèce d'abeilles sauvages.

PĒT. Pincer avec les doigts.

PHA. Autre, différent. *An kò inh ming pòm a-nai — kò mònǒ*, donnez-m'en un autre différent de celui-ci.

PHAH. Pratique superstitieuse de la sorcière pour guérir certaines maladies.

PHAI. Déléguer, envoyer; engager, inciter, persuader d'agir. *Bǎ Iāng — xanto Anjele nam pò-tòng kò Maria*, Dieu envoya son Ange à la B. V. Marie. *Ji iem — de blah nhon*, c'est vous qui avez porté notre ennemi à nous faire la guerre.

PHÂY. La loutre.

PHAL. Gros levier pour déraciner les racines profondes.

PHAL. Rendre service, être serviable. *E — kò inh nam ba inh*, rendez-moi le service de venir m'accompagner. *Bòngai* —, un homme zélé a rendre service, officieux.

PHAM. Sang. *Feh* —, saigner. *Bòleh* —, tuer un animal en le saignant. — *muh*, hémorragie.

PHANG. Sécher, ou chauffer au feu. || Gran. des chaleurs, sécheresse. *Piän* —, la saison sèche.

PHAO. Pétard, fusil. (Fusil se dit plutôt *thung*, V. THUNG.)

PHĀT-KLAK. Engorgement de l'estomac qui entrave la respiration.

PHĀT. Espèce de bambou fort joli et à nœuds très espacés, dont on se sert comme de tube à eau, etc.

PHĒ. Cueillir les feuilles, le tabac, etc., avec l'ongle.

PHE. Riz écosé, décortiqué.

PHECH. Rompre, mettre en pièces, diviser en petits morceaux avec la main; morceau, parcelle. — *ngôi tōpung peng* —, rompre les saintes Espèces en trois parcelles.

PHEO. Être satisfait, heureux, éprouver du bonheur. *Inh bōh ē, inh ji* —, je suis heureux de vous voir.

PHI. Rassasié. (au propr. et au figuré.) *Xă mǎ* —, manger de manière à être rassasié. *Inh ji — kò gō pang ē*, je suis rassasié de vous écouter. — *bōnōh*, être au comble de ses désirs.

PHIĀNG. Lestement, promptement. *Hōdrel xò bōh dō bǎ, xò — iūng*, à peine eût-il aperçu son père, qu'il se leva lestement.

PHIEL. Triste, ennuyé, morose. *Inh — ming nu*, je m'ennuie seul, je suis triste dans mon isolement.

PHĪK PHĪK. Suspect, louche, à double sens, qui se prête à une interprétation défavorable. *Inh pǎng xò pōma ji* — —, son langage me paraît suspect (je ne sais qu'en penser).

PIH

233

PHŎ. Arriver que, échoir. *Tông* — *de brök hòrul inh*, s'il arrive qu'on parte pendant mon absence. || (répété) Tantôt..., tantôt. — *hâm, hãm* — *uh, uh*, tantôt oui, et tantôt non (quand oui, oui; quand non, non.)

PHŌI. Éprouver une déception. *Rim nar inh nam cha xò, chong la nǎ* —, *la nǎ* —, chaque jour je le viens chercher, mais c'est chaque fois nouvelle déception.

PHŎK. Manquer son coup, à contre-temps. *De anai bǎdro, de ling juá, inh xòna long* — *dik*, les autres font toujours quelque gain au commerce, mon sort à moi est de toujours manquer mon coup.

PHŌM. Péter, un pet.

PHU. Numéral des toiles blanches tissées dans le pays. *Khan ming* —, *de rǎt ming jit bar hlak nhik*, une pièce de toile blanche s'achète douze piochettes.

PHŨK. Gâté, passé, commencer à pourrir, sentir fort (en parlant de l'eau, des légumes, des pousses de bambou cuites).

PHUNG. Moisi, gâté. *Poi* —, riz cuit gâté, moisi, passé. (se dit du riz cuit et de produits semblables; pour les habits, etc., V. MŮK)

PHŪNG. Subitement, tout à coup, soudainement, quand on s'y attend le moins. — *kò mi*, il plut subitement, au moment où personne ne s'y attendait.

PIĀ. Concombre assez fade, qu'on mange crue.

PIĀN. Saison. — *choi*, la saison des semailles. — *puih*, l'hiver. — *mi*, la saison des pluies.

PIEL. Raboter. *Xáng* —, rabot.

PIH. Laver (le linge), faire la lessive.

PIK. Oindre, frotter avec une substance qui laisse sa trace. — *tòpð oa lòžt*, l'extrême-onction.

PIM. Le gésier.

PIN. Porter sur les bras. — *dò kon*, porter son enfant sur les bras.

PING, RING-PING. Coup sur coup, presque sans relâche, sans interruption. *Lòet* — —, mourir (plusieurs) coup sur coup (comme en temps d'épidémie).

PĪP. [V. TÓPĪP] Faire fi, témoigner par un certain mouvement de lèvres du mépris, une improbation.

PIR, HABŌ —. [V. HABŌ] Le maïs.

PĪT. Déprimer, presser, peser sur. — *unh*, éteindre le feu en l'étouffant.

PĪU. Bramer. *Juey* —, le cerf brame.

PLĀ. À propos, opportunément, juste au moment, coïncider. *De truh — kò inh oa krao*, ils sont arrivés juste au moment où je les envoyais chercher. *Hâm — thoi inh khan? jĭ* —, est-ce bien comme j'avais dit? oui, précisément.

PLA. Flamme, lame. — *unh*, la flamme du feu. — *dao*, la lame d'un sabre. || — *gõu*. [V. GŌU] Double, fourbe, trompeur, traître (qui veut ménager la chèvre et le chou.)

PLACH. Mentir; c'est faux, ce n'est pas vrai. *Bòk* —, menteur.

PLAIH. Brasse, longueur des deux bras étendus, mesurer à la brasse. (Quand on mesure en courbe, V. KRĀP.)

PLĀNG. Tout, pendant tout (un espace de temps déterminé). — *nar* — *mang*, pendant tout le jour et toute la nuit.

PLE

235

PLĀNG. Offrir, mettre en vente. — *dò akáu*, s'offrir. — *dò kon*, offrir son fils. (Cela s'entend d'ordinaire d'une proposition de mariage.)

PLAO. [V. PÓLAO] Plage, plaine de sable. — *chuah*, plage de sable.

PLĀT. D'outre en outre, de part en part, passer, traverser de part en part. *Bók mǎnǎ uh kò — mang, pa biǎ kǎnh xǎ lǎet*, il ne passera pas la nuit, il mourra dans quelques instants.

PLECH. Tourner, se retourner, mouvoir circulairement, diriger en sens contraire. *Plǎ —*, tourner et retourner en tous sens. *Bǎ inh jǎ hlām, plǎ — uh kò dǎy*, mon père est au plus mal, il ne peut plus se retourner sur sa couche. || *Bǎngai plǎ —*, homme changeant, qui tourne comme une girouette, inconstant, peu digne de confiance.

PLEH. Détacher, cueillir en détachant. — *kǎ-paih*, cueillir le coton, en faire la récolte. — *xa hǎk*, cueillir des mangues sur l'arbre.

PLEH. Être de force, être capable, l'emporter, atteindre. *Nhon uh kǎ — kǎ de*, nous ne sommes pas de force à leur résister, nous ne pouvons les vaincre. *E hām — pleh ǎk pley mǎnǎ tǎ long?* arriverez-vous à cueillir ce fruit sur l'arbre. || *Pleh ǎ*. (terme de mesure.) Hauteur d'homme le bras levé et la main étendue.

PLEY. Fruit, être en fruits, porter des fruits. — *achik*, l'ananas. *Long hǎk — khey nao*, le mois prochain les manguiers seront en fruits. *Xanām ǎ hǎk uh kǎ —*, cette année les manguiers n'ont pas de fruits. || — *nut*, bouton d'habit. || *Xanām ǎ, bǎ jǎ — tǎpǎ*, cette année les riz sont bons, les grains sont farineux. || *Tam — tam ǎrang* (littéralement : n'être encore ni en fleur ni en fruit.) N'être pas même conçu. *Gǎngl inh nam tǎ Bahnar, ǎ tam —*

tam arōng, quand je vins chez les Bahnars pour la première fois, tu n'étais pas encore du nombre des vivants. || — *nuih*, le cœur (au sens propre). — *pūih*, le mollet. — *kōng*, l'avant-bras. — *blieo*, les reins. — *bla*, la rate.

PLENH. Ciel, firmament. — *hlāng*, ciel pur. — *dōnām*, ciel nuageux, temps sombre. *Gam* —, bleu de ciel. — *goh*, ciel en feu. *Tōk tò* —, monter au ciel.

PLEU. (contraction de *pōleu*). Agacer. [V. POLEU]

PLĒT. Avancé, au-delà du milieu, de la moitié d'un travail, d'une distance, etc., plus près de la fin que du commencement. *Bōn brōk tam* —? a-vons-nous déjà fait plus de la moitié du chemin? *Nao* — *dik*, nous venons seulement de dépasser le milieu. *Inh harey ji* — *gah lōet*, maintenant je suis plus près de la tombe que du berceau. || Dépasser le but. *Panah* —, tirer trop haut, un peu plus haut que le point de mire.

PLIH. Faire un échange, échanger, changer.

PLŎ. Écorcher, dépouiller, enlever la peau, l'écorce. (Peu usité au sens actif; pour le sens réfléchi, V. TŎPLŎ.)

PLOH. Ouvrir, dépouiller, ôter. — *mang*, ouvrir la porte. — *ao*, ôter, quitter son habit. || (au figuré) Découvrir, manifester. — *kò inh bōndh ē*, ouvrez-moi votre cœur.

PLOH. Faire éruption, sortir violemment. (Se dit d'un volcan, d'un tube plein de viandes qu'on cuit sur un feu ardent; parfois ces viandes s'échappent subitement, et sont projetées au loin.)

PLŎK. Enlever avec l'ongle une écorce, une croûte, de la peau dure.

PLU

237

PLÒ. Tourner, mettre en un autre sens, de l'endroit à l'envers. — *kung*, tourner l'échelle qui sert d'escalier.

PLÓI. Faire ou dire des choses au-dessus de son âge, au-dessus de ce qu'on avait droit d'attendre. (Se dit en bonne et mauvaise part.) *Bôngai* —! *tòma oây ioh, tòma jĩ bòr don ming nu keh bôngai*, quel être précoce! ce n'est encore qu'un enfant, et cependant son intelligence et son langage sont d'un homme fait. || Afficher la précocité par suffisance ou par sottise. *Bôngai* —! *xò oây mōu dak toh mễ, tòma xò hanho bòtho de*, quel prétentieux! ce n'est qu'un marmot (m. à. m. il sent encore le lait de sa mère), et il se mêle de donner des leçons.

PLÓM. Sangsues de la forêt, d'une espèce plus petite que celle des *ròtah*.

PLONG. Encore bon, presque neuf, qui peut être considéré comme intact, comme neuf, etc. — *plang*, même sens (au superlatif). *Bā xum iem oây* — *plang*, le riz de votre grenier est encore presque intact. *Oây nao* —, presque tout neuf encore. *Ji oây* —, il y en a encore beaucoup.

PLUH. [V. TÓLUH] Dépasser, passer devant, devancer. *Lễ inh* — *gògòl*, laissez-moi passer devant et marcher en tête.

PLŨK. Arriver subitement, se présenter à l'improviste. *Nhon oây pòjai trổ kò xò; xò* — *truh*, nous parlions de lui, et voilà qu'il nous arrive subitement.

PLUNG. Barque des Bahnars creusée dans un tronc d'arbre. *Bũk* —, creuser, faire une barque. *Kòdāng* —, traverses de bois qui servent de siège. *Uòr* —, conduire une barque. *Kòl tieng* —, la proue et la poupe de la barque.

PO (mot *rôngao*). Soi-même. [V. TÔNGLA]

PÔ. Ami. (Amitié contractée selon les usages du pays.) — *băn*, même sens. (Les deux mots sont synonymes, et peuvent être employés ensemble ou séparément.) *Krao* —, faire amitié. *Krao* — *băn* ou bien *krao* — *krao bân*, même sens. || Les parents des époux s'appellent aussi — *băn*. [V. BĂN, TÔPÔ, TÔBĂN]

PÔ, APÔ. Rêver, faire un rêve. [V. APÔ, plus usité.]

PÔCH. Plumer. — *xôk ir*, plumer une poule, un poulet.

POHÔP, PÔHÔP. Vanter, louer fort, exalter. — *dò akâu*, se vanter. *Bôngai* —, vantard, hâbleur.

POI, POR. Riz cuit. *Xông* —, faire son repas. [V. XÔNG]

PÔK. Un filet de bœuf, de buffle, etc.

PÔK. Élever de terre, placer plus haut; conférer une dignité, une place de confiance. — *de ha-joh*, prendre un enfant dans ses bras, l'élever en l'air. — *pòjing bôk xoi*, élever au sacerdoce.

PÔM. Seul, unique. || Numéral de tout ce qui est un; numéral de Dieu lui-même. (Pour les autres êtres intelligents, V. NU.) *Inh lui ming* — *Bă Iâng*, je crois en un seul Dieu. *Ming* — *bách*, un cheval. *Ming* — *hnam*, une maison.

POÛL. [V. PÔÛL] Affliger, irriter, exaspérer.

POR, POI. Riz cuit. (Suivant les localités on dit *poi* ou *por*.)

PÔT. Toucher légèrement, et comme en caressant, passer doucement la main.

PÓC

239

PÓNG. Se gonfler, gonflé. *Akâu de mã lđet iđng bri klaih — bđih*, le corps de l'homme qui est mort hier est déjà tout gonflé.

PO. Particule employée comme préfixe. (Voir ce qui la concerne aux Observations générales.)

POAH. Chasser par des cris les oiseaux dans un champ de riz. — *erech*, chasser du champ, à force de cris, les *erech*. [V. ERECH]

POĀNG. Éclairer, illuminer; publier, divulguer, vanter. *Pla unh bđn — jâp kđ cham*, la flamme de notre feu illumine tout le village. *Nđ — kđ de*, ne va pas publier la chose. *De pđu — jâp*, on publie partout, on vante partout.

PÓĀP. Embarrasser, embrouiller, rendre difficile. (peu usité.) [V. ĀP]

PÓBENH, ou plutôt **TÓBENH.** Remplir, emplir.

PÓBLENG, **PÓBLĒNH.** Effaroucher, irriter, rendre furieux; s'effaroucher, devenir furieux, intraitable, inabordable, s'irriter. — *kápđ*, effaroucher un buffle. *Nđ tam — gđ pđng inh mđi*, ne vous mettez pas si vite en fureur, écoutez-moi d'abord.

PÓBLÓI (mot *rđngao*). Plaisanter, tromper en plaisantant.

PÓBREH. Cicatriser une plaie, une blessure. *Pđgang —*, drogue qui a la vertu de cicatriser, de guérir une plaie.

PÓBRET. Faire faire quelque progrès, activer le travail.

PÓBŮK-PÓBĀK. Parler ou agir à tort et à travers, inconsidérément, en insensé.

PÓCHAH. Casser, se casser, se briser (en parlant des vases et autres objets fragiles).

PÓCHĀNG. Faire attendre, obtenir un sursis à prix d'argent. *An kò — ming pòm ge*, donner une jarre pour obtenir un sursis.

PÓCHĀNG. Faire du bruit (surtout en parlant). *Nǝ — lǝ, inh gó pang de pòma*, ne faites pas de bruit, laissez-moi écouter ce qu'on dit.

PÓCHE, PÓCHI (mot *ròngao*). Jeter une affaire sur le compte d'autrui. [V. TÓPU]

PÓCHEH. Faire une allusion, faire comprendre une chose par une autre.

PÓCHEP. Faire tenir, donner à tenir. || Estimer une chose tel prix, en demander tel prix. *Dram mònǝ, tòngla — ming hlak gǝ*, le possesseur de cette jarre l'estime ou en demande une marmite.

PÓCHIT. Engager fortement, presser vivement, ordonner. *De — nhon, kòna nhon blah*, nous n'avons fait cette guerre qu'après y avoir été poussés fortement.

PÓCHOH. Faire piocher, labourer à la charrue. *Hnam iem hām — kapǝ?* votre maison se sert-elle de buffles pour le labourage?

PÓCHOL. Indiquer du doigt, montrer au doigt. — *mat*, montrer quelqu'un au doigt. *Xò-drǝng* —, l'index.

PÓCHŌM. Dire à deux personnes parentes entre elles qu'elles se marient, qu'elles s'unissent par mariage. (C'est une grave injure.)

PÓCHÓ. Faire porter à dos d'éléphant, de cheval, etc.

PÓCHÓH. Rendre éclatant de propreté, rendre poli. *Xát mǎ* —, nettoyer un objet de manière à le rendre brillant.

PÓD

241

PÓCHÖN. Supporter avec patience, persévérance, courage. *Tòma ji dunh dang, tòma xò — lalai,* il y a si longtemps qu'il souffre, et cependant c'est toujours avec la même patience.

PÓCHÓRÂM. Faire pour la première fois, être novice dans une chose. *Inh uh kò kòtul liliâ, inh —*, comment ne serais-je pas maladroit, c'est la première fois que je fais cela.

PÓCHÓT. Réjouir, égayer, apporter la joie. *E nam hapông kò nhon, ẽ — nhon tòm,* vous nous avez tous réjouis par votre visite.

PÓCHÛNG. Enflure, inflammation de la peau, dartre.

PÓCHÛT. Engager, pousser, exciter, inciter. *Inh uh kò pòm — dik, tòngla inh ji bò gògól,* je ne me contente pas d'exciter les autres, je mets moi-même la main à l'œuvre tout le premier.

PÓDÂY. Procurer la possession d'une chose. *Adrẽ ming nu inh, inh uh kò dâ, jĩ ih — kò inh,* de moi-même je n'aurais pu l'avoir, c'est vous qui me l'avez fait obtenir.

PÓDÂY, PÓDEY. Se reposer. — *jõng,* se reposer après une course, s'arrêter pour se reposer les jambes. *Bòn gô — nar dõng,* nous nous reposerons à midi.

PÓDA KÓ. C'est (moi, vous, lui, etc.) plutôt qui, que. — — *iem bõh, iẽm oây tò jẽ, nhon bõh liliâ dõng athai?* c'est plutôt vous, qui étiez tout près, qui auriez pu bien voir; nous, comment l'aurions-nous vu de loin?

PÓDÂL, PÓDÔL. Demander avec instance, avec importunité.

PÓDĂM. Cinq. — *jít,* cinquante. *Mă —*, cinquième.

PÓDĀM. Faire coïncider. *Xò nam tò bòn ling — kò nar et*, il fait toujours coïncider ses visites avec les jours où nous sommes en fête.

PÓDAO, — NĀNG. Tenter, essayer, voir, expérimenter, faire l'épreuve. *Bòn — nāng xò hām nuh*, voyons s'il a vraiment du courage. [V. BÓ-DAO]

PÓDAO. [V. DAO] Dire tant mieux! en apprenant le malheur arrivé à quelqu'un.

PÓDĀP. (mot *ròngao*). Tenir conseil, délibérer, parler d'affaires.

PÓDĀR. Tromper, mentir, frauder [V. BÓ-DAR] || Cerner, entourer. — *cham de*, assiéger un village, le cerner. [V. DĀR]

PÓDEK. Se hâter. — *kò bók kiâ?* pourquoi se tant hâter? pourquoi agir avec tant de précipitation?

PÓDI. Tout; finir, faire table rase. *Lò ioh —*, tous, grands et petits. *Xa —*, manger tout, sans rien laisser. — *por*, finir le riz, faire qu'il n'en reste plus. — *pòdāng*, absolument tout, tous.

PÓDIET. Presser; opprimer, profiter du besoin d'autrui pour lui vendre plus cher.

PÓDIENG. S'abstenir (surtout par religion), chômer une fête, pratiquer une observance religieuse; faire chômer une fête, faire observer une abstinence. — *jāng nar Bă Iāng*, s'abstenir de travailler le dimanche. — *nar Bă Iāng*, chômer le dimanche. *Nar mǎ xanta Ekledia — xa*, les jours où l'Eglise ordonne l'abstinence. — *xa pley iu kò bòlò*, s'abstenir de fruits par crainte de la fièvre.

PÓDIK. Rendre esclave, réduire en esclavage. — *dò akāu*, devenir esclave par sa faute. *Bòdrò — dò kon*, amener l'esclavage de ses enfants par suite de pertes au commerce.

PÓD

243

PÓDO. Donner en gage, comme caution. [V. BÓDO] Se livrer soi-même comme otage, en gage, comme caution.

PÓDŎ. Se dérober à la vue, s'esquiver, se cacher pour n'être pas rencontré. *Hòdrel de truh, xò — jāk*, il s'est dérobé au moment même où l'on arrivait.

PODOH. Faire éclater, éclater. *Thung — jāk kò châl deh*, le fusil a éclaté parce qu'on l'a trop chargé. — *kòtáp ir*, faire éclater les œufs (pratique superstitieuse).

PÓDŌM. Faire coller, faire adhérer une chose à une autre. *E tuâ kò brók kòna ē — trók tò hábân*, en marchant sans attention, vous êtes cause que la boue s'attache à votre culotte, vous ne faites que vous crotter.

PÓDON. Suivre sa raison, agir ou parler par raison; éclairer de ses lumières, conseiller, inspirer; écouter sa générosité. *Xò ji bòngai —, uh kò tuâ kò tiâ bònòh*, c'est un homme que guide sa raison, et non pas son humeur. *Tòng ē uh kò — kò inh, inh jĕ xòrŭ hây*, j'allais faire tantôt une mauvaise affaire, si vous ne m'aviez pas éclairé par vos conseils. *Inh hlieng tòpa, ih manát — kò inh*, je suis bien embarrassé, que votre générosité me vienne en aide.

PÓDŌNG. Patienter, supporter avec courage la contradiction, l'adversité. *De pòma kò xò mǎ kòni iâl chong xò — mǎ dĕm*, on lui a parlé bien mal, mais il a supporté tout avec calme.

PÓDÓH. Cesser, faire halte, interrompre un travail. — *kò bò jāng*, cesser de travailler, interrompre son travail. *Uh kò pòdây uh kò —*, sans repos ni répit.

PÓĐ

PÓĐŎK. [V. ĐŎK ĐŎK] S'entretenir amicalement, avoir une longue et agréable conversation.

POĐOL. Succéder, remplacer. *Bă lđet kón* —, à la mort du père le fils le remplace. *Bđk* —, le remplaçant.

PÓĐŎL. [V. PÓĐĀL] Solliciter, demander avec importunité.

PÓĐŎNG. Mettre debout, dresser, ériger. — *jđrđng*, élever une colonne. — *kđl*, dresser la tête, lever la tête (au propr. et au fig.).

PÓĐŎNG. Pécher au carret. — *anha*, même sens.

PÓĐRĀ. Échaffaudage, treillis, faire un échaffaudage, un treillis.

PÓĐRĀN. Amorce, appât, tout ce qui attire. [V. PRĀN]

PÓĐRĀN. Employer, déployer toute sa force.

PÓĐRĒK. Intestins de certains ruminants (bœufs, buffles, daims, cerfs), que les Bahnars mangent.

PÓĐREU. Rendre à quelqu'un son bien, reprendre le sien. *Tđng ē uh kđ dah* — *dram inh, inh gđ nam* — *kđ dih*, si vous ne vous hâtez de me rendre ma jarre, j'irai moi-même la reprendre.

PÓĐRIU. Tirer du sommeil, réveiller. *Tđng inh uh kđ eriu ē nam* —, si je ne me réveille pas, venez me réveiller.

PÓĐRONG. Homme riche, influent dans une localité.

PÓĐRŎNG. Interroger, demander conseil, une permission. *De* — *ē, ē uh kđ đrđng kikiđ?* on vous interroge, pourquoi ne répondez-vous pas?

PÓE

245

PÓDRUH. [V. DRUH] Mettre en fuite en effrayant, faire peur, effrayer, pourchasser, faire la chasse. *De tòmoi — nhon, chong nhon kòdâu klaih*, l'ennemi nous a poursuivis, mais nous avons pu lui échapper par la fuite.

PÓDRUN. Encombrer de balayures, d'objets en désordre. *Hòrùl de kòdra, de ioh — hnam di*, en l'absence de leurs parents les enfants ont sali toute la maison. || Être un embarras, inutile et à charge dans une maison. *Inh cha — hnam ipm*, je suis un être à charge chez vous.

PÓDRUNG, DING —. Tube qui a déjà servi, dans lequel on a déjà cuit.

PÓDŮK. Estomac. *ŷi —*, mal d'estomac.

PÓDUENH, PÓDUINH. Tourner tout autour, tourner, faire tourner. *Klàng pâr — cham bòn*, le milan vole et tournoie autour de notre village.

PÓDUM. Mûrir, faire mûrir. — *pri tò hnam*, faire mûrir les bananes à la maison. *Mat nar — pley long*, le soleil fait mûrir les fruits.

PÓDUNG-PODĂNG. [V. DUNG-DĂNG] Bagatelles, choses de rien.

PÓDŪNG. Faire faire un détour, faire un détour. *Nhon bròk — tiâ kông*, nous avons fait un grand détour par la montagne.

PÓDUNH. Tarder, être un long temps, s'attarder; retarder, attarder; renvoyer à un autre temps, à un autre moment. *E — kikiâ?* pourquoi êtes-vous si long? *E — inh kikiâ?* pourquoi me retardez-vous?

PÓEH. Enflure, furoncle, clou; faire enfler, enfler (au sens actif).

PÓET. Présenter à boire, faire boire, mener boire, inviter à boire. *Brě nđ — dibal anheh*, ces deux personnes s'invitent souvent à boire ensemble. — *đxeh*, mener les chevaux à l'abreuvoir.

PÓERIH. Faire vivre, nourrir, entretenir. *Ji Bả Iang — bđn*, c'est Dieu qui nous fait vivre. *Tđng ẽ uh kđ mẽ — inh, inh ji klaih lđet boih*, je serais déjà mort si vous ne m'aviez nourri. — *hamang*, ressusciter quelqu'un.

PÓGÂM. Opprimer, violenter, forcer injustement. *Bđngai* —, homme qui abuse de sa force, de son ascendant, pour opprimer.

PÓGĂN. Traverser, passer à travers, aller d'un côté à un autre; faire passer d'un côté à l'autre. — *krong*, traverser la rivière. *Pu đđ kon — krong*, faire passer la rivière à son enfant en le portant sur son dos. || Traverser, mettre obstacle, empêcher. *Tđdrong* —, un empêchement. || — *lăn*. En travers. *Kuy — lãn kđ trong*, se coucher en travers du chemin.

PÓGANG. Remède, médicament, drogue. — *bđnhul*, drogue empoisonnée, poison.

PÓGẮP. Dire à deux personnes de se marier ensemble. (Si les personnes sont parentes, c'est une injure, V. PÓCHÔM; dans le cas contraire, c'est une plaisanterie.)

PÓGE. Le matin, la matinée. *Kắ* —, dans la matinée, au matin. *Kđxđ* —, soir et matin. — *xđ-roih*, de grand matin, le matin, de bonne heure.

PÓGIÂM, PÓIÂM. Faire diminuer, faire dépenser, faire amoindrir. — *tđmam hel*, faire dépenser inutilement, sans raison. *Et* —, boire de manière à faire baisser le niveau du vin (dans la jarre). [V. GIÂM]

PÓG

247

PÓGIT. Estimer, avoir en estime, apprécier; demander un prix élevé, exagéré. *Tòmam de xò bòn-ñil, tòmam tòngla xò — gra*, ce qui est à autrui il le déprécie, et ce qui est à lui il en exagère la valeur.

PÓGLÂM. Braver, agir quand même, abuser de sa force, de la crainte qu'on inspire, pour opprimer.

PÓGLANG. Croiser, disposer en croix. *Long* —, la croix.

POGLEH. Fatiguer, lasser, faire subir une grande fatigue; causer de l'ennui, importuner.

PÓGLĒNG. Réduire au silence, à *quia*.

PÓGLOH. Faire baisser. — *long*, faire diminuer le prix.

PÓGLÓH. Jeter un maléfice. — *bā*, — *mir*, jeter un maléfice sur le riz, sur un champ (superst.).

PÓGÔNG. Disposer en bandes parallèles. *Dao* —, sabre dont le manche est tout couvert et orné d'anneaux de fer. *Hábân* —, jupe ornée de diverses étoffes cousues en bandes parallèles.

PÓGÓL. Augmenter la longueur, allonger par un bout. — *hnam*, allonger sa maison.

PÓGÓN. Mettre en relief. || Ajouter à la masse, au volume; exagérer. [V. GON] *Nhon pai poi — pang habō*, nous sommes obligés d'augmenter notre quantité de riz en y mêlant du maïs pendant la cuisson. *Ně* —, *pòma mã hătàng jăt*, n'augmentez pas, n'exagérez pas, ne dites que la vérité.

PÓGÓNG PÓLEY. Les principaux personnages d'une localité.

PÓGOR. Faire le chef, être le boute-en-train, être instigateur et premier acteur dans une entreprise.

PÓGOT. Confisquer, retenir en gage. *E uh kò oa chil dò xere kòna inh — dram ē*, tu ne veux pas payer tes dettes, c'est pourquoi j'ai confisqué ta jarre.

PÓGRÖL, PÓGRŮÖL, PÒKRÖL. Rouler de haut en bas. — *tòmō dōng kòpal kōng*, rouler des pierres du haut d'une montagne.

PÓGRÖNG. Désobéir en face, faire le récalcitrant, regimber, revêche, indocile. *Inh mē pòerih kikiâ bōngai — ?* pourquoi nourrir chez moi un être aussi indocile?

PÓGRONG. Garder chez soi par civilité, par amitié. [V. BÓGRĀNG, BÓGRÖNG]

PÓGUAH. S'orner le visage, tâcher d'en relever la beauté en s'arrangeant les cheveux.

PÓGŮĀNG. Tenir en éveil; se tenir en éveil, sur ses gardes; agir habilement pour se tirer d'un mauvais pas, pour réussir dans une bonne occasion.

PÓGŮT. [V. GŮT] Courber, faire courber.

PÓH. Harassé, être très-fatigué, n'en pouvoir plus, être rendu; être dégoûté, découragé.

PÓHA. Faire ouvrir la bouche, faire parler. *Iem — bōr xò, le inh pòluōn pògāng*, vous, desserrez-lui les dents et ouvrez-lui la bouche, moi je lui ferai avaler la drogue.

PÓHĀRĀL. Tenir en éveil, empêcher de dormir, réveiller quelqu'un de son sommeil, de sa torpeur; éviter la nonchalance, exercer son activité.

PÓHĀRĀT. Harasser, lasser, imposer un travail excessif.

PÒH

249

PÓHĀRĀT, PÓHĀT. Encombrer tellement un endroit qu'on n'y puisse plus rien mettre. *Rim nam tò nhon kan xò — hnam nhon*, chaque fois qu'ils viennent chez nous, ils encombrent la maison.

PÓHECH, PÓHEK. Briser, mettre en morceaux, réduire en poussière, pulvériser.

PÓHEL. Vilipender, déprécier, tenir pour inutile, regarder comme des bagatelles. *Pògit tòdrong hel hól, — tòdrong kal*, donner du prix à des bagatelles et ne faire aucun cas des choses importantes.

PÓHIAH. User, déchirer, mettre en haillons, mettre un habit jusqu'à ce qu'il soit usé.

PÓHIĀK, PÓHIÒK. [V. PÓHLIENG] Mettre dans l'embarras, dans un état où l'on ne sait plus que dire ni que faire.

PÓHIĀNG. Urger, presser, activer un travail, se presser, se hâter, mettre de l'activité, de la promptitude.

POHIŌK. Faire réfléchir, agir mûrement. *Bu — adroi, kònh pòm mǎ hǎbâp*, qui réfléchit mûrement agit sûrement.

PÓHIÓ. Distraire, récréer, faire passer le temps agréablement; se distraire. *Nhon et — kò tòmoi*, nous buvons le vin pour faire passer agréablement le temps à nos hôtes.

PÓHIÓCH. Dépenser étourdiment, gaspiller, dissiper. *De mǎ bǎ mrōng tòmam dunh xanam, kònh de kon — hamah hamâu*, les biens que les parents ont amassés en de longues années, les enfants les gaspillent au plus vite.

PÓHIŌT. Faire oublier. *Bu pleh — kò inh mǎ bǎ?* qui pourrait me faire oublier mes parents?

PÓHLĀK. Embarrasser, causer de l'embarras, obstruer, encombrer; entraver la liberté des mouvements, la gêner beaucoup; mettre en peine, causer du trouble dans l'esprit, de l'irrésolution. *De kal long — trong bôn brók*, en abattant ces arbres on a encombré notre chemin. *De — don inh, inh uh kò pa lele pòm liliá*, on a troublé tellement mon esprit que je ne sais plus comment agir.

PÓHLAM. Étendre une chose sur toute une surface. *Xòxuh pang pògāng — kò akāu*, oindre avec un remède tout le corps.

PÓHLIENG. Mettre dans l'embarras; causer de l'étonnement, de la surprise, de la confusion, de la honte. *Inh ji klaih hlieng chong xò — atam*, j'étais déjà embarrassé, mais il augmente bien davantage mon embarras. *Xò dòdòk — inh*, ses plaisanteries sur mon fiancé m'embarrassent.

PÓHLOH. Ouvrir un passage, une issue, dégager. — *don*, faire comprendre, ouvrir l'esprit, éclairer l'intelligence, expliquer, enseigner, instruire; enseigner la doctrine, catéchiser.

POHLŌM. Par précaution, en prévision, par prudence. *E chěp dao —*, prenez votre sabre de précaution. *Iu —*, craindre par prudence, se tenir sur ses gardes par prudence, pour plus de sûreté.

PÓHLŌT. Débiter, faire en sorte qu'une marchandise soit débitée.

POHNGĀM. Appesantir, aggraver, alourdir. *Inh pu hngām boih, e oa — atam*, mon fardeau est déjà lourd, et vous voulez le rendre plus lourd encore (au propre et au figuré).

POHNGŌL. L'âme humaine. — *tòlah dòng akāu, lě de khan lōet*, on appelle la mort la séparation de l'âme et du corps. || Destin, fortune. *Uh kò dāy —*, n'avoir pas de bonheur. — *inh uh kò pun*,

PÓI

251

mon destin est de n'avoir pas de chance. (Les chrétiens ne se servent pas de ce mot *pòhngól* au sens payen.)

PÓHNŎNG. A dessein, avec préméditation. *Uh kò xi tró aneh, jì* —, ce n'est pas par hasard, c'est à dessein.

PÓHOACH. Faire dépenser; dépenser; diminuer par usure, par évaporation, par consommation.

PÓHOCH. Faire couler. — *dak tò na*, faire arriver l'eau aux rizières.

PÓHŎN. Faire pousser, faire croître (des plantes, des légumes, les cheveux, etc.). *Chòruh dak — hla*, arroser les légumes pour les faire pousser. *Pò-gàng — xòk*, drogue pour faire croître ou pousser les cheveux. || Exagérer. *Halai hòtò halai* —, on exagère de plus en plus les nouvelles, à mesure qu'on les colporte au loin.

PÓHOH. Vider, déblayer, ouvrir une issue, pratiquer une issue. || Dévoiler, révéler un secret.

PÓHÓI. Relâcher, détendre, rendre moins raide, desserrer. *Chò* —, lier d'une manière lâche, sans serrer fortement, sans étreindre. || Agir ou parler mollement, nonchalamment, avec négligence, avec paresse. *Ně bò* —, *tòtuh pòdi tòdrong* —, ne travaillez pas avec tant de nonchalance, secouez toute espèce de paresse. *De mã tui don Bả Iàng mã* —, *di gò manát liliá?* comment Dieu aurait-il pitié de ceux qui le servent avec tant de négligence?

PÓHÓRÉL. Faire table rase [V. HÓREL]; absolument tout. *De tòtông — tòmam nhon*, les voleurs ont pris tout notre avoir.

PÓHÓRÓCH. Gaspiller, prodiguer, dissiper.

POIÂM. [V. PÓGIÂM] Faire diminuer, faire amoindrir.

PÓIAO, POJAO. Remettre de la main à la main, livrer des marchandises. *Nhon pòma jì keh, chong dim — tòmam*, nous sommes tombés d'accord sur le prix, mais les marchandises n'ont pas encore été livrées. [V. IÃO]

PÓIE. Rapetisser, diminuer de longueur, réduire de volume.

PÓÏËL. Rendre lisse, polir. — *dòng rong*, donner la dernière touche.

POÏËNG. Taquiner, agacer (en parlant des enfants).

POIOCH. Induire en erreur, exciter au péché, porter au mal, scandaliser. *Tòdrong* —, occasion, cause de péché. *Xámăt — bòn*, le démon nous porte au mal. || Causer du détriment, du dommage. *Bu — tòmam de athai mông, athai chal*, celui qui a causé un dommage doit le réparer en rendant l'équivalent.

PÓÏÛÓ, PÓJUÂ. Procurer un profit, un avantage, un gain. *Bòdrò ling — de dik*, dans le commerce faire toujours gagner les autres.

PÓJAH. Avoir une altercation, se disputer, parier.

PÓJAI, PÓMA. Parler, langage. — *gah de*, défendre la cause d'autrui, parler de lui.

PÓJÂÏ, PÓJÏÂÏ. Rivaliser pour obtenir l'avantage, se disputer une chose. *Bă dim kòtèk jò-hngâm, de kon — tòmam boih*, le père n'avait pas rendu le dernier soupir, que les enfants se disputaient ses biens.

PÓJÂP. Embrasser tout, s'étendre à tout. *Pòma — kò tòdrong*, parler d'une affaire sous toutes ses faces, sans rien laisser d'indécis.

PÓJ

253

PÓJĀT, pour PÒAJĀT. Se mettre en état de guerre, en état de défense; avertir les autres de s'armer, de se tenir sur leurs gardes.

PÓJĒ. Être en délicatesse avec quelqu'un, l'éviter par antipathie, ou par politique, parce qu'on attend de lui quelque réparation d'honneur. [V. PEYEH]

PÓJEI. Se disculper, — *dò akâu*, se justifier d'une accusation. [V. PÓXIĀY]

PÓJI. Faire souffrir, tourmenter. *Ně — hel kon kiék*, ne fais pas souffrir les animaux sans raison, sans motif raisonnable. || — *bòndh de*, faire de la peine, affliger. — *bòndh Bă Iang*, offenser Dieu.

PÓJING. Engendrer, créer, produire, faire produire, faire, confectionner. *Bă Iang — plenh ieh*, Dieu a créé le ciel et la terre. *Kon tòngla — areh kò inh*, l'enfant que j'ai engendré me hait. *Bò mir — bā*, cultiver la terre pour lui faire produire le riz. || A la place, au lieu, pour. *Inh gô phai kon inh — inh*, j'enverrai mon fils à ma place.

PÓJIP. Joindre, réunir. *Xit — bār hlak khan*, coudre deux pièces de toile pour les vendre en même temps. — *bòr*, fermer la bouche. [V. PÓNHIP] || *Pòma* —, parler et conclure en brusquant, sans écouter les objections.

PÓJŎ. Les chevrons, dans la toiture des maisons.

PÓJÖR. Faire manquer, frustrer. *Xò — inh ruòt kapô*, il m'a fait manquer l'achat d'un buffle.

PÓJŎT. Faire ostentation d'un avantage réel ou prétendu, dans le but d'humilier et de ravaler quelqu'un. — *kò pòdrong*, faire ostentation de ses richesses pour abaisser quelqu'un. — *dibal*, faire

ostentation de quelque avantage entre rivaux, à la même fin.

PÓJÓRŌU. [V. JÓRŌU] Mêler, mettre ensemble diverses choses, sans pourtant les confondre.

PÓJÓRŮ. Rendre plus profond, creuser plus avant, approfondir. *Iem bŭ dŏng iäl, — xŏlung mŏnŏ,* vous n'enterrez pas assez profondément, creusez davantage la fosse.

PÓJÓRUH, PÓXORUH. (l'opposé de *pŏloi*.) Diminuer, abaisser. *Ne pŏloi ne —, pŏma tŏng nŏng dik,* n'exagérez ni ne diminuez, dites exactement la vérité. — *đb akâu,* s'humilier. [V. PÓXUT]

PÓJUĂ. Fouler aux pieds, faire fouler. — *bă pang kapŏ,* faire fouler le riz par les buffles.

PÓJUER. Éviter, faire éviter, prendre ou faire prendre un détour. — *pŏley de,* éviter ou faire éviter un village en le tournant. *Pŏma —,* parler sans révéler ce qu'on veut tenir secret.

PÓJUM. [V. AJUM] Ensemble, réunis ensemble, en commun.

PÓJŮP. Joindre, unir, réunir. — *ti,* réunir tous les doigts de la main.

PÓK. Tomber par terre, choir, faire une chute. *Brŏk pŏlŏng iŭ kŏ —,* marchez prudemment de peur de tomber (au propre et au figuré). *Bu uh kŏ jŭŕ tŏdrong pŏiŏch đunh đunh —,* qui n'évite pas les occasions de pécher succo nbera tôt ou tard.

PÓKA. Faire dire, charger d'une commission, inviter par envoyé.

PÓKAL. Forcer, violenter, exiger plus que de droit. *Bŏn uh kŏ kŕ, — athai kŕ,* exiger l'impossible, plus que ce qu'on peut faire.

PÓK

255

PÓKĀL. Faire adhérer, assujettir, faire tenir fortement.

PÓKĀM. Faire parade, agir ou parler avec ostentation.

PÓKĀP. Faire mordre; adapter, ajuster une chose à une autre. — *dao*, présenter à quelqu'un son sabre à mordre (pratique superstitieuse).

POKEH. Finir, terminer, achever, mettre la dernière main. — *muih*, terminer l'abatage de la forêt dont on veut faire un champ. *Pòma* —, conclure.

POKHĀNG. Faire sécher au soleil, ou au feu, des poissons, de la viande. *Pòma* —, parler séchement, durement.

PÓKHĪN. Encourager; faire le courageux.

PÓKHŌ. [V. PÓKHĀNG, les deux mots sont synonymes.] Faire sécher.

PÓKHÔNG. Mettre aux ceps. — *mòna*, mettre aux ceps un prisonnier de guerre.

PÓKHÔNG. Faire flamber; enflammer. — *kò bòn unh, ji tòngiet drou*, faites-nous flamber le feu, il fait froid aujourd'hui.

PÓKHÒR. Taquiner, vexer, agacer.

PÓKIR. Cacher, tenir secret. *Inh uh kò* —, je ne le cache pas, je l'avoue. || Rendre plus compacte, plus dense, mettre en rangs serrés. (C'est l'opposé de *brāng*, clair-semé.)

PÓKLA. Séparer une partie d'un tout. *Iem nē — kò inh kikiá, iem axong kò iem pòdi*, ne me faites aucune part, partagez tout entre vous.

PÓKLAIH. Faire disparaître, faire passer, effacer, guérir, faire fuir. — *kò bòlò*, faire passer la fièvre. — *dik de*, faire fuir un esclave.

PÓKLÁP. Enfoncer comme de force de la nourriture dans la bouche d'autrui. (Étrange politesse pratiquée dans certaines localités.)

PÓKLEP. Boucher un trou avec une pièce, rapiécer, fermer hermétiquement.

PÓKLĪK. Rendre sourd, abasourdir; hébéter, rendre stupide.

PÓKLŪT. Imposer de force, d'autorité, forcer à accepter.

PÓKŌ. Présumer, prévoir, penser à l'avance. — *kò mi, inh oây hnam*, presumant qu'il va pleuvoir je reste à la maison.

PÓKŌNG. Faire les fiançailles. *Et kò* —, boire le vin des fiançailles.

PÓKŌNG. [V. KŌNG] Retenir en caution, en gage.

PÓKŪP. [V. AKŪP] Former une paire, appareiller, réunir, joindre. *Toi — bar to jòrang*, porter sur l'épaule deux colonnes réunies.

PÓKRA. Réparer, orner. || Faire réparation d'honneur. [V. POLIEM] *Pang de pòliem — inh dik, inh lui mut tò iem*, quand on m'aura fait réparation d'honneur, alors seulement je consentirai à entrer chez vous.

PÓKRAL. Durcir (en parlant des substances liquides ou molles). *Unh — kòtáp ir*, le feu durcit les œufs.

PÓKRĀM. Plonger, submerger, faire aller au fond de l'eau, enfoncer entièrement sous l'eau.

PÓKRĒ. Faire fuir de frayeur, ou pour éviter de se rencontrer. *Tòdam lúng lăng — adruh tònem*, les jeunes libertins font fuir les jeunes filles modestes.

PÓL

257

PÓKRĚN. Souhaiter que le chancre s'attache à quelqu'un, proférer cette imprécation. — *dibal*, se souhaiter réciproquement le chancre.

PÓKRĪP, PÓKRŪP. Faire paraître, avoir un extérieur imposant, de la majesté, inspirer le respect. (On le dit aussi par ironie.)

PÓKRO. Sécher des poissons, de la viande, les choses vertes. (*Pòkhāng*, *pòkro*, et plus loin *pòxò-rěng*, signifient sécher; mais le premier ne se dit que des poissons et des viandes; le second se dit aussi des choses vertes; le troisième ne s'entend que des choses mouillées ou humides.)

PÓKRŮL. [V. PÓGRŮL] Rouler de haut en bas.

PÓKUH. Faire baisser la tête. || Aboucher, convoquer à une entrevue. || Joindre deux objets par leurs extrémités.

PÓLAI. Papillon.

PÓLĀM. [V. BÓGĀM] Opprimer, exiger plus que de droit.

PÓLĀM. [V. PÓHLĀM] Étendre sur toute une surface.

PÓLĀU, PÓLŌU. Femme stérile. (Pour les animaux, V. KLEN.)

PÓLAO. [V. PLA0] Plaine de sable, grève. — *chuah*, même sens.

PÓLĀNG. [V. KLĀNG] Tout juste, ni plus ni moins, exactement.

PÓLĀNG. Grain. — *măt*, individu. *Hnām iem* — *măt de dôm nu?* *jě pblāng ming jit*, quel est le chiffre exact des individus de votre maison? dix tout juste.

PÓLĀP. Assortir, assembler des objets, des personnes qui se conviennent; suivant la convenance, selon ce qu'il convient de faire. *An kò de — kò de hlieng xara*, faire l'aumône (aux pauvres) selon leur indigence.

PÓLĀP. Fatiguer, harasser, lasser (au propr. et au fig.).

PÓLĀT. Aplatir, rendre plat.

PÓLĒ. Espèce de bambou dont les jeunes pousses cuites sont les meilleures de toutes.

PÓLEH. Détendre un arc, un piège. — *nāk*, détendre, relâcher un piège. — *xarā*, détendre l'arc (soit en tirant le coup, soit simplement en le relâchant).

PÓLĒK. Consumer, détruire, anéantir. *Bōk pōjing plenh teh du gòh — man xò*, Celui qui a créé le ciel et la terre peut aussi les anéantir.

PÓLEY. Village. *De —*, les habitants d'un village.

PÓLENG-ĀK, KUY — —. Être couché sur le dos.

PÓLEU. Harceler, chercher querelle, parler d'une manière agaçante.

PÓLIEM. [V. PÓKRA] Faire réparation d'honneur.

PÓLIENG. Dégaîner. *Dao —*, le sabre nu. — *dao*, dégaîner son sabre.

PÓLIH. Faire avorter (en parlant des animaux seulement).

PÓLĪK. Provoquer, vexer, chercher chicane, tracasser. *Gògòl — dibal, kònh tòtoh*, se chamail-ler d'abord, et enfin en venir aux coups.

PÓL

259

PÓLIR. Joindre sans interruption, sans séparation.

PÓLIT. Causer de l'inquiétude, mettre dans les transes. *Ně panah iu kò — de hēl*, ne tirez pas, de peur de causer l'alarme sans nécessité.

PÓLÔET. Faire mourir. *Toh — de*, assommer quelqu'un.

PÓLOH. [V. PÓHLOH] Dégager, ouvrir une issue.

PÓLOI. Faire plus, augmenter, exagérer, ajouter, enchérir. *Pòma ling —*, être toujours outré dans ses paroles. *An kò inh bar to, ně —*, donnez m'en deux et pas davantage.

PÓLÔNG, BIH —. Serpent vert dont la morsure est venimeuse et parfois mortelle.

PÓLÔU. [V. PÓLÂU] Stérilité de la femme, stérile.

PÓLĀNG. (mot *hagu* synonyme de *nōl nǎng*). Essayer, tenter, éprouver.

PÓLÔK. Considérer attentivement, regarder de près, examiner en détail. *Inh tòmāng bōh dik, đim — mǎ tốpǎ*, je n'ai fait que le voir de loin, je ne l'ai pas encore examiné attentivement.

PÓLÔNG. Embellir, réparer. || Faire réparation d'honneur. — *pòkra de*, faire réparation d'honneur à quelqu'un. || Convenablement, bien, avec précaution, avec prudence. *Iem brók — iu kò tòmoi tiá trōng*, marchez prudemment, de peur de rencontrer l'ennemi.

PÓLUI. Tromper, mentir, faire croire, en faire accroire, dire par pure plaisanterie. *Ně plach, ně —*, ne mentez pas, ne trompez pas.

PÔLŪNG. Caresser, consoler, séduire, agir de ruse, employer des moyens hypocrites pour parvenir à ses fins. — *de hajoh*, caresser et amuser les petits enfants pour les empêcher de pleurer. — *nhāk de adruh ioch pang tōngla*, séduire une fille, la porter au mal. *Mă de — inh, inh du uh kò mut pām de*, on a beau ruser pour me gagner, je ne donnerai pas dans le panneau.

PÔLUT. Duper, en faire accroire. *Mă ē adrin — inh, inh du uh kò lui*, tu as beau vouloir me duper, je ne me laisserai pas prendre. || Enfoncer, fichet.

PÔM. Faire, agir; feindre, simuler, contrefaire; être fait, devenir, être. *Inh — liliā?* que dois-je faire? comment faire? — *kłk*, faire la sourde oreille. — *bă — mē*, être père, devenir mère.

PÔMĀ. Parler, langage. (En ce sens, *pômā* et *pōjai*, sont synonymes.) || Faire semblant, feindre, simuler. *Iem — kikiā hōnō?* que dites-vous par là? de quoi parlez-vous? [V. ĪŪK ĪĀK]

PÔMĀP. [V. KÔMĀP, c'est le même verbe au passif.] Morfondre, réduire à l'agonie, à l'extrémité. *Inh pômāp ē! cha — ē!* je vous réduis à l'extrémité! (Expression hyperbolique très-fréquente pour dire simplement: je vous donne bien de la peine, je vous cause bien de l'embarras.)

PÔMAU. Penser, réfléchir [V. MAU, TÔMAU]; faire penser, donner à réfléchir. *Tōng ē hiōt kò mau, inh gō —*, si vous oubliez d'y penser, je vous y ferai penser.

PÔMĒM. Ne pas épargner, donner une chose à laquelle pourtant on tient beaucoup, en faire le sacrifice, donner tout en regrettant. *Pham kon tōngla Bă Iāng ji — an kò e, tōma ming kòtoh buuh e uh*

PŎN

261

kò oa àn kò di! Dieu n'a pas épargné le sang de son propre Fils, il te l'a donné, et cependant tu lui refuses même une goutte de sueur!

PŎMÉNG. Faire avec application, avec soin.

PŎN. Oser. — *pai!* même sens. *E — pai!* tu l'oses! *Inh iu, inh uh kò —*, je crains, je n'ose pas.

PŎN. Entourer de liens, de linge, etc., un objet rond ou à peu près, appliquer un cataplasme.

PŎN. Se reposer, se délasser, cesser de travailler, faire une halte.

PŎNĀK. [*V. BŎNAK* qui est le vrai mot.] L'aubier.

PŎNAH. [*V. PANAH*] Tirer de l'arc, tirer un coup de fusil.

PŎNAI. Bâtonnet employé pour tirer le riz de la marmite. *Gǝ —*, la marmite et le bâtonnet; mari et femme, les époux. [*V. Unh om, ong mai, unh tònuh*, toutes locutions synonymes.]

PŎNĀM. [*V. PANĀM*] Laborieux, actif, toujours prêt à agir.

PŎNĀP. Courber, forcer à se courber, à céder, à s'humilier. *Xò uh kò oa nāp, bòn gǝ — xò*, il ne veut pas s'abaisser, nous allons bien l'y contraindre.

PŎNĒ. Dans la mesure. — *dang oa*, dans la mesure désirable, à souhait. — *mòně*, d'une manière passable, acceptable.

PŐNEH. Provenant. *Dram — nhon blah*, la jarre provenant de la guerre que nous avons faite.

PŐNÉNG, PŐNENH. Petit arc qui sert à battre le coton. [*V. PENH, PÉNG*]

PŐNG. Clouer, cheviller. — *tò long pòglang*, crucifier.

PÓNGAH. Faire durer jusqu'au matin, jusqu'à l'aurore. *Et* —, boire toute la nuit jusqu'au matin. || *Evaser*, élargir l'ouverture. || *Manifester*, dévoiler, révéler ce qu'on tenait secret. *Ně ón, ē — don ē*, ne cachez rien, manifestez vos intentions.

PÓNGAL. La moëlle.

PÓNGÂM. Mettre ou garder dans l'eau, dans la bouche, etc. — *tò dak*, plonger dans l'eau, mettre à tremper. — *tò bòr*, garder dans la bouche.

PÓNGNEH. Faire espérer, donner à espérer. *Xò cha — dik, uh kò bòh ăn*, il nous fait toujours espérer, et jamais il ne donne.

PÓONGLAIH. Mettre en liberté, délivrer, se libérer. — *dik*, affranchir un esclave. — *kò del tól*, accomplir un vœu.

PÓNGÖ. Dompter par la faim un animal intraitable.

PÓNGÖ. Avec prudence, avec précaution, sagement. *Brök — iu kò tòmoi*, soyez prudent en route dans la crainte d'une surprise de l'ennemi.

PÓNGÖK. Verser comme par force du vin dans la bouche. [Pour la nourriture, V. PÓ-KLÁP]

PÓNGOR. Rougir au feu. — *mam*, rougir le fer au feu.

PÓNGÖT. Être en appétit, avoir faim, souffrir de la disette. *Dim — dim oa xă*, je n'ai pas encore faim, je ne veux pas encore manger. *Xă-năm* —, année de disette, de famine.

PÓNGÓR. Le palais de la bouche.

PÓNGÓT. [V. NHÓM] Lent, retardé.

PÓNGUĀ. Dompter, forcer à obéir, soumettre, se faire obéir. — *kapò*, dompter les buffles, les habituer à la charrue.

PÓN

263

PÓNHĀN. Écuelle. *Dim xǒrǒ dak —, xò hànát kò ǐk de*, l'écuelle d'eau sur le tombeau de sa femme n'est pas encore toute évaporée, et il veut déjà se remarier.

PÓNHĒK. Noircir. — *xaning*, noircir les dents.

PÓNHĒN. Fixer son regard, voir clairement; éclaircir une question, expliquer, prouver. *E dim nhên, gǒ inh —*, vous ne voyez pas la chose clairement, je vais vous l'éclaircir.

PÓNHIU PÓNHAU. [V. NHIU NHAU] A tort et à travers.

PÓNHO KÓ. [V. ANHO KÓ] Assez, suffisamment pour.

PÓNHOI MAT. Regarder de travers, de mauvais œil.

PÓNHŌM. Dire ou agir par ostentation, se vanter.

PÓNHŌNG. [V. NHOËT NHŌNG] Faire le fier, s'enorgueillir.

PÓNHUI. Enfumer, incommoder par la fumée, remplir de fumée.

PÓNHUT. Saumure, conserves salées.

PÓNIL, KHEY —. Pleine lune.

PÓNŌNG. Clôture de pieux autour d'un champ pour écarter les animaux sauvages, enclos en dehors du village pour garder les animaux domestiques.

PÓNŌT. Cloison qui tient lieu de mur dans les maisons des Bahnars. — *teh*, cloison en torchis, — *tòmō*, mur.

PÓNNU. Morceau de toile qui sert à porter les enfants sur le dos.

PÓNU BOH. Panier à sel. (Un *pònu* de sel se vend une jarre, ou quatre *muk*.)

PÓNUNG. La pâte fermentée non encore mise en jarre.

PÓNUNG. Ciseau de charpentier.

PÓNUÓT. Morceau de toile, bout de corde, etc. *Khan ming* —, un morceau de toile.

PÓÓL. Affliger, peiner profondément, irriter vivement.

PÓÓM. Garder son sérieux, avoir un air triste; un extérieur grave. *Má de na, xò du* —, les autres ont beau s'égayer, lui garde toujours son sérieux.

PÓÓM. Faire pourrir.

PÓPÉNH. S'agiter, se mettre tout le corps en mouvement. *Xò — gră, nhon uh kò dây chò*, il s'agite trop pour que nous puissions le lier.

PÓPÓM. Faire semblant, affecter, feindre. *Xò uh kò bôlô tốpă, xò cha — dik*, il n'a pas vraiment la fièvre, il feint seulement de l'avoir.

PÓPRĀNG. S'écarter, s'en aller au loin. *Nhung bôn — gră, tũ kò dunh dunh kan xò jing xakē*, nos porcs s'en vont loin dans la forêt, il est à craindre qu'à la longue ils ne deviennent sauvages.

PÓPRŌNG. Inflammation d'une plaie, d'une blessure, s'enflammer, s'envenimer.

PÓPUH. Chasser, éconduire, congédier, renvoyer. *Bu alah, inh — dông hnam inh*, les paresseux, je les renvoie de chez moi.

PÓPUT. Duper, tromper, induire en erreur.

PÓR. Aller en nombre exiger une dette ancienne, mettre à l'amende un individu, tout un village.

PÓR

265

PÓRĀM. Ruiner quelqu'un, le précipiter dans le malheur, causer sa perte, sa mort, le livrer au supplice. *Bá Iang* — *de má kóni tò unh xãmät*, Dieu condamnera les méchants au feu de l'enfer.

PÓRĀNG *ba.* Vanner le riz.

PÓRĀNG. Faire rayonner. — *unh*, faire flamber le feu, l'activer.

PÓRĒ (pour PÓERĒ.) Faire résonner, faire émettre un son. || Éventer un secret, le divulguer, le publier. — *bòr*, parler à haute voix. (C'est l'opposé de *bòbeh*, parler à voix basse.) *Ně* — *bòr iu kò de tòng*, ne parlez pas si haut, de peur qu'on ne nous entende. *Ně* — *kò bu*, ne dévoilez la chose à personne.

PÓRIM. Faire en sorte qu'il y en ait pour tous et pour chacun. *Axông* — *kò de*, distribuer de manière que chacun ait sa part.

PÓRING. Tenir compagnie à quelqu'un, être toujours à ses côtés. *De adruh tòdam et hamang jĩ òi bu* —, quand un jeune homme boit le vin avec une jeune fille, il y a toujours quelqu'un pour leur tenir compagnie et être témoin.

PÓRŌ DAK. Faire couler l'eau dans un canal, ou suivant une direction déterminée, établir un courant à une eau stagnante.

PÓRŌNH. Donner envie, allécher. *Inh ji bō kò rōnh, ē ně* — *atam*, je me sens déjà assez alléché, ne venez pas augmenter mon envie. [V. RŌNH]

PÓRUM. Prendre une concubine; être concubine. — *akăn goi*, prendre une femme illégitime. *Xò* — *kòdra tòngla*, elle est concubine de son maître.

PÓRUNG. Faire avorter; avorter (en parlant des femmes seulement). *Pògàng* —, drogue pour faire avorter. [Pour les animaux, V. PŌLIH]

PÓTAM. Planter. — *long*, planter des arbres.
— *bā*, piquer le riz. — *jòrǎng*, planter les colonnes.

PÓTǎNG. Disposer en file, mettre en rang, aligner; étendre, tendre. — *di kò bōl*, faire mettre tout le monde en rang. — *tòley*, tendre une corde. — *khan*, étendre une pièce de toile.

PÓTǎP. Faire dire par envoyé, avertir, inviter, etc.

PÓTĀU. Fesses, abdomen. *Ming pah — ròmō*, un quartier de bœuf.

PÓTĒ. Faire galoper un cheval, faire courir un buffle.

PÓTĒ. Faire le malade. *Bôngai* —, personne qui jette de hauts cris pour un petit mal.

PÓTĒ. [V. TĒ] (imprécation.) Souhaiter l'acte charnel; commettre l'acte charnel. (Ce mot ne doit jamais être prononcé.)

PÓTĒNG. Furoncle, clou. — *inh klaih duk*, mon furoncle est mûr.

PÓTĒNG. Comparer. *Pòma* —, parler par comparaison, en parabole. *Pòtih* —, même sens, par exemple, v. g. (*Pòtih* et *pòtēng* sont synonymes, et peuvent être employés ensemble ou séparément.)

PÓTĒP. Faire adhérer, faire adapter. || Arrêter, décréter. *Krǎk* —, la fatalité, le destin (superstition).

PÓTIĀ. Faire suivre. *Inh uh kò uòn tiā iem, inh gō* — *de hajoh inh*, je suis occupé et je ne puis vous suivre, mais mes esclaves vous suivront. — *kapō*, sacrifier un buffle sur la tombe d'un mort (faire suivre le mort par un buffle).

PÓTIH. [V. POTĒNG] || Comparer.

PÓT

267

PÓTIT. Solliciter instamment, demander avec persistance, exiger.

PÓTŎ. Chauffer, faire chauffer; animer, enflammer. — *dak*, faire chauffer de l'eau. — *jò-hngám*, enflammer les cœurs.

PÓTŎËT. Finir, achever, pousser jusqu'au bout. — *tòmam*, dépenser tout son bien. — *don*, pousser à bout, réduire à *quia*. *Pòma* —, donner un *ultimatum*, réduire au silence.

PÓTOI. Allonger, adapter à un bout. — *hnam*, allonger la maison.

PÓTŎK. Ampoule, boursoufflure à la peau. — *kò unh*, ampoule causée par une brûlure.

PÓTŎK. Faire monter. [V. ATŎK, qui est plus usité en ce sens.]

PÓTŎM. Compléter un nombre, une somme, faire un total.

PÓTŎCH KŎ. Exciter les chiens à la chasse.

PÓTŎL. Faire arriver, faire atteindre au point voulu.

PÓTŎM. Commencer. *Bu kò bòn — gŏgŏl?* qui de nous commencera le premier? — *bòlŏ*, sentir les premières atteintes de la fièvre.

PÓTŎN. Réciter une formule. *Halai — halai chòruh*, réciter la formule sacramentelle à mesure qu'on verse l'eau.

PÓTŎNG. Faire entendre, déclarer, faire connaître. *Tòng de cha inh, e — kò inh*, si quelqu'un me cherche, faites-le moi savoir.

PÓTRĂL. Empêcher de dormir, tenir éveillé. *De pòxòròng — nhon plăng mang*, leur tapage nous a empêchés de dormir toute la nuit.

PÓTRÖ. Ajuster une chose à une autre, approprier, faire coïncider, accorder, se conformer. *Nam — kò de hòrül*, faire coïncider sa visite avec l'absence de celui qu'on feignait de vouloir visiter. *Pòma ling — kò bònòh de*, conformer toujours ses discours au goût des auditeurs.

PÓTUAH. Détourner, dissuader. — *de athai nē bòdrò*, détourner du commerce.

PÓTUAT. Déplacer, égarer, faire disparaître en détournant, détourner de sa voie. *Tòbò xò oa nam tò inh, chòng de — xò tònai*, il voulait venir chez moi, mais on lui a fait prendre un autre chemin.

PÓUIH. Faire revenir, rappeler, rendre, reprendre. *Inh athai de — kon inh*, j'ai donné ordre de faire revenir mon fils, de me le rendre.

POUIL. Étonner; mettre dans l'embarras, gêner. *E pòuil inh*, vous m'étonnez, vous m'embarrassez, vous me gênez beaucoup.

PÓUIN. Fléchir, ployer, courber.

PÓUING. Faire un détour, user de détour, de ruse. *Pòma —*, parler en termes détournés.

PÓUIR, *pòmă —, pòma pòuik uir.* Dire et redire les mêmes choses, rabâcher.

PÓUIT. [V. PÓUING, les deux mots signifient la même chose.]

PÓUÛM, — **KÓDŮ.** S'étendre par terre pour se délasser.

PÓUÓCH. Faire regretter. *Kon inh erih anho kò — dik*, mon fils n'a vécu que le temps de se faire regretter et pleurer.

PÓUÓT. Brouiller, confondre, mêler de manière à ne pouvoir plus rien distinguer. *Pòma —*, parler confusément de plusieurs choses à la fois.

PÓX

269

PÓXA. Rappporter, dénoncer, faire le délateur. *Bòn pòm kikiâ, xò — kò de kòdra di*, tout ce que nous faisons, il va le rapporter à nos maîtres.

PÓXĀ. Faire manger, faire paître; allumer. — *ròmō*, faire paître les bœufs. — *hòt*, allumer sa pipe.

PÓXĀRĀP. Assouvir, rassasier. *Xā* —, manger à satiété. — *bònōh hul*, assouvir sa colère.

PÓXĒ. Taquiner. — *dibal*, se harceler, se chamailler.

PÓXĒK, PÓXĒK PÓXŎK. Médire, dénigrer, calomnier.

PÓXEM, PÓXIEM. Faire manger (une personne impotente, un enfant).

PÓXERĒ, PÓXÓRĒ. [V. PÓXÓRŮ] Mettre à l'amende, causer un dommage, une perte.

PÓXIĀY. Justifier, excuser, disculper, dégager. — *dò akâu*, se purger d'une accusation, d'un crime.

PÓXIN. Cuire à point, parfaitement. *Dim xin*, e — *mò*, ce n'est pas bien cuit, recuisez-le.

PÓXIR. Fermer, raccommoder parfaitement, boucher exactement. — *jò chār*, raccommoder parfaitement une jarre fendue. || *Iòk* —, se marier avec son esclave et l'affranchir par le fait. (Quand un maître prend pour femme une de ses esclaves, on dit qu'il la prend *pòxir* (m. à. m. en la raccommodant), c. à. d. en la rendant libre.)

PÓXIT. Faire réussir, conclure, mener à bonne fin, parachever, faire aboutir. *Tòdrong de pòma krou dim xit, nhon ji — drōu*, l'affaire qu'on n'avait pu terminer jusqu'ici est enfin arrangée, réglée aujourd'hui.

PÓXŎ. Avantager, procurer un avantage, du profit. *E bôdro ling cha — de, tu ne commerces que pour faire gagner les autres.*

PÓXÔ, PÓXUH. Engager, exciter, pousser.

PÓXOH. S'amuser, se divertir, plaisanter.

PÓXŎK. Se livrer à une joie bruyante; égayer, réjouir, mettre la gaité dans la compagnie.

PÓXŎM. Compagnons, amis, ayant les mêmes goûts, se plaisant et se trouvant bien ensemble. *Brě nố — dibal, ces deux personnes se plaisent ensemble.*

PÓXÔRÂM. [V. PÓCHÓRÂM] Faire pour la première fois.

PÓXÓRĒ. Causer un dommage, infliger une amende, punir.

PÓXÓRĒNG. Sécher, faire sécher un objet humide, ou mouillé. [V. PÓKRO]

PÓXÔRŎNG. Conserver en bon état, préserver, empêcher de se gâter, de se perdre. *Uh kò bu gòh xòrông lòng tống Bả Lang uh kò —, nul ne peut se maintenir bon si Dieu ne le conserve.*

PÓXÓRŎP. Vêtir, parer, se vêtir, se parer. *Nar dieng tih kònh inh gó — de hajoh inh tòm, à la grande fête prochaine je donnerai des habits à tous mes serviteurs.*

PÓXÓRŎ. Épuiser, tarir, mettre à sec. — *dò-nâu rôp ka, épuiser l'étang pour prendre le poisson.*

PÓXÓRŎ. Distraire, détourner de l'application, amuser, divertir. *Ně — nhon, nhon pòma tò-drong tốpă, ne venez pas nous distraire, nous traitons de choses sérieuses.*

PRĀ

271

PÓXÓRŌNG. Faire du bruit, du tapage. *Nĕ* — *nòñđ nhon uh kò gòh tòng dibal*, ne faites pas tant de bruit, nous ne pouvons pas nous entendre.

PÓXÓRŮ. Punir, mettre à l'amende. — *dò akâu*, se punir, faire pénitence. [V. PÓXÓRĒ] *Bă Iăng* — *inh*, Dieu m'a puni.

PÓXÓRUH. [V. PÓJÓRUH] Diminuer, atténuer, baisser. *Pòma* —, atténuer la vérité, ne pas tout dire. (C'est l'opposé de *pòloi*.) *Bu pòloi du ioch, bu* — *du ioch*, qui dit trop, péche; qui dit trop peu, qui ne dit pas assez, péche aussi.

PÓXUH. [V. PÓXÔ] Engager, exciter, inciter, exhorter.

PÓXUT. Abaisser, diminuer de hauteur, descendre plus bas; abaisser, humilier. — *dò akâu*, s'humilier, s'abaisser.

PÓXŮ. [V. XŮ] Mettre en réserve, faire des économies, thésauriser.

PRĀ. Espèce de haricots.

PRĀ. (mot *ròngao*) [V. ROH, PRÓH] Jardin, petit champ.

PRĀ. Vérandah, galerie découverte en dehors des portes, surtout en dehors de la porte principale. (C'est sur ce *prĀ* qu'on pile le riz.)

PRAH. [V. PANAH; suivant les localités on dit l'un ou l'autre.] Tirer de l'arc, de l'arbalète.

PRAIH. Revenir à son bon sens, recouvrer ses sens (après un accès de fièvre, de folie, et surtout après l'ivresse).

PRĀY-TÔNG. Poussin nouvellement éclos.

PRĀY, *Hăbăn* —. Vieux cotillon tout rapiécé.

PRĀY, PRĒY. Forniquer. *Kon* —, bâtard.

PRĀI, *Ao* —. Habit de cérémonie, que l'on met en certaines circonstances solennelles, v. g. lorsqu'on va aux tombeaux faire des oblations, lorsqu'on abat un buffle, etc. (C'est un habit avec dessins de fleurs rehaussé d'ornements en fil de laiton.)

PRĀL. Beau, agréable à la vue. *Tòdam* —, beau jeune homme. *Akâu* — *ti lling*, beau de corps, mais maladroit de ses mains.

PRĀM. Délaisser, abandonner sans secours, sans soutien. *Inh kon bôti, mē bā inh — inh oây bŭ*, je suis un pauvre orphelin, quand mes parents m'ont quitté, j'étais encore à la mamelle.

PRAN *kikiá?* (ce mot est toujours accompagné de l'interrogation.) Qu'est-il besoin? — — *kò ē nam ba inh?* qu'est-il besoin que vous veniez m'accompagner?

PRĀN. Amorcer, garnir d'une amorce; allécher, attirer.

PRĀN. Fort, robuste, vigoureux. *Bôngai — chòrih*, un hercule.

PRĀNG. Cesser (en parlant de la pluie), sans pluie. *Tông — kò mi*, si la pluie cesse. *Nar* —, un jour sans pluie.

PRĀNG. [V. PÓPRĀNG] S'écarter au loin, s'en aller au loin.

PRAO. Dragon, serpent monstrueux. (Les Bahnars prétendent en avoir vu quelquefois.)

PRĀT. Se rompre, se briser (en parlant d'une corde, d'une veine, etc.).

PRĒ. [V. PRI PRĀ] En grande quantité, qui fourmille, à foison.

PRŌ

273

PREH. Effleurer, toucher en passant et très légèrement.

PREH. Fouetter, flageller.

PRĒY. [V. PRĀY] Forniquer. *Kon* —, bâtard.

PREL. Grêler, ou plutôt grésiller. (Il n'y a pas de vraie grêle dans le pays bahnar.) *Mi* —, grésiller.

PREL. Égrainer. — *habō*, égrainer du maïs.

PRENG. Se hâter, faire vite, exécuter lestement [V. HŌRENG]

PREU. Se retirer, revenir au premier point (en parlant d'un corps élastique). || Revenir de l'étranger, des champs. (Dans ce dernier sens on dit plutôt *xūt*, *xūt*, *uih*.)

PRI PRĀ. [V. PRĒ] A foison.

PRĪNG. Défendre, protéger. *Tòng nĕ kò ē — inh*, de *jī rōp inh boih*, on m'aurait arrêté si vous ne m'aviez défendu.

PRIT. Banane. *Tòm* —, bananier. *Xònglung* —, régime de bananes.

PRŌ. Aubergines. — *tāng*, aubergines amères. — *ngām*, aubergines douces.

PROCH. Suinter, couler presque insensiblement (en parlant des liquides).

PRŌK. Espèce d'écureuil.

PRŌH. [V. ROH] Petit champ de maïs, de bananiers, d'arachides, etc.

PRŌNG. Décapiter, couper le haut d'un objet. — *prih*, couper un bananier et lui enlever la partie supérieure. — *bā*, couper les épis de riz.

PRÓNG. Étagère, tablette appliquée au mur.

PRU, PRUK. Faire un grand feu pour flamber un cerf, un daim, un buffle. — *unh*, même sens.

PRUNG. Cuire dans un tube. — *poi*, — *tòbàng*, cuire dans un tube le riz, des mets.

PRUIH. Souffler de l'eau qu'on tient dans la bouche et la faire tomber en pluie fine.

PU. Porter sur le dos; porter la responsabilité. — *dò kon*, porter son enfant sur le dos. *Hajoh ē p̄bioch kikiâ, e gô — di*, tous les dégâts que feront vos enfants, vous en répondrez.

PŨ. Engendrer, être père, être mère. — *dò kon*, enfanter, accoucher, faire ses couches. — *dòng klak m̄*, sortir du sein de la mère. — *bă bar nu*, être père de deux enfants. — *m̄ p̄ng kònnon*, être mère de trois enfants.

PU. [V. TÓPU] Nid, faire son nid, nicher.

PUBUNG. [V. BÓBUNG qui est le vrai mot.] Le faîte.

PUH. Tomber dans. — *xòlung*, tomber dans une fosse. — *pam de*, donner dans le panneau, se laisser duper. — *unh xămăt*, tomber en enfer.

PŨI PŨI. Et *hốt* — —, envoyer des bouffées de fumée.

PŨI. (mot *ròngao*) Riz cuit. [V. POI, POR]

PŨIH, PŨEH. Le gras de la jambe, le mollet. *Pley* —, même sens. *Kông* —, le tibia.

PŨIH. L'hiver. *Prân* —, même sens. *Khial* —, vent violent et sec qui souffle de novembre à la fin de février. [V. RÓXÂM]

PŨK. La viande, la chair de poisson (sans os, sans arêtes), la chair des fruits, la partie molle d'un corps opposée à sa partie résistante et dure.

PUT

275

PŮL. Sorte de tumeur, de loupe, de renflement sur le corps. (Ce mot s'entend surtout d'une infirmité de quelques femmes qui ont eu des enfants; c'est peut-être une descente de matrice.)

PUN. Avoir du bonheur, de la chance, réussir. — *inh!* quelle chance! quel bonheur! *Bòdrò uh kò* —, ne pas réussir au commerce, n'y avoir pas de chance.

PUNG. Pâte à vin. — *lok*, riz gluant fermenté avec le ferment de vin. — *klaih iüng*, la pâte est levée.

PŪNG. Faire une mortaise, un trou, avec un ciseau ou un couteau.

PUNG. Pays, région, contrée. — *Bahnar*, le pays des Bahnars.

PŪNG. Se vautrer. *Nhung* — *tò tròk*, le porc se vautre dans la boue.

PUOL. Espèce de citrouille.

PŪON. Quatre.

PUÓT. Couper en raccourcissant. — *ding*, raccourcir un tube. — *khan bar pònuòt*, couper une pièce de toile en deux. || Morceau. *Ming* —, un morceau. || En partie, d'un côté. *Ming* — *inh oa*, *ming* — *inh uh*, d'un côté je le voudrais, mais d'un autre, non.

PUPI. Froisser, chiffonner, broyer dans ses mains.

PUR. Enfoncer sous la cendre, sous le brasier; cuire sous la cendre.

PUT. Se laisser tromper, se laisser séduire, se laisser gagner. — *kò xāmāt pòioch*, succomber à la tentation du démon.

RA. Dire, raconter. — *kò bòn tòdrong ia bók bòn txò*, racontez-nous l'histoire de nos premiers parents.

RĂ. Particule qui, placée après un verbe, met ce verbe au conditionnel. *Inh oă —, chong de uh kò an*, je le voudrais, mais on ne me permet pas.

RAH. Hors de saison, hors de son temps. *Bă —*, riz venu hors de saison. *Mi —*, averse dans la saison sèche.

RAIH. [V. ARAIH] Individuellement, individu.

RĂM. Perdu, c'en est fait, hélas! — *inh!* malheur à moi! *Inh ji long — dik*, c'en est fait de moi. *Bôngai pang tòmam, ji — di*, personnes et biens, tout a péri.

RĂM, *Mir —*. Champ nouveau, défriché dans le courant de l'année. (Un champ est appelé *răm* jusqu'à la fin de la première moisson.)

RĂNG. Rayonner, rayon, briller. — *mat nar*, les rayons du soleil. *Mat nar —*, le soleil rayonne. *Unh —*, le feu brille, jette des flammes.

RAO. Laver les légumes, le riz, les mains, le visage, etc.

RĂP. [V. ARĂP] Guetter.

RĂP. Simple, non doublé. *Ao ming —*, un habit simple. *Ao bar —*, habit doublé, double habit.

RE. Résonner, crier. *Mang —*, la porte crie, grince.

REL. [V. HÓREL] Couper ras.

REP REP. [V. HÓREP] Avec soin, avec application.

ROC

277

RIM. Chacun, chaque, tous. — *nar*, chaque jour, tous les jours. — *jòrâm* — *tòlach*, (m. à. m. chaque rencontre, chaque dispute) se disputer chaque fois qu'on se rencontre. — *kò*, même sens. *Axong* — *kò hnam*, — *kò bòngai*, faire une distribution générale par maison et par individu.

RING. Bord extérieur, dehors. *Dòng* —, de l'extérieur (opposé à *dòng dòlam*, de l'intérieur).

RING-PING. Coup sur coup, presque sans interruption. *Lòet* — —, mourir coup sur coup (dans un temps d'épidémie), à chaque instant.

RING, RUNG —. *Teh* — —. Terre légère et peu fertile.

RIÔ. Vieux et affaibli par l'âge.

RIÓ. Distiller, réduire par la cuisson. — *dak kòtao*, faire ou raffiner du sucre. — *ròmã*, fondre de la graisse.

RIÓ. Longer, côtoyer. — *jih krông*, côtoyer la rivière, aller le long de la rive.

RIÓH, RÓH. Racine. *Grò* —, déraciner. *Mut tò* — *long*, mourir (m. à. m. entrer sous les racines des arbres).

RIP. Demander, solliciter, prier. — *xa*, tendre la main, mendier.

RÕ. Ruisseler, couler. *Dak mat* — *tiã bõ xò*, les larmes coulaient le long de ses joues.

RỖ. Beau, agréable à la vue, à l'ouïe. — *kò de nãng*, — *kò de tòng*, beau à voir, agréable à entendre.

RỖ. Il semble, il y a apparence, penser, estimer. *Nhùi tòtò ji unh tòmoi, inh* —, cette fumée là-bas c'est la fumée du feu de l'ennemi, je crois.

ROCH KLAK. Nettoyer avec soin les boyaux à l'intérieur.

ROH. Tout petit champ, jardinet. — *bum greo*, champ d'arachides. — *prii*, jardin de bananiers.

ROH, TEH —. Terre rouge excellente pour la culture du riz.

ROH. Nu méral de certaines choses longues et de petit volume. *Ming* — *tbley*, une corde. *Ming* — *dreng*, un chapelet.

ROH. Mettre côte à côte, superposer certains objets longs. — *long hnam tō cham*, ranger sur la place les bois de construction. — *bor*, jeter un pont sur un cours d'eau.

ROI, ROIH. Raconter. — *diā*, converser. — *diā gah de*, jaser sur le prochain, médire.

ROI. Mouche. — *tōpal*, les mouches déposent leurs œufs quelque part.

RŌK. Suivre un même chemin, longer. — *trong mōnō buh buh*, suivez toujours ce même chemin. — *trong*, le long du chemin, chemin faisant, pendant la route.

RŌK. Fleurs d'arbres fruitiers qui sont en même temps des germes. — *prii*, la banane encore en germe.

RŌL KŌPAIH. Extraire les graines de coton.

RŌL. Colère, irascible. *Bōngai* —, homme irascible, colère.

RŌM. La partie inférieure, le dessous. *Kōnam* — *hnam*, sous la maison. || (Au fig.) Au dessous d'un autre, des autres. *Pōjai dōng kōnam* —, parler modestement, humblement, en se mettant au dessous des autres.

RŌM. Porter sur son épaule autant qu'on pourrait porter sous son bras. (Cette petite charge s'appelle *ming adrōm*; V. ce mot.)

RÓ

279

RÖNG. Le dos, derrière le dos, après, à la suite, la partie postérieure. — *ti*, le dos de la main. *dòng* —, par derrière, à la suite. — *ngir*, à double face, devant et derrière; fourbe. || — — *ngir ngir*, sous toutes les faces. *Pólók* — — *ngir ngir*, examiner une chose sous toutes ses faces. *Tò* — *tò ngir*, devant et derrière. || *Tò* —, jusqu'à ce jour, jusqu'ici. — — *dim bôh*, jusqu'aujourd'hui on n'a pas vu.

RÖNG. Réserver, épargner, veiller sur, conserver, garder, entretenir, donner des soins. *Iem kal long, iem* — *kò inh long mông*, en abattant la forêt réservez-moi intact cet arbre-ci. *Iem thu pòdi, nê* — *bu*, massacrez tout, n'épargnez personne. *Tông Bă Iăng* — *bôn*, si Dieu nous prête vie, nous conserve. *Iêm, nam tòmiv, inh gô* — *de hajoh, de kòdra tòhnam*, vous, allez au champ, moi je garderai à la maison les enfants et les vieux parents.

RÖNG. [V. TUAL JÖNG.] Maison commune.

RÖNH. Avoir envie, désirer, être alléché. (Ce mot se dit exclusivement des choses matérielles, et surtout de celles qui flattent le goût, le palais.)

RÖP. Saisir, prendre, s'emparer, faire captif, rendre esclave. — *bônā bar kòl*, faire deux prisonniers à la guerre.

RÖU. [V. BĀU, BOU] Faire mention. *Nž* — *gah inh*, ne leur dites rien à mon sujet.

RÖ. Fouiller en terre avec un bâton; arracher, déterrer.

RÖ. [V. RIÓ] Distiller, réduire par la cuisson.

RÖ. Procéder avec timidité, avec incertitude tâtonner.

RÓĀ. Mesure convenable, comme il convient. *Tiā* —, dans la mesure convenable. *Hloh kb* —, outre mesure, avec excès.

RÓBĀ. Hachis de viande crue ou cuite, arrosée de sang.

RÓBAT. [V. LÓBAT] Flexible, tendre, maniable (au propr. et au fig.).

RÓBĀU. Mille. *Hòrieng* —, nombre incalculable.

RÓBEH. (Mot *Ròngao*.) Ce qui reste, le surplus [V. RÓKAH]

RÓBŪN. Fil d'archal. — *mam*, fil de fer. — *kong*, fil de laiton.

RODĀ. Pont suspendu à deux arbres sur un cours d'eau.

RÓDĒ. [V. HÓDĒ, KÓLŮK] Espèce de bambou.

RÓECH. [V. ECH] Plante odoriférante qui sert de condiment.

RÓENG. [V. KRENH] Facile à réduire en poudre, v. g. des feuilles sèches. *Hòt inh — iāl, nao pòxa ji di*, mon tabac est trop sec, à peine allumé il est fini.

RÓGAH. (mot *ròngao*) [V. GÓNGEH] Lassitude d'un membre.

RÓGEH. Chargé de fruits. || (au figuré.) *Bòr* —. Verbeux, élocution facile.

RÓGEY. Généreux; habile. *Don — ti* —, homme généreux et habile de ses mains. (C'est l'opposé de *kòtul*.)

RÓGI. (mot *ròngao*) Maigre [V. HAKĒ]

RÓHĀ. Grande jarre peu solide et peu estimée.

RÓHĀNG. Cassant, fragile, v. g. le verre, etc.

RŌM

281

RŌHACH. Qui se fond, qui se consume facilement; endroit où il y a eu éboulement. (Ailleurs on dit *ròhai*.)

RŌHĪNG. Avoir grande envie d'un objet, être impatient d'agir, désirer ardemment. — *kò dak*, avoir soif.

RŌHŌI. [V. HŌI, LŌHŌI] Ample, trop ample, lâche; être au large, à l'aise.

RŌHU. [V. GŌHŌ] Goulu, gourmand.

RŌHUNG. La menthe.

RŌIH. Aller à quatre pattes (comme font les petits enfants); ramper. [V. ÓRŌIH, choisir.]

RŌIA. Flots, ondes, rides de l'eau.

RŌJŌ. Anémique, d'une santé ruinée.

RŌKAH. Le reste, le surplus, le superflu, les restes, de reste. *Pòm hnam boih long oây — lò*, la maison étant construite il y eut beaucoup de bois de reste. *Xa — de*, manger les restes d'un autre. — *ròkēng*, beaucoup plus qu'il ne fallait. *Hâmláp? jì —*, y en a-t-il assez? il y en a de reste.

RŌKI. Radeau, train de bois sur une rivière.

RŌLĂP. (mot *ròngao*) Parler d'affaires, se consulter.

RŌLĂNG. L'ensemble des cérémonies et des observances pratiquées à l'occasion de l'inimitié, de la guerre entre villages. *Et kò —, xa kapò —*, boire le vin, manger le buffle à l'occasion d'une guerre, d'une inimitié.

ROLIK. Taquiner, tracasser, molester.

RŌLIM. [V. HŌLIM] Tempête, typhon. *Mang háy jì —*, il y a eu tempête cette nuit.

RŌM. Broussailles, fourré; endroit secret, retiré. *Lòm — lòm áp*, dans les parties secrètes.

RÓMĀ. [V. LÓMĀ] Graisse, gras. — *dak toh*, beurre.

RÓMÉT. [V. MÉT MŌT] Préparer, disposer, se préparer.

RÓMŌ, LÓMŌ. Bœuf. — *tonō*, taureau. — *a-kān*, vache, génisse. — *iōng*, vache qui a déjà porté. — *adruh*, génisse. — *dam*, gros veau, jeune taureau.

RÓMŎL, HÓMŎL. Bûche.

RÓMŌL, HÓMŌL. *Kon* —, premier-né.

RÓMÓT, RÓMUŌT. Avoir horreur, avoir en horreur.

RÓMÓN, LÓMUÓN. Doux au toucher, mou, flexible.

RÓMŪ, HÓMŪ. La vigne. *Pley* —, le raisin. *xik* —, vin de vigne.

RÓMUŌT. [V. RÓMÓT] Avoir horreur.

RÓNAO. Réparer, restaurer, rétablir, renouveler, guérir. — *de*, guérir un malade. — *hnam*, réparer une maison.

RÓNG. [V. ÒRÓNG] Retenir. — *de kòlih kò-mi*, empêcher de partir à cause de la pluie.

RÓNGŎP. Tempéré, modéré, doux, adouci. *Tō iāl, bòn gó* — *biō*, il fait bien chaud, attendons que la température s'adoucisse un peu. *Bbr* —, voix douce, parole affable.

RÓNGŎT, RÓNGUĀ, RÓNGUÓ. Profond silence, solitude, désirer voir quelqu'un dont la longue absence fait souffrir. *Bri* —, forêt silencieuse, où la solitude est profonde. *Inh* — *kò e tōpā*, il me tarde bien de vous voir (je suis bien solitaire sans vous). *Ronguā rōngōt*, même sens.

RÓX

283

RÓNGUET. Attacher, assujettir d'une manière assez compliquée.

RÓNŌNG. Endroits de la rivière où l'eau est profonde et le courant très faible.

RÓNUNG. [V. NÓNUNG] Anguille.

RÓŌ. Petit sachet en natte pour porter son riz cuit en voyage.

RÓŌ. Langueur, suite d'une longue maladie, d'une blessure grave imparfaitement guérie.

RÓPĀ RÓPUNG. (mot *ròngao.*) [V. PĀĀ POŌT.] Très pénible.

RÓRI. Tremblement continu. *Ti ē tótây kò tòngiet, ti inh — kò kra,* votre main tremble de froid et la mienne de vieillesse.

RÓRIK. Être dans l'inquiétude, dans les transes. *Dim bôh bǎ inh, inh — buh buh,* tant que je ne verrai pas mon père, je serai dans les transes.

RÓTA. Plaine basse près d'un cours d'eau, et propre à la culture.

RÓTAH. Sangsue d'eau. (La sangsue de forêt se dit *plòm.*)

RÓUĀN. Être au large dans un endroit, espace libre, ample. (C'est l'opposé de *hăt harăt.*)

ROUM. Rugir (en parlant du tigre). *Kla —,* le tigre rugit.

ROUÓN. [V. ROUĀN] Espace libre.

RÓXĀM, *Khial —.* Vent d'hiver très fort, mais sec.

RÓXOK. [V. XOK] — *tòbang tò ding,* remuer pendant la cuisson le hachis de viande qui cuit dans un tube.

RUAH. Trou, trouée, ouverture (surtout dans le plancher). *Tòhđang bruih tiá* —, faire tomber les balayures par les trous du plancher.

RUET. Tordre. — *kòpen hajuih*, tordre sa ceinture mouillée.

RUH. Tomber (en parlant des feuilles, des fruits, de rares gouttes de pluie). *Hla long — kò khial*, le vent fait tomber les feuilles. *Uh hò mi tốpá*, — *dik*, ce n'est pas une vraie pluie, ce sont quelques gouttes qui tombent.

RUIH. Éléphant. *Bòla* —, l'ivoire. *Klèng* —, mettre des entraves à l'éléphant. *Ming kòl* —, la valeur, le prix d'un éléphant.

RUM, *Bòngai* —. Sorte de *medium*, que la sorcière emploie dans certains sortilèges ou quelques sacrifices.

RŪM. Se donner comme concubine. *Akàn* —, concubine. (Opposé à *akàn tòm*, femme légitime.)

RŪNG. Tomber en ruines, être détruit. *Hnam* —, maison en ruines. || Avorter. *Peng mǎng jǎng bar mǎng* —, trois conceptions et deux avortements.

RUỐN. [V. UỐN] Avoir du temps libre.

RŪỐN. Espèce de jarre.

RUỐT. Acheter.

T.

TA, ATA. Confier un objet pour le faire vendre. || Rejeter une faute sur quelqu'un, mettre une chose sur le compte d'autrui. || Mettre dans. — *tò jò*, mettre dans une jarre. (Dans ce dernier sens on dit plus souvent *tah*.)

TAAM, XANING —. Les dents molaires.

TACH. Faire marcher à coups de fouet.

TAL

285

TAH. Mettre dans. — *xik tò dram*, mettre le vin en jarre.

TAH. Frapper, foudroyer (en parlant du tonnerre). *Lôet kò glaih* —, mourir foudroyé.

TAHAR. Longs rotins placés le long du toit à l'intérieur de la maison, pour l'assurer contre le vent.

TĀY, pour **TO ĀY.** Ainsi, de cette manière. *Ia* —! ah! oui, c'est comme cela! (on dit aussi *ia ně!*)

TAJÓ, TÓJÓ. Où (avec mouvement). *Nam* —? où allez-vous? — — *du gòh nam*, on peut aller partout, où que ce soit.

TĀK JĀK. Longue habitude, routine, avoir l'habitude, être habitué. *Uh kò xi kò inh pòhnöng oa xòngah, inh* — *kònä jing xòngah*, je n'ai pas l'intention de jurer, mais la longue habitude me le fait faire.

TĀ KÒTA. (abréviation de *kòta kòta*.) Sur place, au même lieu, en même temps, au même instant. [V. AKOTA]

TĀK. *Dak* —. Le sperme.

TĀK. Lance. *Bet pang* —, percer de la lance. *Xaràng* —, jeter une lance à tour de bras.

TĀK. Ôter, déplacer, détourner. — *kònglöp*, ôter le couvercle. — *dram de chil xòrè tòngla*, faire un détournement en payant sa dette avec la jarre d'autrui.

TAKĒ. Lézard ainsi appelé à cause de son cri: *Takē, takē*.

TAL. Raccourcir d'un coup de couteau un tube, une verge; tronçon.

TĀL. Étage, rangée, série. *Hnam bar* —, maison à deux étages. *Ao bar* —, double habit, deux habits superposés.

TAM. (en interrogeant) Est-ce que déjà? || (en répondant) Pas encore. *E — xǒng?* —, avez-vous déjà diné? pas encore.

TAM. [*V. ATAM*] Ajouter, augmenter. *Tǒng e uh kò — biǒ, de uh kò bǒ,* on n'accepte pas, à moins que vous n'ajoutiez un peu. — *kò,* ajoutez que, et de plus.

TĀM. Percer, transpercer. — *dò âkau,* se percer avec un couteau, un sabre, se suicider.

TAMPLA. Bambou fendu par le milieu et qu'on agite avec des ficelles, pour effrayer et chasser les oiseaux d'un champ de riz.

TĀN. Usage, coutume, mœurs, avoir l'habitude, être dans l'usage. — *nhon Bahnar ji nǒnǒ,* nous, Bahnars, nous avons l'habitude de faire ainsi, ce sont nos usages.

TĀNG. Amer. *Băt* —, (vin) fort, généreux. *Klak* —, les intestins des ruminants que les Bahnars mangent.

TĀNG. Pipe. *Ming* — *hòt,* une pipe de tabac. *Et ming* —, fumer une pipe.

TĀNG. Tendre raide, étendre. [*V. ATĀNG*] — *xǒnhuǒl,* tendre le filet. — *mang,* fermer la porte. [*V. TENG*]

TĀNG, KŪL —. Le genou.

TĀNG. A la place, tenir la place. *Pòm kikiā* — *de,* faire quelque chose à la place d'un autre. *Pòma* —, *de,* parler pour un autre, être son avocat. *Bōk xoi Papa ji — Feju-Christo,* le pape est le Vicaire de Jésus-Christ.

TANG DŌ. Tabouret, siège.

TA

287

TANG LĀT. Plat, de forme plate. — — *jăk*, s'aplatir.

TANH. Tisser, tresser. — *khan*, tisser une toile. — *pònt*, tresser une cloison de bambou. — *jông*, tresser une hotte.

TĀP. Enfoncer en terre (v. g. un piquet). — *jāng*, planter la palissade du village. — *oā choi*, faire les trous qui doivent recevoir la semence.

TĀP, TŌP. [V. ATOP] Avoir du profit.

TĀP. Frapper avec la paume de la main, du plat du sabre. — *meng don*, souffleter. — *xógór*, frapper le petit tambour avec la paume des deux mains. *Xógór* —, espèce de petit tambour. — *tí*, frapper une main contre l'autre (c. à. d., dire son dernier mot, ne plus vouloir se mêler d'une affaire). *De uh kò mut don inh, inh — dò tí*, on ne veut pas suivre mon avis (je me frappe les mains), je ne me mêle plus de cette affaire.

TĀR XUNG. Petit morceau de bois dans lequel s'encastre le dos de la hache des Bahnars, et qu'on fiche lui-même dans le manche.

TĀR JĀNG. Tresser grossièrement de chaque côté de la palissade des lattes de bambou affilées à leur partie supérieure, pour défendre cette palissade.

TĀR. Blanc éclatant.

TAR, BLŌNG. —. L'étoile du matin.

TARĀ. Se cotiser. — *tòming hnam tòming muk*, se cotiser à raison d'un *muk* par maison.

TA RAH. Invitation faite à chacun des individus de tout un village. *Xik* — —, le vin que boivent ces gens ainsi invités.

TÂT. [V. DÔT] Arrêter, empêcher de passer. — *trong*, interdire un chemin. — *jòhngâm*, arrêter, empêcher la respiration.

TAU, pour TÓÔ, TÔÂU. Ici, (avec mouvement). *Nam* —, viens ici.

TE. Galoper. *Ôxeh inh uh kò oa* —, mon cheval ne veut pas aller au galop.

TĒ. [V. PÔTĒ] Faire le malade.

TĒ. Avoir commerce charnel. — *mô*, l'avoir avec une femme. — *lo*, l'avoir avec un homme. || (à l'impératif) Imprécation obscène. (Ce mot ne peut jamais être prononcé sans scandale.)

TECH, TEK. Vendre, chercher à vendre. *Inh* —, *uh kò hlòt*, on n'achète pas ce que je mets en vente.

TECH, TEK. Petites lattes de bambou qui servent de liens.

TEH. Terre. *Plenh* —, le ciel et la terre. — *lân*, argile.

TEH. Donner un coup de pied. *Ôxeh* — *inh*, le cheval m'a donné un coup de pied. || Délivrer, lâcher. — *anuh*, délivrer des ceps.

TĒK. [V. TECH] Vendre. — *chân*, vendre à crédit.

TĒK. [V. TECH] Lattes. *Char* —, fendre des lattes.

TĒK. Livrer de la main à la main.

TĒM. Marteler, forger, frapper à coups redoublés, corriger à force de coups. *Mă de tōh mă de* —, *xò kònhil dik*, on a beau le frapper jusqu'à l'assommer, il persiste dans son entêtement.

TĒM. *Xa* —. Manger souvent et peu à la fois (comme les enfants).

THÂ

289

TĒN. (mot *rôngao*) Près, auprès. [V. IĒ, TÓJĒ]

TĒN. Tranquille, paisible, modeste, honnête. *Oay mǎ* —, restez tranquilles. *Adruh* — *tòhèn*, jeune fille honnête et modeste [V. TÓNEN]

TĒNG. Fermer, serrer. — *mang*, fermer la porte.

TĒNG. Sécher au soleil. — *bā tò tō*, faire sécher le riz au soleil.

TĒO, TĪEO. Porter dans sa ceinture, ou suspendu à sa ceinture. — *dao*, porter son sabre à sa ceinture. — *hòt*, avoir du tabac dans sa ceinture.

TĒP. Prendre entre le pouce et l'index. *Ming* — une pincée. — *xa tòbǎng*, prendre les mets entre le pouce et l'index, à la manière des Bahnars.

TĒP. Dormir. *Bít* —, se coucher pour dormir. *Bít uh kò* —, se coucher sans pouvoir dormir. — *hlǎk*, profond sommeil, dormir profondément.

TĒR. Bruit du tonnerre.

THAM. [V. MĒT, KÓMĒT] Avoir du goût pour, aimer. *Xòdang* — *kò pun*, Bahnar — *kò tò-ngang*, les Sédangs aiment le bétel, et les Bahnars la chique.

THĀR. Accoster, s'approcher, aller vers, venir à. *Mě oáy tajò kon dah* — *tò ây*, l'enfant se hâte d'aller à l'endroit où est sa mère. *Bòt hlieng e* — *tò Bǎ Iāng*, au moment du danger recourez à Dieu.

THĀU. Peut-être, probablement. — *inh* — *bǎ inh*, peut-être moi, peut-être mon père. *Kònh mi* —, il va probablement pleuvoir dans un instant. || Soit que,...soit que. *Gah de, de tiā* —, *de uh* —, *gah ē, ē nǎ jōr*, soit que les autres me suivent, soit qu'ils refusent, vous, ne manquez pas de venir.

THĒN. Rendre l'équivalent, compenser, rendre la pareille.

THENG. Détente d'une arbalète, chien de fusil.

THĒNG. Faire silence, se condamner au silence, profond silence. *Hòdrél ter kò grâm hòdrél — kò bòr bòngai*, à peine a-t-on entendu la voix du tonnerre, que chacun a gardé le silence. —, *de hajoh!* silence! enfants.

THĒNG KÓ. A défaut, à la disparition, à la mort de, en l'absence. — *kò de kòdra de hajoh jing ònuh hin*, après la perte des parents, les enfants tombent dans la misère.

THEP. Souder. || Boucher. *Bòk* —, homme importun.

THĒT. Avancer, profiter, progresser, profit, avantage, davantage. *Iem bò uh kò bòh* —, on ne voit pas de progrès dans votre travail. — *kikiâ?* quel avantage? quel profit? *Pòma — iäl*, aller trop loin dans ses paroles.

THÔI. (mot emprunté de l'annamite et très usité.) Assez, cela suffit, assez comme cela.

THÔI. Comme, imiter, suivre l'exemple, apprendre. *E pòm mòi, kònkh de gó* —, commencez d'abord et l'on vous imitera. *Xò pòma ji — inh*, il parle absolument comme moi.

THÔNG. Lit d'une rivière, d'un cours d'eau. *Dak benh kò* —, les eaux remplissent tout le lit de la rivière jusqu'aux rives.

THÔNG. S'en aller très loin (en parlant des animaux domestiques qui s'enfoncent trop dans la forêt). [V. PÓPRÀNG]

THỔR KRONG. Plaines qui bordent une rivière. — — *Bla*, les plaines du Bla.

TĪE

291

THU. Souffler (en parlant du vent seulement). *Khial* —, le vent souffle.

THU. Exterminer, détruire complètement, carnage. *De* — *bôl bôn ming jit pòdam ròbâu bôngai*, on a massacré vingt cinq mille de nos frères.

THU THUM. Très bonne odeur. *Mou phu* —, même sens.

THUNG. Fusil. — *tih*, les canons. *Châl* —, charger un fusil.

TI. La main. *Xòdràng* —, les doigts. *Iông* —, le pouce. — *gah ma*, la main droite. — *gah ngieo*, la main gauche. *Hòlou pang* —, indiquer du doigt, montrer au doigt.

TI, TOTI. En haut, là-haut. — *xung*, en haut et en bas. *Pòma* — *xung*, parler tantôt d'une manière, et tantôt d'une autre.

TIÁ, TIÓ. Suivre, selon, suivant, par. — *trong*, suivre un chemin, le long du chemin, en route. — *dông rong*, venir, suivre par derrière. *Brók* — *ô*, passez par ici. — *kònh*, dans la suite. || — *kò*, d'autant que. — *ây*, de cette manière, ainsi.

TĪEN. Enfoncer un objet pointu dans une fente ou entre deux objets. — *dao tò pònót*, enfoncer la pointe de son sabre dans la cloison.

TIENG. Queue. *Pùbt* —, couper la queue. *Kòl* — *plung*, la proue et la poupe. *Tul* —, queue coupée, privé de sa queue.

TĪENG. Clou, cheville, clouer, cheviller. — *tò long pòglang*, clouer à la croix.

TIĒO. [V. TĒO] *Xang* —, petit couteau que le Bahnar porte à sa ceinture.

TĪER. Affiler, amincir à la forge les instruments émoussés. — *dao*, — *xang*, — *tògak*, etc., affiler son sabre, son couteau, sa serpe.

TIH. Grand. — *ioh di*, grands et petits, tous.

TIK. Choc, se choquer. — *kò jòräng*, être arrêté par la colonne contre laquelle on s'est heurté.

TĪL. Prouvé, sûr, certain. *Inh dim* —, je n'en suis pas encore certain.

TIL. Suivre immédiatement. — *nhõng ròmol*, le cadet. *Brõk — inh*, venez tout de suite après moi.

TĪNG. Faire passer par l'étamine; être soumis à un sévère examen.

TING TUNG. Porter à deux ou à plusieurs.

TIÓ. [V. TIÁ] Suivre.

TIÓH. Effleurer.

TÕ. Chaud, chaleur. *Dak* —, eau chaude. *Nar* —, journée chaude. *Ně oáy tò* —, ne restez pas au soleil. || Ardeur, ferveur, ardent, colère. — *don*, inquiétude, empressement. *Bònóh* —, cœur chaud, fervent, caractère chaud, emporté.

TO, TÓ. Exiger. — *xòrē*, exiger le paiement d'une dette.

TÕ, pour *tòð, tou, táu*. Ici (avec mouvement). *Tòkàn* —, approchez ici.

TÕ. Là-bas. *Bõk mã* —, celui qui est là-bas. *Nam tò* —, allez là-bas.

TO. Comme, à l'égal de. *Tih — hnam*, grand comme une maison.

TO. Numéral de toutes choses au pluriel (excepté s'il s'agit des êtres intelligents). *Oxeh bar* —, deux chevaux. *Peng — hnam*, trois maisons.

TÕ. [V. PÓHNÕNG] Faire ou dire avec préméditation, affecter. *Uh kò xi trõ aneh, ji* —, ce n'est pas par hasard, il y a préméditation.

TÖK

293

TÖCH. S'étendre, s'allonger, être élastique. [V. TÓTÖCH] *Tòmam mònò lele kò* —, cette matière est élastique. || Traîner en longueur. *Tòdrong mònò — iäl*, cette affaire traîne bien en longueur. (*Tòtöch* se dirait mieux ici que *töch*.)

TÔET. Fin, fini, mort. *Oây mǎ kòjǎp dal* —, restez ferme jusqu'à la fin. — *kò don*, être à bout d'expédients, ne savoir plus que faire, être découragé. — *kò xǎnǎm*, l'année révolue, ou bien tout le long de l'année.

TÔH. Fondre, couler, verser. — *kò bòn dak*, versez-nous de l'eau. — *bòlók*, fondre de l'étain. [V. HLING]

TOH. Mamelle. *Dak* —, lait. *Mâm* —, téter. *Niët dak* —, traire le lait. *Ròmǎ dak* —, beurre.

TOH. Frapper, assommer. — *gong*, frapper les gongs. — *nhung*, assommer un porc.

TOH. [V. LECH] Sortir (au sens actif), produire. — *tòmam*, sortir, livrer des marchandises.

TÔH. Ôter, tirer, arracher. — *ao*, ôter son habit. — *xòrǒng*, arracher les lancettes.

TOJÓ, TOIÓ. Combien grand. *Tih* —? de quelle grandeur?

TOI. Porter sur l'épaule un objet long. — *long pòglang*, porter la croix sur l'épaule.

TOIH. Amincir (surtout vers le plus petit bout). — *xòrǒng*, affiler les lancettes. [V. HNOCH] — *jòrǎng*, polir les colonnes.

TÖK. Monter. — *tò hnam*, monter à la maison. || Se communiquer, être contagieux. *Chu lele kò* —, la petite vérole est contagieuse. || Faire un emprunt. — *dram de*, emprunter une jarre.

TŌK. Élever dans ses bras. [V. PŌK]

TŌL. Soutenir, supporter, élever sur des supports. — *hnam*, mettre les colonnettes qui soutiennent le plancher de la maison. [V. TŌNŌL]

TŌL, TŌL MAT. Aveugle. *Mat* —, œil éteint, orbite de l'œil vide. — *ming kòpah*, borgne.

TŌL. [V. ATŌL] Suspendre.

TŌL. Citrouille jaune et d'un goût douceux.

TŌM. Au complet, tout, tous. *Ból bòn truh hám* — ? nos gens sont-ils tous rentrés ?

TŌM. Atteindre, rejoindre, être encore à temps. *E tiâ inh uh kò — kònh*, vous ne pourrez pas m'atteindre en me suivant par derrière. *Bral harey uh kò pa* —, à présent il n'est plus temps de se repentir.

TON. Frapper. — *chēng*, frapper les gongs. (C'est l'unique emploi de ce mot.)

TŌNG. Mesurer. (Pour les céréales, le sel, V. TŌNONG)

TŌNG TĂNG. Tuyau de pipe.

TŌNG XARA. L'arc de l'arbalète.

TŌNG. Mettre à tremper. — *lò dak*, macérer dans l'eau.

TŌNG, DAK —. Flaque d'eau.

TŌNG. Furtivement. *Iòk* —, prendre en cachette, dérober, voler. *Xò jăk* —, il a disparu à l'improviste, à l'insu de tout le monde.

TONG. Numéral particulier à certains objets. *Dao ming* —, un sabre. *Plung peng* —, trois barques,

TÓ

295

TONŌ, TÓNŌ. Mâle (en parlant des quadrupèdes, et quelquefois aussi, mais abusivement, des personnes). *Kap̄ō* —, un buffle. || (On emploie assez souvent ce mot pour des objets d'une belle espèce. *Gǒ* —, belle marmite (mâle). *Dram* —, belle jarre (mâle).

TOT. Enfiler, insérer. — *jòrum*, enfiler une aiguille. — *dreng*, enfiler des perles. — *mat*, enfiler les morceaux de viande (enfiler les noms). (Lorsqu'on mange un buffle, un sanglier, un cerf, etc., avant tout autre partage, on prélève autant de petits morceaux de viande qu'il y a d'individus dans le village; et les femmes enceintes y comptent pour deux personnes. Tous ces morceaux, enfilés dans des cordes, sont distribués immédiatement par maisons et par individus. Chaque morceau représentant un individu, enfiler un morceau s'appelle enfiler un individu ou un nom.)

TOXIET. Petit, peu, un peu. *An kò inh* —, donnez-m'en un peu.

TÓ. Particule qui se place devant un très-grand nombre de mots, soit pour en modifier le sens, soit pour constituer de nouveaux termes. (Pour les différentes modifications que ce préfixe leur fait ainsi subir suivant les cas, Voir les Observations générales.)

TŌ. A, dans, vers, en (avec mouvement). *Nam* — *bri*, aller dans la forêt. *Hao* — *long*, monter sur un arbre. || L'usage a prévalu de se servir de cette particule même quand il n'y a pas mouvement. *Kuy* — *mir*, passer la nuit au champ. *Oây* — *ìò*? (au lieu de *oây hajò*, plus régulier,) où restez-vous?

TÓ. [V. TO] Exiger. — *xòrē*, exiger le paiement d'une dette.

TÓĂ. [V. Ă] Tomber, ou laisser tomber de la bouche.

TÓBĂ KON. Devenir père et fils par une sorte d'adoption. *Bre nǒ ji — —*, ces deux hommes sont père et fils par ce contrat d'adoption.

TÓBĀ. Embranchement, fourche, fourchu, branches d'arbre, endroit d'où elles partent. (On dit aussi *dòbā*.)

TÓBA. Porter, en sautoir, en bandoulière.

TÓBA DIBAL. S'accompagner mutuellement, se faire la conduite. [V. BA]

TÓBAK. Suspendre au cou, porter suspendu à son cou. *Inh — kò xò dreng Bă Iàng*, j'ai suspendu un chapelet à son cou.

TÓBĀN, TÓPÔ —. Faire amitié avec les cérémonies en usage. [V. PÔ, BĀN]

TÓBĀNG. Jeunes pousses de bambou. || Nom générique de tout mets qu'on mange avec le riz, ou en buvant le vin aux jarres. *E xǒng — ki-kiá? inh xa poi:hoh dik*, quel mets avais-tu pour ton repas? pour moi j'ai mangé mon riz sec.

TÓBĀNG. Montrer, mettre en évidence, en lieu apparent; apparaître. — *dò akâu*, se montrer. *Khey —*, la nouvelle lune.

TÓBAT. Remettre en mémoire, remémorer, rappeler, faire souvenir. *Tǒng inh hiót e — kò inh*, si je l'oublie, faites m'en souvenir. || S'aimer mutuellement. — *dibal*, même sens.

TÓBĀU. Espèce de millet dont on fait du vin semblable au vin de riz. || *Dreng —*, perles très fines, petites comme les grains de millet.

TÓBEH. Apprivoiser; faire qu'on se plaise dans un endroit, qu'on se trouve bien avec une personne. [V. BEH au Supplément.]

TÓB

297

TÓBEH. Ecarter, faire tomber en secouant.

TÓBICH, TÓBIT. Coucher, étendre à terre. — *de hajoh*, mettre ses enfants au lit. — *long*, étendre un arbre sur le sol, le renverser. (Dans ce dernier sens on dit plus souvent *tòkuy*.)

TÓBLĀ. Démangeaison douloureuse aux cuisses, par suite de la marche; éprouver cette démangeaison.

TÓBLĀ, *Bôngai* —. Un homme perfide, double, un semeur de zizanie.

TOBLAH. Se faire mutuellement la guerre. [V. BLAH]

TÓBLAI. Faire déborder. [V. BLAI]

TÓBLAIH. Dissuader, détourner d'agir, d'une entreprise.

TÓBLĀNG. Alternner, faire tour à tour. [V. BLĀNG]

TÓBLENG, TÓBLENH. Effaroucher, mettre en fureur. [V. BLENG]

TÓBLÓR. Glissant. *Trong* — *bônkh kò pók*, en chemin glissant il est facile de tomber.

TÓBLUCH, TÓBLUEH, et surtout TÓBLUT (plus usité). Sortir du manche (en parlant d'un outil, etc.). || Se défaire d'un objet, s'en dessaisir (avec quelque regret). [V. BLUCH]

TÓBLUNG. Se renverser, être enfoncé, être détruit. *Pônót hnam nhon ji* — *kò khial*, la cloison de notre maison a été renversée par le vent.

TÓBŎ. Peu s'en est fallu, faillir. — *inh oa hō-ăng*, j'ai failli tomber. || Particule indiquant le conditionnel. — *inh oa tiã e, chong bả inh uh kò lờh*, j'aurais bien voulu vous suivre, mais mon père ne me l'a pas permis.

TÓBOCH. Espèce de gale, de maladie de peau.

TÓBÔH. Montrer, faire voir, indiquer. — *kò inh mir e*, montrez-moi votre champ. || — *mat*, se blesser volontairement, ou se tuer soit de colère, soit surtout pour témoigner sa douleur de la mort d'un parent, d'un ami.

TÓBRĀL. Faire perdre l'envie, faire repentir; se repentir.

TÓBRĀT, TÓBRÔT. S'enlever, s'arracher, se disputer un objet entre plusieurs. *Bre nhong oh* — *dibal tòmam kòdra nao lôet*, les deux frères se disputent les biens de leur père qui vient de mourir. [V. BROT]

TÓBRÖK. Mettre en mouvement, faire marcher. [V. BRÖK]

TOBUH. Jeter au feu, brûler. [V. BUH]

TÓBŪN. Promettre, s'engager. *Tông e uh kò oa an, e* — *kikiâ?* pourquoi promettre, si tu ne veux pas donner?

TÓCHAL. Rendre la pareille, user de représailles. *Mă de areh kò bòn, bòn nă areh* —, quoiqu'on nous hâisse, ne rendons pas haine pour haine.

TÓCHĒNG. Incliner, pencher d'un côté; penser, réfléchir. — *don*, même sens. *Pòma gògòl* — *hòti*, parler d'abord et ne réfléchir qu'après.

TÓCHENG. Faire une clôture, une séparation en bambous. — *dòlam*, faire une chambre. [V. CHENG, CHONENG]

TÓCHOH. Couper la viande en menus morceaux, faire un hachis.

TÓCHÓNG. (mot *ròngao*) S'engager de part et d'autre à payer une amende, si l'on manque à la promesse de se marier ensemble. [V. TÓKHÁP]

TÓD

299

TÓCHÖT. Arrêter, fixer, décider, déterminer, se proposer, prendre une résolution, convenir. *De* — *dibal jur Fuôn*, ils sont convenus d'aller ensemble en Annam. — *mă kbjáp uh kò pa et mă xoai*, prendre la ferme résolution de ne plus s'enivrer.

TÓDAH. Clair, clairement, évident; lieu éclairé, point du jour, aurore. *Pbma* —, parler clairement (au propre et au figuré). — *đbning*, demain, au point du jour. *ƣđmang* —, brun clair. *Khan kò bòn mă* —, dites-le-nous ouvertement. *Mang* —, nuit étoilée.

TÓDAM. Jeune homme, adolescent. *De* —, les jeunes gens. — *xò*, sa jeunesse. (*Tódam* ne se dit que des personnes, bien que sa racine *dam* s'emploie aussi pour les animaux et pour certaines plantes.)

TÓDAO. (peu usité) [V. DAO, PÓDAO] Essayer, faire l'épreuve.

TÓDĀP. Arbre à fleurs rouges, dont la floraison annonce la période de certains travaux des champs.

TÓDIEP. Trompette de guerre en corne. *Hlôm* —, faire entendre la trompette de guerre. — *bòla*, trompette d'ivoire.

TÓDIH. Aller à un rendez-vous. [V. DIH]

TÓDÖNG. Se prêter mutuellement secours. [V. DÖNG]

TÓDÔNG. Riche, fortuné, à qui tout réussit, sur qui l'on peut s'appuyer.

TÓDÔNG. La chaîne d'un tissu. (La trame se dit *tònanh*.)

TÓDRA. Noter, remarquer, observer. *Inh ji hmā* —, *tông kít mỗnỗ đxi kònh mi*, j'ai observé que

quand ces grenouilles coassent, c'est signe de pluie.

TÓDRA KÓ. Attendu que, puisque, vu que.

TÓDRAH. Clairière dans la forêt, endroit du bois découvert, endroits de la forêt où il y a beaucoup de bambous et peu d'arbres.

TÓDRÂL, TODRÔL. Extrémité, bout. *Tògùdt hamang — tòm goi*, nouer ensemble les deux bouts.

TÓDRÂM. Au fort de, au beau milieu. — *choi*, au fort des semailles.

TÓDRĂNG, DÓDRĂNG. Poulailier accolé à la maison.

TÓDRĂNG. Vis-à-vis, vers, dans la direction. — *mat nar lech*, dans la direction de l'Orient.

TÓDRĚK. Le riz et l'herbe, lorsqu'au sortir de terre ils commencent à apparaître verdoyants. [V. TREK] *Óxeh mēt kò* —, le cheval aime à brouter la verdure nouvelle.

TODREN. Parler par bravade, s'agiter et menacer en fanfaron. [V. TREN]

TÓDRĪN, DÓDRĪN. [V. ADRĪN] S'efforcer.

TÓDRING. Plaine ou plateau couvert de hautes herbes et dépourvu d'arbres ou à peu près.

TODRING. Ensemble, simultanément, simultanément. [V. DÓDRING]

TÓDRŮ, DÓDRŮ. Bouger, remuer, s'agiter. *Ně* —, ne bougez pas.

TÓDROH. Cri de joie pour rassurer ceux qui sont au loin, pour annoncer la capture d'un gros gibier, pousser ce cri. *Ból bòn ji — tò bri, de jòmō thâu*, nos gens ont poussé le cri de joie, sans doute ils ont pris quelque gros gibier.

TÓG

301

TÓDRÖNG. Espèce de roseau qui croît surtout dans les champs laissés depuis longtemps en friche.

TÓDRONG. Chose, matière, raison, motif, affaires. *E nam — kikiâ? ji — käl*, quelle affaire vous amène ici? une affaire importante. || Ce mot change en substantif le verbe qu'il précède, v. g. *Areh*, haïr; — *areh*, la haine.

TÓDRÔP. [V. TRÔP] Etui en bambou tressé (surtout l'étui des gongs et des tam-tam).

TÓDROU. Six. *Nar mǎ —*, le vendredi.

TODRUNG. Cage ou nid spécial pour la poule et ses poussins.

TÓDRŮT. Pousser, faire avancer en poussant. [V. DRŮT] || Céder sous le poids, s'affaisser peu à peu, se retirer, reculer peu à peu (en parlant d'un objet). *Drông xum ji — kò hngám bā*, le plancher du grenier ploie sous le poids du riz.

TÓDUĀ. Les villages voisins. *Pòley de nõ ji rògey kò —*, ce village se conduit généreusement envers les villages environnants.

TÓDUOT. Sortir, s'enlever, se détacher. *Dao inh — kò nòp hòi*, la lame sort de son fourreau trop grand.

TÓĒNG. Soumettre à l'action du feu en approchant l'objet tout près. *Tòng xòxing, — tò unh kònkh klaih*, la démangeaison disparaît en approchant très près du feu la partie où il démange.

TOGAI. Se passer le tube à boire. [V. GAI] *Xik —*, le vin des fiançailles.

TÓGĀK. Serpe.

TOGAL. En rapport, proportionnés, bien assortis. *Brě nõ ji — kò rók dibal*, ces deux personnes se conviennent pour époux. [V. GAL]

TÓGAR. Se jalouser, être jaloux l'un de l'autre, se disputer la possession d'un objet. *Ong mai* —, époux jaloux. [V. GAR]

TÓGĒN. Se fouler, s'écraser; mettre sous le pressoir, ou sous un poids très lourd. *Hnam hăt kò bòngai, de — dibal*, la maison est trop pleine de monde, on s'y écrase.

TOGIET. Se serrer l'un contre l'autre. *Kuy* —, se coucher serrés l'un contre l'autre, côte à côte.

TÓGLEH-GLOH. Se luxer un membre.

TÓGLEK. Tourner peu à peu autour de son axe. [V. GLEK]

TÓGLOH. Tomber de l'endroit où l'on était renfermé, fixé. *Xăng — đòng hnop*, le couteau est tombé de sa gaine.

TÓGÓ. Se rompre, se briser. *Long* —, l'arbre s'est brisé. || Prompt à s'impatienter, à se mettre en colère. *Ně anul pang xò, xò dah* —, ne plaisantez pas avec lui, il se fâche aisément.

TÓGŪ. Enflure de la paupière provenant d'une piqûre d'insecte.

TÓGUM. En commun, commun. *Tòmam* —, biens communs. *Bò mir* —, travailler en commun aux champs.

TÓGŪÓT. Nouer, lier. — *klok*, nouer le cordon ombilical. — *mang*, marquer les jours. [V. MANG]

TÓH. Haricots.

TÓHĀK. Se fendre. [V. HĀK] *Teh* —, la terre se fend.

TÓHECH, TÓHEK. Se briser en petits morceaux. *Ĵò hống — di*, la jarre en tombant s'est brisée en mille pièces.

TÒH

303

TÒHĒK. Se déchirer sur une grande longueur.
Khan xòrum tò hnam Bả Iàng — ðòng tòti truh teh,
le voile du temple se déchira depuis le haut jus-
qu'à terre.

TÒHEO. Abandonner au courant de l'eau.
[V. HEO]

TÒHIĀP. Lancer des imprécations. [V.
HIĀP]

TÒHIK, TÒHING. S'irriter l'un contre l'au-
tre.

TÒHIŌNG. Égarer, perdre un objet. [V.
HIŌNG]

TÒHLA DON. La conque de l'oreille.

TÒHLI. Effrayer, faire peur. [V. HLI]

TOHLING. Se répandre au dehors, couler en
dehors.

TÒHMĀ. Habituer; s'habituer, s'exercer. [V.
HMĀ]

TÒHMĀCH. Se saluer. [V. HMĀCH]

TÒHMĀI. Dire tant mieux! à la nouvelle du
malheur arrivé à autrui.

TÒHMỐT. Faire prendre goût à une chose,
faire naître le désir d'y revenir. *E — inh nam tò e*
anheh, vous me donnez l'envie de venir souvent
chez vous.

TÒHNGĀM. Huit.

TÒHNIÓ, TÒHNIET. Se serrer de près. [V.
HNIÓ, HNIET]

TÒHŌCH. [V. PÓHŌCH, HŌCH] Faire
couler.

TÒHÔCH. Se quereller bruyamment, avec co-
lère et propos irritants.

TÓHÖÄNG. Faire tomber; gagner à son sentiment, faire tomber d'accord.

TÓHÖR. Se traîner, se tirer, s'entraîner. — *dibal et xik*, se traîner l'un l'autre à la jarre pour boire ensemble.

TÓHUEH. S'ébrécher, s'échancrer (en parlant d'une lame, de l'orifice d'une jarre, etc.).

TÓHUL. Se mettre en colère l'un contre l'autre, se bouder.

TÓIOCH. Proférer par devers soi des imprécations déshonnêtes.

TÓIËNG IÖNG. Losange, en losange.

TÓIÖK DIBAL. Se prendre pour époux, se marier ensemble.

TÓIÖNG, *Ba* —. Riz gluant (distinct du riz ordinaire qu'on appelle *broi*). [V. NHÂN]

TÓIU. Effrayer, menacer, faire peur; s'effrayer mutuellement.

TÓIÜNG. Faire lever, élever, ériger, mettre debout, relever ce qui est tombé. — *jöräng*, élever une colonne. — *de mã tēp*, faire lever ceux qui dorment.

TÓJÄNG. Être occupé, embarrassé; être enceinte.

TÓJAO. Livrer les marchandises vendues; remettre de la main à la main. [V. IAO]

TÓJE. Près l'un de l'autre. *Hnam nhi ji* —, nos maisons à tous deux sont placées l'une près de l'autre. || Être proches parents.

TÓJI. Être en rapport, être digne l'un de l'autre, être digne, mériter. *Bör don xò uh kò* — *kò tòmam xò*, son esprit et ses paroles ne sont pas en rapport avec sa fortune, il a moins d'esprit que de biens.

TÓK

305

TÓJIL. Se battre à coups de corne. *Kapô inh* — *dibal*, mes buffles se sont battus.

TÓJÓRÂM. Se rencontrer, se heurter par mégarde l'un contre l'autre. — *dibal tò pòley de*, se rencontrer dans un village.

TÓK, TŮK. Allumer. — *unh*, allumer le feu.

TÓKA. [V. PÓKA] Faire dire, envoyer une commission, inviter par envoyé.

TÓKĀN. Venir auprès, accoster, s'approcher. *Tông iu kò ájăt, iem* — *tò nhon*, si vous craignez l'ennemi, approchez de nous.

TÓKĀNG. Contigu, limitrophe. *Mir nhi ji* —, nos champs à nous deux sont voisins.

TÓKĀP. Se mordre l'un l'autre (en parlant des chiens); se chamailler. || Bien adaptés, bien ajustés.

TÓKECH, TÓKĒK. Le cri d'alarme, pousser ce cri.

TÓKHĀP. S'obliger réciproquement à une chose sous peine d'amende. (Ordinairement c'est à propos de promesses de mariage qu'on s'engage ainsi.)

TÓKHŌL, TÓKŌL. Grisonner, avoir les cheveux blancs. *Kra xók* — *tòma oây annl kò de!* un vieillard à cheveux tout blancs plaisanter encore!

TÓKLAH. Se séparer, se diviser. *Mă lōet erih, nhi uh kò* —, nous sommes inséparables à la vie à la mort.

TÓKLOH. Se décolorer, se faner, perdre sa couleur, sa teinte.

TÓKŌI, *Dak* —. Chute d'eau, cascade. [V. KŌI]

TÓKÓI. [TÓKA] Envoyer une invitation, faire dire à quelqu'un.

TÓKŌL. [V. TÓKHŌL] Grisonner.

TÓKÓL. Tomber par terre. — *kò kòtoih tòmō*, heurter contre une pierre et tomber.

TÓKŌNG. Branche. — *long*, branche d'arbre. || Numéral de beaucoup de choses longues et ténues. *Xòk bar* —, deux cheveux. *Bā ming* —, un brin de riz en herbe.

TÓKRÂY. [V. TÓPHA] Séparément, chacun de son côté. *Ba bō — nōl nāng bu keh adroi*, travaillons séparément pour voir qui aura fini le premier.

TÓKUH. S'aboucher, tête à tête, converser en tête à tête; deux objets qui se touchent, qui se joignent par un bout.

TÓKUL. Buisson.

TÓL. Répondre; promettre, faire un vœu, s'obliger par vœu. *De jet xò, xò uh kò — kikiá?* pourquoi ne répond-il pas quand on l'interroge? *Tòma ji — ān tòma uh kò bōh xò an*, il a promis, et cependant on ne le voit pas donner. — *kapō*, vouer un buffle, faire vœu d'offrir un sacrifice. || *Pòhngol* —, l'âme a répondu ainsi. (Quand un payen meurt, surtout de mort violente, chacun dit *pòhngol tōl*; parce que les Bahnars croient que le mort en venant autrefois au monde, interrogé comment il voulait mourir, avait précisément choisi cette mort violente. (Espèce de fatalité superstitieuse.)

TOL, TÂL. Atteindre la longueur, la hauteur voulue. *Ba tòchòt kapō bar hāgāt, chong kapō e uh kò — bar hāgāt*, nous étions convenus d'un buffle qui eût deux coudées, mais le tien ne les a pas tout à fait.

TÓL

307

TÓLĂ. Écarter, jeter de côté. *Kăng* —, éloigner d'un coup de coude ou d'épaule.

TÓLAH. Se séparer, être séparé. *Lôet kò de kòdra, nhong oh ji* —, après la mort des parents, les frères et les sœurs se sont séparés.

TÓLĂCH. Se disputer avec colère, se lancer des invectives, s'adresser de durs reproches, se chamailler.

TÓLAK. Se peler, s'écorcher, tomber (en parlant de la peau, de l'écorce, etc.).

TÓLECH. Faire sortir, éconduire, mettre dehors, faire livrer. *Inh oa — akâu gô, xò uh kò oa lech, nhi bôdro uh kò xit*, je voulais qu'il produisît une marmite en espèce, il ne veut pas, notre marché est manqué.

TÓLEY. Corde ou lien de toute sorte. — *akar kapô*, des liens en peau de buffle.

TÓLĚP. Nattes de bambou qu'on étend sous le riz dans le grenier. *Nhon tāk — boih*, (nous avons enlevé les nattes du grenier,) notre grenier est vide, notre riz est fini.

TÓLIENG. Se détacher et tomber (v. g. un fruit mûr).

TÓLIÓ. Espèce de flûte tout à fait primitive.

TÓLÖNG. Bondir, sauter. — *hloh*, sauter par-dessus, au travers.

TÓLŌP. Gourde. *Ming* — *dak*, une gourde pleine d'eau.

TÓLÓ. [V. PLÓ] Retourner, tourner sens dessus dessous. — *kung*, tourner l'échelle. || — *la, xòlò la*, au contraire, c'est juste le contraire.

TÓLŌNG HLŌR. Tomber en glissant.

TÓLÒT. Pousser au pied du mur, réduire au silence. *E — xò, xò uh kò pa lele kò hā ming nòr,* vous l'avez confondu, et il n'a su répondre un mot.

TÓLUH. Passer devant, outrepasser, avancer.

TOLÛK HÛ. Qui ne sait se mêler ni aux conversations, ni aux jeux.

TÓLUI XÕK. Chauve. *Bòlò deh mònò ki xò — — di,* dans sa dernière et grave maladie, tous les cheveux lui sont tombés.

TÓM. Tronc, principe, origine, commencement. || Numéral de certaines choses. — *long*, tronc d'arbre, pied de l'arbre. *Lòm —*, au commencement. — *goi*, le gros et le petit bout, le commencement et la fin. *Ming — bā*, un pied de riz. — *tòm kò bòngai ji bók Adam*, c'est d'Adam que tous les hommes tirent leur origine.

TÓMA. Cependant, pourtant, néanmoins, malgré cela. *Inh ji hoai ē, — e uh kò lele bònē kò inh,* c'est moi qui t'ai racheté, et cependant tu ne m'en as aucune reconnaissance. || Souvent on répète le mot. — *e bòlò, — e oây xúk kò anul*, tu as la fièvre, et malgré cela tu aimes à plaisanter.

TÓMAI. Bout, extrémité, le point où l'on a cessé un travail pour le reprendre ensuite. — *tòley*, le bout de la corde. *Bòn gò choh — bòn adre òng bri*, nous allons piocher à l'endroit où nous en sommes restés hier.

TÓMAK. Morceau de bois de chauffage fendu en deux.

TÓMẮK KÓ. Rejeter la chose sur autrui, faire assumer la responsabilité. *Inh uh kò oa pògòr, iu kò tòdrong kikiá kòngh de — — inh*, je n'accepte pas d'être chef, de peur d'être rendu responsable de tout ce qui pourrait arriver.

TÓM

309

TÓMAL. Semer de nouveau aux endroits où la première semence n'a pas poussé.

TÓMAM. Matière dont une chose est faite, objets, biens meubles, marchandises. *Tǎng e — kikiá?* — *hu*, en quelle matière est votre pipe? en argent. — *bǎk mǎnǎ ji lǎ lǎng*, les marchandises, les biens de cet homme sont considérables.

TÓMÂM. Allaiter, donner le sein, donner à téter. — *dǎ kon*, donner le sein à son enfant. *Rǎmǎ uh kǎ oa — dǎ kon*, la vache refuse d'allaiter son petit.

TÓMĂN. Plaine, terrain plat, surface plane.

TÓMĂNG. Regarder de loin, au loin. *Inh — dǎng ataih iǎl, kǎnǎ inh uh kǎ nhǎn*, je regardais de très loin, aussi n'ai-je pu bien distinguer.

TÓMAR, pour TÓBAR. Deux à la fois. *To —*, la largeur de deux doigts. *Hǎgǎt —*, une coudée et deux travers de doigts. (La lettre *m* ne remplace la lettre *b* que dans ce mot, et dans le mot *kǎmar*, jumeau.)

TÓMĂR. Donner l'alarme, avertir du danger, faire qu'on se tienne sur ses gardes. [V. MĂR] *Tǎng nǎ kǎ de — nhǎn, de ji blah nhǎn*, on nous aurait surpris et battus, si personne n'était venu nous prévenir du danger.

TÓMĂU. Réfléchir, penser. *Nǎ pǎma lǎloh, — mǎi*, ne vous hâtez pas de parler, réfléchissez bien d'abord.

TÓMET-DON. Méditer, réfléchir mûrement.

TÓMŌ. Pierre. — *hu*, trépied qui supporte le pot-au-feu. — *trǎh*, pierre à feu.

TÓMOH. Baguette, morceau de bois garni d'un tampon, pour frapper la grosse caisse et les tam-tam.

TÓMOI. Étrangers, qui ne sont pas du village, hôtes; ennemis de guerre. *E — dah pòley?* êtes-vous étranger, ou de ce village? *Iók xik hapông kò —*, verser le vin à ses hôtes. *Măr, brè, iu kò —*, prenez garde, l'ennemi est à craindre.

TÓMOIH. Faire désirer, donner envie, éveiller l'envie. *E — kikiâ tòng uh kò oa an?* pourquoi faire désirer ce que vous ne voulez pas donner?

TÓMÔNG. Allonger. *Tòley e kòdech xəl, e — pa ming roh*, votre corde est trop courte, allongez-la avec une autre.

TÓMÔNG. Le mâle (en parlant des oiseaux). *Ir —*, le coq. *Amra —*, le mâle du paon.

TÓMÔT. Affamer, faire jeûner, priver de nourriture, de boisson. — *dò akâu*, se priver volontairement de manger, jeûner.

TÓMÔL. Causer de l'horreur, du dégoût. *Bók mông bò tồbăng ji — kò de dik*, sa manière de préparer les mets dégoûte.

TOMÔNG. Écouter, exaucer. *Inh pòma hel dik, de uh kò oa —*, il est inutile que je parle, on ne veut pas écouter. *Ô Bă, ih — bòr inh apinh*, Père, exaucez ma prière.

TÓMUL. [V. HÓMUL] Forger ensemble deux morceaux de fer, pour n'en faire qu'un.

TÓMUT. Introduire, faire entrer. — *tòmoi*, introduire les étrangers. — *dibal*, se pénétrer mutuellement (v. g. un mélange d'eau et de vin).

TÓMUUY. Apprêter tous les décors et ornements (en filaments de bambou), à l'occasion de la fête de l'abattage du buffle.

TÓNAH. Facile à fendre (en parlant du bois).

TÓNAI. Ailleurs. *Akâu hò, bònòh —*, le corps ici et le cœur ailleurs.

TÓN

311

TÓNÁNG. [V. ATO] Égal. — —, parfaitement égaux. *Brě nõ präl* —, *kdiüng* —, ces deux personnes sont égales en beauté et pour la taille.

TÓNANH. La trame d'un tissu. (La chaîne s'appelle *tđông*.)

TÓNÁP TÁP. [V. PAĀ, ANĀT] Difficile, laborieux.

TÓNAP. Long pieu employé pour faire les trous en vue des semailles.

TÓNAR. Espèce de claie de bambou qui sert de cloison dans les *hmar*. [V. TĀR]

TÓNEH. Briquet. *Tòmō* —, pierre à feu.

TÓNEY. Beau-père, belle mère. (C'est le nom que le gendre ou la bru donnent à leur beau-père et à leur belle mère en parlant d'eux.) — *inh ji lōet tōm*, mon beau-père et ma belle mère sont morts tous deux.

TÓNEM. [V. TEM] (mot *xòđang*) Forge. [V. KÓTUH]

TÓNĒN. Tranquille, paisible; modeste, pudique. [V. TEN] *Oây mả* —, restez tranquille. *Adruh* —, jeune fille honnête et modeste.

TÓNĒNG. Arbre d'un bois jaune très dur et incorruptible partout.

TÓNÉT. [V. NET] Avancer, profiter, progresser. *Uh kò gán bōh* —, on ne voit guère de progrès.

TÓNG. Entendre. *Don xò arāk, uh kò gán* —, il a l'oreille dure, il n'entend pas facilement.

TÓNG. Si. — *Bá Iāng rōng*, si Dieu me prête vie.

TÓNGAH OA. Être sur le point, avancer. *Fi* — — *mi*, nous sommes à l'entrée de la saison des

plaies. — — *lét*, qui marche à grands pas vers la mort, qui est sur le point de mourir.

TÓNGÂL. Comble, absolument plein, qui regorge; massif. *Xum iem benh* —, votre grenier est littéralement plein.

TÓNGÂM. Grave, important, considérable. *Tò drong e pòjai uh kò gān* —, ce que vous dites n'est pas très sérieux.

TÓNGANG. Jus de pipe, chique.

TÓNGĒ. Charmé, absorbé, préoccupé. — *kò e pòma, inh hiòt kò xa*, charmé de vos paroles, j'ai oublié de manger.

TÓNGIEO. A gauche.

TÓNGIET. Le froid, avoir froid. *Piān* —, l'hiver. *Inh bblò ji tòdrām* — *harey*, je me trouve au fort du froid de la fièvre.

TÓNGIR. Tourner le visage. — *tò inh*, tournez-vous vers moi. || En face, en présence. (Dans ce dernier sens, on dit mieux *dòngir*.)

TÓNGLA. Le maître. — *hnam*, le maître de la maison. || Moi-même, toi-même, lui-même, soi-même, son, sa, ses, sien, leur, leurs. *Ji* — *inh athai*, c'est moi-même qui l'ai ordonné. — *xò xoh hnam* —, c'est lui-même qui a brûlé sa maison. *Hiòt kò* —, s'oublier soi-même.

TÓONGLAIH. Lâcher, délivrer, mettre en liberté. — *kapò*, lâcher, délier les buffles. || Se dégager d'une obligation, se délier d'un vœu, l'accomplir. [V. PÓONGLAIH] — *kò del tól*, accomplir une promesse, un vœu.

TÓNG LĒ. S'il en est ainsi, si c'est comme cela, en ce cas.

TÓN

313

TÓNGLANG DAK. Tube conducteur d'eau, conduit d'eau en bambou. *Dak* —, l'eau de la fontaine.

TÓNGLÁP. Boîte, tout récipient de ce genre. — *hót*, tabatière. (Pour une blague ou une bourse, [V. KÓDUNG.]

TÓNGLIH, TÓNGLIH. Menacer, provoquer par gestes, ou par paroles couvertes et équivoques.

TÓNGLÒNG. Temps calme et sans vent. *Nar ó ji* —, aujourd'hui il n'y a pas de vent.

TÓNGLÔ. Teinture noire.

TÓNGLÓI. Faire des cadeaux (en habits, en ornements, en objets utiles). *Bò mã tốpá, de hajók, keh kò choi, inh gô* — *kòpen, habán*, travaillez bien, mes enfants, les semailles terminées, je vous donnerai des ceintures et des jupes.

TÓNGLÔI. Faire lever les yeux au ciel, en haut.

TÓNGLUM. Cuire sous le brasier ou sous la cendre (dans des feuilles).

TÓNGLÚIH. Pousser des gémissements et des plaintes. *Bá inh ji* — *pláng mang, di ji deh, inh khu*, mon père n'a fait que gémir toute la nuit, il doit être gravement malade.

TÓNGLH. Changeant, inconstant, infidèle. *Inh uh kò bònđh kò adruh mònđ, xò ji* — *kò de ming mang, inh iu kò xò oây* — *pa mang*, je ne veux pas d'une fille qui a été infidèle une fois, elle le serait une seconde.

TÓNGLHEK. Déplacer un peu, écarter un peu.

TÓNGLHUM. Cordons pour attacher le chignon, attacher celui-ci. — *xók*, même sens.

TÓNGLHUR. Descendre un objet d'un lieu élevé (v. g. au moyen d'une poulie), déposer. — *ba đòng xum*, descendre du riz du grenier. [V. NHUR]

TÓNIENT. Cheville, clou. [V. TIENG, clouer.]

TÓNIEO. Les reins, la ceinture. [V. TIEO]
ʒi —, mal de reins.

TÓNŎ. Virole.

TÓNŌ. [V. TONŌ, mâle.]

TÓNŎK. Lieu de station des barques, débarcadère, port, but. *Búk tò* —, faire naufrage au port. || Naturellement, spontanément, de soi. *Uh kò bu athai*, — *inh oà*, personne ne m'y a engagé, je l'ai voulu de moi-même. — *xò nònŏ*, c'est sa nature d'être ainsi.

TÓNŎL. Colonnets qui soutiennent le plancher. [V. TŎL]

TÓNŌM. Réunir, additionner, rassembler au complet.

TÓNŌNG [V. DÓNŌNG.] Long horizontalement. (C'est l'opposé de *pŏk*.) *Kla ji* —, *ruih ji pŏk*, le tigre est long et l'éléphant est court.

TÓNŎNG. Mesure, hotte-mesure pour toute espèce de grains. [V. TŎNG]

TÓNŌR. [V. DÓNŌR] La longueur d'une maison, d'un champ, etc. (*duòl*, sa largeur.)

TÓNŎT. Morceaux de viande enfilés pour être distribués à tous les individus du village. [V. TŎT]

TÓNŌT. Se frotter contre. [V. HÓNŌT]

TÓNŌM. Ce mot vient de *Tòm* et semble être le même numéral que lui. Ainsi on dit : *Bā ming tòm*, ou bien, *bā ming tònòm*, un pied de riz. Il y a cependant cette différence que dans le premier cas il s'agit d'un pied avec un brin unique ; tandis que dans le second, ce pied de riz doit avoir plusieurs brins et former touffe.

TÓP

315

TÓNŮ. Courageux. — *kò*, avoir le courage. *Bôngai* —, un homme courageux. *E hãm* — *kò mut tò cham de?* aurez-vous le courage d'entrer dans le village ennemi?

TÓNUH. Cendre, foyer. — *unh*, foyer. *Nar pik* —, le jour des Cendres. || *Unh* —, les époux. *Brè nõ hãm unh* —? ces deux personnes sont-elles le mari et la femme? *Dáy unh* —, être marié.

TÓNUL. Gaffe. || Le chef, l'homme le plus capable d'un groupe, d'une localité, d'un village. *Bu pòm* — *lòm pòley iem?* qui est le chef de votre village?

TÓNUNG. Longue barre de bois qui sert pour porter à plusieurs, traverse de palanquin.

TÓP. [V. ATÓP plus fréquent.] Avoir du profit, faire de bonnes affaires, réussir.

TÓPĀ. Vrai, vraiment; signe du superlatif. *Pò-jai* —, dire la vérité, parler vrai. *Bôngai* —, un homme véridique. *Lông* —, très beau. *Ataih* —, très loin.

TÓPĀ. Tortue d'eau douce.

TÓPAH. Se fendre, fendre en deux. — *axong*, partager et donner à chacun la moitié.

TÓPAI. Défaire, se défaire, tomber en ruines. — *hnãm*, détruire une maison. *Hnam* — *jăk*, la maison est tombée en ruines.

TOPĀK. Se rompre, se briser. *Long* — *kò khial*, l'arbre a été brisé par le vent.

TÓPĀL. Mortier à piler le riz.

TÓPĀL. Pondre, déposer les œufs (en parlant des mouches). *Lôm xòbău, iu kò roi* —, envelopper une plaie, de peur que les mouches n'y déposent leurs œufs.

TÓPANG *ti*. La paume de la main. — *jǒng*, la plante des pieds.

TÓPĀNG. Altercation, dispute, se disputer. — *xòrú*, parier. *Bǒk* —, disputeur, querelleur.

TÓPĀR. S'envoler. *Xem* — *jǎk*, l'oiseau s'est envolé.

TÓPĀT. Éteindre, s'éteindre. — *unh*, éteindre le feu. *Unh* —, le feu s'est éteint.

TÓPĀT. Droit, direct. *Trong* —, chemin droit. || Sincère, droit. *Don* —, intention droite. *Bǒr* —, langage sincère, paroles pleines de droiture.

TÓPEY JÓRÉNG. Un pain de cire.

TÓPENG. Trois ensemble, trois par trois. *To* —, la largeur de trois doigts (terme de mesure).

TÓPHA. Séparément, chacun pour soi, chacun différemment des autres. *Xǒng hamang bǒ* —, manger ensemble et travailler séparément.

TÓPIP. Serrer les lèvres avec un petit bruit, en signe de mépris ou d'improbation.

TÓPLEH. Se décoller, se séparer. *Del krǎp lǒng, harey ji* — *jǎk*, c'était bien adhérent, à présent c'est détaché. *Bre nǒ uh kò* —, ces deux personnes sont inséparables.

TÓPLIN. Court et gros, trapu.

TÓPLŎ. Se détacher et tomber. *Kòdoh long mǒnǒ* — *jǎk*, l'écorce de cet arbre s'est détachée et est tombée.

TÓPLŎK. Enlever avec les doigts une croûte, une écorce.

TÓPLŎNG. Sauter et bondir (comme le poisson saute hors de l'eau).

TÓPÔ. Lier amitié à la façon des Bahnars. — *tǒbǎn*, même sens. *Krao* — *krao bǎn*, même sens.

TÓP

317

TÓPO. Au moment. — *oa lóet*, au moment de la mort. — *hòtuch*, en dernier lieu, enfin.

TÓPŌK. Alliance superstitieuse entre deux malades qui s'attribuent réciproquement leur maladie. || (au propre) S'enlever mutuellement en l'air. [V. PŌK, élever de terre.]

TÓPÔL. Bande, troupe. — *xakē*, bande de sangliers. — *de tótông*, troupe de voleurs.

TÓPÒH. Sept. *Mă* —, septième. — *jit*, soixante-dix. *Xòdrăng* —, le septième doigt (c'est l'index de la main gauche).

TÓPŌK. Faire tomber, renverser. *Gògu* —, faire tomber en secouant. *Oây mã guăng iu kò xãmăt* —, prenez garde que le diable ne vous fasse tomber.

TÓPÔNG. Poutre transversale qui va d'une colonne à l'autre.

TÓPÔNG. Recevoir ou tenir dans les deux mains jointes. || Présenter dans la main ouverte une poignée de riz, de millet, etc.

TÓPRAH. Se disperser, s'éparpiller. *De* — *tòprông di*, ils se dispersèrent tous, chacun de son côté.

TÓPU. Faire porter une charge à quelqu'un ; imputer, faire tomber la responsabilité, la faute sur autrui. — *dibal*, se porter sur le dos tour à tour. *Ji tònglă tótông, harey xò — kò inh*, c'est lui qui a commis le vol, et à présent il le rejette sur moi.

TÓPUNG. Farine. — *măn*, pain. — *tòbăng*, saupoudrer de farine les mets qu'on cuit. || *Ngoi* — *ngoi xik*, les saintes Espèces.

TÓPUNG. Solives qui soutiennent le plancher, appuyées elles-mêmes sur les *tònđl*.

TÓR *long.* Planche. — *tòmō.* Dalle, pavé, pierre de taille.

TÓR TEH, TÓR PLENH. Un passé très éloigné, qui se perd dans la nuit des temps. [V. TXO]

TÓRA, — *dibal.* Se raconter des histoires, se communiquer réciproquement ses affaires, ou les secrets d'autrui.

TÓRING. [V. RING] Aux bords extérieurs, en dehors, au dehors, à l'extérieur. *Ne mut, gō* —, n'entrez pas, attendez en dehors de la maison. (*Fih* signifie aussi la limite, la lisière; mais c'est cette limite *comprise* elle-même avec la chose ou l'objet dont il s'agit; tandis que *Ring* désigne seulement ce qui touche immédiatement le bord, la limite de ce même objet.)

TÓRŎK. (mot *rôngao*) Tonnerre. [V. GRÂM]

TÓRŎNG. Derrière le dos; auparavant, jusqu'à présent. — *tôngir*, devant et derrière, jusqu'ici et désormais. — *dim la bôh*, on n'a jamais vu jusqu'ici. [V. RŎNG]

TÓRŎNG. [V. DÓRŎNG] Être emporté, soulevé par le vent (comme les feuilles, le papier).

TORÓNG. S'accoupler (en parlant des animaux, quand la femelle est en chaleur).

TÓTA. [V. PÓKA] Charger d'une commission, faire une recommandation, faire parvenir une nouvelle, faire dire.

TÓTÂY, TÓTEY. Frissonner, trembler (de froid, de peur, de faiblesse). — *kò iu*, trembler de peur. — *bòlô*, trembler de la fièvre.

TÓTI. En haut. *Nam* —, aller en haut. [V. TI]

TÓT

319

TÓTIĀ. Se suivre, se poursuivre, se succéder.
— *dibal plāng nar uh kò tōjōrām*, se chercher l'un l'autre, courir à la recherche l'un de l'autre tout le jour, sans se rencontrer.

TÓTIL. Se suivre immédiatement, être côte à côte. *Nhon nhong oh ji lò, chong nhi Petro ji* —, nous sommes plusieurs frères et sœurs, mais Pierre et moi venons immédiatement l'un après l'autre.

TÓTIM. Bercer un enfant dans ses bras.

TÓTÖ. Tempéré, chaleur tempérée et agréable. *Iðk khan òxu oa kò* —, prenez une couverture pour avoir chaud.

TÓTÖCH. Se détendre les membres pour se délasser; une chose élastique, être élastique.

TÓTÖNG. Voler, dérober. *Bðk* —, un voleur.
[V. TÖNG]

TÓTÖU. [V. XADRĀM] Faire des imprécations déshonnêtes.

TÓTÖNG. Secouer, être secoué, être soulevé.
— *pānār*, secouer les ailes. *Dia hnam — kò khial*, le chaume du toit est soulevé par le vent.

TÓTREH. S'agiter violemment, se débattre pour se débarrasser d'une étreinte. *Xò — deh, chó uh kò dāy*, on ne peut le lier, il se débat trop.

TÓTRÔI. Se suivre pas à pas, sans se quitter.
[V. TRÔI TRÔI]

TÓTRÖK. Couvrir de boue, salir, souiller (au propre et au figuré). — *hābān*, crotter son pantalon. — *pðhngol*, souiller l'âme. [V. TRÖK]

TÓTUH. Secouer un objet pour faire tomber ce qu'il contient, ou ce qui lui adhère. *Xa mã* —, mangez tout, sans rien laisser dans le plat (m. à m. de façon à pouvoir secouer le plat).

TÓTUÓ. Pont suspendu sur un large cours d'eau. (Les petits ponts jetés sur un ruisseau s'appellent *bör.*)

TOUIH. [V. PÓUIH] Faire revenir, rappeler, faire rendre, rendre.

TÓUIL. Se méprendre, faire une méprise. *Inh — kónä inh idk dao e,* c'est par méprise que j'ai pris votre sabre.

TÓUK. Se répandre, verser, couler en dehors. *Inh pu bā, inh pōk — bā di,* je suis tombé en portant le riz, et il s'est tout répandu. *Mi dang —,* pleuvoir à verse.

TÓXĀN. Faire séparément, à part. *Xa tōgum bō —,* manger ensemble et travailler à part.

TÓXARANG. Se lancer des dards les uns aux autres.

TÓXÉR. Pousser insensiblement, faire couler tout doucement, faire glisser peu à peu.

TÓXIN. Neuf. *Mǎ —,* neuvième.

TÓXŌCH. Défiler, s'avancer un à un sur une même ligne (comme une troupe de personnes dans un sentier très étroit). *Iem — hatō hatō,* avancez l'un après l'autre, un à un.

TÓXŌM. Vivre en bon accord, contents et joyeux. [V. XŌM]

TÓXUL. Brouillé, embrouillé. *Brai —,* fils embrouillés. *Brě nō ji — dibal,* ces deux personnes sont brouillées. *Don inh —, inh uh kō lele pōm liliā,* tout est confus dans mon esprit, je ne sais plus que faire.

TÓXUNG. [V. XUNG] En bas. (L'opposé de *tōti,* en haut.)

TRE

321

TRAH. Dégrossir, amincir avec la hache, la serpe.

TRAL. Se tenir éveillé, veiller. *Iem* — *kikiâ mang hây?* pourquoi avez-vous passé la nuit sans vous coucher ?

TRÂNG. Espèce de jonc ou de roseau.

TRÁÓ, *Treu* —. Mal joint, à jour. *Khan tanh* — —, toile très grossièrement tissée.

TRÂP. (mot *rôngao*) Lourd, pesant. [V. HNGÂM]

TREH. Donner un coup en oblique. — *jâl*, jeter l'épervier. — *unh*, battre le briquet. — *mang jâng de*, abattre à coups de sabre la porte d'un village.

TREK. Sortir de terre après la germination. *Bâ bôn jï* —, notre riz sort de terre.

TRÊK. Audacieux, courageux, fanfaron, courage vrai, courage factice.

TREL. Faire disparaître les saillies, les inégalités, avec un instrument tranchant. *De drakan koh ding tuâ tuâ*, *de tódam* — *pôngô*, les femmes coupent mal les tubes, mais les jeunes gens en rendent ensuite le bord ou l'orifice bien poli et bien uni.

TREN. Dire des paroles de bravade, faire des gestes menaçants par bravade. [V. TÓDREN]

TRENG. Tube à aspirer le vin.

TREP. Regarder à travers, par une fente, à travers la cloison.

TRET. Polir avec un instrument tranchant, rendre lisse la surface d'un morceau de bois, l'extrémité d'un tube.

TREU. [V. TRÁÓ] Disjoint, à jour.

TRIM. Se précipiter, faire une chose de tout cœur, y appliquer toute son énergie. *Tông brök pang* —, *ming nar ji truh*, si l'on court à toutes jambes, on y arrivera en un jour.

TRING. Verser, transvaser. *Et kò — dak*, on boit le vin pour en offrir au mort. (Pratique superstitieuse qui consiste en ceci: on boit à la maison une jarre de vin, et on en réserve un plein tube, que l'on porte au cimetière sur la tombe d'une personne morte dans l'année.)

TRIOH. Jeter un regard furtif, évasif. *Xò uh kò pòn xerè dōngir*, *xò cha — dik*, il n'ose regarder en face, il se contente de jeter quelques regards à la dérobée, du coin de l'œil.

TRÛ. Bien, juste, convenablement. *Pòma* —, parler juste, raisonnablement, paroles sensées. || Contracter, être atteint. — *chu*, contracter la petite vérole. || Frapper le but, atteindre, tirer juste; toucher, heurter. *Panah* —, atteindre le gibier, tirer juste. — *jòrāng*, heurter contre la colonne, la toucher. *Tòdrong mōnò uh kò — inh*, cette affaire ne me touche pas, ne me regarde pas. || — *kò* —, tantôt oui, tantôt non.

TRÔ. Enclaver.

TROCH. Affiler, tailler en pointe. — *xòrōng*, affiler les lancettes.

TRÔI, TRÔI —. Suivre pas à pas. *Xò tiā inh* — —, il me suit partout pas à pas, sans me quitter.

TRÔK. Boue. *Pung* —, se vautrer dans la boue. *Puh* —, tomber dans un borbier.

TRÛK. Appuyer, étayer, secourir. *De* —, *kòna nhon dāy keh*, on est venu à notre aide, voilà pourquoi nous avons pu achever. — *jòrāng*, ajouter des colonnes de renfort.

TRU

323

TRŌM. Creux, trou, l'intérieur. (C'est l'opposé de *kòdòl*, massif, plein.)

TRŌNG. Atteindre tout son volume, toute sa grosseur (en parlant d'un fruit). *Prít mònò, de pò-dum dim* —, on a fait mûrir ces bananes avant qu'elles ne fussent parvenues à toute leur grosseur.

TRŌNG. Chemin, voie, route. — *glūng*, le grand chemin. — *xalah*, un sentier, une petite allée. || Moyen. *Inh juēr kò xòrú* — *iò?* quel moyen pour moi d'éviter une dépense?

TRŌP. Mettre dans un étui. — *cheng*, renfermer les gongs dans leur étui. [V. TRUNG, qui a le même sens.]

TRŌU, *Hla* —. Plantes grasses qui poussent dans les terrains très humides, et dont on donne les feuilles à manger aux porcs.

TRŌCH. Ivrogne. *Xoai* —, en état complet d'ébriété, ivre-mort.

TRŌI. Lobe de l'oreille. *Kòtžk* —, oreille déchirée au lobe. (Cela déprécie beaucoup un esclave.)

TRŌL. Ébrancher, couper les branches.

TRŌN. Surajouter, surenchérir, exiger plus qu'on ne demandait d'abord. — *mang*, ajouter des nuits aux nuits convenues d'abord.

TRU. Tourterelle. [V. KŌTŌP] — *cham*, pigeon.

TRU-HALŌNG. Goître, goitreux.

TRUH. Arriver, atteindre; jusqu'à. *Bržk adroi*, — *hòti*, partir le premier, arriver le dernier. *Dòng nge* — *lòet*, du berceau à la tombe. — *nar Bả Iàng*, dimanche prochain.

TRUM. L'indigo. *Dak* —, teinture bleue.

TRUNG. Mettre dans un étui. [V. TRŌP]

TU. Couvrir, se faire un abri contre la pluie, les injures de l'air. — *nòndh*, dresser une tente.

TU. Être surpris, atteint. — *mi tiâ trōng*, être surpris en route par la pluie.

TŪ, Kapô —. Buffle à cornes courtes.

TU. [V. ATU] Surajouter. *E* — *pa ming pôm kònh de bò*, ajoutez-en encore un, et l'on conclura le marché, on acceptera le marché.

TU. Source d'un ruisseau, d'un cours d'eau; commencement, début. *Dòng* — *truh bah*, de la source à l'embouchure; d'un bout à l'autre, du commencement à la fin.

TUĀ. Le sorgho. [V. TUŌ]

TUĀ. Cela ne fait rien, c'est indifférent. — *tuâ*, d'une manière telle quelle, sans grand soin, malhabilement. || — *kò*, à tort et à travers. — — *pò-ma*, — — *oây*, parler et agir à tort et à travers. — — *oa*, à sa guise, à sa fantaisie.

TUAH. Verser d'une hotte dans une autre, d'un vase dans un autre (des grains, du sel, des pistaches, etc.).

TUAIH. Hotte à bretelles.

TUĀL. Plaisanteries spirituelles, amusantes, faire des jeux de mots, lancer des pointes. *Bòngai* —, homme spirituel, plaisant.

TUAL. [V. JŌNG, RŌNG] Maison commune.

TUAT. Contourné, devenir tordu, tors. *Gop don* — *jăk di*, ce pendant d'oreille est maintenant tout tordu.

TUENH. Tordre. — *ao hajuih*, tordre un habit mouillé. || — *kò klak*, colique sèche, colique de *miserere*.

TŨN

325

TUET. Faire partir avec l'index la flèche de l'arc, le chien du fusil.

TUH. Mettre bas. *Ming mang jòruih — peng to kon*, mettre bas trois petits.

TŪI. Obéir, docile. — *don Bă Iàng*, observer la religion. *Hajoh* —, enfant obéissant. — *kò*, en considération, par la raison que.

TŬK. Rejeter, laisser de côté, abandonner, dé-laisser. *Kòpen ao del de —, inh tók iai*, les ceintures et les habits jetés au rebut font mon profit.

TŬK. Rosée du matin, vapeurs du matin. — *jur*, à la tombée de la rosée. [V. NGŌM]

TŬK BŌLŬK. Tomber à la renverse. — — *lòet*, tomber à la renverse et mourir incontinent.

TUL. Pousser une embarcation au moyen de la gaffe.

TŬL. Écourté, privé ou amputé d'un membre. — *ti*, manchot. — *jông*, privé d'un pied, d'une jambe. — *tieng*, queue coupée, privé de sa queue. || *Trông* —, cul-de-sac, impasse, chemin sans issue.

TUM. Étangs près des grands cours d'eau. (Ils se remplissent au temps des inondations.)

TUN. Reculer, rétrograder. — *tòrong*, revenir en arrière. *Hòtun hòtun*, à reculons. (Pour la formation de ce mot, voir les Observations générales.) || Revenir sur sa parole, manquer à sa parole. *Inh ji tòbun, inh uh kò* —, j'ai promis, je serai fidèle. [V. ATŬT, ATUCH]

TŬNG. (mot *hòdang*) Pendant, au fort de. — *bòdrah*, quand on est dans toute la force de l'âge. — *choi*, pendant les semailles. [V. LŌM, TŌ-DRÂM]

TÛNG. Ployer, affaissé, courbé au milieu. — *kò hngám*, ployer sous le faix. *Xum* — *kò bā*, le plancher du grenier cède sous le poids du riz.

TŪNG, TING —. Porter à deux seulement ou à plusieurs. — *kiek*, porter un mort sur une civière, un brancard. *Hmōch* — *bā*, les fourmis emportent les grains de riz.

TUÓ. [V. TUÂ] C'est indifférent.

TUŌ. Le sorgho.

TUÓNG. Renverser en jetant de côté.

TUR. Donner des coups de poing dans le dos.

TURTIR. Habits tout déchirés, haillons, hardes hors d'usage.

TŪT. Se retirer, reculer [V. ATŪT]; se contracter. *Hoăn* —, contraction de nerfs.

TŪT, TŪÓT. *Hul* —, colère tenace, rancune.

TŪK. Allumer. — *unh oa pai por*, allumer le feu pour cuire le riz. — *unh jòrèng*, allumer un cierge.

TŪK. Fouiller dans la terre, soulever la terre (en parlant du porc, de la taupe, etc.).

TXĂ. Large, spacieux, vaste. *Khăn* —, toile à large laize. *Mir* —, champ vaste, très étendu.

TXAL. Sonder, scruter, soupçonner, accuser. — *de jòrao*, soupçonner quelqu'un d'être un empoisonneur, et le sonder ou l'accuser pour voir si c'est vrai.

TXĬK. Acerbe, âpre, acide (comme un fruit encore vert).

TXIL. S'impatienter, se dépiter.

TXO. Autrefois. *Ióng* —, avant-hier. *Xănăm* —, l'année dernière. *Khey mònó* —, un de ces mois

UĂN

327

passés. — *ki*, autrefois. — *ki* — *kach*, dans l'antiquité, dans les temps reculés, dans un passé très éloigné.

TXUT. Essuyer, nettoyer, épousseter, balayer. — *dak măt*, essuyer les larmes. — *chônăng xông*, essuyer la table. *Khăn* —, un mouchoir.

U.

UAI. Filer une trame comme celle de l'araignée; disposer du fil en plusieurs cercles ou ovales. — *nê*, l'araignée. — *brai*, mettre autour du cou plusieurs tours de fil (superstition).

UÂY, OÂY, OËI. (suivant les localités). Être, rester, s'asseoir, être assis, encore.

UAIH. Retirer avec la main d'une hotte, d'une jarre, de menus objets (grains, sel, cendres, etc.). — *kôdroh an kô nhung xa*, retirer d'une jarre le marc de grains, pour le donner aux porcs.

UAK. Puiser. — *dak*, puiser de l'eau.

UAK. [V. RÓUAK] Espace entre deux colonnes, entre-colonnement. — *jôrăng*, même sens.

UAL. L'un des noms de la maison commune. [V. TUAL]

UĂL. Revenir sur ses pas, rebrousser chemin. — *kô xem kônĭ*, revenir sur ses pas parce que les oiseaux sont de mauvaise augure. *Uih* —, aller et revenir plusieurs fois, faire la navette.

UAM. Museler. — *kăng*, fermer la bouche à un mort.

UĂN Ô. En ce temps, par ce temps. — — *kônĥ*, dans quelques jours. — — *ki*, il y a quelques jours.

UÂN. [V. UŌN] Libre de toute occupation.

UĀNG. Faire un mouvement tournant pour envelopper, pour entourer. *Choh* —, sarcler le riz déjà parvenu à une certaine hauteur. (La main droite tient la piochette, tandis que l'autre écarte à gauche les touffes de riz. C'est ce mouvement de la main gauche que l'expression signifie.)

UAO. Penser à part soi, réfléchir, comprendre.

UAR. Ceindre, lier autour. — *kòpen*, mettre sa ceinture, se ceindre.

UĀR. La capacité, le contenu d'une marmite. *Phe inh ody ming* — *dik*, je n'ai plus qu'une marmite de riz pilé.

UĀT, UŌT. Brasser avec la main, mêler. — *hamang bar hadrèk bā*, brasser deux espèces de sémence de riz.

UEĒ, PLEH —. Hauteur d'un homme debout, le bras levé, jusqu'à l'extrémité des doigts.

UEĒ. Contourné, de travers. *Ngah jò mònò* —, *uh kò tòpāt*, le rebord de cette jarre n'est pas rond parfaitement, il est contourné.

UECH. Tourner, diriger en sens opposé.

UEH. Détourner un peu, se mettre de côté. — *biò, bre, lè inh bròk*, écartez-vous un peu pour me laisser passer. || *Pa* —, sans nul doute.

UEH. Mesurer une dimension (longueur, largeur, épaisseur, profondeur). — *kapò*, prendre la mesure d'un buffle.

UEY. Garder, veiller sur, conserver, protéger. *Ih gò* — *nhon iu kò nhon trò kikiā kònĕ*, gardez-nous, de peur qu'il ne nous arrive quelque mal.

UIH

329

UĒK. Cri du porc, quand on le frappe, ou qu'on le garrotte. *Hòdrèl inh truh tòhnam pò inh, hòdrèl — kò nhung*, à peine étais-je arrivé chez mon ami, qu'on a entendu le cri du porc. (c. à. d. On a assommé l'animal en mon honneur.)

UĒNG. Tenir dans son giron. — *dò kon*, tenir son enfant de cette façon. [V. KUĒNG, dont le sens est cependant plus étendu.]

UENG. Difficulté, chose ardue. — *kikiâ?* qu'y a-t-il de difficile? cela est facile. || (au propre) Détour. [V. UŌNG]

UĒNG-DUENG, UĀNG-DUENG. Se dit d'une troupe rangée dont les deux ailes font un mouvement tournant pour cerner, envelopper quelqu'un.

UER. Défendre, protéger, veiller sur, protecteur, défenseur, avocat. *Inh ôây hnam — de hajoh*, je reste à la maison pour garder les enfants.

UET. [V. TUET] Faire partir la gâchette d'un fusil.

UH, — AH, — ĀP. Fourré, jungle, espace couvert de hautes herbes, ou de ronces et d'épines. || Expression honnête pour signifier les parties sexuelles.

UH. Non. (Négation catégorique, ou employée seule.) *Hâm oa?* —, le voulez-vous? non. *Lajò mǎ —?* comment, non?

UH KÓ. Non. (Négation suivie d'une autre mot; alors *kò* est une particule euphonique placée entre la négation et ce mot.) *Inh — — oa*, je ne veux pas.

UIH. Rentrer, revenir à la maison, s'en retourner. — *dòng mir*, — *dòng bri*, — *dòng tòmoi*, revenir des champs, de la forêt, de l'étranger.

UIL. Être étonné, surpris, embarrassé, ne pas reconnaître. *Inh —, ji nar đông boih, tòmá de đim truh*, je suis vraiment étonné, il est midi, et ils ne sont pas encore arrivés. *Inh oa — kò ē*, encore un peu, et je ne vous reconnaissais pas.

UÏN. Courbe, courber, ployer, fléchir. [*V. PÓUIN*, plus employé comme verbe.]

UING. Tournant, méandre, tourbillon, mouvement en cercle. — *dak*, des tournants dans la rivière, tourbillons dans l'eau. || Avoir le vertige, un étourdissement, sentir sa tête tourner, être étourdi. — *mat*, être pris de vertige.

UIT, — UING. Rouler en cercle, en spirale. — *kong*, rouler du laiton en cercle (pour faire des bracelets, des anneaux, etc.).

UK. Verser dehors, répandre dehors, jeter dehors (du liquide, des grains, ou autres choses menues). *Iók gổ mỗnố, kònh — dak tò teh*, prenez cette marmite et jetez-en l'eau dehors. *Mi đũē —*, pleuvoir à verse.

UL. Fort, violent, cuisant, mordant. *Hốt —*, bon tabac, fort. — *nuih*, violent malaise d'estomac. || — *nuih* (au fig.), chagrin mêlé d'indignation à cause d'une injustice, d'une ingratitude, etc., creve-cœur.

UM. Vanner. — *bā*, vanner du riz.

UNH. Feu. — *grâm*, éclair. — *xat pòlông*, le purgatoire. — *xămăt*, l'enfer. (*Unh xămăt* signifie littéralement le feu du diable; il se dit encore des éclairs de chaleur.) — *iók*, ver luisant, luciole. || Maison, famille. *Pòley iem đôm —?* combien y a-t-il de maisons, de familles dans votre village? || — *om*, — *tònuh*, mari et femme, époux. *Iók — om, iók — tònuh*, se marier. *Plah — om de, plah —*

U[̄]ŌN

331

tònuh, être infidèle dans le mariage, commettre l'adultère. *E tam dây — om?* êtes-vous marié?

U[̄]Ō. Mon fils, mon enfant (toujours au vocatif). [V. DU, DĂM]

U[̄]ŌM. Coucher, être étendu. (En parlant des animaux; on le dit familièrement aussi des personnes.)

U[̄]ŌNG. Tournant, coude dans un chemin, dans un cours d'eau. *Trong —*, chemin tournant. *Bòt — krong*, au détour de la rivière. *Trong uēng —*, chemin en zig-zag.

U[̄]ŌNG. Ma fille, mon enfant (au vocatif). [V. NEY, MŌ]

U[̄]Ō. Grandir, croître. *Kon e dah —*, votre fils grandit vite. *Bā nhon dunh kò —*, notre riz croît bien lentement.

U[̄]OCH. Regretter, désirer. *Ně — hel, de uh kò an kò ẽ*, ne caresse pas d'inutiles désirs, on ne veut pas te le donner.

U[̄]ŌH. Convoquer, inviter, engager, entraîner. *Tòng pòkò kò uh kò pleh kò de, iem — nhon*, si vous prévoyez qu'à vous seuls vous ne pourrez pas les vaincre, invitez-nous à nous joindre à vous.

U[̄]ŌH. Frayé, battu, fréquenté. *Trong —*, chemin frayé, route fréquentée.

U[̄]OL. Lieu à l'abri du vent. *Nhon ji kuy tò anih — lǒng*, nous avons passé la nuit dans un endroit abrité contre le vent.

U[̄]ŌN. Être libre d'occupations, avoir du temps libre. *Nar — e nam hapōng kò inh*, un jour où vous serez libre venez un peu me voir.

U[̄]ŌNH. Délirer, parler dans le délire. *Xò — kò bòlò plang mang*, il a passé toute la nuit dans le délire de la fièvre.

UÓR. Agiter en tournant. — *phe lòm gô*, remuer le riz dans la marmite avec un bâtonnet. — *plung*, aller à la rame, pagayer (à la manière des Bahnars).

UÓT. [V. UÂT] Mélanger, brasser avec la main.

UT. Cancer, chancre. [V. KRĒN] (Le *krĕn* et le *ut* sont peut-être la même chose.)

X.

XA. Manger, dépenser; dévorer; gruger, opprimer. — *mă phi*, manger son content, se rassasier. *Rip* —, mendier, demander à emprunter du riz. *Xông* —, faire son repas. — *đul*, manger seul en cachette, sans rien donner aux autres. *Dây xông dây* —, avoir de quoi vivre, être dans l'aisance. *Unh* — *hnam de nỏ*, le feu a dévoré leur maison. *Gòxông* — *mam*, la rouille ronge le fer. — *de, bôgâm* — *de*, gruger les gens. — *pòđi tòmang de kòđra*, dépenser, gaspiller son héritage.

XABEY. Moutarde. *Hla* —, feuilles de moutarde (très prisées chez les Bahnars).

XADRÂM, XÓDRÂM. L'endroit de la rivière, la fontaine, où l'on puise l'eau pour le ménage. [V. ADRAM, ADRÓM]

XAI. Répandre à la volée. — *adrĕk bả*, semer à la volée. — *dak*, asperger, arroser.

XÂY. Regarder, être du ressort. *Tòđrong mò-nỏ uh kò* — *kò inh*, cette affaire ne me regarde pas.

XAK. Peler avec le couteau (un fruit, etc.).

XAKĒ. Sanglier.

XAKENG. Sorte de poisson noir. *Kapô* —, buffle noir (dont la couleur est celle de ce poisson).

XAM

333

XAKOK. Nattes. *Lǒk* —, étendre les nattes. *Tanh* —, *xòk* —, tresser une natte.

XALAH. Sentier aboutissant à un chemin principal. *Tiá trong mǎnǎ buh buh, uh kò òi kò* —, suivez toujours ce chemin, il n'y a pas de sentier à droite ou à gauche.

XALAM. Entre, dans l'intervalle, qui se trouve au milieu, qui s'interpose. *Bǒk* —, entremetteur. *E — kò nhon*, soyez notre homme d'affaires, notre expert, notre médiateur. — *dak — mir*, entre le champ et la rivière. [V. DOXALAM]

XALANG. Laver (des jarres, de la vaisselle, des bouteilles). [V. HALANG]

XALŌM, HALŌM. Ne subir aucun accident, être en sécurité, en santé. *Tǎng Bǎ Iǎng rǎng, tǎng* —, si Dieu nous prête vie, s'il ne nous arrive aucun accident.

XALŌN, XŌLŌN. Intermittence, intervalle de temps. *Xalam mi mǎ adroi xalam mi mǎnǎ ji — bar khey*, entre les dernières pluies et celles-ci il y a eu un intervalle de deux mois.

XÂM. Abondance, en abondance. *Atam mǎi oa kò* —, ajoutez encore pour qu'il y ait abondance.

XÂM. [V. PANG] Avec. — *bu, pang bu?* avec qui?

XAMǎT. Le diable. *Unh* —, l'enfer. — *pǎlung pǎioch bǎn*, le diable nous tente.

XAMĀT. Produire par la seule parole, créer, faire un miracle. *Bǎ Iǎng pǎjing plenh teh pang — dik*, Dieu a créé le ciel et la terre par sa seule parole.

XAMĀT. [V. HMACH] Rendre hommage, saluer.

XAMÉT. Chauve-souris. *Hnam kòtu beng kò* —, mesure remplie de chauves-souris.

XAMOT. Punaise.

XÂN. [V. TÓXÂN] Séparément, chacun de son côté, chacun pour soi. *Bòn bò — oa kò nhèn bu bò hân*, travaillons séparément, c'est le moyen de voir clairement qui fait plus de travail.

XÂN, XÓN. [V. CHÓN] Avoir le courage, la force morale, la patience, la constance. *Xò ji dũnh, xò ji deh, chong ji mã* —, il souffre beaucoup et depuis longtemps, mais il souffre avec courage et patience.

XĂN. Qui est arrivé à la perfection voulue. *Phe iem ðim —, iẽm pẽh pòxãn mði*, votre riz n'est pas encore écosé à la perfection, continuez jusqu'à ce qu'il soit parfaitement pilé. *Kapò pòjuã bã ðim bõh* —, la paille de ce riz n'est pas encore débarassée de tout son grain, qu'on la foule encore.

XANAM. An, année. — *txò*, l'année dernière. — *kònh*, l'an prochain. — *dak tih*, l'année des inondations.

XANĀR. Les petits des oiseaux. (Quelquefois aussi on le dit des enfants, en l'accompagnant de *kon*. *De kon — inh, de kon de — inh*, mes enfants.)

XĂNG. (signe du passé). Déjà. — *xãng*, c'est déjà fait, fini, parachevé.

XĂNG. Couteau. — *xòlung*, coutelas. — *nẽp*, ciseaux. — *tico*, petit couteau. — *jit*, couteau de travail. — *õt*, scie.

XĂNG. Achevé, terminé, fini. *Klaih xit klaih* —, c'est réussi, c'est parfait. *Pòma mã* —, parler de manière que l'affaire soit conclue, arrangée. || *Mang* —, enfin, pour en finir, une fois pour toutes.

XAR

335

(On sous-entend *ming* devant *mang*; c'est donc comme si l'on disait: *Ming mang* —, une fois..., et ce sera fini.)

XĀNG. Vue perçante, œil perçant; ouïe excellente, oreille fine. *Mat* —, yeux clairvoyants. *Bòr* —, voix perçante, qu'on entend bien de loin.

XANGIEO. Frais, froid. *Dak* —, eau fraîche, froide. — *brèt*, très froid au toucher.

XANG-NAK. Escarpé, rapide. *Trong kông krang* — —, chemins à travers montagnes escarpées et précipices.

XANG-XAR. Glisser sur un terrain humide. *Oxeh* — —, le cheval a glissé.

XANING. Les dents. — *taām*, les dents molaires. — *kăp*, les dents de devant. *Kăp* —, grincer des dents.

XAO, *Dak* —. Humeurs.

XĀP. Fade, insipide. *Tòbăng* —, mets insipides. *Teh* — *kò mi*, terre appauvrie et devenue improductive par excès de pluie. || (au figuré) Tiède. *Bòndh* — *kuh pòhòi*, un cœur tiède prie nonchalemment.

XĀR. Champ abandonné et tombé en friche.

XAR. Cymbales. (Un assortiment se compose de trois paires en accord.)

XĀR. Large (en parlant de la laize des toiles).

XARĀ. [V. HARĀ] A part, séparément, privé, personnel. *De* — *tòprah trong* —, ils se sont dispersés chacun de son côté. — *bôngai*, — *don*, autant d'individus, autant d'opinions, de sentiments. *Tòmam ji tógum, chong don ji* —, les biens leur sont communs, mais chacun d'eux a son caractère particulier.

XARĀ. Arbalète. *Gut* —, bander son arc.

XARAIH. [V. CHARAIH] Peigner, gratter.
— *xōk*, se peigner les cheveux. *Ir* — *bā*, les poulets grattent dans le riz.

XĀRĀNDĀN. Continuellement, sans cesse, toujours.

XARĀNG. [V. CHARĀNG] Lancer à tour de bras (des piques, des javelots, des lances, etc.).

XARAO. Laver (du riz, des légumes).

XĀRĀP. Pleinement satisfait, rassasié, assouvi.
Inh xā ji —, j'ai mangé à satiété. *Inh ji chāl boih*, *inh ji* — *bōndh*, je me suis vengé, ma colère est assouvie. *Tō plenh dik bōn jōnāp mǎ* —, ce n'est qu'au ciel que nous serons parfaitement heureux.

XAR-BAR. Accident fâcheux. *Ne brōk ming nu*, *iu kò* — —, ne partez pas seul de peur d'accident.

XAR BRAI. Disposer les fils sur le métier avant de commencer la trame.

XARÖP. [V. XÓRÖP] S'habiller.

XĀT. Nettoyer (le mobilier, les effets). — *chōnāng xōng*, nettoyer la table à manger. *Unh* — *pōlōng*, le purgatoire.

XĀT. Mailler. — *jal*, mailler un épervier. — *xōnhuol*, mailler un filet.

XĀTŌK. Espèce de jarre très estimée.

XĀU. Petit-fils, petit-neveu. — *ī*, arrière-petit-fils ou neveu. — *ach*, les enfants de ces derniers. (Un vieillard appelle *xāu* tous les jeunes gens.)

XĀU. Éprouver une grande satisfaction, un grand soulagement, être heureux. *Inh bōk bā inh uih xalōm*, *inh* — *tōpǎ*, je suis vraiment heureux de voir mon père revenir en santé.

XI

337

XĒ. S'écarter un peu, se mettre de côté. — *bre, iu kò inh bōm iem*, écarter-vous un peu, mes amis, de peur que je ne vous heurte en passant.

XEH. Éclore, s'ouvrir. *Ir nao* —, poussin qui vient d'éclore.

XEK. Viande maigre. (En opposition à *nhâm ròmā*, viande mêlée de graisse.)

XELĒ. [V. XĒRĒ] Considérer, regarder attentivement.

XEM. Oiseaux. *Xanār* —, les petits des oiseaux. — *lōng*, — *kōni*, oiseaux de bon augure, de mauvais augure. [V. BŌLĀNG]

XEM, XIEM. Donner à manger, nourrir. — *mē de kōdra*, entretenir ses vieux parents. — *nhung*, donner la nourriture aux porcs. [V. MĒ]

XEN. Se remuer pour s'éloigner, ou pour se rapprocher un peu. — *tō biŏ*, pousse-toi un peu par là-bas. — *tō*, approche-toi un peu de moi.

XEO. Levier.

XĒO. Amadou; poudre à canon.

XĒP. Oser, n'avoir pas de vergogne. (Ce mot ne s'emploie qu'avec une négation ou une interrogation.) *Inh uh kò* — *iŏk hōrul tōngla Bōk*, je n'ose le prendre en l'absence du Père.

XER. Avancer insensiblement, pousser insensiblement, faire glisser peu à peu. *Xò jŏ oa kōtĕk, xò dui jōhngâm* — — *dik*, il est près d'expirer, il n'a plus qu'un souffle imperceptible.

XĒRĒ. [V. XELĒ] Regarder avec attention.

XERET. Couper en tranches minces.

XI. Pou. — *kŏ*, puce.

XI. (avec interrogation.) Est-ce? est-il vrai que? || (en réponse, toujours avec la négation.) Non. *Hâm xi bǎ e? uh kò* —, est-ce ton père? non. (Si la réponse était affirmative, on emploierait un autre mot: *Hâm*, oui; *jǒ*, c'est vrai.)

XIǎ. Habitude, avoir l'habitude, être dans l'usage.

XIǎ̄. C'est dommage, quel dommage! quel malheur! c'est peine perdue. *Bôngai bǎr don rǒgey atam ôy hòmuh, tǒma lǒet hǒdral nǒnǒ*, —! un homme habile, généreux, serviable, encore dans la force de l'âge, et mourir ainsi subitement, quel dommage! — *dik, inh mē xò dǒng ioh, harey xò adre inh*, je l'ai nourri dès le bas âge, et maintenant il m'abandonne: quelle peine perdue!

XIây. Libre, dégagé, délivré, justifié. *De hnhâm inh ioch, inh oa pǒxiây dǒ akâu athai — jǎk*, on m'accuse injustement, je veux me justifier, pour être délivré de cette accusation. [V. PÓXIÂY]

XICH. [V. TXÍK, qui est le vrai mot.] Acerbe.

XIEM. [V. XEM; c'est le même mot, avec une légère différence de prononciation.] Donner à manger, nourrir, entretenir.

XIĕK. Acéré, affilé, pointu (en parlant d'une lame de couteau, de rasoir, d'une pointe d'aiguille, de la pointe d'une épée).

XIH. Faire un abattis de petits arbustes et de hautes herbes, pour en former un semblant de haie autour d'un champ. [V. XÓPIH]

XIK. Vin de riz des Bahnars. — *hòmü*, vin de vigne.

XIM, *Kon* —. Les époux appellent ainsi les enfants que l'un d'eux a eus d'un premier mariage.

XIN. Cuit à point. *Tòbǎng mǎnǎ, iem òp òp òp* —, vos légumes ne sont pas cuits à point, ils sont encore à moitié crus. || (au figuré) Patience, longanimité. *Pòma mǎ* —, parler avec modération, en se possédant bien.

XIÔP XIÔP. Très doux au toucher ou à l'ouïe. (Ce mot n'est pas employé seul, il s'ajoute comme superlatif à un autre mot exprimant déjà la chose. *Ròmòn* — —, très doux au toucher, à l'oreille (v. g. le velours, la voix.)

XIÒ. Rouet pour filer le coton.

XIÕ. [V. XIÃ] C'est dommage, c'est en pure perte.

XIP XIP. Couler sans cesse et goutte à goutte. *Lech dak mat* — —, pleurer continuellement.

XIR. Creuser. — *teh*, creuser la terre. — *xòlung*, creuser une fosse. — *bum*, déterrer les patates.

XĪT, XŪT. Revenir à la maison, rentrer chez soi.

XIT. Coudre. — *ao*, coudre un habit.

XIT. Réussi, conclu, valide. *Iem pòma ong mai hām* —? vous délibérez sur un mariage, l'affaire a-t-elle réussi? *Nhao de pang dak xik uh kò* —, baptiser avec du vin n'est pas valide.

XÕ. Ancien, suranné, délabré. *Bā* —, *bòn tech pòdi*, vendons tout le riz ancien. *Mǎ dāy xum nao, bòn nǎ pai xum* —, quoique nous ayons un grenier nouveau, ne détruisons pas l'ancien. — *xē*, très-ancien. || Ancien (qui nous appartenait autrefois, et ne nous appartient plus).

XO. Retirer de la marmite, servir un mets. — *poi*, — *tòbǎng*, tirer de la marmite le riz, les mets. — *kò bòn poi tòbǎng*, servez-nous le dîner.

XŎ, XOH, HŎH. Vide. *Ʒb* —, jarre vide. || En vain, inutilement. *Gleh* —, fatigue inutile, se fatiguer en vain.

XŎ. Avantage, profit, retirer un avantage. *Mă dây kò bòn tòmam jâp teh, tòng pòrâm dò pòhngol, — kikiâ?* que nous servirait d'avoir tous les biens du monde, si nous perdions notre âme?

XOAH. Décider, juger un différend. *Bòn nê a-pang hel dik, bòn athai de gaih — ăm,* ne disputons pas inutilement, demandons à nos anciens de dirimer le différend.

XOAI. Ivre. — *tròch*, ivrogne. [V. TRÓCH] — *dâm*, — *dônâm*, malaise qui suit un excès dans le boire. — *kò tòngang*, éblouissement et malaise causés par la chique.

XOĂNG. Danse qu'on exécute au cimetière à la fête des morts, ou au village à l'abattage du buffle. *Ao* —, habit aux couleurs voyantes qu'on porte durant cette danse.

XOCH. Aller le long, longer (se dit spécialement du passage sur un pont), aller en file, un à un, par un sentier étroit, le long d'une rive, etc.

XOCH, XÔET. Piqûre d'insecte (abeille, guêpe, moustique, etc.), piquer.

XOH. Les poumons.

XOH. Mettre le feu, brûler, consumer, incendier. — *bòtuik*, mettre le feu aux arbres abattus, pour faire un nouveau champ. — *pbley*, incendier un village.

XOH. [V. XŎ, HOH] Vide. *Hnam* —, maison vide. *Ʒong* —, pieds nus. *Akâu* —, sans armes. || En vain, inutilement. *Harât* —, se fatiguer en vain.

XŎN

341

XOI. Sacrifier, faire un sacrifice, dire la sainte Messe. *Bōk* —, le prêtre. *Bōk* — *tih*, l'évêque. *Bōk* — *Papa*, le souverain pontife.

XOI. [V. KLUI] Tard, trop tard. *Choi* — *iäl*, semer trop tard.

XŎK. Cheveux, poils, plumes. — *kāng*, barbe. — *mām*, moustaches. — *xōp*, poils partout le corps de l'homme. — *māt*, les cils. — *xem*, plumes. — *tieng*, crins. — *groi*, crinière. [V. GROÏ]

XŎK. Petite baie ou anse dans les rivières.

XŎK. Très gros rat musqué qui vit d'ordinaire dans les racines des bambous. [V. CHUK]

XŎK. Gaîté, gai. *Bōl halai lō ji halai* —, plus on est de monde, plus on est joyeux.

XOK. — *tōbāng tō ding*, remuer pendant la cuisson le hachis qui cuit dans un tube. [V. RŎXOK]

XOL. [V. XŎROL] Éclairer, tenir une torche ou autre lumière, pour éclairer. — *ka*, pêcher au flambeau. *Bōjāu* —, la sorcière cherche, une bougie à la main, le siège ou la cause de la maladie (superstition). || (Au figuré) Éclairer l'intelligence.

XŎM. Avoir les mêmes goûts, vivre en bon accord, se plaire ensemble, être amis. [V. TŎXŎM, PŎXŎM]

XŎM. Rouler, mettre en rouleau, entourer, envelopper. — *hla prit*, faire un rouleau de feuilles de bananier. — *pang hla ming anung poi*, envelopper de feuilles un paquet de riz cuit.

XŎNG, XŎNG POI. Manger le riz, faire son repas. (Quand on ne mange pas de riz, mais toute autre chose, il faut employer le verbe *xā*. V. XĀ) *Dāy* — *dāy xā*, avoir le suffisant, être dans l'aisance. *Xanam* —, année d'abondance.

XÖNG. Une paire. — *gõp*, une paire de pendants d'oreille. *Ming* — *khän*, deux pièces de toile.
 || Une somme de deux *muk*.

XÖNG. Polir, raboter. — *adrey*, polir ou confectionner un pilon.

XOP. Se désenfler, s'affaïsser. *Ti inh del eh ji* — *jäk*, ma main s'est désenflée.

XÓ, XÚ. Il, lui, son. *Man* —, eux deux. *Kan* —, *de* —, ils, eux.

XÓ. Dessiner, tracer des figures.

XÓBĀK. La fente des pieds des ruminants.

XÓBĀU, XÓBŌU. Plaie, avoir une plaie. *Xò* — *ji bar xanam tòma dim bõh klaih*, voilà deux ans qu'il a cette plaie, et cependant on ne voit pas qu'elle guérisse.

XÓBŌL, HÓBŌL. (terme de mesure.) La distance depuis le bout du pouce jusqu'au bout de l'index (la main étendue).

XÓBŌN. Doux au toucher, moelleux. — *xiõp*, très doux au toucher, velouté.

XÓBŌU. Plaie [V. XOBĀU]

XÓBRŌ, XÓBRŌ XÓ. Par exemple, si par exemple, au cas où. || Essayer, tenter, voir si. — *tõng de jet, hòrul e, inh tòl liliã?* au cas où l'on m'interrogerait en votre absence, que dois-je répondre?

XOBUK, HÓBUK, *Tòmam* —. Marchandises de toile, telles que ceintures, jupons, etc.; marchandises qui s'usent par l'usage (pour les distinguer de toute autre marchandise).

XOBUK, *Bõngai* —. Homme douillet, mou, qui craint sa peine.

XÓD

343

XÓBUNG. Bleu, noir, ou d'autre couleur foncée, toile ou étoffe qui n'est ni blanche ni de couleur voyante.

XÓBUR. Blessure, être blessé. (*Xòbâu* et *xòbur* sont souvent employés l'un pour l'autre; mais à tort, le premier veut dire une plaie, et le second une blessure.)

XÓDĀ, HÓDĀ. Empan mesuré en ligne droite. [V. MĀ]

XÓDAH. [V. DAH] Germer, s'ouvrir, s'épanouir, se fendre (en parlant des graines, des boutons de fleurs, des bourgeons, etc.).

XÓDAH. [V. TÓDAH; c'est le même mot prononcé différemment]. Clair, évident.

XÓDĀNG. Se gercer, se fendiller. *Xòliây* — *kò khial*, les lèvres se gercent au grand vent. *Long* — *kò tš*, le bois se fendille au soleil.

XÓDANG, HÓDANG. La tribu des Sédangs.

XÓDÉNG. Le petit doigt. — *ti*, — *jǒng*, le petit doigt de la main, du pied. *To* —, gros comme le petit doigt. *To bót* —, de la largeur du petit doigt.

XÓDIER. Cri de l'éléphant. *Ruih* —, l'éléphant pousse son cri. (On le dit parfois des cris aigus des enfants qui pleurent.)

XÓDIM. Se rencontrer.

XÓDŌNG. [V. DŌNG] Surnager, flotter.

XÓDŌNG. S'appuyer sur quelqu'un, se fier, se confier. *Bǝk mǝnǝ, inh uh kò pǝn* —, je n'ose me confier en cet homme. *Bǝ* —, *mǝ* —, parrain, marraine.

XÓDÒR. Être éveillé, rester éveillé. *Lòm de truh inh oáy* —, j'étais encore éveillé quand on est arrivé.

XÓDRAH. Faire l'entremetteur, le défenseur, l'avocat. *Feju-Krito bók — kò bòngai*, Jésus-Christ le Sauveur des hommes, notre Médiateur.

XÓDRAI. Branche, embranchement. — *long*, branche d'arbre. — *krong*, bras de rivière.

XÓDRÂM. [V. ADRÂM] L'endroit où le village va puiser de l'eau, la fontaine.

XÓDRÁNG. Les doigts. — *ti*, — *jǒng*, les doigts de la main, du pied.

XÓDRĒ. (mot superstitieux.) Peine, châtiement encouru pour un prétendu délit. *Inh uh kò gòh pòm iu kò* —, je ne puis le faire sans encourir le châtiement.

XÓDRENG, *Tòmam* —. Marchandises solides, durables (comme des jarres, des marmites, etc.; en opposition à *tòmam xòbük*. V. plus haut XÓ-BUK.)

XÓDREK GOI. Qui va en s'étrécissant de la base au sommet.

XÓDRI. Gémir d'une façon particulière.

XÓDRING. [V. HÓDRING] Enfiler dans une corde ou un rotin (des piochettes, des poissons, etc.). — *nhik*, enfiler plusieurs piochettes. *Nhik ming* —, une enfilade de piochettes.

XODRŎ. Espèces de riz qui mûrissent entre le riz précoce et le riz tardif. (c. à. d. en pleine saison des moissons.)

XÓDRŎ. Terme générique pour désigner les cigales. (On lui ajoute le nom de l'espèce particulière qu'on veut désigner. — *ưá*, — *ư*, etc.).

XÓG

345

XÓDRÒI. Bas, baisser. *Key — iäl*, viser trop bas, tirer trop bas et manquer le but.

XÓDRŌM. Pieux qu'on plante en terre pour étayer un tas de bois de chauffage.

XÓDRŌNG. Chenille, ver à soie. *Brai —*, soie, fil de soie.

XÓDRUCH, XÓDRUI, HÓDRUCH, HÓDRUI. Objet en forme de cône ou de pyramide; surface qui se termine en pointe. *Kon —*, le dernier des enfants, le Benjamin.

XODRUK. Sauter en bas. [V. HÓDRUK, KÓTAH]

XÓDŪ, HÓDŪ. Qui n'est pas raide, flexible, lâche; d'une manière molle, adoucie, modérée. *Iem chō dik hōrēt iäl, lāng tōley mā — biđ*, vous avez serré par trop les liens de cet esclave, relâchez-les un peu. *Hây xò pōma hakāng, harey ji — jāk biđ*, il y a un moment il parlait bien durement, à présent il s'est un peu adouci.

XÓGAIH. Libre, dégagé, débarrassé, tranquille. *Krōu inh hlieng kō xōrē, inh ji chil di, inh ji — lōng*, j'étais jusqu'ici accablé de dettes, j'ai tout payé, je suis libre et tranquille.

XÓGÂU, HÓGÂU. Ours.

XÓGÂU. N'avoir pas de chance, ne rien prendre à la chasse, à la pêche. (Ce mot est souvent superstitieux, parce qu'on attribue la non-réussite à une cause ridicule ou superstitieuse. *Ně pōma pang tōmoi iu kō —*, n'adresse pas la parole à un étranger, de peur de n'avoir pas de chance.)

XÓGENG. Petite jarre non vernissée, de la valeur d'un ou deux *muk*.

XÓGÒR, HÓGÒR. La caisse, le tambour. — *tih*, la grosse caisse. — *táp*, petit tambour qu'on frappe avec la paume des mains.

XÓGŮĂT. Commode, d'un usage facile et agréable. *ƒò* —, jarre commode, d'un usage fréquent et partant agréable.

XÓIH. Imposer silence par un signe qui manifeste l'impatience, le mécontentement.

XÓING. A l'abri du vent. [V. UÓL]

XÓK. Sécher au soleil ou au feu (du riz humide, ou un peu trop vert pour être pilé facilement).

XOK. Tresser. — *xakòk*, tresser des nattes. (Comme il y a plusieurs manières de tresser, on a des expressions différentes suivant l'espèce de tresse qu'on fait.)

XÓKĂ. Petite hotte à bretelles.

XÓKĀ. Rude, âpre au toucher (comme le poil du sanglier, les cheveux des Bahnars).

XÓKĀM. [V. XOKÔ] Menacer, faire des menaces.

XOKĂNG, HAKĂNG. Raide, inflexible, difficile à entamer, dur (en parlant du fer, du bois). *Anih kuy* — *iál*, cette couche est trop dure.

XÓKAR MAT. Sensation pénible provenant de la présence d'un corps quelconque dans les yeux.

XÓKĀT. Prononcer des paroles aussitôt suivies de leur effet; v. g. *Fiat lux, et facta est lux*. [V. XAMĀT]

XÓKĀU-XÓKECH. Se parjurer, être infidèle à l'ami auquel on s'est uni suivant le cérémonial des Bahnars.

XÓL

347

XÓKEP. Grosses tenailles, pinces de forgeron.

XÓKER XANING. Avoir les dents agacées.

XÓKIR. Nageoire dorsale du poisson.

XÓKÔ, XÓKÂM. Menacer, faire des menaces.

XÓKUNG. Bec des oiseaux. — *bòr*, la bouche. (Le mot *Xòkung* seul ne se dit que du bec; mais suivi du mot *bòr* il peut signifier la bouche ou bien le langage de l'homme.)

XÓKUP. Les deux bouts de la maison. (Chez les Bahnars la maison est toujours de forme rectangulaire.) || Couché la face contre terre. *Kuy* — *köp*, couché sur le ventre.

XÓL. Exhausser un peu, soulever, caler.

XÓLĂ. Mot qui n'a d'usage que dans cette locution: *Uh kò* —, *bôngai uh kò* —, un homme de rien, un homme sur lequel on ne peut compter pour rien. *Pòma uh kò* —, dire des riens, parler pour ne rien dire. [V. KÓLĂ]

XÓLAH. Sentier. [V. XALAH, HALA]

XÓLEH. Détacher, désunir, séparer; se détacher, se désunir.

XÓLENG. Inintelligible, mystérieux, ne rien comprendre à une chose. *Bòk bòtho nhon, ji* — *kò don inh, inh dim hloh kikiá*, tout ce que le Père nous enseigne n'est que mystère pour moi, je n'y comprends rien jusqu'ici. *Tòm tòdrong mã bòn* — *harey, Bả Iăng gô tồbồh kò bòn mã nhen bel*, tout ce qui est maintenant incompréhensible pour nous, Dieu nous le montrera clairement un jour.

XÓLENG-KET. Ne pas se rencontrer sur un chemin, parce qu'on s'est écarté, qu'on a dévié.

Ba — — *hajò?* où donc avons-nous manqué notre rencontre?

XÓLIÂY. Lèvres. — *hông*, lèvres fendues.

XÓLIH. Faire un échange. [V. PLIH]

XÓLIU. Perforer, percer un trou à la tarière ou au fer rouge.

XÓLÔH. Entrée et sortie d'un champ. *Trong* —, même sens.

XÓLÖK, *Pògang* —. Plante qui passe pour avoir la vertu de rendre borgnes ceux à qui l'on veut jeter un maléfice (superst.).

XÓLÖN. Mettre deux objets côte-à-côte, sans les confondre. || Intermittence, intervalle de temps. [XALÖN]

XÓLÖ. A rebours, au contraire, c'est tout le contraire, retorquer. — *la*, c'est bien tout le contraire. *Pòma* — —, dire précisément le contraire.

XÓLÖNG. Surnager, flotter. [V. XÓDÖNG]

XÓLUĀ. D'un usage facile, commode. [V. XÓGŪĀT]

XÓLUH. Passer devant, dépasser, prendre les devants. [V. TÖLUH]

XÓLUNG. Fosse. *Puh* —, tomber dans la fosse. *Xir* —, creuser une fosse. — *kičk*, une tombe. || (au figuré) Abîme. *Puh* — *tòdrong ioch*, tomber dans l'abîme du péché.

XÓLUNG, *Xäng* —. Coutelas.

XÓLUÓ. Facile. [V. XÓLUĀ]

XÓMĀ. Porter en sautoir, en bandoulière.

XÓMECH. Moustique.

XÓN

349

XÓMET. Chauve-souris. [V. HÓMET, XAMET]

XÓMIER. Petit éclat de bois.

XÓMIET. Glanes. *Meh* —, ramasser les glanes, glaner.

XÓMLANG. [V. CHÓMLANG] Petite rigole autour de la maison, pour l'écoulement des eaux.

XÓMLUH. Espèce de bambou dont l'épiderme sert à faire des cordes d'arbalètes.

XÓMRUK. [V. KÓTUM] Un assortiment de gongs, de tam-tam. (Il est synonyme de *kótum* uniquement dans ce sens.)

XÓMUR. Poisson ainsi appelé tant qu'il est petit; lorsqu'il a atteint son développement, il est appelé *xòròh*.

XÓN. [V. XÂN, CHÓN] Constant, ferme, courageux; patient, longanimité. *Át jòhngâm mã* —, retenir longtemps sa respiration. *Inh uh kò — bôh de lôet*, je n'ai pas le courage de voir mourir quelqu'un.

XÓNĀ. Nourriture. — *nhung*, la pâture des porcs.

XÓNĀ. Nature, condition, naturellement, de sa nature, de son propre mouvement. *Uh kò bu athai — inh oa kòdih*, personne ne me l'a commandé, je m'y suis porté de moi même. — *xò nònd*, c'est sa nature d'être ainsi, il est ainsi naturellement.

XÓNĀNG. [V. CHÓNĀNG] Meuble à surface plane et élevée. — *kuy*, un lit. — *xòng*, une table à manger. — *xoi*, un autel. — *chih*, un bureau.

XÓNĂNG. Tombeau, sépulcre, tombeau de famille avec tout ce qui y est afférent.

XÓNĀR. Les petits des oiseaux. [V. XANĀR]

XÓNĒK. Petit faisceau, gerbe, poignée d'herbe, de paille, etc.

XÓNĒP. En paix, tranquille, heureux, sans souci. — *don*, même sens. *Háy inh oây tồ don, inh bôh e, inh — don boih*, tout à l'heure j'étais encore en peine, je vous vois, et me voilà tranquille.

XÓNG. Aller au-devant, à la rencontre, aller chercher quelqu'un dont on a besoin. — *bôk xoi athai nam năng bôngai oa lôet*, aller chercher le prêtre pour visiter un mourant.

XÓNGAH. Prêter serment, jurer. — *lâm*, parjurer. *Inh uh kô —*, je n'oserais pas l'affirmer absolument. *Inh uh kô — tâng*, je n'oserais pas m'en porter garant.

XÓNGAI. (mot *rôngao*) Loin. [V. ATAIH]

XÓNGIER GỔ. Descendre la marmite du trépied, et la poser à côté des charbons ardents, pour achever la cuisson du riz.

XÓONGLĂNG, *Teh* —. Terrain d'alluvion.

XÓONGLIENG. L'épaule. [V. GÓXAI] *Ming pah* —, un quartier de bœuf, de buffle, etc.

XÓONGLỔNG. Les étoiles. — *blong tar*, l'étoile du matin.

XÓONGLỬNG *prit*. Régime de bananes.

XÓNGÔM. Diminuer, perdre de son volume, de son poids (comme le sel, le sucre, en lieu humide).

XÓP

351

XÓNGŌN. Triste, affligé, en proie à une peine morale. *Inh bòtho dò kon, kan xò uh kò tui, inh — tòpǎ*, j'ai beau donner des leçons à mes enfants, ils ne les suivent pas, j'en suis désolé.

XÓNHĒL, XÓNHUÓL. La maladie de la cataracte. — *măt*, même sens.

XÓNHER MĂT. Louche, qui a un œil plus petit que l'autre.

XÓNHUÓL. Filet, soit pour la pêche, soit pour la chasse. *Tǎng* —, tendre les filets.

XÓNIR. Peigne pour retenir ou assujettir le chignon.

XÓNIT. Alarmé, inquiet, s'alarmer. [V. LĪT]

XÓNOH. Endroit de la forêt où le feu vient de passer.

XÓNOH. Dette prétendue contractée envers les esprits par la violation ou par l'omission d'une pratique superstitieuse. (On s'expose à mourir si l'on ne se hâte de la payer.)

XÓNOI. Ce mot, en tant que synonyme de *tònap*, pieu pour faire les trous à mettre les semences, est *xòdang*. Mais originellement c'est le même mot que le bahnar *ǎnoi*, et signifie longueur.

XÓNÔM. Rouleau de feuilles, de papier. [V. XÔM, rouler.]

XÓNONG. Part, portion. [V. AXONG]

XÓNONG KÓ. Plutôt que, préférablement, comparativement. — — *lòet, inh dĩ pang xa pògǎng*, j'aime mieux prendre des remèdes que mourir.

XÓOI. Champignons qui poussent sur des troncs d'arbres abattus.

XÓPEY. Aiguillon des abeilles, des guêpes, etc.
— *bònhul*, dard venimeux de l'abeille.

XÓPÈNG-PÖNG. [V. PÈNG-PÖNG] Qui n'est pas tout à fait rond.

XÓPIH. Semblant de haie faite à la hâte et pour quelque temps, afin d'effrayer les bêtes et de les détourner d'un champ. [V. XIH] || *Tòlông* —, sauter par-dessus la haie. (Quand deux jeunes fiancés ont eu commerce avant le mariage, on les met à une amende pour avoir *tòlông xòpih*.)

XÓPING BIH. Crochets venimeux de certains serpents.

XÓPŌ. Défenses du sanglier, et des gros porcs.

XÓPÔNG, HÓPÔNG. Mot *xòdang*, synonyme de *Unh* et de *Hnám*, dans le sens de famille. Les Sédangs disent: *Uy — nhen lăm pòjek di*; et les Bahnars: *De unh nhon nam tòmir di*, toute notre famille est allée au champ.

XÓPUIH. Balayer, nettoyer soigneusement, sans rien laisser. *Long* —, le balai. *Iðk* —, prendre tout, faire table rase. *Xa* —, manger tout, sans laisser miette.

XÓR. Long, longuement. *Long* —, un bois long. *Mi* —, pluie prolongée. *Kuh* —, prier longuement, faire de longues prières.

XÓR. Nauséabond, avoir envie de vomir, avoir des nausées.

XÓRÂM. [V. XÂM] Abondance, [abondamment].

XÓRĒ. Être endetté. *Ruòt* —, *chònh* —, acheter à crédit. || Éprouver une perte, subir une amende. [V. XÓRŪ, plus employé dans ce sens.]

XÓR

353

XÓRÉK. [V. HÓRÉK] Faucher, couper, trancher. — *bā*, couper le riz. — *tbley*, couper une corde. || Expédié, terminé, achevé, conclu. *Pòma* —, conclure. *Dim* — *kò pòma*, avant qu'il eût fini de parler.

XÓREN. Ronger (en parlant des petits animaux rongeurs), rogner. *Kònē* —, les rats rongent. (Pour les chiens et les gros animaux on dit *erēn*.)

XÓRÉNG. Sec, séché. *Anih* —, un lieu sec, pas humide. *Ao inh dim* —, mon habit n'est pas encore sec.

XÓREP. Secret, caché. *Döng mǎ* —, mettez-le dans un endroit où il soit bien caché. *Tòdrong mǎ bar peng nu lele, uh kò* — *dunh*, une chose connue de deux ou trois personnes ne restera pas longtemps secrète.

XÓRI. [V. BÓLÖK] Étain.

XÓRI, IĀNG-XÓRI. La Cérés des Bahnars. *Pòkra* — —, conjurer par un sacrifice la colère de cette divinité.

XÓRIL. Se dépiter, regimber. *De bòtho xò, xò* —, on lui fait la leçon, et il la prend mal.

XÓRIM. S'avancer résolûment, se précipiter. *Kapò* — *jil inh, inh kòtah tò krong*, le buffle s'est précipité pour me percer, mais je me suis jeté dans la rivière.

XÓRING. [V. XÓDRING] Enfiler.

XÓRING-XÓRONG, JÓLĀ — —. Épine dont les piquants sont longs et acérés.

XÓROH. Bruit d'une conversation animée. — *kikiâ tò hnam iem?* qu'est-ce que ce bruit de conversations dans votre demeure? *Ji* — *kò bòr tòmoi nhon*, c'est le bruit des paroles de nos hôtes.

XÓRÓH. Espèce de poisson. [V. XÓMUR]

XÓROH BĀ. Piler de nouveau le riz pour lui donner toute la blancheur possible. [V. XĀN, PÓ-XĀN]

XÓRÔI. [V. XÓDRÔI] Bas, baisser.

XÓROIH. De bonne heure, de grand matin. *Dòning* —, demain de très bonne heure. *Chōi* —, faire les semailles de bonne heure, dès le commencement de la saison.

XÓRŎK. Vermine, teigne.

XÓRŎK. Nasse.

XÓROL. [V. XOL] Éclairer, tenir une torche ou toute autre lumière pour éclairer. || (au figuré) — *don*, *pòtò jòhngâm*, éclairer l'esprit et enflammer le cœur.

XÓRŎNG. Lancettes de bambou qu'on plante autour d'un village ou d'un champ, pour en défendre l'accès. *Troch* —, affiler les lancettes. *Năk* —, *mét* —, planter les lancettes.

XÓRŎNG. Conserver, se conserver en bon état. *Dông tò xòrěng oă kò* — *lông*, mettez cela au sec, pour qu'il se conserve en bon état. *Uh kò* — *kò de ỉk*, ne pouvoir pas se garantir contre les voleurs. *Bu dây* — *lông tòng Bả Iăng uh kò pòxbrông?* qui pourrait se maintenir dans le bien, si Dieu ne le conserve?

XÓRŎP, — AO. Mettre un habit, s'habiller, revêtir un habit. — — *hăbăn prăl*, se parer.

XÓRÓ. Distract, préoccupé. *Lòm kuh*, *ně* — *tònai*, pendant la prière ne laissez pas votre esprit se distraire ailleurs.

XÓRŎ. Tari, épuisé, baisser (en parlant du niveau de l'eau). *Dak tònglang jì* —, l'eau a tari

XÓU

355

à la fontaine. *Dak krông halai dunh halai* —, le niveau de l'eau dans la rivière descend de plus en plus.

XÓRÔNG. Bruit assourdissant, tintamarre, tapage. — *xòrông*, tapage excessif, charivari. *De — iál, uh kò tòng pòjai dibal*, il se fait trop de tapage, on ne peut pas s'entendre parler.

XÓRŮ. Éprouver une perte, subir un malheur, une dépense, une amende; mourir. *Nar ô inh — kòjoh ming kòl dik*, aujourd'hui j'ai fait des pertes qui montent à plus de la valeur d'un esclave. *Hò-rul inh, hnam nhon — ming kòl*, pendant mon absence, ma maison a perdu une personne (soit morte, soit faite prisonnière, etc.).

XÓRUH. [V. JÓRUH] Moins, inférieur, pire. *Bā nhon ji — kò xanam txò*, nous avons moins de riz que l'an passé.

XÓRUM. Long (de haut en bas). *Ao —*, habit long.

XÓRUT. Renverser. *Ròp — tò teh*, saisir à bras le corps et renverser. || Rechuter. *De bǎ inh ji — oa lòet*, mon père a fait une rechute et il est mourant. || Se faner, se flétrir (en parlant des fleurs, des plantes).

XÓTǎ. Embrouillés, entremêlés (les cheveux, la barbe).

XÓTǎNG. [V. HǎTǎNG] Droit, sincère, vrai, franc. *Don —*, intention droite, homme droit.

XÓTÁP. [V. TÁP] Enfoncer en terre, ficher en terre. — *jǎng*, enfoncer en terre les pieux qui font la principale force de la palissade du village, faire cette palissade.

XÓUH. Faire déborder, en soufflant dans un tube, le vin de la jarre.

XÓUNG. Opération superstitieuse de la sorcière sur un malade, soi-disant pour le guérir.

XÓUÓT. [V. PÓUÓT, UÓT] Mêler diverses choses avec la main ou avec un instrument.

XÓXÁU. Clairvoyant; voir clair. *Mút uh kò* —, aveugle, ou dont les yeux ne voient pas bien clair. *Mă inh năng, inh uh kò* —, j'ai beau regarder, je ne vois pas clairement.

XÓXIÁP. [V. TÓHIÁP] Proférer des imprécations.

XÓXIL. [V. TXIL, TÓXIL] Se dépiter, s'impatienter, regimber.

XÓXING. Démanger, démangeaison, envie de se gratter. *Bu* —, *nây kach*, celui-là se gratte, qui sent démangeaison. || (au figuré.) — *kò pòma*, démangeaison de parler.

XÓXUH. Faire une onction, une friction. — *klieng*, donner la Confirmation.

XU. Attiser. — *unh*, attiser le feu. — *gỗ*, faire bouillir le pot-au-feu.

XŪ, Bā —. Riz non vanné et de peu de valeur, dans lequel il y a beaucoup de cosses, de restes de paille, et de grains maigres.

XŪK. Être en paix, d'humeur, avoir du goût, du plaisir. *Inh uh kò* — *kò pòma pang iem, kon inh ji bôlô tò hnam*, je ne suis pas disposé à converser ici avec vous, j'ai mon fils très-malade à la maison. — *kikiâ ôây pang de mă ling tólach?* quel plaisir peut-il y avoir à vivre avec des gens toujours en dispute?

XUN. Enflure sans cause connue, hydropisie.

XUNG. Hache. *Blong* —, manche de hache. *Tăr* —, petite pièce de bois dans laquelle s'encastre le fer de la hache, et qui se fixe elle-même dans le manche. [V. TAR XUNG]

XÚT

357

XŪÓN. Gravir, aller d'un endroit plus bas en un lieu plus élevé. — *kràng*, gravir une côte. — *tò Xòdang*, aller chez les Sédangs.

XŪR XŪR, *Tòtò* — —. Chaleur douce et agréable. (C'est l'unique emploi de ce mot ainsi répété.)

XUT, TXUT. Essuyer, nettoyer, (la sueur, des gouttes d'eau), épousseter. *Khăn* — *măt*, mouchoir de poche.

XUT. Abeille. *Dak* —, le miel. *jòrəng* —, la cire. *Tòpu* —, la ruche. — *xoch*, *xòet*, l'abeille pique.

XUT. Rouge (se dit des étoffes). *Khăn* —, toile rouge. *Ni* —, drap ou serge rouge. *Ao* —, habit rouge.

XŪT. Abaisser un peu, descendre un peu. [V. PÓXUT]

XU XI. Piétiner, fouler et refouler sous les pieds. *Ruih* — —, l'éléphant broie sous son pied. [V. CHU CHI]

XŪ. [V. XÓ] Il, lui.

XŪ. Conserver, mettre en réserve, faire du pécule. *Tòmam de kòdra* — *ming diüng*, *de hajoh pòhòròch kòm lung ming xanam*, ces biens que les parents avaient soigneusement conservés durant toute leur vie, les enfants les ont gaspillés en un an. *Akáu xa bòlā* —, faire d'une pierre deux coups (manger la viande et garder l'ivoire).

XŪT. [V. XĪT.] Rentrer des champs, revenir à la maison. (S'il s'agissait de revenir de l'étranger, on dirait mieux *uih*, *preu*.)



SUPPLÉMENT.

AIUN. Filet, palanquin, litière. [V. AJUN]

AJĀT. [V. AYĀT] Ennemi de guerre.

AJUM, PÓJUM. Ensemble, en commun.

AKŎP, PÓKŎP. Appareiller, accoupler, unir, réunir.

AKÓTA. Sur place, au même lieu, au même moment. [V. KÓTA]

BEH. S'apprivoiser, se familiariser, s'accoutumer, se plaire dans un endroit, dans une compagnie. || *Uh kò* —. Ombrageux, défiant, difficile à apprivoiser, à gagner, à séduire.

BĒK. Gras, obèse, qui a beaucoup d'embompoint.

BEL. Dans la suite, plus tard, un jour, à l'avenir. *Tòdrong* —, l'avenir.

BENG. Plein, comble, rempli. [V. BENH]

BLŎL. [V. BLŎL BLŎL] Déborder sans se répandre.

BŎU. Faire mention, parler de. [V. BĀU]

BÓBEH. Chuchoter, parler à voix basse, murmure de conversation.

BŎLĀNG. Exposer, expliquer. [V. BLĀNG]

BÓNAK. L'aubier.

DIEN. Unité numérique de la valeur de cinq
ge environ.

DŎL. Étayer, supporter, mettre des ais, sou-
tenir. [V. TŎL]

DÓGROP. Unir, réunir, rassembler. [V. A-
GROP, PÓGROP]

ECH. Basilic, plante odoriférante employée
comme condiment. [V. EK, RŎECH]

GAU. Autrui, étranger, le prochain. [V. GÂP]

GLŎM. Lancer, jeter. — *tòmō*, lancer une pier-
re. [V. KLOM]

GŎT. Graver dans son esprit. — *don*, même
sens. [V. GUÓT DON, KUÓT]

GŎLEH. Saisir avec un croc, accrocher. [V.
GLE]

GÓLUNG GÓLANG. A foison, en abondan-
ce. [V. KÓLUNG KÓLANG]

GŎNŎM. La trompe de l'éléphant. [V. KŎ-
NŎM]

GÓXOK. Trouble, brouillé, confus. *Xik* —,
vin trouble. *Măt* —, vue trouble, confuse.

GUÓT, TÓGUÓT. Lier, attacher, nouer. ||
— *don*, réfléchir. [V. GŎT, KUÓT]

HADREK. [V. ADRECH, ADREK] Semen-
ce, graine; espèce.

HARĂ. Séparément, en particulier, privé, per-
sonnel, propre. [V. XARĂ]

HIĀP. (peu usité) Dire des imprécations. [V.
TŎHIĀP, et XŎXIĀP, plus souvent employés.]

HLANG. Abeilles sauvages. (Le vrai mot est
halang.) [V. HALANG]

HMŌI. Se lamenter, gémir, lamentations funèbres, jeter les hauts cris; hurler, hurlements.

HÓDĚ, KŌLŌK. Espèce de bambou. [V. RŌDĚ]

HŌJA. Accompli, parfait. *Bngai* —, personne accomplie, à qui l'on ne peut rien reprocher.

HŌLENH. [V. HALENH] Fourbe, sournois, rusé.

HŌNGĚM. [V. HŌTEM] Humide, pas assez sec, encore moite.

HŌNŌ. Là (sans mouvement).

HŌNOP. Fourreau, gaine, étui. [V. NOP]

JIP. [V. PŌJIP] Joindre, coudre ensemble.

JŪAH. Absolument tout. *Di* —, même sens. (Le mot *juah* ne s'emploie jamais seul.)

KANG XARĀ. Le manche de l'arbalète, de l'arc.

KLŌP. Couvrir, mettre un couvercle. [V. KŌNGLŌP, couvercle.]

KO XŌ, — — bŏ. Chacal. [V. CHO BRI]

KŌP. (Ce radical est peu employé seul. Il faut voir ses composés *akŏp, pŏkŏp*, etc.)

KŌDŌL. Massif, plein, qui n'est pas creux. [V. DŌL, KŌDĀL]

KŌDŌP. Être caché, masqué, à couvert. [V. KŌDĀP]

KŌDŌT. Empêché, arrêté; obstrué. [V. KŌDĀT]

KŌMŌNG. [V. KŌMĀNG] Encore mou, flasque, pas ferme.

PÖK

361

KÖN. Conjecturer, augurer, présumer. [V. KÂN]

KÖNÖL. Oreiller.

LÂT, LÖT. Émoussé. || Confus, réduit au silence.

LÖHÖI, RÖHOI. Ample, trop ample, lâche.

LÖMA, RÖMA. La graisse.

LÖMUÓN. Doux au toucher, velouté, mou, flexible. [V. RÖMÓN]

MÖ. Beuglement, mugissement des bestiaux, mugir, beugler.

MÖDRO. Marchander, faire le commerce. [V. BÖDRO]

NÂR, NÖR. Une bouchée. || Un mot, une parole.

NÖ. (Ce mot ne s'emploie jamais seul. Il faut voir ses composés *Má nõ, mònõ, hònõ*, etc.)

ÖI. Cri du buffle, son mugissement ou beuglement.

ÖI. Le goyavier. *Pley* —, la goyave.

ÖRENG. Grand van. [V. ERENG]

ÖRIU. Être éveillé. [V. ERIU]

ÖXAI. Hameçon, pêcher à la ligne.

ÖXI. Chant des oiseaux; cri en général des animaux (lorsque ce cri n'a pas de nom déterminé). [V. EXI]

ÖXI. [V. EXI] Tomber, couler goutte à goutte, se verser un à un (en parlant des choses menues).

PÖK. Court, petit (dans le sens horizontal). C'est l'opposé de *dònõng, tònõng*.

PÓGROP. Unir, réunir, assembler. [V. A-GROP, DÓGROP]

PÓHACH. Faire fondre, liquéfier. *Unh — rò-ma, pòkral kòtap ir*, le feu fond la graisse et durcit les œufs.

PÓHÕP, POHÕP. Vanter, louer à l'excès, exalter. *Bòk —*, vantard.

PÓJǺNG. [V. CHǺNG, JǺNG] Tendre raide. — *brai*, disposer le fil sur le métier du tisserand.

PÓRANG. Rayonner. (Voir au Dictionnaire.) || *ʒi —*. Épidémie.

RÓCHǺNG. Perspicace. [V. HACHǺNG] *Don —*, esprit prompt, intelligence vive.

RÓH, RIOH. Racine. — *long*, les racines des arbres.

RÓIH. Choisir. [V. ÓRÓIH]

RÓLĀT, HALĀT. Inondation, débordement des eaux.

RÓMONG. Toile laotienne de couleur bleu foncé. [V. HÓMONG]

RÓNAK. Armes offensives et défensives.

RÓNGAL. Sommeil, somme, [V. GÓHN-GIER]

RÓPIET. La langue. [V. LÓPIET]

RÓUAH. Large fente, ouverture, trou.

RÓUĀK. Espace entre deux colonnes. (V. UĀK)

TĀL. Atteindre la longueur, la hauteur voulue. [V. TÓL]

TĂP. La jonction des deux bouts (d'une corde, d'une ceinture, etc.). [V. ATĂP]

TĂR. Tresser un *tônâr*. [V. TĂR JĂNG]

TIR. Espèce d'écureuil volant.

TÓBENG, TÓBENH. Remplir.

TÓBRENG. S'emporter, s'irriter violemment, résister en face, entrer en fureur.

TÓNHIP. Se rejoindre, se fermer (en parlant des lèvres d'une blessure). [V. HÓNHIP]

TÓPU. Nid, faire son nid, nicher.

TRAO, TREU —. (et non pas *Traò*, comme à la page 321.) Mal joint, à jour, disjoint. *Tanh* —, tisser très grossièrement.

Û, Ó. Vanter, publier. — *ang, ò ang*, même sens.

REMARQUE.

Dans un certain nombre de mots en majuscules le signe de l'Ó n'a pas marqué à l'impression. Cette erreur est facile à corriger, si l'on fait attention que ces mots se trouvent dans la série de ceux qui ont cet Ó.

FIN.

